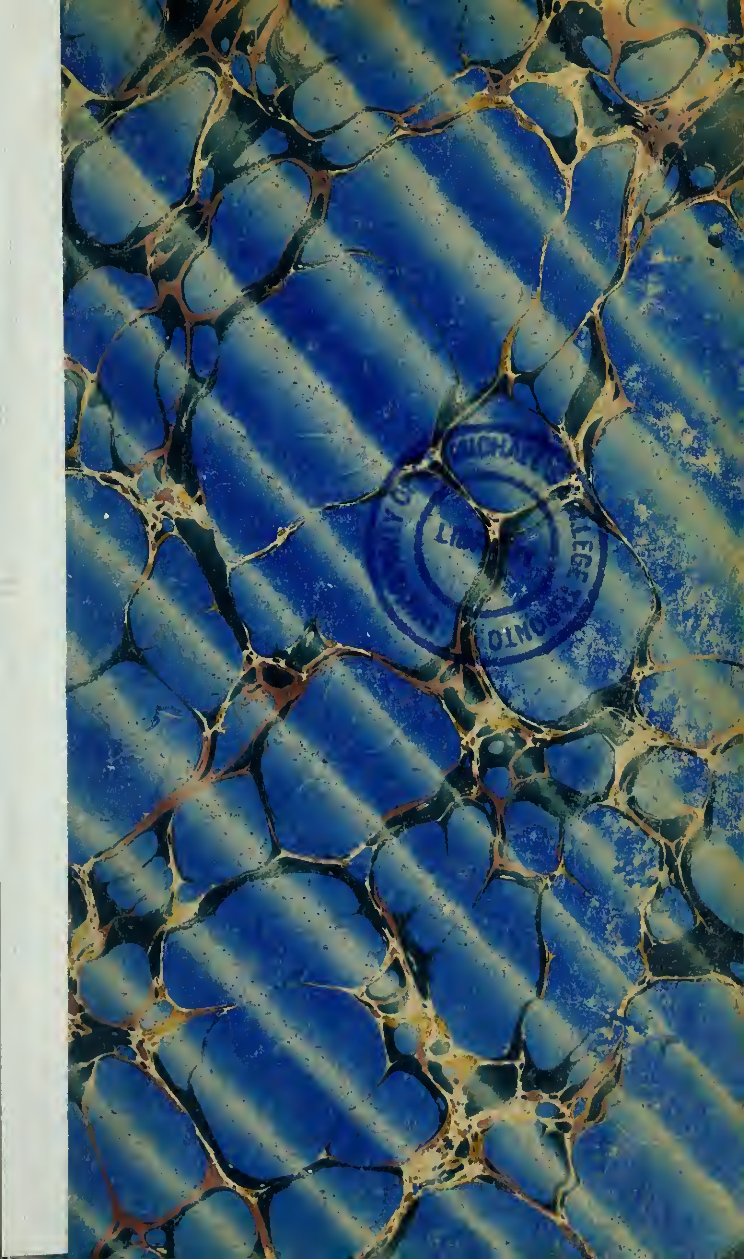

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04340 6339





LES

LITANIES DE LA T.-S. VIERGE





Imprimatur.

Tornaci 9ᵃ Aprilis 1875.

J.-B. PONCEAU. *Vic. Gen.*



LES LITANIES

DE LA

TRÈS-SAINTE VIERGE

EXPLICATIONS, EXEMPLES, TRAITS, NOTICES RELATIFS
AU CULTE DE LA SAINTE VIERGE

OUVRAGE UTILE AU CLERGÉ ET AUX PIEUX FIDÈLES;

PAR

M. l'abbé N.-J. CORNET,
Auteur de plusieurs autres Ouvrages

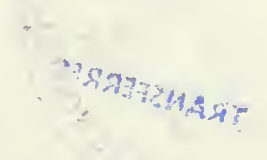
DÉDIÉ A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ARÉTHUSE.



PARIS
LIBR. INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

V^VE H. CASTERMAN
ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ
TOURNAI.
1873





A

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR

JEAN-ANTOINE-FRÉDÉRIC BAUDRI,

ÉVÊQUE D'ARÉTHUSE IN PART. INF.
AUXILIAIRE DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE COLOGNE,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE,
PRÉLAT DOMESTIQUE ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL,
PATRICIEN ROMAIN,
DOYEN DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE,
VICAIRE-GÉNÉRAL IN SPIRITUALIBUS,
ET CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE-ROUGE
DE TROISIÈME CLASSE, ETC.

HOMMAGE DE RESPECT ET DE GRATITUDE,

N.-J. CORNET.

AVANT-PROPOS.

Le livre que nous donnons aujourd'hui au public est composé de méditations pouvant également servir d'allocutions sur chacune des invocations des Litanies laurétanes. Nous en avons emprunté le fonds à l'ouvrage allemand de Zollner et recueilli les réflexions, les traits, les notices propres à édifier les âmes pieuses dans un grand nombre de discours et de mandements épiscopaux, d'ouvrages, de revues et parfois même de journaux religieux, espérant par là contribuer à l'édification des âmes pieuses et rendre service tant aux prédicateurs qu'aux familles chrétiennes, spécialement pour les exercices du mois de Marie.

Toutefois, nous n'entendons en aucune manière prévenir le jugement de l'Eglise, et nous nous empressons en conséquence de déclarer que tous les faits extraordinaires rapportés dans ce volume n'ont qu'une autorité purement humaine, à l'exception de ceux qui ont déjà été approuvés et confirmés par Elle. Le titre de saint ou de bienheureux donné peut-être à quelques personnages recommandables, n'est que l'expression de notre vénération, et nous nous soumettons entièrement au décret du pape Urbain VIII, sur cette matière.

INTRODUCTION.

I

MOTIFS DE DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Je vois que vous aimez la sainte Vierge, que vous recourez à elle avec confiance et que vous l'honorez plus que les Anges et les Saints. Et en cela, vous faites bien ; car, pour parler avec saint Ephrem, Marie est puissante et bonne, plus élevée que tous les esprits célestes, plus pure que les rayons du soleil, plus vénérable que les Chérubins, plus sainte que les Séraphins, incomparablement plus glorieuse que tous les chœurs du ciel. Mais pour que votre dévotion envers la sainte Vierge devienne encore plus grande et votre confiance plus vive, nous allons examiner ensemble quelques-uns des motifs qui doivent nous porter à aimer et à vénérer la Mère de Dieu.

I. Considérons d'abord la *dignité* de Marie.[1] Les rois de la

(1) *Marie, un résumé de la Religion.* — Marie est associée au dogme de la Trinité. *Et erat mater Jesu ibi.* La voyez-vous, dans notre symbole, mêlée aux trois adorables personnes et aux plus étonnants mystères? Voyez-vous la très-sainte Vierge dans la Trinité même? Et elle y est, non pas en étrangère, mais comme en famille, avec les rapports les plus étroits, les titres les plus incomparables : Epouse du Père dont elle partage la fécon-

terre ont une grande dignité, car des millions de sujets leur rendent hommage, ne les approchent qu'avec respect et s'empressent d'obéir à leurs ordres. Mais les Saints sont encore plus que les rois; car leur louange retentit par toute la terre et Dieu les glorifie par de nombreux miracles. Plus grande encore est la dignité des Anges, surtout celle des Chérubins et des Séraphins; car ils sont les plus rapprochés du trône de Dieu et l'image de sa Sainteté et de son infinie Majesté est

dité, Mère du Fils qu'elle conçoit et met au monde; Compagne virginale du Saint-Esprit qui opère en elle le prodige. *Et erat mater Jesu ibi.*

Marie est mêlée à l'Incarnation : elle n'en est pas le sujet, elle en est le moyen; elle n'est pas le Dieu incarné, elle en est la Mère; elle est la fleur qui donne naissance au fruit. *Et erat mater Jesu ibi.*

Marie est mêlée à la Rédemption; elle est debout au pied de la Croix, debout dans l'attitude du sacrificateur : *Stabat juxta Crucem* (Joann. XIX, 25,) coopérant à la Rédemption par son consentement, comme elle avait concouru à l'Incarnation en donnant l'acquiescement de sa volonté. *Et erat mater Jesu ibi.*

Marie est mêlée à la fondation de l'Eglise; elle préside au cénacle, elle est parmi les Apôtres, c'est avec elle et sous ses yeux qu'ils attendent, qu'ils prient, jusqu'à l'heure où l'Esprit-Saint descend en eux, et par eux transforme la terre. *Et erat mater Jesu ibi.*

Marie est associée au principe de l'éternel bonheur des élus. De son rocher de Pathmos, Jean l'a aperçue dans les cieux, où le soleil est son vêtement, la lune son marchepied, les étoiles sa couronne. (Apoc. XII, 1.) Après la vue de Jésus, la vue de Marie est la plus grande joie des Bienheureux, des glorifiés. *Et erat mater Jesu ibi.*

Et comme elle est associée au rayonnement de la gloire, Marie l'est pareillement au mystère de la dispensation de la grâce qui est le germe et la racine de la gloire. Encore que Marie soit parvenue au terme de la jouissance, elle est pour ainsi dire encore dans la voie et dans le travail. Le disciple l'a entendue pousser des cris comme une femme qui enfante, (Apoc. XIX, 2.) et elle ne se repose point que le nombre des élus ne soit complet. Du haut des cieux, elle ne cesse de veiller et de concourir à la distribution des dons spirituels, à l'application du sang et des mérites de son Fils. Marie, je l'aperçois auprès de la fontaine baptismale, à côté de la piscine sacrée de la pénitence et de toutes les autres sources de la grâce. *Et erat mater Jesu ibi.*

Marie est associée en quelque sorte à la présence réelle de Jésus dans le

empreinte encore plus parfaitement en eux. Eh bien ! voyez, Marie est plus, je dirais presque, infiniment plus que tous les potentats de la terre, que tous les Saints et les Anges ensemble. Pour quelle raison? Parce qu'elle est la *Mère de Dieu*. Les hommes et les anges ne sont après tout que des serviteurs de Dieu et dans toute l'éternité ils ne monteront jamais plus haut ; mais Marie est Celle qui a mis au monde le Fils de Dieu, le Souverain du ciel et de la terre ; elle seule

tabernacle. Le premier blasphème contre la vérité du sacrement de l'autel consistait à nier que le corps eucharistique du Seigneur fût le corps né de Marie. Et, en réponse à cette négation première, notre acte de foi se formule toujours en ces termes : « Je vous salue, corps véritable, né de la Vierge Marie. » *Ave, verum corpus natum de Maria virgine.* Aussi n'y a-t-il pas un seul temple catholique, où, à côté du tabernacle qui contient le corps de Jésus, vous n'aperceviez l'image de celle qui en fut le tabernacle vivant. *Et erat mater Jesu ibi.*

Prenez les livres saints, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalyse ; il est écrit d'elle comme de son Fils, en tete du livre : *in capite libri scriptum est de me.* (Hebr. x, 7.) Promise dans l'Eden, figurée sous les tentes des Patriarches, prédite, annoncée dans la loi et les Prophètes, elle remplit tout l'Ancien Testament. L'Evangile parle d'elle, brièvement, sans doute, mais avec quelle distinction ! Enfin l'Apôtre bien-aimé nous redit sa gloire dans les cieux. Depuis le livre qui raconte la création de la terre et des cieux, jusqu'à celui qui déroule à nos regards le spectacle de la gloire et de la béatitude finale, partout on trouve Marie. *Et erat mater Jesu ibi.*

Si je jette un regard sur la série des temps chrétiens, c'est le même fait que je constate. Pas un siècle qui ne m'offre le consolant témoignage du culte à Marie, et des bienfaits reçus de Marie. *Et erat mater Jesu ibi.*

Et si je regarde autour de moi, si je considère le siècle présent, ah ! j'y vois incontestablement bien des sujets de douleur, bien des sujets d'appréhension ; mais j'y vois en même temps un grand motif de consolation, un grand motif d'espérance. *Et erat mater Jesu ibi.* La Mère de Jésus était là. Oui, malgré tous nos malheurs et toutes nos fautes, malgré toutes les tristesses et les défaillances de notre temps, la postérité pourra le dire néanmoins : Ce siècle, avec ses illusions, avec ses erreurs, avec ses vices, ce fut à plus d'un égard le siècle de Marie. Quelle moisson nouvelle de gloire ne lui a-t-il pas apportée ? (Mgr Pie.)

peut dire à Jésus-Christ : « Vous êtes mon Fils, je suis votre Mère ! » O qu'elle est donc sublime et merveilleuse la dignité de Marie ! Et que saint Pierre Damien a bien raison de dire : « Qu'y a-t-il de plus grand que la Vierge Marie qui renferma dans son chaste sein la grandeur de l'immense divinité ? Regardez les Séraphins et vous verrez que tout ce qu'il y a de plus grand est pourtant plus petit que la Vierge, qui n'est surpassée par personne que par Celui qui l'a créée. »

II. Que vous dirai-je de sa *sainteté?* On n'enchasse pas les diamants dans du plomb, mais dans de l'or. Comme Mère de Dieu, Marie possède la plus sublime dignité ; une sainteté ordinaire ne conviendrait pas, pour elle ; elle doit surpasser tous les Saints en sainteté, comme elle les surpasse en dignité. C'est ce qui a lieu en effet. Tous les Saints sans exception furent souillés du péché originel ; quant à Marie, l'Eglise infaillible nous enseigne qu'elle a été préservée de la faute originelle par une grâce spéciale de Dieu. Tous les Saints, même ceux qui ont conservé jusqu'à la mort l'innocence du baptême, n'ont pas laissé de commettre quelques fautes ; ici encore, Marie fait exception : car pas le moindre souffle du péché ne ternit, même pour un instant, le miroir limpide de son âme angélique et c'est à elle que s'appliquent à la lettre ces paroles de l'Esprit-Saint : *Vous êtes toute belle, mon amie, et il n'y a point de tache en vous.* (Cant. 4. 7.)

Comment pourrai-je exalter suffisamment les vertus de Marie ? Elle les réunissait toutes en elle, elle les possédait toutes au suprême degré : « Tout ce que les Saints eurent jamais de distingué, dit saint Thomas de Villeneuve, tout cela se trouve dans Marie. En elle la patience de Job, la douceur de Moïse, la foi d'Abraham, la chasteté de Joseph, l'humilité de David, la sagesse de Salomon, le zèle d'Elie ; en elle se trouve la pureté des vierges, la force des martyrs, la dévotion des confesseurs, la sagesse des prophètes, le mépris du monde des ermites ; bref, en elle sont renfermés tous les dons du Saint-Esprit. » Qui enfin pourrait compter les mérites de la Vierge

pleine de grâces? Comme le plus pur amour remplissait son cœur et était le ressort de ses intentions et de toutes ses actions, nous devons considérer comme méritoires, chacune de ses pensées, de ses paroles, de ses actions, toutes ses démarches; et il en résulte que ses mérites sont innombrables comme les grains de sable au bord de l'Océan. En vérité, le ciel et la terre n'ont jamais vu et ne verront jamais sainteté comme celle de la sainte Vierge; comme en dignité, elle se rapproche le plus de Dieu en sainteté.

III. Examinons maintenant *l'amour qu'elle porte aux hommes.* L'amour de Dieu et du prochain ne peuvent pas se séparer; où l'un manque, nous chercherons l'autre en vain, c'est pourquoi saint Jean dit : Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu et haïsse son frère, il est un menteur. (I Jo. 4. 20.) Il est tout aussi vrai que la charité envers le prochain se mesure d'après la charité envers Dieu, que par exemple la première est d'autant plus parfaite que l'est la dernière de ces vertus. Que de choses n'ont pas faites les Saints embrasés qu'ils étaient du divin amour, ou mus par la charité envers le prochain? Quelques-uns d'entre eux ont été jusqu'à faire le sacrifice de leur fortune, de leur liberté et même de leur propre vie. Et cependant Marie aime Dieu d'un amour inexprimablement plus grand que tous les Saints; le feu de son amour envers Dieu est, comme elle l'a révélé elle-même à la sœur Marie-de-la-Croix, si immense qu'il pourrait consumer en un seul instant le ciel et la terre. Il s'ensuit clairement qu'après Dieu nous ne pouvons trouver personne qui nous aime plus que Marie, notre bonne Mère. Le P. Nieremberg assure que tout l'amour réuni des mères envers leurs enfants n'est pas même l'ombre de l'amour que Marie porte envers le moindre d'entre nous; car elle seule, ajoute-t-il, nous aime plus que tous les Anges et Bienheureux réunis.

Nous pouvons encore conclure à l'amour que Marie nous porte de celui qu'elle porte à Jésus. Il n'est personne qui doutera qu'il n'y ait jamais eu de mère qui ait été attachée si

intimement à son fils que Marie à Jésus. Il était la prunelle de ses yeux, le centre de toutes ses pensées et affections, son Cœur lui appartenait en entier. Et voyez ce Fils bien-aimé, Marie le donne, le sacrifie pour nous, pécheurs; elle consent à ce qu'il meure et c'est même son désir le plus pressant qu'il souffre et qu'il meure pour nous. Elle fait ce sacrifice d'une manière héroïque; elle le fait volontiers, parce qu'elle sait que, selon les desseins éternels, notre Rédemption n'est possible que par la mort du Sauveur. On peut donc, comme le fait remarquer saint Bonaventure, appliquer à Marie les paroles : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* et dire : « Marie a tellement aimé le monde qu'elle a donné son Fils unique. » Tous les deux, Dieu et Marie, dit saint Bernard, donnent leur Fils pour sauver le serviteur. O amour de la meilleure des mères, que vous êtes immense!

IV. Examinons maintenant *les bienfaits qui nous viennent par la main de Marie.* L'Apôtre dit que Dieu a donné son Fils pour nous et *qu'avec lui il nous a donné toutes choses.* C'est ce qui a lieu en effet, Dieu le Père nous a donné toutes choses; car Jésus est notre Rédempteur et notre Béatificateur. Il est Fils de Marie, dont il a tiré la nature humaine dans laquelle il a voulu souffrir et mourir pour nous, dans laquelle il a consommé notre Rédemption. Reconnaissez donc le bienfait qui vous a été donné à vous, à moi, à tous les hommes par Marie. Comme Mère de notre Rédempteur, elle est la cause de notre salut; sans elle, nous serions encore des enfants de colère, des esclaves de Satan, la proie de l'enfer. Aussi souvent donc que vous pensez à la plus grande des grâces, qui est celle de la Rédemption, vous devez nécessairement vous rappeler Marie, car elle est la Mère de notre Rédempeur.

Qui serait en état de compter ensuite les bienfaits qui ne cessent de découler sur le genre humain par le doux intermédiaire de Marie? Tous les Saints ensemble ne peuvent pas nous obtenir de Dieu autant de grâces que Marie seule. La raison en est, parce que Marie est la Mère de Dieu, tandis

que tous les autres Saints ne sont que ses serviteurs. Suivant plusieurs maîtres de la vie spirituelle, nous ne pouvons attribuer à la bienheureuse Vierge la toute-puissance que dans un certain sens. Elle n'est pas toute-puissante par sa nature, comme Dieu; mais elle l'est par son intercession, au moyen de laquelle elle peut tout obtenir de son divin Fils. Et comment Jésus pourrait-il refuser la moindre demande à sa Mère qu'il aime et à laquelle, en qualité de Fils de l'Homme, il est redevable d'un grand nombre de bienfaits? « Le Fils, dit saint Théophile, est heureux quand sa Mère lui demande une grâce; car il souhaite de pouvoir accorder pour l'amour de sa Mère tout ce qu'il accorde, afin de la récompenser par là des bienfaits qu'il a reçus d'elle. » Marie est tellement en grâce auprès de Dieu qu'il répand toutes les grâces par ses mains. « Marie, dit saint Bernard, est donnée au monde comme un canal, que les dons du ciel traversent continuellement pour découler jusqu'aux hommes. » Marie nous porte aussi le plus tendre amour en qualité de *notre Mère*. Pleine de douceur et de miséricorde, elle ne nous perd jamais de vue et nous communique à pleines mains les grâces qu'elle reçoit de Dieu. Tous les Pères de l'Eglise, les maîtres de la vie spirituelle, l'histoire de tous les siècles chrétiens nous en fournissent des exemples innombrables en constatant des faits qui témoignent que des hommes de tout âge, de toute condition ont obtenu aide et assistance par la Mère des grâces.

V. La dévotion à la sainte Vierge est *un signe de prédestination*. Naturellement, je ne veux pas dire qu'il suffise de vénérer Marie, pour être sûr de son salut. Vivre dans le péché et se fier sur quelques pratiques en l'honneur de la Vierge, ce serait là une présomption qui mettrait le salut en danger. Mais quiconque s'applique à vivre chrétiennement et, s'il a péché, travaille résolûment à s'amender, et qui alors honore la sainte Vierge, peut espérer avec confiance de faire son salut. Pourquoi cela? Pour la simple raison que Marie, cette bonne et puissante Mère, lui obtiendra, s'il est en état de

péché, la grâce de la conversion, et, s'il est déjà en état de grâce, la persévérance finale. Quelque difficile que paraisse au pécheur la conversion, il en viendra à bout par l'intermédiaire de Marie et quelque dangereuses que paraissent aux justes les tentations, il les surmontera sous l'égide de la Vierge et fera une bonne mort. Mais pour quiconque n'honore pas la sainte Vierge ou qui serait même ennemi de son culte, il porte en lui un signe de réprobation. Effectivement, comment Notre-Seigneur pourrait-il aimer et accorder ses grâces à des hommes qui n'aiment pas sa Mère et refusent de la servir? C'est ce qui porte saint Anselme à dire : « De même qu'il est impossible que ceux de qui la Vierge Marie retire ses regards de miséricorde soient sauvés, de même aussi il est de toute nécessité que ceux sur lesquels elle daigne porter ses regards et pour qui elle veut intercéder, soient justifiés et glorifiés. » Si donc vous aimez Marie et l'honorez tous les jours, supposé toutefois que vous travailliez sérieusement à votre salut, vous portez en vous une marque de prédestination, et vous pouvez espérer avec grande confiance que vous jouirez un jour de la béatitude céleste.

VI. *Tous les saints Pères, tous les maîtres de la vie spirituelle recommandent avec instance la dévotion envers la sainte Vierge et les fidèles de tous les temps l'ont vénérée avec le plus grand zèle.* Si l'on voulait réunir dans un livre tous les éloges que les saints Pères et autres écrivains ecclésiastiques ont donnés à la sainte Vierge, cela ferait un ouvrage dont la lecture dépasserait la durée de la plus longue vie humaine. Vous pouvez remarquer des éloges d'un autre genre. Parcourez le monde et voyez les milliers d'églises bâties en son honneur, les autels mis sous son vocable, les ordres, les associations, les confréries érigées sous sa protection. Ouvrez l'histoire de l'Eglise et chacune de ses pages vous montrera les âmes dévotes à Marie. Vous y lirez, par exemple, que saint Louis, roi de France, faisait construire un grand nombre d'églises et de couvents en l'honneur de la Vierge, dont il portait toujours sur lui l'image qu'il

baisait souvent avec respect. Vous y lirez que saint Etienne, roi de Hongrie voua tout son royaume à la Mère de Dieu, et qu'en mémoire de cette donation, il fit ériger une splendide cathédrale. Vous y lirez, comment saint Henri II, roi d'Angleterre, par respect pour la Mère de Dieu, prescrivit que tous les tribunaux chômeraient la veille de toutes les fêtes de la Vierge et tous les samedis de l'année. Voulez-vous savoir comment les Saints ont honoré Marie, je vous nommerai entre mille saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce prince de l'Eglise avait pris Marie pour sa patronne et, dans toutes ses nécessités, il recourait à elle. Il récitait le petit office tous les jours à genoux. A la veille de chacune de ses fêtes, il jeûnait au pain et et à l'eau, et quand la cloche sonnait l'*Angelus,* il se prosternait partout où il se trouvait, afin de saluer avec l'Ange sa céleste Protectrice. Il ordonna aussi que l'image de la sainte Vierge fût placée à l'entrée de chaque église, afin que tous les fidèles se souvinssent, en y rentrant, que, de même que le Fils de Dieu nous est venu par Marie, nous aussi nous devions aller à Dieu par Marie.

Telles étaient les pensées des Saints, telles leurs actions par rapport à la sainte Vierge. Faites comme eux, aimez-la, honorez-la, recourez à Elle comme l'enfant à sa mère. Elle est en effet une Mère si aimante, si bonne, si miséricordieuse! Elle vous aime plus que ne pourrait vous aimer un cœur humain et elle n'emploie sa dignité et sa puissance à rien d'autre, qu'à obtenir toutes les grâces dont vous avez besoin pour bien vivre et pour bien mourir.

Mort édifiante obtenue à un jeune homme par la dévotion à Marie.

Le Père De Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus au milieu des nations sauvages de l'Amérique, abordait, il y quelques années, à la peuplade des Pottowatomies, qui demeurent sur les bords de la rivière des Osages. Comme on déchar-

geait ses effets, on apporta à bord un jeune homme très-dangereusement malade. Il se faisait déjà tard, et, à cause de ses bagages, le missionnaire ne pouvait se rendre à la cabane que le grand chef lui avait préparée. Il resta donc sur le bateau. Or, pendant la nuit, le jeune malade souffrait beaucoup. Les soupirs que lui arrachait la douleur engagèrent le Père De Smet à entrer dans sa chambre, quoique inconnu, afin de le soulager ou de le consoler. Cette attention charitable du missionnaire toucha le jeune homme, qui lui ouvrit son cœur : « Je suis catholique, lui dit-il, j'ai même reçu une éducation tout à fait chrétienne d'un de mes oncles qui était un ecclésiastique plein de zèle. J'ai longtemps pratiqué la piété, et surtout j'ai toujours eu une tendre dévotion pour la Mère de Dieu. Il y a six ans que je voyage dans les montagnes, parmi une tribu sauvage, sans avoir rencontré aucun prêtre, et cependant je n'ai jamais oublié Marie. C'est elle sans doute qui m'amène dans ce moment auprès de vous, mon fils, lui répondit le vénérable missionnaire; elle veut vérifier en votre personne ces paroles de saint Bernard : qu'on ne l'a jamais invoquée en vain. Croyez-moi, profitez de cette grâce qu'elle vous a obtenue. Il y a longtemps que vous n'ayez purifié votre conscience; peut-être a-t-elle beaucoup de reproches à se faire; commencez votre confession. » Le jeune homme n'eut point de peine à se rendre à l'invitation du ministre charitable, il se confessa dans de grands sentiments de piété et reçut de même l'extrême-onction. Le père De Smet apprit depuis qu'il était mort le lendemain de son arrivée au terme de son voyage. (MICHAUD : *Mois de Marie.*)

II

LE MOIS DE MARIE ; SON ORIGINE, SON DÉVELOPPEMENT, SES AVANTAGES. — EXEMPLES.

Il n'a pas suffi aux enfants de Marie de consacrer au service spécial de leur bonne Mère quelques jours de l'année ; ils ont voulu lui offrir un mois tout entier de prières, de méditations, de cantiques, de bonnes œuvres devant servir d'hommages à la Reine du Ciel. Ils ont choisi pour cela le plus beau mois de l'année, le mois des fleurs, de l'espérance, du rajeunissement de la nature, le mois de Mai.

Il y a plus d'un siècle que les exercices du mois de Marie se faisaient déjà à l'université de Dillingen, en Bavière, dirigée par la Compagnie de Jésus ; mais ils restèrent bornés au cercle restreint des étudiants. Lorsque, vers la fin du siècle dernier, l'impiété et l'immoralité qui en est la conséquence furent parvenues à leur plus haut degré, et que même le territoire des Etats de l'Eglise s'en vit menacé, plusieurs chrétiens fervents se réunirent sous la direction du Père Lalomia, pour faire, pendant le mois de Mai, amende honorable des péchés qui se commettaient en ces malheureux temps. Ces âmes d'élite se rassemblaient devant une image de la sainte Vierge, qu'ils avaient ornée de fleurs et, en y célébrant ses priviléges et ses vertus, ils imploraient par sa médiation la miséricorde de Dieu sur eux-mêmes et sur la société.

Bientôt le petit noyau se développa ; le nombre des enfants de Marie augmenta ; le mois de Mai consacré à la sainte Vierge s'introduisit dans les églises sous les yeux du Souverain Pontife. Il se répandit à Malte, à Naples, en Sicile, en France, en Belgique, et enfin en Allemagne. C'est devenu une œuvre catholique ; car cette dévotion est répandue dans tous les pays du monde.

Le mois de Marie suit immédiatement le temps de Pâques, époque à laquelle tous les fidèles récupèrent, par la confession et par leur communion pascale, la robe d'innocence, qu'ils viennent de laver par des larmes de componction dans le sang de Jésus-Christ. Pour conserver dans sa nouvelle fraîcheur cette robe de la grâce, les fidèles vont demander au pied des autels de Marie protection et sécurité. Et les fleurs et les parfums et les fruits, tout en rappelant Marie, la Mère de l'espérance, la plus belle fleur des champs et le lys des vallées, le palmier de Cadès, la rose de Jéricho, répandant les parfums de la myrrhe et de l'aloès signalés par l'Ecriture, exhortent les fidèles à produire des fruits de vertus et de bonnes œuvres qui doivent couronner leur Reine et leur Mère. Pie VII a enrichi des trésors de l'Eglise ces pieux exercices et accordé une indulgence plénière une fois par mois à tous ceux qui se seront approchés, pendant ce mois, des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et qui auront prié selon les intentions du Saint-Père : ils gagnent en outre 300 jours d'indulgence chaque jour. (Décret de la congr. des Indulg. du 18 juin 1822.)

Tant de prières, de lectures pieuses, d'instructions et autres exercices religieux ne peuvent qu'attirer la bénédiction et la grâce de Dieu sur les peuples, les villes et les personnes : car Marie n'y sera pas indifférente et son divin Fils, à son tour, ne voudra pas laisser sans récompense la glorification de sa Mère. Les exemples suivants en sont la preuve.

En 1850, le 16 mai, le R. P. Milfait abordait à l'île de Hong-Kong pour y prêcher l'Evangile aux infidèles. Lorsque le mois de Mai de l'année suivante fut proche, il ne voulut pas manquer de rendre hommage à la Reine du ciel et d'implorer son intervention en faveur des pauvres idolâtres qu'il avait à évangéliser. Vis-à-vis de la porte de sa misérable cabane, il érigea donc un autel sur lequel il plaça l'image de Marie Immaculée. Le tout fut orné de fleurs et de festons. Tous les matins et tous les soirs, les néophytes s'y réunissaient pour y saluer la Mère de Dieu. A peine ces touchants exercices avaient-ils com-

mencé, qu'un jeune homme de vingt-deux ans entra dans la cabane. Quoiqu'il fût encore païen, il se sentit poussé par une force surnaturelle, se prosterna devant l'autel et demanda le baptême, qu'il reçut le jour de la Pentecôte. Pendant le même mois, il y eut encore cinq idolâtres et un général qui se convertirent et, dix mois après, le bon religieux avait le bonheur de recevoir encore quarante-trois infidèles au giron de l'Eglise. (*Annales de la prop. de la foi.*)

Les *Annales de la propagation de la foi* rapportent de l'année 1846 que plusieurs missionnaires, se trouvant sur un navire en pleine mer, eurent l'heureuse idée d'y commencer les exercices du mois de Marie. Ils avaient déjà préparé trois matelots qui n'avaient pas encore fait leur première communion et ils espéraient gagner pour Jésus-Christ et sa religion les autres matelots et surtout le capitaine qui n'avaient plus ni foi ni loi. Déjà les matelots avaient assisté attentivement à la sainte messe, ce qui avait fait une impression profonde sur le capitaine. Il permit en conséquence que l'on commencât à y solenniser le mois de Marie. Tous les soirs, chaque fois que le temps le permettait, on récitait quelques dizaines du chapelet et les prières du soir suivies de cantiques. Tous y assistèrent, mais cinq seulement voulurent se confesser. Toutefois la vertu de l'intercession de la sainte Vierge se faisait déjà sentir, car le capitaine donnait des signes indubitables que son âme était vivement impressionnée et qu'un violent combat se livrait dans son âme. Les missionnaires firent une neuvaine pour obtenir sa conversion. Et tout à coup le soir, lorsqu'on commença les exercices, le capitaine demanda à faire une confession générale qu'il fit avec grande componction. Bientôt tous les matelots suivirent l'exemple de leur chef; ils se réconcilièrent avec Dieu et s'approchèrent en commun de la sainte Table. En revenant, le capitaine sauta au cou de son confesseur, en le remerciant et en disant : « Mon cœur ne se sent plus de bonheur ! »

III

COMMENT IL FAUT HONORER LA SAINTE VIERGE, SURTOUT PENDANT LE MOIS QUI LUI EST CONSACRÉ.

1. *Choisissez Marie pour Mère.* C'est ce qu'ont fait un grand nombre de Saints parmi lesquels je nommerai saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori, saint Stanislas et sainte Thérèse. Ne craignez pas de déplaire à Dieu en choisissant la sainte Vierge pour votre Mère, car c'est Jésus lui-même qui vous le conseille, et les paroles qu'il dit à saint Jean du haut de la croix : *Voilà votre Mère,* ont été dites également pour vous. Vous n'avez pas non plus à redouter que Marie fasse des difficultés à vous reconnaître pour son enfant; car elle n'a pas oublié ces autres paroles, par lesquelles son Fils mourant lui dit : *Voilà votre fils!* Depuis lors elle reconnaît un de ses enfants dans chacun de ceux qui se recommandent à sa protection. Vous ferez donc bien de vous y préparer par la réception des sacrements à une des fêtes principales de la sainte Vierge et de vous consacrer à son service en lui promettant de rester toujours son enfant fidèle. Le mois de Marie est très-convenable pour faire cet acte de consécration. Tous les ans au mois de Mai, prosternez-vous au pied d'un autel de la Vierge, remerciez cette bonne Mère de ses bontés, demandez pardon de vos fautes, promettez-lui de nouveau une obéissance tout à fait filiale et recommandez-vous à son Cœur maternel. Ne manquez aucun jour de l'invoquer tant le matin que le soir et dites-lui avec saint Ignace martyr : « Véritable Mère de mon Sauveur, Mère du pécheur qui vous a été confié comme un enfant adoptif, renfermez-moi dans le sein de votre amour maternel! »

2. *Honorez les images de la sainte Vierge.* De bons enfants aiment et vénèrent les images de leurs parents. Si vous êtes un enfant de Marie, il est tout naturel que vous ayez chez

vous l'image de votre Mère, que vous la teniez en honneur et qu'elle vous rappelle votre consécration et vos promesses. L'empereur Louis-le-Débonnaire portait toujours sur lui une image de la sainte Vierge, à laquelle il se recommandait dans les combats. Même dans les grandes chasses, quand les hommes de sa cour étaient occupés à poursuivre le gibier, il se retirait seul dans la forêt, se prosternait devant la sainte image et priait avec ferveur. Faites de même. Ornez de votre mieux quelque image de la sainte Vierge, surtout pendant le mois de Mai et, si vous êtes chef de famille, confiez ce soin, en guise de récompense, au plus sage de vos enfants. Réunissez-vous en famille pour faire devant cette image une lecture spirituelle, une méditation, quelques prières. Je suppose que vous portez sur vous une médaille bénite ou le scapulaire; mais je vous conseille de la baiser dévotement, toutes les fois que vous sentez l'approche de quelque tentation, en invoquant les saints noms de Jésus et de Marie.

3. Quelques *exercices religieux*[1] en l'honneur de la sainte Vierge répandront un arôme céleste sur tout ce que vous ferez pendant le plus beau mois de l'année, qui est très-rapproché de votre communion pascale, et serviront à vous maintenir en état de grâce. Offrez à Jésus, par les mains de sa Mère, une bonne communion dans le courant de ce mois de bénédiction et récitez au moins une partie du chapelet, les Litanies de la sainte Vierge et le *Memorare*.

(1) *Autres pratiques à conseiller pendant le mois de Marie :* — 1. Offrez à Dieu, par les mains de Marie, vos travaux, vos peines, vos souffrances. — 2. Saluez respectueusement ses images. — 3. Renouvelez parfois les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition. — 4. Portez sur vous une médaille représentant la sainte Vierge et baisez-la affectueusement de temps à autre. — 5. Saluez Marie en invoquant dévotement son saint Nom, chaque fois que vous sortez, que vous rentrez, que vous entendez sonner l'heure. — 6. A votre réveil dites : « Plutôt mourir que d'offenser votre divin Fils! » — 7. Demandez souvent la grâce de bien mourir. —8 Mortifiez-vous quelque peu dans le manger, le boire, le parler.

4. Dans le courant de l'année, *solennisez avec grande dévotion les Fêtes de la sainte Vierge*. Tant de fervents chrétiens se préparent à ces fêtes par une *neuvaine*, pendant laquelle ils font des prières spéciales et s'appliquent avec plus de zèle à la pratique des bonnes œuvres. Sainte Gertrude vit un jour de fête, (c'était l'Assomption,) la sainte Vierge couvrant de son manteau tout un essaim de petites filles qui étaient servies par les anges et comblées de caresses par la Reine du ciel elle-même. La Sainte comprit que c'étaient les âmes fortunées qui s'étaient préparées à la plus belle de ses fêtes et que pour cela la Reine du ciel les protégeait et les faisait garder par les Anges d'une manière toute spéciale. Mais surtout approchez-vous des sacrements aux fêtes de Marie et faites quelque bonne œuvre particulière. Vous avez peut-être l'occasion de visiter quelque malade, de faire l'aumône de quelque chose pour la conversion d'un pauvre pécheur. Tout cela contribuera à vous attacher de plus en plus le Cœur de votre Mère céleste.

5. Vous êtes peut-être déjà *membre d'une confrérie*, par exemple du Rosaire, du Scapulaire, du saint et Immaculé Cœur de Marie ou bien de l'Apostolat de la prière. Tous les chrétiens fervents ont estimé ces associations pieuses, Saint François de Sales se faisait inscrire dans toutes les associations qui avaient pour but la dévotion à la sainte Vierge, et l'illustre empereur d'Allemagne, Ferdinand II était membre de toutes les associations de la sainte Vierge qui existaient dans son empire. Notez toutefois qu'il vaut mieux n'appartenir qu'à une seule confrérie et en remplir les devoirs que de se faire inscrire dans toutes, pour n'en observer aucune comme il faut.

6. Tâchez de *répandre autour de vous la dévotion envers la sainte Vierge*. Si vous aimez et honorez Marie de tout votre cœur, vous brûlerez aussi du désir de voir d'autres l'aimer et l'honorer, vous vous appliquerez en conséquence à multiplier le nombre de ses serviteurs. La vénérable Armelle profitait de toutes les occasions pour introduire dans ses conversations quelques mots sur la dignité et la bonté de la sainte Vierge et

pour encourager tout le monde à recourir, dans leurs peines, à Celle dont l'intercession peut tout sur le Cœur de Dieu. Que de plaintes vous dirigerez vers le Ciel, que de discours inutiles vous pourrez transformer par ce moyen en paroles apostoliques! Vous pourrez aussi faire une bonne action en répandant de bons livres, spécialement ceux qui ont trait aux grandeurs de la Mère de Dieu.

7. Mais l'essentiel de la dévotion envers la sainte Vierge, c'est *l'imitation de ses vertus.* C'est aussi ce qui est le plus agréable à Marie; car, dit saint Jérôme, imiter Marie, c'est lui rendre le plus grand des services qui soit en notre pouvoir, « et Richard de Saint-Victor dit qu'il n'y a que les imitateurs des vertus de la sainte Vierge qui méritent d'être nommés ses enfants. » Aussi la bienheureuse Vierge est-elle le plus parfait miroir de toutes les vertus; pleine de grâces, elle les a possédées toutes à un degré éminent. Surtout elle a brillé par sa pureté virginale, sa charité envers Dieu et envers le prochain, sa douceur et sa résignation, son obéissance, sa force dans l'adversité et son zèle pour la prière. Que pourriez-vous donc faire de mieux, que de tâcher de l'imiter en pratiquant les mêmes vertus, pour autant que cela vous est possible, moyennant la grâce de Dieu? Que votre soin principal soit donc, surtout pendant le *Mois de Marie,* de déposer quelque péché d'habitude, quelque attache dangereuse. Vous êtes, peut-être, enclins à la colère ou à l'impatience; vous commettez par là bien des fautes et vous vous privez de bien des mérites. Eh bien! voyez. Le matin, en vous levant, formez le ferme propos de surmonter la colère pendant ce jour et faites-le en l'honneur de la sainte Vierge; demandez-lui de vous assister et récitez pour cela un *Ave Maria.* Faites de même pour les autres fautes habituelles que vous remarquez en vous. Et Marie aidant, vous vous en corrigerez. Vous comprenez que cette espèce de dévotion doit être aussi la plus agréable à notre bonne Mère, puisqu'elle est propre à nous transformer en des chrétiens selon le Cœur de son divin Fils, dont le sien est la copie la plus fidèle.

IV

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE, DITES DE LORETTE. LA SANTA CASA.

Le mot de *Litanies* vient du grec et signifie, dans son sens le plus large, une prière faite avec attention et recueillement. Dans le langage de l'Eglise, on donne également ce nom aux processions qui se font le jour de saint Marc et aux *Rogations*, parce qu'en effet elles sont des prières par lesquelles nous demandons à Dieu, par l'entremise de la sainte Vierge et des Saints, de daigner bénir les fruits de la terre. Mais ordinairement on entend par Litanies une alternation de prières, dans lesquelles nous commençons par invoquer la sainte Trinité, la Vierge et les Saints, mentionnant ensuite les mystères de notre Rédemption et demandant différentes grâces et faveurs, concluant le tout en demandant à l'Agneau de Dieu de nous être miséricordieux. Si j'excepte les Litanies renfermées dans le Bréviaire et le Missel, il n'y a, à proprement parler, que trois Litanies qui jouissent d'une autorité ecclésiastique et qui soient en usage dans la liturgie ; ce sont : les Litanies de tous les Saints, les Litanies de la sainte Vierge ou laurétanes et celles du saint Nom de Jésus. Aucune des autres Litanies que l'on trouve si souvent dans les livres de prières ne jouit d'une autorité ecclésiastique quelconque. Le pape Clément VIII a même défendu expressément, en 1601, de publier une Litanie, quelle qu'elle soit, sans l'autorisation du Saint-Siége ; il est également interdit d'en faire usage dans le culte public.

Or, pour ce qui regarde les Litanies de la sainte Vierge ou *laurétanes*, elles ont été employées en premier lieu au sanctuaire de Lorette, d'où leur vient aussi cette dernière dénomination.

La sainte maison (*santa casa*) de Lorette n'est autre que la petite demeure de Nazareth, dans laquelle la Bienheureuse Vierge Marie conçut du Saint-Esprit le Fils de Dieu et dans laquelle elle vécut pendant nombre d'années avec Jésus et Joseph. Cette maison, qui ne cessa, dès le commencement, d'être en grande vénération parmi les fidèles, avait déjà été transformée en oratoire par les Apôtres, après l'Ascension du Sauveur, et sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien Constantin, fit bâtir au-dessus une église magnifique. Dès ce temps, des chrétiens de tous les pays du monde y étaient venus en pèlerinage pour prier en ce saint lieu où le Fils de Dieu s'était revêtu de notre nature et qu'il avait sanctifié par le séjour qu'il y avait fait en compagnie de Marie et de Joseph. Mais ces pèlerinages cessèrent après que la Terre-Sainte fut tombée sous la domination des infidèles. Alors il plut à Dieu de faire un grand miracle.

L'année 1291, dans la nuit du 9 au 10 Mai, la sainte Maison fut tout à coup transportée par les anges de l'endroit où elle avait été pendant plus de douze siècles et emportée, à travers la voûte qui se fendit, et déposée en Dalmatie. La sainte Maison resta environ quatre ans et demi dans ce pays et il s'y fit un grand nombre de miracles. Mais le 10 Décembre 1294, les anges la transportèrent de nouveau, par-dessus, la mer Adriatique, en Italie, et la déposèrent dans la Marche d'Ancône, dans une forêt. Cette forêt appartenait à une pieuse femme nommée *Laureta,* c'est de là qu'est venue la dénomination de *Maison laurétane* ou de *Lorette* donnée à la sainte Maison. Une autre translation, qui déposa le sanctuaire où il se trouve actuellement, eut encore lieu dix mois après. Depuis lors, on a construit une église magnifique autour de la *santa casa* et une ville importante du nom de Lorette, s'est développée insensiblement à l'ombre de cette basilique, qui est visitée tous les ans par des milliers de pèlerins venant de toutes les parties du monde.

Le fait de la translation miraculeuse de la sainte Maison

de Nazareth en Dalmatie, et de là à Lorette, fut examiné rigoureusement dès le commencement et trouvé vrai sous tous les rapports. Ce fut particulièrement le pape Clément VII qui ordonna de faire une enquête par une commission, qui se rendit sur les lieux tant en Dalmatie qu'à Nazareth, qui examina le miracle avec la plus scrupuleuse exactitude et qui en constata l'authenticité d'une manière qui ne laissait plus de place au moindre doute. C'est en suite de cela que l'Eglise a adopté l'office de la translation de la sainte Maison dans le Bréviaire et en a prescrit la célébration avec messe propre, le 10 du mois de Décembre. Nous lisons dans l'office du Bréviaire : « La maison, dans laquelle est née la très-sainte Vierge et qui a été sanctifiée par les mystères les plus sacrés, fut retirée par le ministère des anges du domaine des infidèles et transportée d'abord en Dalmatie, ensuite sur le terrain de la dame Laureta, dans le *Picenum*, sous le pontificat de Célestin V. Il a été constaté que cette Maison est réellement celle dans laquelle le Verbe s'est fait chair, tant par des documents pontificaux que par les hommages rendus par toute la terre et par la vertu continuelle de miracles qui l'ont confirmé. C'est pourquoi le pape Innocent XII, pour raviver le zèle des fidèles à vénérer de plus en plus la Mère du Sauveur, a ordonné que la fête de la translation de la sainte Maison serait célébrée dans tout le *Picenum* et solennisée par une messe et un office propres. » De Lorette, les Litanies se répandirent par toute la chrétienté. Elles devinrent la prière favorite de toutes les familles et de toutes les communautés chrétiennes, et ses fruits de salut furent si grands, que le Siége apostolique se vit porté non-seulement à les approuver, mais encore à les enrichir de nombreuses indulgences. Par une constitution datée du 15 Juillet 1587, le pape Sixte-Quint accorda une indulgence de 200 jours à tous ceux qui, d'un cœur contrit, réciteraient ces Litanies. Benoît XIV ratifia cette indulgence en 1728 et le Souverain-Pontife Pie VII l'augmenta à 300 jours, ajoutant une

indulgence plénière à gagner aux fêtes de la sainte Vierge par tous ceux qui récitent ces Litanies, à condition qu'à ces jours de fête ils se confessent, communient et visitent une église publique, y priant selon les intentions du Saint-Père.



LITANIES

DE LA SAINTE VIERGE.

PREMIERE INVOCATION.

Adoration de Dieu, vénération des Saints. *Kyrie eleison*, un cri d'humilité. Demandons à Dieu par Marie. *Exemple :* Ferdinand II

Kyrie eleison! Seigneur, ayez pitié de nous!

I. *Ayez pitié de nous, Seigneur!* Ainsi commencent toutes les Litanies; ces paroles ouvrent également celles de la sainte Vierge. Si un sujet se rendait à la capitale du royaume et y trouvait à la fois le roi, sa mère et ses ministres, que ferait-il? N'est-il pas vrai, il ferait sa révérence tout d'abord à son roi; après cela seulement il saluerait la reine-mère et les ministres. Hé bien, voilà ce que fait aussi l'Eglise. Elle rend toujours en premier lieu ses hommages à Dieu, qui est le Roi du ciel et de la terre, la perfection même, la source de toutes les grâces, de tous les biens, le Seigneur et le Créateur par lequel nous vivons et nous sommes. Et ce n'est qu'après avoir donné à Dieu ce qui revient à Dieu, que l'Eglise s'adresse à Marie et aux Saints et leur exprime à leur tour sa vénération. Mais les hommages qu'elle rend aux Saints diffèrent infiniment de ceux qu'elle rend à Dieu. Quand elle rend ses hommages à Dieu, elle le reconnaît pour le Souverain Maître de toutes choses, mais en vénérant la sainte Vierge et les Saints, elle ne reconnaît en eux que des créatures, de fidèles serviteurs et amis de Dieu. Elle affirme envers Dieu qu'il est la bonté, la perfection même;

quant aux Saints, elle croit qu'ils ont reçu de Dieu les dons et les priviléges pour lesquels elle les honore. De sorte que c'est encore Dieu lui-même que notre Mère, la sainte Eglise, entend glorifier dans ses Saints. Quand elle adresse à Dieu ses adorations, elle le prie de nous venir en aide par sa Toute-Puissance; mais en honorant la Vierge et les Saints, elle les prie d'intercéder pour nous auprès de Dieu. C'est la raison pour laquelle elle ne nous fait pas dire ordinairement : sainte Marie, Mère de Dieu, ayez pitié de nous; — dans ses prières liturgiques, elle applique à Dieu ces paroles. Pour les Saints, elle les invoque en disant : Priez pour nous! Il est vrai que nous pouvons également demander aux Saints d'avoir pitié de nous, mais lorsque nous le faisons, nous y ajoutons un autre sens : nous les supplions d'avoir pitié de nous, afin qu'ils intercèdent auprès de Dieu, pour qu'il nous donne ce dont nous avons besoin. Mais il ne viendra jamais à la pensée de personne de demander à Dieu qu'il daigne *prier* pour nous; car nous savons et nous croyons que Dieu est le bien suprême, qu'il est tout-puissant et qu'il peut par conséquent de lui-même nous venir en aide dans tous nos besoins.

Ne l'oubliez donc pas, chaque fois que vous entrez dans une église où repose le Saint-Sacrement, commencez toujours par vous prosterner d'abord et par adorer votre Dieu. Et puis, lorsque vous avez rendu à Dieu votre tribut d'adoration, adressez-vous à Marie et aux Saints et honorez-les, priez-les avec ferveur; par leur intercession, vous ne manquerez pas d'obtenir les grâces les plus signalées.

II. *Seigneur, ayez pitié de nous!* C'est le *cri de l'humilité,* du néant qui se reconnait. Et nous avons toutes les raisons de nous anéantir devant Dieu. Considérons notre corps, combien il est faible et fragile, soumis à tant de maladies, à tant de douleurs. En un clin d'œil, la mort en fait un cadavre qui devient la pâture des vers. » *L'homme éclot comme une fleur, vit quelque temps et est foulé aux pieds.* (Job. 14.)

Considérons les biens temporels; ont-ils de quoi nous enor-

gueillir? Et puis, ne disparaitront-ils pas comme une vaine fumée, au moment même où Dieu retirera sa main conservatrice? A quoi sert-il de se créer des peines, des soucis, de suer et travailler, si Dieu ne bénit tout cela? *Nisi Dominus ædificaverit domum; in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* (Ps. 126. 1.)

Jetons maintenant un regard sur l'état de notre conscience. Nous sommes tous de pauvres pécheurs. Hélas, s'il fallait additionner tous les péchés dont nous sommes coupables, pensées, paroles, actions, omissions, quelle somme de méfaits il résulterait de ce calcul! Et qu'avons-nous mérité par ces péchés, sinon la disgrâce de Dieu et la damnation éternelle? *Celui qui sème dans sa chair récoltera la perte de sa chair.* (Gal. 6. 8.)

Mais notre plus grande misère consiste en ce que nous ne sommes pas, par nous-mêmes, en état de nous délivrer de nos péchés et de leurs suites désastreuses. Nous pouvons pécher, pécher très-grièvement, mais nous ne pouvons pas réparer le mal que nous avons fait. Si Dieu ne nous vient en aide, nous sommes perdus sans espoir.

Reconnaissons donc notre impuissance devant Dieu et appliquons-nous à acquérir la sainte humilité. Ne vous fiez ni à la beauté, ni à la santé, ni à la force du corps, n'ayez pas confiance aux biens de la fortune, aux talents, aux connaissances variées, tout cela est du bois sec pour alimenter le feu de l'enfer, si nous n'en faisons pas bon usage. Souvenons-nous de nous humilier chaque jour devant Dieu, en faisant un bon acte de contrition, et promettons-lui de nous appliquer à bien le servir pendant les jours qu'il daigne encore nous accorder.

III. *Seigneur, ayez pitié de nous!*[1] Pour que Dieu exauce nos

(1) *Miserere nobis.* Deus miseretur hominis tribus modis : nam peccantem exspectat, desperantem consolatur, congaudet pœnitenti. Peccantem revocat, dono gratiæ; desperantem consolatur per spem veniæ; pœnitentem roborat exemplo gloriæ. (*S. Bonav. in Psalmo. 6.*) — Ex misericordia

supplications, adressons-nous à Marie; elle unira ses prières aux nôtres et Dieu nous exaucera. En 1826, un petit enfant de neuf ans se trouvait à Metz au bout d'une rue et pleurait. Un soldat qui passait par là vit le pauvre petit, l'accosta et lui dit : « Mon enfant, pourquoi pleurez-vous? Hélas, fit l'enfant, il y a deux jours que j'ai perdu père et mère. » Le militaire prit le malheureux, le porta à un institut, donna le fruit de toutes ses épargnes au supérieur et lui dit : « Monsieur, gardez cet enfant, élevez-le en bon chrétien; c'est mon fils adoptif. Voici 1,800 francs. Dans six ans, j'espère qu'il aura fini son éducation. L'enfant fut admis. Le soldat, en s'éloignant, se prosterna devant l'image de la sainte Vierge. « O Marie, dit-il, veillez sur cet orphelin; je vous l'offre et vous le voue. » L'année révolue, il reparut pour visiter son pupille. Quelle ne fut pas sa détresse, lorsqu'il entendit ces paroles : « Reprenez l'enfant, il gâte tous les autres. » Que faire? Il supplia le supérieur de le garder encore pendant six mois, ce qui lui fut accordé. Le brave soldat se rendit de suite à l'autel de la sainte Vierge et lui dit naïvement : « Mais, bonne Vierge, mon enfant était tout autant le vôtre que le mien, je vous l'ai abandonné, je me suis vendu pour l'orphelin, n'en prendrez-vous pas soin? » A la fin de l'année cet enfant était le modèle des autres. Il eut plus tard le bonheur de devenir prêtre, prêtre exemplaire.

Si ce pauvre soldat a sauvé son pupille au moyen de la prière qu'il adressa à la sainte Vierge, comment pouvez-vous douter que Dieu ne vous exauce de même, chaque fois que vous lui

Deus patienter exspectat peccatores, benigne revocat, ulcisci dissimulat, de multis periculis liberat, gratiam liberaliter donat, datam multiplicat, multiplicatam conservat, conservatam in cœlo præmiat. (*Comp. theol. verit.*) — Ex misericordia dat Deus adversa, ut peccatum purget; dat prospera, ut ad amorem provocet; dat sacramenta, ut meritum cumulet; dat præcepta, ut præmio ditet. Ex misericordia Deus errantes ad se reducit, euntes ad se conducit, cadentes erigit, stantes tenere non desinit; pervenientes in gloriam introducit (*Ibid.*)

présenterez vos besoins par les mains de Marie[1], qui est la Mère de toutes les grâces. Ayez donc confiance en Marie, elle est, comme dit le B. Louis de Blois, pleine de bienveillance et de douceur, non-seulement envers les justes, mais aussi envers les pécheurs. Elle ne méprise personne, quelque indigne qu'on puisse être; elle ne refuse son assistance à personne.

Ferdinand II, roi de Naples, sauvé par la sainte Vierge.

Le jour de l'Immaculée-Conception, 8 Décembre 1856, le peuple Napolitain se rendait en foule au Champ-de-Mars, où 30,000 hommes de l'armée étaient réunis en grande tenue, pour rendre hommage à la Vierge Immaculée, que le roi Ferdinand II avait choisie pour patronne de son royaume. Les personnes riches s'y étaient rendues dans de brillants équipages et toutes les classes de la société s'y trouvaient associées dans un même sentiment d'amour pour Marie, durant le saint sacrifice qui fut célébré sur un autel érigé au milieu du Champ-de-Mars. Après la sainte messe et le chant du *Te Deum*, le roi passa la troupe en revue en parcourant tous les rangs et alla se placer ensuite à l'extrémité d'une allée, entouré d'un nombreux état-major. La reine était à quelque distance en calèche avec les plus jeunes enfants, et trois princes avaient pris place derrière leur auguste père. C'est alors que commença la marche des troupes, qui se fit dans le plus bel ordre. Au moment où passait le dernier peloton, le roi se sentit frappé

(1) Saint Bonaventure écrit : « Obsecrare possumus Mariam, sicut Abraham obsecravit Saram dicens : *Dic, obsecro, quod soror mea sis, ut bene mihi sit propter te et vivat anima mea ob gratiam tui.* O ergo Maria! o Sara nostra! dic, quod sis soror nostra, ut propter te bene nobis sit a Deo et ob gratiam tui vivant animæ nostræ in Deo. Dic, inquam, carissima Sara nostra, quod sis soror nostra, ut propter talem sororem Ægyptii, i. e. dæmones, nos revereantur, ut etiam propter talem sororem Angeli nobis in acie conjungantur; ut insuper propter talem sororem Pater et Filius et Spiritus sanctus nostri misereatur. » (*Spec. B. Virg. Lect. 6.*)

dans le côté droit et portant, par un mouvement naturel, sa main où il avait été atteint, il s'aperçut, en la retirant, que les doigts de ses gants étaient ensanglantés. Ce qui se passa alors est impossible à décrire. Il se fit autour du roi un mouvement de surprise et d'exaspération. L'assassin, qui avait été renversé au moment où il se préparait à porter un second coup, dit en se relevant : « Je n'ai pas réussi, mais j'ai rempli mon mandat ! » Heureusement le roi n'avait été blessé que légèrement. Les libres-penseurs peuvent rire de la simplicité de notre foi ; mais cela ne nous empêchera pas de voir une protection marquée et miraculeuse de la sainte Vierge dans la manière dont la vie de Ferdinand II, grand serviteur de Marie, a été préservée. Il ne cessait de le dire lui-même et, le soir même de ce jour, il alla, avec toute sa famille, remercier la Reine des cieux dans la chapelle *Pie di grotta.*

DEUXIÈME INVOCATION.

Invocation spécialement chrétienne. *Christ* signifie *Oint*, c'est-à-dire Prophète, Grand Prêtre et Roi. Il est notre Médiateur. *Exemple :* Sainte Marie d'Egypte. Pie IX.

Christe eleison. Christ, ayez pitié de nous.

I. *Christ, ayez pitié de nous.* — Même les juifs et les païens implorent la miséricorde de Dieu ; car le sentiment de leur impuissance les y pousse. Il est vrai qu'ils ne disent pas : « Christ, ayez pitié de nous, » car ils ne connaissent pas Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils ne savent pas, qu'il est le Fils de Dieu, Notre Seigneur et Rédempteur. Mais nous qui sommes chrétiens, nous croyons et nous confessons que le Christ est l'image de Dieu, de l'Infaillible, le premier-né de toutes les créatures

(Coloss. 1. 15.) *qu'il est Dieu béni dans tous les siècles,* (Rom. 9. 5.) *que le Père a envoyé dans le monde pour que nous vivions par lui.* (I Jo. 4, 9.) Oh! qu'elles sont grandes les grâces qui nous sont venues par le Christ! C'est par lui que nous avons la vraie foi catholique; c'est par lui que nous sont tous les jours communiqués les fruits de son sacrifice sanglant; c'est par lui que nous sommes purifiés et sanctifiés par les Sacrements, par lui que nous est préparé le chemin qui doit nous conduire à la vie éternelle. O que nous devons aimer et remercier Jésus-Christ, avec quelle allégresse nous devons accomplir ses volontés! Mais hélas! nous ne l'avons pas fait jusqu'ici. Au lieu de l'aimer, nous avons été froids et indifférents. Nous n'avons pensé qu'au monde et à ses vanités. Au lieu de lui témoigner nos actions de grâces, nous l'avons méconnu par notre conduite peu chrétienne, nous avons méconnu et méprisé ses grâces. Au lieu de le suivre en qualité de disciples, nous avons fait cause commune avec ses ennemis, nous l'avons crucifié de nouveau par nos péchés. Hélas! nous avons mille raisons de répéter : Christ, ayez pitié de nous!

Reconnaissons, confessons et détestons nos iniquités et cessons de nous souiller par une vie peu chrétienne. Remercions Dieu tous les jours de ce qu'il nous a faits chrétiens et catholiques et renouvelons souvent des actes d'amour envers Notre-Seigneur. Prions aussi pour les infidèles et pour tous ceux qui errent dans la foi, pour que Notre-Seigneur daigne leur faire miséricorde et les introduire dans la sainte Eglise catholique.

II. *Christ, ayez pitié de nous. Christ* signifie l'Oint. Or, comme les prophètes, les prêtres et les rois étaient sacrés par l'onction, on veut dire, en nommant *Christ* Notre-Seigneur, qu'il est *Prophète, Grand-Prêtre et Roi.* Il est Prophète : car c'est lui qui nous a annoncé son évangile; il est Grand-Prêtre, car il nous a rachetés et réconciliés avec Dieu. Il est Roi, car son royaume, l'Eglise, est répandue par toute la terre et sera d'une durée éternelle. Il est notre Prophète et notre Maître, et nous devons accepter sa parole d'un cœur croyant; notre Grand-

Prêtre[1] dont nous devons employer des moyens qu'il indique, pour opérer notre salut, notre Roi et nous devons nous montrer ses fidèles sujets. Avons-nous jusqu'à ce jour accompli ces devoirs envers Jésus-Christ? Que d'hommes ne croient plus ce que le Christ nous propose de croire par son Eglise! ils rejettent des vérités révélées, pour lesquelles des millions de martyrs ont répandu leur sang et ils se font une croyance qui favorise leurs passions et leur cœur corrompu. Si ce n'était l'aveuglement spirituel qui les offusque, ils reconnaîtraient le danger que court leur salut éternel, l'abaissement dans lequel le péché les a mis, et ils s'écrieraient, dans les sentiments de la plus vive contrition : « Christ, ayez pitié de nous! » D'autres ont la foi, mais ils sont tièdes dans l'usage des moyens du salut que Jésus-Christ leur a préparés. Ils s'ennuient à l'Eglise, la prière les dégoûte, ils n'ont nul souci de la parole de Dieu ; ils négligent la confession et la communion et ils ne feraient pas même leurs Pâques, si des considérations indignes ne les y poussaient; ils tendent vers les choses terrestres, vers la chair. Hélas! cette tiédeur, cet oubli des choses du salut les marque au front du cachet de la réprobation. S'ils rentraient en eux-mêmes, s'ils voulaient considérer quels dangers court leur salut, ils s'adresseraient à Notre-Seigneur et lui diraient : « Christ, ayez pitié de nous! » Et qui pourra compter les légions de traîtres qui ont depuis longtemps renoncé au Christ et qui sont maintenant à la solde de Satan? Ils foulent aux pieds les commandements de Dieu et de l'Eglise et sont pires que les païens eux-mêmes par le culte de la chair, par leurs excès de tous genres. Un jour ils seront obligés de s'écrier devant le tribunal de Dieu : « Christ, ayez pitié de nous, » mais alors il sera trop tard.

Ne bronchez pas dans votre foi; cette foi sera votre soutien

(1) Christus est *Sacerdos;* quia ipse se exaudit; ipse servus rogat se Dominum et ipse Deus exaudit se hominem. (*S. Bonav. compend. theol. verit. 4. 9.*)

pendant la vie et votre consolation à l'heure de la mort. N'imitez pas la conduite du grand nombre, ne vous appropriez pas leurs mauvais principes. Imitez le petit nombre de fidèles disciples de Jésus-Christ ![1] afin qu'un jour, au tribunal de Jésus-Christ, vous ne soyez pas répudiés avec le grand nombre, mais que vous puissiez faire partie du petit nombre des élus.

III. *Christ, ayez pitié de nous!* — Jésus-Christ est notre Sauveur et notre Médiateur auprès de son Père : *Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous obtenions miséricorde et que nous trouvions grâce.* (Hebr. 4, 16.) Mais il est aussi notre juge : car *le Père ne juge personne, mais il a confié tout le jugement à son Fils.* (Joan. 5, 22.) En qualité de juge, il manifeste souvent sa justice aux yeux du monde en versant sur les pécheurs la coupe de sa colère, mais toujours il le fait dans l'autre monde, où il condamne impitoyablement ses ennemis au feu de l'enfer. Or, pour que Jésus-Christ, notre juste juge, ne nous fasse pas sentir toutes les rigueurs de sa justice, mais qu'il daigne, au contraire, user de miséricorde à notre égard, nous prenons notre recours à la sainte Vierge ; car c'est elle qui détourne de nous les traits de sa colère et qui nous obtient la grâce.

Marie d'Egypte, à peine âgée de douze ans, se sauva de la maison paternelle, se rendit à Alexandrie, où elle mena mauvaise vie, sans jamais penser à Dieu ni à l'éternité. Ayant donné libre cours à ses passions pendant plus de dix-sept ans, elle vit un jour beaucoup de monde s'embarquer pour Jérusalem, où ils se rendaient pour y célébrer la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. La pécheresse se joignit à eux, non par dévotion

(1) Vere periculosa est *Christi absentia* Legimus enim, quod Christo absente Lazarus moritur, navis agitatur, Thomas dubitat. Propter quod bene dicit Dominus : *Ego sum via, veritas et vita* Christus est *vita*, et ideo ipso absente, anima moritur Ipse est *via*, et ideo ipso absente, viator periclitatur. Ipse est veritas, et ideo ipso absente, dubitatur in fide. (*S. Bonav. Serm. 4. Dom 3. p Epiph.*)

mais afin de satisfaire ses instincts brutaux. Aussi s'adonna-t-elle à tous les excès imaginables pendant la traversée, elle continua cette vie immonde même à Jérusalem. Le jour de la grande solennité étant arrivé, la malheureuse suivit les pèlerins et voulut entrer dans l'église, où l'on vénérait la vraie croix du Sauveur. Au moment où elle allait faire le premier pas dans ce sanctuaire, elle sentit une main invisible la repousser avec violence. Elle renouvela ses essais jusqu'à trois fois, et chaque fois sans résultat. En ce moment, elle comprit que c'était sa vie infâme qui l'empêchait d'y pénétrer. Répandant un torrent de larmes, elle se retira dans un coin du parvis du temple et, prosternée devant une statue de la sainte Vierge, elle la supplia de lui implorer la grâce de se convertir. Cette prière l'allégea et, à sa plus grande joie, elle put entrer dans l'intérieur de l'église, rendre hommage à Dieu et vénérer la relique de la croix du Sauveur. Ce fut là qu'elle demanda pardon au milieu de nouveaux sanglots et, en repassant devant l'image de Marie, elle supplia celle que l'Eglise appelle à si juste titre le *Refuge des pécheurs* et la *Mère de miséricorde* de lui dire ce qu'elle devait faire. Et elle entendit une voix qui lui répondit : « Passez le Jourdain et vous y trouverez la paix. » Elle obéit, passa le Jourdain et vécut dans le désert pendant quarante-sept ans, éloignée du monde, priant, jeûnant, mortifiant son corps et s'adonnant à tous les exercices de la plus rude pénitence. Elle mourut d'une sainte mort, fortifiée du pain des Anges que lui avait administré saint Zosime.

Voyez, cette grande pécheresse a encore trouvé grâce devant Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. Si la Mère de miséricorde n'était intervenue, elle aurait été damnée indubitablement. Ne désespérez donc pas, si même votre conscience avait le malheur d'être chargée d'un grand nombre de péchés [1].

(1) Sainte Catherine de Sienne disait : Je voudrais être gardienne à la porte de l'enfer, pour en écarter les pauvres pécheurs qui voudraient s'y précipiter. Allons, Dieu fait mieux... il donne son propre Fils. Dieu

Adressez-vous, pleins de repentir et de confiance, à la Bienheureuse Vierge Marie. Refuge des pécheurs, elle vous obtiendra la grâce de la conversion et de votre réconciliation avec Dieu.

Pie IX, préservé par Marie Immaculée.

La sainte Vierge n'a pas tardé de montrer au monde catholique, combien lui avait été agréable l'augmentation de gloire sur la terre que lui avait préparée le Saint-Père : car, quelques mois après la proclamation du dogme de sa Conception Immaculée, elle le sauvait d'un danger qui faillit coûter la vie au saint Pontife et plonger dans le deuil tout le monde catholique.

En revenant, le 12 avril, d'une visite qu'il venait de faire

ne maudit jamais ; il dit toujours très-bien : *benedicere;* dire le bien, Dieu dit une parole magnifique, harmonieuse, et c'est notre faute, si nous l'écrivons si mal. Voyez, quand l'Ecriture parle des malheureux condamnés, que dit-elle ? *Allez, maudits, au feu éternel.* Remarquez qu'elle ne dit pas : Maudits de Dieu, Dieu ne maudit pas. Ils sont maudits par eux-mêmes; ils ont *mal dit* sur leur cœur ; ils y ont donné accès aux affections mauvaises, aux désirs impurs. Ils ont *mal dit* sur leur intelligence : ils l'on repue d'erreurs. Ils ont *mal dit* sur leur chair ; car ils en ont fait un instrument de mal ; ils ont déposé en elle le rudiment de la mort. Ils ont *mal dit* sur leurs frères, ils ont *mal dit* sur la création, dont ils ont troublé les harmonies suaves et douces. — Allons, en bien, Dieu ne maudit donc jamais : il est plein de miséricorde, et, depuis Jésus-Christ, il est la miséricorde consommée. Jusqu'au moment où Marie mit au monde son doux Fils, Dieu n'était pas encore miséricordieux par expérience. Il fallait qu'il eût faim, qu'il eût soif, qu'il subit les clous, les verges, qu'il connût la mort, qu'il fût comme un de la race humaine. Et c'est pour cela qu'il a pris quelques gouttes de sang humain dans le sein de Marie, et c'est pour cela aussi, laissez-le-moi dire en passant, que Marie est saluée de ce nom de *Mater misericordiæ.* Dieu est miséricordieux, la miséricorde est comme le fond de sa nature, comme ses entrailles : *Viscera misericordiæ.* C'est nous qui le forçons à n'être pas seulement miséricordieux, mais juste (*Mgr Berteaud, év. de Tulle. Discours prononcé à Rome en 1870.*)

à la catacombe de Sainte-Agnès, Pie IX se rendit au couvent du même nom, où il avait donné l'ordre de préparer un dîner pour lui et pour les gens de sa suite, parmi lesquels on remarquait plusieurs cardinaux, les archevêques de Prague et de Lisbonne, plusieurs évêques et prélats, les généraux Allouveau de Montréal, commandant de la division française, et Hoyos, commandant des troupes autrichiennes à Ancône, etc. On avait préparé pour la circonstance quelques pièces parmi les plus spacieuses, entre autres une salle à manger et un salon de réception.

Quelque temps après le dîner, le Saint-Père donna l'ordre d'introduire dans le salon de réception, où il se trouvait avec la plupart des personnes invitées et sa suite, les élèves de la Propagande admis au baisement du pied. Le Pape était assis sur un fauteuil placé à l'extrémité de la salle ; les cardinaux et les autres invités se tenaient à côté de lui. Les élèves de la Propagande, au nombre d'une centaine environ, formaient un demi-cercle en avant, et leur masse pesait principalement sur le milieu du plancher de la salle. Le baisement du pied avait commencé, et le Pape avait à genoux, devant lui, un jeune élève qui devait rentrer en Russie et que les événements de la guerre empêchaient de partir pour sa destination. Après lui avoir adressé plusieurs questions et s'être fait rendre compte de toutes les circonstances de la situation, le Saint-Père se tournait vers le général français, en disant au jeune missionnaire qu'il fallait se recommander à M. le général, afin qu'il fît ouvrir le chemin de la Russie, lorsqu'un craquement affreux se fit entendre. La grande poutre du plancher venait de se briser au milieu ; et les cent-cinquante personnes qui remplissaient la salle étaient précipitées pêle-mêle. Les élèves sont entraînés les premiers et vont former la première couche sur laquelle viennent bientôt s'entasser les autres personnes avec une vitesse proportionnelle à la distance où elles se trouvent dans la salle. Le Pape, qui est assis tout au fond, descend avec plus de lenteur et en s'écriant : « Vierge Immaculée, sauvez-nous

tous! » Le jeune homme qui est à ses pieds se jette sur lui pour arrêter sa chute, la retarde encore et en diminue le danger.... Aussitôt que le nuage de poussière, qui avait enveloppé toute cette scène, fut un peu dissipé, les personnes, qui se trouvaient dans la salle voisine, se précipitèrent au secours du Pape, vers lequel se dirigeaient toutes les appréhensions. Mais le Saint-Père n'avait aucun mal, il ne paraissait pas ému. Au moment de la chute, il avait invoqué le secours de la Vierge Immaculée; en se relevant, sa première parole fut pour rassurer tout le monde. A part quelques contusions sans gravité, cet événement, qui aurait pu faire un grand nombre de victimes, n'eut pas de suites fâcheuses. Rome entière reconnut, dans la manière dont les choses s'étaient passées, une intervention particulière de la Providence et une protection spéciale de la Mère de Dieu. Il a fallu une réunion d'une foule de circonstances, pour qu'il n'eût pas des conséquences plus graves. Ainsi, sous la poutre même qui s'est brisée, s'est trouvée une table sur laquelle sont venues s'appuyer les deux extrémités; sans cet empêchement qui a diminué considérablement la distance à parcourir, la poutre serait nécessairement sortie de la muraille, en l'entraînant probablement avec elle. Les chevaux de la garde noble avaient été placés dans le même local, et ils en avaient été retirés depuis quelques moments seulement, lorsque l'écroulement eut lieu. On devine quelle complication en serait résultée, si ces animaux eussent été mêlés aux personnes précipitées du premier étage, et on recule d'horreur à la seule pensée des accidents qui en auraient probablement été la suite.

TROISIÈME INVOCATION.

Dieu doit nous protéger contre les trois ennemis du salut. Mais nous devons les combattre. Pour cela invoquons Marie. *Exemple :* Le bienheureux Rodriguez.

Kyrie eleison. Seigneur, ayez pitié de nous.

I. *Seigneur, ayez pitié de nous!* Nous implorons la pitié du bon Dieu à trois reprises différentes, à cause des trois ennemis de notre salut qui sont : *le démon, le monde et notre propre chair,* qui ne cessent de nous porter au mal, en vue de nous perdre éternellement. C'est en nous-mêmes que nous portons le plus violent de ces ennemis, qui est notre propre chair, dont l'Apôtre dit : Chacun est tenté, excité et attiré par sa concupiscence; car lorsque la concupiscence a conçu, elle enfante le péché; le péché, lorsqu'il est consommé, met au monde la mort. (Jac. I. 13. 15.)

Cette concupiscence nous rend difficile l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise et la pratique des vertus chrétiennes; elle est continuellement occupée à nous attirer vers la terre et les plaisirs des sens. Quiconque ne se mortifie point et ne combat pas cette concupiscence, ne pourra jamais persévérer dans le bien; au contraire, il deviendra l'esclave des passions abjectes. Le monde, à son tour, est un ennemi acharné de notre âme; car *tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.* (I. Jo. 2. 16.) Ses louanges comme ses reproches, ses flatteries et ses moqueries, ses promesses et ses menaces, ses plaisirs et ses persécutions, ses mauvais exemples et ses scandales sont pleins de dangers pour tous, et il faut de grandes grâces pour vivre au milieu des dépravations du monde, sans en être atteint soi-même. Il est hors de doute que le démon, poussé par son envie

infernale, tend à nous perdre, car l'Apôtre le dit expressément : *Votre ennemi, qui est le démon, cherche comme un lion rugissant, qui il peut dévorer*[1]. (Petr. 5. 8.) Déjà des millions d'âmes ont succombé sous les coups de ces trois ennemis; oui, même des Saints, par eux fascinés, ont perdu leur fidélité envers Dieu et ils sont tombés. Si donc nous portons notre attention d'un côté sur notre ignorance et notre faiblesse et, de l'autre, sur la malice et la force des ennemis de notre âme, n'avons-nous pas mille raisons de prier et de dire : « Christ, ayez pitié de nous! »

Pensons-y bien, et faisons notre salut avec crainte et tremblement. Point de légèreté, point de présomption! Si les colonnes s'écroulent, combien de temps durera un pauvre petit brin de paille? Evitez, autant que possible, les occasions du péché; tenez-vous à l'écart des plaisirs, des personnes et des endroits qui feraient péricliter ou l'innocence ou la grâce. Vivez retirés autant que possible : l'innocence et la vertu ont peur du bruit et elles ne s'épanouissent nulle part si suaves et si belles qu'à l'ombre de la solitude.

II. *Seigneur, ayez pitié de nous.* Pour que Dieu ait pitié de nous et nous prenne sous sa protection contre les attaques des ennemis de notre âme, nous devons faire, de notre côté, ce qui nous est possible; car celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. Force nous est donc d'employer les moyens qui sont nécessaires pour persévérer. Or, ces moyens sont la *vigilance et la prière,* comme le dit le divin Sauveur lui-même : *Veillez et priez, pour que vous ne tombiez pas dans la tentation.* (Mat. 26, 41.) Nous devons veiller sur nos passions,

(1) *Diabolus. Venerunt latrones et fecerunt sibi viam per me.* (Job. 19) Latrones sævissimi sunt dæmones. Exspoliant, vulnerant, jugulant. Exspoliant nos gratuitis, vulnerant in naturalibus, jugulant in pœnis gehennalibus. Isti sunt latrones, in quos incidit homo descendens de Jerusalem in Jericho. Viam per homines faciunt, impugnantes comminando. (*S. Bonav. Sermo 1 fer. 4 p. Pasch.*)

afin de les réprimer chaque fois qu'elles veulent nous entraîner au mal. Veillons sur nos sens, surtout sur nos yeux, pour qu'ils ne deviennent pas des portes ouvertes à l'ennemi qui, une fois entré dans notre intérieur, ne manquera pas d'y amonceler des ruines. Nous devons veiller sur nos paroles et nos actions, pour que nous ne disions ni ne fassions rien qu'il nous faille déplorer plus tard. Nous devons veiller sur notre entourage, pendant notre travail, nos plaisirs, toujours et partout, de peur que le péché ne nous surprenne. Hélas! que de milliers de chrétiens sont parvenus à des chutes fatales, parce qu'ils manquaient de la prudence et de la vigilance nécessaires! — Mais il faut aussi que la prière[1] accompagne la vigilance; car n'oublions pas que nous sommes faibles et, qu'avec la meilleure volonté du monde, nous ne pourrons rien sans elle pour la grande affaire du salut. Mais, si nous prions avec zèle, confiance et persévérance, la toute-puissance de Dieu viendra en aide à notre faiblesse et nous rendra toutes choses possibles. La prière, dit saint Chrysostôme, est une ancre de salut pour ceux qui courent danger de faire naufrage; elle est un trésor inépuisable pour les pauvres, un remède infaillible pour ceux qui veulent conserver la santé. — Je comprends parmi les exercices de la prière la fréquente réception des saints sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ces sacrements n'augmentent pas seulement la grâce sanctifiante, mais ils

(1) Est *homo qui orat* sicut populus videns pericula. Sicut enim consuevit populus clamare præcipue propter tria, scilicet contra ignem, aquam et hostes : sic homo debet emittere clamorem contra triplex genus tentationis, scilicet contra carnalem concupiscentiam, quæ per ignem figuratur, contra concupiscentiam mundanam, quæ per aquam effluentem intelligitur; contra diabolicam guerram, quæ proprie hostis appellatur. Sicut catulus sentiens verbera clamat plus, cum plus percutitur, sic plus debet clamare orando qui a Domino tribulationis verbere castigatur. (*S. Bonav. Diæta salutis 2. 5.*)

Frequenter orandum est, quia oratio est hostis flagellum, peccatoris subsidium, proximi solatium, Dei sacrificium. (*Spec. discipl. 12.*)

procurent encore des grâces particulières; ils nous fortifient dans le combat contre les ennemis de notre âme, affaiblissent en nous la concupiscence, règlent les affections désordonnées, nourrissent et fortifient les saints désirs, de sorte que nous détestons le péché, que nous méprisons les basses délectations de la chair, que nous évitons les plaisirs du monde et que nous dirigeons tous nos soins vers les choses éternelles. Rien de surprenant donc, que tous les saints de la Nouvelle Alliance n'aient connu de plus grand bonheur sur la terre que celui de recevoir fréquemment les saints sacrements. Mais ne nous étonnons pas non plus de les voir affermis comme des rochers au milieu des tempêtes de la tentation et passer sur la terre une vie plus angélique qu'humaine.

Voulez-vous combattre le bon combat, suivez les traces des saints. Veillez comme eux, évitez la légèreté dans votre commerce avec le monde, évitez de prendre part à ses bals, à ses théâtres, à ses orgies, à ses réunions dangereuses, à son intempérance. Evitez le commerce trop familier avec les personnes d'un sexe différent. Considérez l'amour-propre comme votre plus terrible adversaire et, chaque fois qu'il veut lever la tête, refoulez-le. Ne passez pas un jour, sans mortifier vos sens, surtout les yeux et la langue. Priez souvent, aimez la prière et, dans chaque tentation, ne manquez jamais d'y avoir recours. Formez aujourd'hui la résolution de vous approcher, aussi souvent qu'il vous sera possible, du confessionnal et de la sainte Table et suivez en cela l'avis d'un confesseur zélé pour le salut des âmes.

III. *Seigneur, ayez pitié de nous.* Les desseins de Dieu sont impénétrables. Souvent il laisse fondre sur nous des épreuves, des tentations, des souffrances et, quand nous nous écrions : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » il semble être sourd à nos supplications. Mais Dieu, même dans ces peines intérieures, ces abandonnements, ces aridités, a en vue notre plus grand bien. Il veut par là nous purifier, nous humilier, nous fortifier et faire de nous des chrétiens parfaits. Nous ne pouvons rien

faire de mieux en pareil état que de nous adresser à Marie; par elle, il sera porté remède à nos maux. Le bienheureux Rodriguez pourra nous servir de modèle. Satan, jaloux de l'innocence et de la sainte vie de ce religieux, amoncela contre lui d'horribles tempêtes. Pendant l'espace de sept ans, il ne cessa de le tenter contre la belle vertu; mais Rodriguez ne manquait jamais d'avoir recours à Dieu et de se recommander à la sainte Vierge, de sorte que, chaque fois, il remporta la victoire. Mais pour se venger de leurs déroutes, les esprits mauvais se prirent à le maltraiter avec une rage vraiment infernale; à deux reprises différentes, il fut lancé de bien haut sur le pavé. Pendant la nuit, ils lui apparaissaient sous les formes les plus affreuses et lui occasionnaient des douleurs extrêmes dans tous ses membres. Le bienheureux souffrit ces douleurs avec une patience exemplaire, s'encourageant à la lutte par l'invocation fréquente des saints noms de Jésus et de Marie. Satan tâcha de vaincre le héros chrétien par des pensées de désespoir. Un jour il voulut lui faire accroire qu'il abandonnerait le sentier de la vertu et finirait par se damner. Le saint homme, dans ses angoisses, s'adressa à sa sainte protectrice et récita le chapelet en l'honneur de la Mère de Dieu. A chaque *Ave*, il ajouta : « Sainte Marie, pensez à moi! » Mais les pensées de désespoir paraissant s'emparer en quelque sorte de toute son âme, il s'écria : « Aidez-moi, bienheureuse Vierge, sans quoi je périrai! » Tout à coup, Marie lui apparaît entourée d'une gloire de lumière et, à son aspect, Satan s'enfuit. Rodriguez avait retrouvé la paix de l'âme. Le fervent religieux a éprouvé très-souvent, pendant sa vie, les effets de la douce protection de la sainte Vierge; aussi mettait-il toute sa confiance en elle et ne manquait-il jamais de dire à ceux qui venaient lui demander conseil : « Si vous voulez obtenir quoi que ce soit du bon Dieu, demandez-le avec confiance par l'intermédiaire de la bonne Vierge Marie et soyez assuré qu'elle vous obtiendra ce que vous aurez demandé. »

Ainsi donc, mettons aussi notre confiance en Marie, invo-

quons-la dans tous nos besoins, et surtout à l'heure de la tentation, elle nous procurera consolation et assistance. » Le ciel et la terre, dit le B. Louis de Blois, périraient plutôt que de ne pas voir la sainte Vierge secourir ceux qui l'invoquent avec une intention droite et mettent en elle leur confiance. »

Origine de la fête de l'Immaculée-Conception en Angleterre et en Normandie.

Lyon, la métropole des Gaules, qui a célébré l'une des premières en Occident ce privilége de Marie par une fête qu'institua son archevêque Falcon l'an 1128, avait reçu cette fête de saint Anselme, qui l'avait chômée dans son abbaye de Bec en Normandie avant de la célébrer à Cantorbéry. D'où venait donc à la nation normande cette piété envers l'Immaculée-Conception ? A un événement dont le récit est tout à la fois merveilleux et authentique.

On lit dans un manuscrit du XIIe siècle, qui est maintenant conservé à la bibliothèque d'Alençon, le fait suivant qui a eu lieu en 1070.

Les Danois, ayant appris que l'Angleterre était soumise aux Normands, furent indignés de se voir privés d'une île, sur laquelle ils prétendaient avoir une espèce de droit héréditaire. Ils se préparèrent donc à la guerre et armèrent une flotte pour chasser les conquérants d'une seconde patrie que Dieu leur avait donnée.

Le roi Guillaume, ayant ouï parler de ces choses, les crut dignes de son attention. Il choisit un certain religieux, abbé du monastère de Ramsey, et l'envoya en Danemark, pour s'informer de la vérité du fait. Cet abbé, du nom de Helsin, homme plein d'intelligence, s'acquitta fidèlement de sa mission, puis il se rembarqua pour retourner en Angleterre. Déjà son navire avait franchi la plus grande partie du trajet, lorsque tout à coup s'élève une tempête qui bouleverse le ciel et la mer. Les matelots, lassés de lutter contre les vagues, perdent cou-

rage, leurs rames se brisent, les cordages se rompent, les voiles se déchirent : toute espérance de salut est évanouie. Alors tous ceux qui étaient dans le vaisseau recommandent leurs âmes à Dieu, en poussant de grands cris. Ils invoquent la Mère de Dieu, le refuge des malheureux et l'espérance des désespérés. Soudain ils aperçoivent un homme d'un aspect vénérable, revêtu d'ornements pontificaux et qui semblait se tenir debout sur les vagues, près du vaisseau. Il s'adresse à l'abbé Helsin et lui dit : Veux-tu échapper au danger de la mer? Comme l'abbé lui répondit qu'il le désirait de tout son cœur : Eh bien! lui dit l'auguste personnage, apprends que je suis envoyé par Notre-Dame, Marie Mère de Dieu, que tu as invoquée avec tant de piété. Et si tu veux écouter mes paroles, tu seras sauvé du péril imminent des flots, toi et tes compagnons. L'abbé promit d'obéir en tout : Promets donc à Dieu et à moi, dit l'ange, que tu célèbreras solennellement, chaque année, le jour de la Conception de la Mère du Christ et que tu prêcheras la célébration de cette fête. Helsin, en homme prudent, demanda : Quel jour faudrait-il célébrer cette fête? Le six des Ides de Décembre. — Et quel office prendrons-nous? ajouta l'abbé. — L'ange répondit : Tout l'office de la Nativité sera dit en la Conception, excepté le nom de *Nativité*, qu'on changera en celui de *Conception*. Après avoir prononcé ces mots, il disparut.

Aussitôt la tempête s'apaisa, et, poussés par un vent rapide, l'abbé et ses compagnons abordèrent sains et saufs aux rivages de l'Angleterre. Ce qu'il avait vu et entendu, Helsin le fit connaître autant qu'il le put, et il établit lui-même la fête de la Conception dans le monastère de Ramsey.

Ce récit a toujours passé pour authentique. Baronius le regarde comme très-véritable, et saint Pie V a montré lui-même combien il le respectait, lorsqu'il a voulu que l'office de la Conception fût réglé sur les paroles de l'ange.

Le roi Guillaume, frappé de ce récit que lui fit l'abbé Helsin, convoqua tous les évêques d'Angleterre et de Normandie, pour qu'ils eussent à délibérer sur cette importante

affaire. Les évêques réglèrent que la fête de la Conception serait célébrée dans tous les Etats Anglo-Normands. Cette fête passa de la Normandie en France et dans les autres Etats de l'Europe occidentale.

QUATRIÈME INVOCATION.

Jésus est prêt à nous exaucer. Approchons-nous de lui avec un cœur pur et contrit. Invoquons Jésus par Marie. *Exemple :* Conversion.

Christe, audi nos. Christ, écoutez-nous.

1. *Christ, écoutez-nous!* Nous considérons comme une faveur insigne d'être écoutés par le Sauveur. Tant de sujets se fatiguent à demander audience de leur souverain, mais le plus souvent cette faveur ne leur est pas accordée. Parfois aussi ces audiences sont peu agréables, quand le prince montre un visage sévère et menaçant, et le pauvre sujet se voit obligé de le quitter, le cœur plus gros qu'en arrivant. Il n'en est pas de même de notre bien-aimé Rédempteur. Nous ne l'importunons jamais, nous n'arrivons jamais à contre-temps; il n'y a point de soldat à sa porte, pour nous barrer le passage, point de domestique pour nous dire : « Revenez demain. » Le Sauveur donne audience à tous, à toutes les heures du jour et de la nuit, aussi souvent, aussi longtemps qu'ils le souhaitent. Marie-Magdeleine vint à lui, lorsqu'il était à table, il l'accueillit avec une prévenance si grande, que tout le monde en fut surpris. Le centenier de Capharnaüm vint le trouver, au moment où il venait de parler au peuple et, malgré la fatigue d'un long voyage, il lui dit : *Je viendrai guérir votre serviteur.* (Mat. 8. 7.) Les disciples s'adressèrent à lui, lorsqu'il dormait dans la barque; ils s'écrièrent : Seigneur, sauvez-nous, nous

périssons! Malgré cela, il ne se plaignit pas de leur importunité, mais il se leva de suite et rendit le calme à la mer en courroux. Telle est la bonté, l'affabilité, l'amabilité de notre divin Sauveur. Il n'attend pas même que nous venions à lui, c'est lui-même qui nous invite : *Venez à moi, vous tous qui êtes en peine et chargés, et je vous soulagerai.* (Mat. 11. 28.) C'est ainsi qu'il appelle le publicain Zachée, en disant : *Zachée, hâtez-vous de descendre, car je dois faire aujourd'hui mon entrée dans votre maison.* (Luc, 19. 5.) O quelle consolation c'est pour nous, de penser à cet amour bienveillant de Jésus! Avec quelle confiance nous pouvons donc lui dire : « Seigneur, écoutez-nous! »

Où serions-nous plus volontiers qu'auprès de notre divin Sauveur? Oh! *visitez-le souvent dans son Sacrement*, dans lequel il est réellement présent sous les espèces du pain. Il vous y voit, il vous écoute, il entend chaque soupir de votre cœur. Là, ses mains sont remplies de grâces pour les distribuer. Prosterné à ses pieds devant le tabernacle, vous pouvez vous entretenir intimement avec lui, comme un ami parlant à son ami, comme un enfant en présence de son père. Là, il vous éclaire, vous console, vous fortifie, vous attire à lui et remplit votre cœur de consolation. Une heure passée avec ferveur devant Jésus au Saint-Sacrement, vaut mieux que mille passées dans les vains plaisirs du monde. Rendez donc, aussi souvent que vous pouvez, vos hommages à la sainte Eucharistie, visitez votre ami, votre frère, l'époux de votre âme, surtout dans la soirée des dimanches et des jours de fête : vous en sentirez les effets salutaires pendant votre vie et à l'heure de la mort.

II. *Christ, écoutez-nous.* Si nous voulons que Notre-Seigneur nous accueille avec bienveillance et nous écoute, il faut que, de notre part, nous paraissions devant lui avec un *cœur pur et contrit.* « Il faut que vous soyez purs, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, si vous voulez voir et savourer combien le Seigneur est aimable. » (Imit. II. 8.) Jésus avait une si grande affection pour saint Jean, qu'il lui permit de reposer

sur son cœur pendant la Cène. Il poussa la condescendance jusqu'à s'approcher de Marie-Magdeleine et s'incliner vers le larron, parce qu'ils l'invoquaient d'un cœur contrit. Au contraire, il reprit rudement les Scribes et les Pharisiens, en leur disant : « *Je m'en vais, vous me chercherez, mais vous mourrez tous dans votre péché.* » (Jo. 8. 21.) Et comment aussi Jésus-Christ pourrait-il prendre plaisir à des pécheurs qui ne cessent de le crucifier de nouveau par leurs excès et leurs vices, sans avoir la moindre velléité de se corriger? Quant aux pécheurs qui, ayant eu le malheur de tomber, sont repentants et fermement résolus de changer de vie, Jésus les reçoit en bon Pasteur, il facilite à ses brebis égarées le retour au bercail, il les y porte lui-même : *Imponit in humeros gaudens.* A ces pécheurs contrits et humiliés s'adressent ces paroles de Jésus-Christ : *Vous me chercherez et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur.* (Jer. 29. 13.)

Notre conscience nous dit que nous avons souvent et grièvement offensé Dieu dès notre enfance; il est donc juste que toutes nos prières soient portées par les sentiments d'une profonde humilité et de la plus vive contrition. Lorsque, par exemple, vous entrez à l'église et que vous prenez de l'eau bénite, dites intérieurement : « Mon Dieu, je suis un pécheur bien indigne, ne me rejetez pas de devant votre face, mais purifiez, sanctifiez-moi. Chaque fois que vous avez le bonheur d'assister au saint sacrifice de la messe, faites un acte de contrition en commençant, lorsque le prêtre récite le *Confiteor* et gardez-vous surtout d'y entretenir des pensées de vanité, d'orgueil et d'amour-propre; conservez, au contraire, l'humilité fondée sur le souvenir de vos nombreux péchés. C'est là le moyen de trouver bon accueil auprès de Jésus.

III. *Christ, écoutez-nous.* Il est des hommes tellement aveuglés qu'ils dédaignent de prier et de dire : Christ, écoutez-nous. Ils ne se préoccupent pas du Christ, ils le méprisent. Nous devons nous intéresser à ces malheureux pécheurs qui ont pour ainsi dire déjà un pied en enfer et implorer la Mère de

miséricorde qu'elle daigne leur obtenir la grâce de la conversion. Mais avons-nous des raisons de pouvoir espérer une si grande grâce de la part de la Mère de Dieu? Effectivement, car un pécheur que la sainte Vierge prend sous sa sainte garde ne peut périr. Un général français, né en 1774, avait, comme tant d'autres, perdu la foi dans ces temps malheureux où l'impiété triomphait en France. Il ne croyait même plus à l'existence d'un Dieu et prenait plaisir à blasphémer et à se moquer de tout ce qui touchait à la religion. Il continua ce genre de vie jusqu'en 1838. Il tomba malade et son état devint tellement désespéré que la mort paraissait imminente. L'archevêque de Tours se présenta différentes fois pour le visiter, mais le malade refusa de le voir. Des parents, des amis et les sœurs de charité qui le soignaient, tentèrent en vain de le ramener à Dieu. A toutes les remontrances il répondait par des blasphèmes, des injures, des paroles de désespoir. Au mois de février 1839, on le recommanda aux prières de l'archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie; mais, comme il paraissait, toujours sans résultat. Comme sa fin approchait, la supérieure d'une congrégation religieuse se rendit auprès du curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris, et le pria instamment de prier et de faire prier pour lui. Le curé, en conséquence, le recommanda à Marie le samedi 25 mai, pendant la messe qu'il célébra à l'autel de la sainte Vierge. Il pria pour lui avec les fidèles qui étaient présents et dont une quarantaine offrirent la sainte communion pour le général mourant. On récita le *Memorare*. Au même instant où cela se faisait à l'église, le malade tomba dans un doux sommeil dont il n'avait plus joui depuis plusieurs jours. En se réveillant, il était tout transformé : il parla avec douceur, pria pour ses enfants, fit appeler son curé, se confessa, reçut le saint Viatique, demanda publiquement pardon des scandales qu'il avait donnés et ne cessa d'édifier son entourage par la vivacité de sa foi et de son repentir, par sa patience dans les douleurs et par son amour pour la prière, qu'il faisait avec la plus grande ferveur. Le

dimanche 26 mai, il demanda lui-même à recevoir l'Extrême-Onction et ses dernières paroles furent celles d'un prédestiné. Il rendit son âme à Dieu le 28 mai.

Voyez ce que peut l'intercession de Marie : elle opère des miracles dans le règne de la grâce. Mettez donc en elle votre confiance et ne manquez pas de vous recommander à elle, vous et vos proches. Peut-être connaissez-vous quelque vieux pécheur, rétif à toute pensée de conversion; peut-être s'en trouve-t-il parmi les personnes qui vous sont chères. Hé bien, priez Marie et implorez sa miséricordieuse assistance pour cette âme égarée. N'abandonnez pas la prière, si même vous n'êtes pas exaucés dans les premiers temps : le moment où vous quitteriez la prière serait peut-être l'heure de la grâce. Priez avec zèle et confiance, offrez pour ces pécheurs vos communions, vos autres bonnes œuvres et vos peines ne manqueront pas d'être couronnées de succès. N'oubliez pas non plus de prier chaque jour pour les infidèles, les hérétiques, tous les pécheurs et de les recommander au Sacré-Cœur de Marie et d'offrir parfois à cette fin la récitation du chapelet ou le saint sacrifice de la messe. Ces œuvres de miséricorde spirituelle attireront sur vous les grâces et les bénédictions du Ciel.

Sainte Jeanne de Valois.

Sainte Jeanne de Valois, fille de Louis XI, roi de France, et épouse de Louis XII, avait appris, dans la méditation continuelle des vertus de Marie, combien est avantageux l'oubli du monde, et quelle grâce Dieu fait à une âme, lorsqu'il la fait descendre de ce théâtre de vanité, pour la cacher dans le secret de sa face. Aussi lorsque son mariage eut été déclaré nul, elle n'en reçut pas seulement la nouvelle avec résignation, mais elle témoigna une véritable joie de se voir enfin en liberté, et en état de servir Dieu d'une manière parfaite. Elle quitta donc la cour, et se retira à Bourges, où elle ne paraissait que

rarement en public, partageant tout son temps entre les exercices de piété et les bonnes œuvres, que lui suggérait une charité toujours active. C'est à elle que l'on fut redevable de l'établissement des religieuses Annonciades, qui ont subsisté depuis 1581 jusqu'à nos jours. Cet ordre, consacré entièrement au culte de Marie, nous présente une fête qui lui est propre et qui doit être bien chère aux enfants de cette divine Mère. Par une bulle de Léon X, adressée à la duchesse d'Angoulême, l'ordre des Annonciades peut célébrer la fête des dix principales vertus de la très-sainte Vierge, avec octave. L'office et la messe de cette fête furent composés par le P. Gabriel-Marie, de l'ordre des Minimes, confesseur de la Sainte et auteur de la règle des Annonciades. Voici les vertus de Marie que cette solennité était destinée à honorer : 1° sa chasteté; 2° sa prudence; 3° son humilité; 4° sa foi; 5° sa dévotion; 6° son obéissance; 7° sa pauvreté; 8° sa patience; 9° sa charité; 10° sa compassion.

CINQUIÈME INVOCATION.

La prière et son efficacité. Ses qualités. Prions par Marie.
Exemple : Saint Philippe de Néri.

Christe, exaudi nos. Christ, exaucez-nous.

I. *Christ, exaucez-nous.* C'est déjà une grâce immense de pouvoir nous approcher de Jésus-Christ, pour lui exposer nos besoins; c'est une grâce, qu'il daigne nous écouter chaque fois que nous lui adressons nos prières. Mais sa bonté va plus loin encore. Non-seulement il nous écoute, il nous exauce aussi, c'est-à-dire qu'il nous accorde ce que nous lui demandons. Il n'y a pas le moindre doute possible là-dessus; car c'est lui-même qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes en peine et*

chargés, et je vous soulagerai[1] *!* (Mat. 11. 28.) Lorsqu'il conversait encore parmi les hommes, un grand nombre de malheureux venaient à lui et lui disaient : « Christ, exaucez-nous ! » L'Evangile, qui ne renferme même pas tous les miracles opérés par Notre-Seigneur, fait mention d'aveugles, de sourds, de muets, de paralytiques, de lépreux, d'hydropiques, en un mot, de toutes sortes de malades et de malheureux qui ont été guéris par lui. Il mentionne même trois morts qu'il a ressuscités. Nous voyons encore qu'il portait un grand amour envers les pécheurs, qu'il conversait et mangeait avec eux et leur pardonnait leurs péchés. O quelle amabilité notre miséricordieux Sauveur a montrée pendant sa vie terrestre ! Et pourtant il n'est pas changé, il est resté le même qu'avant 1800 ans, un Dieu plein de mansuétude et de miséricorde. Si nous nous approchons seulement de lui avec confiance, il nous exaucera, même alors qu'il ne nous exaucera pas. Comment cela? Il ne nous donne pas ce que nous lui demandons, mais il fait mieux encore. « Il n'exauce pas toujours nos prières selon notre volonté, dit saint Isidore, afin qu'il les exauce pour notre salut éternel. » Nous sommes bien myopes et aveuglés par l'amour-propre ; il s'ensuit de là que souvent nous demandons des choses qui ne valent rien. Mais Notre-Seigneur, qui voit clair pour nous, le sait bien ; c'est pourquoi il nous dit : Vous voulez un scorpion et moi je vous donnerai du pain.

Ne demandez donc pas des biens matériels avec opiniâtreté et ne dites pas : « Je veux absolument que vous m'accordiez telle

(1) Notre siècle n'est malheureux, que parce qu'il ne sait plus prier. On serait épouvanté, si l'on pouvait comprendre quel abîme ouvre sous nos pas cette absence de prière. Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde. L'unique point d'appui, sur lequel les hommes et les peuples ont été soulevés de la sauvagerie et de la barbarie à la vie spirituelle, humaine et civilisée, a été la prière. Il faut un miracle de la miséricorde, un miracle renouvelé chaque jour, pour soutenir depuis si longtemps un édifice qui manque de base et ne peut moins faire que de se ruiner chaque jour un peu davantage et de s'abîmer enfin complètement. (*L. Aubineau*.)

chose ou telle autre, » mais demandez à peu près comme ceci : « Mon Jésus, accordez-moi telle faveur, mais ne me l'accordez que si vous la savez bonne et utile pour le salut de mon âme. Si cependant elle devait me nuire pour le temps ou pour l'éternité, donnez-moi quelque chose de meilleur. » Ne demandons sans condition que des choses que la foi nous enseigne être utiles et nécessaires au salut, comme, par exemple, le pardon de nos péchés, le zèle pour la vertu, la persévérance dans le bien.

II. *Christ, exaucez-nous.* Dans ses litanies, l'Eglise nous fait répéter nos invocations à Jésus-Christ, pour nous enseigner que *notre prière doit être persévérante.* A chaque pétition que nous adressons au Ciel, nous ajoutons, comme sur nos lettres, les mots : *très-pressé,* et à peine nous avons dit le dernier *Amen* que nous voudrions déjà avoir entendu une réponse favorable du ciel. C'est une opiniâtreté de notre part qui est mauvaise. Il est vrai que Jésus-Christ nous a assuré qu'il nous exaucerait; mais où a-t-il donc jamais dit qu'il le ferait toujours instantanément? N'avons-nous pas, même dans l'Evangile, des exemples constatant que Notre-Seigneur lui-même s'est fait prier longtemps, avant de satisfaire ceux qui demandaient? Souvenons-nous, par exemple, de la Cananéenne : « Jésus, Fils de David, s'écriait-elle, ayez pitié de moi ! Ma fille est violemment tourmentée par le mauvais esprit. » Et Jésus fait semblant de ne pas l'entendre ; il la laisse sans réponse. Or, comme elle ne cessait de crier, les disciples s'intéressent à elle : « Accordez-lui donc sa demande, » disent-ils en s'adressant à leur bon Maître ; « car cette femme ne cesse de crier après nous. » Ici encore le Seigneur fait attendre, il se contente de dire qu'il n'a été envoyé que pour les Juifs et non pour les Gentils. Que fait alors cette femme? Elle se jette aux pieds du Seigneur et le conjure avec des instances que lui inspire son cœur maternel : « Venez-moi donc en aide, Seigneur. » Jésus ne manifeste pas encore la volonté de l'exaucer, tant s'en faut. « Il n'est pas bien, dit-il, de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens ! » La pauvre femme! N'aurait-elle pas pu dire : Le Seigneur est

bien dur de ne pas m'exaucer! Mais non, cette pensée est bien loin de ses intentions; elle profite de la réponse, apparemment dure, du Rédempteur, pour motiver sa demande : « Hé bien, oui, Seigneur, les chiens aussi mangent les miettes qui tombent de la table de leur maître. » Alors seulement Jésus exauce cette pauvre mère dont il loue et récompense la persévérance et l'humilité, en disant : « Femme, votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous le voulez. » (Mat. 15. 28.) Voyez maintenant, si cette femme avait perdu courage et cessé de prier, elle n'aurait rien obtenu ; elle ne fut exaucée finalement que par suite de ses instances, de sa persévérance dans la prière.

Notez bien cet exemple et ne dites pas, lorsque Dieu vous fait attendre : « La prière n'aboutit à rien, à quoi bon continuer? Au contraire, il faut continuer à prier ; ce que le Sauveur ne vous donne pas aujourd'hui, il peut vous le donner demain. Et de même que vous ne connaissez pas ce qui vous est utile ou nuisible, vous ne connaissez pas non plus l'heure où ce que vous demandez vous sera profitable. Mais Dieu le sait; c'est pourquoi il attend souvent avant d'accorder ce que nous lui demandons, jusqu'à ce qu'il voie que la chose demandée nous sera utile pour le salut. Persévérez donc dans la prière, si la prière n'aide pas, alors... et si, en cherchant, vous n'atteignez pas encore votre but, commencez à frapper et le Seigneur, fût-il au plus fort du sommeil, se lèvera à cause de votre importunité et vous remettra les pains que vous demandez [1].

(1) *Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis.* (Luc. 11. 9.) Petite ore, et dabitur vobis ; quærite corde, et invenietis ; pulsate in opere, et aperietur vobis ; qui enim pulsat manu tangit et excitat. — Petite veniam, quærite gratiam, pulsate ad gloriam. — Petite incipientes, quorum est accipere ; quærite proficientes, quorum est invenire ; pulsate perfecti, quorum est intrare. — Petite orando ; quærite recte vivendo ; pulsate perseverando. (*Bonav. In cap. 11. Luc.*) *Tria debemus petere :* bona temporalia, bona animæ, vitam æternam. Sit ergo oratio pro temporalibus circa solas necessitates restricta ; oratio pro virtute ab omni impuritate libera ; oratio pro vitabus æterna non præsumens de meritis sed de Dei misericordia. (*In Ps. 139.*)

III. *Christ, exaucez-nous.* Pour que le Christ nous exauce plus sûrement, adressons-nous à sa sainte Mère et confions-lui notre supplique, afin qu'elle la lui remette en mains. « Marie est une Avocate pleine de bonté, dit saint Alphonse de Liguori, qui transmet à Dieu les prières de ses serviteurs, surtout celles qu'on lui confie directement. De même que le Fils intervient pour nous auprès de son Père céleste, ainsi elle s'interpose entre son Fils et nous; oui, elle ne cesse même d'intervenir auprès du Père et du Fils pour notre salut et pour nous obtenir les grâces nécessaires, c'est pourquoi saint Denis nomme Marie « le Refuge de ceux qui sont perdus, l'espérance des pauvres et des misérables, l'avocate de tous les pécheurs qui ont recours à elle. » Pour le prouver, nous nous contenterons de citer un exemple extrait de la vie de saint Philippe de Néri. Ce Saint avait, dans la Congrégation de l'Oratoire qu'il a fondée, un disciple qu'il affectionnait beaucoup, César Baronius, qui devint plus tard cardinal et qui ne se distinguait pas moins par sa piété que par sa science. Ce dernier tomba un jour malade. Tous les remèdes furent employés sans résultat et Baronius se trouva bientôt sur le seuil de la mort. Philippe s'adressa à Notre-Seigneur, lui demandant instamment la guérison de son disciple bien-aimé. Mais il ne put obtenir cette grâce. Il s'adressa ensuite à la sainte Vierge, et à l'instant le malade se leva, il était guéri.

Voyez, si Notre-Seigneur ne voulut pas exaucer de suite saint Philippe de Néri, c'est qu'il voulait montrer par là combien lui sont surtout agréables les prières que nous lui faisons parvenir par Marie, dont il se sert à son tour pour nous faire parvenir ses grâces. En conséquence, ne manquez pas de recommander aussi à cette bonne Mère de représenter vos intérêts auprès de Jésus par sa toute-puissante intercession. Faites-le surtout, lorsque vous avez prié longtemps sans obtenir et Marie vous obtiendra ce que vous avez demandé, pourvu que l'objet de votre supplication vous soit utile pour le salut.

EXEMPLE.

Le célèbre médecin breton, Laënnec, voyageant en chaise de poste, celle-ci fut précipitée, près de Nantes, dans un fossé à plusieurs mètres de profondeur, et il se trouvait enfoui sous la masse des bagages et du véhicule. Sorti sans blessure de dessous cet amas de débris, il dit tranquillement à sa femme : « Nous en étions à *Ora pro nobis peccatoribus.* » Au moment de la chute, il disait son chapelet avec ses compagnons de voyage. (*Lallour : Notice biogr. de Laënnec.*)

La sainte Vierge guérit un prince aveugle.

En l'année 1150, un jeune seigneur hongrois, qui avait eu le malheur de perdre la vue, s'embarqua avec cent hommes d'armes pour aller à Notre-Dame-des-Monts, pèlerinage célèbre dans le Languedoc, demander à celle que l'Eglise appelle le salut des malades, la fin de ses souffrances. Après avoir longé longtemps les côtes de l'Italie, il entra dans le golfe de Lyon. Mais là sa petite flotte fut assaillie par une horrible tempête qui la dispersa de tous côtés, et ce fut à peine qu'il put, avec son écuyer, se sauver dans une chaloupe qui parvint enfin à gagner la côte. Triste de cet événement, le prince aveugle s'enfonça, avec le seul compagnon qui lui restait, dans les montagnes du Languedoc, se dirigeant, à petites journées, vers la chapelle de Notre-Dame-des-Monts. Ils avaient marché pendant plusieurs jours sans trouver aucun indice de la chapelle tant désirée, quand ils rencontrèrent un chasseur qui leur indiqua la route, et leur montra dans le lointain l'oratoire de Marie. Le prince aveugle ne put voir, mais il entendit le son argentin des cloches, et il se jeta aussitôt à genoux pour remercier Notre-Dame de l'avoir fait arriver au terme de son voyage ; il entra plein de foi dans le sanctuaire de la montagne, et il fit

dire une messe solennelle à l'autel de la sainte Vierge. Après la messe, il priait avec ferveur et avec larmes, quand tout à coup un bruit d'armes vint fixer son attention. Il lève aussitôt les yeux comme par instinct, et, ô prodige de la bonté de Marie ! il voit sa bannière et ses gens qui le cherchaient. Pénétré de reconnaissance pour la protection toute maternelle de Notre-Dame, qui lui rendait en même temps et ses compagnons d'armes, et la lumière de ses yeux pour les reconnaître, il lui fit l'offrande de sept lampes d'argent massif, fit graver dans la chapelle son histoire en lettres gothiques, et sculpter en relief un groupe qui représente le prince palatin et son écuyer à genoux au pied de l'autel de Marie.

SIXIÈME INVOCATION.

Nous sommes des enfants de Dieu : noblesse oblige. Nous sommes pour le ciel, nous devons en parler la langue : Prière attentive. *Exemple :* Conversion.

Pater de cœlis, Deus, miserere nobis. Père du ciel, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

I. *Père du ciel, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.* En invoquant Dieu le Père, nous confessons que le Père est la première personne de la très-sainte Trinité, qu'il est vraiment Dieu et qu'il possède, par conséquent, toutes les perfections. Nous l'appelons Père, non-seulement parce qu'il nous a créés, mais aussi et particulièrement, parce que nous sommes devenus ses enfants par Jésus-Christ. C'est pourquoi l'Apôtre s'exprime ainsi : *Lorsque la plénitude des temps fut venue, Dieu envoya son Fils, pour qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous fussions acceptés comme des enfants d'adoption.* (Gal. 4. 4.)

Quelle grâce incommensurable de pouvoir nommer Dieu votre Père, de pouvoir nous dire et être en réalité ses enfants! Combien notre dignité est grande! Le plus pauvre mendiant peut dire avec vérité : « Le Dieu qui a créé le ciel et la terre est mon Père, et je suis son enfant. » S'il en est ainsi, ne devons-nous pas honorer cette dignité inexprimable dans la personne des hommes, même les plus pauvres, les plus méprisés? Ne devons-nous pas nous souvenir que cette dignité, cette noblesse d'origine nous oblige à réprimer avec dédain tous les bas instincts et combattre avec énergie la sensualité, en rejeter les tentations en nous disant : « Ma dignité est trop élevée pour me dégrader au point de commettre ces choses ignobles! » Et puis, voyez combien doit être grande la confiance que nous pouvons mettre en Dieu, qui est notre Père, un Père qui est Dieu. Comme il est tout-puissant, vous ne pouvez rien imaginer qu'il ne puisse nous donner en un clin d'œil. Ce Dieu est notre Père; donc il est tout amour et bonté envers nous et toujours prêt de nous accorder ce qui nous est vraiment bon et salutaire.

Réjouissez-vous donc d'être les enfants de Dieu, conduisez-vous comme il convient à des enfants du Père céleste et gardez-vous de vous avilir en suivant vos mauvais penchants. Il ne conviendrait pas à un fils de roi de garder les pourceaux : il serait bien plus dégradant encore pour vous de donner libre carrière aux passions de la chair.

Jamais ne vous laissez décourager. Fussiez-vous abandonné de tout le monde, du haut du ciel votre Père qui est au ciel vous regarde plein de compassion et il ne vous abandonne pas. Il n'est peut-être personne qui puisse vous aider? Hé bien, vous pourrez trouver aide et secours auprès de votre Père qui est dans les cieux. Le poids de vos péchés pèse-t-il sur la conscience? De grâce, encore une fois ne perdez pas la confiance. Votre Père qui est aux cieux ne vous repoussera pas, si vous revenez à lui d'un cœur contrit et humilié.

II. *Dieu le Père, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.* Dieu le Père est présent partout et dans toute la création, il n'est point d'en-

droit où il n'est pas : *En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.* (Act. 17. 28.) Malgré cela, nous disons : Dieu le Père, qui êtes aux cieux, pour la raison que le ciel est l'endroit où il manifeste le plus sa puissance et sa gloire; parce que là les Saints le voient face à face dans la splendeur de sa majesté infinie, où ils s'écrient, comme saint Pierre sur le Thabor, dans la surabondance de leur joie : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ! » Nous disons encore : « Père céleste, qui êtes Dieu, » pour signifier que le ciel est le lieu de notre destinée, notre patrie véritable. La terre n'est qu'une auberge, dans laquelle nous ne nous arrêtons guère au passage ; car nous sommes des pèlerins ici-bas et bientôt, bientôt nous aurons atteint le but de notre voyage. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *Nous n'avons point de place permanente, mais nous cherchons celle qui doit venir.* (Hebr. 13.) Cet asile *qui doit venir,* c'est le ciel où nous sommes appelés à résider éternellement. *Je vous tiens prêt,* dit Jésus-Christ, *le royaume que mon Père vous a préparé, pour que vous mangiez et buviez à ma table et que vous soyez assis sur des trônes.* (Luc. 22. 29.) Qu'elle est donc grande et sublime notre dernière fin ! Qui ne s'écrierait pas avec saint Ignace : « Comme le dégoût de la terre me saisit, quand je regarde le ciel ! »

Les mots : *Père céleste, qui êtes Dieu,* nous font enfin comprendre que nous devons élever nos cœurs à Dieu[1], chaque fois que nous prions. Serait-il bienséant de tourner le dos à un homme respectable auquel on adresse la parole ? Hé bien, ce

(1) *Oratio est sicut lucerna* viam demonstrans. Nam sicut lucerna est necessaria in tenebris, sic oratio in rebus dubiis. In cujus figura mulier evangelica i. e. anima devota, accendit lucernam et invenit drachmam i. e. gratiam divinam, quæ quasi perdita fuerit, reperitur cum oratio devota.

Est homo qui orat sicut pulliculus, qui, quando sentit venire matrem, aperit rostrum versus cœlum ; ut eum frequenter nos visitet Deus per inspirationem suam, quasi semper debemus habere os apertum per orationem devotam. De viro justo dicitur : Aperiet os suum in oratione et pro delictis suis deprecabitur. (*S. Bonav. Diæta salut.*)

serait plus malséant encore de détourner de lui nos yeux et nos cœurs et de nous adonner avec légèreté à toutes les distractions. Dieu pourrait alors nous adresser avec droit le reproche : *Ce peuple ne m'honore que du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* (Is. 29. 13.) N'oublions pas que le Sauveur nous a préparé au ciel une demeure. N'attachons pas notre cœur aux joies et aux biens de ce monde; tout ce qui est sous le soleil ne dure qu'un instant, tout cela n'est que vanité, amertume, illusion. Hélas! ne soyez pas si insensés que de perdre le ciel et la félicité éternelle pour un rien et pensez souvent à ces paroles de Notre-Seigneur : *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme?* (Mat. 16. 26.) Mettez sans tarder votre conscience en ordre et, s'il le faut, faites une bonne confession générale et vivez de manière à pouvoir espérer d'obtenir un jour la céleste béatitude. Priez avec attention. Et avant de commencer à prier, recueillez-vous et demandez à Dieu la grâce de pouvoir bien prier. S'il vous arrive quelque distraction en priant, recueillez-vous, placez-vous de nouveau en la sainte présence de Dieu et faites-le, chaque fois que les distractions vous assaillent, pour que votre prière s'élève comme un encens agréable vers le ciel et vous attire ses bénédictions.

III. *Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.* Nous avons plus d'une raison d'implorer la miséricorde de Dieu, notre Père céleste. Nous sommes de misérables enfants d'Ève, qui ne pouvons nous aider nous-mêmes dans cette vallée de larmes. Les ennemis de notre âme nous assaillent avec violence et s'appliquent continuellement à nous perdre. Nous aussi, nous sommes les enfants dénaturés de notre Père céleste; car nous l'avons mille fois offensé et répondu à son amour par la plus noire ingratitude. Nous avons mille raisons de dire avec l'enfant prodigue : *Mon père, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.* C'est pourquoi nous ne pourrons rien faire de mieux que de recourir à Marie, la Mère de miséricorde, et d'implorer son intercession auprès de Dieu, notre Père. Il l'écoutera avec affection, il l'exaucera favorablement; car elle est à la fois sa Fille

bien-aimée et la Mère de son Fils. Le trait suivant nous montrera ce que peut sur son cœur l'intervention de Marie en faveur des pauvres pécheurs.

En 1834, vivait à Angoulême un ancien cuirassier, qui, n'ayant pas la force de supporter certaines peines, résolut de s'en délivrer par le suicide. Il prit du poison. Il ne tarda pas à en ressentir les effets : de cruelles douleurs l'avertirent du triste succès de sa coupable action. Aussitôt il se rend à l'hôpital et demande instamment qu'on l'y laisse seulement passer la nuit. Mais la supérieure lui déclare qu'elle ne peut le recevoir sans un billet de l'administration. Le malheureux, forcé de se retirer, ne sait plus que devenir. Dans cette perplexité, il se sent presser le bras et entend une voix qui lui dit : « Va à Saint-Pierre te confesser à M*** » Frappé de cet avertissement, il n'y oppose pas la moindre résistance, se rend à l'église désignée par la voix et envoie demander le confesseur que la même voix lui avait indiqué. Celui-ci, accablé de fatigue, lui fait dire de se présenter à un autre moment : on était alors en carême, il était trois heures du soir, et le bon prêtre n'avait pas encore rompu son jeûne. Cependant le malheureux fait de nouvelles instances et assure que plus tard il n'en sera plus temps. Le prêtre se rend donc au confessionnal et le pénitent lui déclare qu'il vient de s'empoisonner. A cette déclaration, le confesseur lui fait comprendre l'obligation où il est de lui permettre de divulguer le secret. Le militaire, touché par la grâce, lui accorde cette permission, et comme le feu qui lui brûle les entrailles, les douleurs aiguës qu'il ressent, le jettent dans un état tout à fait désespérant, le prêtre charitable le tire du confessionnal, le sort de l'église et se hâte de le traîner à l'hospice. Arrivé à l'hospice, son conducteur demande tout de suite un contre-poison ; mais pendant qu'on le prépare, il tâte le pouls du malade et n'en trouve plus ; un teint livide, des yeux voilés, tout annonce une mort prochaine. A cette vue, le cœur percé de douleur, mais plein de confiance en la divine miséricorde, le fervent ministre du Seigneur se jette à genoux et récite les

Litanies de la sainte Vierge. A la première invocation, il sent le pouls du moribond revenir et, peu après, il l'entend prononcer quelques paroles : « O mon père, lui dit-il d'une voix bien faible, priez, priez encore ! » Puis il pousse un soupir et dit aussi : « Sainte Marie, priez pour moi ! » et bientôt la connaissance lui est entièrement revenue; non-seulement le danger de mort était passé, mais la santé était entièrement rétablie, sans qu'on eût employé de médecine. M*** lui demande s'il n'a point conservé quelques pratiques de piété. « Non, mon père, depuis longtemps je ne fais plus aucune prière. » Mais, après avoir réfléchi un instant, il découvre sa poitrine et montre son scapulaire, en disant : « Voici le seul signe de piété que j'aie conservé !... » Le médecin arrive et assure qu'une puissance supérieure seule a pu prolonger sa vie au-delà de deux heures, après la prise du poison, un des plus actifs que l'on connaisse, et cinq heures s'étaient écoulées depuis ce fatal moment !...

Vous voyez comment la sainte Vierge a su préserver cet infortuné de la mort corporelle comme de la mort éternelle. Si donc, à cause de vos péchés, vous craignez de comparaître devant Dieu votre père, recourez à Marie qui vous fera trouver grâce et miséricorde.

Proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception à Rome, le 8 décembre 1854.

.... Décrivons autant que possible une fête que tant de Saints ont désirée et que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, avait voulu réserver à nos temps malheureux, comme leur espérance et leur ressource. La fête de Rome est la fête du monde entier, elle est présidée par l'auguste chef de l'Eglise. Deux cents évêques, venus de tous les coins du monde, jusque des régions lointaines de la Chine, des déserts de l'Amérique, des îles les plus reculées de l'Océan, entourent le vicaire de Jésus-Christ comme une couronne brillante ; deux ou trois cents prélats de tous les rangs, de tous les titres, de tous les costu-

mes, lui servent de cortége d'honneur. Qu'il est beau de voir descendre, par le grand escalier de Constantin, cette incomparable procession composée de six cardinaux-évêques, de trente-sept cardinaux-prêtres, onze cardinaux-diacres, un patriarche de l'Orient, quarante-deux archevêques, cent évêques, marchant sur deux files majestueuses, revêtus de la chape et la mitre en tête! Le vicaire de Jésus-Christ les suit dans toute la splendeur de ses ornements pontificaux. Le chant des Litanies des Saints, commencé dans la chapelle Sixtine, se poursuit à travers le péristyle et la grande nef de la basilique de Saint-Pierre. Une foule immense se presse pour voir la marche des pasteurs de l'Eglise et pour recevoir la bénédiction de son chef suprême, qui s'avance recueilli, priant, et la joie sur les lèvres et dans les yeux. Arrivée devant la chapelle du Saint-Sacrement, la procession s'arrête et, après avoir adoré le Dieu caché dans le tabernacle, le pape couronne le chant des Litanies par l'oraison consacrée; puis le cortége se remet en marche vers l'autel de la confession, tout resplendissant des tiares et des mitres précieuses, de la croix et des chandeliers d'or, de reliquaires, de fleurs et de lumières. Il passe devant la statue du premier pape, qui semble saluer son deux cent cinquante-neuvième successeur, le pape Pie IX, glorieusement régnant, l'héritier de son autorité et de ses vertus.

Quand le Souverain-Pontife est assis sur son trône, tous les prélats vont tour à tour lui rendre l'obédience et baiser son pied sacré ou sa main où brille l'anneau pastoral. Tous les pays sont représentés : le monde entier est là pour fêter le triomphe de la Reine des cieux. Il n'y manque qu'un évêque de Russie : la Vierge de la Victoire s'en est souvenu depuis à Inkerman, à Tractir et à Sébastopol!

Le chant de Tierce est terminé; l'obédience est finie; le saint sacrifice va commencer et le grand-prêtre de la loi nouvelle s'avance vers l'autel, pour immoler la victime adorable; l'Evangile a été chanté dans les deux langues consacrées par la sainte liturgie : c'est le moment si impatiemment attendu, l'heure

marquée de toute éternité dans les décrets du Tout-Puissant; tous les yeux sont tournés vers le trône du Pontife suprême; un silence solennel se fait dans l'assemblée, qui est immense; tous les cœurs s'élèvent vers le ciel. L'Eglise universelle députe vers le trône du vicaire de Jésus-Christ cinq de ses pasteurs, pour le prier de satisfaire à la dévotion du peuple chrétien et de définir que la croyance à l'Immaculée-Conception de Marie est un article de foi catholique. Son Eminence le cardinal-doyen du sacré-collége, accompagné du patriarche d'Alexandrie, de l'archevêque grec, d'un archevêque et d'un évêque latins, est chargé de porter au trône pontifical l'expression du vœu de l'Eglise et de lui adresser ses instantes prières. Le vicaire de Jésus-Christ écoute une supplique aussi agréable à son cœur, et il déclare qu'il veut encore une fois invoquer les lumières du Saint-Esprit et consulter la volonté divine. Il se met à genoux, sans quitter son trône; toute l'Eglise se prosterne avec lui et il entonne le *Veni Creator*, dont le chant est poursuivi par le clergé et par la foule immense des fidèles. L'hymne terminée, le vicaire de Jésus-Christ se relève, chante l'oraison, puis, en présence de tous ces pontifes et de plus de cinquante mille fidèles, la mître en tête et dans l'attitude du docteur suprême, chargé d'interprêter les sentences et les traditions et de prononcer les oracles de la foi, il commence la lecture du décret de cette voix grave, sonore, douce et majestueuse qui donne à sa parole un charme indéfinissable.

Après l'invocation à la sainte Trinité, aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, au moment où il arrive au passage concernant l'Immaculée-Conception, sa voix s'attendrit, des larmes montent à ses yeux et, lorsqu'il prononce les mots sacramentels, *definimus, decernimus et confirmamus*, son émotion lui coupe la parole et il est obligé de s'arrêter et d'essuyer les larmes qui s'échappent de ses yeux. Cependant on voit qu'il fait un effort suprême pour dominer son émotion et il reprend alors la lecture de cette voix pleine d'autorité qui convient au juge de la foi. Son émotion recommence, lorsqu'il vient à parler des grâces

qu'il reconnaît devoir à la Mère de Dieu, des espérances qu'il fonde sur sa protection pour le soulagement des maux de la société et de l'Eglise.... Oui, il était beau devant Dieu, ce moment où, dans cette assemblée innombrable, ne battait plus qu'un cœur pour aimer Marie, où ne s'ouvrait qu'une bouche pour remercier Dieu et saluer la Vierge couronnée du diadème de l'Immaculée-Conception! Le *Te Deum* à peine entonné par le Pontife suprême a couru la basilique entière et on eût dit qu'une seule voix composée de cinquante mille voix montait au ciel, pour acclamer au glorieux privilége de la sainte Vierge. Après le *Te Deum*, une couronne magnifique ira décorer l'image de Marie que l'art de la mosaïque a représentée au-dessus de la chapelle des chanoines. D'abord ce diadème éclatant est béni par le pape sur l'autel même de la confession, et le Souverain-Pontife, précédé de son magnifique et imposant cortége, va processionnellement déposer sur le front de l'auguste Souveraine du ciel et de la terre, le diadème préparé par la piété du chapitre de Saint-Pierre.

Ne quittons pas la basilique, sans avoir auparavant signalé deux ou trois incidents qui ont touché singulièrement les rares personnes qui en ont été les témoins. Voyez-vous, à huit heures et demie du matin, cette chaise à porteurs qui s'avance vers la confession, portée par les serviteurs mêmes du Saint-Père, au costume rouge et éclatant? Ils marchent avec précaution et respect : c'est qu'ils conduisent à la fête un saint évêque, saisi en voyage par la maladie et qui a voulu braver les fatigues d'une longue route et les dangers d'une mer agitée, pour entendre proclamer ce dogme glorieux qu'il avait appelé par ses vœux ardents, par ses ferventes prières, par ses votes de docteur et d'évêque. Il entend sortir de la bouche de Pie IX cet oracle désiré et il se retire content : il peut mourir, il a vu le triomphe de sa Mère bien-aimée sur la terre. Cet évêque, c'était le savant évêque de Mans, Mgr Bouvier, qui mourut quelques jours après, presque entre les bras du Saint-Père.

Et ce vénérable vieillard, tout vêtu de blanc, qui marche

soutenu par deux personnes et va s'asseoir au milieu du sénat des cardinaux, quel est-il ? C'est un prince de l'Eglise, cher aux pauvres, dont il est la Providence, quoique pauvre lui-même : c'est le cardinal Bianchi ! il a voulu, lui aussi, se traîner à la fête et, en se retirant, il répète le cantique de saint Siméon : *Nunc dimittis*.

Puis, pendant que le Souverain-Pontife se dépouille des ornements sacrés, voici venir deux religieux, deux chefs de la grande et sainte famille de saint François, le général des Conventuels et le général des Observantins. L'un tient une branche de lys d'or ; l'autre une branche de lys d'argent ; ils les présentent au Saint-Père, en le priant de les recevoir comme un faible hommage de la reconnaissance de l'ordre de saint François, pour la gloire nouvelle qu'il vient de donner à la Mère des chrétiens, à la patronne spéciale de leur institut. C'est avec des larmes que ce tribut d'amour est offert par les pieux enfants de saint François, c'est avec des larmes qu'il est reçu par le Souverain-Pontife.

Vient le soir et alors c'est le tour du peuple à témoigner sa joie. La ville de Rome devient un temple élevé à Marie : elle est littéralement une ville de feu. Partout des transparents, des images de Marie, des inscriptions en son honneur, partout la devise : Marie conçue sans péché.

Tout le monde sait que Rome ne faisait que commencer la longue série d'ovations en l'honneur de Marie, qui ont fait le tour du monde. Régnez donc à jamais sur nous, ô glorieuse princesse, ô Mère bien-aimée, couronnée doublement au ciel, par votre Fils, qui est Dieu ; sur la terre, par le Vicaire de votre Fils, qui est le pape Pie IX, par l'Eglise universelle et par tout le peuple chrétien.

SEPTIÈME INVOCATION.

Jésus-Christ, Dieu et Homme, notre Rédempteur. *Exemple :* Conversion.

Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis. Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.

Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous. — Nous nous adressons de nouveau à Jésus-Christ, la deuxième personne de la très-sainte Trinité, égale en tout au Père et vrai Dieu comme lui. Jésus-Christ n'a pas seulement déclaré maintes fois qu'il est véritablement *Dieu* comme son Père, mais il l'a prouvé par de nombreux miracles et surtout par sa miraculeuse Résurrection et son Ascension. Et il a signalé lui-même ces miracles, comme des preuves de sa divinité, en disant aux Juifs : *Si vous ne voulez pas croire à mes paroles, croyez à mes œuvres.* (Joan. 10. 38.) Aussi les miracles opérés au nom de Jésus par les Apôtres et par les chrétiens de tous les siècles sont-ils autant de voix proclamant sa divinité ; car Dieu seul peut faire des miracles. Or donc, si Jésus-Christ en a fait par lui-même et par ses fidèles, il est évident qu'il doit être Dieu.

Jésus-Christ est Dieu comme son Père, mais personnellement différent de lui. Le Père est par lui-même, le Fils est engendré de toute éternité du Père. Il n'y a donc jamais eu un temps, où le Fils n'aurait pas été engendré, de sorte que l'éternité est son partage comme du Père. Il est Dieu, il doit donc être éternel.

Mais Jésus-Christ n'est pas seulement Dieu ; il est *Homme* [1],

(1) Le culte de Marie est professé par Jésus-Christ lui-même, chaque fois qu'il s'appelle de préférence Fils de l'homme. Or, Jésus-Christ n'est Fils de l'homme que par Marie, Marie seule, Marie Vierge. Ainsi admirable économie ! comme la maternité de Marie découvre l'humanité du

aussi Dieu et Homme à la fois, raison pour laquelle nous le nommons souvent l'Homme-Dieu. Sa nature humaine est composée, comme chez tous les hommes, d'un corps et d'une âme. Il n'a pas toujours été homme, il ne l'est que depuis 1872 ans. Nous célébrons tous les ans l'anniversaire du mystère sublime et si riche en grâces de l'Incarnation du Fils de Dieu le 25 mars, fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, et nous nous le rappelons trois fois tous les jours, en récitant l'*Angelus*. Lorsque Jésus-Christ, le Fils de Dieu, devint homme, il ne cessa nullement d'être Dieu; il n'a fait qu'unir la nature humaine avec la divinité. Cette union est indissoluble, c'est-à-dire que Jésus-Christ, après avoir pris la nature humaine, ne l'a plus jamais déposée et ne la déposera pas de toute éternité. Lorsqu'il mourut à la croix, son âme se sépara de son corps, comme cela se fait à la mort de tous les hommes, mais sa divinité resta unie aussi bien avec l'âme qu'avec le corps. Jésus est assis à la droite de son Père, comme Dieu et Homme; comme tel, il est également présent dans le Saint-Sacrement, dans lequel nous le recevons aussi comme Dieu et comme Homme.

C'est là une vérité fondamentale de notre sainte religion, à laquelle nous sommes obligés de croire pour faire notre salut; car quiconque ne croit pas que Jésus-Christ vrai Dieu s'est fait homme pour nous sauver, n'est pas même chrétien et ne peut, par conséquent, se sauver. L'Apôtre écrit qu' « au nom de Jésus se ploient tous les genoux de ceux qui sont au ciel, sur la terre et sous terre. » (Phil. 2. 10.) Témoignez aussi de votre côté, envers votre divin Sauveur, le plus profond respect partout, surtout à l'église où il est réellement présent dans la sainte Eucharistie. Prosternez-vous, levez sur lui vos regards, joignez

Verbe, sa virginité découvre sa divinité et l'accord de sa maternité et de sa virginité, celui de son humanité et de sa divinité. La Mère-Vierge correspond à l'Homme-Dieu. (*Aug. Nicolas.*) C'est par Marie, dit saint Bonaventure, que Jésus est devenu notre frère.

les mains avec ferveur et, pleins d'une foi vive et embrasés d'amour, adressez-lui vos prières. Gardez-vous d'employer en vain son saint Nom ou de le profaner même par des jurements ou d'en abuser par des blasphèmes.

II. *Fils de Dieu, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.* Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, est le Rédempteur du monde. Il a délivré tous les hommes de la malédiction du péché, de l'esclavage de Satan et de la damnation éternelle. Il nous a réconciliés avec Dieu, ouvert de nouveau le ciel qui était fermé par le péché et mérité de riches grâces, pour nous sanctifier et nous rendre éternellement heureux. Et comment a-t-il réalisé cette œuvre admirable de notre Rédemption? Par sa mort sur la croix. Il est mort pour nous et a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux, pour laver notre âme de toutes les souillures du péché et nous récupérer de nouveau la grâce et l'amour de son Père. *Vous savez,* dit l'Apôtre en conséquence, *que vous n'avez pas été rachetés au moyen d'un or ou d'un argent périssables.... mais par le sang précieux du Christ, agneau sans tache et sans reproche.* (I Petr. 1. 18.)

Pour pouvoir nous racheter, il fallait que Jésus fût à la fois Dieu et Homme. S'il n'avait pas été Dieu, il n'aurait pu complétement réparer nos péchés qui renferment en eux une offense infinie; car les hommes, en tant que créatures, ne peuvent produire que du fini. Si, d'autre part, il n'avait pas été homme, il n'aurait pu remplir la condition qui, selon les desseins de Dieu, était nécessaire pour racheter le genre humain, après sa prévarication; c'est-à-dire qu'il n'aurait pu souffrir ni mourir : car Dieu ne peut ni l'un ni l'autre. De la sorte le Fils de Dieu devint homme et mourut pour nous sur la croix, pour achever l'œuvre de notre Rédemption. Remercions donc Notre-Seigneur pour la grâce de la Rédemption. Si un homme donnait pour vous tout ce qu'il possède, s'il allait jusqu'à se donner lui-même et sacrifier sa vie pour vous, ne l'aimeriez-vous pas de tout votre cœur? Comment donc ne

témoignerions-nous pas notre reconnaissance envers notre miséricordieux Sauveur qui, pour nous, est devenu petit enfant, qui a supporté toutes les souffrances et toutes les misères pendant trente-trois ans, qui est mort sur la croix au milieu des ignominies et des plus atroces douleurs? Serons-nous froids et indifférents envers lui comme envers un étranger, ou bien voudrons-nous le crucifier de nouveau par nos péchés? Hélas! nous serions des ingrats, si nous avions le triste courage d'agir ainsi. Prosternons-nous donc devant lui, remercions-le d'un cœur rempli de gratitude et promettons-lui amour et fidélité.

III. *Fils de Dieu, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.* Dieu est notre Rédempteur, nous pouvons donc lui dire avec confiance : « Ayez pitié de nous! » Il ne fut qu'amour et miséricorde, non-seulement alors qu'il conversa parmi les hommes, qu'il souffrit et mourut pour eux; il l'est encore aujourd'hui qu'il est assis à la droite de son Père, dans la gloire du ciel. La charité, l'amour ne périt jamais. Il est notre Médiateur auprès du Père, auquel il montre sans cesse ses plaies sacrées[1], pour le porter à user envers nous de miséri-

(1) *Les cinq plaies de Notre-Seigneur* d'après saint Bonaventure. — Quatuor fontes legimus, qui habent initium a quatuor vulneribus, unde quatuor aquæ fluxerunt. Nam est fons misericordiæ, fons gratiæ, fons sapientiæ fons charitatis. A fonte misericordiæ, ad lavandam culpam, manat aqua remissionis; a fonte sapientiæ, ad extinguendam sitim præsentem, aqua discretionis; a fonte gratiæ, ad rigandas bonorum operum plantas, aqua devotionis; de fonte charitatis, ad excoquendos cibos, aquæ ferventes manant, scilicet aquæ æmulationis. Nam aquæ quatuor faciunt : sordes abluunt, sitim extinguunt, hortos humectant, cibos decoquunt. Hoc totum facit Christus.... A quinto vulnere habemus fontem vitæ, unde duo fluxerunt Sacramenta Ecclesiæ. (*In Ps. 141.*)

In ipso Crucifixo volo tria tabernacula facere : unum in manibus, unum in pedibus, sed aliud continuum in latere; ubi volo quiescere, dormire, videre, bibere, comedere, legere, orare, et omnia mea negocia pertractare. Ibi loquar ad Cor ejus et ab ipso, quod voluero impetrabo. Sic faciens dulcissimæ Matris vestigia sequar, cujus animam Passionis Filii gladius pertransivit. Secure de cætero ipsam alloquar vulneratus et ipsam, ad quod

corde. C'est pourquoi saint Jean disait : « *Mes petits enfants, je vous écris ces choses, pour que vous ne péchiez point. Mais si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste; et celui-ci est la propitiation pour nos péchés, mais pas seulement pour les nôtres, mais pour les péchés de tout le monde.* » (I Joan. 2. 1 et 2.) Si malgré cela, dit saint Bernard, vous craignez encore de recourir à Jésus, dont la majesté vous éblouit, puisque, tout en devenant homme, il n'a pas cessé d'être Dieu, si, à côté du Médiateur, vous cherchez une Médiatrice, alors adressez-vous à Marie, qui s'emploiera pour vous auprès de son Fils. Il l'exaucera infailliblement et le Père éternel vous accordera par elle votre pardon. L'histoire suivante est propre à vous affermir dans cette confiance.

Au XII[e] siècle, vivait à Florence une femme du nom de Benoîte, qui se vautrait dans tous les vices. Un jour la curiosité lui prit de se rendre à l'église où saint Dominique prêchait ; car elle avait beaucoup entendu parler de cet homme de Dieu. Mais la grâce attendrit tellement son cœur pendant le sermon, qu'elle se rendit, immédiatement après, au confes-

voluero, inclinabo. Et non solum apparebo cum Filio suo crucifixus, sed ad præsepe rediens ibi cum eo jacebo parvulus; ut ibidem cum Filio suo suis uberibus merear ablactari. Miscebo igitur lac Matris cum sanguine Filii et mihi faciam unam dulcissimam potionem.... O amantissima vulnera D. N. J. C. Nam cum in ea quadam vice oculis subintrarem apertis, ipsi oculi sanguine sunt repleti ; sicque nihil aliud videns, cœpi ingredi, manu palpans, donec perveni ad intima viscera charitatis suæ : quibus post undique circumplexus, reverti nequivi. Ideoque ibi inhabito et quibus vescitur cibis, vescor ac inebrior suo potu. Ibi tanta abundo dulcedine, ut tibi non valeam enarrare. Et qui prius fuerat pro peccatoribus in utero virginali, nunc dignatur me servum suum intra viscera sua comportare. Sed multum timeo, ne veniat partus ejus et ab illis deliciis excidam, quibus fruor. Sed certe et si me pepererit, debebit sicut mater me lactare uberibus, levare manibus, portare brachiis, osculari labiis, fovere gremiis. Aut certe scio, quid faciam. Quandocunque me pariat, scio, quod semper sua vulnera sunt aperta : et per ea in ejus uterum introibo; et hoc toties replicabo, quousque ero sibi inseparabiliter conglobatus.

(*Stimulus amoris c. 1.*)

sionnal occupé par le saint. Dominique lui accorda l'absolution et lui donna pour pénitence de réciter un chapelet. Mais hélas! l'habitude du péché avait pris un tel empire sur cette femme, qu'elle retourna bientôt à son ancien genre de vie. Le saint n'eut pas plus tôt appris cette rechute, qu'il la rechercha et l'engagea à se confesser de nouveau. Pour inspirer à cette pécheresse des sentiments de componction et lui donner la fermeté nécessaire, Dieu lui montra un jour, dans une vision, l'enfer et, dans cet abîme incandescent, plusieurs âmes dont elle avait causé la perte éternelle. Ensuite Notre-Seigneur lui ouvrit un livre et lui fit lire un acte d'accusation horrible, qui renfermait tous les péchés dont elle s'était rendue coupable. La pauvre femme était pétrifiée en lisant cette immense série de prévarications. Mais n'en pouvant plus de honte, d'horreur, de crainte et de douleur, elle se tourna avec confiance vers Marie et elle vit que la sainte Mère de Dieu lui obtenait un délai, pendant lequel elle pourrait faire pénitence pour ses péchés. Depuis ce jour, Benoîte s'appliqua à mener une vie de plus en plus exemplaire. Mais comme le souvenir de cet acte d'accusation ne la quittait plus ni le jour ni la nuit, elle demanda à la Mère de miséricorde qu'elle daignât lui obtenir la grâce de faire que ces péchés fussent effacés de ce livre; elle promit en même temps de les pleurer toute sa vie. Marie lui apparut et lui dit que, pour obtenir cette faveur, elle devait, dès ce jour, penser à ses péchés et à la miséricorde dont Dieu avait usé à son égard; qu'elle devait, en outre, se rappeler fréquemment les souffrances que Notre-Seigneur a endurées par amour pour elle, qu'enfin elle ne devait pas oublier que des milliers d'autres, moins coupables qu'elle, étaient damnées à jamais. Benoîte suivit fidèlement ces conseils et, un jour, elle vit Jésus-Christ, qui lui montra le livre en disant : « Voyez, ma fille, vos péchés sont effacés, la page est toute blanche, écrivez-y maintenant des vertus et des bonnes œuvres. C'est ce qu'elle fit : elle vécut comme une sainte et sa mort fut celle d'une prédestinée.

Ainsi donc, faisons tous comme cette pénitente. Rappelons-nous souvent notre ingratitude et ne cessons jamais de nous en repentir et d'en faire pénitence. Serait-ce trop de prendre de temps à autre une demi-heure sur son sommeil pour prier, de se mortifier dans le boire et le manger, de renoncer à un plaisir permis, de supporter avec patience et en silence quelque offense, en vue de faire pénitence pour ses péchés? Méditez ensuite fréquemment la douloureuse Passion et la mort de Jésus, pour reconnaître combien lui a coûté notre rédemption. Pratiquez souvent la dévotion du Chemin de la croix, surtout pendant le Carême. Cette dévotion est très-salutaire et enrichie de beaucoup d'indulgences. Enfin rappelez-vous que tant d'âmes souffrent en enfer, qui sont moins coupables que vous. Ces considérations vous rempliront de reconnaissance envers Dieu, raviveront en vous l'esprit de pénitence et vous préserveront de la rechute.

Origine du *Regina cœli.*

Dans le temps que saint Grégoire-le-Grand gouvernait l'Eglise, une peste horrible ravagea l'Italie et surtout la ville de Rome. On ne voyait de toutes parts, dans cette grande cité, que morts et mourants. Des milliers de personnes étaient atteintes du fléau fatal et la plupart expiraient subitement, les uns en éternuant, les autres en bâillant, presque tous sans avoir le temps de recevoir les sacrements de l'Eglise. La désolation et la terreur régnaient partout : on s'évitait soigneusement, de peur de gagner la contagion ; les parents eux-mêmes, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi : tout était désert dans cette grande ville. Dans cette extrémité, saint Grégoire prêcha la pénitence, fit des vœux et commanda des prières publiques. Mais le terrible fléau n'en sévissait pas avec moins de fureur, et les malheureux habitants de Rome continuaient à mourir par milliers. Alors le saint pape tourna toutes ses espérances du

côté de la Mère de Dieu. Il ordonna que le clergé et le peuple iraient en procession générale à l'église de Notre-Dame, appelée Sainte-Marie-Majeure, et qu'on porterait par toute la ville l'image de la sainte Vierge, dont une pieuse tradition attribuait la peinture à saint Luc. A peine la procession eut-elle commencé à s'avancer dans les rues, que la Reine du ciel manifesta sa puissance. Partout où l'image vénérée passait, la peste cessait tout-à-coup et, avant la fin de cette touchante cérémonie, la ville eut la certitude que Marie avait entièrement désarmé la colère de Dieu ; on vit sur le môle d'Adrien, qui, par cette apparition miraculeuse, fut depuis appelé le château Saint-Ange, le prodige que David aperçut autrefois quand Jérusalem fut, à ses prières, délivré du même fléau : un ange parut en forme humaine, remettant dans le fourreau l'épée sanglante et en même temps on entendit les esprits célestes chanter cette antienne de la sainte Vierge : *Regina cœli, lætare, alleluia*, etc. Grégoire y ajouta les mots : *Ora pro nobis Deum, alleluia.* L'Eglise l'a toujours employée depuis, pour saluer Marie au temps de Pâques.

HUITIÈME INVOCATION.

Le Saint-Esprit[1]. *Exemple :* Conversion due à la prière.

Spiritus Sancte, Deus, miserere nobis. Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

I. *Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.* Le Saint-Esprit, que nous implorons dans cette invocation, est la troi-

(1) *Maria habuit gratiam donorum Spiritus sancti.* — De hac gratia Maria gratabunda dicere potest illud Ecclesiastici (24) : *In me omnis gratia vitæ et veritatis.* Quid mirum, si ipsa est gratia plena vitæ et veritatis, quæ

sième personne de la sainte Trinité et, vrai Dieu, comme le Père et le Fils. C'est encore une vérité de la foi que nous trouvons écrite en toutes lettres dans l'Ecriture Sainte. C'est ainsi que saint Pierre appelle Dieu le Saint-Esprit, en disant à Ananie : *Ananie, pourquoi Satan a-t-il tenté ton cœur que tu mentis au Saint-Esprit? Tu n'as pas menti à un homme, mais à Dieu.* (Act. 5. 3.) Aussi les saints Livres attribuent-ils au Saint-Esprit des perfections et des opérations, telles que l'éternité, la toute-science, la toute-puissance, la sanctification des hommes, desquelles il résulte de nouveau qu'il est Dieu. Telle a été aussi la doctrine continuelle de l'Eglise qui l'a portée à condamner comme hérétiques les Macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit.

Mais l'Esprit-Saint, tout en étant Dieu comme le Père et le Fils, est cependant distinct des deux autres personnes. Il n'est pas de lui-même comme le Père, il n'est pas non plus engendré comme le Fils, mais il procède du Père et du Fils. Tertullien use à ce sujet d'une comparaison très-juste : « Le Saint-Esprit, dit-il, procède du Père et du Fils comme du soleil le rayon. Le soleil reste dans le rayon et dans son essence, il ne se sépare pas de lui ; de même le Saint-Esprit n'est pas séparé de Dieu. Il est Dieu de Dieu, comme une lumière est allumée par une autre lumière. »

Mater est Ejus, quem legimus *plenum gratiæ et veritatis?* Et quid mirum, si in illa virga est tanta donorum Spiritus sancti affluentia, in cujus flore Spiritus sanctus requievit cum tanta donorum suorum effluentia ? Cum de isto flore tanta gratia redundet in totum hortum ; quanto magis in ipsum hujus floris virgam, in ipsam Mariam ! Dicat ergo Maria, dicat secure : *In me omnis gratia vitæ et veritatis.* Gratia certe vitæ et veritatis consistit in septem Spiritus sancti donis. Gratia veritatis ordinavit Mariam in veritate supra se per donum sapientiæ, infra se per donum consilii, intra se per donum intellectus, extra se per donum scientiæ, etc. Gratia autem vitæ ordinavit vitam Mariæ in bona vita respectu diaboli, respectu proximi et respectu Dei : erga diabolum per donum fortitudinis ; erga proximum per donum pietatis ; erga Deum per donum timoris. (*Bonav. Spec. M. V.*)

Le Saint-Esprit est ordinairement représenté sous la forme d'une colombe et de langues de feu ; *d'une colombe*, parce qu'il apparut sous cette forme, planant au-dessus de Jésus, lorsqu'il fut baptisé par saint Jean ; *de langues de feu*, parce qu'il descendit sur les Apôtres, sous cette forme, au jour de la Pentecôte.

Le Saint-Esprit, comme Dieu, est présent partout, mais, comme auteur et dispensateur des grâces, il est surtout dans l'Eglise catholique et dans le cœur du juste.

Que vous êtes heureux d'appartenir à l'Eglise catholique, dans laquelle l'Esprit-Saint reste jusqu'à la consommation des siècles ! Dans son sein vous êtes préservés de l'erreur, car ce que l'Eglise enseigne est la doctrine du Saint-Esprit, la vérité divine. Là vous recevez en abondance tout ce qui vous est nécessaire pour le salut ; car, dans l'Eglise, coulent sans cesse les flots de la grâce du Saint-Esprit. Remercions donc Dieu tous les jours de ce qu'il nous a faits enfants de l'Eglise catholique et ne nous laissons pas séduire par les incrédules du jour ; croyez, mais vivez aussi en catholiques, faites honneur à votre foi et prenez à cœur ces paroles du Sauveur : *Il sera demandé beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup.* (Luc. 12. 48.)

II. *Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.* Nous disons *saint* le Saint-Esprit, non comme s'il était seul saint, car le Père et le Fils sont également saints, infiniment saints ; mais parce que la sanctification des hommes est une des attributions qui lui sont propres. Le Saint-Esprit nous sanctifie, c'est-à-dire que de pécheurs il nous rend justes, d'esclaves de Satan il nous fait enfants de Dieu et héritiers du ciel. Jésus-Christ est l'auteur de notre sanctification, puisqu'il nous en a mérité la grâce par sa mort sur la croix. Mais c'est le Saint-Esprit qui nous applique les mérites de Jésus-Christ et nous sanctifie réellement. Sans le Saint-Esprit, les mérites de Jésus-Christ nous serviraient à peu de chose, puisqu'ils seraient pour nous un trésor fermé, dont nous ne pourrions nous approprier la moindre chose. La grâce de la sanctification que le Saint-Esprit produit en nous est très-bien décrite par saint Jean Chrysostôme, qui s'exprime

ainsi : « C'est par le Saint-Esprit que nous obtenons le pardon de nos péchés, c'est lui qui nous lave de toutes les taches des vices ; c'est par ses dons que les hommes qui se laissent conduire par sa grâce deviennent, en quelque sorte, des anges, non pas en changeant de nature, mais, ce qui est plus admirable, en restant hommes, mais vivant aussi purs et aussi saints que les anges. »

Reconnaissez donc combien vous êtes redevables au Saint-Esprit et conservez avec le plus grand soin la grâce sanctifiante que vous reçûtes au saint baptême et qu'après avoir perdue vous retrouvâtes chaque fois dans le sacrement de Pénitence. Il n'y a pas de trésor plus grand que cette grâce. Aussi longtemps que vous la possédez, l'Esprit-Saint habite en vous, vous êtes un enfant de Dieu et un héritier du ciel. Mais, si vous la perdez, vous devenez un esclave de Satan, et le gouffre de l'enfer s'ouvre pour vous dévorer à jamais. Oh! quels malheurs, quelles ruines amoncelées par la perte de la grâce sanctifiante! Evitez donc, avant tout, le péché et dites souvent avec les Saints : « Mon Dieu, plutôt mourir mille fois que de vous offenser et de perdre votre sainte grâce! » Mais si jamais vous avez le malheur de perdre par un péché mortel la grâce sanctifiante, oh! alors ne restez pas longtemps dans ce malheureux état. Faites, le plus tôt qu'il vous sera possible, une bonne confession pour recouvrer la grâce perdue.

III. *Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.* Nous pouvons adresser avec confiance cette prière au Saint-Esprit, car comment pourrait-il ne pas avoir pitié de nous, lui qui est l'Esprit d'amour? Au reste, nous avons toutes les raisons possibles d'implorer la miséricorde du Saint-Esprit, vu que nous ne pouvons ni commencer, ni continuer, ni achever notre salut sans sa grâce. Comme l'affirme l'Apôtre, nous ne pouvons pas même avoir par nous-mêmes une bonne pensée, bien moins encore éviter le péché, surmonter la tentation, exercer les vertus chrétiennes ni persévérer dans le bien jusqu'à la mort. Tout cela ne nous est rendu possible que par la grâce du Saint-

Esprit. Prions donc tous les jours; qu'il daigne nous éclairer, nous fortifier et nous faire atteindre notre fin dernière. Mais hélas! nous avons bien souvent contristé le Saint-Esprit en repoussant ses inspirations, laissant passer ses grâces sans les mettre en usage ou en abusant même pour faire le mal. Tournons-nous, en conséquence, vers Marie, pour qu'elle daigne nous représenter auprès du Saint-Esprit; son intercession ne pourra pas être vaine, puisqu'elle en est l'Epouse bien-aimée et qu'elle possède toutes ses affections.

Un homme vint trouver un jour un missionnaire et lui déclara vouloir se confesser. Le missionnaire lui demanda pour quelle raison il était venu, s'il avait peut-être entendu quelque sermon ou fait quelque lecture qui l'y aurait engagé. L'homme répondit qu'il y avait des années qu'il n'eût plus entendu de sermon, que ses lectures n'avaient porté que sur des romans et des livres irréligieux. « Peut-être, répartit le prêtre, avez-vous pratiqué quelque bonne œuvre en l'honneur de la sainte Vierge? » « Non, dit l'inconnu, je n'ai récité, et encore pas trop bien, qu'un seul *Ave Maria,* mais je l'ai fait tous les jours. Voici comment je suis venu à cette habitude. Je perdis ma mère le jour de ma première communion. Elle me fit venir ce jour-là auprès d'elle, prit mes petites mains dans ses mains glaciales et, me regardant avec tendresse, elle me dit : Henri, mon cher Henri, je ne vous souhaite pas des biens de la fortune; ils n'allègent pas la conscience à l'heure de la mort; mais ce que je vous souhaite, c'est l'innocence, le salut de votre âme. Promettez-moi, en présence de cette image de la Vierge, de réciter tous les soirs un *Ave Maria,* pour vous mettre sous la protection de la Mère de Dieu. Oui, ma bonne mère, lui répondis-je, je vous le promets. Peu après, ma mère mourut; mais la promesse que je lui avais faite me resta sacrée; je l'ai tenue fidèlement et, depuis de longues années, c'est la seule pratique religieuse que j'aie conservée. Il y a quinze jours, en cherchant dans une vieille caisse, je retrouvai l'image de la Vierge, le témoin de ma promesse. A cette vue, ma première communion,

ma mère et sa piété, mon ingratitude, tout cela fondit sur moi comme un coup de foudre. Depuis ce jour, je n'ai plus de repos; il me semble toujours entendre ma mère me dire : « Henri, tu ne veux donc plus me revoir, tu ne veux pas gagner le ciel? tu sais ce qu'il faut faire pour y parvenir; va te confesser sans retard. Voilà, mon Père, ce qui m'amène auprès de vous. » Il se confessa, se voua au service de la Mère de Dieu et y persévéra jusqu'à la mort. Vous voyez donc qu'un seul *Ave Maria* récité tous les jours fut pour cet homme le moyen d'obtenir du Saint-Esprit la grâce de la conversion et le salut de son âme. Ne négligez donc jamais d'invoquer Marie et de vous mettre sous sa protection maternelle. En récitant, trois fois par jour, l'*Angelus*, demandez-lui d'être préservés du péché et de conserver la grâce sanctifiante jusqu'à la mort.

Conclusion de l'Ave Maria : *Nunc et in hora mortis nostræ.*

On a écrit que saint Pie V fit ajouter à la salutation angélique les mots : *Nunc et in hora mortis nostræ*. Cette assertion a besoin d'une explication, qui rende à saint Pie V ce qui lui appartient réellement. Le Bréviaire, que les Franciscains imprimèrent en 1525, renferme déjà les mots : *Nunc et in hora mortis. Amen*, qui se trouvent aussi dans le Bréviaire du cardinal Quignonez. Il est donc certain que la salutation angélique fut complète, presque un demi-siècle avant le pontificat de Pie V. Le mérite de ce grand Pontife fut d'insérer la salutation angélique, ainsi complétée, dans le Bréviaire romain, dont l'usage devait être universel dans l'Eglise. Avant lui, elle était récitée par ceux qui faisaient usage du Bréviaire franciscain ou de celui de Quignonez; mais la plupart des autres Bréviaires s'arrêtaient au mot : *fructus ventris tui* et ne connaissaient pas la seconde partie de la salutation angélique : *Sancta Maria*, etc. Depuis saint Grégoire-le-Grand, qui réunit la salutation de sainte Elisabeth à celle du saint archange Gabriel, jusqu'aux premières années du XVI[e] siècle, c'est-à-dire pendant neuf siècles, le peuple

chrétien ne posséda que la première partie de la salutation angélique; car la seconde partie, entièrement inconnue en 1508, n'apparut qu'au moment où le protestantisme allait déclarer la guerre au culte de la Vierge et des Saints. Le Bréviaire des Chartreux de 1521 s'arrêta aux mots : *Ora pro nobis peccatoribus;* mais bientôt les Franciscains et Quignonez insérèrent la formule tout entière dans leurs livres, ainsi que nous l'avons dit. (*Corresp. de Rome, 1863.*)

NEUVIÈME INVOCATION.

La sainte Trinité, sa nature, ses bienfaits. *Exemple :* Justice et miséricorde.

Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis. Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

I. *Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.* Après avoir invoqué particulièrement chacune des trois personnes divines, nous nous adressons à toutes les trois pour implorer leur miséricorde. En disant : *Trinité sainte,* nous reconnaissons qu'il y a trois personnes en Dieu ; en ajoutant : *qui êtes un seul Dieu,* nous confessons l'unité de Dieu ; car vous savez qu'il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Chacune de ces trois personnes est véritablement Dieu : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu. Il paraîtrait que ce doit être trois dieux ; mais ce n'est pas le cas : les trois personnes ne font qu'un seul Dieu, et la raison en est que toutes les trois personnes n'ont qu'une seule nature divine. Représentons-nous, par impossible, que trois personnes que je nommerai, pour rendre la chose plus claire, Pierre, Paul et Jean auraient trois corps, mais une seule âme.

Dans ce cas, on ne pourrait pas dire que ce sont trois hommes; car, pour faire trois hommes, il faudrait qu'ils n'eussent pas seulement trois corps, mais aussi trois âmes. Dans cette supposition, on pourrait donc dire de chacun, tant de Pierre que de Jean et de Paul, qu'il est un homme véritable, parce qu'ils ont en commun une seule âme qui appartient aussi à chacun en particulier. Il y a des rapports *semblables* entre les trois personnes divines. Elles ne sont pas trois dieux, parce que chacune d'elles n'a pas sa divinité propre et particulière, et cependant chacune d'elles est Dieu, parce que chacune participe à la divinité commune et la possède entièrement.

Les trois personnes divines diffèrent l'une de l'autre dans leur manière d'être; c'est-à-dire que chacune d'elles a son être éternel d'une manière différente et qui lui est propre. Le Père est de toute éternité et de lui-même; le Fils n'est pas de lui-même, mais il tire son origine du Père; il a été engendré par lui de toute éternité. Le Saint-Esprit n'est pas non plus de lui-même, il n'est pas engendré, mais il procède de toute éternité du Père et du Fils.

Ce grand mystère de l'adorable Trinité n'est indiqué qu'en général dans l'Ancien Testament; c'est Jésus-Christ qui l'a révélé d'une manière plus claire et plus distincte.

Non, nous ne saurions jamais comprendre le mystère de la très-sainte Trinité, pas même si nous possédions la science de tous les savants et même l'intelligence d'un ange[1]. Il s'agit ici,

(1) *Fides SS. Trinitatis.* Sol habet substantiam, splendorem et calorem. Sic Deus habet principium originans, Patrem; splendorem, Filium; calorem, Spiritum sanctum. Idem sol est in cœlo quantum ad substantiam; idem in oculo quantum ad lumen; idem in corpore, quantum ad calorem. Sicut persuadebatur cuidam cæco, qui aliquando viderat Solem stabat ad solem; nec poterat intelligere nec credere Trinitatem (*S. Bonav. Serm. 13. in Hexameron.*)

Sicut sol cuncta vivificat, cuncta illustrat, cuncta calefacit; et sicut ista tria : vigor, splendor et calor sunt unus sol et tamen habent distinctionem, nec sunt tres soles : sic Pater, Filius, Spiritus sanctus sunt unus Deus.

non pas d'examiner, mais de croire et d'adorer. Vous avez un fondement solide pour cet article de foi : la parole infaillible de Dieu, annoncée par l'Eglise. Foi donc et adoration : Gloire soit au Père et au Fils et au Saint-Esprit, ainsi qu'il était au commencement, maintenant et dans les siècles des siècles !

11. *Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.* Autant le mystère de la sainte Trinité est incompréhensible, autant sont indubitables les bienfaits qui nous viennent par elle. Dieu le Père est le Créateur du ciel et de la terre. Tout ce qui est dans l'univers si incommensurable, c'est lui qui l'a appelé à l'existence en le tirant du néant. C'est lui qui conserve et qui régit le monde, et sans la volonté duquel il ne se fait rien depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes. Il prévoit tout; pas un moineau ne tombe du toit sans sa volonté; même les cheveux de notre tête, il les a comptés. Sa sollicitude s'étend sur le ver de terre comme sur le chérubin qui est en adoration devant son trône; « *les yeux de tous espèrent en lui et il leur donne leur nourriture au temps opportun. Il ouvre sa main et rassasie de bénédiction tout ce qui a vie.* » (Ps. 144. 15 et 16.)

Dieu le Fils est notre Rédempteur. Dans son amour infini, il est venu sur la terre et il s'est fait homme pour parfaire l'œuvre de la Rédemption. Et comment a-t-il terminé ce grand œuvre? Il est devenu un enfant pauvre et faible, il a vécu sur la terre dans la pauvreté et la bassesse pendant trente-trois ans, il a subi les persécutions et les souffrances de toute sorte et il est mort enfin dans les plus atroces douleurs et le plus grand délaissement sur la croix. Ainsi Dieu le Fils nous a délivrés du péché et de la damnation éternelle, il nous a réconciliés avec Dieu son Père et ouvert de nouveau la porte du ciel.

Dieu le Saint-Esprit est notre Sanctificateur. Après que Notre-Seigneur a consommé l'œuvre de notre Rédemption, c'est lui qui est sans cesse occupé à nous en appliquer les fruits et à nous sanctifier. Il nous éclaire, pour que nous reconnaissions ce qui est vrai et bon ; il nous donne la bonne volonté et la force de suivre les commandements; il nous purifie des taches

du péché et verse l'amour de Dieu dans nos cœurs; il habite même en nous et nous fait parvenir grâces sur grâces, pour que nous combattions le bon combat et que nous acquérions la couronne de la vie. Le Saint-Esprit est une mère qui aime tendrement son petit enfant, qui le garde comme son pupille et qui satisfait ses besoins avec la plus grande sollicitude.

Considérez souvent ces bienfaits dont vous êtes redevables à la sainte Trinité et témoignez-lui votre reconnaissance. Soyez les enfants obéissants et aimants du meilleur des pères qui habite le ciel. Suivez les traces de votre Rédempteur, renoncez à vous-mêmes et suivez les préceptes de l'Evangile. Laissez-vous conduire par l'Esprit-Saint, suivez fidèlement ses inspirations, conservez pur votre cœur, pour que le divin Paraclet demeure continuellement en vous.

III. *Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.* Adressons avec confiance cette supplication à la sainte Trinité, qui ne refusera pas d'avoir compassion de nous; car ne sommes-nous pas les enfants du Père, qui nous aime d'un amour infini, des frères et des sœurs du Fils, qui, par amour pour nous, s'est fait homme et qui est mort pour nous sur la croix; des temples de l'Esprit-Saint, qui habite en nous? Mais hélas! que d'offenses nous avons commises contre la sainte Trinité : contre le Père par les péchés de notre ignorance, contre le Fils par les péchés de notre faiblesse, contre le Saint-Esprit par les péchés de notre malice! Nous avons sujet de craindre que la sainte Trinité ne nous rejette; mais il est une créature en qui l'adorable Trinité a mis toute sa complaisance : c'est Marie, la bienheureuse Vierge! car elle est la plus sainte des filles du Père, la mère choisie du Fils, l'épouse immaculée du Saint-Esprit. Par conséquent, elle pourra nous obtenir toutes choses de la très-sainte Trinité.

Trois jeunes docteurs, qui revenaient de l'université de Paris, furent surpris par un terrible orage sur le mont Cenis. Craignant quelqu'accident, ils firent courir leur monture le plus vite possible, afin de trouver un asile. Mais, au milieu des

coups de tonnerre et des éclairs qui sillonnaient le ciel dans tous les sens, ils entendirent une voix qui répétait d'un ton terriblement lugubre : *Frappe! atteins! tue!* Et, au même instant, la foudre atteignit l'un d'eux et le pulvérisa littéralement. Hors d'eux-mêmes de terreur, ses deux compagnons fuyaient bride abattue; mais que sert-il de vouloir fuir le malheur, lorsqu'on le porte en soi? Le tonnerre continue à gronder, les éclairs se succèdent sans intervalle et la même voix lugubre se fait entendre : « *Frappe! atteins! tue!* » A cette voix succéda un coup de foudre qui atteignit le deuxième de nos voyageurs et l'étendit raide mort sur le sol. Le troisième, qui portait nom d'Augustin, s'était déjà souhaité la mort pour échapper à une frayeur qui était plus terrible que la mort elle-même. Lorsqu'il fut revenu à lui, il se rappela une courte prière à la sainte Vierge, qu'il répétait fréquemment; il la fit cette fois avec une grande ferveur. C'était le *Sub tuum præsidium*. Après sa prière, il donna de l'éperon à son cheval; mais, ô horreur! voilà encore ce cri lamentable qui retentit : « *Frappe! atteins! tue!* » Qui pourrait dépeindre la consternation du jeune homme? Il répéta sa prière avec toute la contrition possible : « Je me mets sous votre protection, sainte Mère de Dieu... » « *Frappe! atteins! tue!* » répéta la voix. Mais une autre voix semble répondre : « Je ne veux pas frapper; car il récite le *Sub tuum* et celle qu'il invoque me lie les mains. » A ces mots, le voyageur reprend haleine et prie avec plus de ferveur encore. Bientôt l'orage se dissipa, le bleu du ciel reparut et le jeune docteur arriva au pied de la montagne. Quelque temps après, il entra dans l'ordre de saint François, qu'il ne cessa d'édifier par sa reconnaissance et sa dévotion envers Marie. (*Calend. B. V. 24 Mai.*)

Ce trait vous fait voir de nouveau la puissance de l'intercession de la sainte Vierge. Si Dieu lève la main pour faire éclater ses foudres sur les pécheurs, c'est Marie qui les prend sous sa protection et qui les sauve. Oh! suppliez-la de vous implorer le pardon de vos iniquités et la grâce de vous corriger avant

tout de votre péché dominant, qui est presque toujours la cause de vos chutes et montrez-vous digne de sa protection par une vie consacrée à la réparation de vos infidélités.

EXEMPLE.

Une jeune enfant, élevée sur les genoux d'une mère chrétienne, apprenait de celle-ci à former pour la première fois sur son corps le signe de la croix. Comme elle finissait l'invocation des trois personnes divines : « Au nom du Père, etc., » elle se tourna vers sa mère et, levant les yeux sur elle, lui dit : « Maman, il n'y a point de mère ! » La nature humaine avait parlé par la bouche de cette enfant. L'Auteur de cette nature avait dû lui ménager une réponse. Cette réponse, c'est Marie ! (*Aug. Nicolas.*)

Origine de l'*Angelus* à midi.

Depuis plus de quatre mois, Morbesan, empereur des Turcs, tenait la ville de Belgrade assiégée. Après plusieurs attaques infructueuses, il résolut de faire donner un assaut général qui dura vingt heures, et qui fut si terrible que les assiégés, accablés de fatigue, étaient sur le point de se rendre, lorsque Jean Capistran, religieux de l'ordre des Frères-Mineurs, ayant pris en main un crucifix, s'avança vers eux, et, d'une voix forte, s'écria : « O mon Dieu ! Dieu très-haut, venez à notre secours ; venez délivrer ce peuple que vous avez racheté de votre précieux sang ! et vous, ô Vierge puissante, abandonnerez-vous vos enfants à ces infidèles qui insultent à votre divin Fils, en nous disant : Où est leur Dieu ? » En prononçant ces paroles, ce saint homme versait un torrent de larmes. En un moment, son zèle et sa foi se communiquent aux chrétiens ; leur courage se ranime, et ils fondent avec tant d'impétuosité sur les Turcs, qui déjà commençaient à entrer dans la ville, qu'ils en tuent une partie, mettent le reste en déroute, et en laissent plus de cent mille sur la place.

Le pape Calixte III, informé de cette victoire miraculeuse, en écrivit la nouvelle à tous les princes chrétiens, et ordonna à toutes les églises des prières d'actions de grâces. Ce fut à cette occasion qu'il prescrivit qu'on sonnerait l'*Angelus*, entre deux et trois heures après-midi, heure à laquelle cette mémorable victoire avait été remportée.

DIXIÈME INVOCATION.

Le saint Nom de Marie. Sa beauté, sa signification, sa force.
Exemple : Vienne délivrée.

Sancta Maria, ora pro nobis. Sainte Marie, priez pour nous.

I. *Sainte Marie, priez pour nous.* Après avoir imploré la compassion de la sainte Trinité, il est juste que nous tournions maintenant nos regards vers Marie et que nous la suppliions d'intercéder pour nous ; car elle est la plus rapprochée de la sainte Trinité comme fille du Père, mère du Fils et épouse du Saint-Esprit.

Marie! quel doux, quel aimable nom[1] ! Il est si aimable que

(1) *Nomen Virginis* MARIA. (Luc, 1. 27.) Hoc nomen sanctissimum, dulcissimum, dignissimum tam sanctissimæ, tam dulcissimæ, tam dignissimæ Virginis convenientissime est impositum. *Maria* enim *amarum mare, stella maris, illuminata* vel *illuminatrix, Domina* interpretatur.

MARE AMARUM dæmonibus et *stella maris* hominibus et *illuminata* Angelis et *Domina* creaturis omnibus. *Mare* propter affluentiam et copiam gratiarum. *Omnia flumina intrant in mare.* (Eccl. 1. 7.) Flumina sunt charismata Spiritus Sancti. Omnia ergo flumina intrant in mare, dum omnia charismata Sanctorum intrant in Mariam : flumina gratiæ Angelorum, Patriarcharum, Prophetarum, Apostolorum, Martyrum, Confessorum et Virginum intrant in Mariam. Omnia flumina intrant in mare, id est,

les Anges sont transportés de joie, chaque fois qu'ils l'entendent, il est si doux que les chrétiens fervents ne peuvent se rassasier de le prononcer. Ce nom réjouit ceux qui sont en santé, il console les malades, reconforte ceux qui sont abattus, donne courage et force à ceux qui sont attaqués, remplit de suavité le dernier soupir des mourants. « O grande, ô pieuse, ô aimable Vierge, s'écrie saint Bernard ; votre Nom est si doux et si suave qu'on ne peut le prononcer sans être enflammé de votre amour et de l'amour de Dieu qui vous l'a donné! » Le B. Suso assure qu'en proférant le saint Nom de Marie, il sentait toutes les fois grandir sa confiance et son cœur embrasé du saint amour; il lui semblait que ce Nom sacré se fondait

omnes gratiæ intrant in Mariam. Quid mirum ? si omnis gratia in Mariam confluxit, per quam tanta gratia ad omnes defluxit?

Mare amarum fuit Maria in Passione Filii sui, quando suam ipsius animam gladius pertransivit. Unde ipsa potuit benedicere illud Ruth : *Non vocemini me Noemi* (i. e. pulchram,) *sed vocate me* MARA (i. e. amaram) *quia amaritudine valde me replevit Omnipotens.* (Ruth. 1. 20.) Amara fuit Noemi : quia duo filii sui fuerunt mortui. Noemi pulchra et amara signat Mariam, pulchram quidem per Spiritus Sancti sanctificationem; amaram vero per Filii sui passionem. Duo autem filii Mariæ sunt : Homo-Deus et homo purus : unius enim corporaliter, alterius spiritualiter mater est Maria. Isti duo filii ambo mortui fuerunt in passione : unus in corpore, alius mente; unus crucis acerbitate, alius mentis infidelitate. Et ideo viscera Mariæ valde repleta fuerunt amaritudine.

Mare amarum dæmonibus et Angelis ejus per ipsum oppressis, quemadmodum mare rubrum amarum fuit Ægyptiis in ipso submersis.

STELLA *maris illuminans*, cujus signo luce radiante navigantes per mare mundi in navi innocentiæ vel pœnitentiæ dirigit ad littus cœlestis patriæ.

Stella purissima purissime vivendo, radiosissima radium æternum pariendo, utilissima ad littus patriæ dirigendo.

Stella illuminata per præsentiam Dei, per gratiam in mundo et a gloria in cœlo, ut, sic illuminata, fieret illuminatrix in mundo et in cœlo. Illuminatrix per exempla virtutum, per beneficia lucidissimæ misericordiæ suæ, per lucidissimam gloriam suam.

DOMINA : cœlestium, terrestrium, inferorum; Angelorum scilicet, hominum et dæmonum. (*Extrait du Speculum Virginis de S. Bonaventure.*)

comme un rayon de miel au fond de son âme et, ivre d'une sainte joie, il s'écriait : « O doux Nom de Marie! Que sera-ce donc de Marie elle-même, si déjà son Nom est si doux et si suave? »

Après le saint Nom de Jésus, aucun autre ne nous sera cher comme celui de Marie. Portez-le toujours dans votre cœur, prononcez-le souvent, mais toujours avec respect et piété. Commencez et terminez votre journée en l'invoquant. Votre travail vous pèse-t-il, vous trouvez-vous seul en route, vous éveillez-vous la nuit, une tentation vous assaille-t-elle, invoquez le saint Nom de Marie.

II. *Sainte Marie, priez pour nous.* Le Nom de Marie est très-significatif. Il signifie d'abord : *Souveraine, Dame.* Et Marie est en effet notre Souveraine; car, en qualité de Mère de Dieu, elle possède, après Dieu, l'empire le plus auguste au ciel et sur la terre. « Marie, dit saint Pierre Chrysologue, est dite avec droit *Notre-Dame,* car la circonstance où elle est devenue la Mère de Dieu, du Souverain Seigneur de tout l'univers, ne l'a pas seulement délivrée de toute sujétion, mais l'a élevée au-dessus de toute autre créature. » Elle est vénérée comme Maîtresse par tous les chrétiens orthodoxes, et des milliers la nomment tous les jours Notre-Dame. Les princes et les puissants de la terre la reconnaissent comme leur Dominatrice et mettent sous sa protection leurs pays et leurs sujets; même les Anges du ciel reconnaissent sa domination et lui témoignent leurs respects.

Marie signifie encore : *Etoile de la mer.* Cette dénomination, dit encore saint Bernard, convient admirablement à la sainte Vierge; car, de même qu'une étoile donne sa lumière sans perdre de sa clarté, de même la plus pure des vierges a mis au monde son divin Fils, sans nuire à sa virginité. Elle est cette étoile admirable issue de Jacob, dont les rayons illuminent tout le monde, dont la splendeur éclate dans le ciel et pénètre jusqu'aux abîmes de la terre, se répandant sur toutes les parties du monde, qui réchauffe les cœurs, fait mûrir les vertus et

consume les vices. Cette belle et brillante étoile fut élevée au-dessus de l'horizon de l'Océan, pour qu'elle répandît sur toutes choses la lumière de ses vertus et de ses exemples.

Marie veut dire en outre : *Mer, Mer d'amertume.* Pouvait-il y avoir un nom plus convenable pour celle dont la vie fut en réalité un Océan de douleurs ? Quels flots amers nous rappellent la prophétie de Siméon, dans le temple de Jérusalem, la fuite en Egypte, la recherche de l'enfant perdu qui dura trois longs jours, la vue de Jésus maltraité, garrotté, condamné à mort; enfin le *Stabat Mater*, Marie debout au pied de la croix ! Que n'a pas dû ressentir son cœur maternel, lorsque, du haut de la croix, ces paroles frappèrent ses oreilles : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » lorsqu'il inclina la tête et expira ! Quelle affreuse situation pour une mère et pour une telle mère de tenir sur ses genoux le corps inanimé de son Fils, d'un tel Fils ! Vraiment, l'âme de la Vierge a été submergée dans une mer d'amertume tellement inexprimable, que saint Ildephonse ne craint pas d'affirmer que les douleurs de Marie ont dépassé celles de tous les martyrs réunies et saint Anselme ajoute qu'en comparaison avec le martyre de la Mère de douleurs celui des saints martyrs est peu de chose.

Reconnaissons Marie comme notre Souveraine et soyons-lui soumis. Portons nos regards vers cette étoile de la mer, qui nous montrera le port de la bienheureuse éternité. Méditons, imitons ses exemples de vertus. Quoiqu'elle fût la Mère de Dieu et plus pure que les Anges du ciel, cependant Dieu qui l'aimait l'a inondée de souffrances, précisément parce qu'il l'aimait. Comment, après cela, irions-nous nous plaindre de nos croix, nous qui sommes pécheurs et qui devrions être heureux de pouvoir, par ce moyen si facile, acquitter nos dettes envers Dieu ? Prions Marie, qui nous obtiendra pour cette fin la patience et la résignation.

III. *Sainte Marie, priez pour nous.* Le nom de Marie possède une force merveilleuse : « Après le nom de Jésus, dit Richard de Saint-Laurent, il n'y a point de nom dans lequel on trouve

une si puissante assistance et qui procure de si grandes grâces aux hommes que le Nom de Marie. » — « Les démons, dit le vénérable Thomas à Kempis, ont une telle crainte de la Reine du ciel qu'ils s'enfuient loin de celui qui prononce son saint Nom, comme d'un feu dévorant. » L'histoire suivante servira à prouver la vertu du saint Nom de Marie.

L'année 1683, les Turcs assiégeaient la ville de Vienne. Leur armée était si nombreuse et à tel point favorisée de la fortune, que tout espoir semblait perdu pour la malheureuse ville et que, désespérant du succès, l'empereur Léopold Ier prit la fuite. Dans cette extrémité, on eut recours à Marie de tous les côtés, on invoqua son saint Nom avec confiance et avec un grand élan de dévotion. Le jour de sa Nativité, on pria avec redoublement de ferveur; cette prière fut exaucée, car tout à coup on vit apparaître dans le lointain, sur les collines, des étendards flottants au vent. C'était le pieux héros Jean Sobieski, qui arrivait à la tête de ses Polonais. L'armée était petite, mais la piété du chef et des soldats avait attiré la protection du Ciel. Le 12 septembre, Sobieski assista à la messe, qu'il voulut servir lui-même et pendant laquelle il communia. Après la messe, il mit solennellement sous la protection de Marie tous ses soldats et reçut la bénédiction apostolique. Il parcourut ensuite tous les rangs de l'armée, en s'écriant : « Avançons maintenant avec courage, car nous sommes sous la protection de la Mère de notre Rédempteur, et prenons pour signe de ralliement le saint Nom de Marie! » On ne tarda pas à voir le camp des infidèles. Les Polonais reculèrent involontairement de frayeur, en voyant leur grand nombre et en entendant le bruit des centaines de bouches à feu dont l'ennemi disposait; ils affirmèrent que le Ciel seul pourrait donner la victoire par un miracle. Le combat commença; mais l'élan des chrétiens fut si terrible que le Khan des Tartares ne vit de salut que dans la fuite et entraîna avec lui le grand visir qui écumait de rage. En quelques heures, toute l'armée des Turcs était dispersée; la défaite fut si grande que tout le champ de bataille resta couvert de cadavres. Ceux

qui ne purent trouver leur salut dans la fuite trouvèrent la mort dans les eaux du Danube. Les vivres, les armes, les munitions, les drapeaux, tout devint la proie du vainqueur. Sobieski fit son entrée triomphale dans la capitale et se rendit avant tout à l'église, pour y témoigner sa reconnaissance au Seigneur par le chant du *Te Deum*, qu'il voulut entonner lui-même. Depuis cette mémorable bataille, il porta toujours sur lui, dans toutes ses entreprises, une image de la sainte Vierge; afin de conserver la mémoire de cette délivrance miraculeuse, le pape Innocent XI ordonna que la fête du saint Nom de Marie serait célébrée dans toute la chrétienté le premier dimanche après la fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Ayez donc confiance dans l'intercession de Marie et suivez en cela les conseils que nous donne saint Bernard : « Qui que vous soyez, dit-il, ne détournez pas vos yeux de l'étoile, si vous ne voulez pas être emportés par l'orage. Lorsque l'ouragan des tentations mugit, que vous touchez aux récifs de la tribulation, levez vos yeux vers l'étoile, regardez Marie ! Êtes-vous ballottés par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la calomnie, de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie ! Si c'est la colère, l'avarice, les incitations de la chair qui se jettent sur la barque de votre cœur, appelez Marie; si vous êtes pénétrés de l'ingratitude de vos péchés, de l'effroi de votre conscience, de la crainte du jugement; vous voyez-vous au bord de l'abîme de la tristesse et du désespoir, pensez à Marie et invoquez-la. Que jamais elle ne sorte de votre bouche, jamais de votre cœur. En la suivant, vous ne quitterez jamais la voie droite, en l'implorant, jamais vous ne désespérerez ; si elle vous soutient, jamais vous ne tomberez; si elle vous protége, vous n'avez rien à craindre; si elle vous conduit, vous ne sentirez pas la fatigue ; si elle vous est favorable, vous trouverez le port. De la sorte, vous pourrez expérimenter par vous-mêmes, combien l'Evangéliste a eu raison de dire : *Et le nom de la Vierge était Marie.* (Luc. 1. 27.)

Le culte de Marie est conforme à la nature de l'homme.

La *Feuille de la conversation* de Francfort (1849, n°s 206 et 207) donne des détails sur une solennité qui y avait lieu à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du poète Goëthe, lequel était né à Francfort en 1749. « Je ne vous dépeindrai pas, dit un témoin oculaire, l'enthousiasme de la population qui avait orné la statue du *grand homme* et qui se trouvait, ce jour-là, rassemblée devant le monument sur une des places publiques de la ville. Tout à coup quelques spectateurs viennent à proposer à la foule de visiter la tombe de la mère de Goëthe. Ils ajoutaient : qu'il ne convenait pas, après avoir fait une ovation au fils, d'oublier entièrement la mère qui lui avait donné le jour. La multitude suivit en masse ceux qui avaient fait la proposition, jusqu'au cimetière, où la solennité recommença. L'Eglise catholique, en exaltant le culte de la Vierge, prétend aussi qu'il n'est pas convenable d'oublier de rendre des honneurs à la Mère, dont elle adore le Fils.

L'histoire de la statue merveilleuse de la sainte Vierge, conservée aujourd'hui dans l'église N.-D. de la Chapelle, à Bruxelles.

Cette image depuis si célèbre se trouvait, en ces temps-là, dans la chapelle de Saint-Christophe. Le Père Costerus, de la Compagnie de Jésus, y entendait des confessions. Sa sainteté, son éloquence et son savoir ramenaient à Dieu les âmes les plus rebelles. Parmi les pécheurs que sa parole avait convertis, il s'en présenta un qui, après l'aveu d'un grand nombre de fautes, s'accusa d'avoir voué son âme au démon et d'avoir signé de son sang ce pacte affreux. Il désirait ardemment que ce billet coupable revînt entre ses mains, et conjurait le Père avec larmes de lui obtenir cette faveur. Costerus, ému et ne doutant pas que rien ne fût impossible à la Reine des cieux, montra au misérable sa statue qui couronnait l'autel : « c'est

là, dit-il, qu'il faut chercher du secours; dans quelques instants, je dois offrir la sainte victime au pied de Celle qui a vaincu l'enfer; je joindrai mes vœux aux vôtres. » En effet, il vint offrir le Saint Sacrifice devant le malheureux que les sanglots étouffaient. Et voici qu'un moment après la consécration, on vit descendre du haut de l'autel une énorme araignée : elle tenait le billet fatal; après être restée quelques instants suspendue à son long fil, au-dessus du calice, elle laissa tomber sur le corporal le pacte de ce nouveau Théophile et disparut soudain. Le Père acheva, la joie dans le cœur, l'auguste sacrifice; après quoi, il appela dans la sacristie le coupable encore tremblant, lui montra son billet, et, en sa présence, le livra aux flammes. Le bruit de ce prodige arriva jusqu'aux oreilles d'Albert et d'Isabelle; ils voulurent voir la statue miraculeuse et l'ornèrent avec magnificence.

ONZIÈME INVOCATION.

Mère de Dieu. Sa signification, sa dignité, conséquences.
Exemple : Pécheur converti.

Sancta Dei Genitrix, ora pro nobis. Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.

1. *Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.* Marie est la Mère de Dieu, non pas dans ce sens que la sainte Vierge aurait donné à son Fils la nature divine, car c'est du Père, dont il a été engendré de toute éternité, qu'il la tient. Mais le Christ est né de Marie, après avoir pris en elle, par l'opération du Saint-Esprit, la nature humaine et l'avoir unie en une seule et même personne avec sa divinité. Or donc, comme Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu et que Marie l'a mis au monde après qu'il eut pris dans son sein la nature humaine, le titre de Mère de Dieu

lui revient à bon droit. C'est pourquoi saint Cyrille s'exprime ainsi : « Si Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, comment la sainte Vierge qui l'a enfanté, ne serait-elle pas Mère de Dieu ? » L'Ange lui-même lui a reconnu ce titre implicitement, en disant : *L'Esprit-Saint viendra sur vous et la force du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint, qui doit naître de vous, sera appelé Fils de Dieu.* (Luc. 1. 35.) D'après ces paroles, celui qui doit être conçu du Saint-Esprit et naître de la Vierge, est le Fils de Dieu ; en conséquence, elle doit être la Mère de Dieu. Marie elle-même le reconnaît en nommant Jésus son Fils. (Luc. 2. 48.) Mais si Jésus, Fils de Dieu et Dieu lui-même, est son Fils, que peut-elle être autre que Mère de Dieu ? Aussi les chrétiens de tous les âges ont-ils honoré la sainte Vierge comme telle. Lorsque l'impie Nestorius, patriarche de Constantinople, avança publiquement qu'on ne pouvait avec droit nommer la sainte Vierge Mère de Dieu, il y eut une grande consternation parmi les fidèles, et tout le monde s'éleva contre le blasphémateur. Sur les instances de saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, et du consentement du Pape saint Célestin, un Concile universel fut convoqué dans la ville d'Ephèse, en 431. Pendant que les Pères étaient rassemblés dans l'église principale, le peuple attendit du matin au soir à la porte de l'église. On oubliait tout pour ne penser qu'à l'honneur de Marie. Lorsque, dans la soirée, les portes furent ouvertes et que les fidèles entendirent la voix de saint Cyrille proclamant l'acte de condamnation et la déposition de Nestorius, un cri de joie retentit de toutes parts. « L'ennemi de la sainte Vierge est vaincu ! Honneur et gloire à la sainte Mère de Dieu, qui a remporté la victoire ! » Ainsi criait le peuple, comme d'une seule bouche. Les évêques furent reconduits au logis par des milliers de fidèles qui portaient des torches allumées ; les femmes faisaient brûler de l'encens dans les rues par lesquelles ils passaient. On ne voyait partout que feux de joie, dont les flammes s'élevaient vers le ciel unies aux jubilations des habitants. Quant à Nestorius, sa fin fut des plus déplora-

bles; il mourut abandonné de Dieu et des hommes, et sa langue fut dévorée toute vivante par les vers. Il mourut pitoyablement.

Remercions Dieu de ce que nous pouvons vénérer en Marie, la Mère de notre Dieu; car si elle n'était pas véritablement Mère de Dieu, Jésus-Christ, qu'elle a conçu et enfanté, ne serait ni Fils de Dieu, ni véritablement Dieu. Or, s'il n'était pas Dieu, sa doctrine n'étant que celle d'un simple homme, ne mériterait pas une foi ferme et absolue; ses miracles ne seraient que des illusions; notre Rédemption serait vaine et tout le christianisme s'effondrerait. Vous voyez donc combien il est important de croire que Marie est Mère de Dieu et de l'honorer comme telle.

II. *Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.* Comme Mère de Dieu, Marie possède une dignité incompréhensible[1]. Pour en apprécier la grandeur, nous devrions pouvoir comprendre celle de Dieu lui-même. Tout ce qu'il y a, après Dieu, de grand et de vénérable au ciel et sur la terre disparaît, pour ainsi dire, dans le néant, si nous le comparons avec la dignité de Mère de Dieu. Marie est la Mère de Dieu, cela veut donc dire qu'elle est élevée à une dignité plus haute que les reines de la terre qui ne mettent au monde que des rois terrestres; quant à Marie, elle a enfanté le Roi du ciel et de la terre. Mère de Dieu, cela veut dire : plus élevée en dignité que tous les Saints; car si les

(1) La Mère de Dieu résume, en quelque sorte, tous les prodiges de l'éternel amour. Le Fils de Dieu s'est fait homme, afin qu'une fille d'Adam, que la sœur de notre chair, pût devenir l'Epouse de Dieu notre Père, la Mère de Dieu le Fils, le paradis de délices du Saint-Esprit, le chef-d'œuvre de la sainte Trinité. Dieu s'est fait homme, afin que l'homme, par la maternité divine de la Vierge immaculée, pût devenir fils et frère de Dieu. Marie est donc comme le résumé de la religion tout entière. Le mystère de la maternité divine renferme, pour qui sait bien le pénétrer, autant qu'il est donné à l'intelligence chrétienne de le faire, ce mystère renferme à titre de prémisses ou de conséquences : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la vie éternelle, en un mot toute l'économie du christianisme. Annoncer les prérogatives de Marie, c'est donc faire un cours complet de religion.

Saints ont été couronnés de gloire tout en n'étant que les amis de Dieu, Marie est la Mère de Dieu! Oui, Marie surpasse en dignité même les chœurs les plus élevés des Anges : les Chérubins et les Séraphins; car, quoiqu'ils soient les plus rapprochés du trône de Dieu, il n'est aucun d'entre eux qui puisse dire à Jésus : « Vous êtes mon Fils! » — « Marie, dit saint Thomas d'Aquin, en devenant Mère de Dieu, a acquis une dignité presqu'infinie, à cause de cette union intime avec le souverain Bien. » Grande est la dignité d'une mère qui a un prince pour fils; plus grande est la dignité d'une mère dont le fils est roi; plus grande encore celle de la mère d'un empereur; mais qui concevra la grandeur de la dignité de Marie, laquelle a enfanté Celui, au nom duquel ploient les genoux de tous ceux qui sont au ciel, sur la terre et dans les enfers, Celui qui règne dans les cieux, à la droite du Père tout-puissant; Celui qui viendra un jour, avec grande puissance et majesté, pour juger les vivants et les morts; en un mot, Celui qui est Dieu, béni et adoré éternellement? Saint Bonaventure a bien raison de dire : « Marie est la Mère de Dieu; par là elle a acquis une grande dignité. Dieu pourrait, il est vrai, créer un autre monde que le monde actuel; il pourrait créer un ciel plus grand que celui qui est au-dessus de nous; mais il ne pourrait créer une mère plus grande que l'est la Mère de Dieu. » Marie elle-même ne peut s'empêcher d'admirer cette dignité; c'est pourquoi elle chante, dans son admirable cantique : *Dès maintenant toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses.* (Luc. I. 49.)

Admirons donc la dignité de la sainte Mère de Dieu et témoignons-lui des honneurs plus grands qu'à tous les Anges et qu'à tous les Saints. Mais considérez aussi que Dieu l'a élevée si haut à cause de son humilité : elle fut la plus humble de son sexe; ce qui attira les regards de Dieu, qui la choisit pour la Mère de son Fils. Soyez donc humbles; bannissez de votre cœur toute vanité, tout amour-propre. Ne vous croyez pas meilleurs que les autres et gardez-vous de jeter un regard de dédain sur les

hommes, même les plus méchants. Acceptez avec paix et résignation les humiliations qui vous arrivent, et ne vous emportez pas contre ceux qui vous froissent, même dans votre honneur. Si vous êtes humbles de cœur, Dieu aura en vous sa complaisance et il vous élèvera un jour dans le ciel.

III. *Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.* Pour la raison que Marie est la Mère de Dieu, nous pouvons aussi lui demander avec pleine confiance de prier pour nous. Qui pourrait croire, en effet, que Jésus refuserait d'exaucer une demande que sa Mère lui présente? Si déjà il aime à exaucer l'intervention des Saints qui ne sont que ses amis, comment pourrait-il laisser demander en vain sa Mère qu'il chérit d'un amour filial? « Non, dit saint Théophile, évêque d'Alexandrie; le Fils se réjouit, lorsque la Mère lui demande quelque chose, car il souhaite que tout ce qu'il nous accorde, il puisse l'accorder par sa Mère, afin de la récompenser de la sorte des bienfaits dont il est redevable à Celle de laquelle il a reçu son corps[1]. »

Un jeune homme, qui s'était rendu coupable d'un grand nombre de péchés contre la pureté, alla un jour se confesser au Père Zucchi. Le confesseur l'accueillit avec affabilité et compassion et lui dit que la dévotion à la sainte Vierge était seule capable de le délivrer de ses habitudes dégradantes. Il lui ordonna ensuite de réciter pour sa pénitence un *Ave Maria* en se levant et autant en se mettant au lit, et d'offrir à la sainte Vierge ses yeux, ses oreilles, ses mains, son cœur et tout son corps, en la priant de les conserver comme sa propriété. Puis,

(1) Pour pouvoir vous être secourable, dit Bossuet, il fallait deux conditions : que sa grandeur l'approche de Dieu, que sa bonté l'approche de nous. La grandeur est la main qui puise, la bonté la main qui répand et il faut ces deux qualités, pour faire une pareille communication.... Que devient donc cette banale inculpation de *confondre Marie avec la Divinité*, si c'est cette pure humanité, jointe à la maternité de Marie, qui est le sujet de notre confiance? Dieu pur et invisible est le terme, Jésus-Christ, Homme-Dieu, est la voie, Marie est le seuil de tout culte. (*Aug. Nicolas.*)

il devait baiser la terre à trois reprises. Le jeune homme accomplit cette pénitence, sans que d'abord il parût en profiter beaucoup. Mais son confesseur l'engagea, malgré cela, à conserver l'habitude de cette pratique et à mettre sa confiance en Marie. Peu après, le jeune homme quitta Rome et fit un voyage lointain, qui dura plusieurs années. De retour, il va de nouveau trouver son ancien confesseur qui, à sa plus grande joie et admiration, le trouva tout à fait changé et libre de ses vices d'autrefois. « Dites-moi donc, mon fils, dit l'homme de Dieu, comment avez-vous fait pour obtenir un changement si heureux dans votre conduite? » Le jeune homme répondit : « La sainte Vierge a daigné bénir la pratique que vous m'aviez conseillée. Mais ce n'était pas encore tout : lorsque le confesseur raconta en chaire ce trait constatant la puissante intercession de Marie, un capitaine, qui entretenait des rapports criminels avec une femme, se trouvait dans l'église et se proposa, pour déchirer les liens qui le retenaient, d'employer les mêmes moyens. Effectivement, lui aussi renonça à ses coupables habitudes et changea de vie. » (*Segneri.*)

Ces grâces de conversion, obtenues par la médiation de la Mère de Dieu, doivent nous stimuler à l'invoquer dans tous nos besoins spirituels et corporels. Si vous avez à combattre quelque péché d'habitude, qui est pour vous la cause de fréquentes rechutes, prenez comme dit à vous-même le conseil du P. Zucchi : Récitez tous les jours, matin et soir, un *Ave Maria,* donnez-vous comme propriété à la sainte Vierge, baisez la terre en vous humiliant intérieurement devant Dieu, et si, muni d'une sincère volonté de vous corriger, vous continuez pendant quelque temps cette pratique, qui est d'ailleurs si facile, vous verrez qu'un plein succès vous récompensera de votre fidélité et de votre confiance en Marie.

Deux aspects de la Maternité divine.

L'*Annonciation et la Visitation* de la sainte Vierge forment comme deux aspects de la Maternité divine : l'Annonciation nous la fait envisager *avant* et la Visitation *après* l'événement. L'intention évangélique de ce rapport est manifeste, non-seulement par la continuité qui joint les deux récits, mais par les traits qui les font correspondre. Dans l'Annonciation, l'ange annonce à la Vierge qu'elle sera Mère du Fils de Dieu ; dans la Visitation, le cantique de Marie les élève et les exalte. (*Aug. Nicolas : Marie d'après l'Evangile.*)

Motifs de confiance en la Mère de Dieu.

Il y a dans la Mère de Dieu une admirable appropriation au ministère de médiation, soit de notre côté, soit du côté de son divin Fils, soit enfin en elle-même.

1° *De notre côté,* en effet, elle n'a rien qui soit à redouter : c'est une pure créature. En elle, la divinité n'est à aucun degré. Et comme elle n'a pas de divinité, elle n'a pas à exercer de justice. Dépendante de Dieu, comme nous, c'est notre sœur; nous pouvons recourir à elle sans aucune crainte et commencer par l'apprentissage, en quelque sorte, de la confiance envers son Fils.

2° *Du côté de ce Fils,* tout par Marie est à espérer; car elle est la plus parfaite et la plus élevée des créatures, ayant un rapport nécessaire avec Dieu, et n'étant, si j'ose ainsi dire, guère moins unie à l'humanité de son divin Fils que cette humanité l'est à la divinité.

3° *En elle-même* enfin, elle est Mère et, merveilleuse ressource, Mère des deux côtés : Mère de Dieu, Mère des hommes; pouvant tout obtenir comme Mère de Dieu, voulant tout accorder comme Mère des hommes, et d'autant plus autorisée et intéressée même à concourir ainsi à notre salut, que c'est à cette unique fin qu'elle a été choisie et qu'elle doit sa glorieuse Maternité. (*Aug. Nicolas.*)

DOUZIÈME INVOCATION.

La Virginité. Marie en est l'origine, l'idéal et la conservatrice[1].
Exemple : Saint Vincent Ferrier

Sancta Virgo virginum, ora pro nobis. Sainte Vierge des Vierges, priez pour nous.

I. *Sainte Vierge des vierges, priez pour nous.* Nous appelons Marie la Vierge des vierges, parce que c'est elle qui a ouvert la glorieuse et innombrable lignée des vierges chrétiennes. Elle est, dit saint Ambroise, la première de son sexe qui a déployé l'étendard de la sainte virginité. — Chez les Juifs, la virginité était peu en honneur ; on faisait plus de prix de la maternité et de la fécondité. Aussi les filles juives s'empressaient-elles, aussitôt qu'elles étaient nubiles, à s'engager dans le mariage, et cela non pas tant par sensualité qu'à cause de l'honneur qu'on attachait à la maternité. Dieu n'avait ni prescrit ni conseillé le célibat aux Juifs ; il n'y avait encore attaché aucune promesse, parce que ce peuple était trop matériel et peu propre à une haute perfection. C'est pourquoi nous chercherions en vain, dans tout l'Ancien Testament, un exemple constatant qu'un juif ait vécu dans le célibat pour motif religieux. Marie seule fait exception. Elle est la première et l'unique de son peuple qui

(1) *Descendet sicut pluvia in vellus.* (Ps. 71. 6.) B. Virgo velleri comparatur, quia sicut de vellere fiunt vestes, ita caro Christi facta est de carne Virginis quasi vestis ejus. *Et habitu inventus ut homo.* (Phil. 2. 7) Et sicut vellus sine læsione sumitur de ove, sic Christus de Maria sine læsione exivit et sine virili semine. Et sicut vellus plenus est rore, ita Maria virtutis plenitudine. (*In Bonav. Psalm. 71.*) Luna Soli conjuncta radium solarem recipit et accensa radium receptum ad terram transfundit. Sic Maria paternum radium Dei, Verbum caro factum, in se concepit et conceptum sine virginitatis detrimento peperit et transfundit. (*Bonav. Eccl. hierarch. p. 2. c. 7.*)

résolut de vivre et de mourir vierge. Les saints Pères assurent même qu'elle en fit le vœu. Il est vrai que dans la suite elle épousa saint Joseph ; toutefois, elle ne fit pas d'elle-même cette démarche, mais, comme l'affirme saint Augustin, elle se fit par l'inspiration de Dieu qui lui donna l'assurance expresse que Joseph, loin de la priver de sa virginité, en serait le gardien et le protecteur. L'Evangile, du reste, suffit pour nous montrer avec quelle fermeté elle était résolue, même après son mariage avec saint Joseph, de conserver la pureté virginale. L'ange lui dit : « Et voilà que vous concevrez dans votre sein et enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. » A ces mots, Marie demande, pleine d'étonnement : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? [1] » Elle veut dire : Comment pourrai-je devenir mère, vu que je me suis donnée à Dieu dans l'état de virginité ? Ce ne fut qu'après avoir reçu de l'ange l'assurance qu'elle concevrait du Saint-Esprit le Fils de Dieu et que, par conséquent, sa pureté virginale n'en subirait aucune atteinte, qu'elle donna son consentement, en disant : « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole !* » (Luc. I. 38.) L'auguste exemple donné par la sainte Vierge a engagé de tous temps beaucoup de chrétiens à former à leur tour la résolution de servir Dieu dans la pureté virginale. Dès lors, la virginité fut honorée et pratiquée dans les palais des princes comme dans les chaumières des pauvres. Des fils et des filles appartenant à toutes les conditions quittèrent le monde, firent le vœu de virginité et on vit même des personnes mariées renoncer à leur droit pour vivre ensemble comme frère et sœur. L'histoire nous fait connaître aussi un

(1) *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (Luc. 1. 34.) Virum non cognosciturum me propono ; et ita sum virgo et mente, et carne et proposito. Secundum Apostolum jam non cogitabat quæ carnis erant ; sed quæ Domini sunt, ut sancta esset corpore et spiritu. Et ideo non irrationabiliter quærebat quomodo debebat prolem concipere, quæ proponebat virum non cognoscere, ut, si posset esse, quod haberet simul virginitatem et fœcunditatem, tunc consensum præberet. (*Bonav. in cap. 1 Luc.*)

grand nombre de vierges qui déclinèrent les alliances les plus honorables, pour imiter Marie; d'autres préférèrent la mort à la perte de la belle vertu.

Honorons et aimons donc la pureté virginale; car il n'y a pas de vertu plus belle ni plus aimable. « La virginité, dit saint Jean Chrysostôme, brille d'un éclat plus beau que le soleil; elle retire l'homme aux affections terrestres et le rend capable de fixer ses yeux purifiés sur le soleil de justice. » Heureuse l'âme qui se sent appelée à la vie angélique de la virginité! Plus heureuses celles qui la pratiquent, victimes volontaires de la mortification, à la suite de Jésus et de Marie! Faites au moins en sorte de conserver, selon votre état, la pureté sans laquelle vous ne pouvez vous sauver.

II. *Sainte Vierge des vierges, priez pour nous.* Marie est nommée la Vierge des vierges, parce qu'elle est la plus pure d'entre toutes. Ce qu'est le soleil parmi les astres, Marie l'est parmi les vierges et la pureté de toutes les vierges pâlit devant la candeur de son innocence. C'est pourquoi le Cantique des cantiques la compare aux lis, tandis qu'il met les autres vierges en parallèle avec les épines : « Comme le lis entre les épines, ainsi est mon amie parmi les filles. » (Cant. 2. 2.) Toutes les vierges, quelque pures qu'elles puissent être, n'en sont pas moins des épines, des épines pour elles-mêmes et pour les autres. Des épines pour elles-mêmes : car la chair se régimbe contre l'esprit et occasionne en elles mille tentations, qu'elles doivent sans cesse combattre et vaincre, pour que leur pureté demeure intacte. Des épines pour les autres : car, pour simples qu'elles soient dans leur toilette, modestes dans leur maintien, pudiques dans leur conversation, elles donnent fréquemment, même malgré elles, l'occasion à des tentations pour autrui. Il n'en est pas ainsi de Marie, qui est le lis entre les épines. Elle n'eut pas, aussi longtemps qu'elle vécut, à combattre la moindre tentation contraire à la belle vertu; car, comme jamais elle n'avait été sujette au péché originel, elle était préservée de toute mauvaise concupiscence. Il ne s'éleva jamais

dans son cœur l'ombre d'une pensée ou le moindre désir impur, elle était un ange vivant dans la chair. De même ne fut-elle jamais l'occasion de la moindre tentation pour personne ; elle n'inspirait, au contraire, à tous ceux qui l'approchaient que de saintes pensées et de saintes affections. « La beauté de la très-sainte Vierge, dit saint Thomas d'Aquin, réveillait dans tous ceux qui la voyaient l'amour de la chasteté. » Saint Jérôme dit que, vraisemblablement saint Joseph était redevable de la conservation de cette vertu à sa conversation avec Marie. C'est pourquoi il écrit à Stelvidius qui niait la virginité de Marie : « Vous dites que Marie n'est pas restée vierge ; je dis le contraire et je vais même plus loin : je dis que c'est par Marie que Joseph a conservé sa pureté virginale. » Il n'y a pas jusqu'aux images que nous avons de la Mère de Dieu qui ne réveillent dans les fidèles l'amour de la belle vertu, et l'histoire nous montre un grand nombre de chrétiens qui ont été tellement épris de la virginité par le simple aspect d'une image de la Vierge, qu'ils se sont obligés par un vœu de la conserver intacte jusqu'à la mort. Sachez aussi que la sainte pureté est une vertu très-délicate, qui peut être bien facilement souillée ou anéantie. Elle ne supporte pas de mauvaises pensées volontaires, de sales imaginations, de regards indécents. Veillez donc et rappelez-vous souvent la sainte présence de Dieu. Si la moindre pensée impure vient à vous assaillir, rejetez-la avec fermeté et gardez-vous de vous y arrêter un seul instant avec plaisir. Veillez sur vos yeux et ne regardez avec légèreté rien de ce qui pourrait occasionner en vous de mauvaises pensées ou des désirs impurs. N'entretenez pas de commerce avec des hommes qui aiment les entretiens impurs. Si vous ne pouvez éviter leur société, conservez au moins votre sérieux et gardez le silence, tout en manifestant votre désapprobation des propos impurs que l'on tient en votre présence. Peu importe qu'en pareille occurrence on se moque de ce qu'on appelle vos scrupules ; c'est une petite croix qu'il faut porter pour l'amour de Dieu et de la vertu. Evitez tous les mauvais

attouchements sur vous-même ou sur d'autres ; ce serait chaque fois un coup meurtrier porté au cœur de la belle vertu. Servez Dieu avec un cœur chaste dans un corps pur.

III. *Sainte Vierge des vierges, priez pour nous.* Marie est la Vierge des vierges, parce qu'elle affectionne et chérit les âmes pures et virginales et les prend sous sa protection spéciale. Il est vrai qu'elle est la Mère de tous les chrétiens ; mais elle l'est plus spécialement des âmes chastes. Elle les entoure des preuves de son amour, elle veille sur elles avec sollicitude : car elle reconnaît en elles les épouses de son Fils.

Saint Vincent Ferrier, célèbre par son zèle dévorant pour la conversion des pécheurs, se distingua dès le berceau par sa dévotion envers la sainte Vierge. Il s'appliquait continuellement à plaire à la Reine du ciel par l'imitation de ses vertus et par la pureté angélique de son cœur. Or, comme Satan prévoyait que ce serviteur de Marie deviendrait pour un grand nombre un instrument de conversion, il ne laissa passer aucun moyen pour l'amener à une chute. Mais le saint sut éluder tous les efforts que fit l'enfer, moyennant la protection de sa sainte Protectrice. Un jour qu'il lisait dans sa cellule le traité de saint Jérôme sur l'éternelle virginité de la sainte Vierge, il interrompit cette lecture, emporté qu'il se sentait par un ardent amour de cette précieuse vertu ; il se jeta à terre, en suppliant sa sainte Mère de lui accorder la grâce de ne jamais permettre que sa chasteté virginale subît la moindre atteinte. Sa prière terminée, il entendit ces paroles : « La virginité est une vertu rare ; cette grâce n'est accordée qu'à peu d'hommes et vous ne pouvez vous flatter d'être de ce petit nombre. » La surprise du serviteur de Dieu, en entendant ces mots, fut très-grande. Il ne pouvait guère supposer que la Mère de la chasteté refusât son intercession à ceux qui implorent d'elle une si riche vertu. Il n'en continua pas moins ses supplications avec plus de ferveur qu'auparavant. Alors la sainte Vierge lui apparut entourée d'une splendeur céleste et lui dit : « Ne vous troublez pas, mon fils : ce que vous venez d'entendre est

l'œuvre du père du mensonge, qui ne cherche qu'à vous effrayer et à vous décourager. Prenez courage, mon fils, et persévérez dans la résolution que vous avez prise et agissez conformément à l'obligation que vous avez assumée. Le démon, il est vrai, vous tendra ses filets, il vous préparera des combats, mais fortifié par la grâce, vous resterez vainqueur. » Après avoir dit ces paroles, la sainte Vierge disparut, laissant notre saint inondé de joie intérieure et fortifié d'un courage surnaturel. Depuis cette apparition, Vincent Ferrier mena la vie d'un ange, plutôt que celle d'un homme et marcha de progrès en progrès dans la perfection. Marie aidant, il conserva l'innocence du baptême jusqu'à sa mort.

Dans chaque tentation contre la belle vertu, tournez-vous vers Marie et implorez sa protection maternelle. Elle combattra avec vous et pour vous et vous obtiendra avec la victoire la grâce de conserver dans sa première fraîcheur le lis de la chasteté.

Amour de saint Stanislas Kostka pour la sainte Vierge et de la sainte Vierge pour Stanislas.

Dès sa plus tendre enfance, saint Stanislas de Kostka avait une grande dévotion pour la sainte Vierge et cette dévotion ne fit que s'accroître avec les années. Pendant son noviciat chez les Jésuites, il fit une étude toute spéciale de tout ce qu'on a dit de plus sublime et de plus propre à donner une haute idée de la puissance et de la grandeur de Marie. C'était le sujet le plus ordinaire de ses conversations; il en parlait avec une joie et une effusion de cœur qui tenaient du surnaturel, ainsi que le fit observer un grand personnage à saint François de Borgia; il avait aussi coutume, au commencement de chacune de ses actions, de se tourner vers quelque église consacrée à la sainte Vierge, afin de lui demander qu'elle le bénît. Marie, toujours bonne, ne vit pas sans intérêt l'amour filial de Stanislas pour elle : elle lui donna, dès son plus bas

âge, le don précieux d'une pureté angélique, une parole trop libre le faisait évanouir, et son père, plus d'une fois, fut obligé, pendant le repas, de prier ceux qui commençaient des conversations inconvenantes, d'avoir pitié du petit Stanislas, et de lui épargner la peine que lui causaient ces sortes de discours. Sa beauté ravissante avait cela de commun avec celle de la sainte Vierge, qu'elle inspirait la chasteté, et qu'il suffisait de le regarder pour être délivré des tentations qui attaquent la plus délicate des vertus. Même après sa mort, plusieurs personnes ont assuré que plus d'une fois elles avaient triomphé des attaques de l'esprit immonde, en regardant seulement l'image de Stanislas. Il avait, en outre, un grand pouvoir pour obtenir de Marie tout ce qu'il demandait; sa prière n'était jamais rebutée, et les novices de la Compagnie de Jésus qui désiraient quelque grâce de la sainte Vierge, s'adressaient toujours à lui pour le charger de la leur demander, bien sûrs qu'elle ne la refuserait pas. Mais les deux faveurs les plus grandes qu'il ait reçues de Marie, furent deux apparitions de cette aimable Mère : d'abord dans une maladie qu'il fit avant d'entrer chez les Jésuites, et ensuite dans celle qui fut la dernière de sa vie. Stanislas était tombé dangereusement malade et réduit à l'extrémité, il avait reçu le saint viatique de la main de deux anges qui avaient suppléé en cela au défaut des ministres catholiques qu'il avait demandés en vain dans la maison d'un protestant où il se trouvait alors; on n'attendait plus que son dernier soupir, quand tout-à-coup une vision céleste se présenta à lui : il vit la sainte Vierge s'approcher avec un visage d'une douceur inexprimable, et tenant entre ses bras l'Enfant Jésus. Elle adressa à Stanislas les paroles les plus tendres, le consola, l'encouragea, et mettant son Fils sur son lit, elle lui laissa le temps de le caresser. Stanislas était si transporté de joie, qu'il ne pouvait plus rendre à sa Mère le divin Enfant qui le rendait si heureux; mais la sainte Vierge le retira de ses mains, en lui disant : « Mon fils, votre heure n'est pas encore venue; il faut mériter la possession de Jésus

par une obéissance fidèle à sa volonté! » puis elle disparut, laissant Stanislas si consolé et si soulagé de son mal, que bientôt il fut en état d'aller à l'église remercier Dieu de la faveur qu'il avait reçue.

L'autre apparition de la sainte Vierge à Stanislas fut à sa dernière maladie. Il avait toujours désiré mourir de manière à célébrer dans le ciel la fête de l'Assomption, et même il avait écrit une lettre à sa bonne Mère, pour la conjurer de lui accorder cette grâce; le jour même, il fut exaucé. La fièvre le prit : en se mettant au lit, il prédit qu'il n'en relèverait pas; en effet, cinq jours après, il fut réduit à un tel état de faiblesse, qu'on lui administra les derniers sacrements. Après qu'il eut reçu le saint viatique et invoqué le secours des bienheureux qui sont dans le ciel, il entra dans un silence et un recueillement profonds; ce fut alors que Marie descendit sur la terre pour chercher son enfant et le prendre par la main pour le conduire à Jésus. Elle lui apparut suivie d'une nombreuse troupe de vierges, revêtues de robes d'une blancheur éblouissante. « Viens avec nous, Stanislas, lui dit-elle; il est temps de quitter cette région de douleur, viens te reposer sur mon sein dans les délices de l'éternité. » A ces mots, elle recueille son âme innocente avec elle dans ce séjour de bonheur où l'on goûte une paix inaltérable et sans fin dans la compagnie de Jésus et de Marie.

TREIZIÈME INVOCATION

Marie est la Mère du Christ, qui est notre prophète, notre roi, notre grand-prêtre. *Exemple :* l'assassin du cardinal Antonelli meurt repentant.

Mater Christi, ora pro nobis. Mère du Christ, priez pour nous.

I. *Mère du Christ, priez pour nous.* Nous n'invoquons pas seulement la bienheureuse Vierge sous le titre de Mère de Dieu, mais aussi sous celui de *Mère du Christ,* pour spécifier ce que Jésus-Christ, qu'elle a mis au monde, est pour nous. Le Christ est notre *prophète.* Déjà Moïse l'a désigné d'avance : « *Le Seigneur ton Dieu, dit-il, suscitera de ton peuple et de tes frères un Prophète comme moi ; vous l'écouterez.* » (Deut. 18. 15.) Jésus fut reconnu comme prophète, même par les Juifs ; c'est pourquoi ils disaient : « Un grand prophète a surgi au milieu de nous. » (Luc. 7. 16.) Hélas ! comme le monde était dans l'abandon, avant la venue du Christ, de ce grand prophète ! La connaissance de Dieu était perdue et l'idolâtrie régnait dans le monde en souveraine. Les hommes étaient aveuglés à tel point qu'ils ne pouvaient plus distinguer entre le droit et le faux, entre la vérité et l'erreur ; les plus grands crimes, comme le vol, la vengeance, le suicide passaient pour des actions licites et même honorables ; oui, l'illusion allait si loin que les païens croyaient honorer leurs divinités par les excès et les vices les plus grossiers. Même les Juifs étaient entachés des erreurs les plus grossières et tout leur culte ressemblait à une écorce sans noyau. Alors apparut le Christ, le grand prophète, le Maître de la vérité et illumina ceux qui marchaient dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Il communiqua aux hommes les meilleurs renseignements sur Dieu, ses perfections, leurs rapports envers lui, sur ce qu'il faut espérer et ce qu'il faut crain-

dre dans l'autre monde. Il les renseigna sur leurs devoirs envers Dieu, envers eux-mêmes et envers leur prochain et leur montra le chemin par lequel ils pouvaient atteindre la plus haute vertu, la sainteté; il leur fit connaître tous les moyens dont ils doivent faire usage pour devenir bons et saints. Le Christ exerce encore aujourd'hui et il exercera dans tous les temps, jusqu'à la fin du monde, cette fonction de prophète. Il a déposé dans l'Eglise catholique tout le trésor de sa vérité révélée et il l'a mise en état, par le Saint-Esprit qui habite toujours en elle, de conserver sans cesse et de proclamer cette doctrine du salut. L'Eglise catholique est sa bouche par laquelle il proclame, à travers les âges jusqu'à la consommation des siècles, la parole de vie. Ainsi le Christ est notre prophète. Oh! combien Marie doit nous être vénérable, elle qui nous a donné un tel prophète! Si c'est un honneur pour une mère d'avoir pour fils un grand savant ou un artiste célèbre, à combien plus forte raison devons-nous dire bienheureuse Marie dont le Fils, Jésus-Christ, est la lumière du monde, le soleil de justice, le prophète de tous les prophètes!

Remercions Dieu de tout notre cœur, d'être enfants de la sainte Eglise catholique, dans laquelle brille la lumière de la vérité dans son éclat pur et véritable. Ne manquez donc pas d'assister, tous les dimanches et les jours de fête, aux leçons de doctrine chrétienne ; aimez à lire de bons livres et à vous entretenir de discours religieux. Remarquez bien ce que dit la sainte Vierge à tout le monde : « *Faites tout ce qu'il vous dira!* » (Joan. 2. 5.) Vivez selon la doctrine de Jésus-Christ; car ce n'est pas la science, mais c'est la pratique de cette doctrine qui mène au salut.

II. *Mère du Christ, priez pour nous.* Jésus-Christ est aussi notre *roi.* Les prophètes l'ont déjà annoncé comme tel. C'est ainsi que le prophète Zacharie dit de lui : *Réjouissez-vous, fille de Sion; jubilez, fille de Jérusalem! voilà que votre roi arrive vers vous, juste et comme Sauveur!* (Zach. 9. 9.) Et Isaïe dit à son tour : *Sa domination se multipliera et la paix n'aura point de fin.*

Il siégera sur le trône de David, dans son royaume, afin de l'affermir et de l'appuyer par le droit et par la justice, dès maintenant et jusque dans l'éternité. (Isa. 9. 7.) Comme roi, les Mages le signalèrent ; car leur question fut : *Où est le roi nouveau-né des Juifs?* (Math. 2. 2.) Jésus-Christ lui-même se nomme roi ; car à la demande de Pilate : *Êtes-vous roi?* il répondit : *Vous l'avez dit; je suis roi!* (Joan. 18. 37.) Or, le Christ est roi au-dessus de tous les rois. Son royaume n'a pas de confins, comme ceux des rois de ce monde; il s'étend sur toute la surface de la terre, même jusqu'au ciel; les anges et les hommes le reconnaissent pour leur souverain ; toutes les créatures ploient le genou devant lui et l'adorent. Aussi sa domination ne dure-t-elle pas seulement quelques années, comme celle des potentats de la terre, elle dure éternellement. *Son Eglise, dans laquelle il règne, durera jusqu'à la fin des jours et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* (Math. 16. 18.) Oui, même alors que le monde visible sera détruit, l'Eglise continuera ; car, au jugement dernier, l'Eglise militante se transformera en l'Eglise triomphante, dans laquelle le Christ règnera éternellement. Mais le règne du Christ n'est pas un règne terrestre, mais un règne spirituel, raison pour laquelle il répète devant Pilate : *Mon règne n'est pas de ce monde.* (Joan. 18. 36.) Le règne de Jésus-Christ est, il est vrai, dans ce monde, mais pas de ce monde ; il règne, non pas comme les rois de la terre, fort d'une puissance extérieure ; il n'a pas affaire aux corps et aux intérêts temporels des hommes ; il ne punit pas par l'argent, la prison, la mort; il ne distribue pas de décorations, ne récompense pas par des places lucratives, par des fonctions et des dignités. Son règne est spirituel et il se répand sur les hommes par la grâce et par la foi ; les biens et les dignités dont ses sujets sont rendus participants consistent dans la justification et la sanctification, ils rendent enfants de Dieu et héritiers du ciel. Les peines qu'elle impose sont le retrait de la grâce, l'exclusion du ciel et la damnation éternelle ; Jésus-Christ est donc roi, infiniment plus puissant, plus élevé, plus vénérable que tous les rois et les

dominateurs du monde. Et Marie est la Mère de ce Roi! Qui comprendra pareille dignité? Que petites sont les mères des rois de la terre comparées à elle! Tandis que les mères des rois de ce monde ne sont considérées d'ordinaire que par leurs sujets, Marie est honorée par toute la terre et, tandis que la splendeur des mères de la terre s'éteint avec le temps, les louanges de Marie retentissent, comme celles de son Fils, dans toute l'éternité.

Reconnaissez Jésus-Christ comme votre roi et soyez-lui de fidèles sujets. Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde; comme citoyens de ce royaume, n'attachez pas votre cœur au monde ni à ses joies, ni à ses biens fallacieux. Levez plus haut vos cœurs! Considérez souvent le royaume glorieux que votre roi vous a préparé dans le ciel et vivez de manière à pouvoir y être admis. Régnez sur vos affections et sur vos passions; ne négligez pas de combattre les tentations de la chair et renoncez fermement à tout ce dont vous ne pouvez jouir et à ce que vous ne pouvez posséder, sans nuire à vos devoirs de chrétiens. Pensez souvent aux paroles du Sauveur : *Celui qui veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sur lui sa croix et me suive.* (Math. 16. 24.)

III. *Mère du Christ, priez pour nous.* Enfin, Jésus-Christ est notre *grand-prêtre*. La plus sublime fonction du Sacerdoce est le sacrifice. Jésus-Christ a aussi offert un sacrifice à son Père; il s'est offert lui-même sur la croix. Afin de faire parvenir aux hommes de tous les temps les fruits de sa mort sanglante sur la croix, il s'offre tous les jours d'une manière non sanglante, par les mains du prêtre, dans la sainte messe, jusqu'à la fin du monde. Le Sacerdoce de Jésus-Christ est infiniment plus méritoire que le Sacerdoce de l'Ancienne Alliance. Le Christ n'a pas besoin, comme les grands-prêtres juifs, d'offrir d'abord pour ses propres péchés et ensuite pour les péchés du peuple; car il est, comme dit l'Apôtre, *saint, sans tache, distingué des pécheurs, et plus haut que les cieux.* (Hebr. 7. 26 et 27.) Il n'offre pas en sacrifice, comme les prêtres des juifs, des animaux;

mais il s'offre lui-même. *Il n'est pas entré dans le sanctuaire une fois pour toutes par le sang des boucs et des taureaux, mais par son propre sang et il a trouvé une rédemption éternelle.* (Hebr. 9. 12.) Enfin son Sacerdoce n'est pas transitoire, comme celui des Juifs, mais il dure éternellement en tant qu'il renouvelle sans cesse son sacrifice une fois consommé sur le Golgotha, par les prêtres de la Nouvelle Alliance. C'est pourquoi le Prophète dit de lui : *Vous êtes prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech.* (Ps. 109. 4.) La Mère du grand-prêtre, c'est Marie : comme lui, elle est pleine de miséricorde envers les pécheurs, toujours attentive à les redresser et à les corriger.

Le cardinal Antonelli, premier ministre de Pie IX, fut longtemps le point de mire des attaques des révolutionnaires, qui lui avaient juré la mort. Le malheureux qui était chargé d'enfoncer le poignard dans le cœur de ce prince de l'Eglise, l'attendait un soir dans un coin du Vatican, pour accomplir son projet criminel. Antonelli revenait d'un entretien qu'il avait eu avec le Saint-Père, lorsque le bandit se rua sur lui, voulant le transpercer de son poignard. Mais le cardinal, protégé du Ciel, put repousser l'arme de l'assassin et crier au secours. Des hommes arrivent qui s'emparent du meurtrier et le livrent aux autorités, lesquelles le condamnèrent à mort. Plusieurs hommes pieux allèrent visiter le malheureux dans sa prison, pour lui porter les consolations de la foi ; mais il paraissait se moquer des remords et resta impénitent. Le R. P. Antoine, général des Trinitaires, ayant appris la non-réussite des tentatives faites pour ramener l'infortuné à de meilleurs sentiments, se rendit auprès de lui pour le gagner à Dieu, mais ce fut encore en vain. Le soir était venu, le bon religieux résolut de rester auprès de lui, d'espérer contre l'espérance et de ne pas cesser de prier Dieu d'avoir pitié de ce criminel. Tout à coup, il lui vint à l'esprit de montrer au condamné une médaille qu'il portait toujours sur lui représentant la Mère de Dieu, le cœur transpercé d'un glaive et portant sur ses bras l'Enfant Jésus. « Hélas ! dit le bandit, que n'ai-je mieux dirigé mon poignard pour

atteindre le cœur d'Antonelli, comme, par exemple, ce poignard atteint le cœur de la Vierge; je mourrais maintenant en héros, au lieu de passer pour un malfaiteur. » Vint le jour, le Père Antoine accompagna le condamné jusqu'au lieu de l'exécution. Mais avant d'y arriver, ils entrèrent l'un et l'autre dans une petite chapelle. Le religieux invoqua de nouveau Marie, la suppliant avec larmes d'avoir pitié de cette pauvre âme rachetée du sang précieux de son divin Fils; puis il s'approcha de nouveau du pauvre pécheur et lui montra de rechef l'image de la Mère de douleurs, en lui disant : « Regardez du moins encore cette image avant de mourir! » Le malheureux prit la médaille, la considéra cette fois sérieusement et s'écria : « Sainte Vierge Marie, vous avez fondu la glace de mon cœur et vaincu mon entêtement! Mon Père, aidez-moi à me réconcilier avec mon Juge, avant que je comparaisse devant lui! » Il se confessa dans les sentiments d'une parfaite contrition, reçut le viatique et monta courageusement l'échafaud. Mais avant de livrer sa tête au bourreau, il dit au religieux : « Mon Père, montrez-moi encore une fois l'image de la Mère de Dieu et permettez-moi de la baiser! » Cela fait, il se livra à l'exécuteur de la justice humaine, qui s'empressa de faire son devoir.

Que ce trait nous encourage à recommander à la Reine du ciel les pauvres pécheurs. Recommandons-les aussi à Dieu dans chaque messe, à laquelle nous avons le bonheur d'assister.

Eve et Marie.

L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie. La parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge. Ève était vierge encore et Marie est vierge; Ève encore vierge avait son époux et Marie, la Vierge des vierges, a aussi le sien. La malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu;* un ange des ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumières parle à Marie. L'ange des ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur, en lui

faisant affecter la Divinité : « Vous serez, lui dit-il, comme des dieux! » L'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une société avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous! » lui dit Gabriel. L'ange des ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rebellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau? » L'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie, lui dit-il, et rien n'est impossible au Seigneur! » Ève crut au serpent et Marie à l'ange. De telle sorte, dit Tertullien, qu'une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité. Enfin, pour achever le mystère, Ève séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu. Ève nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le fruit de vie, « afin, dit saint Irénée, que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève : » *Ut virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata.* (*Aug. Nicolas, d'après Bossuet.*)

QUATORZIÈME INVOCATION.

Marie conçue sans péché, augmente en grâce. Mère de l'auteur de la grâce[1]. *Exemple :* Saint Bernard et le pécheur.

Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis. Mère de la grâce divine, priez pour nous.

I. *Mère de la grâce divine, priez pour nous.* Nous appelons Marie la « Mère de la grâce divine, » pour la raison que Dieu l'a

(1) *Invenisti gratiam apud Deum* (Luc. 1. 30.) Gratia Mariæ est gratia verissima, immensissima, multiplicissima, et utilissima.

Gratia verissima utique est illa quæ apud Deum invenitur. *Apud Deum,*

comblée de grâces, même avant sa naissance. Comme il l'avait prédestinée à devenir la Mère de son Fils, il n'y a pas de doute qu'il l'a investie des priviléges qui correspondent à cette sublime dignité. Que ne fit pas Salomon pour embellir le temple de Jérusalem ? Il fit venir des cèdres du mont Liban et de différents côtés les bois les plus précieux ; il fit tailler des pierres des plus rares et construire l'édifice avec le plus grand soin.

dicit, non apud diabolum. Diabolus enim gratiam malæ prosperitatis offert, ut eo liberius peccet. *Apud Deum* dicit, non apud mundum, quia apud homines mundanos sæpe falsa gratia invenitur. *Apud Deum* dicit, non apud carnem ; nam gratia carnis falsa est, utpote carnis pulchritudo, etc. Inclinet se cum Maria per humilitatem veram, quicumque cum Maria invenire cupit gratiam veram.

Gratia immensa. Immensa certe fuit gratia, qua Maria fuit plena. Immensum enim vas non potest esse plenum, nisi immensum sit istud, quo est plenum. Maria autem vas immensissimum fuit, in quo Illum, qui cœlo major est, continere potuit. Tu ergo, immensissima Maria, capaciores cœlo : quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti. Tu capaciores mundo, quia quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera, factus homo. Si ergo Maria tam capacissima fuit ventre, quanto magis mente ! Et si capacitas tam immensa fuit gratia plena, oportuit utique quod gratia illa, quæ tantam implevisse capacitatem, esset immensa.

Gratia multiplex. Ego quasi terebinthus, extendi ramos meos et rami mei honoris et gratiæ. (Eccle. 24. 22.) Terebinthus magna arbor est et habet ramos multos et extensos. Arbor ista procera est B. Virgo Maria. Rami hujus arboris, rami honoris et gratiæ, sunt virtutes et exempla et beneficia Beatæ Mariæ. Multi enim rami sunt multæ ejus gratiæ merita, multæ ejus virtutes et exempla, multæ ejus misericordiæ et beneficia. In his ramis libenter habitant ; in his libenter jubilant cœlestes aviculæ, id est animæ sanctæ. O quam late, quam alte arbor illa magna B. Virgo Maria ramos suos extendit ! quam late ad homines, quam late Angelos, quam alte ad Deum !

B. Maria gratia utilissima sibi et nobis. Sibi utilissima : gratia enim deliciosam, miraculosam, gloriosam fecit Mariam. Deliciosam in animo, miraculosam in Filio, gloriosam in regno. Deliciosa fuit Maria in mente spirituali, miraculosa in prole virginali, gloriosa in diademate æternali.

Gratia Mariæ fuit utilissima etiam nobis, imo toti humano generi. — Gratia enim Mariæ corrigit malos, impinguat bonos, liberat universos. — Colligit a culpa, impinguat gratia, liberat a morte æterna. .

Les murs étant achevés, il le fit revêtir à l'intérieur de bois de cèdre travaillé avec grand art et recouvert en partie de plaques d'or. Il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert de l'or le plus fin, il n'y avait pas jusqu'aux clous qui ne fussent en or pur. (III Reg. 6. 20.) Si donc Salomon fit tout pour construire au Seigneur une maison digne de lui, comment pourrait-on admettre que Dieu n'aurait pas pris soin que son Fils trouvât une demeure digne de lui dans le sein de la bienheureuse Vierge? L'Ecriture nous dit que saint Jean-Baptiste fut sanctifié, même avant sa naissance, car l'ange dit de lui : *Il sera rempli du Saint-Esprit dans le sein de sa mère.* (Luc. 1. 15.) A combien plus forte raison Marie dut-elle être sanctifiée et remplie de grâces, elle qui n'était pas appelée, comme saint Jean-Baptiste, à être seulement le Précurseur, mais la Mère du Fils de Dieu? A cause des rapports intimes qui l'unissaient à Jésus-Christ et de l'amour que Jésus-Christ lui porte comme son Fils, nous sommes obligés d'admettre que la mesure des grâces que Dieu lui a faites dès le premier instant de sa vie était infiniment plus grande que celle qu'il donne aux Anges et aux Saints du ciel. C'est pourquoi aussi le savant Suarez dit : « Marie a reçu, au premier moment de sa Conception, plus de priviléges et de grâces que toutes les âmes des Saints et même que tous les chœurs des Anges, parce qu'elle était plus aimée de Dieu que tous les Saints et que tous les esprits célestes. » Comment Dieu n'aurait-il pas comblé de plus de grâces sa Mère que les Anges et les Saints, qui ne sont, après tout, que ses serviteurs?

Apprécions quel grand présent de Dieu c'est que la grâce, dont Marie fut comblée, même déjà avant que de naitre. Cette grâce est le prix du précieux Sang de Jésus et, pour nous la mériter, il fallut qu'il le répandît. Elle est donc d'un prix infiniment plus grand que tous les biens de ce monde, plus grand que tout le monde lui-même. Si vous êtes en possession de la grâce sanctifiante, vous jouissez de l'amour de Dieu, vous êtes son enfant de prédilection et le ciel et toutes

ses joies vous sont assurés comme héritage. Comment! et vous n'estimeriez pas la grâce le plus grand des bienfaits? Mais sachez-le aussi, la grâce, ce joyau du ciel, se perd par un seul péché mortel. Et commettant un tel péché, ne fût-ce que par pensées, vous transpercez, en quelque sorte, votre âme d'un glaive et vous la privez de la vie de la grâce. Et nous ne détesterions et n'éviterions pas par-dessus toutes choses le péché? Vous ne trembleriez pas de le commettre, quand la tentation vous y convie? Ah ! disons tous les jours : « Seigneur, permettez à tous les maux de m'atteindre, plutôt que de tomber dans le péché mortel et de perdre votre sainte grâce. »

II. *Mère de la grâce divine.* L'Eglise invoque Marie sous ce titre, parce qu'elle n'a cessé de *grandir, d'augmenter en grâces.* Il est vrai qu'elle posséda déjà, dès le commencement de sa vie, la plénitude de la grâce; mais comme tout homme, aussi longtemps qu'il est voyageur sur la terre, est capable d'une augmentation de grâce, ainsi en a-t-il été de Marie. Or, elle a grandi en grâce infiniment plus que les Saints et ces paroles des Proverbes ont trait à elle : *Beaucoup de filles ont recueilli des richesses; mais vous les avez surpassées toutes.* (Prov. 31. 29.) La marche d'un boulet de canon est bien accélérée, puisqu'il fait dans son vol trois milles en une minute. Mais le mouvement de la lumière est plus rapide encore; car, en une seconde, elle arrive d'un pôle à l'autre. La raison de cette vitesse consiste dans la circonstance que la lumière ne rencontre aucun obstacle dans sa marche, tandis que le boulet doit vaincre des obstacles dans son vol. Il y a quelque chose de ressemblant entre Marie et les Saints. Si même les Saints étaient pleins de zèle, ils ne pouvaient cependant pas avancer dans la voie de la vertu avec toute la vitesse désirée, car leur marche était rendue difficile par la concupiscence, qui était en eux la suite du péché originel. Mais il en est tout autrement de la sainte Vierge. Comme elle n'était pas atteinte du péché originel ni de la concupiscence, elle n'a pas eu non plus d'obstacles à vaincre dans la voie de la sainteté. On peut dire, en conséquence,

qu'en un seul jour elle faisait des progrès en sainteté plus rapides que tous les autres saints pendant toute leur vie. Ajoutez cela qu'il n'y avait pas, dans le saint Cœur de Marie, la moindre étincelle d'amour-propre ou d'amour du monde, mais qu'elle donna à Dieu tout son Cœur, et cela sans partage. Cet amour l'excita à faire tout ce qu'elle savait être agréable à Dieu et il ne lui laissa nul repos dans l'exercice des œuvres bonnes, méritoires, aussi longtemps qu'elle vécut. Or, comme tout mérite a pour conséquence l'augmentation de la grâce, nous pouvons dire que le nombre des grâces que s'acquit Marie ne peut pas être exprimé par aucune addition. Et comme la Vierge, ou son amour parfait, rapportait toutes ses actions à Dieu, il n'y avait pas jusqu'aux actions, paroles, démarches, regards, soupirs même les plus indifférents, qui ne devinssent en elle un nouveau mérite et partant un surcroît de grâces. Les saints Pères et les maîtres de la vie spirituelle ont donc raison d'appeler Marie une *mer de grâces*, car aussi peu qu'il est possible de compter les gouttes de l'Océan, aussi peu pouvons-nous nombrer les grâces que la sainte Vierge s'est acquises.

Que Marie soit notre modèle, et appliquons-nous à sa suite d'augmenter en nous la grâce sanctifiante. Chaque augmentation de la grâce, même la moindre, nous acquiert une mesure plus grande de l'amour de Dieu et un degré plus élevé de la béatitude dans le ciel. Oh! de quel zèle plus grand vous devez vous enrichir de grâces que de biens temporels! Soyons donc zélés pour le bien; car chaque bonne œuvre est méritoire devant Dieu et augmente la grâce sanctifiante. Ne manquez pas non plus de remplir vos devoirs d'état avec l'intention de plaire à Dieu; faites toutes choses pour son amour; souffrez pour lui, si vos occupations et vos peines doivent être méritoires et porter des fruits pour l'éternité. Renouvelez, en conséquence, cette bonne intention, tous les matins en vous levant, et renouvelez-la parfois pendant la journée, surtout alors que le mauvais vouloir voudrait s'emparer de votre cœur.

III. *Mère de la grâce divine, priez pour nous.* Marie est la

Mère de la grâce divine, surtout parce qu'elle a conçu et enfanté Jésus-Christ, *dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance et dans laquelle habite corporellement toute la plénitude de la divinité.* (Coloss. 2. 9.) C'est avec droit, dit saint Ambroise, que nous disons pleine de grâces celle qui seule entre toutes les créatures a reçu la grâce d'être remplie de l'Auteur de la grâce, de Dieu lui-même.

Puisque Marie est pleine de grâces, elle peut aussi en communiquer à d'autres, « car, dit saint Thomas d'Aquin, elle est pleine de grâces non-seulement pour elle-même, mais pour tous les hommes. » Chaque saint, il est vrai, a reçu des grâces pour coopérer au salut de quelques hommes; mais Marie en a été remplie, de sorte qu'elle peut coopérer au salut de tous, ce qui lui est propre avec son divin Fils. Ayons donc avec confiance recours à elle et supplions-la de nous communiquer quelques gouttes de sa plénitude et cette Mère de la grâce divine exaucera certainement notre demande.

Un grand pécheur vint un jour trouver saint Bernard, en regrettant la grandeur et la multitude de ses péchés. « Il est impossible, disait-il, que Dieu m'accorde son pardon et sa grâce? » Le saint Docteur lui répondit plein de compassion : « Tranquillissez-vous, mon fils, vous n'avez nulle raison de désespérer. Tenez, lisez ! » Le Saint lui faisait lire le passage de l'Ecriture où l'ange dit à Marie : « Ne craignez pas, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. » (Luc. 1. 30.) Comprenez-vous ces paroles, demanda le saint : « Marie a trouvé grâce. » Elle a trouvé, elle qui n'avait jamais perdu la grâce. Mon fils, vous savez bien que l'on peut bien trouver ce que d'autres ont perdu. Ainsi donc, ne tardez, ne craignez pas! hâtez-vous de recourir à la Mère de Dieu et dites-lui : « J'ai perdu la grâce et vous l'avez retrouvée, rendez-la-moi en me réconciliant avec votre Fils et, après que j'aurai récupéré cette grâce, gardez-moi, de peur que je ne la perde de nouveau. » Le pauvre pécheur reprit confiance, il se prosterna devant l'image de la Vierge, pria la Mère de la grâce divine, fit péni-

tence et mourut en bénissant le nom de sa céleste protectrice.

Si jamais vous aviez le malheur de tomber dans le péché mortel, redemandez par Marie la grâce perdue, et afin de vous garantir du péché, recommandez-vous à elle tous les jours et surtout au moment où la tentation voudrait vous porter au mal. Demandez aussi, par son intercession, le zèle de la perfection et le désir de grandir et d'avancer dans la grâce et l'amour de Dieu.

Marie, dispensatrice des grâces, figurée par Ruth.

Au moment où Ruth s'apprêtait à retourner vers les siens dont elle s'était momentanément éloignée, Booz lui dit : « Etends ton manteau et tiens-le de tes deux mains. » Et Ruth, tenant ainsi son manteau ouvert, Booz y versa six mesures de froment. Ruth alors rentra dans la cité. Et comme on lui demandait : « Que s'est-il passé ? » Elle répondit : « Voici les provisions dont le seigneur Booz a rempli mon manteau et mes mains et il m'a dit : « Je ne veux pas que tu retournes vers les tiens les mains vides. » *Nolo te vacuam reverti.* (Ruth. 3. 17.) Jésus-Christ n'est pas moins généreux que son ancêtre Booz. Il a vu cette nouvelle Ruth et il lui a dit : « Tiens ton manteau ouvert et élargi, tiens-le à deux mains. » *Expande pallium et tene utraque manu.* (Ruth. 3. 15.) Et il y a versé six grandes mesures de froment, c'est-à-dire qu'il y a mis une grande provision de ses grâces les plus exquises. Car le Seigneur ne veut pas que Marie revienne vers nous les mains vides. (*Mgr. Pie. Disc. sur le rétabl. de la statue de la sainte Vierge à Chartres.*)

Ide de Louvain.

Nous nous arrêtons ici à la vénérable vierge, dont la ville de Louvain fut le berceau (au XIII[e] siècle). Ide, née de parents fortunés selon le monde, mais plus riches encore de vertus devant Dieu, manifesta, dès son enfance, un vif amour pour

Marie. Elle y joignait une tendre dévotion au Saint-Sacrement des autels. Souvent elle demandait à la Mère de Jésus de lui obtenir quelque étincelle des sentiments divins et de l'incomparable pureté avec lesquels elle avait reçu la première dans son sein le Dieu fait homme, le pain des Anges et le vin des Vierges. Sa prière favorite était l'*Ave Maria.* Il lui arriva un jour de la répéter plus de onze cents fois, en se prosternant chaque fois, pour prononcer ces mots si pleins de mystères, où tant de docteurs ont vu la preuve de l'Immaculée-Conception de Marie : *Ave, gratia plena :* Salut, pleine de grâce.

Une nuit, c'était la veille de l'Immaculée Conception, elle se trouvait agenouillée, dans la Collégiale de Saint-Pierre, devant l'image miraculeuse de la Vierge, quand elle fut illuminée d'une clarté soudaine et si vive, que sa sœur, qui l'avait accompagnée, en eut longtemps les yeux éblouis. Ce qu'elle vit, personne ne le sut. Il est permis de croire que la Mère de Dieu lui apparut, comme l'habitude, avec son divin Fils, et lui révéla quelque chose du beau privilége dont la fête se célébrait le lendemain. Tout ce qu'on remarqua, c'est que, depuis ce moment, le cœur d'Ide ne fut plus de ce monde. Elle ne trouvait plus de jouissance qu'auprès de Jésus et de Marie; et bientôt, brisant tous les liens qui l'attachaient à la terre, elle alla s'enfermer dans un couvent voisin de ces murs, nommé le Val des Roses, sans doute pour honorer, par son sacrifice, la Rose sans épines, la Vierge Immaculée. Faut-il vous dire que Marie rendit à sa servante amour pour amour? qu'elle alla jusqu'à déposer dans ses bras, le divin Enfant qu'elle portait dans les siens? Avec quel transport, dit son biographe, la pieuse Ide serra ce trésor sur son cœur, tandis que la Vierge-Mère la couvrait d'un regard et d'un sourire ineffables! Avec quel regret, comme elle le racontait depuis elle-même en rougissant, elle abandonnait de nouveau à sa Mère ce pieux trésor! Si ce n'est qu'une illusion, disait l'humble fille, ne m'enviez pas ce qui fait mon bonheur : Aimer Jésus et Marie; aimer tout en Jésus et en Marie; aimer Jésus par Marie!

QUINZIÈME INVOCATION.

Marie Immaculée dans la conception, libre de péchés personnels, sans affections inutiles et dangereuses, sans imperfections. *Exemple :* Beauté de Marie.

Mater purissima, ora pro nobis. Mère très-pure, priez pour nous.

I. *Mère très-pure, priez pour nous.* Nous félicitons Marie comme Vierge très-pure, parce qu'elle est entièrement libre de toute tache, de tout péché et que ces paroles de l'Esprit-Saint lui sont tout à fait applicables : *Vous êtes toute belle, mon amie, et nulle tache ne se trouve en vous.* (Cant. 4. 7.) Il n'y a pas de Saint au ciel ni de juste vivant sur la terre qui ne doive confesser avec David : *J'ai éte conçu dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché.* (Ps. 50. 7.) Tous les hommes, même les plus grands Saints, sont déjà atteints du péché dès le sein de leur mère; ils sont infectés du péché originel dès le premier moment de leur existence. Marie seule fait exception : elle a été conçue et mise au monde sans la tache du péché originel. Comment pourrait-on, en effet, se figurer que Marie, promise à nos premiers parents comme devant briser la tête du serpent, aurait gémi, n'eût-ce été qu'un court instant, sous le joug de Satan? Comment se représenter la Fille bien-aimée de Dieu le Père, la très-sainte Mère du Fils, la pure Epouse du Saint-Esprit atteinte, comme les autres hommes, de la malédiction divine encourue par le péché? « Non, dit saint Cyprien, ni l'équité ni la justice ne permettaient que ce vase d'élection fût souillé par la tache universelle du péché; elle n'avait de commun avec nous que la nature, mais pas la faute. » Marie surpasse en cela tous les Saints des deux Alliances, qui tous furent entachés du péché d'origine; elle dépasse même saint

Jean-Baptiste, qui a été, il est vrai, sanctifié dans le sein de sa mère et qui est né sans péché originel, mais dont la conception n'avait pas eté sans tache[1].

Marie est aussi entièrement exempte de péchés personnels. Il y a bien eu des Saints qui jamais de leur vie n'offensèrent Dieu par un péché mortel, mais y en a-t-il, parmi les bienheureux du Ciel, qui, lorsqu'ils vivaient sur la terre, ne commirent jamais de péché véniel? Aussi n'est-il pas possible, sans une grâce spéciale de Dieu, d'éviter tout péché véniel pendant toute la vie; ce qui fait dire à l'Apôtre : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité*

(1) *Marie conçue sans le péché originel.* Très chers frères, dit Bossuet, que vous en semble ? Que pensez-vous de cette doctrine ?... Pour moi, quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles ; quand je regarde l'Incompréhensible ainsi renfermé et cette Immensité comme raccourcie ; quand je vois mon Libérateur dans cette étroite et volontaire prison ; je dis quelquefois à part moi : Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle, où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal, où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature ? C'est ainsi que je parle à moi-même. Puis, me retournant vers le Sauveur : Enfant bénit, lui dis-je, ne le souffrez pas ; ne permettez pas que votre Mère soit violée ! Ah ! que si Satan osait l'aborder, pendant que, demeurant en elle, vous y faites un paradis; que de foudres vous feriez tomber sur sa tête ! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère ! Mais, ô Enfant béni, par qui les siècles ont été faits, vous êtes avant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux ; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie, qui anima cette chair, dont la vôtre devait être tirée. Ah ! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché; elle va être la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté. Commencez par honorer votre Mère, faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est avant elle, car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre Mère et vous êtes déjà son Fils.

n'est pas en nous. (I. Jo. 1. 8.) Ici encore Marie fait exception. Pendant toute sa vie, elle n'a jamais commis, je ne dirai pas de péché mortel, mais pas même un seul péché véniel. En mourant, elle était encore aussi pure et immaculée qu'au moment de sa conception et de sa naissance. Parce que Dieu l'avait prédestinée à devenir la Mère de son Fils, il lui donna aussi des grâces extraordinaires, à l'aide desquelles il lui fût possible de préserver son âme de l'ombre même du péché. Telle est la foi universelle de l'Eglise; c'est pourquoi déjà saint Augustin disait : « Lorsqu'il est question du péché, j'en excepte seulement la sainte Vierge; à cause de l'honneur dû à Notre-Seigneur, je ne veux pas qu'il soit, en aucune manière, question d'elle; car elle était munie de grâces plus abondantes qu'elle n'en avait besoin pour vaincre entièrement le péché. » Marie n'avait pas non plus de tendance vers le mal. Tout ce qui se nomme péché, elle le détestait souverainement, et elle aurait préféré mille fois mourir que d'offenser Dieu par la moindre faute. Oh! que nous avons de justes raisons de féliciter Marie comme la plus pure des mères!

Suivez l'exemple que nous a donné la Mère très-pure et évitez le péché mortel; car vous pouvez le faire avec une grâce ordinaire qui ne vous fait jamais défaut; il ne s'agit que de le vouloir sérieusement. Mais évitez aussi, autant que possible, les péchés véniels; du moins n'en commettez jamais avec délibération. Si vous n'y preniez garde, ils vous mèneraient au péché mortel et à la perdition. Faites en sorte d'éviter les péchés véniels qui sont déjà devenus une habitude et employez pour cela les moyens que votre confesseur ne manquera pas de vous indiquer.

II. *Mère très-pure, priez pour nous.* Marie mérite le titre de Mère très-pure, parce que non-seulement elle détestait jusqu'au moindre péché, mais aussi parce qu'elle n'avait aucune propension vers les choses inutiles ou dangereuses. Déjà les Saints mortifiaient en eux tout amour désordonné du monde. Biens et honneurs, richesses et plaisirs, enfin tout ce que le monde

recherche, n'avaient, à leurs yeux, aucun prix, et ils pouvaient dire avec l'Apôtre : *Je considère tout cela comme un dommage, à cause de la connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai renoncé à tout et le tiens pour de la boue.* (Phil. 3. 8.) Nous trouvons ce renoncement à un degré bien plus élevé dans le cœur de la très-sainte Vierge. Son cœur était tout plein de Dieu et de son amour, c'est pourquoi il n'y avait plus de place pour ce qui n'était pas Dieu ou qui ne conduisait pas à Lui. Elle vivait bien sur la terre, mais plus de corps que d'esprit; car toutes ses aspirations étaient dirigées vers le Ciel. Elle méprisait la richesse et aimait la pauvreté au-dessus de toutes choses. Un ange communiqua un jour à sainte Brigitte que les biens de la terre n'étaient apparus à la sainte Vierge que comme la boue que nous foulons sous nos pieds. Elle n'avait pas le moindre désir des honneurs et des distinctions; ce qu'elle souhaitait, ce qu'elle aimait, c'était d'être ignorée du monde et d'être méprisée par lui. De là son amour pour la vie retirée, pour le silence; de là aussi le soin qu'elle prenait de cacher l'insigne honneur auquel Dieu l'avait élevée. Elle renonçait volontairement à toutes les joies, à tous les agréments de la vie. Elle n'ignorait pas qu'étant devenue la Mère de Dieu, elle aurait à marcher sur une route parsemée d'épines, que rien d'autre ne l'attendait que le mépris, la persécution et les souffrances de toutes sortes; qu'un jour viendrait l'heure où elle serait debout sous la croix ensanglantée de son Fils et, malgré cela, elle accepta le poids de la maternité divine, parce qu'elle avait reconnu que telle était la sainte volonté de Dieu. De la sorte, Marie pouvait dire avec plus de raison que David son ancêtre : *Qu'ai-je au ciel et qu'aimé-je sur la terre en dehors de vous, Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité?* (Ps. 72. 25.)

Eloignons de nos cœurs toutes les affections inutiles et dangereuses. Il ne vous est certes pas défendu de jouir parfois d'un plaisir permis, mais vous ne devez pas trop y attacher votre cœur. Veillez, en conséquence, à ce que les bals, les jeux, les

spectacles et autres plaisirs ne deviennent jamais des passions en vous. Remarquez-vous que telle conversation vous devient un empêchement dans la voie de la piété ou qu'elle va jusqu'à mettre votre salut en danger, renoncez-y résolûment. Que les choses de la terre ne prennent pas possession de votre intérieur ; tout est vanité. Vous n'avez rien apporté en venant au monde, vous ne reprendrez rien avec vous en le quittant. Si vous êtes riches, employez votre superflu en œuvres de miséricorde ; si vous êtes pauvres, soyez patients et obéissants et n'enviez pas ceux qui possèdent plus que vous. Vous n'êtes pas sur la terre pour y avoir vos aises. Passez à travers les choses temporelles, de manière à ce que vous ne perdiez pas les choses éternelles.

III. *Mère très-pure, priez pour nous.* Marie était si pure qu'elle n'était pas même sujette à la moindre imperfection, même naturelle. Et notez bien que les hommes, même les plus saints, sont soumis à de telles imperfections naturelles. C'est ainsi que saint Jérôme rapporte de sainte Paule qu'à la mort de son mari et de sa fille, elle fut sur le point de mourir de tristesse. C'était une grande imperfection, mais pas un péché, parce que la volonté n'y avait point de part. Il y a des hommes d'un naturel léger, d'autres sont moroses ou emportés, d'autres enfin sont entêtés; beaucoup sont colères et s'échauffent facilement ; un grand nombre ont de la délicatesse et s'attachent avec trop de facilité. En un mot, il y a à peine un homme auquel on ne reconnaîtrait l'une ou l'autre imperfection. Pour Marie, elle fut entièrement libre, même de ces imperfections naturelles : ses sens, qui étaient restés intacts du péché originel, étaient tout à fait assujétis à l'esprit et celui-ci à la volonté de Dieu. Ainsi, en Marie, tout était réglé, dans la plus belle harmonie; de sorte qu'elle était l'image la plus parfaite de la sainteté. Personne ne peut méditer cette image auguste et suave, sans se sentir intérieurement réjoui et ravi.

Saint Antonin rapporte d'un prêtre qui était un grand serviteur de Marie, le trait suivant : Il ne cessait de la supplier de lui obtenir la grâce de faire, tous les jours, des progrès dans

la connaissance de ses perfections et dans son amour. Ce pieux exercice lui inspirait un si vif désir de voir la sainte Vierge, qu'il en était comme dévoré. « O Mère aimable, s'écriait-il toujours, Mère admirable, donnez-moi de vous voir un seul instant, de contempler cette beauté incomparable qui fait les délices du ciel ! » Voilà qu'un jour un ange lui apparaît et lui promet le bonheur de voir Marie, mais à une seule condition, savoir que ses yeux, après avoir vu la Reine du ciel, ne verront plus rien sur la terre. « Je consens volontiers, dit-il, à rester aveugle toute ma vie, s'il m'est donné de voir Marie un seul instant. » L'ange lui indique le jour de l'apparition ; celui-ci s'y prépare et l'attend avec impatience ; toutefois il se propose de ne se servir que d'un œil pour contempler la Vierge et de fermer l'autre pour ne pas devenir entièrement aveugle. Au jour fixé, Marie lui apparaît dans un éclat si éblouissant et avec une majesté telle, que l'œil avec lequel il l'avait considérée s'éteignit et perdit toute sa force visuelle. Mais le souvenir de cette vision le remplissait d'une consolation si douce que, bien loin de se plaindre de la perte de son œil, il regrettait bien douloureusement de n'avoir pas considéré l'apparition de ses deux yeux. « Pourquoi, disait-il, ai-je pris si grand soin de mon second œil qui ne pourra me servir qu'à voir les choses vilaines et imparfaites qui me déplaisent, après que j'ai vu une beauté si céleste ? O Mère de miséricorde, pardonnez-moi la cruauté que j'ai eue envers moi-même en me privant d'une partie de vos faveurs. Montrez-vous encore une fois et que je perde mes deux yeux ; je me considèrerai comme le plus heureux des hommes de ne plus rien voir, après vous avoir vue dans cette vie mortelle. » Marie exauça de nouveau sa prière en se montrant dans toute sa grâce et sa splendeur ; mais loin de lui prendre encore le second œil, elle lui rendit le premier et ses deux yeux lui servirent dorénavant à admirer partout les perfections de Marie.

Afin que vous aussi vous ayez le bonheur de voir la gloire céleste dont jouit la bienheureuse Vierge, ne cessez de vous

appliquer à lui devenir semblables dans l'angélique vertu de pureté; chassez de votre cœur toute impureté et tout ce qui y déplait à Dieu et priez avec David : *Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelez dans mon intérieur l'esprit de droiture.* (Ps. 50. 12.) Et mettez ensuite vous-mêmes la main à l'œuvre en déposant les imperfections même naturelles, ne vous abandonnez ni à la joie outrée, ni à l'excès de tristesse, surmontez les murmures et l'entêtement, surmontez l'indolence naturelle, afin de conserver la paix intérieure. Vous parviendrez à ce sublime degré de perfection, moyennant la grâce, en pratiquant sans cesse la mortification et en vous animant au combat par la prière.

Origine du scapulaire du Mont Carmel [1].

La Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel a pris naissance, comme l'Ordre lui-même, sur cette sainte montagne.

Quand, au saint jour de la Pentecôte, les apôtres, inspirés du Ciel, parlaient diverses langues et opéraient nombre de prodiges par l'invocation de l'adorable Nom de Jésus, plusieurs hommes, dit la tradition, qui avaient pris les saints prophètes Elie et Elisée pour modèles et avaient été préparés à l'avènement du Christ par la prédication de Jean-Baptiste, instruits et convaincus de la vérité des faits, embrassèrent aussitôt la Foi évangélique. Ayant eu le bonheur de jouir de la présence et des entretiens de la très-sainte Vierge, ils commencèrent, par une affection spéciale, à l'honorer d'une vénération si grande, que les premiers de tous ils ont érigé à cette Vierge très-pure une chapelle dans l'endroit même du Mont-Carmel, où Elie avait jadis vu s'élever le nuage distingué par le type de la Vierge. Ils s'assemblaient plusieurs fois par jour dans le nouvel oratoire, et y honoraient la très-sainte Vierge, comme protectrice de leur Ordre, par de pieuses cérémonies, des prières et des hymnes.

(1) Brocard de sainte Thérèse, *Recueil d'instructions.* Gand, 1866.

Ces assemblées ou réunions particulières formèrent entre eux des liens étroits d'une sainte confraternité, d'où la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel a tiré son origine. Toutefois il serait difficile de fixer l'époque précise de son institution. Les papes Sixte IV, Jules II et Grégoire XIII, dans leurs Bulles : la première datée du 1er Avril 1477, la seconde du 20 Avril 1504, et la troisième du 18 Septembre 1577, rapportent et confirment des indulgences, accordées par Léon IV, élu pape en 847, et par Adrien II, élu pape en 867, aux ermites, ou, selon un grand nombre de graves écrivains, à la Confrérie elle-même du Carmel. L'époque de son établissement dans les églises d'Occident se prend de la translation de l'Ordre des Carmes dans l'Europe, occasionnée par la persécution des Sarrasins, sinon longtemps avant, au moins vers le commencement du XIIIe siècle. Alors presque tous les religieux, qui habitaient le Mont-Carmel et les lieux voisins de la Palestine, obligés d'abandonner cette montagne, berceau de l'Ordre, se répandirent surtout dans les différentes parties de l'Europe, où ils formèrent divers établissements propres à leur institut.

Dès lors, l'éclat de leurs vertus, la sainteté de leur vie, leur attirant de tous côtés la confiance et la vénération des fidèles, chacun s'empressa d'avoir part aux mérites de leurs bonnes œuvres; plusieurs, en conséquence, s'associèrent à ce saint Ordre, en qualité de confrères, s'efforçant d'en imiter les pratiques, de la meilleure manière qu'il leur était possible dans le siècle.

Voilà cette pieuse institution, cette célèbre confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, que tous les Souverains-Pontifes, depuis près de six cents ans, ont approuvée et confirmée dans toute l'étendue de l'Occident, comblée d'éloges, enrichie des plus beaux priviléges, et à laquelle ils ne cessent de prodiguer les grâces les plus singulières. Ainsi la fontaine du Carmel, semblable à celle que Mardochée avait aperçue dans un songe, très-petite à sa source, s'est accrue comme un grand fleuve, et a répandu ses eaux abondantes dans toutes les parties du

monde. *Fons parvus crevit in fluvium maximum, et in aquas plurimas redundavit.* (Esther. X. 6.)

La confrérie du Carmel, assurément la plus ancienne de toutes les confréries, comme aussi la plus favorisée de Dieu, de la sainte Vierge et du Saint-Siége, a reçu un nouvel éclat et le plus prodigieux accroissement par le privilége singulier du scapulaire dont elle porte aujourd'hui le nom. Ce don du Ciel, la marque distinctive de la Confrérie et l'instrument de tant de merveilles, fut le fruit des prières de saint Simon.

Simon Stock, issu d'une noble famille d'Angleterre, naquit, en 1164, dans le comté de Kent, au château d'Hertford, dont son père était gouverneur. Illustre par sa naissance, Simon ne tarda pas à le devenir encore plus par sa piété. Dès son enfance, il fut prévenu d'une grâce si extraordinaire, que, se sentant attiré par l'esprit de Dieu à la solitude, il se retira, à l'âge de douze ans, dans une vaste forêt. Il s'y livra d'abord à des austérités incroyables. Il n'y vivait que d'herbes et de racines, une fontaine lui fournissait l'eau nécessaire pour étancher sa soif; pour lit, pour oratoire, pour cellule, il n'avait qu'un vieux tronc d'arbre, où il pouvait à peine se tenir debout. Dans ce logement étroit, la prière faisait toute son occupation, et son âme, par ce saint exercice, acquit une pureté si parfaite, qu'elle le rendit égal aux anges, et que les esprits célestes ne l'abandonnaient plus dans sa retraite; la Mère de Dieu, qu'il aima toujours avec tendresse, l'y visitait presque tous les jours, et les communications de Simon avec le Seigneur y étaient si fréquentes, que son bonheur paraissait semblable à la félicité des saints.

Il vivait de la sorte depuis vingt ans, lorsque quelques religieux du Mont-Carmel furent emmenés de l'Orient pour s'établir en Angleterre. Notre saint solitaire est averti de leur arrivée par une révélation particulière : la sainte Vierge lui fait connaître combien cet Ordre lui est cher, et combien elle désire qu'il s'y consacre. Docile à cette salutaire inspiration, il quitte sa solitude, se jette aux pieds de ces Pères pour obtenir d'être

associé à leur zèle, embrasse leur Règle, avant la fin de l'année 1212, et se soumet à leur conduite. A peine est-il devenu l'un de ses membres de l'Ordre du Carmel, qu'il souhaite de passer dans la Terre-Sainte, pour y puiser, comme dans sa source, le double esprit dont le grand Elie fut animé. Les lieux que le Sauveur du monde a consacrés par sa divine présence, il les arrose de ses larmes et de ses sueurs, les parcourt dans les sentiments de la plus profonde humilité, s'arrête enfin sur la montagne du Carmel, et y mène, durant six ans, une vie que l'on pourrait nommer une extase continuelle; outre les délices qu'il goûte dans les entretiens qu'il a avec les esprits célestes, la sainte Vierge prend soin de lui fournir une nourriture préparée au ciel, et semblable à la manne qui tombait autrefois dans le désert. De retour en Europe, où il apporte le feu de son illustre patriarche, il se montre à l'Angleterre, et cette grande île, embrasée de ce feu divin, n'admire pas moins les succès d'un zèle si ardent, que les miracles qui l'autorisent. Ce digne enfant d'Elie fut élu sixième général de son Ordre, pour succéder au B. Alain.

Les religieux du Carmel furent en butte à toute sorte de contradictions et de préventions injustes; tandis que l'orage gronde de toutes parts contre l'Ordre, saint Simon, plein de confiance en Marie, ne cesse de la conjurer de prendre sa cause en main et de soutenir les intérêts de la famille qu'elle a adoptée et favorisée en tant d'occasions. Après quelques années de vœux et de prières, de soupirs et de larmes, il a la consolation d'être exaucé d'une manière surprenante : sa prière, comme celle de notre saint Père Elie, ouvre les cieux et en fait descendre la Reine des anges; mais laissons parler Pierre Snanington, compagnon, secrétaire et confesseur du Saint.

« Le B. Simon, dit-il, cassé de vieillesse et affaibli par l'austérité de sa vie pénitente, passait très-souvent les nuits en prière, gémissant dans son cœur des maux dont ses frères étaient affligés. Il arriva qu'étant un jour en prière, il fut

comblé d'une consolation céleste, dont il nous fit part en communauté, comme il suit :

» Mes très-chers frères,

» Béni soit Dieu qui n'a pas abandonné ceux qui mettent en lui leur confiance, et qui n'a pas méprisé les prières de ses serviteurs.

» Bénie soit aussi la très-sainte Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, se ressouvenant des anciens jours et des tribulations qui ont environné de toutes parts nombre de vous, qui ne faisaient pas attention que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés, vous adresse la parole que vous recevrez avec la joie du Saint-Esprit : je prie cet Esprit qu'il dirige ma langue, afin que je puisse vous communiquer cette parole convenablement.

» Lorsque j'épanchais mon âme en présence du Seigneur, cendre et poussière que je suis, et que je priais avec toute confiance la Vierge sainte, ma Souveraine, que comme elle voulait bien qu'on nous nommât ses frères, elle eut aussi la bonté de faire voir qu'elle était notre Mère, en nous délivrant de nos calamités, et en nous procurant de la considération et de l'estime, par quelque marque sensible de sa bienveillance auprès de ceux qui persécutaient; lorsque je lui disais avec de tendres soupirs : Fleur du Carmel, vigne fleurie, splendeur du ciel; ô Mère-Vierge incomparable, ô Mère aimable et toujours Vierge, donnez aux Carmes des priviléges de protection; Astre des mers, elle m'apparut en grand cortége, et tenant en main l'habit de l'Ordre, elle me dit : « Ceci sera la marque du privilége que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel; celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels. » Et comme la glorieuse présence de la Vierge sainte me réjouissait au-delà de tout ce qu'on peut se figurer, et que je ne pouvais, misérable que je suis, soutenir la vue de sa majesté, elle me dit, en disparaissant, que je n'avais qu'à

envoyer une députation au seigneur Innocent, le Vicaire de son Fils, et qu'il ne manquerait pas d'apporter des remèdes à nos maux. En conservant, mes frères, cette parole dans vos cœurs, efforcez-vous d'assurer votre élection par de bonnes œuvres, et efforcez-vous de ne jamais pécher. Veillez et rendez des actions de grâces pour un aussi grand bienfait; priez sans interruption, afin que la parole qui m'a été communiquée, se vérifie à la gloire de la très-sainte Trinité : du Père, de Jésus-Christ, du Saint-Esprit, et de la Vierge Marie toujours bénie.

» Le B. Simon Stock, continue le P. Pierre Snanington, adressa le même discours à ses frères qui étaient ailleurs accablés de tristesse, avec une lettre de consolation, que j'écrivais, tout indigne que j'en suis, en même temps que l'homme de Dieu la dictait, afin de faire rendre des actions de grâces par la prière et la persévérance dans les bonnes œuvres. »

Quelque magnifique que fût cette première promesse, ce n'était encore là qu'une partie de ce que saint Simon avait demandé. Pour l'exaucer pleinement, la sainte Vierge fit une seconde promesse en faveur des religieux Carmes et des confrères du saint Scapulaire, et ce fut, cette fois, au pape Jean XXII. Celui-ci, voyant que l'empereur Louis V de Bavière travaillait de longue main à introduire le schisme dans ses Etats, en fut très-affligé; il adressa, avec plus de ferveur que jamais, des prières au Seigneur, pour qu'il voulût bien détourner les maux dont l'Eglise était menacée. Un jour, s'étant levé de grand matin, pour faire oraison, selon sa coutume, et se trouvant à genoux dans une sorte d'extase, la Reine des cieux, consolatrice des affligés, lui apparut, entourée de lumière, portant l'habit des Carmes, et lui ordonna de confirmer l'Ordre du Carmel, d'accepter et de ratifier, sur la terre, les grâces et les priviléges que son Fils lui avait accordés dans le ciel. Le Pape, obéissant aux ordres de la sainte Vierge, expédia, le 3 Mars 1322, la Bulle : *Sacratissimo uti culmine,* connue sous le nom de bulle sabbatine.

SEIZIÈME INVOCATION.

Amour de Marie pour la chasteté, soin pour la conserver intacte ; elle protége les âmes chastes. *Exemple :* Chasteté protégee.

Mater castissima, ora pro nobis. Mère très-chaste, priez pour nous.

I. *Mère très-chaste*[1], *priez pour nous.* Marie est, en effet, la plus chaste de toutes les vierges ; car jamais saint n'a aimé la belle vertu autant qu'elle. Je l'ai déjà dit : les Juifs n'estimaient guère l'état de virginité ; au contraire, les filles s'empressaient d'entrer dans le mariage ; elles ne le faisaient pas tant pour jouir des plaisirs de cet état, qu'à cause de l'honneur de concevoir le Sauveur ; car elles savaient par les prophéties qu'il naîtrait d'une femme. C'est aussi la raison pour laquelle les alliances stériles étaient alors considérées comme un malheur, comme une rude punition de Dieu. Mais les pensées de Marie étaient tout autres. La pureté virginale était, à ses yeux, un bien infiniment plus grand que la dignité de Mère de Dieu, si désirée de toutes les femmes d'Israël. L'Evangile lui-même nous en donne la preuve : elle s'effraie déjà, à l'arrivée de l'ange, d'un ange qui la salue comme bénie entre les femmes ! Elle ne peut s'expliquer pareille salutation ; elle se trouble, dit saint Bernard, la rougeur couvre sa face, lorsqu'elle entend parler de la bénédiction des femmes, elle qui ne demande que celle de la virginité. Son trouble augmente encore, lorsque l'ange lui dit

(1) Casta fuit Maria in virginea carne, castior in virginea mente, castissima in virginea prole. Ex quo Maria Virgo de Spiritu Sancto divina est prole fœcundata, nequaquam virginitas ejus tali est prole viciata, sed mirabiliter est in tanta prole glorificata. Nam in prole approbata ; in prole consecrata, in prole nobilitata, in prole ditata et dotata, consignata et confirmata est tua virginitas, o Maria. (*Spec. M. V. l. 4.*)

clairement : « Vous concevrez un Fils et lui donnerez le nom de Jésus. » Comment cela se fera-t-il, interpella la Vierge pleine d'étonnement, car je ne connais point d'homme? » Elle veut dire : Cela ne se peut pas; car je suis vierge et vierge je veux vivre et mourir. Marie renonce donc, déjà à l'avance, à la dignité de devenir mère du Messie; elle refuse d'acheter cette dignité au prix de sa virginité. Pour la tranquilliser et la porter à consentir, l'ange est obligé de lui expliquer tout le mystère de l'Incarnation, il doit lui dire comment elle deviendra mère sans cesser d'être vierge. Le Saint-Esprit viendra sur vous et la force du Très-Haut vous ombragera et le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Et pour que Marie ne puisse, en aucune manière, douter de la vérité de ces paroles, l'ange lui rappelle la toute-puissance de Dieu et fait remarquer que sa cousine Elisabeth a, contre toute attente, conçu un fils dans son grand âge. L'ange veut dire : de même que Dieu a fait un miracle dans la personne d'Elisabeth, de même il en fera un grand dans la vôtre; vous concevrez du Saint-Esprit et vous deviendrez mère, sans que la moindre atteinte soit portée à votre virginité; car rien n'est impossible à Dieu. Ce ne fut qu'après avoir entendu toute l'explication du mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ qu'elle donna son consentement, en disant : « Voilà que je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole! » C'est ainsi que la sainte Vierge donnait la préférence à la chasteté virginale avant toutes choses, même aussi avant la maternité divine.

Que ceux d'entre vous qui n'ont pas d'attraits pour embrasser l'état de mariage et qui ont la ferme volonté de garder la chasteté pendant toute leur vie, considèrent ces dispositions comme une grande grâce. Ils agissent entièrement selon la volonté de Jésus-Christ qui a conseillé la virginité perpétuelle, en disant : *Que celui qui veut le comprendre le comprenne;* (Matth. 19. 12.) il agit d'après le conseil de l'Apôtre : *Celui qui marie sa vierge fait bien; mais celui qui ne la marie pas fait mieux;* (I. Cor. 7. 38.) il agit dans le sens de l'Eglise, car

dans les vierges, dit saint Cyprien, l'Eglise se réjouit et c'est de son sein fécond que surgit cette belle floraison, et plus la virginité compte d'adhérents, plus la mère est dans la joie. En conservant la chasteté perpétuelle, vous pouvez servir Dieu avec plus de liberté et sans partage et mourir avec plus de tranquillité que dans l'état de mariage. Aussi une gloire bien plus grande est-elle assurée aux vierges dans le ciel. O vous, que Dieu a appelés à ce saint état de vie, remerciez-en le Seigneur et restez-y fidèle. Ne faites pas attention aux moqueries des mondains, mais suivez l'appel de la grâce.

II. *Mère très-chaste, priez pour nous.* De même que Marie estimait la chasteté au-dessus de toutes choses, de même aussi elle prenait toutes les attentions possibles pour la conserver intacte. Elle n'ignorait pas que la belle vertu ne peut réussir parmi les frivolités du monde et, pour cette raison, elle se retira autant que possible de la conversation des hommes et préféra de vivre dans la solitude. Où l'ange la trouva-t-il, lorsqu'il vint lui annoncer que Dieu l'avait élue pour devenir la Mère de son Fils? Non pas dans une société frivole, ni au milieu des plaisirs, ni parmi les bruits de la rue, mais dans la solitude de sa chambrette, prosternée devant Dieu, le cœur élevé vers le ciel et occupée de Dieu. Poussée par le Saint-Esprit, elle se lève, se rend au delà des montagnes pour visiter sa cousine Elisabeth. Mais dans ce voyage, elle se hâte, comme nous le dit expressément l'Evangile. (Luc. 1. 39.) Et pourquoi donc se presse-t-elle ainsi? Parce qu'elle croit que rester plus longtemps parmi les hommes porterait danger à sa chasteté. Elle se hâte, dit saint Ambroise, pour ne pas rester longtemps en route, en dehors de la maison. Apprenez, vierges chrétiennes, à ne pas vous montrer en public, ni à vous entretenir dans les rues; Marie se tient au logis, en dehors elle se hâte. Tandis que d'autres vierges s'unissent à des hommes pour devenir mères, Marie épouse Joseph, afin de rester vierge. Elle se met sous la protection de Joseph, pour tenir éloignés d'elle les dangers que sa virginité pourrait courir du côté du monde

et elle vit avec lui comme une sœur avec son frère, dans une chasteté angélique, afin de demeurer vierge avec plus de sécurité. Et afin de conserver intact le lis de la pureté, elle veillait avec assiduité sur ses sens, avec modestie dans ses actions, comme le modèle le plus parfait de la candeur dans toute sa conduite. » Dans ses regards, dit saint Ambroise, il n'y avait rien de léger, rien de frivole dans ses actions. Ses gestes n'avaient rien qui rappelât la mollesse, sa démarche rien d'irréfléchi, sa voix rien d'immodeste, de sorte que sa conduite extérieure était une image de son âme, un idéal de l'innocence la plus suave. « Quoiqu'elle fût libre de toute concupiscence de la chair et qu'elle n'eût même pas à en redouter la moindre tentation de ce côté, elle veillait cependant sur chaque pensée et chaque mouvement du cœur avec un soin admirable ; elle s'occupait continuellement de Dieu, renouvelait chaque jour mille actes d'amour de Dieu et n'entretenait d'autre pensée ni d'autre désir que celui de lui appartenir. Ainsi Marie conserva dans toute sa limpidité la première innocence virginale, en vivant sur cette terre, non comme un homme, mais comme un Séraphin.

Allons, si vous voulez conserver intacte la belle vertu, suivez l'exemple de la Mère très-chaste. Evitez les conversations mondaines et tout ce qui peut mettre votre vertu en danger. Sachez-le, on trouvera plutôt des diamants sur le pavé de la place publique que l'innocence dans les sociétés mondaines, les parties de plaisir, les bals, les théâtres. Si la chasteté vous est chère, évitez autant que possible ces lieux et ces plaisirs. Des milliers y ont perdu l'innocence et vont éternellement en enfer ! Ne soyez pas assez aveugles pour les imiter. Vivez dans la retraite et ne vous occupez du monde[1] qu'autant que la

(1) Saint Jérôme nous apprend, qu'en butte aux persécutions du démon de l'impureté, obsédé par la violence de ses passions, devant lesquelles sa volonté allait peut-être fléchir, il se jeta avec ardeur sur l'étude de la langue hébraïque et que l'esprit tentateur fut vaincu.

nécessité l'exige. Evitez la familiarité avec les personnes de l'autre sexe. Veillez, priez et occupez-vous sérieusement pour ne pas tomber en tentation et perdre un trésor que tout un océan de larmes ne vous ferait pas retrouver.

III. *Mère très-chaste, priez pour nous.* Marie, la Mère très-pure, considère comme ses enfants de prédilection les âmes chastes, et elle les prend sous sa protection spéciale. Lorsque, sur le Golgotha, elle se tenait debout au pied de la croix, une seule parole fut pour elle un baume à ses douleurs. Cette parole était : « Femme, voilà votre fils ! » Saint Jean, que Jésus mourant lui donnait pour enfant, était un ange vivant dans une chair mortelle; son cœur était pur comme le ciel, sans tache et sans défaut, et son corps était comme la fleur qui s'épanouit. Voilà pourquoi son cœur était dans la jubilation, lorsque saint Jean lui fut donné pour fils; aussi fut-elle pour lui une protectrice et un modèle, aussi longtemps que dura son pèlerinage sur la terre. A tel point Marie aime tous les chrétiens qui vivent dans la chasteté parfaite. Elle prend à honneur d'avoir de tels enfants, et elle veille sur eux avec une sollicitude maternelle.

Richard III, roi d'Angleterre, fit la paix avec le roi de Portugal, à des conditions très-favorables, parmi lesquelles il était stipulé que la sœur de ce dernier serait donnée pour épouse au roi d'Angleterre. Le roi de Portugal se trouva dans la plus grande perpléxité; car il connaissait la volonté de sa sœur de rester vierge et, d'un autre côté, il redoutait le blâme de ses sujets, s'il laissait passer cette occasion de leur donner la tranquillité et la paix. Il résolut, en conséquence, de faire son possible pour engager sa sœur à consentir à ce mariage. Il usa de prières, il eut recours à des mesures de rigueur et lui défendit de converser avec les religieuses dans le couvent desquelles elle vivait à Porto. La malheureuse princesse, dans sa détresse, implora la sainte Vierge de lui venir en aide. Elle tomba tout à coup comme dans un profond sommeil, et un ange brillant de beauté lui apparut. Cet envoyé du Ciel lui fit part de la mort

du roi d'Angleterre, qui était la cause de ses angoisses. Elle se réveilla, remercia sa céleste bienfaitrice; puis elle déclara à son frère qu'elle était prête à épouser le roi d'Angleterre, s'il comptait encore parmi les vivants, mais à la condition expresse que, si le Ciel ne permettait pas cette union, on ne lui parlerait jamais plus de mariage. A peine huit jours s'étaient écoulés, qu'on apporta au roi la nouvelle inattendue de la mort du roi Richard.

Vous admirez les effets de l'intercession de Marie et sa sollicitude pour les âmes chastes[1]. Ne manquez donc pas non plus de vous recommander tous les jours à la Mère très-chaste, afin de conserver intacte, selon votre état, la sainte vertu de pureté. Recourez à elle chaque fois que la tentation de l'enfreindre vous assaille. Invoquez-la avec confiance, elle vous assistera et vous procurera la victoire. Récitez le *Sub tuum præsidium* ou un *Ave Maria* tous les matins et tous les soirs, afin que Marie vous prenne sous sa protection et que votre vertu ne subisse aucune atteinte, ni pendant le jour ni pendant la nuit.

Jean Berchmans.

Quand on parle de la Vierge Immaculée et de ses congrégations, peut-on ne pas se rappeler le vénérable Berchmans? Quel cœur aima jamais Marie d'un amour plus tendre? Qui jamais exprima en termes plus affectueux et plus ardents le plus suave de ses priviléges? D'autre part, ce lis d'innocence et de pureté, s'élevant à l'ombre du manteau virginal de Marie, ne proclame-t-il pas bien haut l'admirable efficacité de sa maternelle protection? Qu'on nous permette d'emprunter ici quelques traits à l'esquisse qu'a tracée un de ses confrères de la dévotion qu'avait pour la Vierge sans tache notre jeune et bien-aimé Berchmans.

« A peine âgé de onze ans, Berchmans nous apparaît, suivant

(1) Enoch, qui a vécu si pur devant Dieu, a été enlevé de ce monde par les mains du Seigneur.

en silence la route qui mène de Diest, sa patrie, au célèbre sanctuaire de Montaigu. Un chapelet à la main, le pieux enfant récite avec ferveur la salutation angélique et n'interrompt sa prière que pour méditer les grandeurs de la Reine du ciel.

» C'était vers l'an 1610; les pieux archiducs Albert et Isabelle faisaient alors élever à leurs frais la superbe église dont les habitants de Montaigu sont encore aujourd'hui si fiers. Depuis quelques années surtout, Notre-Dame de Montaigu était devenue célèbre dans tout le pays, par les nombreux miracles qui s'opéraient dans son sanctuaire. Mais on pourrait dire, avec un contemporain de Berchmans, qu'elle avait, à cette époque, opéré à Diest le plus éclatant de tous les prodiges, en y faisant paraître aux yeux des hommes un ange du paradis, revêtu d'une chair mortelle. Assurément, à voir ce jeune enfant d'une beauté toute céleste, d'une modestie virginale, d'une douce et inaltérable sérénité, tous se sentaient portés à la vertu, tous lui donnaient à l'envi le nom d'ange. Vierge de corps et d'esprit, il avait fait, dès sa plus tendre enfance, le vœu de chasteté, en l'honneur de Celle que l'Eglise appelle la Vierge des vierges. Envoyé à Malines par ses parents, et devenu membre de la Congrégation de la sainte Vierge, il se fit l'apôtre de la dévotion à Marie, et enrôla un grand nombre de ses condisciples sous la bannière sacrée de sa sainte Mère. Ce lis de pureté ne devait pas rester exposé au milieu des épines du siècle. Berchmans songea à embrasser la vie religieuse; mais il voulait être redevable à Marie de sa vocation, comme il l'était, disait-il, de son éducation et de ses succès dans les études. Une partie de ses épargnes fut consacrée à faire dire des messes à Montaigu, ainsi qu'à Louvain, à l'autel de Notre-Dame dans l'église de Saint-Pierre. La Vierge est encore aujourd'hui honorée dans cette église sous le titre de Siége de la sagesse, *Sedes sapientiæ*, et c'est devant son autel que les nouveaux docteurs de l'Université catholique vont faire hommage à Marie, du grade qu'ils viennent d'obtenir. Les vœux de Berchmans furent exaucés et Dieu lui fit connaître sa volonté. Novice de la Compagnie de

Jésus, il parut un modèle accompli pour tous ses frères en religion, et se montra plus que jamais zélateur du culte de la sainte Vierge. Un de ses compagnons de noviciat attesta juridiquement que tous ses entretiens avaient pour objet Dieu, la bienheureuse Vierge et les Saints, mais que surtout il faisait voir un zèle ardent pour l'Immaculée-Conception. Ce témoin raconte qu'un jour, où les novices s'étaient approchés de la sainte table, Berchmans lui dit, pendant la récréation, que l'intention pour laquelle il avait offert la sainte communion était que Dieu voulût bien augmenter dans le cœur de tous les hommes la dévotion envers l'Immaculée-Conception de Marie. « Il convient, ajoutait le pieux novice, que nous, les enfants d'une telle Mère, nous la défendions particulièrement sur ce point, qui est le principal objet des attaques de ses adversaires. »

» Après quelques remarques sur les pratiques ingénieuses, que le jeune religieux s'était imposées pour honorer le glorieux privilége de Marie, l'auteur continue : « Cette prérogative de la Mère de Dieu lui était si chère, qu'il s'était engagé, par un vœu exprès, à la défendre jusqu'à la mort. »

» La dernière année de sa vie, il voulut consigner par écrit l'engagement qu'il avait pris envers la Reine des anges, et renouveler sa promesse en présence du très-saint Sacrement. Voici dans quels termes est conçue la formule : « Moi, Jean Berchmans, enfant très-indigne de la Compagnie de Jésus, je promets à vous, bienheureuse Vierge, et à votre Fils, que je crois fermement être ici présent dans le très-auguste Sacrement de l'Eucharistie, de tenir et de défendre toute ma vie la vérité de votre Immaculée-Conception, à moins qu'il n'en soit autrement défini par l'Eglise. »

Cet écrit, Berchmans le signa de son propre sang, comme pour montrer qu'il était prêt à mourir pour la défense de cette vérité, si conforme à la doctrine de l'Eglise. On retrouva cet acte dans ses papiers après sa mort, et il se voit encore aujourd'hui dans une chapelle de la maison professe du Gesù à Rome.

Cependant, Marie sembla vouloir se contenter des désirs de son serviteur. Elle l'appela à elle deux jours avant la fête de sa glorieuse Assomption. Berchmans conserva, jusqu'à son dernier soupir, le zèle qu'il avait eu pendant sa vie pour les priviléges de sa Mère. Peu de temps avant sa mort, un prédicateur célèbre lui demandait quelque avis pour le bien de son âme : « Que Votre Révérence, répondit le malade, défende toujours, jusqu'à la mort même, l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge. » Le célèbre Cornelius à Lapide était présent à cet entretien.

Deux jours après, le jeune religieux expirait à l'âge de vingt-deux ans, dans une paix parfaite, en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie, et tenant dans ses mains défaillantes son crucifix, son rosaire et son livre de Règles : « Ce sont là, avait-il dit, les trois objets les plus chers à mon cœur; avec eux je mourrai content. »

Puissions-nous, après avoir aimé Marie, comme lui, durant notre vie, avoir en elle la même confiance à l'heure de notre mort !

DIX-SEPTIÈME INVOCATION.

Marie préservée des suites du péché originel dans son enfantement. Elle est libre des faiblesses du corps et de l'âme. Sa mort d'amour et sa gloire dans le ciel : *Exemple :* Jeanne Goïos voit la gloire de Marie dans le ciel.

Mater inviolata, ora pro nobis. Mère sans tache, priez pour nous.

I. *Mère sans tache, priez pour nous.* Nous disons Marie *sans tache,* parce qu'elle n'a pas subi les tristes conséquences du péché originel en devenant Mère de Dieu. Après qu'Ève, notre

première mère, eut péché, Dieu lui annonça comme punition particulière : *Je multiplierai tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur.* (Gen. 3. 16.)

Ève aurait conçu et enfanté des enfants; si elle-même n'avait pas transgressé l'ordre de Dieu, ses enfantements auraient eu lieu sans difficulté et sans danger; mais après son péché, il n'en fut plus de même. Cette punition, ainsi que les autres suites du péché, atteignit toutes les mères qui vinrent après elle. Une seule a été exceptée de ces maux, c'est la mère sans tache que le péché originel n'avait pas infectée et qui, pour cette raison, ne pouvait partager le sort des autres mères. En outre, elle n'avait pas non plus conçu le fruit béni de ses entrailles d'une manière naturelle, mais du Saint-Esprit; c'est pourquoi elle ne pouvait être sujette aux suites naturelles de la maternité. Elle fut préservée, pendant sa grossesse comme pendant son enfantement, des douleurs naturelles, parce que, dit Richard de Saint-Laurent, privilégiée entre toutes les femmes, elle avait conçu le Fils de Dieu, sans perdre sa couronne virginale.

L'état de mariage est un état de souffrances et de sacrifices : *Ceux-là auront des tribulations de la chair.* (I. Cor. 7. 28.) Vous seriez complétement dans l'erreur, si vous vous représentiez cet état comme plein de jouissances. Si vous êtes encore libre, ne soyez pas trop pressé à vous engager dans les liens du mariage : la croix vous tombera toujours assez tôt sur les épaules. Si vous ne pouvez entrer dans cet état, ce n'est pas souvent un malheur; sachez, dans le célibat, vous conduire en chrétiens et vivre dans la chasteté; c'est le célibat qui vous donnera vos plus beaux jours. Que si vous êtes déjà engagé dans le mariage, ne vous plaignez pas non plus de la croix que vous avez à porter et n'oubliez pas que vous vous l'êtes choisie vous-mêmes. Si vous avez mené une vie peu chrétienne dans le célibat, vous n'avez pas à vous plaindre de la croix du mariage qui vous donne le moyen d'en faire pénitence en cette vie et d'être préservés de châtiments bien pires encore dans l'éternité. Si votre père et

votre mère sont encore en vie, n'oubliez pas ce qu'ils ont dû souffrir pour vous, de combien vous leur êtes redevables et gardez-vous d'empoisonner leurs jours par votre manque d'égards ou par votre mauvaise conduite. Si, au contraire, ils sont décédés, suivez les bonnes instructions qu'ils vous ont données et priez pour eux.

II. *Mère sans tache, priez pour nous.* Nous pouvons appeler *Mère sans tache* la sainte Vierge Marie, parce qu'elle n'a été atteinte d'aucune des nombreuses faiblesses auxquelles le genre humain a été assujéti par suite du péché originel. Notre intelligence est affaiblie; nous ne concevons que difficilement ce qui est au-dessus des sens, nous ne comprenons qu'imparfaitement les choses divines, semblables à des enfants qui n'avancent pas à cause de leur peu de talent. Notre volonté a également perdu de son énergie; entourée, comme elle se voit souvent, du réseau de la sensualité, elle a toutes les peines, la grâce aidant, de faire le bien. Marie n'eut point de part à ces faiblesses, parce que, comme nous l'enseigne la foi, elle resta préservée du péché originel. Son intelligence était lucide, son jugement juste, son entendement était comme celui de nos premiers parents avant le péché, sa sagesse plus grande que celle des anges. Sa volonté jouissait de la plus grande liberté; nulle passion, nulle affection désordonnée ne se remuait dans son cœur; sa nature sensuelle était dans la plus belle harmonie avec son esprit. Soutenue par la grâce de Dieu, elle pouvait facilement accomplir les saintes lois de Dieu, parce qu'elle ne ressentait aucun combat intérieur; même les tentations extérieures ne la touchaient guère pour la raison que la mauvaise sensualité dont le démon et le monde se servent pour troubler l'intelligence et pour gagner la volonté au mal, ne se trouvaient point en elle. Oh! que Marie était heureuse, sous ce rapport, et que d'immenses priviléges lui étaient accordés de préférence à tous les hommes! Elle n'était pas même soumise aux faiblesses corporelles, pour autant qu'elles sont la suite du péché originel. Il n'y avait pas de substances maladives dans son corps comme dans le nôtre; elle

ne portait pas en elle le germe d'une dissolution continue ni de la mort. Elle ressentait bien, on ne peut en douter, des maux et des souffrances corporels; mais ces douleurs ne provenaient pas, comme chez nous, d'une faiblesse corporelle innée, mais elles lui arrivaient du dehors, attendu qu'elle vivait dans un monde frappé de la malédiction du péché. Si, tels que nous sommes aujourd'hui, nous étions replacés dans le paradis terrestre, où nos premiers parents ont vécu avant la chute, nous y aurions aussi à souffrir des maladies et autres maux corporels, parce que nous portons précisément en nous la cause de ces maux. Si, au contraire, Marie avait vécu dans le paradis terrestre, elle aurait été préservée de toutes les souffrances corporelles aussi bien qu'Adam et Ève, lorsqu'ils étaient encore dans l'innocence, parce que cet état lui était commun avec eux.

Hélas! nous sommes bien faibles et enclins au mal. Mais ne perdons pas courage. Dieu nous aide du secours de sa grâce et *nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie.* (Phil. 4. 13.) Seulement ne devenons pas les esclaves des passions effrénées ni des appétits dégradants et faisons le ferme propos de combattre telle ou telle passion, qui nous a si souvent jetés à terre, par la colère, l'impureté, l'intempérance, la passion du jeu et autres. Considérez combien c'est nécessaire et prévoyez les moyens à mettre en œuvre pour vous corriger. Portez votre croix avec patience; Jésus l'a portée, Marie l'a portée, tous les Saints l'ont portée et vous iriez la refuser? Mais ne savez-vous pas qu'il n'y a pas d'autre route qui conduise au ciel que le chemin de la croix? Faites donc de nécessité vertu; souffrez pour l'amour de Dieu, afin de faire pénitence pour vos péchés et d'augmenter votre récompense à venir. Les choses ne durent qu'un court moment ici-bas; servez Dieu avec une fidélité toujours égale dans le bonheur et, pendant les épreuves, pour que vous puissiez, après cette courte vie terrestre, devenir participants des biens de la vie éternelle.

III. *Mère sans tache, priez pour nous.* Marie est la Mère sans

tache, aussi à la mort. Elle meurt, il est vrai, mais pas comme les autres hommes, par suite d'une maladie ou de l'âge; il n'y a que le désir de voir Jésus et son amour qui consume insensiblement ses forces et qui fait que son âme se sépare de son corps. A sa mort, on ne vit ni agonie, ni douleur, ni sueur froide, ni râle, ni contractions; son trépas fut un doux sommeil. Son corps ne devint pas non plus la proie de la corruption; peu de temps après son inhumation, il s'élève du tombeau, après s'être réuni à son âme et monte transfiguré, spiritualisé et immortalisé vers les demeures du ciel. Là elle règne en corps et en âme, comme Reine du ciel, avec une gloire et une majesté qui offusquent la gloire de tous les anges et de tous les saints.

Ecoutons ce que dit de la gloire de Marie dans le ciel la vénérable Jeanne Goïos, grande servante de Marie, qui vivait au couvent de la Visitation à Turin. Cette vierge, morte en odeur de sainteté, tomba malade au mois d'août 1647 et fut conduite aux portes du tombeau. Tous les médecins déclarèrent ne pas connaître sa maladie et les remèdes ne firent qu'augmenter ses souffrances au lieu de les alléger. Le 12 août vers midi, elle se sentit tout à coup mue par l'esprit de Dieu; son âme fut comme transportée au ciel et elle vit la gloire de la bienheureuse Vierge. « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, qui est capable de dépeindre la beauté et la grandeur de cette Reine incomparable? Elle est telle que sa vue seule peut rendre heureuse une âme et je ne crains pas de prétendre que jamais on ne m'a rien dit de la gloire dont jouit la sainte Vierge qui se rapproche le moins du monde de ce que j'ai vu. Je ne vais pas loin en affirmant que les paroles de l'Apôtre disant que *nul œil n'a vu, nulle oreille n'a entendu, nul cœur n'a ressenti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment,* (I. Cor. 2. 9.) sont applicables à la gloire de la sainte Vierge, dont la seule vue est déjà une béatitude incompréhensible. Je vis une infinité de saints entourant leur Souveraine qui formaient autour d'elle comme un cercle lumineux et chantaient mille cantiques à son éloge. Cette glorieuse Mère se leva une fois pour adorer, à ce qu'il me parais-

sait, avec une majesté pleine de charmes, un objet que je ne pouvais pas voir, attendu qu'il était entouré et recouvert d'une ombre luisante, dont l'œil le plus fort n'aurait pas supporté l'éclat. Son reflet qui tomba sur moi me combla de délices inexprimables, de sorte que je m'abîmais dans cette surabondance de joie. On me donna à connaître que cet objet infini, que je voyais, était Dieu. Marie demanda ensuite à son Fils qu'il daignât m'accorder la guérison et la prolongation de ma vie, ce qui lui fut accordé incontinent. Mais ce ne fut que le jour de l'Assomption que, revenant tout à fait à moi, je me trouvai en état de me lever et j'étais guérie. Je dois encore faire observer que, lorsque l'aimable Mère de Dieu intercéda pour m'obtenir la guérison, elle fit paraître une grâce infinie. Elle m'inspira un tel mépris pour tout ce qu'on peut voir d'attrayant dans ce monde, que je n'ai plus rien vu ni trouvé, depuis lors, qui m'eût paru agréable ou qui m'aurait occasionné le moindre plaisir. En terminant, je crois devoir encore ajouter que la gloire de Marie ne peut être comprise ici-bas par aucune âme et que cette magnificence suffirait pour béatifier les Saints, s'ils n'avaient aucune connaissance de Dieu qui est leur félicité essentielle. » (*Vie de la vén. Jeanne Goïos, morte le 5 novembre 1692.*)

Telle est la gloire dont Dieu a couronné la sainte Vierge au ciel, parce qu'elle le servit fidèlement, aussi longtemps qu'elle vécut sur la terre. Prenez à votre tour la résolution de passer le reste de vos jours au service de Dieu ! Jusqu'ici vous vous êtes fatigués au service du monde et comment le monde vous en a-t-il récompensé? Peut-être n'a-t-il rien fait du tout et s'il vous a donné quelque chose, c'est une récompense qui ne satisfait pas le cœur et que la mort vous ravira des mains. Mais si vous servez Dieu, quelle magnifique récompense vous avez en perspective ! Voyez là-haut ce beau ciel, avec son bonheur inénarrable, sera votre partage à jamais. Et vous refuseriez de servir Dieu à ce prix ! Vous ne vous efforceriez pas de rendre certaines votre vocation et votre élection au moyen de bonnes

œuvres? Proposez-vous chaque jour de faire quelque bonne action et si, le soir, vous remarquez que vous l'avez omise, récitez un *Pater* et un *Ave* en compensation.

Bénédiction d'herbes aromatiques le jour de l'Assomption.

Il est d'usage, dans la plupart des églises de la catholicité, de bénir en ce jour des fleurs odoriférantes (telles que la valériane, la tanaisie, l'absinthe) comme pour signifier par là que toute la nature prend part au triomphe de la sainte Vierge. Cette bénédiction, par laquelle on supplie le Seigneur de rendre utiles à l'homme et aux animaux ces plantes aromatiques, était déjà connue au VIIIe siècle, puisque la ville de Wurzbourg (Herbipolis) en Bavière, qui tire son nom de cet usage catholique, était déjà connue sous cette dénomination à cette époque. Ces fleurs rappellent également à l'âme chrétienne la tradition selon laquelle les Apôtres, en ouvrant le cercueil de la Mère de Dieu, trois jours après sa mort, n'y auraient trouvé que des fleurs répandant autour d'elles un arôme céleste.

Dévotion des Savoyards à la sainte Vierge.

Vous avez vu ces petits enfants, tout noirs de la suie des cheminées qu'ils nettoient avec tant d'adresse, et qu'on appelle ramoneurs. Ils habitent un pays tout hérissé de montagnes couvertes de neige, et semé de précipices profonds; leurs maisons sont bien pauvres, et leurs parents se voient obligés, à cause de leur indigence, de les envoyer en d'autres pays pour y gagner leur vie; mais la misère de ces bonnes gens est bien adoucie par leur grande dévotion envers la sainte Vierge. Presque partout ils trouvent l'image de celle qui est la Mère des malheureux, et cette douce image tempère leurs chagrins et leur donne un courage nouveau. Ils l'ont placée aux bords des torrents, au détour d'un chemin, dans l'épaisseur de la forêt, au milieu de la neige, à l'entrée de chaque village. Oh!

combien il est touchant, quand on visite ces montagnes, de rencontrer, soit dans le bois sombre, soit auprès des précipices, la petite statue blanche de la bonne Vierge, qui garde les châlets et les troupeaux, et qui semble indiquer le chemin au voyageur ! Mais ce qu'il y a de touchant surtout, ce sont les adieux qui se font au pied de la croix et de l'image de Marie quand les enfants vont partir pour la France : au retour de la belle saison, ils se rendent tous à l'entrée du village, enfants, amis, parents ; là ils se mettent à genoux devant la grande croix et la bonne Vierge ; le vieillard le plus âgé prie Jésus et Marie de conserver bien innocents les petits voyageurs, et de les ramener à leurs pauvres mères ; et il les bénit. Après cela, les enfants, quoique le cœur bien gros, se relèvent avec contentement et espérance ; puis, après que leurs parents les ont embrassés et bénis de nouveau, ils prennent la route de la France : les maîtres marchent les premiers, et les petits enfants suivent en regardant de temps en temps derrière eux. Quelqu'un chante le cantique de la sainte Vierge, et ceux qui ne pleurent pas trop répètent le refrain jusqu'à ce qu'on ne voie plus personne, ni la croix, ni le clocher de l'église ; les parents et les voisins restent là qui regardent aussi, et quand ils n'aperçoivent plus rien depuis longtemps, ils se jettent à genoux et disent le chapelet pour que la bonne Marie daigne protéger leurs enfants. Touchantes prières, elles ne sont point inutiles : la Mère de l'Enfant Jésus les prend sous son aimable garde ; elle adoucit pour eux la saison encore rigoureuse ; elle fait fondre les neiges et les glaces qui embarrasseraient leur marche ; et quand ils sont rendus en France, ils trouvent des établissements que sa bonté leur a ménagés, où leur piété et leur innocence sont recueillies par la religion et d'où ils ne sortent pas sans emporter quelques pièces d'argent à leurs pauvres mères.

DIX-HUITIÈME INVOCATION.

Marie, Vierge avant, pendant et après la naissance de Jésus-Christ.
Exemple : Le frère Egide.

Mater intemerata, ora pro nobis. Mère sans corruption, priez pour nous.

I. *Mère sans corruption, priez pour nous.* Nous invoquons la Vierge sous cette appellation, parce que sa pureté virginale n'a subi aucune atteinte *en concevant* son divin Fils et qu'elle resta vierge, pure et intègre après la naissance de ce même Fils, comme elle l'avait été auparavant. Le grand miracle que le Seigneur opéra en elle est déjà annoncé par le prophète Isaïe : « *Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils et son nom sera Emmanuel (Dieu avec nous).* » (Is. 7. 14.) Il est clair que la Vierge dont parle ici le prophète ne peut être autre que Marie, parce qu'il nomme Emmanuel, dénomination qui ne convient qu'au Sauveur, celui qu'elle doit concevoir et enfanter. L'Evangile, à son tour, rapporte expressément cette prophétie à Marie, en terminant le récit du miracle de l'Incarnation par ces paroles : *Toutes ces choses se sont faites, afin que s'accomplisse ce qui est dit du Seigneur par le prophète : Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui, interprété, signifie : Dieu avec nous.* (Math. 1. 22.) Il est également indubitable qu'on ne peut pas expliquer cette prophétie dans le sens que Marie serait restée Vierge jusqu'au moment où elle conçut Emmanuel, le Fils de Dieu ; car ce n'aurait été rien de miraculeux, comme le contexte des paroles du prophète le fait supposer. Nous devons donc interpréter la prophétie dans le sens que la virginité de Marie demeura intacte, nonobstant la Conception de Jésus-Christ. C'est encore l'Evangile qui nous rapporte comment s'effectua ce mystérieux événement. Nous

y lisons : *Or, voici quelle fut la génération de Jésus-Christ : Lorsque Marie, sa mère, eut été fiancée à Joseph, il se trouva, qu'avant d'être ensemble, elle avait conçu du Saint-Esprit. Et parce que Joseph, son mari, était un homme juste et qu'il ne voulait pas l'exposer à la honte, il résolut de la renvoyer en secret. Or, comme il était dans cette pensée, voilà que l'ange du Seigneur lui apparut dans son sommeil, disant : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus, parce que lui-même délivrera son peuple de ses péchés.* (Math. 1. 18.)

L'ange exprime donc ici en termes formels que Marie a conçu le fruit béni de son sein, non d'une manière naturelle, mais miraculeuse par l'opération du Saint-Esprit, sa pureté virginale ne fut pas le moins du monde entamée par la conception, elle n'en devint que plus sublime et plus sainte. C'est pourquoi saint Augustin dit : « Le Fils de la Vierge Marie et l'Epoux des vierges apporta à la mère la fécondité, sans nuire à sa pureté virginale. »

Vous voyez à quel point Dieu gratifie les âmes chastes et virginales ; Marie aimait la pureté au-dessus de toutes choses ; c'est pourquoi elle ne fut pas seulement élue pour devenir la Mère de son divin Fils, mais elle eut en outre l'honneur de réunir en elle la maternité et la divinité. Oh ! qu'elles sont chères à Dieu ces âmes chastes et que de miracles il fait par amour pour elles ! Elles sont déjà sur la terre ses épouses, et quand elles quittent cette vie mortelle, il les prend à lui dans son ciel et les honore d'une couronne qui, par son éclat et sa beauté, surpasse de loin les couronnes de tous les Saints. Veillez avec soin sur la pureté du cœur et conservez-la comme la prunelle de l'œil. Que la crainte de Dieu vous accompagne dans toutes vos voies. Soyez partout modestes et retirés ; évitez les attouchements indécents, tout regard inconvenant. Le soir, déshabillez-vous en occupant votre esprit de la prière, et au lit ne faites rien qui puisse vous être reproché au lit de la mort

et, en vous levant, ne vous montrez que lorsque vous êtes entièrement habillés. Ne permettez pas non plus que d'autres fassent sur vous la moindre chose qui blesse la modestie. Rejetez loin de vous les propos, les attouchements, les familiarités indécentes. Plus vous serez chastes pendant la vie, plus vous serez tranquilles à la mort et plus aussi votre sécurité sera grande à l'approche du Souverain Juge.

II. *Mère sans corruption, priez pour nous.* Marie est restée Vierge non-seulement en concevant, mais aussi *en enfantant* Jésus-Christ. Elle a conçu comme vierge; comme vierge, elle a mis au monde. Les Pères de l'Eglise sont unanimes à reconnaître cette vérité de notre foi. Je n'en citerai que quelques-uns. Saint Ambroise dit là-dessus : « Il faut exalter la Sagesse de Dieu qui a fait naître d'une Vierge son propre Fils. » Saint Augustin dit, à son tour : « Il convenait que Dieu naquît d'une vierge, lorsqu'il s'abaissa jusqu'à se faire homme. Il a enrichi sa Mère du privilége de ne pas cesser d'être vierge en le mettant au monde. » Le même Saint nous explique le mystère de Marie Mère et Vierge tout ensemble par deux belles comparaisons. « De même, dit-il, que les rayons du soleil pénètrent par la glace sans la briser, de même le Christ, qui est le soleil de justice, naquit de Marie, sans entamer sa virginité. » Et encore : « De même que Jésus-Christ, après sa résurrection, parvint jusqu'à ses disciples quoique les portes restassent fermées et de même qu'il sortit du tombeau scellé de tous les côtés, sans le léser, de même il sortit du sein de la Vierge immaculée, sans nuire à sa virginité. » Saint Bernard enfin dit : « Il est inouï que jamais celle qui enfanta restât vierge; qu'il y eût une mère qui ne cessât pas d'être vierge. Selon la marche de la nature, il n'y a pas de virginité là où on annonce la fécondité, de même qu'il n'y a pas non plus de fécondité là où la virginité est conservée intacte. Nous avons ici la seule dans laquelle virginité et fécondité s'associent; ici est arrivé ce qui ne fut jamais et qui ne sera jamais plus. »

Et vous, si vous voulez conserver intacte la belle vertu, il est,

avant tout, nécessaire de veiller sur vos yeux. Car elles sont bien vraies ces paroles de saint Augustin : « Aussitôt que les yeux cherchent à jouir par des regards, le péché s'empare du cœur. » La B. Claire de Montefalco répondit ainsi à la question : Pourquoi elle ne regardait pas les personnes auxquelles elle adressait la parole : « A quoi bon, puisqu'on ne parle qu'avec la langue? Les yeux de David n'auraient pas répandu tant de larmes, s'il avait su les mortifier. » Il n'est sans doute pas défendu de regarder son interlocuteur; toutefois, ne vous permettez jamais le moindre regard immodeste : la mort entrerait dès ce moment dans votre âme. Si vos yeux se portent par hasard sur un objet qui réveille en vous des pensées coupables, éloignez-vous-en sans retard et réprimez la tentation qui s'élève. Et surtout proposez-vous de pratiquer la modestie des yeux, chaque fois que vous vous trouverez dans la maison de Dieu. Evitez de même la vanité dans les habillements; car, en cherchant par ce moyen à plaire aux hommes, vous commencez à déplaire à Dieu. Pensez, à cette occasion, à l'accoutrement avec lequel vous serez enterré, et les pensées de vanité s'évanouiront.

III. *Mère sans corruption, priez pour nous.* Marie conserva intègre sa virginité, même après la naissance de son divin Fils. C'est là encore une vérité de foi. La sainte Eglise a condamné, dans un Synode convoqué à Rome, la proposition contraire qui avait été soutenue par Helvidius et d'autres hérétiques. « Il est impossible de penser, dit saint Ambroise, que celle qui conçut un Dieu dans son sein ait donné, plus tard, asile à un homme entaché du péché originel dans ce sanctuaire. » Ou bien comment pourrions-nous penser que ce qui a commencé en esprit finisse en la chair? que celle qui préférait renoncer à la maternité divine plutôt qu'à sa virginité, aurait sacrifié plus tard sa pudeur virginale en renonçant au privilége d'être la pudique épouse du Saint-Esprit. Non, non, Marie partageait les sentiments de l'Epouse des saints cantiques : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui; il séjourne parmi les lys.* (Cant. 2. 16.) Marie

avait épousé Joseph; mais ce mariage ne nuisait en rien à sa pureté virginale. Comme Joseph n'avait aucune connaissance de ce que Marie avait conçu du Saint-Esprit, mais dut être instruit de ce mystère par un ange du ciel, ainsi s'abstint-il aussi de tous les droits du mariage, après que Marie eut enfanté, tant à cause de l'amour qu'il portait lui-même à la chasteté que par respect envers Marie, la divine Mère, et il vécut avec elle dans la continence la plus parfaite. Mais, dira-t-on, pourquoi Marie s'engagea-t-elle dans le mariage? Cela se fit, dit saint Jérôme, afin que son honneur restât sauf et qu'elle ne fût pas punie d'après la loi des Juifs, qui ne comprenaient rien à la conception miraculeuse du Saint-Esprit. Aussi, en fuyant en Egypte et séjournant dans ce pays, Marie avait-elle besoin d'un protecteur et l'enfant d'un nourricier : voilà pourquoi Dieu voulut qu'elle épousât Joseph.

Marie était donc et demeura une Vierge pure et intègre, raison pour laquelle l'Eglise l'appelle *semper Virgo*, toujours vierge. Nous lisons dans la vie du frère Egide, disciple de saint François d'Assise, écrite par Surius, qu'un savant théologien de l'ordre des Frères-Prêcheurs, en méditant sur la virginité perpétuelle de Marie, fut assailli de doutes et de scrupules. Il ne pouvait pas s'expliquer comment Marie put être nommée Mère et Vierge à la fois. Il était dans ces angoisses intérieures, lorsqu'il entendit parler du frère Egide, qui était en renom de sainteté. Il résolut incontinent de se rendre auprès de lui, afin de le consulter dans ses doutes et de se recommander à ses prières. Après avoir exposé ses peines au serviteur de Dieu, celui-ci prit son bâton, l'enfonça dans le sol en disant : Mon frère, n'en doutez pas, Marie était vierge avant d'enfanter le Sauveur! Et soudain un lis admirable de blancheur surgissait du sol. Egide frappa une seconde fois le sol, en disant : Mon frère, n'en doutez pas, Marie est restée vierge pendant la naissance de Jésus-Christ. Et un second lis s'épanouissait à ses pieds. Et, une troisième fois, Egide toucha le sol avec son bâton, en disant : Mon frère, sachez-le, Marie est restée vierge

après la naissance de Jésus. Et, cette fois encore, un troisième lis admirable fleurissait devant lui. Le savant, émerveillé du prodige, quitta le pauvre Franciscain ; ses doutes l'avaient quitté et son cœur était tranquille. Il ne cessa de remercier la Mère de Dieu de ce qu'elle lui avait donné une preuve de son amour, en le guérissant de ses doutes et le délivrant de ses scrupules.

En considérant que nous ne pouvons pratiquer la continence, si Dieu ne la donne, demandons-la souvent au Seigneur : car Dieu donne son bon esprit à ceux qui le demandent. (Sap. 8. 21.) Surtout priez à l'heure de la tentation, mais priez avec ferveur et attention. Visitez Jésus dans le Saint-Sacrement, visitez un sanctuaire de Marie et demandez à Jésus, ainsi qu'à sa sainte Mère, la conservation intacte de la belle vertu. Joignez-y la réception des sacrements, au moins tous les mois, sans laquelle vous conserverez difficilement ce précieux trésor. Et puis, ouvrez pleinement votre cœur au directeur de votre conscience ; car c'est déjà un moyen de vaincre la tentation que de la déclarer à son confesseur, et n'oubliez pas avec quelle admiration les saints Livres attestent la beauté de la vertu séraphique : *O qu'elle est belle une génération chaste dans l'éclat de sa vertu! Sa mémoire est immortelle ; Dieu et les hommes l'admirent. Elle triomphe éternellement couronnée de victoires et remporte le prix de ses combats pour la pureté sans tache!* (Sap. 4. 1.)

Amour d'une jeune mourante pour Marie.

Mlle Emma Gillet, native de Richelieu, petite ville de la Touraine, avait toujours aimé la sainte Vierge, depuis une mission à laquelle elle avait assisté à l'âge d'environ seize ans, et où elle avait entièrement renoncé à la dissipation et à la frivolité, pour se donner à Jésus et à Marie. Alors, elle entra dans une congrégation de la sainte Vierge que les missionnaires avaient établie à Richelieu avant leur départ, afin de consolider le bien qu'ils avaient fait ; et elle en devint un des plus fermes appuis. Elle en suivit les règles avec une générosité parfaite ;

et toutes les fois que les devoirs des congréganistes n'étaient pas un obstacle à des obligations essentielles et impérieuses, rien ne pouvait l'empêcher de remplir ces pieuses pratiques; et ni le caprice, ni le respect humain ne purent l'ébranler. Après avoir terminé son éducation, cette fervente fille de Marie était entrée comme institutrice dans un pensionnat de Tours. Là, elle était devenue l'idole de toutes ses élèves, qu'elle formait à la vertu aussi bien qu'à la science, et elle les aimait autant qu'elle en était aimée. Mais une maladie de poitrine la força de quitter bientôt cette maison chérie, pour aller respirer l'air de sa ville natale. A peine Emma y fut-elle arrivée, qu'elle fut obligée de se mettre au lit, et ne s'en releva presque plus; en quelques mois, on désespéra de ses jours.

Alors toutes les pensées de la jeune malade se tournèrent vers le Ciel, et vers l'aimable Reine qui l'attendait pour la couronner. Jésus et Marie étaient les noms qu'elle avait continuellement à la bouche; elle récitait son chapelet avec la dévotion d'un ange. Une dame étant venue la voir avec son petit enfant, elle la pria de consacrer cet enfant à Marie, la gardienne de l'innocence; et comme elle distribuait à ses frères et aux pauvres ce qui lui avait appartenu, elle n'oublia pas l'autel de sa bonne Mère; elle voulut aussi lui faire son présent. Mais le don le plus précieux qu'elle offrit à Marie, et celui qui plut sans doute davantage au cœur de cette aimable Reine, furent les âmes qu'elle affermit dans son service ou qu'elle lui gagna. Trois heures avant de mourir, elle se rappela qu'une jeune personne de la congrégation s'était relâchée de sa première ferveur, qu'elle n'aimait presque plus la sainte Vierge, et commençait à se jeter au milieu des plaisirs du monde. Cette pensée déchire le cœur d'Emma, qui ne respirait que le salut des âmes et l'honneur de Marie; elle appelle sa sœur, lui fait part de sa peine, et la charge de dire à cette jeune personne tout ce qu'il y avait de plus propre à la ramener à la piété; puis, à ce sujet, éclairée comme par une lumière céleste, elle fait venir la supérieure de la congrégation,

affligée depuis longtemps de voir le petit nombre d'âmes qui étaient restées fidèles à Marie, l'encourage, et lui propose un projet qu'elle pensait devoir être très-avantageux à l'accroissement de l'association ; ce plan fut en effet suivi après la mort d'Emma, et la congrégation des filles de Marie à Richelieu est maintenant une des plus florissantes de la France.

Après cette bonne œuvre, cette âme innocente, n'ayant plus rien à faire ici-bas pour sa Mère bien-aimée, se hâta de la rejoindre, et d'aller recevoir la couronne dont Marie pare le front de ses enfants chéris, de ceux surtout qui ont étendu son culte sur la terre.

DIX-NEUVIÈME INVOCATION.

Marie aimée du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, aimée des hommes, aimant les hommes. *Exemple :* Un prisonnier consolé et élargi.

Mater amabilis, ora pro nobis, Mère aimable, priez pour nous.

1. *Mère aimable, priez pour nous.* Marie est une Mère aimable aux yeux de Dieu ; Dieu a en elle ses complaisances et lui voue toute sa dilection. Les trois personnes divines s'empressent à l'envi de lui témoigner leur amour. Dieu le Père aime sans doute tous les hommes, parce qu'ils sont ses enfants, et saint Jean s'écrie tout rempli d'admiration : « Voyez l'amour dont nous a comblés *le Père,* au point que nous sommes nommés les enfants de Dieu et que nous le sommes réellement ! » (Joan. 3. 1.) Mais il aime Marie d'un amour plus ardent que celui qu'il nous porte ; car elle est bien plus que son enfant : elle est la Mère de son Fils. On peut conclure combien il l'aime de la circonstance : qu'il lui député un ange auquel il dicte une salutation admirable. Aurait-il pu lui donner une preuve plus grande de son amour ? Si un souverain envoyait à une pauvre vierge un ministre, pour la saluer, ne dirions-nous pas que cette

vierge est bien vue du roi, qu'elle est dans ses bonnes grâces? Marie jouit aussi de l'amour *du Fils*. Aurait-il pu témoigner son amour d'une manière plus indubitable qu'en la prenant pour sa Mère et recevant d'elle la nature humaine? Du temps où le Fils de Dieu voulut s'incarner, il y avait des millions de femmes et de filles sur la terre; mais voyez : il ne veut prendre chair d'aucune : une seule est élue pour sa Mère, c'est Marie, la très-sainte Vierge. Qui comprendra l'amour qu'il lui porta en l'élevant à ce point au-dessus de toutes les personnes de son sexe? Il donna les preuves de cet amour qu'il lui portait, en faisant son premier miracle à sa demande, en lui restant soumis pendant trente ans, en pensant à elle sur la croix et disant à l'adresse de saint Jean : « Fils, voilà votre Mère! » Et le *Saint-Esprit* lui applique toute son affection. C'est par amour pour elle qu'au moment de sa Conception il fait un miracle tel, que le monde n'en a jamais vu et n'en verra plus jamais : il la préserve de la tache du péché originel et, au premier moment de sa vie, il répand en elle la plénitude de ses grâces. Il illumine les Prophètes pour qu'ils prédisent, bien des siècles avant sa venue, ce qui se rapporte à elle et pour qu'ils annoncent au monde le bonheur et aux peuples le salut qu'il leur viendra par son ministère. Après sa naissance, il veille sur elle avec la sollicitude d'une mère, afin de la préserver du moindre souffle du péché; il opère même en elle le miracle des miracles en l'ombrageant de la force de sa divinité et en parfaisant dans son chaste sein l'incarnation du Fils de Dieu. Oui, le Dieu en trois personnes a toutes ses affections en Marie, et il n'est aucune créature sur la terre ni dans le ciel qu'il aime comme la Vierge des Vierges. Et savez-vous pourquoi Dieu aime Marie à ce point? Sans doute parce qu'à son tour elle l'aime aussi par-dessus tout. Le divin Sauveur nous assure expressément : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; je l'aimerai aussi et je me révèlerai à lui.* (Joan. 14. 21.) Si vous voulez donc que Dieu vous aime, aimez-le le premier. Quel bonheur de posséder un moyen si facile de vous assurer

de l'amour de Dieu! Les hommes, le plus souvent, ne répondent pas à votre amour; mais Dieu vous aime toujours, pourvu du moins que vous l'aimiez. Comment ne renonceriez-vous pas volontiers au vain amour des hommes en vous contentant de l'amour de votre Dieu? Quel bonheur de pouvoir dire : Dieu m'aime! Et si Dieu vous aime, vous êtes son enfant, son héritier : le ciel et sa béatitude vous sont ouverts. Aimer Dieu, que ce soit, tous les jours, votre soin principal. Pensez souvent à lui, car là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. Aimez la prière. Un chrétien qui n'aime pas à prier, donne par là à comprendre que l'amour de Dieu s'est refroidi dans son cœur; il est mort. Evitez tout péché et observez les commandements de Dieu : c'est là le signe le plus certain de l'amour de Dieu : *Celui qui observe mes commandements, celui-là m'aime.* (Joan. 14. 21.) Faites souvent un acte de charité et pratiquez chaque jour la communion spirituelle : ce sont d'excellents moyens pour fortifier et vivifier en vous l'amour de Dieu.

II. *Mère aimable, priez pour nous.* Marie n'est pas seulement aimée de Dieu; elle est une Mère aimée des hommes. Une Mère! quel nom d'amour! Avec quelle joie un enfant revoit sa mère; comme son cœur est rempli d'allégresse à ce doux nom! Votre Mère, c'est elle qui vous a porté sous son cœur, c'est elle qui vous aime comme la pupille de ses yeux, plus que sa vie propre! Et Marie est plus aimable encore. Elle nous porte tous dans son cœur; elle nous regarde avec complaisance, elle n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle peut nous faire du bien. Si l'on rassemblait, dit saint Alphonse, tout l'amour que les mères portent à leurs enfants, y ajoutant celui que portent à leurs épouses les époux et celui qu'ont à leurs dévots les anges et les saints, tout cet amour condensé n'atteindrait pas celui que Marie porte à une seule âme. De plus, Marie est, à cause de sa sainteté, si belle, si aimable, qu'il n'y a rien au ciel ni sur la terre qui puisse lui être comparé. Ce qu'est la terre parmi les astres, Marie l'est parmi les anges et les saints. Et une telle Mère ne nous serait pas chère? Et

nous, nous ne serions pas charmés en entendant son doux Nom ?

Toute la chrétienté appelle Marie *Notre-Dame*. Partout nous rencontrons des églises sous ce vocable, partout des autels, des statues, des monuments ; des millions de chrétiens l'honorent et l'invoquent sous ce nom. Et pourquoi l'appelons-nous *Notre-Dame?* Parce que nous savons qu'elle est pleine de douceur, d'amour, de bonté. Marie est si aimable, qu'un grand nombre de saints étaient dans la joie au seul souvenir du nom de Marie ; Henri Suso disait que ce nom était pour lui comme un rayon de miel, de sorte qu'il s'écriait : « Que serez-vous donc vous-même, si déjà votre nom suffit pour nous anéantir par son amabilité ? » Des empereurs et des rois déposèrent à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes ; d'innombrables associations se formèrent sous son nom et sous son égide.

Et vous aussi aimez Marie, apprenez d'elle le saint amour [1],

(1) Par Marie on aime plus tendrement. Elle est la Mère de la charité; elle est la Mère du bel amour : *Ego mater pulchræ dilectionis.*

Il est un assez grand nombre de personnes, même chrétiennes, qui se persuadent, bien à tort, que l'acte d'amour de Dieu pour lui-même est une chose très-difficile, qui est seulement le partage de quelques âmes parfaites : vertu héroïque à laquelle le commun des hommes n'est pas appelé. Il y a là une erreur grossière, un oubli impardonnable des premières notions de la loi chrétienne. La charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu à cause de ses suprêmes perfections, et indépendamment de tout retour sur nous mêmes (ce qui fait la différence entre cette vertu et la vertu d'espérance), la charité, ainsi définie, est la vertu nécessaire de tous les chrétiens ; par conséquent, il faut que de temps à autre, c'est-à-dire, d'après la théologie la moins exigeante, au moins une fois la semaine, le chrétien produise l'acte de charité. Ceci est de stricte obligation Ce qui n'est que de conseil et de perfection, c'est le degré, c'est l'intensité, et surtout c'est l'habitude, l'état du pur amour.

Or, pour accomplir le précepte de charité, à plus forte raison, pour arriver à la perfection de la charité, Marie est notre assurée ressource, notre plus puissant secours.

« Tu aimeras le Seigneur ton Maître de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » Ce précepte de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, et à cause de lui-même et de ses beautés

et surtout prouvez cet amour par le fait. Ne pourriez-vous pas, par exemple, d'une confession à l'autre exercer certaine vertu, surtout celle dans laquelle vous avez encore fait peu de progrès?... Proposez-vous de pratiquer quelque bonne action, par exemple, de visiter tel malade, telle pauvre famille, de vous approcher des sacrements, de réciter le chapelet tous les samedis, qui sont spécialement consacrés à Marie...

III. *Mère aimable, priez pour nous.* Pourquoi Marie apparaît-elle aux hommes comme une Mère si aimable? Parce que son cœur est tout plein d'amour et de miséricorde envers nous, toujours prêt à faire le bien. Suétone raconte que l'empereur Tite était porté à témoigner sa bienveillance envers tous ses sujets et qu'aux jours où il n'avait pu trouver l'occasion de faire le bien, il s'écriait : « J'ai perdu ce jour! » Tite peut l'avoir

infinies, ce précepte édicté par Moïse, est antérieur à Moïse, il est aussi ancien que l'homme. Mais l'homme n'a pas su l'accomplir; il a détourné son cœur de Dieu; il est tombé, et, en fait, l'humanité charnelle était devenue comme impuissante à aimer Dieu qui est esprit. Le Seigneur l'avait dit avec une profonde tristesse de cœur : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.*

Son amour trouva le moyen de combler les séparations, de rapprocher les distances. *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis :* « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » La divinité, selon le langage de l'Apocalypse, était comme un cristal immense, comme un océan de verre, *tanquam mare vitreum*, que nos yeux traversaient sans y rien découvrir. L'humanité sainte, comme le vif-argent du miroir (le mot est de saint François de Sales), est venue se placer derrière; et les traits divins se sont reflétés vers nous; et nous avons vu sa gloire, sa gloire sans doute encore voilée, mais déjà reconnaissable dans la personne de son Fils : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti.* Nous avons vu, et, en voyant, nous avons aimé. Or, c'est Marie qui nous a donné le Verbe fait chair. En enfantant Jésus, elle a enfanté l'amour divin sur la terre. Voilà déjà comment elle est la mère de la charité et du bel amour quant à son principe général.

Mais elle l'est aussi quant à sa naissance particulière dans le cœur de chacun des hommes. Dites-moi, ce précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, » où est-il plus facile à accomplir qu'aux pieds de Marie? Mon Dieu, quand je vous cherchais dans les cieux, vous m'y apparaissiez

fait plus par vanité que par un véritable amour envers le prochain. Mais s'il était possible que Marie, notre bonne Mère, perdît un jour sans répartir des grâces, elle s'en plaindrait certainement avec douleur, pour la raison qu'elle n'a rien de plus à cœur que de faire le bien à tous. Oui, dit Jean de Bustis, son désir de répartir les grâces est plus grand que notre désir de les recevoir; raison pour laquelle nous la trouvons toujours les mains pleines de miséricordes et de grâces, chaque fois que nous avons recours à elle.

Le bienheureux Alain de La Roche rapporte qu'un instituteur fut livré à la justice, à cause de sa mauvaise conduite, et condamné pour toute sa vie à la prison, où il n'aurait pour nourriture que peu de pain et de l'eau. Il y avait déjà une année qu'il subissait sa peine, lorsqu'il fut

grand, puissant, majestueux, terrible; et mon cœur, resserré par la crainte, se sentait écrasé par tant de grandeur et de gloire. Mais j'entre dans votre temple. J'y vois sur vos autels une mère que vous m'avez donnée. La religion qui place une mère sur ses autels, ah! je comprends qu'elle commande l'amour.

Tendre Mère, le Dieu que je dois aimer, mais c'est l'enfant divin qui repose entre vos bras; c'est ce Jésus qui a dit: « Personne ne va à mon Père que par moi.... Celui qui me voit, voit mon Père. M'aimer, c'est aimer mon Père et être aimé de lui. » Au ciel, c'est le Dieu grand et terrible à l'excès : *Magnus Dominus et terribilis nimis.* Sur le sein de Marie, c'est le Dieu qui s'est fait petit et qui est aimable outre mesure : *Parvus Dominus et amabilis nimis.* Oui, désormais l'acte d'amour devient possible, devient facile, il jaillit spontanément de l'âme. Cela est si beau, cela est si doux, une religion où Dieu se présente sur les bras de sa mère, et qui est aussi la nôtre! Comment ne pas s'approcher avec confiance de ce trône de la divinité qui est le trône de la miséricorde? *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum misericordiæ.* Ah! que de cœurs ont commencé d'aimer Dieu, ont produit pour la première fois l'acte de charité, devant l'image de Marie! Et quels progrès ils ont faits dans les voies du saint amour, de la belle dilection! *Ego mater pulchræ dilectionis.* Trouver Jésus, c'est l'atteindre par l'amour : *Invenit Jesum qui diligit eum.* Combien d'âmes ne l'ont trouvé ainsi qu'avec Marie et moyennant Marie : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus!* (Mgr Pie.)

frappé de la patience et du contentement avec lequel un autre prisonnier subissait la même peine que lui. Il lui demanda comment il pouvait exercer la patience au point de supporter si résolûment un sort, dont la mort seule le délivrerait. Celui-ci lui répondit : qu'il attribuait cela à l'intervention de la sainte Vierge. L'instituteur lui objecta : « Si cette dévotion est si profitable, si elle procure tant de bien à ceux qui la pratiquent, dites-moi donc, pourquoi êtes-vous depuis si longtemps en prison et pourquoi n'en êtes-vous pas délivré par sa vertu ? » « Il y a longtemps, répondit le prisonnier chrétien, que j'aurais pu jouir de la liberté ; mais je n'ai pas voulu l'accepter, parce qu'il m'est possible ici de passer ma vie en faisant pénitence, pour satisfaire à la justice de Dieu et payer les dettes que j'ai contractées par mes péchés. J'aurais mille raisons de craindre la rechute dans mes anciens crimes. C'est pourquoi la captivité me paraît agréable, et je préfère ma dure position à tous les plaisirs du monde. Ces sentiments, j'en suis redevable à la sainte Vierge ; je la prierai de vous procurer le même bonheur. Si vous vous consacrez à son service, vous éprouverez bientôt les effets de sa protection. » L'instituteur ému se sentit porté à la dévotion envers Marie et lui adressa à peu près les paroles suivantes : « Sainte Vierge, ayez pitié d'un pauvre pécheur qui fait vœu de vous être dévoué pour la vie. Je vous promets de réciter tous les jours le chapelet, si vous me délivrez de cette captivité. » Sa prière fut exaucée ; il récupéra la liberté et se rendit dans un autre pays, où il ouvrit une nouvelle école. Mais il était bien changé. Il inspirait maintenant à tous les enfants une grande dévotion envers la sainte Vierge, leur apprenait à dire le chapelet et ses élèves devenaient à leur tour les apôtres de leurs familles. A la fin, l'instituteur obtint, par l'intercession de Marie, la grâce d'entrer dans un ordre religieux, ou il vécut d'nue manière édifiante et mourut d'une douce et sainte mort. Vous voyez combien Marie se montre aimable envers tous les hommes, même envers ceux qui sont tombés bien bas. Imitez-la. Chaque fois que vous

pouvez rendre quelque service à votre prochain, faites-le de grand cœur; car ce que vous faites au moindre des hommes, Jésus-Christ le considère comme fait à lui-même. Si vous avez de la fortune, profitez-en pour acheter le ciel; ce sera votre plus douce consolation au lit de la mort de pouvoir dire : J'ai fait du bien aux pauvres. *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* (Matth. 5. 7.) Instruisez les ignorants, donnez bon conseil à ceux qui sont dans le doute, consolez les affligés, pardonnez volontiers le mal que l'on vous a fait, priez pour les pécheurs et donnez à tous le bon exemple. Si vous agissez de la sorte, vous recevrez au ciel une récompense semblable à celle des saints Apôtres.

Portrait de la sainte Vierge.

Marie, dit saint Epiphane, qui était née en Palestine, se montrait en tout pleine de réserve et de gravité : elle parlait peu, écoutait volontiers, était très-affable, très-empressée, très-respectueuse pour tout ce qui l'environnait; elle était d'une taille un peu plus que moyenne; elle avait un teint légèrement doré, les cheveux blonds, les yeux vifs, les prunelles très-ovales, et couleur olive, les sourcils arqués et d'un noir très-gracieux, le nez long, les lèvres roses et une douceur de parole ineffable, le visage ovale; les mains et les doigts d'une longueur plus que moyenne. Ses vêtements étaient fort simples et de la couleur naturelle de l'étoffe dont ils étaient faits; enfin une grâce divine respirait dans toute sa personne. (*S. Epiph. Orat. de Mar. apud. Carn. T. J. 13.*)

Légende.

Le pieux Vincent de Beauvais raconte : Il y avait, dans une de nos villes, un peintre d'un certain renom, qui excellait surtout à reproduire la douce et pure physionomie de la Vierge. Il prenait plaisir, sans doute pour le contraste, à lui

mettre sous les pieds son superbe rival ; mais il le dessinait abattu, désespéré et sous des formes si hideuses, que Satan lui en garda rancune. S'il faut en croire la légende, il alla jusqu'à menacer notre artiste de l'en faire repentir. Celui-ci n'était pas homme à se laisser intimider. Un jour que, monté sur un haut échafaudage, il retraçait sur le frontispice d'une église son portrait privilégié ; pour montrer à l'ennemi de la Vierge combien il le méprisait, après avoir tracé de celle-ci une admirable esquisse, il fit de son adversaire une ébauche plus horrible que jamais. Déjà il mêlait ses couleurs, quand il sent que l'échafaudage s'ébranle ; il comprend aussitôt ce que veut l'ennemi et tend la main vers l'image qu'il vient de dessiner. Celle-ci lui tend la sienne et tandis que les planches et les poutres s'écroulent avec fracas sous lui, il reste suspendu sans autre soutien. Toute la ville fut témoin du prodige. On reconstruisit l'échafaudage, et notre Appelles, s'étant remis à l'œuvre, s'en acquitta si dûment cette fois, qu'il ôta pour toujours à Satan l'envie de l'interrompre encore.

VINGTIÈME INVOCATION.

Vie de Marie illustrée par des miracles opérés par le Père, le Fils et le Saint-Esprit [1]. *Exemple :* Guérison d'un enfant.

Mater admirabilis, ora pro nobis. Mère admirable, priez pour nous.

I. *Mère admirable, priez pour nous.* Marie est une mère admirable; car Dieu le Père a fait en elle de grandes choses

(1) Marie est admirable par les grâces qu'elle a reçues de Dieu. Saint Bonaventure en parle ainsi dans son *Speculum M. V. :*

Quadruplex est gratia Mariæ : videlicet gratia donorum, gratia labio-

en la choisissant pour devenir la Mère de son Fils. C'est elle qu'il a mentionnée dans le Paradis terrestre, immédiatement après la chute de nos premiers parents, en maudissant le serpent : *Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; elle te brisera la tête, et tu chercheras à la blesser au talon*. (Gen. 3. 15.) Elle est donc bien admirable, cette Mère annoncée par Dieu lui-même, quarante siècles avant sa naissance, et désignée comme celle qui, par son Fils, détruira la puissance de Satan et de tout son parti! Et qu'elle est admirable, son entrée dans le monde! Dieu opéra un grand miracle, lorsque, cédant aux prières de Josué, il fit arrêter le soleil jusqu'à ce que la victoire du héros fût complète. Mais bien plus grand fut celui de l'Immaculée-Conception de Marie; car Dieu arrêta ici dans sa marche la nature, qui dut céder le pas à l'empire de la grâce. Afin de donner à son Fils une mère digne de lui, il voulut que la loi de la nature, selon

rum, gratia privilegiorum et gratia præmiorum. I. B. Maria habuit GRATIAM DONORUM Spiritus sancti.

II. GRATIAM LABIORUM de qua in Psalmo dicitur : *Diffusa est gratia in labiis tuis*. (Ps. 44. 3.) Revera non est, non fuit, non erit mulier talis super terram, qualis Maria fuit in sensu verborum disertissimæ linguæ. Septem mellis stillæ sunt septem dulcissima verba Mariæ quæ ad Angelum, ad hominem et ad Deum dicitur habuisse. Duo ad Angelum, duo ad hominem, tria ad Deum. Ad Angelum Maria habuit verbum castitatis : *Quomodo fiet istud?...* Et verbum humilitatis : *Ecce ancilla...* Ad hominem habuit verbum charitatis, quando Matrem præcursoris tam affectuose salutavit et verbum veritatis quando, deficiente vino, ministris dixit : *Quocumque dixerit vobis facite*. Ad Dominum tria verba habuit Maria : gratulativum pro sui respectione, quando dixit : *Magnificat anima mea Dominum*; querulativum pro filii amissione, quando dixit : *Fili, quid fecisti nobis sic? Compassivum* pro vini defectione, quando in nuptiis Filio dixit : *Vinum non habent*.

III. *B. Maria habuit* GRATIAM PRIVILEGIORUM : Possumus autem notare septem privilegia Mariæ : 1° quod super omnes homines ab omni peccato sit purissima; 2° quod ipsa super omnes homines fuit gratia plenissima; 3° quod ipsa sola Mater et Virgo incorruptissima est; 4° quod ipsa sola Mater Filii ineffabilissima est; 5° quod ipsa super omnem creaturam Deo

laquelle tous les enfants d'Adam sont conçus dans le péché, cessât pour Marie qui devait être préservée de la tache du péché originel. Ce qui eut lieu effectivement. Marie fut conçue et naquit sans péché ; elle était sainte et pleine de grâce, dès le premier instant de sa vie. A ce miracle succéda un autre, lorsque Marie eut grandi dans la plus parfaite innocence et que le temps fut venu pour elle de devenir la Mère de Dieu. Le Père céleste lui envoie un ange, notamment un ange qui appartenait à un ordre supérieur, l'archange Gabriel, lequel a le mandat de la saluer en son nom et de lui dire : *Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes!* (Luc. 1. 28.) Quand jamais femme de la terre a-t-elle reçu pareille salutation de la part de Dieu, quand le Seigneur a-t-il jamais distingué ainsi un mortel et accumulé les grâces sur une de ses servantes? Et quel miracle encore, au moment où Marie fait son entrée dans la maison d'Elisabeth! Eclairée par le Saint-Esprit, celle-ci reconnaît incontinent la

corporaliter familiarissima est; nam ipsa Deum novem mensibus in utero portavit, ipsa Deum ubere de cœlo pleno lactavit, ipsa Deum multis annis dulciter educavit; ipsa Deum sibi subditum habuit, ipsa purum in amplexibus et osculis familiarissime contrectavit; 6° quod ipsa super omnem creaturam apud Deum potentissima est; 7° quod ipsa super Sanctos in gloria excellentissima est.

IV. *B. Maria habet* GRATIAM PRÆMIORUM. De hac gratia potest accipi quod dicitur in Eccli. 26 : *Gratia super gratiam mulier pudorata et sancta.* Mulier super omnes pudorata, super omnes sancta est Maria, in qua est gratia super gratiam : gratia gloriæ super gratiam vitæ, gratia præmiorum in cœlo super gratiam meritorum in mundo. Hæc autem gratia beatitudinis Mariæ consistit in septem dotibus corporis et animæ. Quodlibet enim corpus gloriosum habet quatuor dotes gloriosas, videlicet dotem miræ claritatis, sublimitatis, agilitatis et impassibilitatis. Et si omnium Beatorum corpora his quatuor dotibus Deus glorificavit, quanto magis corpus istud, quod ipsum glorificatorem omnium corporum genuit... Anima tres habet dotes ipsam beatificantes : dotem visionis, fruitionis et tentionis. Si omnes animæ his dotibus beatificantur in cœlis, quanto magis anima ejus quæ omnium animarum beatificatorem genuit in mundo!...

Mère de son Dieu et s'écrie : *D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi?* (Luc. 1. 43.) Et son enfant tressaille de joie et il est sanctifié dans le sein de sa mère. C'est ainsi que Dieu le Père a daigné illustrer de miracles la vie de la bienheureuse Vierge que nous appelons avec raison la Mère admirable.

Dieu nous a tous appelés à un état et nous donne en mains les moyens et les grâces nécessaires pour atteindre notre fin dernière. Remplissez-en les devoirs avec zèle ; car vous seriez dans l'erreur, si vous pensiez pouvoir les négliger sans commettre de péché. Un œil qui ne voit pas, une oreille qui n'entend pas, une main, un pied auxquels manquent le mouvement, tout cela n'est bon à rien. Vous seriez de même des êtres inutiles, si vous négligiez vos devoirs d'état. Si même vous étiez d'ailleurs un chrétien passable, vous pourriez parvenir au salut tout aussi difficilement qu'Héli, qui fut rejeté de Dieu parce qu'il négligeait ses devoirs de père. Aimez à accomplir les travaux que vous impose votre état de vie avec pureté d'intention et en les offrant à Dieu afin de les faire valoir pour l'éternité.

II. *Mère admirable, priez pour nous.* Marie est une mère admirable, à cause du Fils qu'elle a mis au monde. Quel est ce Fils? Il est en même temps le Fils unique de Dieu, la deuxième personne de la sainte Trinité, vrai Dieu comme le Père. « Le saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu. » Si une femme donnait le jour à un ange, tout le monde ébahi crierait au miracle ; ce serait avec raison ! car des mères humaines ne peuvent enfanter que des hommes. Que dirons-nous donc en considérant Marie? Celui qu'elle a enfanté n'est ni un homme, ni un ange, mais Dieu même. La créature mortelle met au monde son Créateur, l'Eternel ; elle si faible, elle enfante l'Infini, le Tout-Puissant ! N'est-ce pas là le miracle des miracles? Saint André de Crête a bien raison de dire : « Peut-il y avoir de plus grand miracle que de voir Dieu renfermé dans les chastes flancs d'une vierge? En vérité, c'est

une chose inouïe. Le Dieu qui dit de lui-même que le ciel est son trône et la terre l'escabeau de ses pieds, celui qui est plus élevé que les cieux et qui est de toute éternité uni à son Père ; ce Dieu réside dans le sein d'une vierge. » Quel prodige encore? Marie est devenue Mère de Dieu, sans cesser d'être vierge. La maternité et la virginité se rapportent l'une à l'autre comme la lumière et les ténèbres, le chaud et le froid, la vie et l'amour ; elles s'excluent mutuellement. Naturellement parlant, une vierge ne peut jamais être mère, ni une mère être vierge; mais ce qui naturellement ne peut pas s'associer, un miracle surnaturel l'a réuni : Marie est à la fois vierge et mère. Elle est mère, parce qu'elle a conçu et enfanté le Fils de Dieu ; elle est vierge, parce qu'elle a conservé sa pudeur virginale avant et après la naissance de Jésus, et elle l'a conservée tout à fait, comme si elle n'avait jamais ni conçu ni mis au monde. Une vierge, dit saint Grégoire de Nysse, devient mère et reste vierge. Voilà un nouvel ordre de choses. Chez les autres femmes, on ne peut pas les dire mères, aussi longtemps qu'elles sont vierges; mais ici, nous avons vierge et mère réunies en une seule et même personne. La virginité n'a pas empêché l'enfantement et la maternité ne porta nul ombrage à la virginité; cela devait être ainsi. Celui qui vint au monde, pour ramener les hommes à l'intégrité de l'état virginal, devait avoir lui-même une origine virginale. Nous invoquons donc Marie comme *Mère admirable*, parce qu'elle a pour fils le Fils de Dieu et parce qu'elle est à la fois Vierge et Mère.

Considérez ici l'admirable dignité à laquelle Dieu a élevé Marie ; mais méditez en même temps les souffrances qui y ont été attachées. Marie a eu en tout le même sort que son Fils; tous les outrages, les mépris, les persécutions, les mauvais traitements, les douleurs et les souffrances qu'il a endurés atteignaient également le cœur maternel de la Vierge et le transperçaient comme un glaive. Il en est de même encore aujourd'hui ; ce sont précisément ceux qui occupent les plus hauts emplois, les plus grandes dignités qui ont aussi à porter

les plus lourdes croix. Ne désirez donc pas des emplois plus élevés que ceux auxquels la Providence vous a placés. Croyez-moi, tout ce qui reluit n'est pas de l'or. Moins vous aurez à paraître dans le monde, plus votre vie sera tranquille et contente. Si même votre état de vie a aussi ses épines, ne vous plaignez, ne murmurez pas. Jésus a porté la croix, Marie a porté sa croix, tous les Saints ont porté la leur, et vous ne voudriez vous reposer que sur des roses! Si jusqu'à ce jour vous avez péché par impatience, déposez ce défaut et soumettez-vous à la sainte volonté de Dieu. Prenez la résolution d'offrir à Dieu toutes ces petites peines qui jusqu'ici avaient donné l'occasion à des murmures ou à l'impatience.

III. *Mère admirable, priez pour nous.* Marie mérite encore d'être appelée la Mère admirable, pour la raison qu'elle n'a pas conçu Jésus-Christ d'une manière naturelle, mais du Saint-Esprit : *Le Saint-Esprit viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu.* C'est encore un miracle tel que le monde n'en a pas encore vu et n'en verra plus jamais. Mais plus encore; Dieu a glorifié Marie par des miracles, non-seulement pendant sa vie, mais aussi après sa mort. Passons en revue toute la série des siècles écoulés depuis le commencement de l'Eglise et nous n'en trouverons pas un seul, pendant lequel l'histoire ne nous signale des prodiges à la gloire de la sainte Vierge. Visitez, par exemple, l'un ou l'autre sanctuaire, où se trouve une image miraculeuse de Marie; vous y trouverez le plus souvent un grand nombre d'*ex-voto* attestant que cette bonne Mère a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux perclus et autres faveurs corporelles et spirituelles. Citons un seul exemple, avant de terminer cette allocution.

Une petite fille de cinq ans avait eu un doigt littéralement broyé par une porte. Sa mère, effrayée et attristée par cet accident, la conduisit immédiatement dans l'un des hôpitaux de Paris. Mais nonobstant les soins les plus empressés, le mal

s'empira d'une manière effrayante et, à la fin, il fut question d'amputer le doigt. Le médecin dit à la mère : « Ma bonne dame, il faut prendre courage et s'y résigner; il n'y a pas d'autre remède. On peut bien encore attendre trois jours; mais ce terme expiré, on sera obligé, si on tergiverse encore, d'amputer toute la main. On conçoit ce que dut ressentir le cœur de la pauvre mère. En retournant au logis, la mère et l'enfant rencontrèrent une femme pieuse qui leur dit : « Allez à l'église de Notre-Dame-des-Victoires, priez avec confiance; la sainte Vierge est le meilleur médecin, soyez convaincue qu'elle guérira la petite. » Encouragées par ces paroles amicales, la mère et l'enfant n'eurent rien de plus empressé que de se rendre à Notre-Dame-des-Victoires. Elles y prièrent longtemps. Après environ une demi-heure, la petite dit à sa mère : « Maman, je crois que je suis guérie. » A ces mots, la mère se lève pour sortir et, déjà à la porte, elle délie les bandelettes du doigt de son enfant et voit qu'en effet la main est complétement guérie. Dans l'excès de sa joie, elle arrête tous ceux qui sortent de l'église et raconte le miracle que la sainte Vierge vient d'opérer à sa grande consolation. De là, elle se rend à l'hôpital pour faire part de la bonne nouvelle au médecin. Celui-ci demanda, plein d'admiration en regardant la main de l'enfant : « Qui a donc guéri votre enfant? » « Notre-Dame-des-Victoires, que j'ai invoquée, répondit l'heureuse mère. » « Oui, le dit médecin, qui était un bon chrétien, Marie s'y connaît mieux que nous tous! » Plus de cinq cents personnes, dont plusieurs sont encore en vie, furent témoins de ce fait miraculeux. (*Huguet.*)

Ayons donc confiance en la Mère admirable; recourons à elle dans tous nos besoins, et afin de nous assurer la prédilection de cette bonne Mère et d'en obtenir avec plus d'assurance les faveurs, faisons tous les jours quelque chose en son honneur. Disons soit une dizaine du chapelet, soit le *Memorare,* soit le *Salve Regina* et, aux jours de ses fêtes, approchons-nous des sacrements. Joignons-y quelqu'œuvre de miséricorde et, en nous montrant ainsi envers elle comme ses enfants aimants,

elle nous fera voir, à son tour, en intervenant pour nous, qu'elle est notre bonne Mère.

Le couvent de Clairfont.

Un jour que la comtesse Ermesinde de Luxembourg était sortie de son château, pour aller respirer l'air de la campagne, elle rencontra un délicieux ombrage d'où jaillissait une source vive, qui se perdait ensuite dans la verdure.... La beauté du site, la fraîcheur de son ombre, le parfum qu'y répandaient mille fleurs l'invitèrent à s'y reposer. Elle n'y fut pas longtemps, sans se sentir prise d'un sommeil bienfaisant. A peine eut-elle fermé les paupières, que des collines voisines il lui sembla voir descendre une Reine majestueuse, tenant entre ses bras un petit enfant. Rien n'égalait la beauté de ses traits, la douceur suave de son regard. Elle s'assit à côté d'Ermesinde, qui ne se lassait point de la contempler; quand son attention fut attirée soudain par une multitude de brebis, blanches comme la neige, qu'elle vit s'avancer vers l'auguste princesse et s'approcher tour à tour d'elle pour recevoir ses caresses. Celle-ci leur posait doucement la main sur la tête, comme pour les bénir.... La comtesse observait tout; ce qui la frappa le plus, ce fut de voir ces brebis si blanches, marquées d'une raie noire et régulière, qui, après leur avoir enlacé le cou, se prolongeait ensuite sur le dos et sur la poitrine. Elle allait interroger la noble Dame, quand tout disparut : elle s'était réveillée. Cependant elle se souvenait clairement de tous les détails de son songe; mais c'était un mystère, où son esprit se perdait.

Naïve et bonne, comme on l'était alors, même dans les plus hauts rangs, Ermesinde ne put s'empêcher de croire que le Ciel lui avait voulu signifier quelque chose par un songe si détaillé, si net. Mais quoi?... Elle se souvient d'un pieux solitaire, qui habitait, depuis près d'un siècle, dans les bois voisins de son manoir et qui passait pour un sage interprète de la volonté du Ciel. Il lui dira peut-être ce que Dieu veut d'elle : et la noble

comtesse se fait conduire à l'humble ermitage du vieillard. Celui-ci l'écoute, se met un moment en prière; puis, se relevant : « Je ne sais, dit-il, si j'ai le droit de me croire plus aimé que vous de Marie, noble comtesse, car c'est Elle, je n'en doute pas, qui a daigné se montrer à vos yeux. Ne deviez-vous pas le soupçonner à la majesté de sa marche, à la divine harmonie de ses traits? Ces brebis qu'Elle caressait et que vous avez vues marquées d'une raie noire, ne sauraient être que ses filles chéries, les enfants de Citeaux, dont le scapulaire noir tranche, comme vous le savez, sur leur blanche tunique. Peut-être désire-t-elle que vous les appeliez à la servir au lieu même où vous l'avez vue assise?

Ermesinde ne douta point que ce ne fût en effet le désir de Marie qu'elle aimait tendrement; et bientôt un couvent de Bernardines vint prier pour elle et pour son peuple, près de la source où elle avait vu en songe la Mère de Jésus. Cette maison est connue, dans l'histoire, sous le nom de Clairfont. On voyait, dans le sanctuaire, un tableau qui représentait le songe de la noble comtesse; et longtemps cette image eut une merveilleuse vertu sur les malins esprits. (Speelman, *la Vierge Immaculée*.)

VINGT-UNIÈME INVOCATION.

Marie est dite Mère du Créateur, parce que son Fils a eu part à la création, parce qu il a comme créé les hommes de nouveau en les rachetant; nouveaux motifs de confiance en Marie. *Exemple :* Saint Vincent Ferrier et le pécheur.

Mater Creatoris, ora pro nobis. Mère du Créateur, priez pour nous.

I. *Mère du Créateur, priez pour nous.* Il pourra paraître étrange que nous invoquions Marie comme Mère du Créateur, attendu que le Créateur est Dieu le Père qui a créé le ciel et la terre. Marie a-t-elle donc enfanté Dieu le Père, pour qu'on lui donne ce nom? Nullement; elle n'a pas mis au monde Dieu le Père, mais, comme la foi nous l'enseigne, Dieu le Fils. Or, comment peut-on l'appeler Mère du Créateur, si elle n'est pas la Mère du Père, mais du Fils? Pour la simple raison que le Père n'est pas Créateur exclusivement, mais que le Fils et le Saint-Esprit ont également participé à la création du ciel et de la terre. Comme les trois personnes ne sont qu'un seul Dieu, ils possèdent la même puissance, la même sagesse, la même bonté, la même volonté et toutes les trois opèrent ensemble au dehors. La création est attribuée plus spécialement au Père, parce que, pour créer, il faut surtout la puissance et qu'elle appartient en quelque sorte au Père, comme principe primitif et éternel duquel sont provenus le Fils et le Saint-Esprit. Que le Fils a coopéré à l'œuvre de la création et qu'il est, par conséquent, aussi créateur, cela est exprimé en termes formels dans l'Evangile : *Tout a été fait par lui* (*le Verbe*) *et rien n'a été fait sans lui de ce qui a été fait.* (Joan. 1. 3.) Le Verbe dont parle ici saint Jean, c'est le Christ. Si donc tout ce qui a été fait par le Fils de Dieu, et si rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui, il est clair qu'il

est aussi créateur. Mais s'il est créateur, nous avons donc raison de nommer Mère du Sauveur Marie, dans le sein de laquelle il s'est fait chair. Les Pères de l'Eglise la saluent comme telle. C'est ainsi que saint Jean Chrysologue peut dire : « C'est de vous, ô Marie, que votre Créateur est né, c'est en vous que le principe de tout a commencé, votre Dieu a séjourné dans votre sein. » Et saint Jean Damascène écrit : « Toute la nature, espérant être délivrée de ses maux, se réjouit de la naissance de celle qui doit enfanter le Sauveur du monde. Le titre de *Mère du Créateur* exprime parfaitement l'immense dignité à laquelle Marie a été élevée. Oh! qu'elles sont petites, si on les compare à la Mère de Dieu, les mères des rois et des empereurs de la terre! Quelle comparaison y a-t-il à faire entre la terre et l'immensité des mondes qui sont les œuvres du Créateur? Les myriades d'anges, intelligences pleines de puissance, de sagesse, de beauté, de majesté; le ciel, avec sa béatitude et sa beauté éternelles, sont encore des œuvres du Créateur. Et toutes ces œuvres, si grandes, si magnifiques, si admirables, que sont-elles, de grâce, en comparaison avec Celui qui les a faites? Rien qu'un grain de poussière voltigeant au vent, un pur rien. Et Marie est la Mère du Créateur; qui serait donc capable de mesurer sa grandeur, sa dignité? Considérez et admirez souvent les œuvres du Créateur, sa puissance, sa sagesse, sa bonté et adorez-le. Et comme il a créé toutes choses pour votre bien, usez des choses créées selon sa sainte volonté. Vous l'offenseriez grièvement, si vous abusiez de votre corps, de ses sens et de ses membres, de votre âme et de ses facultés ou des biens temporels pour faire le mal. Rentrez en vous-mêmes et voyez si vous n'avez pas souvent usé des bienfaits du Créateur pour l'offenser et proposez-vous d'être plus reconnaissants, à l'avenir, en vous servant des choses créées pour la gloire de Dieu et le salut de votre âme.

II. *Mère du Créateur, priez pour nous.* Jésus-Christ, le Dieu fait homme, est encore notre Créateur dans un sens figuré. Par suite du péché, tout le genre humain était tombé dans

une ignorance déplorable concernant Dieu et la Révélation; il avait perdu en même temps la grâce sanctifiante, était frappé de la mort spirituelle et éternelle. Et voilà que le Fils de Dieu se montre sur la terre, pour délivrer les hommes de l'état déplorable dans lequel ils étaient descendus et pour les réintégrer dans l'état primitif de la justice et de la sainteté. Il rallume la lumière, pour qu'ils puissent de nouveau parvenir à la véritable connaissance de Dieu et savoir ce qu'ils doivent faire pour gagner le ciel. Il les ressuscite du tombeau du péché pour leur rendre la vie de la grâce, en payant leurs dettes, les justifiant et les sanctifiant. Il va même jusqu'à ôter à la mort corporelle son aiguillon, de sorte qu'elle ne conservera ses victimes que jusqu'au jour de la résurrection générale. C'est ainsi que Notre-Seigneur crée, dans un sens moral, un genre humain tout nouveau, et, dans ce sens encore, il est notre Créateur. Il se présente comme tel à Nicodème, en lui disant : *En vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.* Comme Nicodème ne comprenait pas ces paroles, Jésus les lui expliqua en disant : *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut voir le royaume de Dieu.* (Joh. 3. 3. 15.) Le Sauveur parle ici d'une seconde naissance spirituelle, qui consiste à mettre une fin à la domination des sens sur l'esprit et à l'inimitié de Dieu, tandis que l'âme est sanctifiée et rétablie dans l'état de sa justice primitive. De ce que cette renaissance spirituelle, cette nouvelle création, s'accomplit dans le saint Baptême et que le Baptême a cette vertu par les mérites de Jésus-Christ, il s'ensuit, avec évidence, que Jésus-Christ est aussi, dans un sens spirituel, le Créateur des hommes et que, par conséquent, Marie est invoquée avec raison sous le titre de Mère du Créateur. Car si elle ne nous avait pas donné Jésus-Christ, le Réparateur du genre humain, la première création, au lieu de nous être utile, n'aurait tourné qu'à notre perte. Il ne nous resterait plus qu'à vivre et à mourir dans le péché et à brûler éternellement dans les flammes de l'enfer.

Ne perdez jamais de vue la fin pour laquelle vous avez été créés et rachetés. Cette fin n'est autre que de servir Dieu et de parvenir par là, un jour, au salut éternel. Réfléchissez comment vous avez tendu vers cette fin. Voilà vingt, trente, quarante ans que vous jouissez de la vie et si vous pouviez compter les *jours* que vous avez donnés à Dieu, peut-être n'en trouveriez-vous pas autant que vous avez vécu d'*années*. Le temps s'est écoulé au service du monde et, pour Dieu, qu'avez-vous fait? Très-peu de chose et ce peu très-mal, très-tièdement. Hélas! si, au service d'un homme, nous avions été si lâches, si mous, il nous aurait chassés dès la première huitaine.

Que nous avons lieu de craindre que le Seigneur nous traite comme le serviteur inutile de l'Evangile! Revenons donc avec zèle pour le service de Dieu; voyons en quoi nous devons user de plus d'ardeur, quels moyens nous devons mettre en œuvre, afin de ranimer en nous le zèle pour la vertu. Souvenons-nous que nous avons été créés pour le ciel et que ce n'est pas trop pour le gagner d'employer les jours que Dieu voudra bien nous accorder encore dans sa miséricorde.

III. *Mère du Créateur, priez pour nous.* Qu'elle doit être vive notre confiance en Marie, lorsque nous considérons qu'elle est la Mère du Créateur[1]! Le Créateur est tout-puissant : sans cela, il n'aurait pas pu nous créer; il est infiniment bon, sans quoi il n'aurait pas voulu nous créer; il est infiniment miséricordieux, c'est pourquoi il a voulu nous créer de nouveau. Oh! que la puissance de Marie sur son cœur doit être grande! Car le Créateur tout-puissant ne peut-il pas accorder tout ce qu'elle demande? Et le Créateur miséricordieux pourra-t-il refuser à sa Mère les grâces qu'elle souhaite de nous obtenir? Oh! certes, non. Bien au contraire, dit saint Théophile, il est

(1) *Beata quæ credidisti.* C'est par un acte de foi essentiellement méritoire que Marie a conçu le Verbe et qu'elle a droit à la reconnaissance du genre humain. Ce que Jésus-Christ disait aux malades qui obtenaient de lui leur guérison : *Fides tua te salvum fecit,* (Luc. 7. 50.) doit être appliqué en grand à la guérison du monde par la foi de Marie.

très-agréable au Fils que sa Mère lui adresse des demandes, car il veut lui donner tout ce qu'elle souhaitera de lui. Le trait suivant pourra servir à démontrer la vérité de ces paroles : Un mourant, que le souvenir d'une vie abominable poussait au désespoir, refusait obstinément de se confesser. Saint Vincent Ferrier, qui en fut informé, s'empressa de se rendre auprès de lui et, après l'avoir salué, il lui dit : « Mon frère, vous savez que Notre-Seigneur est mort pour vous et vous pouvez encore manquer de confiance en sa miséricorde? Sachez aussi que par là même vous offensez cet amour infini qu'il vous a porté ! » Mais le malheureux pécheur ne sut répondre à ses exhortations paternelles que par un blasphème : « Je veux mourir en damné, pour déplaire à Jésus-Christ. » « Et moi, répondit le saint prêtre, je veux, malgré tout, vous arracher à l'enfer, afin de plaire à Jésus-Christ. » Le saint se tourna ensuite vers ceux qui entouraient le lit du malade, les exhorta à réciter avec lui le chapelet pour le moribond, afin d'obtenir sa conversion par l'intermédiaire de la Mère de miséricorde. Leur prière fut exaucée, car le chapelet n'était pas encore terminé, qu'il demandait à grands cris de pouvoir se confesser. Il fit une confession générale et mourut plein de confiance en la miséricorde divine. (*Silbert.*)

Vous voyez que Marie a pu sauver, par son intercession, ce malheureux qui se trouvait au bord de l'abîme. Prenez donc courage, quelque grand pécheur que vous soyez : Marie pourra toujours trouver grâce pour vous auprès de son divin Fils. Mais ne continuez pas à vivre dans l'impénitence, et ne remettez pas votre conversion d'une année à l'autre : cela ne ferait que mettre dans le plus grand danger votre salut éternel. Il est vrai que Marie a sauvé un grand nombre de pécheurs, alors que déjà ils étaient moribonds ; mais il n'est pas moins vrai qu'un bien plus grand nombre de pécheurs impénitents sont morts dans leurs péchés et ont été damnés éternellement. *La mort est l'écho de la vie,* c'est la règle. L'arbre reste où il tombe. Vous ne savez pas si vous aurez le temps, et vous

avez le temps, aurez-vous la grâce de vous convertir et de faire pénitence? Vous pouvez mourir subitement, ou bien la fièvre peut, dans les dernières heures, troubler votre intelligence; vous pouvez perdre l'usage des sens, et, dans ce cas, comment pourriez-vous vous réconcilier avec Dieu? Mettez donc ordre aux affaires de votre conscience, et cela sans tarder, vous souvenant de ces paroles des livres saints : « *Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur et ne temporisez pas d'un jour à l'autre; car sa colère arrivera soudain et vous perdra au temps de la vengeance.* » (Eccl. 5. 8.)

La vie sauvée par l'intercession de Marie.

En 1793, pendant que les armées de France inondaient l'Allemagne, une partie des troupes, campée près d'un petit village de la Bavière, subsistait aux dépens de ses habitants. Une mère de famille, chargée de nourrir un officier subalterne, et ne pouvant venir à bout de le contenter, alla se plaindre à son chef; celui-ci donna raison à l'allemande, et ajouta quelques mots très-mortifiants pour le soldat. Malheureusement, ces mots parvinrent aux oreilles du militaire, qui, transporté de colère contre son hôtesse, tira son sabre pour lui fendre la tête. Elle n'eut pas le temps de parer le coup et de s'enfuir. Le furieux la suit; elle traverse une cour, monte au plus haut de sa maison, et se blottit sous un tas de paille, priant Marie en qui elle avait une confiance illimitée. Le tas de paille était fort petit, et le soldat, jugeant qu'il pouvait être le seul asile de la fugitive, dirige de ce côté toutes ses recherches. Le sabre nu et vociférant mille blasphèmes, il en fait plusieurs fois le tour, monte dessus, le parcourt dans tous les sens, et ne peut y découvrir celle qu'il cherchait : « Pourtant, dit ensuite la pieuse femme, il n'avait qu'à soulever un peu la paille; il n'y en avait pas même assez pour me couvrir entièrement. Mais la bonne Vierge Marie me couvrait de son manteau, et c'est à elle seule que je dois d'être sauvée. » (MICHAUD, *Mois de Marie.*)

VINGT-DEUXIÈME INVOCATION.

Jésus-Christ nous a délivrés des maux qui sont le péché, de l'esclavage de Satan et la damnation éternelle. Il nous a obtenu des biens; il nous a réconcilés avec son Père, ouvert le ciel et mérité les grâces nécessaires pour notre sanctification. Marie en rapports intimes avec l'œuvre de la Rédemption. *Exemple :* Marie fait fructifier la parole de Dieu.

Mater Salvatoris, ora pro nobis. Mère du Sauveur, priez pour nous.

I. *Mère du Sauveur, priez pour nous.* Marie est la Mère du Sauveur, parce qu'elle a mis au monde Jésus-Christ qui nous a sauvés. L'Ange a désigné expressément Notre-Seigneur comme notre Sauveur, lorsqu'il a dit à Joseph : *Ne crains point de prendre Marie pour ton épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus, parce que lui-même sauvera son peuple de ses péchés.* (Matth. 1. 20.) Jésus-Christ est notre Sauveur; oh! quel bonheur, quelle grâce pour nous! Nous étions tous pécheurs; la *tache originelle* défigurait notre âme et un nombre infini de péchés personnels pesait sur notre conscience. Il n'était pas en notre puissance de décliner de nous ce fardeau; car nous ne pouvions pas satisfaire à la justice de Dieu. Abandonnés à nous-mêmes, il ne nous restait plus que de vivre et mourir dans le péché et d'être damnés à tout jamais. Que notre sort était à plaindre! Y a-t-il donc un malheur plus grand que d'être infecté du plus grand des maux, qui est le péché, et de ne posséder aucun moyen d'y porter remède? Mais Jésus-Christ nous a sauvés; il est l'*Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde;* (Joan. 1. 29.) c'est pourquoi saint Jean affirme que le sang de Jésus nous purifie de tous les péchés. Comme pécheurs, nous soupirions dans l'*esclavage du démon;* (I. Joan. 1. 7.) qui

dominait sur nous et nous considérait déjà comme une proie à livrer à la perte éternelle. Jésus-Christ nous a aussi sauvés de cette terrible servitude, en brisant la puissance de Satan et en nous rendant la liberté. Satan ne possède plus aucun pouvoir sur nous; il est vrai qu'il peut bien encore nous tenter, mais il ne peut pas nous nuire, si nous résistons à ses efforts. Il est comparable à un chien attaché à la chaîne qui peut bien aboyer, mais qui ne saurait mordre que celui qui s'en approche. *Jésus-Christ*, dit l'Apôtre, *a ravi par sa mort la force à celui qui avait la force de la mort, c'est-à-dire au démon, et il a sauvé ceux qui, sans la crainte de la mort, étaient soumis à l'esclavage pendant toute leur vie.* (Hebr. 2. 14.) Jésus-Christ, enfin, nous a sauvés de la *damnation éternelle*. En qualité de pécheurs, nous étions tous des enfants de la colère; et comme nous ne pouvions satisfaire à la justice divine, la damnation éternelle nous attendait. Mais Jésus a satisfait pour le péché en ôtant l'offense et la punition et en nous réconciliant avec Dieu. *Il n'y a plus, en conséquence, de damnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ et qui ne marchent pas selon la chair.* (Rom. 8. 1.) Quelle ne doit donc pas être notre reconnaissance envers Jésus-Christ, qui nous a sauvés et délivrés de ces maux incomparables : le péché, la servitude de Satan et la damnation éternelle! Mais aussi quel amour ne devons-nous pas porter à Marie qui nous a donné un tel Sauveur, Jésus-Christ, lequel nous a délivrés du péché? vous pouvez maintenant obtenir le pardon, quelque nombreux et quelques grands que soient vos péchés. Mais pour cela, il est nécessaire que vous vous en repentiez sincèrement et que vous soyez fermement résolus de vous amender. Sans ces sentiments de pénitence, vous n'auriez aucune part à la grâce de la Rédemption; vous resteriez dans le péché et vous y péririez. Prenez donc garde que, dans vos confessions, la contrition et le bon propos ne fassent jamais défaut. Un nombre infini de confessions sont sacriléges ou non valides, parce que ces conditions manquent. Jésus vous a délivrés de l'esclavage de Satan; mais cela n'aide à rien, si on se laisse vaincre par

les tentations. On redevient par là de nouveau les esclaves du péché et les dernières choses sont pires que les premières. Oh! ne consentez jamais à la tentation; invoquez Jésus et Marie, pensez aux dernières fins, à Dieu qui est présent, et priez. Dieu vous aidera à remporter la victoire. Jésus vous a sauvés de la damnation; malgré cela, vous pouvez encore vous damner, si vous vivez dans l'oubli de Dieu et dans l'impénitence. Craignez Dieu et suivez ses commandements; voilà ce qui peut seul vous sauver.

II. *Mère du Sauveur, priez pour nous.* Dans l'œuvre de la Rédemption, Jésus-Christ n'a pas seulement détourné de nous des maux terribles, mais il nous a gagné les biens les plus précieux.

Il nous a réconciliés avec Dieu. Comme pécheurs, nous nous étions attiré la disgrâce de Dieu; il ne pouvait avoir en nous sa complaisance, il ne pouvait plus nous aimer. Nous n'avions plus le droit de dire : Dieu est notre père; il nous regarde avec amour. Bien au contraire, nous devions reconnaître que Dieu nous haïssait. Et Jésus nous a délivrés de cette triste situation. Attendu que Dieu a obtenu une satisfaction parfaite, il n'a plus de raison de nous faire ressentir sa colère; il nous rend son amour et sa grâce et, pleins de confiance, nous pouvons nous adresser de nouveau à lui et lui dire : « *Abba, mon Père!* » Cette consolante vérité est reconnue par l'Apôtre : *Lorsque nous étions encore des ennemis, nous fûmes réconciliés par la mort de son Fils.* (Rom. 5. 10.)

Jésus nous a aussi, de nouveau, ouvert le ciel. Le ciel fut fermé aux hommes, du moment où ils se furent détournés de Dieu et qu'ils eurent péché. Comme il ne leur était pas possible de payer leur dette, le ciel leur resta fermé pour toujours. Dans l'Ancien Testament, il y a eu des justes; mais même ces justes ne pouvaient entrer au ciel, parce qu'au moins ils étaient entachés du péché originel. Ils allaient aux Limbes et devaient y demeurer pendant des siècles, même des milliers d'années, jusqu'à ce que Jésus-Christ eût accompli l'œuvre de la Rédemp-

tion. Saint Augustin dit très-bien : « Avant la croix, il n'y avait point encore d'échelle pour atteindre le ciel ; c'est pourquoi ni Abraham, ni Jacob, ni David, ni aucun mortel ne pouvait y arriver. Mais maintenant l'échelle est dressée, la croix est élevée, et l'entrée du ciel est désormais ouverte. » Quelle consolation pour la vie et pour la mort de pouvoir nous dire, qu'immédiatement après avoir rendu le dernier soupir ou du moins peu de temps après, nous pouvons entrer au ciel, si, pour le reste, nous avons vécu dans la crainte de Dieu.

Enfin, Jésus nous a aussi mérité un trésor de grâces, afin que nous puissions devenir saints et bienheureux. Il ne nous servirait guère que le Sauveur nous eût ouvert le ciel, si les moyens de salut nous manquaient. Mais nous possédons ces moyens : Jésus-Christ en a rendu son Eglise dépositaire. Nous avons le saint sacrifice de la messe, dans lequel les mérites du sacrifice sanglant de la croix nous sont continuellement appliqués ; nous avons les sacrements qui effacent les péchés et qui nous sanctifient ; nous avons les indulgences, qui ôtent même les peines temporelles de nos péchés ; nous avons enfin (car nous ne pouvons tout mentionner) le riche trésor des mérites des saints qui peuvent aussi nous être appliqués. Outre cela, nous sommes redevables à notre Sauveur de toutes les grâces dont nous avons besoin, pour vaincre les tentations, pratiquer les vertus de notre état, suivre les commandements de Dieu et persévérer dans le bien jusqu'à la mort. De sorte que le Roi-Prophète peut dire avec raison : *Auprès du Seigneur, il y a miséricorde et surabondance de rédemption.* (Ps. 129. 3.)

Considérez quels grands biens votre très-aimable Sauveur vous a conquis et montrez-vous en reconnaissants. Il vous a réconciliés avec Dieu : ne l'offensez pas de nouveau, pour ne pas, de rechef, vous attirer sa disgrâce. Les saints ont préféré s'attirer la haine de tout le monde que de vouloir offenser Dieu. Que Dieu et sa sainte grâce soient votre plus grand trésor et renoncez à toutes les faveurs humaines, s'il le faut, pour conserver ces richesses. N'attachez pas vos cœurs

aux vanités du monde, renoncez fermement à tout ce que vous ne pouvez posséder et dont vous ne pouvez pas jouir sans blesser votre conscience; nul sacrifice ne vaut le ciel.

Jésus vous a conquis toutes les grâces pour faire votre salut; profitez-en pour vous sanctifier et gagner le ciel. Je vous recommande spécialement de faire un usage fréquent de la prière et des sacrements, d'entendre et de méditer la parole de Dieu.

III. *Mère du Sauveur, priez pour nous.* En qualité de Mère du Sauveur, Marie est dans les rapports les plus intimes avec l'œuvre de notre Rédemption. Humainement parlant, nous n'aurions pas encore de Sauveur et nous gémirions toujours dans l'esclavage du péché, si Marie n'était devenue Mère de Dieu. Elle savait ce qui l'attendait, si elle acceptait la maternité divine; mais elle sacrifia généreusement tout, parce qu'elle désirait avec ardeur la Rédemption des hommes. Elle consentit, par conséquent, aussi à la mort de Jésus et dit, pleine de résolution : « Meurs, mon enfant, afin que les hommes soient préservés de la mort éternelle. » C'est aussi pourquoi elle ne succomba pas sous la croix, mais elle y resta debout, comme le dit expressément l'Evangile; parce que, pour Marie, elle voulait, avant tout, que l'humanité fût rachetée. Comme le Père céleste, Marie aussi a sacrifié son Fils unique pour le salut des hommes, de sorte que nous pouvons également lui appliquer les paroles : *Marie a tellement aimé le monde, qu'elle a donné son propre Fils, afin que tous ceux qui croient en lui ne se perdent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle.* (Joan. 3. 16.) Mais Marie est encore maintenant sans cesse occupée à nous faire parvenir les fruits de la Rédemption. Elle emploie tout ce qu'elle a de puissance et d'amour pour gagner des âmes à son Fils, comme le prouve l'exemple suivant.

Un missionnaire vit arriver, un jour après le sermon, un vieillard vénérable qui venait le trouver, pour lui faire une communication importante. « Que voulez-vous me dire? » fit le prêtre. Mais le respect fermait la bouche du brave homme. L'affabilité et les bonnes manières lui ayant inspiré la confiance,

il dit : « Mon Père, vous vous plaignez que vos beaux sermons ne portent pas assez de fruits de salut pour les âmes, je pourrais bien vous en dire la raison : « Quelle est-elle donc ? reprit l'homme de Dieu. » Hé bien ! mon Père, repartit le vieillard, vous oubliez de parler de la sainte Vierge. En la laissant de côté, vous perdez votre temps, car le fruit de la divine parole est entre ses mains. » Le missionnaire mit à profit le bon conseil qu'on venait de lui donner indirectement. Le jour suivant, il fit une instruction pleine de solidité sur la dévotion envers la Mère du Sauveur, et toute la ville en fut frappée. Les pécheurs vinrent en grand nombre se confesser et, dès ce jour, la mission marcha avec le succès le plus consolant.

Cet exemple, qui nous montre la force de l'intervention de la Mère de Dieu, doit nous engager non-seulement à nous adresser à elle dans tous nos besoins, mais aussi à recommander à d'autres cette si utile dévotion ; car, si vous avez le bonheur de gagner quelqu'un pour le service de Marie, vous le gagnez lui-même pour le ciel et assurez son salut. Imitez par là votre sainte Mère et exercez cet apostolat si facile, en faisant de vos paroles, de vos exemples, de vos prières pour les pécheurs, autant de missionnaires travaillant à la conquête des âmes. Et de la sorte, Marie aura en vous ses complaisances ; vous contribuerez à rendre des âmes à Jésus-Christ, après lui en avoir peut-être fait perdre autrefois ; vous réparerez par là vos péchés antérieurs et Dieu, à son tour, récompensera votre zèle dans ce monde et dans l'autre.

Un incrédule converti par la sainte Vierge.

Le fils d'un souverain d'Allemagne, quoique sa mère fût catholique, et que lui-même eût été baptisé par un prêtre catholique, avait été élevé par un gouverneur impie et débauché, à qui son père, attaché à l'hérésie de Luther, l'avait confié après la mort de sa mère, qu'il perdit à l'âge de six ans. Ce gouverneur ne permit pas que l'on donnât à son élève la plus

légère notion de religion; de telle sorte que ce pauvre enfant parvint à l'âge de la jeunesse sans croire ni qu'il eût une âme, ni même qu'il existât un Dieu. Cette impiété ne fit que s'enraciner dans son cœur avec les années. A l'âge de soixante-onze ans, on ne pouvait pas prononcer le nom de Dieu devant lui, sans l'exciter à proférer des blasphèmes. Une dame, qui le voyait depuis vingt ans, par pitié pour l'isolement où il vivait (car, accablé d'infirmités, il recevait fort peu de monde et ne sortait presque pas de sa maison), ayant entendu parler de l'association du Sacré-Cœur de Marie, le recommanda aux prières des âmes pieuses qui la composaient. Quelques jours après, cet homme, qui auparavant n'avait aucune pensée religieuse, en est comme obsédé; il éprouve un malaise et une sorte d'agacement nerveux avec les personnes de la religion protestante. Mais il ne ressent rien de semblable avec les catholiques qui le visitent. Cependant, comme la dame dont je vous ai parlé tout à l'heure, prend de là occasion de lui dire que la chose s'explique, et que Dieu le veut catholique : « Trève de ces conseils et de ces propos, lui répondit-il d'un ton sévère : vous me connaissez, vous savez ce que je pense de ces misérables superstitions. » Alors l'association redoubla ses prières, voyant déjà dans ces premières inquiétudes un mouvement de la grâce. C'était le dimanche, 14 mai, qu'on le recommanda de nouveau et avec plus d'instance au Cœur immaculé de la Reine du ciel; le vendredi suivant, la dame le trouva abattu, malade, pouvant à peine se soulever sur son fauteuil, la figure décomposée, l'œil hagard, et tenant un petit livre à la main. « Madame, dit le vieillard, je n'en puis plus, je souffre des tourments inexprimables; mon sommeil a été troublé dans la nuit de dimanche dernier par les songes les plus affreux et, depuis ce moment, je n'ai pu fermer l'œil. Je n'ai aucun repos, ni le jour, ni la nuit. Si la fatigue et l'accablement m'assoupissent un instant, aussitôt un songe sinistre me réveille en sursaut, je me sens saisi au corps, on m'entraîne devant un tribunal; on me fait rendre compte de ma vie, et l'on me

condamne pour n'avoir pas fait la volonté de Dieu. Je me rendors, et la même vision se représente et me réveille d'une manière aussi horrible. Pendant le jour, cette idée me poursuit à chaque instant et me torture d'une manière affreuse; j'ai imaginé de lire dans un livre catholique, j'en ai demandé un à mon domestique, qui m'a donné ce livre, le catéchisme de Paris; je suis plus tranquille depuis que je le lis; mais, cette nuit, que vais-je faire? que vais-je devenir?... » Là, il s'arrêta comme pour demander conseil; puis il reprit : « Je vous ai entendue parler, il y a quelque temps, d'une médaille miraculeuse, qu'est-ce que c'est? » La dame le lui ayant expliqué, il la demanda avec empressement. Dès le lendemain, sur le rapport de la dame, M. le curé de Notre-Dame-des-Victoires lui envoya une médaille bénite et indulgenciée. Le vieillard se leva, quoique avec peine, pour la recevoir; il la baisa avec respect, et la mit dans la poche de son gilet, en disant : « Elle ne me quittera plus. » Le dimanche suivant, on renouvela encore les prières; on fit, dans la semaine, toutes les communions à l'intention de ce pécheur si visiblement poursuivi par la grâce et, dès lors, la joie rentra dans son cœur; son sommeil devint doux et paisible, et sa santé aussi bonne que ses infirmités le lui permettaient. Mais ce ne fut pas tout : la sainte Vierge fit pour lui une de ces merveilles qu'elle opère bien rarement : Dans la nuit du lundi au mardi, il se sentit éveillé doucement, il ouvrit les yeux, et il vit sa chambre remplie d'une lumière éclatante. Frappé d'étonnement, il cherchait à se rendre compte de ce phénomène, quand une dame, du port le plus majestueux, ayant une figure d'une dignité inexprimable, vêtue d'une robe blanche, s'avança vers lui et lui dit qu'il était temps qu'il mît un terme à ses péchés; que s'il mourait dans cet état, il serait perdu pour l'éternité; que si, au contraire, il se convertissait et recevait le sacrement de Pénitence, Dieu lui accorderait un bonheur qui n'aurait pas de fin. A ces mots, la dame disparut avec la lumière, laissant le pécheur dans l'étonnement de ce qu'il avait vu, car il ne

pouvait douter qu'il ne fût réveillé ; mais, en même temps, l'âme remplie d'une joie douce qu'il ne comprenait pas. Dans la nuit du mardi au mercredi, même réveil, même apparition et même avertissement de la part de la dame mystérieuse. Enfin, elle lui apparut encore dans la nuit du mercredi au jeudi ; mais elle ajouta que c'était pour la dernière fois ; qu'il fît bien attention aux avis qu'elle lui donnait, et que son salut en dépendait ; puis elle s'évanouit à ses yeux, et il ne la revit plus. Vaincu par tant de merveilles, il demanda un prêtre irlandais, qui l'avait vu autrefois ; il eut, de temps en temps, avec lui, des conférences sur la religion. Mais le prêtre irlandais, ayant été obligé de quitter la France, le curé de Notre-Dame-des-Victoires acheva de l'affermir dans la foi catholique ; il entendit sa confession, lui fit faire sa première communion le jour anniversaire de sa naissance, à l'âge de soixante-douze ans, et, quelque temps après, cet heureux pécheur, entièrement changé par les soins miraculeux de Marie, devenu doux et humble comme un enfant, de violent et emporté qu'il était, mourut dans un voyage qu'il avait entrepris dans sa patrie, afin d'y convertir les hérétiques en leur racontant les merveilles que la sainte Vierge avait opérées en sa faveur. (*Mois de Marie, par l'abbé Michaud.*)

VINGT-TROISIÈME INVOCATION.

La prudence de Marie a consisté dans la crainte de Dieu, le mépris des biens temporels et l'estime des biens éternels. Effets de cette prudence ; le zèle pour la pratique de la vertu et les bonnes œuvres. *Exemple :* Marguerite-Marie Alacoque.

Virgo prudentissima, ora pro nobis. Vierge très-prudente, priez pour nous.

I. *Vierge très-prudente, priez pour nous.* La sagesse ne consiste pas dans la culture de l'esprit, dans la science ou les connaissances variées ; car lorsque toutes ces choses qui sont naturelles sont mal employées, elles nuisent au salut. C'est pourquoi il est dit, dans l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Vraiment, un paysan qui est humble et qui sert Dieu est préférable à un philosophe orgueilleux, qui considère le cours des astres et qui se néglige lui-même. » La sagesse consiste donc, avant tout, dans la crainte de Dieu, comme l'Ecriture sainte l'exprime en divers endroits : *La crainte de Dieu, c'est la sagesse.* (Job. 28. 28.) *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.* (Ps. 110. 10.) *Craindre Dieu, c'est la sagesse parfaite.* (Eccl. 1. 20.) En conséquence, celui qui marche en la présence de Dieu et qui ne craint rien tant que de l'offenser, celui-là est véritablement sage. C'est là la sagesse que la sainte Vierge possédait à un degré suréminent. Elle aimait Dieu de tout son cœur ; c'est pourquoi elle redoutait, avant toutes choses, de lui déplaire. Si sa conscience lui avait reproché la moindre faute, elle en serait morte de douleur : l'Evangile nous est témoin de la tendresse avec laquelle elle craignait le Seigneur. Lorsque l'ange la salue *pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes,* elle s'effraie, car son humilité ne pouvait admettre que cette salutation s'adressât à elle ; elle craignait une embûche de

Satan, comme celle qui avait porté Ève au péché. C'est pourquoi elle ne se tranquillisa que lorsqu'elle eut la parfaite conviction que c'était réellement un ange qui lui parlait et qu'il n'y avait pas l'ombre du danger d'agir contre la volonté de Dieu. Elle entreprit le voyage chez sa cousine avec hâte, *cum festinatione* [1], parce qu'elle redoutait de souiller sa conscience dans le commerce avec le monde et de déplaire à Dieu. Lorsqu'un ange apparut dans le songe à Joseph, en lui conseillant de fuir en Egypte avec le divin Enfant et avec sa Mère, elle ne tarda pas un instant d'obéir à ce conseil; la pensée que telle était la volonté de Dieu lui faisait oublier tous les dangers et toutes les difficultés d'un long voyage. Oui, voilà Marie debout au pied de la croix qui dégouttait du Sang de son Fils; elle se tient debout, elle ne se plaint pas; elle ne gémit pas, de crainte de déplaire à Dieu dont la volonté était que son Fils mourût pour le salut du monde. C'est ainsi que Marie agissait dans toutes les circonstances de la vie, parce que la crainte de Dieu remplissait son cœur et elle justifiait de

(1) *Charitas Mariæ. Abiit in montana cum festinatione.* Abiit, inquam, ut visitaret, ut salutaret, ut ministraret. Vide quomodo ista Visitatio Mariæ plena fuit charitate. Mariæ plena fuit charitate. Charitas proximi debet haberi et foveri corde, ore et opere. Maria autem charitatem proximi habebat in corde et propter hoc *exsurgens abiit in montana cum festinatione.* Quid enim eam ad officium charitatis festinare cogebat, nisi charitas quæ in corde ejus fervebat? Item Maria charitatem proximi ore fovebat. Charitas proximi ore fovebat. Charitas proximi salutationibus et aliis charitativis locutionibus semper fovenda est. Unde Angelus salutavit Mariam; Maria salutavit Elisabeth : Filius Mariæ salutavit Marias euntes de sepulchro, dicens illis : Avete. Item Maria charitatem opere exercebat : mansit enim cum illa tribus mensibus. Mansit videlicet pro ministerio et consolatione Elisabeth. Item Maria, sicut charitatem in omnibus habuit ad proximum, ita super omnia charitatem habuit ad Deum. Ipsa enim est Maria de qua dicitur : *Magnificat anima mea Dominum.* Anima quod amat hoc magnificat et in hoc exsultat. Idcirco anima Mariæ Deum decentissime magnificavit et in Deo firmissime exsultavit, quia Deum excellentissime amavit. (*Bonav. Spec. Virginis.*)

la sorte le titre de Vierge très-prudente sous lequel nous l'invoquons.

Tendons aussi vers cette sagesse et conservons toujours dans nos cœurs la crainte de Dieu. Si vous êtes assaillis de tentations extérieures ou intérieures, dites comme Joseph en Egypte : *Comment pourrais-je faire un si grand mal et pécher contre mon Dieu?* (Gen. 39. 9.) Si quelque devoir religieux ou adhérent à votre état vous paraît difficile, pensez : Comment pourrais-je tarder d'accomplir ce devoir, puisque mon Dieu le demande? Si c'est une affection, un désir désordonné qui s'élève en vous, combattez-le sans retard, en pensant : Je ne peux pas laisser dominer cette affection, ce désir : sans cela je déplairais à mon Dieu. Et quand, par inadvertance, vous avez commis quelque faute, repentez-vous-en de suite et dites : « O mon Dieu, je suis triste de vous avoir offensé, je me propose, moyennant votre sainte grâce, de ne plus le faire. » Que la crainte du Seigneur vous accompagne dans toutes vos voies, qu'elle reste avec vous le jour et la nuit, qu'elle soit dans vos yeux, vos oreilles, votre langue, vos mains, vos pieds et votre cœur, pour vous rendre vigilants et vous préserver de tout manquement. *Craignez Dieu et observez ses commandements; c'est là tout l'homme.* (Eccl. 12. 13.)

II. *Vierge très-prudente, priez pour nous.* Celui qui possède la Sagesse n'attache point son cœur aux bien terrestres; car il reconnaît que tout ce qui est sous le soleil est vanité, faiblesse et corruption[1]. Il vit et agit, il est vrai, dans le monde, il va à ses affaires, cherche à gagner sa vie et se permet même, en son temps, quelque plaisir licite. Mais il ne porte pas à ces choses un amour désordonné; il ne considère ce qui est temporel que comme un moyen pour parvenir à sa fin

(1) *Paupertas Mariæ.* Pauperes pastores invenerunt pauperem Mariam Matrem et pauperem infantem in paupere loco : non in pomposa curia, sed in paupere præsepio. Quæ utique paupercula Mater bonum hospitium habuisset, si pauper non fuisset. (*Bonav. Spec. B. V.*)

éternelle, conformément à ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Le temps est court ; il reste à ce que ceux qui ont épousé des femmes soient comme s'ils n'en avaient point et ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, et ceux qui se réjouissent comme s'ils ne se réjouissaient pas, et ceux qui achètent, comme ne possédant pas, et ceux qui usent du monde comme n'en faisant pas usage : car la figure de ce monde passe.* (I. Cor. 7. 29.) Le même Apôtre écrit encore : *Je tiens toutes choses comme une perte, à cause de la connaissance de Jésus-Christ mon Sauveur, qui surpasse tout, pour lequel j'ai renoncé à tout et je considère toutes choses comme de la boue, afin de gagner Jésus-Christ.* (Phil. 3. 8.) En cela aussi Marie se montre très-prudente. Jamais homme n'a vécu sur la terre, dont le cœur fût aussi détaché des choses temporelles que le sien. Quoiqu'issue de souche royale, elle resta libre du moindre souffle d'ambition ; elle méprisa les honneurs et les dignités et aima au-dessus de tout une vie pauvre et méprisée. On ne voit nulle part, par exemple, que Marie ait été présente au Thabor, ni à Jérusalem, le dimanche des Rameaux, lorsque le peuple accueillit son Fils avec les plus grands honneurs, tenant des rameaux de palmiers dans ses mains. En vérité, elle ne manqua pas d'assister au crucifiement sur le Calvaire, s'exposant volontiers à l'opprobre de passer pour la mère d'un condamné mourant de la mort infâme des criminels. Elle était contente de sa pauvreté et n'avait pas le moindre désir des trésors de ce monde ; car elle savait très-bien que ceux qui veulent s'enrichir *tombent en tentation et dans les embûches de Satan et dans beaucoup de cupidités inutiles et dangereuses qui mènent l'homme à la perdition et à la ruine.* (I. Tim. 6. 9.) Elle renonça également à toutes les joies et aux douceurs de la vie et son plus grand bonheur était de suivre son Jésus pauvre et méprisé sur le chemin de la croix. Ainsi Marie était libre d'égoïsme comme d'amour-propre et Dieu fut toujours l'unique objet de ses soupirs et de son amour.

Imitez l'exemple de la Vierge très-sage. Dieu ne vous a pas

créés pour ce monde, mais pour le ciel. Vous agiriez donc tout à fait en opposition avec votre fin, votre destinée éternelle, si vous ne preniez soin des choses terrestres, sans vous préoccuper de celles de l'éternité. Réfléchissez combien est vain tout ce que recherchent avec tant de zèle les enfants du monde. La terre n'a rien qui puisse vous rendre vraiment heureux. Et puis, les biens terrestres sont passagers; vous ne pouvez pas en jouir plus longtemps que jusqu'à la mort, qui s'avance et s'approche à chaque moment pour vous faire disparaître du nombre des vivants. Agissez donc en sages et usez des choses temporelles comme de moyens pour pratiquer le bien et gagner le salut éternel. Examinez-vous, si vous n'entretenez pas quelqu'attache à une personne ou à une chose périssable et faites en sorte que dorénavant votre cœur soit à Dieu sans partage.

III. *Vierge très-prudente, priez pour nous.* Quiconque est véritablement sage, s'applique avec un zèle soutenu à la vertu et aux bonnes œuvres. La foi lui enseigne que Dieu l'aime et qu'il le récompensera d'autant plus qu'il sera zélé à faire le bien et à tendre vers sa perfection. Marie nous offre aussi ce signe de la sagesse. L'amour divin dont son cœur surabonde la pousse à exercer toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres, pour lesquelles elle trouve l'occasion d'avancer résolûment vers la plus haute perfection. Si l'Evangile fait remarquer que l'Enfant Jésus *a augmenté en âge comme en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes,* (Luc. 2. 52.) ces paroles sont applicables à Marie; car, plus elle augmentait en âge, plus elle grandissait en vertu et en sainteté; elle atteignit, à la fin, un si haut degré de perfection, qu'elle surpassait en loin tous les anges et les saints. C'est, en conséquence, sur Marie que nous devons porter nos regards, si nous voulons apprendre la sagesse. Armés d'une bonne volonté et aidés d'une tendre dévotion envers cette bonne Mère, il nous sera possible d'atteindre nous-mêmes un haut degré de perfection.

Nous en trouvons un exemple dans la bienheureuse Margue-

rite-Marie Alacoque, qui eut, dès sa plus tendre enfance, une grande dévotion envers Marie, laquelle voulut, en retour, la favoriser d'une grâce qu'elle avait déjà obtenue auparavant à saint Antoine de Padoue. Elle lui apparut avec son divin Enfant et lui permit de le caresser et de le prendre sur ses bras. Un jour, c'était la fête de l'Assomption, la sainte Vierge lui montra une sorte de couronne qu'elle s'était faite de toutes les épouses de son Fils et dont elle voulait se parer devant la cour céleste. Mais elle ajouta qu'ayant voulu s'élever vers le ciel ornée de ces fleurs qui entouraient son chef, plusieurs étaient tombées et que seulement un petit nombre étaient restées. La sainte Vierge, dit la bienheureuse, voulut me faire comprendre qu'il fallait se défaire de toute attache, si on voulait converser avec le ciel. La Reine du ciel lui découvrit encore, sous une autre allégorie, la sainteté des vraies religieuses. Elle lui montra le très-saint Cœur de Jésus comme une fontaine dont les eaux salutaires se répandent dans les cœurs de tous ses amis. Jésus lui-même forma le cœur de la sœur Marguerite d'après celui de sa sainte Mère. Il lui prescrivit entre autres, trois exercices, qui devaient la mettre en état de devenir toujours plus conforme à la sainte Vierge. Le premier de ces exercices consistait à entendre la messe avec les mêmes sentiments que la sainte Vierge, lorsqu'elle se tenait debout au pied de la croix sur le mont Calvaire et sacrifiait au Père céleste la Passion et la Mort de Jésus, pour implorer la conversion de tous les cœurs endurcis et infidèles. Le deuxième exercice était de recevoir la sainte communion avec l'humilité, l'allégresse, les actions de grâces et l'amour avec lesquels Marie a conçu du Saint-Esprit son divin Fils. Enfin le troisième exercice consistait à prier avec l'attention et la ferveur avec laquelle Marie-enfant priait, lorsque ses parents la portèrent dans le Temple et la présentèrent au Seigneur. Marguerite-Marie fut fidèle à ces trois exercices et atteignit, par ce moyen, un sublime degré de perfection et une sainte mort. Considérez ce que dit l'Apôtre : *La sagesse qui vient d'en-haut est, avant*

tout, pure; ensuite paisible, modeste, condescendante, portée au bien, pleine de miséricorde et de bons fruits. (Joan. 3. 17.) Ici, l'Apôtre enseigne comment nous devons suivre l'exemple de la sainte Vierge pour vivre conformément aux règles de la sagesse chrétienne. Craignez Dieu et appliquez-vous à mener une vie sans tache; aimez la paix, la modestie envers tout le monde et soyez condescendants pour autant que vous pouvez le faire sans péché; approuvez et aimez ce qui est juste et bon; mais désapprouvez et détestez ce qui est mauvais, partout où vous le trouvez; montrez-vous compatissants et miséricordieux envers tous ceux qui souffrent et venez en aide aux nécessiteux; soyez zélés dans le service de Dieu, pratiquez les vertus et les bonnes œuvres pour lesquelles vous trouvez l'occasion et travaillez chaque jour à votre avancement spirituel. En suivant ces conseils, vous posséderez la sagesse chrétienne et vous serez heureux dans le temps et dans l'éternité.

Tempête apaisée par la sainte Vierge

Une princesse anglaise, l'impératrice Mathilde, fut obligée, pendant une guerre qu'elle soutenait pour son fils Henri, de traverser la mer par un temps incertain qui tourna bientôt à l'orage. Les flots soulevés se chargèrent d'écume, les vents se déchaînèrent avec furie, et une nuit profonde, immense, enveloppa la mer et les cieux. Les seigneurs anglais qui accompagnaient l'impératrice, recommandèrent leur âme à Dieu; Mathilde était sur le tillac, le visage pâle mais ferme : « Ayez bon courage, mes amis, disait la princesse aux matelots; Notre-Dame est bonne et puissante, elle nous secourra certainement. Que l'un de vous se mette en vigie; dès qu'il apercevra la terre, je chanterai un cantique à la Vierge de bon secours, et je fais vœu de lui bâtir une chapelle sur le rivage où nous aborderons. Mathilde avait à peine fait ce vœu, que les vagues soulevées s'aplanirent, les vents changèrent, et une forte brise fit voler le vaisseau vers les côtes de la Normandie.

Tout à coup le pilote s'écria : « Chante, reine, voici la terre, » et la reine se mit à chanter d'une voix douce et grave un cantique à la Vierge, que tous les barons répétèrent joyeusement, les mains jointes et la tête nue. Bientôt la nef, garantie miraculeusement du naufrage, jeta l'ancre dans la petite baie d'Equeurdreville, en Basse-Normandie. Le premier soin de la pieuse impératrice fut de désigner l'endroit, où serait bâtie la chapelle qu'elle avait promise à sa libératrice, et, avant de quitter cette côte, elle voulut elle-même en poser la première pierre.

VINGT-QUATRIÈME INVOCATION.

Marie vénérée dans les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, dans les écrits des saints Pères. La raison elle-même atteste que Marie est digne de tout notre vénération. *Exemple :* saint Alphonse de Liguori.

Virgo veneranda, ora pro nobis. Vierge vénérable, priez pour nous.

I. *Vierge vénérable, priez pour nous.* Comment ne serions-nous pas épris de vénération envers Marie exaltée même par les saints Livres et élevée par eux au-dessus des anges et des saints? Examinez les Ecritures, dit saint Bernard, et, comme moi, vous y trouverez Marie partout. Et, en effet, déjà le plus ancien des saints Livres nous parle de la sainte Vierge. Après avoir rapporté la chute des premiers hommes, Marie est désignée comme la Mère de Celui par lequel le genre humain prévaricateur doit être racheté. *Je veux,* dit Dieu en s'adressant à Satan, *mettre inimitié entre toi et la femme, entre ta génération et sa génération. Elle te brisera la tête.* Quelle est donc cette femme qui brisera la tête du serpent? Aucune autre que la Mère de Dieu, qui est de la sorte annoncée solennellement au monde en même temps que le Messie. Elle est marquée des

traits les plus sublimes comme la Mère du Rédempteur futur, comme une Dame victorieuse qui anéantira toute la force de l'enfer. Les prophètes aussi annoncent la venue de Marie, cette souche de la racine de Jessé[1] de laquelle sortira le Messie (Is. 2. 1.), la pudique épouse qui jouit de l'amour de Dieu le plus tendre (Cant. 4. 9.), la glorieuse Reine sur laquelle les Anges regardent avec allégresse et qui siége à la droite de son Fils. (Ps. 44. 10.) Le prophète Isaïe parle tout spécialement d'un miracle qui l'étonne, d'un signe que Dieu donnera à son peuple. Ce signe, ce prodige, c'est Marie qui doit devenir mère sans cesser d'être vierge et dont le Fils sera à la fois Dieu et homme. *Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils et son nom sera Emmanuel* (*Dieu avec nous*). (Is. 7. 14.)

Vénérée dans les Livres de l'Ancien-Testament, Marie n'est pas moins en honneur dans ceux du Nouveau. Dieu lui députe un ange chargé de la saluer et de lui dire : *Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* (Luc. 1. 28.) Qui n'est pas surpris du contenu de ces paroles? Où y a-t-il un homme auquel Dieu ait parlé de la sorte et qu'il ait favorisé d'une pareille grâce? Que devons-nous penser d'une femme qui conçoit du Saint-Esprit le Fils de Dieu et qui devient mère sans perdre sa virginité? O mystère, ô dignité sans exemple de la Mère de Dieu! Nous lisons encore dans l'Evangile, qu'au moment où Marie la salua, Elisabeth fut éclairée par le Saint-Esprit et que son enfant tressaillit de joie sous son cœur et obtint la grâce de la sanctification. Qui entendit jamais parler de si grands miracles? Saint Jean porte encore témoignage de la grandeur de la Mère de Dieu, en disant

(1) Saint Bonaventure explique comme suit le texte d'Isaïe 11 : *Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet.* Virga ista, virga regia est Virgo Maria. Est autem Maria virga fumea, lignea, aurea, ferrea ; Maria est virga fumea incipientibus, Virga lignea proficientibus, virga aurea consummantibus, virga ferrea incorrigibilibus et dæmonibus. (*Spec. Mariæ Virg. l. 12.*)

dans l'Apocalypse : *Un grand prodige apparut au ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles.* (Apoc. 12. 1.) Cette femme dont il est dit plus loin, qu'elle enfanta un fils qui régirait avec une verge de fer les Gentils, est évidemment la sainte Vierge, parce qu'elle a mis au monde le Seigneur du ciel et de la terre. Qui ne conclurait pas de tous ces témoignages que Marie est une Vierge vénérable ?

Il n'y a ni au ciel ni sur la terre de créature qui fût digne de tant de vénération que Marie, plus vénérable que tous les anges et les saints ; vénérez-la donc par vos paroles et par vos actions. Inclinez-vous chaque fois que vous prononcerez son nom, placez une de ses images dans votre chambre et invoquez-la parfois pendant le jour.

II. *Vierge vénérable, priez pour nous.* Les Pères de l'Eglise ont, à l'envi, vénéré la Mère de Dieu. Il me faudrait écrire tout un livre, si je voulais noter tout ce que les saints Pères ont écrit de Marie. Qu'il suffise d'en donner quelques extraits. Saint Ephrem de Syrie dit dans un de ses sermons : « O très-sainte et immaculée Vierge, Mère de mon Dieu, reine de la lumière ! vous êtes très-puissante et bonne, plus élevée que tous les esprits célestes, plus pure que les rayons du soleil, plus vénérable que les Chérubins, plus sainte que les Séraphins, incomparablement plus glorieuse que tous les chœurs du ciel. Vous êtes l'espérance des Patriarches, l'objet des aspirations des Prophètes, la gloire des Apôtres, l'honneur des Martyrs, la joie des Saints, la couronne des Vierges. Vous êtes l'avocate de ceux qui sont délaissés, un port assuré pour ceux qui ont fait naufrage. Vous êtes la consolation du monde, la rançon des esclaves, la joie des affligés, le salut du monde entier. Après Dieu, nous n'avons d'espoir qu'en vous, ô très-sainte Vierge ! Oh ! mettez vous-même dans ma bouche les paroles, mettez ma langue en mouvement pour que j'entonne dignement vos louanges et que je vous salue de la salutation magnifique qu'un ange vous apporta du haut des cieux. »

Saint Pierre Chrysologue dit : « La sainte Vierge est vraiment bénie, car elle mérita de concevoir du Saint-Esprit et d'obtenir pour jamais la couronne de la pureté. Elle est bénie, parce qu'elle eut l'honneur de concevoir un enfant qui était Dieu et de rester la Reine des vierges. Elle est bénie, car elle est plus grande que le ciel, plus forte que la terre, plus capable que toutes les créatures, parce qu'elle a conçu Celui qui soutient le monde et qui l'a créé, et qu'elle a nourri Celui de qui sont nourries toutes les créatures qui jouissent de la vie. Saint Cyrille exalte Marie au Concile d'Ephèse, en présence des évêques réunis : « Soyez saluée, Mère et Vierge, dit-il, temple indestructible de la divinité, trésor vénérable de tout le monde, lumière inextinguible, couronne de la virginité, appui de la vraie foi, sur lequel sont fondées toutes les églises de la terre ; Mère de Dieu, qui avez porté sous votre cœur virginal l'Infini que nul espace ne peut renfermer, vous par laquelle la sainte Trinité est glorifiée et adorée, par laquelle se réjouissent les anges et les archanges, par laquelle les démons sont mis en fuite, par laquelle Satan, le séducteur, fut précipité du ciel et par qui notre nature déchue est de nouveau admise au ciel, par qui, enfin, le genre humain retenu dans une idolâtrie insensée parvient à la connaissance de la vérité. Que dirai-je de plus? Soyez saluée, ô vous par laquelle règnent les rois, par laquelle le Fils unique de Dieu est apparu comme un astre à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort. Oh ! quel mortel peut dignement louer la Vierge au-dessus de toutes les louanges? »

Voilà de quelle manière les Pères de l'Eglise font l'éloge de la Reine du ciel et l'annoncent au monde. Quant à vous, sanctifiez les fêtes de la Vierge en disant le chapelet et les litanies, assistant aux offices avec dévotion, vous approchant des sacrements et priant devant une de ses images. Sanctifiez de préférence ces jours en visitant quelque malade, consolant quelqu'affligé et venant en aide à quelque pauvre. Cela vous donnera une grande consolation à l'heure de votre mort.

III. *Vierge vénérable, priez pour nous.* La raison nous dit déjà que Marie est digne de toute vénération. S'il faut honorer ceux auxquels revient l'honneur : les grands du monde, les rois, les princes à cause de leur dignité, comment ne vénèrerions-nous pas Marie qui, par une grâce inexprimable, a été élue pour devenir la Mère de Dieu ? Comment ne comblerions-nous pas de nos respects celle qui a conçu et enfanté un Homme-Dieu ? qui a porté comme son propre enfant le vrai Dieu sur ses bras, qui l'a nourri de son lait, qui a pu lui commander en vertu de son autorité maternelle et qui l'a vu obéir en fils soumis ? Plus la dignité que Marie possède, en qualité de Mère de Dieu, est incompréhensible, plus la raison nous dit qu'elle est digne de vénération. Considérons encore que Marie demeure sans cesse la Mère de Dieu et qu'éternellement Jésus-Christ la reconnaîtra pour sa Mère. Il s'ensuit que Marie sera à tout jamais vénérée dans le ciel par les anges et les saints, oui, par Dieu lui-même. Comment donc la terre pourrait-elle se refuser à ce concert d'amour et de respect ? Aussi ne trouvons-nous aucun saint, aucun chrétien fervent qui n'ait vénéré la sainte Vierge avec tout le zèle dont il était capable.

Saint Alphonse de Liguori nous servira d'exemple. Dès sa plus tendre enfance, il aima la sainte Vierge de tout son cœur et ne laissa passer aucun jour sans visiter soit une église soit un autel qui lui fût consacré. Il observait, tous les samedis, un jeûne rigoureux au pain et à l'eau ; il se préparait à ses fêtes par divers exercices pieux et, les jours mêmes de ces fêtes, il était tout embrasé d'amour et de ferveur. Tous les jours, il récitait le chapelet et, chaque fois qu'il entendait sonner l'heure, il avait la coutume de saluer la sainte Vierge avec l'ange, en disant : *Ave Maria!* Toutes les fois qu'il sortait de la maison ou qu'il y rentrait, il se prosternait devant une image de la Mère de Dieu et se recommandait à sa protection maternelle. Cette dévotion devint, pour notre saint, une riche source de grâces et elle le deviendra aussi pour nous, si nous voulons l'imiter.

Le culte de Marie à Rome et quelques usages populaires en l'honneur de la Vierge.

La dévotion envers l'auguste Vierge, fille, mère, épouse de Dieu et sœur du genre humain, est la grande dévotion du monde catholique. Modèle de l'univers, Rome se distingue entre toutes les villes, toutes les tribus et toutes les nations. Des volumes ne suffiraient pas à redire les manifestations variées de son amour et de sa tendre confiance envers Marie. C'est assez de savoir qu'il n'est pas un carrefour, une rue, une place, je dirais presque une seule maison de la Ville éternelle où l'œil du pèlerin ne rencontre une image de la Vierge bénite, tandis que les sculptures, les bas-reliefs, les dorures, les élégants flambeaux, les inscriptions gracieuses ou triomphales qui l'accompagnent, les signes de respect donnés par la foule qui passe, témoignent hautement de la piété romaine.

Ajoutez qu'il est, au coin des rues, de nombreuses chapelles dédiées à Marie, où les habitants font constamment brûler à leurs frais des cierges et des lampes, et devant lesquelles il est rare de ne pas trouver, à toute heure du jour et de la soirée, quelques personnes en prières. Ajoutez, enfin, que Rome ne compte pas moins de soixante-six églises consacrées à Marie, sous les titres divers dont le monde catholique honore la gracieuse souveraine des Anges et des hommes.

Chaque jour, dans un grand nombre; plusieurs fois la semaine ou le mois, dans les autres, s'accomplissent je ne sais combien d'exercices de piété en son honneur : litanies solennelles, neuvaines, *tridua*, offices magnifiques, etc. Toutes ces fêtes, sujet de publique allégresse, sont célébrées avec enthousiasme. Il n'en est pas une à laquelle des milliers de personnes de tout rang, de tout sexe et de tout état ne se préparent, les unes par des neuvaines, les autres par des retraites, par des *tridua* et par le grand jeûne. Faut-il s'étonner, si des grâces nombreuses sont le fruit de cette piété filiale?

Mais aussi Rome se montre, envers Marie, d'une reconnaissance que le temps ne peut affaiblir et la Mère de miséricorde favorise de miracles sa ville bien-aimée. En 1842, un pauvre mendiant perclus des deux jambes, connu de la ville entière, s'en allait régulièrement demander sa guérison devant la Madone du palais Cenci. Las de ne rien obtenir, il dit un jour à sa divine mère, dans un langage familier à la piété italienne : « Voilà longtemps que je viens et je ne suis pas guéri ; hé bien ! c'est aujourd'hui la dernière fois ; tenez, voilà mes béquilles, je ne veux plus m'en servir et je reste ici, à moins que vous ne me rendiez mes jambes. La prière de la foi a pénétré le ciel. Le malade est guéri, il tressaille, il ne se possède plus de joie. La foule l'environne, on crie, on pleure, on chante, c'est une ivresse générale. La Madone est magnifiquement illuminée et, pendant trois jours et trois nuits, des orchestres se succèdent, pour célébrer les louanges de Celle qu'on n'invoqua jamais en vain. (GAUME. *Les trois Rome.*)

VINGT-CINQUIÈME INVOCATION.

Marie digne de louanges à cause de sa divine Maternité, à cause de sa sainteté, à cause de sa bienfaisance envers les hommes. *Exemple :* Conversion.

Virgo prædicanda, ora pro nobis. Vierge digne de louanges, priez pour nous.

I. *Vierge digne de louanges, priez pour nous.* Marie mérite nos louanges pour la raison qu'elle est Mère de Dieu. La sainte Eglise elle-même nous donne cette raison, en disant : « Vous êtes bienheureuse, ô Vierge sainte, et digne de toute louange, parce qu'est né de vous le Soleil de justice, Jésus-Christ, notre

Dieu. » Et nous ne jugerions pas digne de tous les éloges la Reine du ciel, lorsque nous considérons sa dignité de Mère de Dieu ? Nous faisons l'éloge des anges et des saints et nous leur donnons plus de louanges qu'aux puissants de la terre, parce qu'ils dépassent ces derniers en dignité ; mais que sont les anges et les saints, en comparaison avec la sainte Vierge ? Ils ne sont, malgré toutes leurs grandeurs, que des serviteurs de Dieu ; mais Marie est la Mère de Dieu : dignité plus haute, privilége plus grand que toutes les perfections et les grâces réunies des anges et des hommes. Les saints Pères et les maîtres de la vie spirituelle sont épris d'étonnement chaque fois qu'ils viennent à parler de Marie, et ils ne trouvent pas assez de paroles pour exprimer la dignité de Mère de Dieu. Qu'y a-t-il de plus grand que la Vierge Marie, s'écrie saint Pierre Damien, qui a renfermé l'immensité de Dieu dans le sanctuaire de son sein ? Portez les regards sur les Séraphins et vous verrez que tout ce qu'il y a de plus grand est aussi plus petit que la Vierge, laquelle n'est dépassée par personne autre que par Celui qui l'a créée. Et saint Anselme dit : « Par là même que Marie est Mère de Dieu, elle est au-dessus de toutes les grandeurs qu'on peut se figurer ou nommer après Dieu. » C'est Marie elle-même qui dirige les louanges qui lui parviennent de la part des hommes, à dater de sa maternité divine ; car, saluée par sa cousine Elisabeth comme Mère de Dieu, elle répondit d'un cœur reconnaissant : *Et voilà que, dès ce jour, toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* (Luc. 1. 48.) La vérité de notre foi, qui tient que Marie est la Mère de Dieu, est précisément ce qui a rempli d'une sainte admiration tous les fidèles, de l'Orient à l'Occident, et qui les porte à proclamer sans cesse les louanges de la Vierge des vierges. Sa dignité est célébrée dans d'immenses cathédrales et dans de simples chapelles, dans les palais des princes et dans les cabanes des pauvres, dans les hymnes et les cantiques des poëtes ; les prédicateurs proclament sa dignité, sa puissance, son amour et sa miséricorde ; des fêtes nombreuses, d'admirables solennités invitent à louer la Vierge ;

des myriades de statues et d'images dans les églises, sur les places publiques, sur les chemins et dans les maisons nous rappellent la Mère de Dieu et, trois fois par jour, les cloches de toutes les églises annoncent l'auguste mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein de la sainte Vierge et tout le monde catholique la salue avec les paroles de l'ange Gabriel.

Ainsi donc unissez vos louanges à celles que toute l'Eglise adresse à la bienheureuse Vierge et récitez souvent l'*Ave Maria*, car il n'est pas une prière qui puisse être plus agréable à Marie que cette salutation qui, inaugurée par l'ange, lui rappelle les grandes choses que Dieu lui a faites et pour lesquelles toutes les générations l'appelleront bienheureuse. Le chapelet, l'*Angelus*, le *Salve Regina* et l'Office de la sainte Vierge lui sont également agréables et propres à vous attirer son amour et sa protection. Mais surtout au moment de la tentation, dites l'*Ave Maria* et vous les surmonterez.

II. *Vierge digne de louanges, priez pour nous.* Marie est digne de louanges, à cause de son incomparable sainteté. Si sa maternité divine est une grâce qu'elle ne pouvait mériter, elle lui fut cependant accordée à cause de sa dignité. C'est à elle que se rapportent ces paroles de l'Esprit-Saint : *Beaucoup de filles ont recueilli des richesses; mais vous les avez toutes surpassées.* (Prov. 31. 29.) Du temps où la sainte Vierge vivait, il y avait certainement bien des vierges craignant Dieu qui méritaient des louanges à cause de leur vertu et de leur piété. Mais Marie les a toutes surpassées. Aucune n'était aussi pure qu'elle, aucune ne servait Dieu avec tant de ferveur, aucune n'aimait Dieu avec une ardeur si vive. Marie ressemble au soleil, dont l'éclat fait pâlir et disparaître celui de la lune et des étoiles. Précisément sa grande sainteté, qui la distinguait à un si haut degré parmi tous les hommes, fit que Dieu porta sur elle des regards de complaisance et voulut la choisir pour devenir la Mère de son Fils. C'est aussi pour cela que Marie est digne de toutes louanges. Si, tout en étant la Mère de Dieu, elle avait été sujette aux

différentes faiblesses et aux fautes de l'humanité, cela nuirait à l'entrain de nos louanges; car la dignité seule ne rend pas encore pour cela un homme digne d'éloges. Un pauvre journalier honnête mérite plus de louanges qu'un roi puissant qui avilit son gouvernement par une conduite scandaleuse. Jésus indique lui-même que Marie doit être louée non-seulement parce qu'elle est sa Mère, mais bien plus à cause de sa sainteté; car, lorsque la femme de l'Evangile éleva la voix et dit : *Bienheureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité*[1], il répondit : *Effectivement, ils sont bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent.* (Luc. 11. 27.) Jésus veut dire par là : « Ma Mère est sans doute bienheureuse et mérite d'être louée, mais pas tant parce qu'elle m'a pour son Fils que parce qu'elle pratique fidèlement et consciencieusement ce que j'enseigne. » Et à cela saint Augustin ajoute : « La parenté de Marie avec Jésus n'aurait servi de rien à cette mère, si elle n'avait eu le grand bonheur de porter aussi dans son cœur le même Jésus qu'elle avait porté dans son sein. Elle est, par conséquent, plus heureuse d'avoir conçu le Christ dans la foi que par sa maternité divine. »

(1) Saint Bonaventure commente ainsi le texte : *Beatus venter qui te portavit.* (Luc. 11. 27.) Beata mulier quæ portavit tam bonum filium. Beatificat Virginis ventrem, quia portavit Dei Filium. Et ideo beatus *propter tria* privilegia : quia, ut dicit Bernardus, fuit sine corruptione fœcunda, sine gravedine gravida, sine dolore puerpera. Quis audivit unquam tale, et quis vidit huic simile? Sive propter *tria miracula :* Primum est conjunctio infinite distantium : Deus enim ibi factus est homo, Creator creatura, immensus parvus, Verbum infans, æternus temporalis. Secundum miraculum est : quia qui fecit ventrem factus est in ventre. Tertium miraculum : quia qui continet omnia continetur in ventre... Ille ibi capitur quem totum non capit orbis.

Et ubera quæ suxisti beata sunt. Ex quo datur intelligi quod a solis uberibus Virginis beatissimæ lactatus fuit. Ideo autem innuit ista duo, ut ostenderetur Virgo Maria fuisse Mater Christi vera et perfecta; quia non solum genuit, sed etiam educavit et sicut vere educavit ita vere genuit. (*In cap. 11. Lucæ.*)

Si vous voulez louer dignement la sainte Vierge, soyez vous-mêmes louables, C'est déjà quelque chose que de la louer à cause de sa dignité et de sa sainteté, mais ce n'est pas encore tout. Si vos louanges doivent lui plaire et vous être utiles, appliquez-vous surtout à imiter ses vertus : son renoncement au monde et à elle-même, son humilité, son obéissance, sa douceur, sa charité envers Dieu et le prochain, en un mot, sa sainteté ; ce sera la plus belle louange que vous puissiez lui adresser. Pratiquer différents actes de dévotion envers Marie et, malgré cela, vivre dans le péché, c'est comme si on lui présentait un vin précieux dans une coupe dégoûtante de saleté. Elle pourrait bien dire : le vin m'a plu, mais le vase m'a dégoûtée. Renoncez donc au péché, réprimez les mouvements désordonnés, vivez en esprit de pénitence et de piété, et la Vierge Marie accueillera avec faveur vos louanges et vous fera participants de son amour et de sa protection.

III. *Vierge digne de louanges, priez pour nous.* Marie est digne de louanges à cause des bienfaits dont elle a comblé le genre humain et dont elle le comble encore tous les jours. Comme les Juifs craignant Dieu louaient la pieuse Judith, qui avait coupé la tête au général ennemi Holopherne et avait ainsi préservé de la ruine la ville de Béthulie ! Tous étaient remplis d'un saint enthousiasme et s'écriaient : *Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple ! Car vous avez agi avec courage et votre cœur a été ferme, parce que vous avez aimé la chasteté et, qu'après votre mari, vous n'en avez pas connu d'autre; c'est pourquoi la main du Seigneur vous a fortifiée et c'est pourquoi vous serez bénie éternellement.* (Jud. 15. 10.) Mais, dites-moi, Marie ne mérite-t-elle pas infiniment plus d'être louée et bénie, vu que cette Mère héroïque a donné son Fils en victime, pour parfaire l'œuvre de la Rédemption ? Par Judith, le Seigneur n'a sauvé qu'un seul peuple et encore d'une ruine simplement temporelle ; mais par Marie il a sauvé toutes les nations de la terre et il les a préservées de la ruine éternelle. Oh ! comment serions-nous en état de louer dignement Marie ?

Et elle est sans cesse occupée à nous faire parvenir les fruits de la Rédemption ; car elle est une vierge infiniment aimable, qui n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle trouve l'occasion de donner aux pauvres mortels des preuves de sa bonté et de sa miséricorde. Un prêtre dévoué à Marie rapporte le trait suivant.

Jeudi passé, fête de la Purification, j'étais occupé d'une lecture spirituelle, lorsque je vis arriver une femme dont les traits étaient l'expression d'une profonde douleur. Il était onze heures. « Je viens, dit-elle, vous prier de venir auprès d'un malade, dont l'âme est dans un état des plus mauvais. Le malheureux ne veut pas entendre parler d'un prêtre, tellement l'horreur qu'il porte à cet état est grande. Nous avons tout essayé pour lui inspirer de meilleurs sentiments ; mais tous nos efforts ont été vains. Il va bientôt paraître devant le tribunal de Dieu et il ne veut pas se réconcilier avec lui. Que Votre Révérence veuille bien lui faire une visite ; peut-être sera-t-elle plus heureuse que nous ! » Je me levai incontinent, tout effrayé de ce que je venais d'entendre et je me mis en route en hâtant le pas, pour ne pas arriver trop tard. Comme je connaissais les préjugés du malade, je lui parlai, comme un vrai ami, de choses qui pouvaient lui faire plaisir. Tout fut en vain. A mes paroles pleines de douceur et de charité, le malade ne répondit que par un regard farouche et menaçant et dit enfin, en me tournant le dos : « On ne devrait venir à moi que lorsqu'on est appelé. » N'espérant aucun succès pour le moment, j'allai recommander à la famille de prier pour obtenir sa conversion. Je me rendis ensuite à l'église, où le service divin allait commencer. Lorsque j'entrai, le curé se revêtait justement des ornements sacerdotaux. Je lui fis part de ce qui venait de se passer et le priai de vouloir recommander le malade dans le saint sacrifice. Le curé me répondit : « Je dis la messe à l'autel de la sainte Vierge et ne manquerai pas de recommander spécialement votre pupille. » A mon tour, je priai de mon mieux pour cette pauvre âme. Qu'arriva-t-il ? Vers midi et demi, la femme revint. Sa figure rayonnait de joie : « Je viens, dit-elle, vous apporter une bonne

nouvelle : notre malade est tout changé; il vous demande; cette fois, je vous assure que vous aurez plus facile. A tous moments, il veut baiser le crucifix, et il le fait avec une expression de componction telle qu'on ne peut s'empêcher de pleurer. » Je me mis en route et je trouvai effectivement le malade tout à fait changé. Il m'accueillit avec joie, parla de Dieu et de la Vierge et fit sa confession. Je lui donnai ensuite le Viatique et l'Extrême-Onction. Il est impossible de dépeindre avec quelle édification il les reçut. Puis il s'écria avec jubilation : « Combien je suis heureux maintenant ! Que Dieu est bon ! Priez avec moi, pour m'aider à le remercier ! Quel beau jour pour moi cette fête de la sainte Vierge ! Je le sens, oui, je le sens; c'est à elle que je dois le changement qui s'est opéré dans mon âme ! Qu'elle en soit éternellement remerciée ! »

Oui, le malade le sentait lui-même, ce triomphe sur l'enfer était dû à la sainte Vierge; c'était elle, effectivement, qui avait, une fois de plus, écrasé la tête du serpent.

Et vous, imitez Marie dans son amour miséricordieux envers les pauvres pécheurs. Ne soyez pas indifférents au danger que court l'âme de votre frère de se perdre éternellement et faites ce qui dépend de vous pour la sauver. Surtout recommandez-la à la grâce divine et à la miséricorde de celle qui en est la dispensatrice. Par l'intervention de cette bonne Mère, vous saurez vaincre toutes les difficultés et gagner votre frère à Dieu. Soyez, dans ce sens, un véritable apôtre.

Origine du *Salve Regina.*

Les uns attribuent cette antienne à Adhémar de Monteil, évêque du Puy en Velay, mort en 1099, d'autres la font venir de Herman surnommé *Contractus*. Les dernières paroles : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* sont de saint Bernard. Le grand abbé de Clairvaux fut envoyé à Spire, en qualité de légat du Saint-Siége, où se trouvaient l'empereur d'Allemagne et un grand nombre de princes. Le saint homme y fut reçu

avec les plus grands honneurs, par le clergé et le peuple. A son entrée dans la cathédrale, on chanta le *Salve Regina.* Ce chant venait d'être terminé, lorsque Bernard entra dans le chœur. Sur le maître-autel brillait l'image de la Mère de Dieu. Bernard se prosterna en chantant : *O clemens,* ô clémente ! S'approchant du maître-autel, il se prosterna de nouveau en chantant : *O pia,* ô pieuse ! Enfin, s'étant encore avancé jusqu'aux degrés de l'autel, il tomba à genoux de nouveau, en disant : *O dulcis Virgo Maria,* ô douce Vierge Marie ! On dit qu'à cette occasion, le saint abbé entendit ces paroles prononcées par Marie : *Salve, Bernarde,* je vous salue, Bernard ! En mémoire de ce fait mémorable, on voit encore aujourd'hui, dans la cathédrale de Spire, deux lampes sur le contour desquelles sont gravés ces mots : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !* (Dauroult. *Flores exempl. c. 2. lit. 46.*) Cette triple exclamation, jaillie spontanément du cœur de saint Bernard, demeura depuis attachée à l'antienne du *Salve Regina* et en compléta la sublime poésie. Elle continue à être chantée dans toutes les églises de la catholicité, selon les temps marqués ; mais, à la cathédrale de Spire, le *Salve Regina* se chanta depuis solennellement tous les jours de l'année en l'honneur de saint Bernard, et cet usage subsiste encore aujourd'hui. Outre les deux lampes mentionnées, des plaques d'airain, scellées dans le parvis de l'église, désignèrent à la postérité les traces de l'homme de Dieu et les endroits où il implora d'une manière si pénétrante la clémence, la piété et la douceur de la Vierge Marie.

VINGT-SIXIÈME INVOCATION.

Marie est puissante par son intercession, par sa maternité. Elle se montre telle dans tous nos besoins spirituels et temporels. *Exemple :* Saint Arbogaste ressuscite un mort.

Virgo potens, ora pro nobis. Vierge puissante, priez pour nous.

I. *Vierge puissante, priez pour nous.* Marie n'est pas puissante comme Dieu, car Dieu possède la puissance, tandis que Marie, qui est une créature, la reçoit de Dieu. Elle est puissante par son intercession auprès de Dieu. Mais aussi quelle confiance ne devons-nous pas avoir en la puissance de cette même intercession, si nous ne considérons que sa sainteté? Il n'y a pas de doute que les saints ont un grand crédit auprès de Dieu, car ils sont ses amis; il les aime comme un père aime ses enfants, parce que, vivants sur la terre, ils ont été ses bons enfants et qu'ils ont accompli avec zèle sa sainte volonté. C'est pourquoi l'Apôtre nous exhorte à *prier les uns pour les autres* (Jac. 5. 16.) et, comme raison, il appuie sur la vertu qu'ont les prières des justes. En effet, les saints Livres confirment ce que dit l'Apôtre par plusieurs exemples. Dieu voulait détruire les Israélites à cause de leurs péchés, mais, par suite de l'intervention de Moïse, il se laissait toujours adoucir. Samuel invoqua le Seigneur, pour qu'il délivrât son peuple des mains des Philistins et sa prière fut exaucée. (4 Mos. 21. 7.) Nous savons aussi que Job avait prié Dieu de pardonner à ses amis les fautes qu'ils avaient commises par ignorance et que, lui aussi, fut exaucé. Oui, telle est la force que la prière des saints exerce sur le cœur de Dieu qu'il eût épargné Sodome et Gomorrhe par suite de l'intercession d'Abraham, s'il s'était trouvé seulement dix justes dans ces villes dont les crimes criaient vengeance au ciel. Or, si

déjà les saints ont un tel pouvoir par leur prière, quelle ne sera pas la vertu de l'intercession de Marie! Tous les saints sans exception ont été entachés du péché originel et la plupart d'entre eux ont commis, sinon des fautes graves, du moins des péchés véniels. Mais Marie est libre de toute souillure et le moindre souffle du péché n'a jamais terni un moment la sérénité de son âme. Son amour de Dieu n'a pas de bornes : tous les saints réunis n'aiment pas Dieu comme la sainte Vierge. Elle réunit en elle toutes les vertus qui se trouvent séparées dans les différents saints et elle atteint le plus haut degré de perfection dans chacune de ses vertus. Ce qu'est le soleil parmi les astres, Marie l'est parmi les anges et les saints; devant l'éclat de sa sainteté pâlit même la sainteté des Chérubins et des Séraphins. Mais comme Dieu aime les saints selon le degré de leur sainteté, il s'ensuit évidemment qu'il porte l'amour le plus grand à la sainte Vierge. Si, d'autre part, il l'aime le plus, il est clair qu'elle a aussi le plus de crédit auprès de lui; sa puissance est plus grande que celle de tous les anges et de tous les saints. Quand donc aucun saint ne peut nous aider, quand même l'intervention des anges demeure sans résultat, reste encore Marie, par laquelle nous obtenons du secours. Plein de respect et de confiance, saint Anselme s'adresse à Marie et lui dit : « Vous êtes plus élevée que les Patriarches, plus élevée que les Martyrs, plus élevée que les Confesseurs, que les Vierges... c'est pourquoi vous pouvez seule et sans eux ce qu'ils peuvent avec vous. »

Vous vous plaignez que votre prière est inutile et n'est pas exaucée. Où en est la cause? Probablement que c'est la vraie sainteté qui vous fait défaut. Votre conscience est chargée de péchés, vous entretenez de mauvaises inclinations, vous êtes mous et tièdes dans l'accomplissement de vos devoirs de religion et d'état; comment voulez-vous que Dieu prête une oreille favorable à vos demandes et exauce vos prières? Eloignez donc le mal, appliquez-vous à vivre en tout en chrétiens; votre prière deviendra bientôt plus efficace et il vous sera donné ce que

vous demandez. Mais ce qu'il faut ici prendre surtout en considération, le voici : Plus vous serez fervents et plus vous ferez de progrès dans la vertu, plus Dieu vous aimera, et plus votre récompense sera grande dans le ciel. Est-ce que cela ne doit pas animer votre zèle afin de combattre sans relâche pour atteindre la perfection? Car le moindre accroissement de l'amour de Dieu et du bonheur futur vaut plus que tous les trésors du monde. Ne cessez donc, de toute votre vie, de travailler à votre perfectionnement et à votre sanctification.

11. *Vierge puissante, priez pour nous.* Marie est puissante à cause de sa dignité de Mère de Dieu. Ses rapports avec Dieu sont tout à fait différents de ceux des autres saints. Quelque grand que soit l'amour que Dieu porte aux saints, quelqu'élevé que soit le degré de grâces dont ils jouissent, ils ne sont, après tout, que ses serviteurs. Pour Marie, elle est plus que la servante, elle est la Mère de Dieu. Ses rapports avec le Fils de Dieu sont en conséquence des rapports maternels et tout ce que la meilleure des mères est pour son enfant, Marie l'a été, elle a été plus encore pour son divin Fils. Elle l'a soigné pendant sa vie terrestre, elle a partagé avec lui ses joies et ses peines et ne l'a pas abandonné jusqu'au dernier instant de sa vie. Ses rapports maternels n'ont pas cessé, depuis que Jésus est monté au ciel; car le Fils de Dieu ne s'est pas dépouillé de la nature humaine; c'est comme Dieu et Homme qu'il règne éternellement dans le ciel; Marie demeurera donc aussi éternellement sa Mère dans le ciel. Voyez quelle confiance nous devons avoir en Marie et avec quelle assurance nous sommes autorisés à attendre les faveurs qu'elle demande pour nous! Il y a un peu plus de deux mille ans qu'un patricien, Coriolan, cernait la ville de Rome, résolu de détruire de fond en comble sa ville paternelle qui l'avait exilé et mis au ban, malgré les bienfaits dont il l'avait comblée. Les Romains humiliés lui envoyèrent ambassades sur ambassades, pour demander la paix; mais toutes les propositions furent repoussées avec dédain. Même les prêtres ornés de leurs vêtements de solennités ne gagnèrent rien sur cette volonté

de fer. A tout prix, Rome devait disparaître. Enfin arrive dans le camp la mère de Coriolan, nommée Véturie; son regard, ses larmes et ses prières adoucissent la colère du général, qui s'écrie enfin, les larmes aux yeux : « Ma mère, c'est vous qui avez sauvé Rome! » Si donc des fils de pauvres mortels dominés par les passions ne peuvent pas résister aux supplications de leur mère, pensez-vous que Jésus, qui est la sainteté même, refusera d'accéder aux prières de celle qui lui donna le jour? Et si déjà des fils de pauvres mortels, qui, après tout, n'aiment qu'imparfaitement leurs mères, sont enclins à les exaucer, comment Jésus pourrait-il refuser à sa Mère ce qu'elle lui demande? Qui pourrait le croire? Non, si Jésus n'exauçait même plus les prières des Anges et des Saints, celles de sa Mère ne peuvent pas rester inefficaces. « Marie, dit un Maître de la vie spirituelle, peut demander à Jésus tout ce qu'elle veut, toujours il l'exaucera, parce que déjà, lorsqu'il vivait sur la terre, il ne lui a jamais rien refusé[1]. » Il n'y a donc rien d'outré dans l'opinion exprimée par les saints Pères qui attribuent, dans un certain sens, la toute-puissance à Marie. Naturellement la sainte Vierge n'est pas toute-puissante par nature; car, malgré son élévation, elle ne cesse d'être une créature de Dieu; mais on peut la dire toute-puissante en ce sens que sa prière obtient tout de Dieu. » Le Fils, dit saint Alphonse, est tout-puissant par nature, la Mère l'est par grâce, c'est-à-dire qu'elle obtient par ses prières autant qu'elle souhaite. »

(1) A Cana de Galilée, Jésus accorde la première grâce temporelle à l'intercession de Marie et il avance même, à sa prière, l'heure qu'il avait assignée à cet ordre de manifestation. Portons nos regards en arrière, alors que Jésus fut retrouvé parmi les docteurs. Marie vient interrompre les enseignements du Seigneur : elle désire qu'il retarde de dix-huit années sa manifestation publique. *Obediente Deo voci hominis sol stetit. Obediens Christus voci Mariæ per tot annos stetit.* A trente ans, ce Soleil de Justice dira que *son heure n'est pas encore venue* d'éclater par des miracles aux noces de Cana et Marie lui fera avancer l'heure de ses prodiges, comme elle a fait retarder celle de ses enseignements.

Réjouissez-vous d'avoir pour protectrice et pour avocate une Vierge si puissante et placez en elle toute votre confiance. Sachez aussi que vous l'offenseriez grièvement et que vous vous rendriez indigne de son Fils, si vous abusiez de votre santé, de vos biens temporels, de vos talents pour satisfaire vos passions. Oui, même les grâces que Marie vous obtient pour faire votre salut, ne contribueraient qu'à votre damnation, si vous n'en profitiez pour votre amendement. Formons donc la résolution d'employer toutes les faveurs qui nous viennent par Marie à la gloire de Dieu, au salut de notre âme et de celle de nos frères.

III. *Vierge puissante, priez pour nous.* Marie se montre comme Vierge puissante, dans tous nos besoins du corps et de l'âme. Il n'y a point de nécessité dans laquelle elle ne secoure, de danger dont elle ne délivre, de malheur dont elle ne préserve. Des milliers de ses serviteurs qui ont déjà éprouvé l'efficacité de son intercession le reconnaissent avec saint Ephrem : « Oui, sainte Mère de Dieu, vous êtes l'avocate et la libératrice des pécheurs et des malheureux, le port assuré des naufragés, la consolation du monde, la mère des orphelins, la délivrance des prisonniers, la joie des malades, la consolation des affligés, le salut de tous les hommes. » C'est surtout lorsque l'assistance des hommes est devenue impossible qu'elle manifeste sa puissance.

Saint Arbogaste, qui occupait un poste élevé à la cour du roi Dagobert, était un zélé serviteur de Marie, et toujours il se voyait exaucé quand il lui demandait quelque chose. Se trouvant un jour à la chasse avec différents personnages de la famille royale, le fils unique du prince fut précipité de son cheval qui avait pris le mors aux dents et, comme un pied ne pouvait se dégager de l'étrier, le pauvre jeune homme fut traîné par toute la forêt. Lorsqu'on le retrouva, il était mort. Son corps, horriblement défiguré et couvert de plaies, fut rapporté à la capitale, où tout le monde se lamentait et pleurait à ce spectacle. Afin de consoler le roi et tout le pays en deuil,

Arbogaste eut recours à la sainte Vierge et pria longtemps devant une de ses images. Il entra ensuite dans la chambre où gisait le cadavre et, après avoir prié toute l'assistance de se retirer, il se prosterna en suppliant avec larmes Celle que l'Eglise appelle la Vierge puissante. Tandis que le saint évêque continuait sa prière, le prince ouvrit tout à coup les yeux, leva la tête et se frotta le front, comme s'il sortait d'un profond sommeil. Transporté de joie, Arbogaste le prit par la main et le conduisit aux dignitaires de sa suite. Bientôt la nouvelle de ce miracle eut fait le tour de la ville et du palais. Dagobert voulut récompenser le saint d'une manière tout à fait royale; car il lui offrit en or autant qu'il souhaiterait. Mais l'évêque lui répondit : « Si vous voulez témoigner à Dieu votre reconnaissance pour un bienfait qui, après tout, vient de lui, dotez l'église dédiée à Notre-Dame, à l'intercession de laquelle Dieu a rendu la vie à votre fils. Dagobert suivit ce bon conseil; il fit cadeau à l'église de Notre-Dame d'Argenteuil du château de Ruffoch et de ses dépendances. De retour dans son diocèse, notre saint convoqua son clergé, les soldats et le peuple et, en présence de tous, il déposa solennellement sur l'autel de la Vierge l'acte de donation, document qui constatait officiellement la reconnaissance royale envers la Mère de Dieu.

Remercions Dieu de ce qu'il nous a donné la Vierge Marie pour protectrice; car elle peut nous aider dans tous nos besoins. Mais faisons, de notre côté, ce qui est nécessaire pour obtenir son assistance. Lui demandez-vous la santé du corps, usez en même temps des remèdes naturels; voulez-vous obtenir le nécessaire, le bien-être temporel, soyez assidu au travail, en évitant les dépenses inutiles; demandez-vous la grâce de la conversion, évitez l'occasion du péché, réprimez vos passions et vos mauvaises habitudes; voulez-vous qu'elle vous procure la grâce de bien mourir, vivez en la sainte présence de Dieu, priez et recevez fréquemment les sacrements. De la sorte, Marie vous montrera infailliblement sa puissance, pendant votre vie et surtout à l'heure de votre mort.

La victoire de la Montagne-Blanche, près de Prague.

En 1628, l'armée catholique, éprouvée déjà par plusieurs revers, paraissait devoir succomber contre les Hussites, et les chefs irrésolus n'osaient hasarder une bataille décisive contre ces rebelles. Sur ces entrefaites, arrive le P. Dominique de Jésus-Marie, de l'ordre des Carmes, tenant en main une statue de la sainte Vierge horriblement mutilée par l'impiété des ennemis. « Voyez cette image, s'écrie le religieux ; les hérétiques lui ont percé les yeux ! ne tardez pas de venger l'outrage fait à la Reine du ciel et, par elle, à son divin Fils. Suivez-moi ; je vous précèderai avec la sainte image ; Marie combattra et vaincra pour nous ! » A ces mots prononcés par un homme qui passait pour un saint et qui avait même obtenu de Dieu le don de prophétiser et celui de miracles, les chefs mettent fin à leurs tergiversations et l'armée s'avance à la suite du saint religieux. La statue qu'il porte est tout à coup entourée d'une lumière miraculeuse de laquelle partent des globes de feu qui font reculer l'ennemi. Bientôt l'armée des rebelles est en pleine déroute ; le drapeau de la sainte Vierge domine les lieux qu'elle occupait et les troupes de Ferdinand II font, le lendemain, leur entrée triomphante à Prague, aux cris de *Sancta Maria!*

Rappelons ici que Marie délivra Vienne, assiégée par les Turcs, en 1683, par les armes de Jean Sobieski ; que le prince Eugène attribuait à la puissante intervention de la sainte Vierge la défaite des Turcs à Belgrade, en 1715 et, l'année suivante, à Peterwardein ainsi que la prise de Temeswar, qui eut lieu le jour de Notre-Dame des Neiges.

VINGT-SEPTIÈME INVOCATION.

Marie est bonne, miséricordieuse ; les siècles le prouvent.
Exemple : Enfant sauvé miraculeusement.

Virgo clemens, ora pro nobis. Vierge clémente, priez pour nous.

I. *Vierge clémente, priez pour nous.* Marie est une Vierge clémente, car elle aime les hommes de l'amour le plus tendre, son cœur est plein de commisération envers eux et elle les comble de toutes sortes de bienfaits. Nous n'avons qu'à ouvrir l'Evangile pour nous convaincre de sa bonté. L'archange Gabriel s'approche d'elle et lui apporte le message que Dieu l'a élue pour devenir la Mère de son Fils. Il est libre à Marie d'accepter ou de refuser la proposition ; en effet, quelque grande que soit la dignité à laquelle elle doit être élevée, elle a néanmoins des motifs pour ne pas l'accepter, car elle est unie à de grands sacrifices. Si elle n'accepte pas cette dignité, elle pourra jouir d'une vie paisible et contente ; mais si elle l'accepte, d'immenses souffrances sont pour elle en perspective et elle doit se résigner à devenir la Reine des Martyrs. Qui aurait pu le lui reprocher, si, en prévision de ces grandes peines, elle avait décliné l'offre qui lui était faite? Si, par exemple, elle avait répondu : « Ange de Dieu, imposez à une autre cette dignité, car mes épaules sont trop faibles pour en porter le poids ! » Mais non, elle ne le fait pas ; elle consent, sans redire, après que l'ange lui a expliqué tout ce mystère : *Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*[1]. (Luc. 1. 38.) De la sorte Marie devient Mère de Dieu et accepte en même temps les

(1) *Fiat mihi secundum verbum tuum.* C'est par ces paroles que Marie a écrasé la tête du serpent ; car, en même temps, elle concevait le Vainqueur.

souffrances sans nombre qui sont unies à la Maternité divine avec la plus grande générosité. Et pourquoi? Par amour pour les hommes, dit saint Bernard, qui est en cela d'accord avec d'autres Pères et auteurs ecclésiastiques. Si Marie n'avait pas donné son consentement, nous serions demeurés sans Rédempteur; car de même que dans la tentation de Satan, le malheur de tout le genre humain avait dépendu du consentement d'Ève, de même aussi devait dépendre du consentement de Marie, la seconde et meilleure Ève, le salut de tout le genre humain. Ce qu'avait défait la première Ève, la seconde devait le refaire. Marie donne ainsi son consentement au plan que Dieu avait formé pour réaliser la Rédemption des hommes. Elle se dit sans doute à elle-même : « Si les souffrances les plus inouïes doivent même fondre sur moi, si le glaive de douleurs doit transpercer mon âme, si ma vie devient une longue chaîne d'amers déboires, hé bien! je ne m'en préoccupe pas; je me donne volontiers en sacrifice, pourvu que les hommes, pauvres et malheureux, soient sauvés. Comme la bonté de Marie brille d'un doux éclat dans l'acceptation de sa Maternité!

Mais l'Evangile nous fournit un exemple plus édifiant encore, si c'est possible, de la bonté de la sainte Vierge. Saint Jean rapporte ce qui s'est passé aux noces de Cana en Galilée[1],

(1) Marie influe sur toute l'économie du plan divin : dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la gloire Dans l'*ordre de la nature*, elle met Jésus au monde et donne ainsi au monde la cause finale de sa création. Dans l'*ordre de la grâce*, elle porte Jésus-Christ dans nos âmes et nous donne à manger de ce fruit de l'arbre de vie dont la première elle a goûté. Dans l'*ordre de la gloire*, elle manifeste Jésus-Christ; elle détermine sa glorification, gage de la nôtre, elle la fait éclater C'est ce qui nous paraît dans les trois mystères évangéliques de l'Annonciation, de la Visitation et du miracle de Cana. Ce ne sont pas de simples faits historiques, ce sont des *Mystères*, c'est à-dire des monitions, des dogmes de ce qui se passe constamment : constamment Jésus-Christ vient au monde par Marie ; constamment Marie le porte dans nos âmes par la Visitation ; constamment elle manifeste sa gloire par des prodiges qu'elle obtient de sa miséricorde. (*Aug. Nicolas.*)

auxquelles Jésus et Marie avaient été invités. Le vin commença à manquer; les pauvres jeunes mariés sont dans la plus grande perplexité et ne savent que faire. Que fait la Mère de Dieu? Pense-t-elle peut-être que cela ne la regarde pas, qu'elle ne peut pas les tirer de cette difficulté? Nullement. A peine s'est-elle aperçue, et sa charité voit clair, que le besoin se fait sentir, elle s'adresse tout bas à Jésus, lui dit dans quelle peine se trouvent les époux et ajoute avec une confiance toute maternelle : *Ils n'ont plus de vin!* (Joan. 2. 3.) Jésus exauce la prière de sa Mère et opère son premier miracle en changeant en vin l'eau qui remplissait les urnes. Qui pourrait douter, après cela, de sa miséricordieuse bonté? Et n'allons pas penser que depuis que Marie est au ciel, son amour envers nous ait diminué. Non, l'*amour,* dit l'Apôtre, *ne périt jamais*. Marie nous aime encore, maintenant qu'elle règne dans les cieux et plus tendrement encore que lorsqu'elle vivait sur la terre. « La miséricorde de Marie envers les malheureux, dit saint Bonaventure, était déjà grande pendant l'exil de la terre, mais elle est incomparablement plus grande depuis qu'elle règne au ciel, » — « car, ajoute saint Alphonse, elle voit mieux notre misère et sa pitié en est d'autant plus grande. »

Si Marie est si pleine de pitié, nous ne pouvons pas être égoïstes et durs de cœur. Il serait, en effet, bien peu chrétien de ne penser qu'à soi, sans prendre souci de ce qui regarde les joies ou les peines d'autrui, sans avoir de cœur pour les nécessités du prochain. Les éloigner de sa porte sans leur venir en aide serait se préparer à soi-même *un jugement sans miséricorde* (Jac. 2. 13.) dont sont menacés ceux qui ne sont pas miséricordieux. Voyez si vous avez rempli, sous ce rapport, les devoirs que vous dicte la charité et, si votre conscience vous reproche la moindre chose à ce sujet, promettez à Dieu de vous amender.

II. *Vierge clémente, priez pour nous.* Les saints Pères et les maîtres de la vie spirituelle attestent à leur tour que Marie est pleine de clémence et ils ne trouvent pas assez de mots pour exalter sa douceur et sa miséricorde. Ils désignent la sainte

Vierge comme notre mère qui nous aime et soigne nos intérêts éternels et temporels avec plus de tendresse que notre mère selon la chair. « Ève, dit saint Bernard, a été pour nous une cruelle marâtre; car c'est par elle que le serpent infernal a infecté le premier homme de son souffle venimeux; mais Marie est devenue notre vraie mère, parce qu'elle nous a préparé à tous un contre-poison. L'une fut l'instrument de la perte, l'autre celui de la réconciliation. Pourquoi l'homme si fragile craindrait-il de s'approcher de Marie? Elle n'a rien qui rebute, rien qui fasse craindre : elle n'est que douceur et miséricorde. Repassez tous les Evangiles et vous n'y trouverez pas même l'apparence de la moindre dureté, de sévérité; au contraire, vous y rencontrez un cœur de mère plein de bénignité, de pitié et de miséricorde, au point que le même docteur de l'Eglise se voit emporté par l'admiration et fait entendre ces paroles : « Qui pourrait, ô Vierge bénie, mesurer votre bonté selon toutes ses dimensions, sa longueur, sa largeur, sa profondeur et sa hauteur? Je vais l'essayer. Sa hauteur s'élève de la terre au ciel, où vous veillez à notre salut. Sa profondeur descend du ciel jusque sur la terre, oui même jusqu'aux abîmes de l'enfer, parce que vous mettez un frein aux puissances infernales et leur ravissez les âmes auxquelles elles prétendent déjà. La longueur et la largeur s'étend d'un bout de la terre jusqu'à l'autre, parce que vous répandez vos bienfaits par toute la terre. » Saint Jean Damascène appuie surtout sur la bonté de Marie envers les pécheurs : « Marie, dit-il, a été destinée par Dieu pour être un asile à tous ceux qui ont mérité la mort par leurs iniquités; et elle est spécialement appliquée à obtenir à tous les pécheurs qui l'invoquent la grâce d'une conversion parfaite et de la réconciliation avec Dieu, comme l'attestent une infinité d'hommes qui se sont convertis et qui ont été sauvés par son intermédiaire. » Saint Alphonse, ce fervent serviteur de la sainte Vierge, nous exhorte à avoir confiance en elle et à l'invoquer dans tous les besoins, « car, ajoute-t-il, elle est aussi bonne, aussi douce que la meilleure mère et pleine de

grâce et de miséricorde. » Saint Thomas d'Aquin, cette grande lumière de l'Eglise, avouait, quelque temps avant sa mort, qu'il n'avait jamais rien imploré par Marie sans l'obtenir.

Cette immense bonté de la sainte Vierge doit être pour nous un encouragement à user de bonté envers notre prochain. Soyez donc cléments et compatissants envers les membres de votre famille, vos voisins, vos domestiques; traitez-les avec affabilité, supportez patiemment leurs faiblesses et n'usez de sévérité que contre le mauvais vouloir. Rendez-leur volontiers service; mais surtout traitez avec affection les pauvres, les malheureux, les abandonnés; soyez leur appui et venez-leur en aide selon vos forces, vous rappelant les paroles évangéliques qui nous disent que « le vrai service à rendre à Dieu, service pur et sans tache, consiste à visiter les orphelins et les veuves et à se préserver de l'impureté du monde. » (Jacob. 1. 27.)

III. *Vierge clémente, priez pour nous.* L'histoire de tous les siècles proclame la bonté et la miséricorde de Marie. Des milliers de chrétiens, qui ont trouvé aide et assistance auprès de Marie, confessent à l'unanimité que Marie est une Vierge clémente; elle nous a délivrés et préservés de maux de toutes sortes; elle nous a comblés de toutes sortes de bienfaits. — Relevons à ce sujet un trait entre mille, attesté par les documents les plus authentiques.

Du temps où le Patriarche Maurice gouvernait l'église de Constantinople, l'usage existait encore, dans cette grande ville, de distribuer aux petits enfants qui étaient encore dans l'innocence les particules qui restaient après que les prêtres avaient donné la sainte communion. Or, un jour, un jeune juif, qui fréquentait l'école avec les enfants chrétiens, accompagna ces derniers à l'église et reçut, comme eux, les restes de la sainte Eucharistie. De retour chez ses parents, le petit raconte naïvement ce qui s'est passé. Mais son père, qui était un homme violent, grossier, et, de plus, un adversaire enragé du christianisme, saisit dans sa colère le pauvre enfant et le jeta sans miséricorde sur un immense brasier qu'il entretenait pour

fondre du verre. Lorsque la mère rentra, elle demanda partout où était son enfant. Elle le chercha en vain dans toute la ville, lorsqu'au troisième jour, se trouvant dans sa boutique, elle prononça le nom de son fils au milieu des déchirements de son cœur maternel. Elle ne fut pas peu surprise d'entendre la voix de l'enfant lui répondre : « Ma mère ! » Son cœur s'émut en entendant que cette voix sortait du brasier ardent, mais l'émotion fit place à la terreur, lorsqu'elle vit l'enfant encore lui-même vivant au milieu des flammes. Elle convoque les voisins, tout est en émoi pour être témoin du prodige. L'enfant est retiré sain et sauf de cet enfer; on le questionne, on demande des explications d'un fait si merveilleux. Le petit raconte que son père l'a précipité dans le feu pour avoir reçu les particules des saintes espèces, « mais, ajouta-t-il, une dame entourée de rayons de lumière m'a recouvert de son manteau, empêchant par là le feu de me nuire; elle m'a donné à manger et à boire et m'a ainsi préservé de mourir de faim ! » L'enfant fit observer que cette généreuse dame ressemblait parfaitement à celle dont le portrait se trouvait à l'église des chrétiens ; ce portrait n'était autre qu'une image de la Vierge. Ce miracle ayant été rapporté à l'empereur et au patriarche, le père dénaturé de l'enfant fut condamné à mort et mourut dans ses sentiments d'impiété. La mère et l'enfant miraculeusement sauvé reçurent le baptême. Tous les fidèles qui avaient été témoins du prodige louèrent Dieu et célébrèrent la miséricorde de Marie qui se montre clémente, même envers ceux qui ne la connaissent pas.

Comme la Vierge Marie eut pitié de ce petit enfant, ainsi montrons-nous miséricordieux envers les pauvres enfants abandonnés et prenons à cœur de leur venir en aide pour le corps et pour l'âme. Souvent il manque à l'enfant du pauvre la chaussure ou les vêtements nécessaires pour aller à l'école ou à l'église. Quelle belle action, si vous leur rendez possible de fréquenter l'une et l'autre, exerçant à la fois une œuvre de miséricorde corporelle et spirituelle ! De son côté, le bon Dieu ne manquera pas à sa parole; car c'est lui qui a dit : *Celui qui*

reçoit en mon nom un petit enfant, comme celui-ci, m'accueille moi-même. (Math. 18. 5.)

Conversion de M. de Quériolet.

M. De Quériolet, si connu par les scandales de sa vie et par la pénitence à laquelle il se condamna pour les réparer, fut une des plus glorieuses conquêtes de la Mère des miséricordes. Son cœur, livré au mal dès l'enfance, se raidit contre l'éducation chrétienne que ses parents voulurent lui donner. Plein d'aversion pour leurs leçons et pour eux-mêmes, il demande à être envoyé à Rennes, sous le prétexte d'y faire ses études, mais en effet pour y jouir de sa liberté. Arrivé en cette ville, le jeune de Quériolet s'associe les écoliers les plus corrompus, fréquente avec eux les spectacles et lieux de débauche, persécute à outrance les étudiants vertueux, emploie, pour se faire des complices, tout l'argent qu'il peut dérober. De retour dans sa famille, qui avait poussé l'indulgence jusqu'à payer ses dettes à mesure qu'il en contractait, il vole dans le secrétaire de son père la somme de deux mille francs. Il fut pris sur le fait. Aussi furieux que confus de se voir découvert, il entreprit un voyage de six cents lieues pour passer chez les Turcs, dans le dessein d'apostasier et de se faire mahométan. Une providence miséricordieuse traversa par mille obstacles ce sacrilége projet. Après avoir longtemps erré, après avoir versé beaucoup de sang dans les batailles où il se trouva, et dans les combats particuliers, le jeune de Quériolet revint dans son pays; mais ce ne fut que pour être le fléau de la Bretagne par ses querelles et ses violences. Plus ennemi encore de Dieu que des hommes, les menaces du Ciel, loin de lui inspirer une frayeur salutaire, ne faisaient qu'irriter son impiété. « Un jour, c'est lui-même qui parle, un jour que je revenais de Rennes chez moi, les éclairs étaient si fréquents et les coups de tonnerre si horribles, que je ne pouvais presque retenir mon cheval. A peine suis-je entré dans ma maison qu'un arbre frappé de la foudre tombe

derrière moi ; je vomis mille imprécations contre le Ciel, je monte dans ma chambre, je fais apporter mes armes, je charge mes pistolets, et, ouvrant la fenêtre, je tire contre le ciel ; fier de cet attentat comme d'une victoire, je vais me coucher. Je dormais profondément, lorsque tout à coup le tonnerre éclate sur mes appartements, et brûle un des piliers de mon lit... » Le pécheur demeura insensible à des marques si frappantes de la patience du Tout-Puissant. Un songe fit sur lui plus d'impression. Dieu le fit descendre tout vivant en enfer, par une représentation claire et vive qui dura cinq à six heures, sans qu'il lui fût possible d'en détourner la pensée ; il crut voir la place que ses crimes lui préparaient au fond des abîmes ; effrayé, il se frappa la poitrine, fit pénitence pendant quelques mois et entra ensuite chez les Chartreux. Ses passions n'étaient qu'assoupies ; elles se réveillèrent : bientôt il franchit en secret les murs du cloître, et se précipite dans tous les crimes avec plus de fureur que jamais. Il était possédé d'une rage infernale contre tout ce qui appartenait à la religion, contre les sacrements, les offices de l'Eglise et ses ministres. Il blasphémait quand les pauvres lui demandaient l'aumône pour l'amour de Dieu, et la leur donnait quelquefois, à condition qu'ils ne prononceraient pas ce saint nom. Cependant, malgré tant d'excès, par un reste d'attachement à la sainte Vierge, qu'il tenait de ses vertueux parents, il ne passait aucun jour sans lui adresser une fois la salutation angélique, et sans doute ce fut à ce léger hommage rendu à Marie qu'il dut sa conversion. Ses parents l'avaient longtemps sollicitée par des prières ferventes ; ils avaient fait célébrer, pour ce fils égaré, les saints mystères dans une chapelle consacrée à la Mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde ; leurs vœux furent exaucés. En 1636, il vint à Loudun ; la curiosité le conduisit dans une église, au moment où l'on y exorcisait un possédé. Le démon le découvrit dans la foule, et s'écria par la bouche du possédé : « Voilà mon brave ! voilà mon brave ! » Puis, lui adressant la parole, il lui dit d'un ton chagrin : « que faites-vous ici ? que ne vous en

allez-vous? L'esprit des ténèbres craignait ce qui arriva bientôt après. M. de Quériolet étonné se retira. Le lendemain, il reparut à l'église. L'exorciste demandait alors au démon pourquoi il s'était emparé de cette personne, pourquoi il ne voulait pas la quitter? « Que sais-tu? répondit le démon ; c'est peut-être pour la conversion de cet homme? » En disant ces mots, il montrait M. de Quériolet. Celui-ci osa, à son tour, interroger le démon sur les particularités les plus secrètes de sa vie ; il voulut savoir, entre autres choses, qui l'avait garanti de la foudre lorsqu'elle tomba sur son lit, et quelle était la cause de sa sortie des Chartreux. A la première question, le démon répondit : « Sans la Vierge Marie et ton ange gardien, je t'aurais emporté. » A la deuxième question, il répondit, après s'être fait beaucoup prier, que c'était pour certaines fautes honteuses qu'il spécifia, et que Dieu n'avait pu souffrir un homme si impur dans une sainte maison. Ce fut alors, dit M. de Quériolet, que je commençai à avoir peur ; je me sentis tout bouleversé, il se passait en moi quelque chose d'inexprimable. D'un côté, j'étais pressé de changer de vie et de me confesser sur-le-champ ; de l'autre, j'étais retenu par une mauvaise honte : « Que dira-t-on de moi si je me confesse, si je me convertis? » Enfin la grâce triompha. Le nouveau pénitent laissa échapper des torrents de larmes, et se mit à faire tout haut l'aveu de ses plus énormes péchés. Il en fit ensuite, le même jour, une confession circonstanciée, et se trouva changé en un autre homme. Il avait trente-quatre ans quand il revint à Dieu. Sa conversion fut solide ; il le prouva en se dévouant à une pénitence aussi éclatante que l'avaient été ses scandales. On vit tout à coup cet homme si fier et si brutal, adoucir la violence de son caractère, réprimer la fougue de ses passions, et se livrer à des austérités effrayantes. Humble et repentant, il prit les livrées de la pauvreté, et voyagea en divers pays, offrant partout des exemples bien différents de ceux qu'il avait donnés autrefois. Son château devint un hôpital toujours ouvert à des malheureux, qu'il servait de ses propres mains avec une humilité et une charité

incomparables. Il se refusait tout à lui-même; pendant plusieurs années, il jeûna au pain et à l'eau, souvent il passait deux ou trois jours sans prendre aucune nourriture. Son habitation était à une lieue de Sainte-Anne, pèlerinage célèbre, près d'Auray; il y allait fréquemment, et c'était en se traînant sur ses genoux qu'il faisait ce voyage de dévotion. En un mot, sa pénitence ne fut égalée que par sa reconnaissance envers Marie. Epuisé de souffrances et d'austérités, il voulut rendre le dernier soupir dans la maison des Carmes de Sainte-Anne. Son corps repose au pied du grand autel consacré à la Mère de la plus pure des vierges, de celle que l'Eglise appelle le refuge des pécheurs, l'espérance des âmes les plus abandonnées. (DEBUSSI : *Mois de Marie.*)

VINGT-HUITIÈME INVOCATION.

Marie fidèle à Dieu, à Jésus, aux hommes. *Exemple* : Saint André Avellin.

Virgo fidelis, ora pro nobis. Vierge fidèle, priez pour nous.

I. *Vierge fidèle, priez pour nous.* Marie était fidèle à Dieu, car elle faisait sa sainte volonté avec la plus scrupuleuse exactitude dès sa plus tendre enfance jusqu'à son dernier soupir. Selon le témoignage de plusieurs Pères de l'Eglise, elle avait, dans sa troisième année, fait le vœu de virginité perpétuelle, pour se donner entièrement à Dieu, libre de tous les liens de la chair et du monde. Quoique ce vœu ne correspondît pas aux idées du peuple juif, elle ne balança pas un moment pour le faire, car éclairée par l'Esprit-Saint, elle reconnut que la pureté virginale était très-agréable au Seigneur.

Sa fidélité envers Dieu est manifeste dans l'acceptation de la maternité divine. Cette maternité était effectivement pour

elle un honneur et une distinction qui l'élevaient fort au-dessus des anges et des saints ; mais elle était aussi une charge trop lourde, même pour les épaules des anges. Marie savait qu'en devenant Mère de Dieu, des souffrances de toutes sortes l'attendaient ; elle savait que viendraient pour elle des jours et des heures qui la plongeraient dans une mer d'amertumes et de douleurs ; que toute sa vie ne serait qu'une chaîne continue d'humiliations, de persécutions et de souffrances. Malgré cela, elle donne son contentement à la proposition de l'ange et dit avec humilité égale à son obéissance : *Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole*[1]. (Luc. 1. 38.) Et pourquoi ? Parce qu'elle reconnaît que c'est la volonté de Dieu qu'elle devienne la Mère de son Fils et qu'elle est déterminée à faire, pour l'accomplir, tous les sacrifices. Oh ! que Marie est une Vierge fidèle ! Mais plus encore, elle ne se contente pas de n'accomplir que la volonté de Dieu rigoureuse et expresse ; elle fait le bien autant qu'elle peut, sans demander si c'est absolument de rigueur, mais si cela peut plaire à Dieu. C'est encore l'Evangile qui nous en fournit un exemple. Nous y lisons qu'elle accomplissait exactement ce que prescrivait la Loi[2]

(1) *Ecce ancilla Domini!* O mira, o profunda humilitas Mariæ! Ecce Mariam Archangelus alloquitur, Maria gratia plena dicitur, superventio Spiritus sancti promittitur, Maria id Matrem Domini assumitur, Maria jam omnibus creaturis anteponitur, Maria jam Domina cœli et terræ efficitur ; et pro his omnibus non extollitur ; sed in his omnibus mira humilitate deprimitur dicens : *Ecce ancilla Domini* Hæc est contra multos, qui in prosperis et humiliantur cum Maria, et cum Christo, sed intumescunt cum Eva et Lucifero (*Bonav. Spec. B. M. V.*)

(2) Mariæ humilitas non solum in verbo, sed etiam in facto declaratur : non solum in verbo regalis responsionis, sed etiam in facto *legalis purificationis*; non solum in verbo, quo se humiliavit tanquam ancillam servitricem ; sed etiam in facto, quo se humiliavit *tanquam ream et peccatricem*. Ipsa est enim Maria, de qua dicitur in Luca : *Postquam impleti sunt dies*, etc. O dura et infelix superbia! O superba et infelix duritia peccatoris. Ecce Maria absque omni peccato legem subiit purgationis ; et tu, miser, plenus peccatis, non vis legem subire satisfactionis. (Bonav. *Ibidem*.)

par rapport à la purification des mères, en se rendant à Jérusalem avec l'Enfant divin et qu'elle y apporta son offrande. (Luc. 2. 1-3.) Cette loi ne concernait évidemment que les mères ordinaires et nullement la Vierge des vierges, Mère de Dieu, qui avait conçu du Saint-Esprit et dont la pureté, au lieu d'en être lésée, n'avait fait que grandir. Elle aurait pu, conséquemment, ne pas accomplir ces prescriptions sans commettre le moindre péché; selon saint Bernard, elle aurait pu dire : « Je n'ai pas besoin de purification. Pourquoi n'oserais-je pas me rendre au sanctuaire avant d'être purifiée légalement, moi qui n'ai point connu d'homme et dont le sein est devenu le temple du Seigneur? Dans ma conception et dans ma naissance, il n'y a eu rien d'impur, rien d'illicite, rien enfin qui dût être purifié, car mon Fils est la source de toute pureté : il est venu au monde pour nous délivrer de l'immondice du péché. Et comment l'accomplissement de la Loi contribuera-t-il à ma purification, moi qui suis la plus pure dès mon apparition dans le monde? » Néanmoins elle voulut se conformer à la Loi par humilité, parce qu'elle savait que Dieu a ses complaisances dans les humiliations. Marie enfin servit Dieu à tout âge et dans toutes les conditions de la vie : son enfance, son jeune âge, sa vie maternelle, sa viduité étaient voués au Seigneur. Elle essuya de rudes épreuves, d'immenses douleurs, mais elle ne s'écarta point du vrai sentier; elle ne connut d'autre joie qu'en Dieu, n'eut d'autre désir que de lui plaire, d'autre souhait que de l'aimer et d'être éternellement réunie à lui. Telle fut la Vierge fidèle!

Et nous, nous sommes si légers, si vacillants dans le service de Dieu! Aujourd'hui, nous brûlons de zèle et demain tout s'est évanoui! Vous vous confessez et vous promettez à Dieu et au prêtre de ne plus pécher et bientôt vous redevenez les esclaves du péché. Si toujours nous mettons la main à la charrue pour la retirer aussitôt, si nous continuons à donner d'une main à Dieu pour la reprendre de l'autre, nous ne parviendrons pas à faire notre salut. Soyons plus fidèles à

l'avenir et renonçons aux péchés non-seulement mortels, mais surtout aux péchés véniels que nous commettons avec le plus de facilité. Veillez, priez, suivez l'avis de votre confesseur et attaquez de préférence tel péché d'habitude, spécifiez en vous-mêmes les remèdes que vous allez employer pour vous en corriger.

II. *Vierge fidèle, priez pour nous.* Marie manifestait aussi sa fidélité envers Jésus, son Fils bien-aimé. Je me contente de référer ce que nous dit l'Evangile. A peine l'Enfant Jésus est-il né que l'ambitieux Hérode étend déjà sa main sanguinaire pour le faire mourir. Mais Joseph lui dit : Un ange m'est apparu et m'a ordonné de nous mettre en route de suite et de fuir vers l'Egypte. Que dit Marie à cette communication qui lui fut faite? Le voyage en Egypte est long, pénible et périlleux : les Israélites avaient erré pendant quarante ans dans ce désert; tous les moyens manquent pour voyager; l'Egypte est habitée par des païens ennemis de la nation juive; on n'y trouvera que dangers, pauvreté et misère.... Et pourtant Marie se tait et obéit à la volonté de Dieu sans objections, sans retard. A peine l'aube du jour a-t-elle paru que Joseph et Marie se sont déjà mis en route avec le divin Enfant; les soins qu'ils concentrent sur l'Enfant Jésus leur font oublier les difficultés du voyage. — Après la mort d'Hérode, Marie revient avec Jésus et Joseph dans son pays natal et s'établit à Nazareth. J'aurais bien voulu la voir dans son petit ménage travaillant pour Jésus, veillant pour Jésus, souffrant pour Jésus la pauvreté et la fatigue, le froid et la chaleur, la fin et la soif. Comme elle priait, craignait et pleurait pour son cher Jésus! comme elle ne pensait, ne souhaitait que Jésus, ne se réjouissait, ne soupirait, ne souffrait que pour Jésus et n'aimait que Jésus! Dieu le permettant ainsi, l'Enfant âgé de douze ans se perdit à Jérusalem. Pensant qu'il serait avec Joseph, Marie ne s'aperçoit de la disparition que le soir sur le chemin, en retournant. Elle s'informe parmi les pèlerins, auprès des parents et des connaissances, mais

personne n'a de renseignements à donner sur Jésus. La nuit est venue et l'enfant n'est pas retrouvé. Quelle nuit ce fut pour le cœur de cette Mère! Les autres pèlerins jouissent tranquillement des bienfaits du sommeil, mais pour Marie, il n'y a point de repos; les angoisses ne lui laissent pas un moment de répit et, malgré la fatigue, le sommeil ne vient pas. Le jour venu, elle retourne à Jérusalem, demandant par toute la route : « N'avez-vous pas vu mon fils Jésus? » Et à chaque Non qui lui est répondu, son cœur maternel est transpercé comme d'un glaive et sa douleur s'accroît à mesure que ces informations sans résultat se multiplient. Elle s'enquiert d'une rue à l'autre, d'une place à l'autre de la ville de Jérusalem, donnant le signalement de l'enfant par centaines de fois; mais tout est en vain. A la fin, elle dirige ses pas vers le Temple. Dans l'immensité de sa douleur, elle veut s'y jeter à terre devant le Père céleste et le vaincre par ses prières, jusqu'à ce qu'il l'exauce et l'amène auprès de son Fils. Et voilà que, dans ce même Temple, elle retrouve Celui vers lequel tendent tous ses désirs et tandis que, dans son cœur, la joie et la douleur se combattent, elle s'écrie : *Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela? Votre père et moi nous vous avons cherché avec douleur!* (Luc. 3. 48.)

Le jour des grandes humiliations est arrivé pour Jésus, le jour de sa passion et de sa mort. Ses disciples, les témoins de ses bienfaits et de ses miracles, tremblent; ils ont peur, ils s'enfuient; l'un d'eux va jusqu'à le trahir, un autre le renie. Mais le cœur d'une mère peut surpasser en hardiesse, en force et en héroïsme celui d'un homme. Marie ne craint pas, elle ne tremble ni ne fuit. Comme la poule s'avance battant des ailes contre les ennemis de sa couvée, ainsi Marie marche à l'encontre des meurtriers de son Fils. Elle n'essaie pas, il est vrai de le leur ravir, parce qu'elle sait qu'il doit mourir, que telle est sa volonté et celle de son Père; mais elle le suit de près, sans faire attention aux blasphèmes et aux menaces des ennemis, elle devient le témoin de tous les mauvais traitements et de

tous ses tourments; elle voit de ses propres yeux comment on l'attache à la croix; elle entend résonner les coups de marteau qui enfoncent de longs clous dans les membres vivants de son Fils. Elle voit le sang qui coule par torrents de ses plaies; elle est debout sous la croix, entend encore ses dernières paroles et reste là jusqu'au moment où il a accompli son grand sacrifice. Où trouverons-nous un mortel qui ait persévéré ainsi dans la fidélité aimante jusqu'à l'héroïsme, comme Marie?

En parlant de fidélité, je vous rappelle les vœux du baptême. Vous y avez été fidèle aussi longtemps qu'il n'y avait pas d'épreuve à subir; mais du moment où votre fidélité envers Jésus réclamait de la force et des sacrifices, vous avez ressemblé aux infidèles disciples de Jésus au jardin des Olives qui prirent la fuite lorsque leur divin Maître fut fait prisonnier, vous ressemblez à Judas qui le renia trois fois. N'en est-il pas ainsi? N'avez-vous pas succombé aux tentations, perdu courage et confiance dans l'adversité, abandonnant jusqu'à la prière et vos exercices de piété, cédé au respect humain? Revenez à cette fidélité persévérante qui consiste à se charger de sa croix et à suivre Jésus-Christ.

III. *Vierge fidèle, priez pour nous.* Marie est aussi une Vierge fidèle envers les hommes, en leur accordant aide et protection dans la vie et à la mort. Elle est animée envers nous du plus grand amour et ne souhaite rien tant que de nous voir servir Dieu et faire notre salut. Elle porte sur nous ses regards maternels et, dans sa sollicitude, elle s'applique à nous préserver de la chute, et si nous sommes tombés, à nous relever. De même que l'ennemi du salut, dit Bernardin de Bustis, rôde autour de nous, cherchant à nous dévorer, de même Marie est empressée à chercher qui elle pourra sauver.

La sainte Vierge manifeste sa fidélité surtout envers les mourants. Quand le malin esprit vient faire ses dernières tentatives pour entraîner une âme dans la ruine, c'est alors Marie qui l'assiste, la console, l'éclaire et la fortifie dans son agonie, pour qu'elle remporte la victoire contre les incursions

du démon, qu'elle se maintienne dans la grâce de Dieu et parte en paix de ce monde. Cette bonne Mère, dit Saint Alphonse, n'abandonne pas ses serviteurs dans leurs souffrances, surtout dans leur agonie, et celle qui a été leur vie pendant la vie, tient à être leur douceur à l'heure suprême. On raconte, dans la vie de saint André Avellin, que dix mille démons se trouvaient à son lit de mort pour le tenter. Aussi son agonie fut-elle terrible à voir pour ses confrères qui entouraient sa couche. On vit la face du saint s'enfler et devenir noirâtre; il tremblait de tous ses membres et paraissait se défendre des mains et des pieds contre un agresseur invisible. Ses yeux se remplirent de larmes et il frappa sa tête contre la muraille. Tout cela était le signe d'un grand combat que lui livrait l'enfer. Tous ceux qui l'entouraient répandaient des larmes de compassion; ils redoublèrent leurs prières tout tremblant en voyant un saint mourir d'une manière si effrayante. Leur unique espérance était de voir le moribond fixer son regard sur une image de la sainte Vierge, comme s'il en attendait du secours, d'autant plus qu'ils se souvenaient l'avoir ouï dire que la sainte Vierge serait son refuge à la dernière heure. Enfin il plut à Dieu de mettre un terme à ce violent combat par une victoire glorieuse. Les mouvements du corps ayant cessé, la face reprit sa forme et sa couleur naturelles; plein de sérénité intérieure, le saint continuait à regarder la sainte image; il inclina la tête vers elle, comme s'il voulait remercier Marie de ne pas l'avoir délaissé; enfin il rendit son âme dans les mains de Marie, tandis qu'une joie céleste paraissait reluire sur son visage. Au même instant une religieuse de l'ordre des Capucines était à l'agonie. Elle se tourna vers ses compagnes qui entouraient son lit et leur dit : « Récitez un *Ave Maria*, car un grand saint vient de mourir en ce moment. »

Pensons à la mort; préparons-nous-y par une sainte vie et soyons fidèles au service de Marie. En cette heure décisive et solennelle, elle sera pour nous une *Vierge fidèle*.

Les congrégations de la sainte Vierge.

Les congrégations de la sainte Vierge ont pris naissance en 1563 par les soins d'un jeune jésuite belge, Jean Léon, né à Liége, qui enseignait la grammaire au Collége romain. Il avait si bien réussi à inspirer à ses élèves le goût de la piété, que souvent on les voyait se réunir spontanément dans une des salles du collége pour vaquer ensemble à la prière, faire une bonne lecture, entendre une exhortation pieuse, chanter les louanges de Dieu et de sa sainte Mère. Telle est l'origine des congrégations qui, du Collége romain, se sont répandues en peu de temps dans tous les colléges et toutes les maisons de la Compagnie de Jésus, et qui, après une expérience de près de trois siècles, sont regardées encore comme un des moyens les plus propres à entretenir parmi les fidèles, et en particulier parmi les élèves des colléges, une véritable dévotion envers la Mère de Dieu et une solide piété.

VINGT-NEUVIÈME INVOCATION.

Marie un modèle de charité envers Dieu, d'amour bien ordonné envers elle-même, de charité envers le prochain. *Exemple :* Confession facilitée

Speculum justitiæ, ora pro nobis. Miroir de justice, priez pour nous.

I. *Miroir de justice, priez pour nous. Miroir* veut dire modèle, exemple ; *justice,* pris dans le sens que l'Ecriture donne à ce mot, signifie : le parfait accomplissement de la loi divine, de la sainte volonté de Dieu. En appelant Marie *Miroir de justice,*

nous voulons donc dire que Marie est le plus parfait modèle de l'accomplissement de la loi divine. Mais toute cette loi repose sur l'unique commandement de la charité envers Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain.

Marie est avant tout un Miroir de justice, parce qu'elle nous donne *le plus bel exemple d'amour de Dieu*[1]. Comme le saint amour était ardent dans le cœur des saints! Saint Paul

(1) Saint Bonaventure s'exprime ainsi sur la CHARITÉ :

Charitas regina virtutum est, quia virtutis nomen amittit quæ charitati non famulatur. (*In Ps. 44.*)

Charitas peccatum expellit; legem custodit, Deum homini jungit, perfectionem adducit, gloriam tribuit, dilectione Dei dignum facit. (*Compend. theol. verit. 5. 25.*)

Charitas est bonum principium, quia a Deo; bonorum medium, quia secundum Deum; bonorum finis, quia propter Deum. Charitas dicitur bonæ operationis principium, quia movet ad id. Dicitur etiam medium, quia opera informat. Dicitur quoque finis, quia opera dirigit et ad debitum finem perducit. (*Ibid. 26.*)

Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut ardeat? Spiritualis *ignis* est charitas, quia peccatorum rubigo consumitur, frigus ab anima tollatur, duritia removetur : et econtra quædam pulchritudo inducitur, calore amoris anima inflammatur et dulcedine quadam ac pietate mollitur. Ista omnia ignis corporalis facit in ferro, et amor, ignis spiritualis in anima. (*Serm. de S. Laurent.*)

Charitas comparatur *igni*. Nam 1° Ignis est virtuosior omnibus elementis ; sic inter omnes virtutes efficacior est virtus charitatis. 2° Ignis ardet et lucet; sic charitas ardet in homine per affectum et lucet per exemplum. 3° Ignis frigidum ferrum accendit et etiam carbonem extinctum; sic incendium charitatis expellit ab homine gelu avaritiæ et etiam mortem culpæ; et facit vivere sicut carbonem extinctum, ut dicitur : *Translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres.* 4° Ignis incinerat : sic virtus et incendium charitatis redigit hominem in cinerem humilitatis 5° Ignis semper tendit sursum ; sic charitas facit ascendere sursum vel ad cœlum per desiderium. 6° Ignis servat lampades amore ; mus namque cum lampadem extinctam conspicit, mox bibit oleum ; sed ipsum non audet sugere, quamdiu conspicit lampadem ardere. Sic charitas ardens in animo; oleum gratiæ custodit a spiritu maligno. Hoc oleum volunt prudentes Virgines in suis lampadibus habere, ut cum Sponso valeant ad nuptias intrare.

demande : *Qui me séparera de l'amour du Christ? la tribulation? les angoisses? la faim? la nudité ou le péril? ou la persécution, ou le glaive?* (Rom. 8. 35.) Saint Ignace disait : « Comme la terre me dégoûte, lorsque je contemple le ciel! » Saint François-Xavier brûlait d'un tel feu que, pour se rafraîchir un peu, il ouvrait sa tunique, en disant : « C'est assez, Seigneur, c'est assez de béatitude! » L'élan de l'amour était si grand dans Philippe de Néri, qu'il élargit son cœur, au point que deux côtes se rompirent. Mais enfin qu'est-ce donc que l'amour de ces saints et de tous les autres, du moment que nous le comparons à celui qui embrasa le cœur de la sainte Vierge? Rien qu'une goutte d'eau puisée dans l'Océan, une étincelle comparée au soleil, une feuille par rapport à l'arbre. Marie, dit le B. Albert-le-Grand, accomplit dans toute sa perfection le commandement : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur ; » car, comme s'exprime saint Bernard, il ne se trouvait rien dans son cœur qui ne fût rempli de Dieu. On peut appliquer à l'amour de Marie envers Dieu ces paroles du Saint-Esprit : *La dilection est forte comme la mort, l'amour est inébranlable comme l'enfer, il brûle comme le feu, il dévore comme la flamme. Les grandes eaux n'ont pu l'éteindre, les fleuves n'ont pu l'entraîner; l'homme donnera tout ce qu'il possède pour l'amour et il croira n'avoir rien donné.* (Cant. 8. 6.) Si l'essentiel de l'amour consiste dans le sacrifice, où trouvons-nous le renoncement à un plus haut degré que dans la sainte Vierge? Ne s'est-elle pas déjà donnée à Dieu, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, lorsqu'elle se voua entièrement à Dieu par le vœu de virginité? Ne s'est-elle pas donnée à Dieu en consentant à devenir la Mère de Dieu? Ne s'est-elle pas sacrifiée en donnant au Père céleste ce Fils qu'elle aimait mille fois plus que sa vie? Et si le signe le plus important de l'amour de Dieu est d'observer ses commandements, (*celui qui a mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime*), (Joan. 14. 21.) dans qui cette marque brille-t-elle d'un plus grand éclat que dans la Vierge Marie? Toute sa vie est une preuve manifeste que, pour elle,

la volonté de Dieu était tout, et qu'elle aurait voulu mourir mille fois, plutôt que de les enfreindre en la moindre chose. Elle pouvait dire avec bien plus de raison que David : *Combien j'aime votre Loi, Seigneur, elle est ma méditation pendant tout le jour.* (Ps. 118. 97.)

Examinons maintenant si nous avons toujours aimé Dieu comme nous le devions et comme il le méritait. Avez-vous souvent pensé à lui, aimé à parler de lui et à en entendre parler? Aimez-vous sa parole sainte, la prière, le saint Sacrement? Êtes-vous content de la sainte volonté de Dieu dans tout ce qu'il permet et ne redoutez-vous rien tant que de transgresser ses commandements? Ce n'est que dans le cas que vous puissiez répondre affirmativement à ces questions, que vous aimez Dieu. Mais si vous êtes indifférents envers Dieu, si vous ne pensez guère ou pas du tout à lui, si vous êtes tièdes dans la prière et les bonnes œuvres, dans la fréquentation des sacrements et vos exercices religieux, alors votre amour est bien faible et en danger de s'éteindre entièrement. Surtout il est hors de doute que vous n'aimez pas Dieu, si votre âme est souillée d'un seul péché mortel. Aimez donc votre Dieu; car, sans cet amour, vous ne pourrez faire votre salut. Faites des actes de charité le matin, le soir et dans les tentations contre la vertu de charité qui est le résumé de tous les préceptes du Décalogue.

II. *Miroir de justice, priez pour nous.* Marie est aussi un *modèle de l'amour bien ordonné envers soi-même.* Elle s'appliquait avant toute autre chose au salut de son âme; car, illuminée des rayons de la foi, elle reconnaissait que l'âme est d'un prix bien plus grand que les plaisirs, les honneurs, les richesses, que la santé et la vie mêmes. Se souvenant des paroles de son Fils : *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme?* (Math. 16. 26.) Elle considéra toujours comme l'affaire la plus importante, comme l'unique affaire, celle de travailler au salut de son âme immortelle. En conséquence, elle évitait jusqu'aux moindres manquements; toute

sa conduite était si pure et si sainte qu'elle ressemblait, non à un homme, mais à un ange. La première innocence, la pureté sans tache dans laquelle elle avait été conçue et mise au monde, ne subit pas la moindre atteinte pendant toute sa vie et elle la transporta intacte dans l'éternité, de sorte que le souverain juge put lui dire : « Mon amie, vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous! » (Cant. 4. 7.) Son zèle pour la vertu était infatigable. Nous chercherions en vain une bonne œuvre qu'elle n'ait exercée et dans laquelle elle n'ait excellé. Qui était plus qu'elle humble, douce, patiente, affable, miséricordieuse? Qui était plus qu'elle ferme dans la foi et dans l'espérance? Qui fit de plus grands sacrifices pour l'amour de Dieu? Qui l'aima avec tant d'ardeur? Avec l'aide de la grâce qui découlait dans son cœur avec tant d'abondance, elle augmenta d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre ses mérites; et la multitude de ses mérites était devenue si grande, à la fin de sa vie, qu'ils auraient pu aussi peu être comptés que les grains de sable au bord de la mer. Afin de conserver la grâce sanctifiante et la faire grandir continuellement en elle, elle usait aussi des moyens de salut avec un zèle qui mérite toute notre admiration. Son intérieur était sans cesse dans le recueillement, alors même qu'elle devait séjourner parmi les hommes; elle considère toutes les paroles qu'elle entend de Jésus et se propose de les pratiquer dans sa vie. Cette vie elle-même n'est pour elle qu'une prière continuelle; quand sa bouche ne prie pas, c'est son cœur qui le fait et, même pendant qu'elle sommeille, c'est son âme qui veille en s'occupant d'aspirations amoureuses à l'adresse de son Dieu. Afin de mieux conserver la paix de l'âme, elle s'éloigne autant que possible du commerce avec les hommes et les jours et les heures qu'elle peut passer dans la solitude sont les plus doux de sa vie. La vigilance est sa compagne continuelle : soit qu'elle se trouve seule ou avec d'autres, elle est toujours recueillie et occupée de Dieu; elle veille sur chaque mouvement, sur chaque sentiment de son cœur; ses sens extérieurs sont fermés à tout ce qui pourrait nuire à l'amour de

Dieu ; jamais une parole légère ne passe sur ses lèvres. Elle n'a pas le moindre désir des biens temporels ; elle ne leur porte pas le moindre amour désordonné ; elle ne s'en sert que pour autant que c'est nécessaire pour vivre; ils n'ont, à ses yeux, du prix que pour autant qu'ils deviennent des moyens d'accomplir ses devoirs, de faire le bien et de parvenir à sa fin dernière. Ainsi Marie nous apparaît en réalité comme un Miroir de justice, car elle fit de la manière la plus parfaite toutes les choses que l'amour bien ordonné de soi-même commande.

Portez vos regards sur Marie, sur ce Miroir de justice et imitez-le, en évitant le péché et l'occasion du mal, car ceux qui commettent le péché haïssent leur âme plus que Caïn ne haïssait son frère Abel. Rien n'est plus dangereux que de vivre dans l'état de péché mortel. Privé de la grâce sanctifiante, vous ne pouvez plus rien faire de méritoire devant Dieu ; la mort peut, à tout moment, vous surprendre et livrer votre âme au démon. Confessez-vous donc sans retard et réconciliez-vous avec Dieu par une sincère pénitence. Soyez zélés à faire le bien : *Quiconque sème abondamment, moissonnera aussi avec abondance.* (II. Cor. 9. 6.)

III. *Miroir de justice, priez pour nous.* Nous honorons enfin Marie comme Miroir de justice, parce qu'elle est le plus parfait modèle de la *charité envers le prochain.* L'amour de Dieu et la charité envers le prochain sont inséparablement liés. C'est pourquoi saint Jean écrit : *Nous avons de Dieu ce commandement que quiconque aime Dieu, aime aussi son frère.* (I. Joan. 4. 21.) Mais Dieu veut que nous aimions notre prochain ; or, comme l'amour de Dieu consiste particulièrement dans l'accomplissement de sa volonté, il s'ensuit avec évidence que celui qui aime Dieu aime aussi son prochain. Il n'est pas moins certain que le degré de l'amour de Dieu correspond à celui de l'amour du prochain. Plus on aimera Dieu, plus aussi on aimera le prochain. « Mais, dit saint Alphonse, comme il n'y a jamais eu et comme il n'y aura jamais de créature qui ait aimé ou qui aimera Dieu plus que Marie ne l'a fait, jamais non plus personne n'a aimé son

prochain plus qu'elle. Lorsqu'elle conversait encore dans ce monde, elle était toute amour pour les hommes ; elle leur faisait tout le bien qu'elle pouvait ; et encore maintenant qu'elle règne dans le ciel elle est toute aimante envers nous et fait découler sur nous une infinité de grâces. Sa sollicitude porte avant tout sur le salut de notre âme, et elle fait tout pour que nous ne manquions pas le ciel. C'est pourquoi elle a une si grande compassion envers les malheureux pécheurs et leur procure grâces sur grâces pour leur conversion et le salut de leur âme.

Un homme, qui avait autrefois mené une vie honnête, eut le malheur de tomber dans un péché très-grave. Lorsqu'il fut rentré en lui-même, il reconnut toute la laideur de son crime et sa première pensée fut d'avoir recours au saint sacrement de Pénitence ; mais la honte qu'il ressentait de sa faute était si grande qu'il ne pouvait se résoudre à la confesser. Tracassé par les remords qui ne lui laissaient aucun repos, il prit la résolution de se noyer, espérant par là mettre une fin à son état malheureux. Mais arrivé au bord du fleuve, il se rappela les peines éternelles dans lesquelles il allait se jeter et il retourna en pleurant, priant le Seigneur de lui pardonner son crime, sans qu'il eût besoin de s'en confesser. Il crut regagner la paix de l'âme en visitant plusieurs églises et en exerçant différentes œuvres de pénitence et de dévotion ; mais tout fut en vain. Dieu voulait lui faire parvenir cette paix par l'entremise de la sainte Vierge. Une nuit qu'il se sentit fortement atteint de tristesse, il ne put s'endormir à cause d'un grand désir qu'il avait de se confesser. De bon matin il se leva, se rendit à l'église ; mais, cette fois encore, il fut empêché par la fausse honte de s'approcher du confessionnal. Pendant qu'il délibérait, il lui vint à l'esprit de se recommander à la sainte Vierge avant de quitter l'église. Il se prosterna donc au pied de l'autel de la sainte Vierge, lui représenta combien il avait besoin de son assistance, et la conjura instamment de ne pas l'abandonner. Et, merveilleux effet de la prière ! la Mère de miséricorde fut touchée de la misère de cet infortuné pécheur et lui obtint de vaincre la

terrible tentation qui le poursuivait depuis si longtemps. Il était à peine à genoux qu'il se sentait déjà tout transformé. Il se leva plein de courage, entra au confessionnal et fit son aveu au milieu d'un torrent de larmes. Après cette confession, il se sentait aussi soulagé que si un poids immense avait été ôté de sa conscience, et il racontait lui-même qu'au moment de l'absolution, il avait ressenti une joie plus grande que s'il avait gagné tout l'or du monde.

Ne manquez jamais de vous recommander à la miséricorde de Marie, chaque fois que vous allez vous confesser; demandez-lui un vrai repentir, une ferme résolution et un aveu sincère. Hélas! tant de confessions se font d'une manière sacrilége, parce que l'une ou l'autre de ces conditions fait défaut! Recommandez aussi tous les pauvres pécheurs à la Mère de miséricorde et, si vous en connaissez l'un ou l'autre, profitez d'une occasion favorable pour l'engager à se recommander tous les jours à la sainte Mère de Dieu, à réciter le *Memorare*, à porter la *médaille miraculeuse* et à la baiser de temps en temps. Peut-être aurez-vous bientôt le bonheur de le voir se réconcilier avec Dieu et se corriger.

Conversion d'Alphonse-Marie Ratisbonne.

Ce jeune homme, appartenant à une famille riche de Strasbourg, avait été élevé dans la religion juive ou plutôt il ne professait d'autre religion qu'une haine profonde contre le christianisme. Engagé à voyager, en attendant l'époque fixée pour son mariage avec une de ses parentes douée des grâces et de la fortune qui font un heureux parti selon le monde, M. Ratisbonne arrivait vers la fin de l'automne 1841, à Naples, afin de poursuivre jusqu'en Orient son voyage de plaisir.

Son projet était d'aller de Naples à Palerme, et une disposition miséricordieuse de la Providence l'amena à Rome, le 6 janvier 1842. Mais comment vint-il à Rome? Il ne peut le dire, ni se l'expliquer. « Je crois, écrivait-il lui-même après sa

conversion, je crois que je me suis trompé de chemin, car au lieu de me rendre au bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au bureau des diligences de Rome, j'y suis entré et j'ai pris ma place. » — A Rome il eut le bonheur de rencontrer M. le baron Théodore de Bussière, son ancien ami de collége, bon chrétien. La conversation s'engageait souvent, entre les deux amis, sur des questions religieuses et finissait toujours par des quolibets lancés par M. Ratisbonne sur la religion catholique et par ces mots : « Je suis né juif, je mourrai juif. » Un jour pourtant, M. de Bussière parvint à lui faire accepter une médaille miraculeuse et copier la prière de saint Bernard : *Memorare,* ce qu'il fit par complaisance et en plaisantant de cette dévotion.

D'autre part, des personnes pieuses priaient pour la conversion de ce jeune homme : M. de la Ferronays, dont la fin a été aussi belle que sa vie, y prenait aussi un intérêt très-grand, quoiqu'il ne le connût point personnellement. Pendant que les petites filles de M. de Bussière disaient des *Ave Maria* pour M. Ratisbonne et qu'on faisait des vœux pour qu'il se rendit à la vérité, M. Ratisbonne méditait de retourner à Naples. Les préparatifs étaient faits, il allait partir le 16 janvier. Une influence incompréhensible le retint à Rome. Le 29 janvier, vers midi, il s'entretenait encore au café de la place d'Espagne avec une légèreté et un abandon qui excluent toute idée de quelque grave préoccupation. Sortant vers une heure, il rencontre M. de Bussière qui se rendait à l'église saint André-*delle-fratte,* pour régler les funérailles de M. de la Ferronays qui était mort la veille. Laissons parler M. de Bussière lui-même : « Nous entrons ensemble à l'église. Ratisbonne, apercevant les préparatifs du service, me demande pour qui ils sont destinés. — Pour un ami que je viens de perdre, M. de la Ferronays que j'aimais tendrement. — Alors il se met à se promener dans la nef ; son regard froid et indifférent semblait dire : « Cette église est bien laide. » Je le laisse du côté de l'épitre, à droite d'une petite enceinte disposée pour recevoir le cercueil, et

j'entre dans l'intérieur du couvent. Mon absence dure à peu près dix ou douze minutes.

En rentrant dans l'église, je n'aperçois pas d'abord Ratisbonne, puis je le découvre bientôt agenouillé devant la chapelle de saint Michel. Je m'approche de lui, je le pousse trois ou quatre fois avant qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin il tourne vers moi un visage baigné de larmes, joint les mains et me dit avec une expression impossible à rendre : « Oh ! comme ce Monsieur a prié pour moi ! » Il voulait parler de M. de la Ferronays.

J'étais moi-même stupéfait d'étonnement ; je sentais ce qu'on éprouve en présence d'un miracle. Je relève Ratisbonne, je le guide, je le porte, pour ainsi dire, hors de l'église, je demande ce qu'il a, où il veut aller. « Conduisez-moi où vous voudrez, s'écrie-t-il, après ce que j'ai vu, j'obéis ! » Je le presse de s'expliquer ; il ne peut pas ; son émotion est trop forte. Il tire de son sein la médaille miraculeuse qu'il couvre de baisers et de larmes. Je le ramène chez lui, et, malgré mes instances, je ne puis obtenir de lui que des exclamations entrecoupées de sanglots : « Ah ! que je suis heureux, que Dieu est bon ! quelle plénitude de grâces et de bonheur ! que ceux qui ne savent pas sont à plaindre ! » Puis il fond en larmes en pensant aux hérétiques et aux mécréants.

Lorsque cette émotion commence à se calmer, Ratisbonne, avec un visage radieux, je dirai presque transfiguré, me serre dans ses bras, m'embrasse, me demande de le mener chez un confesseur, veut savoir quand il pourra recevoir le baptême sans lequel il ne saurait plus vivre. Il me déclare qu'il ne s'expliquera qu'après avoir obtenu la permission d'un prêtre : « car ce que j'ai à dire, ajoute-t-il, je ne puis le dire qu'à genoux. »

Je le conduis aussitôt au *Jésus*, près du P. de Villefort, qui l'engage à s'expliquer. Alors Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, nous la montre et s'écrie : « Je l'ai vue, je l'ai vue ! » et son émotion le domine encore. Mais bientôt plus calme il peut s'exprimer ; voici ses propres paroles :

« J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout à coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux, tout l'édifice avait disparu à mes regards; une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière, et, au milieu de ce rayonnement, a paru debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur la médaille; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : « C'est bien! » Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris! »

Quelques jours après cette éclatante manifestation de la protection de Marie, les eaux du baptême coulaient sur le front de Ratisbonne et l'Eglise catholique comptait un enfant de plus.

TRENTIÈME INVOCATION.

La Sagesse est le Fils de Dieu. La sagesse divine se manifeste en Marie. Elle est le trône de la Sagesse parce qu'elle nous apprend la vraie sagesse. *Exemple :* Sainte Véronique de Milan.

Sedes Sapientiæ, ora pro nobis. Trône de la Sagesse, priez pour nous.

I. *Trône de la sagesse, priez pour nous.* Nous félicitons Marie comme Trône de la sagesse, parce que le Fils de Dieu, qui est la Sagesse éternelle et essentielle, a pris d'elle sa chair, parce qu'il a séjourné dans son sein virginal et, petit enfant, reposé sur ses bras[1]. L'Ecriture donne souvent le nom de *Sagesse* au

(1) *Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus :* « Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec sa Mère! « L'Enfant avec sa Mère! Ah! dirons-nous avec Bossuet, pour quiconque

Fils de Dieu. C'est ainsi que nous lisons au livre des Proverbes : *Le Seigneur m'a possédée* (la Sagesse) *au commencement de ses voies, avant de créer quoique ce fût au commencement. J'ai été établie de toute éternité et dès les jours anciens avant que fût la terre. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente, et je faisais*

connaît la portée mystérieuse de tous les faits évangéliques, il y a un mystère ici. »

La terre est admise à venir saluer et reconnaître son Sauveur, et ce qui lui est présenté, c'est l'Enfant-Dieu avec Marie, Mère de Dieu.

Le trône d'où le Roi des cieux, descendu en terre, reçoit les premières adorations, les premiers tributs de la terre, ce sont les chastes bras de la Vierge.

Que cette scène est grande, qu'elle est aimable, mais surtout qu'elle est féconde en enseignements !

« Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère. » Entendez-le bien : la maison, c'est l'Eglise ; et quand on entre dans cette maison, qui est l'Eglise, ce que l'on trouve, ce n'est pas seulement Jésus, c'est Jésus avec sa Mère. La religion chrétienne, c'est la religion du Fils de Marie. Séparer le Fils de la Mère, c'est diviser ce que Dieu a uni. On ne trouve Jésus qu'avec Marie et par Marie ; on n'arrive sûrement au Fils que par la Mère : *Invenerunt puerum cum Maria matre Jesu.* Et c'est là le rempart le plus inexpugnable de la dévotion à la très-sainte Vierge.

J'ose le dire, quelque profession que nous fassions, vous et moi, d'aimer la très-sainte Vierge, de l'honorer, de la servir, dans l'habitude de la vie, nous ne recourons pas encore assez à elle, et cela parce que nous ne sentons pas assez combien est efficace le secours de Marie pour l'exercice de toutes les vertus, pour l'accomplissement de tous les devoirs. Notre foi est languissante, et le recours à Marie ranimerait en nous la vive lumière de la foi ; nous confinons quasi toujours au découragement, au désespoir, et le recours à Marie affermirait en nous l'espérance ; nous sommes froids et insensibles pour Dieu, et le recours à Marie échaufferait nos âmes des feux ardents de sa charité.

En d'autres termes, honorer Jésus, c'est l'atteindre, le saisir par la foi, par l'espérance, par l'amour : *Invenit Jesum qui credit, qui sperat, qui diligit.* Or, le véritable secret, le moyen vraiment efficace pour arriver à la foi, à l'espérance, à l'amour, et pour élever dans nos âmes l'édifice de toutes les vertus, c'est le recours, le recours fréquent et habituel à Marie. (*Mgr Pie.*)

toutes choses. (Prov. 8. 22, 23 et 27.) Comme la sagesse est ici personnifiée et que des qualités et attributions divines lui sont données, par exemple l'éternité et la création du monde, il faut, selon les commentaires des Pères et des interprètes de l'Ecriture sainte, comprendre sous ce nom le Fils de Dieu. Cela résulte, d'une manière plus palpable encore, d'un passage de l'Ecclésiastique, dans lequel la Sagesse elle-même dit : *Je suis sortie de la bouche du Très-Haut; je suis née avant toutes les créatures. C'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans des lieux très-hauts et mon trône est dans une colonne de nuée.* (Eccl. 24. 5.) Attendu que ce passage n'attribue pas seulement des signes généraux de la divinité comme la création du monde, la domination dans le ciel, mais la génération éternelle de Dieu en particulier, cette Sagesse doit être, évidemment, la deuxième personne en Dieu, le Fils de Dieu. Mais on demande pourquoi Dieu le Fils est désigné par le nom de Sagesse? Avant tout, parce que la Sagesse lui est propre à cause de son origine. Il est comme la pensée de Dieu le Père; et comme la pensée et la parole sont la même chose auprès de Dieu, on nomme le Fils le *Verbe* ou, ce qui est la même chose, la *Sagesse.* On lui donne ce nom encore parce que, dans l'œuvre de la Rédemption qui lui est propre, la sagesse divine se manifeste le plus spécialement; car Dieu n'aurait pu trouver aucun moyen de sauver le monde qui correspondît d'une manière si admirable à sa sainteté et à sa justice d'un côté, et, de l'autre, à son amour et à sa miséricorde, que celle dont il s'est servi. La vraie Sagesse consiste à reconnaître toutes choses selon leur valeur véritable et à rejeter ce qui est mauvais, tout en aimant et en conservant ce qui est bon. C'est précisément cette Sagesse que le Christ nous a enseignée. Il nous a dit que les biens de la terre, les richesses, les honneurs, les plaisirs, la puissance et la considération sont des vanités et n'ont de prix que pour autant qu'ils deviennent des moyens pour gagner le ciel. Il nous a exhortés de la manière la plus

pressante à travailler avant tout au salut de notre âme, à éviter le péché, à nous enrichir de vertus et de mérites, choses qui décident de notre sort pour l'éternité. Il nous a donné les moyens les plus propres et les plus efficaces pour être heureux et contents en ce monde, et obtenir le bonheur éternel dans l'autre vie. Cette Sagesse céleste de sa doctrine a été reconnue par tous les hommes aimant la vérité et tous ont dit de leur manière : « Il n'est personne qui ait encore enseigné comme celui-ci! » C'est pour le même motif que l'Apôtre des Gentils affirme que *dans le Christ sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance de Dieu.* (Col. 2. 3.) Nous avons donc raison de nommer Marie le Trône de la Sagesse, puisqu'elle a porté dans son sein Celui qui est la Sagesse personnelle et éternelle et dont la parole et la doctrine donnent témoignage en faveur de la Sagesse suprême.

Embrassons de toute notre âme cette Sagesse qui nous est représentée dans la doctrine de Jésus-Christ et ne nous laissons pas fasciner par la fausse sagesse du monde. La sagesse du monde est un doux poison qui donne la mort. C'est être sage selon le monde que d'amonceler des richesses, de mendier des honneurs, de courir après les plaisirs, de donner libre carrière à ses passions, évitant les pensées sérieuses et considérant la terre comme sa dernière fin. Celui qui vit selon cette sagesse pourra jouir de quelques jours de plaisir; mais que s'ensuivra-t-il? Une mort malheureuse et une éternité plus malheureuse encore. Suivons la Sagesse de Dieu, en méprisant le monde et ses jouissances fallacieuses, en évitant le péché, en pratiquant la vertu et les bonnes œuvres et en aimant Dieu par-dessus toutes choses. Peu importe que le monde qualifie cette sagesse de folie : elle nous donnera la paix intérieure, qui est l'avant-goût de la paix éternelle qui nous est promise.

II. *Trône de la Sagesse, priez pour nous.* Nous saluons Marie comme Trône de la Sagesse, parce que la Sagesse éternelle s'est surtout manifestée en elle. Nous ne pouvons, il est vrai, contempler sous tout son jour le chef-d'œuvre que la divine Sagesse

a fait en Marie; toutefois les saints Livres en laissent échapper quelques rayons qui suffisent pour nous faire écrier avec l'Apôtre : *O profondeur de la sagesse et de la connaissance de Dieu! que vos jugements sont incompréhensibles et vos voies inexplorables!* (Rom. 11. 33.) Ce fut une femme, Ève, notre première mère, qui apporta le malheur sur tout le genre humain. La Sagesse de Dieu sut combiner que ce fût de même une femme, Marie, notre seconde et meilleure Mère, qui apportât au monde le salut et la grâce. Ève se laissa séduire par un ange de l'abîme; elle désobéit et mangea du fruit défendu. Ce fut la Sagesse de Dieu qui fit que Marie fut obéissante à l'ange qui lui annonçait la volonté de Dieu : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole! » Le péché d'Ève avait sa racine dans l'incrédulité; car, fascinée par le démon, elle ne crut plus à la parole de Dieu. La Sagesse de Dieu fit que Marie ajoutât une foi parfaite à ce que l'Ange Gabriel lui dit et réparât ainsi l'incrédulité d'Ève. Ève, qui nous entraîna dans le malheur, était vierge : la tache originelle ne l'avait pas souillée. La Sagesse de Dieu sut créer en Marie une femme qui était en tout semblable à notre première mère, mais qui employa les grâces et les priviléges reçus, non pour notre malheur, comme l'avait fait Ève, mais pour notre salut. Et en cela aussi apparaît la Sagesse de Dieu que Marie épousa saint Joseph; car c'était nécessaire, en partie afin que la naissance du Fils de Dieu ne vînt pas au jour trop tôt, en partie aussi afin que Marie ne souffrît pas dans son honneur, en partie enfin, pour que l'Enfant Jésus eût un nourricier et un protecteur. Mais la divine Sagesse fit trouver en Joseph un homme qui, de son côté, aimait par-dessus tout la pureté virginale, qui, à cause de cela, ne vivait pas avec elle comme époux, mais comme frère, et sous la protection duquel sa virginité resta inattaquée du côté du monde. Dieu avait fait prédire, bien des siècles auparavant, que le Messie descendrait de la race royale de David, qu'il naîtrait dans le temps où les descendants de ce roi auraient cessé d'occuper le trône, qu'il naîtrait à Bethléem,

mais qu'il serait dit de Nazareth. La Sagesse divine sut faire que ces prédictions s'accomplirent. Marie, toute pauvre qu'elle fût, descendait de la race royale de David ; elle vivait à l'époque où aucun des descendants de ce roi n'occupait le trône, elle demeurait à Nazareth, mais, pour obéir aux ordres de l'empereur romain, elle se rendit à Bethléem, où elle mit au monde l'Enfant divin. Après son retour de l'Egypte, la crainte d'Archélaüs la força de se rendre à Nazareth. Jésus y vécut jusqu'à sa trentième année, raison pour laquelle il fut appelé *Nazaréen*. Marie devait devenir en tout semblable à son divin Fils, notre Sauveur; elle devait devenir notre Mère et la Reine du ciel. La Sagesse divine sut encore atteindre ce but. Elle fit passer Marie par la même pauvreté, les mêmes humiliations, les mêmes mépris et persécutions que Jésus; elle embrasa son cœur du divin amour, enflamma son zèle et lui fit faire son éducation à l'école des souffrances ; elle lui forma un cœur plein de compassion envers les hommes, un cœur qui ne connaît pas de plus grand bonheur que de consoler les affligés, sauver les pécheurs, faire du bien à tous; elle lui donna l'occasion de recueillir un grand nombre de mérites et lui donna la grâce d'atteindre le plus haut degré de perfection et de devenir la Reine du ciel. Voilà, d'après nos faibles lumières, quelques-uns des faits admirables de la divine Sagesse qui nous légitiment à nommer Marie *Trône de la Sagesse*.

Quant à nous, ici encore, nous pouvons imiter Marie, en nous laissant diriger par la Sagesse de Dieu. Tout ce que Dieu vous envoie, vous est nécessaire ou utile ; tout ce qui vous advient tend à vous former en chrétiens, à vous rapprocher de votre fin. Que jamais on n'entende sortir de votre bouche des expressions comme celles-ci : « Dieu ne s'occupe pas de moi ! Dieu m'a abandonné ! » qui seraient à peine dignes d'un païen. Dieu prend soin de vous, comme si vous étiez seul au ciel et sur la terre. N'opposez jamais non plus votre sagesse à la Sagesse de Dieu. Votre sagesse est éblouie par l'amour-propre et la sensualité ; mais la Sagesse de Dieu est sereine et pure

comme les rayons du soleil en plein midi. Ce n'est pas ce que vous souhaitez, ce que vous recherchez, qui est bon; ce n'est pas ce qui vous répugne, ce dont vous vous plaignez qui est mauvais : ce que Dieu vous envoie est toujours bon et jamais mauvais. A vous d'en faire l'usage convenable, pour que la Sagesse de Dieu réalise ses desseins d'amour sur vous.

III. *Trône de la Sagesse, priez pour nous.* Enfin, nous invoquons Marie sous le titre de *Trône de la Sagesse,* parce qu'elle nous enseigne la sagesse véritable. Saint Thomas de Villeneuve dit : « L'art des arts est de servir Dieu ; la plus sublime sagesse consiste à vivre en parfait chrétien. Si vous avez cette sagesse, vous êtes un vrai sage, quand même vous ne sauriez rien d'autre. » Qui possédait cette sagesse à un si haut degré que la sainte Vierge? N'aimait-elle pas Dieu par-dessus toutes choses? Avait-elle rien de plus important que de servir Dieu avec un zèle toujours égal dans toutes les situations de la vie et de faire en tout sa volonté? N'employa-t-elle pas avec la plus grande fidélité toutes les grâces et tous les moyens de salut qui l'aidaient à s'unir de plus en plus à Dieu et à devenir de plus en plus semblable à ce modèle de sainteté? Oh! si nous portons nos regards sur Marie et si nous l'imitons, nous acquerrons la sagesse céleste qui nous rendra bons, heureux et glorieux. C'est ce que n'ont cessé de faire les saints. Ils avaient continuellement devant les yeux les exemples de Marie et ils s'appliquaient à marcher sur ses traces.

Sainte Véronique de Milan nous en fournit un exemple édifiant. Dès sa plus tendre enfance, cette sainte se distingua par une tendre dévotion envers la sainte Vierge et s'appliqua à lui plaire par l'imitation de ses vertus. A la suite de Marie, elle aimait l'oraison et consacrait à la prière tout le temps dont elle pouvait disposer. Mais elle savait que Marie avait su unir l'action à la contemplation, elle était assidue au travail et obéissait dans les moindres choses aux ordres de ses parents. Pour imiter l'humilité et la charité de la sainte Vierge, elle

rendait à ses compagnes tous les petits services qui étaient en son pouvoir et se considérait comme la dernière d'entre elles; sa soumission à leur égard était si entière, qu'on aurait dit qu'elle n'avait pas de volonté propre. Pour suivre Marie concernant la belle vertu, et s'assurer contre les tentations du monde, elle résolut de demander l'admission chez les Augustines de sainte Marthe à Milan. Mais malheureusement elle ne savait ni lire, ni écrire, car la pauvreté n'avait pas permis à ses parents de l'envoyer à l'école. Toutefois elle ne perdit pas courage ; occupée au travail pendant le jour, elle empruntait à la nuit le temps nécessaire pour apprendre à lire et à écrire, ce qui lui réussit sans l'assistance de personne. Un jour qu'elle était très-triste de ce qu'elle ne faisait que peu de progrès, la sainte Vierge eut pitié d'elle. Elle lui apparut et lui dit : « Soyez tranquille, ma fille, vous n'avez besoin de connaître que trois lettres : la première est la pureté du cœur, la deuxième est de ne jamais vous plaindre, quoi qu'il arrive, et la troisième, c'est la méditation journalière de la Passion de mon Fils ! » Ces paroles de consolation l'encouragèrent; elle se résigna en tout au bon plaisir de Dieu et s'exerça surtout à se perfectionner dans la connaissance des trois lettres ou maximes qu'elle avait entendues de la bouche de la Mère de Dieu. Après s'être préparée pendant trois ans, elle fut enfin admise au couvent de sainte Marthe, où elle continua à suivre les traces de la Vierge Marie et mourut en odeur de sainteté.

Quant à vous, n'oubliez pas ces trois lettres qui sont la pureté du cœur, la patience et la résignation dans les épreuves de la vie et enfin la méditation de la Passion du Sauveur. C'est pour faciliter cette méditation que les stations du chemin de la croix ont été établies. Imitez encore Marie dans cette pratique qu'elle a sanctifiée en visitant souvent, à Jérusalem, les endroits par où son divin Fils avait passé chargé de la croix ; et n'oubliez pas ce que dit le Bienheureux Albert-le-Grand : « Méditer, tous les jours, la Passion du Sauveur est plus utile que de jeûner toute l'année au pain et à l'eau, que de se donner la discipline

jusqu'au sang et que de réciter tous les psaumes du premier jusqu'au dernier. »

Le bienheureux Albert-le-Grand.

Le bienheureux Albert, surnommé *le Grand* à cause de sa prodigieuse érudition, fut, dès sa plus tendre enfance, animé d'une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Ce fut cette bonne Mère qui lui conseilla d'entrer dans l'ordre de saint Dominique. Envoyé à Cologne par ses supérieurs pour y étudier la philosophie, il ne fit que peu de progrès dans la carrière de la science. Se voyant dénué de moyens et dans l'impossibilité de marcher d'un même pas avec ses condisciples, il perdit courage et, comme il n'était encore que novice, il résolut de quitter l'ordre. Mais avant de réaliser ce projet dont les suites pouvaient être si nuisibles à son salut, il eut recours à Marie. Sa confiance ne fut pas vaine, car la Mère de Dieu lui apparut, le confirma dans sa vocation et lui donna l'assurance que, dès ce jour, il ne trouverait plus de difficultés dans l'étude des sciences, qu'au contraire il serait doué des plus brillantes qualités de l'esprit, mais aussi qu'un peu avant de mourir, il perdrait subitement son prodigieux talent. Effectivement, Albert apprit dès lors avec une telle facilité, qu'il laissa bien loin derrière lui ses condisciples. On vit, dans la suite, briller ses connaissances dans plusieurs chaires : Hildesheim, Ratisbonne, Cologne et Paris en jouirent successivement. L'oraison était pour lui la source de tous ses progrès dans les sciences, à laquelle il ne cessait de renvoyer ses élèves. Ses vastes connaissances et la sainteté de sa vie lui firent une telle renommée, que les écoles ne furent plus assez grandes pour contenir ceux qui voulaient l'entendre ; à Cologne, il fut obligé de donner ses leçons en plein air. Saint Thomas d'Aquin fut au nombre de ses élèves. La considération dont jouissait le savant religieux le fit élire provincial de son ordre en 1254, et, en 1260, un ordre du pape Alexandre IV le força de se charger du gouver-

nement du diocèse de Ratisbonne, dans lequel il fit fleurir la science du salut, la discipline, la vraie piété et la pureté des mœurs. Mais Albert aimait trop la retraite exclusivement consacrée à la vertu et aux sciences, pour ne pas désirer d'y rentrer. Aussi se déchargea-t-il du poids de l'épiscopat qu'il n'avait accepté que par ordre supérieur, aussitôt qu'Urbain IV fut monté sur le trône pontifical. Il se rendit de nouveau à Cologne et revit bientôt sa chaire entourée d'un grand nombre d'auditeurs distingués. Un jour qu'il se trouvait en chaire, il perdit subitement la mémoire. Il se ressouvint que la sainte Vierge lui avait prédit que peu de temps avant sa mort, il perdrait toute cette science qu'il avait obtenue par son entremise. Dès ce moment, il ne pensa plus qu'à se disposer à paraître devant Dieu, ce qui eut lieu le 15 novembre 1280, dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Ses reliques reposent dans l'église de Saint-André, à Cologne.

TRENTE-UNIÈME INVOCATION.

Marie est la cause de notre salut, parce qu'elle nous a donné le Sauveur et participé à la Rédemption; parce Dieu nous fait parvenir par ses mains toutes les grâces; parce qu'elle nous réconcilie avec Dieu et nous sollicite le salut de notre âme. *Exemple :* Conversion.

Causa nostra lætitiæ, ora pro nobis. Cause de notre joie, priez pour nous.

1. *Cause de notre joie, priez pour nous.* La *joie* dont il est question dans cette invocation n'est autre que notre salut éternel. La cause première et immédiate de notre salut, c'est Jésus-Christ; car lui seul nous a délivrés du péché et de la damnation éternelle; il nous a réconciliés avec Dieu et ouvert de nouveau les portes du ciel. Si Jésus-Christ ne s'était

fait homme et n'avait subi la mort de la croix, nous serions encore aujourd'hui enchaînés par le péché; nous serions encore des enfants de colère n'ayant en perspective que la damnation. C'est donc Jésus-Christ qui est, à proprement parler, la cause de notre salut : *Il est un Dieu et Médiateur entre Dieu et les hommes : l'homme Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même comme rançon pour tous.* (I. Tim. 2. 5.) Et cependant, nous saluons aussi Marie comme la cause de notre salut, *parce qu'elle nous a donné le Sauveur et parce qu'elle a eu une part toute spéciale dans l'œuvre de la Rédemption.* Il était libre à la première Eve de consentir à la tentation ou de ne pas le faire. Si elle n'avait pas consenti, le péché ni ses suites désastreuses ne seraient venus dans le monde; mais une fois qu'elle eut consenti, tout le genre humain fut infecté de la malédiction du péché. C'est donc avec raison que nous considérons Eve comme la cause du péché et de notre perte. Il était également libre à Marie de donner son consentement à la proposition angélique ou bien de la refuser; si elle n'avait pas consenti, nous n'aurions pas de Sauveur et nous languirions encore maintenant dans les chaînes du péché; mais depuis qu'elle a donné son consentement et qu'elle est devenue Mère de Dieu, nous jouissons de la grâce inénarrable de la Rédemption. Il est donc juste de l'appeler la *Cause de notre salut;* car si elle-même ne nous a pas rachetés, elle a du moins coopéré à notre Réparation en voulant devenir la Mère de notre Réparateur. Cette coopération de Marie à l'œuvre de notre Rédemption se dessine surtout d'une manière bien visible dans la Passion et la mort de son Fils. Saint Bonaventure fait là-dessus la remarque suivante : « Parce que sa sainteté si inexprimable consistait dans la conformité de ses pensées et de sa volonté avec les pensées et la volonté de Dieu, il est hors de doute qu'elle a partagé avec Dieu l'immense miséricorde qui lui a fait sacrifier son Fils, et que, par conséquent, Marie aussi a donné et sacrifié son Fils, qui est en même temps le Fils de Dieu, avec le même amour, le même empressement que Dieu lui-même. Oui, elle a donné pour le

sacrifice de son Fils, non-seulement son consentement, mais c'était même son plus vif désir qu'il souffrît et mourût, parce qu'elle savait que nous ne pouvions être rachetés que par sa mort et sa passion. Elle aimait Jésus par dessus toutes choses; malgré cela, elle ne s'empressa pas moins de le sacrifier pour nous, afin que nous devinssions participants de la grâce de la Rédemption. « Qu'il meure mon Fils, mon Bien-aimé, dit-elle, afin que les hommes échappent à la mort éternelle! » C'est pourquoi saint Jean l'Evangéliste rapporte d'elle, qu'elle était *debout* au pied de la croix. *Stabat*, elle ne murmurait pas, ne tombait pas en défaillance; mais, comme un rocher qui défie les ondes écumantes et les tempêtes qui l'assaillent, elle reste debout; plus héroïque que jadis Abraham, elle sacrifie son propre Fils[1]. C'est ainsi que Marie a pris une grande part à

(1) Qui a été la *Co-Rédemptrice?* Qui a fourni, qui a livré la victime au Verbe? Des mains de qui, du consentement de qui l'a-t-il reçue pour la sacrifier éternellement? Qui a dit *Ecce?* qui a dit *Fiat* pour tout le genre humain, pour la création tout entière?... C'est vous, ô Vierge Marie, éternellement prédestinée pour ce glorieux office, éternellement célébrée pour l'avoir si fidèlement rempli. Comme Isaac allant au sacrifice, je vois le feu, je vois le bois : le feu de la colère céleste, le bois funeste de la croix : *Ecce ignis, ecce ligna;* mais je demande au Père, où est la victime pour l'holocauste? Hélas! c'était moi, c'étaient nous qui étions cette victime, si l'amour infini de Dieu ne nous eût substitué son propre Fils et si, s'associant à cet amour, Marie n'eût consenti à concevoir et à enfanter ce Fils à la vie humaine, c'est-à-dire à la souffrance et à la mort; à former, à tirer ce divin agneau de ses entrailles, de sa chair et de son sang, de son cœur et de son âme, de son humilité, de son obéissance, de sa virginité, de sa charité, de toutes les vertus dont le Saint-Esprit l'avait rempli. Quel ministère! Etre Vierge, c'est-à-dire au plus haut degré et sans partage! toute Mère, rien que Mère! avec toute la délicatesse, toute la sensibilité, toute la perfection d'une âme virginale, éternellement prédestinée à cet unique amour. Etre ainsi Mère de quel Fils? Du Fils de Dieu, Dieu lui-même, splendeur de la beauté suprême, effusion de la bonté par essence, délices infinies du Père, sur qui plane l'éternel amour et qui fait entendre cette parole : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances! Etre Mère-Vierge d'un tel

l'œuvre de la Rédemption en tant qu'elle ne se contenta pas de devenir la Mère de Dieu, mais qu'elle donna volontairement son Fils à la mort; c'est donc à bon droit que nous l'appelons *Cause de notre salut*. En présence de l'immense sacrifice de Marie, nous devons rougir de notre manque de générosité : Marie donne son propre Fils et, pour nous, c'est déjà trop que de sacrifier une mauvaise habitude, de réprimer un mouvement désordonné, de fuir une occasion dangereuse. C'est trop difficile, dites-vous, et en attendant, vous ne trouvez pas qu'il y ait cruauté à immoler son âme et son salut éternel à l'ennemi du salut?

II. *Cause de notre joie, priez pour nous.* Marie est encore la cause de notre salut pour la raison que *Dieu nous fait parvenir par ses mains toutes les grâces dont nous avons besoin pour le salut*. Pharaon envoyait à Joseph tous les affamés qui, pendant la famine, lui demandaient du pain. *Allez à Joseph, disait-il, et faites ce qu'il vous dira!* (Gen. 41. 55.) Et Joseph remplissait entre temps tous ses greniers du blé nécessaire et le distribuait à tous. Comme Pharaon avait fait de Joseph son dispensateur, ainsi Dieu a rendu la sainte Vierge sa trésorière; c'est par ses mains qu'il nous fait parvenir les grâces dont nous avons besoin pour notre âme. Voilà ce qu'attestent beaucoup de Pères et de théologiens. Saint Bernard affirme que Dieu a comblé Marie

Fils et ne l'être que pour le livrer au couteau; ne l'enfanter, ne l'allaiter, ne l'élever que pour le sacrifice; l'accompagner à chaque pas qu'il fait dans la voie de son douloureux supplice, depuis la crèche jusqu'au Calvaire et, à chaque souffrance, à chaque larme, à chaque goutte de sueur et de sang, à chaque coup jusqu'aux plus déchirants, jusqu'aux fouets, jusqu'aux épines, jusqu'aux clous, jusqu'à la lance, jusqu'à la croix, se tenir debout à côté de lui, adhérer continuellement à son immolation, en recevoir tous les contre-coups et ne cesser de dire jusqu'au bout de cette carrière de mort cette parole qui l'a ouverte : *Ecce! Fiat!* Et cela par amour pour les hommes qu'il a enfantés à la vie de Dieu par toutes ces souffrances; encore une fois, quel ministère! et que Marie a bien payé le titre de Co-Rédemptrice du genre humain! (*Aug. Nicolas.*)

de toutes les grâces, pour que les hommes reçoivent par elle, comme par un canal, toutes les faveurs dont il veut les gratifier. Ce grand saint fait observer en outre qu'avant la naissance de la très-sainte Vierge, ce torrent de grâces était inabordable à un grand nombre, parce que le canal, c'est-à-dire Marie, faisait encore défaut et que Dieu a donné Marie au monde, afin que sa grâce nous arrivât par elle dans toute sa plénitude. De même qu'Holopherne, pour réduire la ville de Béthulie, fit couper les canaux qui conduisaient l'eau dans la ville, de même aussi Satan cherche, autant que possible, à ravir aux âmes la dévotion envers Marie, car une fois qu'il a réussi à couper ce canal des grâces, il a bientôt ces âmes en son pouvoir. C'est pourquoi saint Bernard continue ainsi : « Vous voyez donc avec quel amour et quelles instances Dieu veut que nous honorions cette grande Reine, que nous mettions sans cesse notre confiance en son assistance et que nous prenions à elle notre recours; car il a déposé en elle la plénitude de tous les biens, afin que nous reconnaissions que toute notre espérance, que toute grâce et tout salut nous arrive par les mains de Marie. Saint Antoine aussi prétend que toutes les grâces qui ont jamais été données aux hommes leur sont parvenues par l'intermédiaire de Marie. Saint Ildephonse et saint Pierre Damien enseignent la même chose. Le premier s'écrie, en s'adressant à Marie : « O Marie! Dieu veut que toutes les faveurs qu'il a résolu de donner aux hommes vous soient confiées; c'est pourquoi il a remis entre vos mains le trésor de ses grâces et de ses richesses. » Le dernier écrit : « Dieu n'a pas voulu se faire homme sans le consentement de Marie, afin que, d'une part, nous fussions animés de plus de reconnaissance envers elle et que nous reconnaissions, d'autre part, que le salut de tous les hommes est dans les mains de cette Vierge. » L'Eglise accède, à son tour, à l'opinion de ces théologiens; car elle applique à Marie plusieurs passages du livre de la Sagesse dans lesquels elle est représentée comme l'objet de notre espérance et comme la source des grâces. Citons,

comme exemples, les passages suivants qui figurent dans l'Office de la sainte Vierge : « En moi est toute espérance de la vie et de la vertu. En moi est toute grâce de la vie et de la sagesse... Celui qui me trouve, trouve la vie et puise le salut du Seigneur. » En conséquence, Marie n'est pas seulement, selon la remarque de saint Alphonse, la source des grâces, en ce sens que par elle nous avons reçu Jésus-Christ, mais aussi dans le sens que Dieu veut que toutes ces grâces soient réparties par l'intermédaire de sa Mère.

Vous pouvez vous adresser directement à Dieu ou invoquer d'autres saints que la sainte Vierge; cependant, ce sera toujours par les mains de Marie que les grâces obtenues découleront vers vous; ne manquez donc jamais, même lorsque vous recourez immédiatement à Dieu ou que vous sollicitez l'intercession de quelque saint, de recommander en même temps votre demande à Marie, afin d'être autant plus sûrement exaucés.

III. *Cause de notre joie, priez pour nous.* Nous saluons enfin Marie comme la *Cause de notre salut,* parce qu'elle prend fait et cause pour nous avec la plus grande sollicitude auprès du trône de Dieu et nous obtient la réconciliation et le salut. Après que le Seigneur, aux jours de Noé, eut fait disparaître de la terre le genre humain par le déluge, il fit apparaître un arc-en-ciel qui devait devenir pour les hommes un signe indiquant, que pareille punition ne serait plus employée contre eux : « *Lorsque je couvrirai le ciel de nuées, dit le Seigneur à Noé, mon arc paraîtra dans la nue, et je le verrai et je me souviendrai de l'alliance perpétuelle qui est établie entre Dieu et toutes les créatures sur la terre. Et je me souviendrai de mon alliance avec vous et avec toute créature vivante et il n'y aura plus désormais de déluge pour détruire toute chair.* (Gen. 9. 14.) Cet arc-en-ciel, dit saint Bernardin, annonçait déjà Marie; car de même que Dieu se souvenait de la paix promise au monde en voyant l'arc-en-ciel, ainsi pardonne-t-il aussi à la prière de Marie aux pécheurs et se réconcilie avec eux ; Marie est aussi comparée à la *Lune ;* et l'Eglise lui applique les paroles du Cantique des

Cantiques : *Vous êtes belle comme la lune,* (Cant. 6. 9.) et saint Bonaventure dit : « Ainsi que la lune se meut entre le ciel et la terre, ainsi Marie est continuellement l'intermédiaire entre Dieu et les âmes, pour adoucir le ciel, éclairer et ramener à Dieu les pécheurs; « C'est pourquoi ce saint exhorte les pécheurs à la confiance, en leur disant : « Cherchez l'assistance nécessaire auprès du Secours des Pécheurs, qui est Marie, et, si vous redoutez un refus, sachez que cela lui est impossible, Dieu lui ayant donné l'office de venir en aide aux pécheurs.

Un beau matin du printemps de 1854, un jeune officier français se trouvait sur la montage de la Salette où, comme on le sait, la sainte Vierge est apparue à deux enfants. Ce n'était pas la piété qui l'y avait attiré, car il y avait déjà longtemps qu'il n'était plus chrétien que de nom. Mais en passant par Corps, il avait entendu parler du pèlerinage et vu passer tant de pèlerins que la curiosité le porta à s'y rendre également. En voyant le désert qui y conduit, il avait déjà voulu rebrousser chemin ; mais il crut pourtant convenable de faire une visite au Supérieur des missionnaires qui résident sur la sainte montagne. En entrant, il dit : « Monsieur, la curiosité m'a conduit sur la montagne, il y a une heure que j'y suis ; mais ne voyant rien qui m'intéresse, je veux retourner de suite à Corps. Toutefois, avant de redescendre, j'ai voulu témoigner mes respects au Supérieur de cette maison. L'ecclésiastique lui demanda s'il avait vu, au bas de la montagne, la fontaine miraculeuse. L'officier répondit négativement. Le supérieur lui recommanda de ne pas quitter la montagne sans l'avoir vue. » Faites plus encore, ajouta-t-il, buvez, pour me faire plaisir, un verre de cette eau; elle n'a jamais nui à personne, elle a même été salutaire à des milliers. » L'officier promit avec amabilité de suivre le conseil et partit. Qu'arriva-t-il? Le même soir, on vient dire à l'ecclésiastique qu'un officier qui s'est arrêté contre son gré, déjà depuis le matin, sur la montagne, est en prière devant l'image de la sainte Vierge à l'église, répandant d'abondantes larmes. Le

prêtre fit appeler immédiatement l'officier, qui lui dit : « Mon père, vous voyez devant vous un pauvre pécheur. Oh ! qu'il est lourd le fardeau qui m'oppresse ! Je dois m'en décharger ; car le verre d'eau que j'ai bu à la fontaine pour vous faire plaisir m'a tout transformé et, depuis lors, je sens qu'il m'est impossible de vivre plus longtemps sans avoir fait la paix avec Dieu. Il se confessa avec contrition et humilité ; le lendemain, il communia en répandant des larmes de bonheur, pour partir quelques heures après. On a rapporté depuis au Supérieur de la Salette que ce jeune officier édifie maintenant par sa conduite chrétienne toute la ville qu'il habite et qu'il fait dans son régiment, dont il est en quelque sorte devenu le missionnaire, un bien inexprimable.

Voici, encore une fois, Marie devenue la *cause du salut* d'un pauvre pécheur. Oh ! si vous êtes en état de péché, ayez confiance en elle ; faites comme cet officier, repentez-vous, confessez-vous et, surmontant tout respect humain, vivez selon la foi, vous souvenant des paroles de sévérité que Notre-Seigneur prononça un jour : « *Celui qui rougit de moi et de mes paroles le Fils de l'homme rougira de lui, quand il viendra dans sa gloire.* (Luc. 9. 26.)

Un jeune libertin converti par la sainte Vierge.

Saint Alphonse de Liguori raconte, dans un de ses ouvrages, un trait bien frappant de protection de Marie à l'égard d'un pécheur.

Un prêtre, mon compagnon, dit-il, était dans une église à entendre les confessions. Il voit arriver un jeune homme qui ne donne, en entrant, aucun signe de religion, mais dont l'air annonçait qu'il se livrait dans son âme un combat dont le missionnaire crut avoir deviné le principe. Aussi, quittant tout de suite le saint tribunal, et s'approchant du jeune homme : « Mon ami, lui dit-il, voulez-vous vous confesser ? » Celui-ci répondit que oui, mais que sa confession devant être

un peu longue, il le priait de l'entendre dans un lieu à l'écart. Lorsqu'ils furent seuls, le jeune homme lui parla en ces termes : « Mon Père, je suis étranger et gentilhomme ; mais je ne puis me persuader que je devienne jamais l'objet des miséricordes d'un Dieu que j'ai offensé par une vie aussi criminelle que la mienne. Sans vous parler des meurtres et des infamies de tout genre dont je suis coupable, je vous dirai que désespérant tout-à-fait de mon salut, je me livrais au crime, moins pour contenter mes passions que pour outrager Dieu et assouvir la haine que je lui portais. J'avais sur moi un crucifix, et je l'ai rejeté par mépris ; ce matin même, j'ai horreur de le dire... je suis allé à la sainte table pour commettre un sacrilége. Mon intention était de fouler aux pieds la sainte hostie, et j'allais en effet exécuter cet horrible dessein !... la présence seule des personnes qui m'environnaient m'a retenu. » Et, en disant ces mots, il remet à son confesseur la sainte hostie qu'il avait conservée dans un papier ; puis il continue : « En passant devant cette église, je me suis senti pressé d'entrer, au point que je n'ai pu résister à ce mouvement intérieur ; et aussitôt de violents remords de conscience se sont élevés dans mon âme avec la pensée, quoique bien vague, de me confesser. Je me suis approché cependant du confessionnal ; mais la confusion que j'ai éprouvée et ma défiance de la miséricorde de Dieu ont été si grandes, que j'ai été sur le point de sortir, et je l'aurais fait, si je ne me fusse senti retenu par je ne sais quelle main invisible. Ç'a été alors, mon père, que vous vous êtes avancé vers moi. Je suis à vos genoux, je me confesse. — Je ne reviens vraiment pas de tout ceci. » « Mais n'avez-vous pas conservé quelques pratiques de piété en l'honneur de la sainte Vierge ? » répondit le confesseur, « ne lui avez-vous point offert quelque petit sacrifice ? » — « Moi, des sacrifices et des pratiques de piété ! répliqua le jeune homme. O mon père, combien vous vous trompez ; je me croyais déjà dans l'enfer ! — Réfléchissez donc un peu, repartit le missionnaire. — Hélas ! mon père... « Puis portant la

main sur sa poitrine qu'il découvre : » Tenez, voilà tout ce que j'ai conservé (et il lui montra son scapulaire). — Ah ! mon fils ! s'écria le prêtre attendri, ne le voyez-vous pas? c'est la sainte Vierge qui vous a obtenu cette grâce. Sachez encore que cette église, dans laquelle vous n'êtes entré que par un mouvement intérieur, est consacrée à cette bonne Mère ! » A cette vue, le jeune homme fond en larmes et pousse de longs soupirs. Ce fut le coup de la grâce : il entre dans le détail de sa vie criminelle; et sa douleur, allant toujours croissant, il tombe évanoui aux pieds de son confesseur. Enfin, revenu à lui, il achève son accusation, reçoit l'absolution de ses péchés, et, avant de retourner en son pays, il permet au missionnaire de publier partout la grande miséricorde de Marie à son égard.

TRENTE-DEUXIÈME INVOCATION.

L'âme de Marie est un vase dans lequel le Saint-Esprit a versé la plénitude de ses dons, savoir : la foi, l'espérance et la charité. *Exemple* : Une famille de martyrs.

Vase spirituale, ora pro nobis. Vase spirituel, priez pour nous.

I. *Vase spirituel, priez pour nous.* Nous appelons Marie *Vase spirituel,* non-seulement parce que le Fils de Dieu s'est fait chair en elle et que le sein de la Vierge est devenu sa demeure, mais aussi parce que le Saint-Esprit a versé dans son âme la plénitude de ses dons. Il y en a surtout trois que le divin Paraclet y a répandu avec surabondance, savoir : *la foi, l'espérance et la charité.*

Sainte Elisabeth proclamait déjà bienheureuse la Mère de Dieu, à cause de sa *foi : Vous êtes bienheureuse, parce que vous*

avez cru ; car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira. (Luc. 1. 45.) Elisabeth la reconnaît ici comme la seconde Eve qui nous a apporté la bénédiction et le salut par sa grande foi à la parole de Dieu, tandis que la première Eve nous avait perdus par son manque de foi. « Eve, dit Tertullien, en croyant au serpent, quoique Dieu eût dit le contraire, apporta la mort dans le monde ; mais Marie, notre Reine, y a apporté le salut, en croyant aux paroles de l'ange. Toute sa vie, d'ailleurs, est une preuve de la vivacité et de la fermeté de sa foi. Jésus-Christ naît dans la plus grande pauvreté et humilité, dans une étable près de Bethléem ; il est là, pauvre petit enfant, impuissant et faible, gisant dans une crèche sur de la paille ; il lui faut des soins, de la nourriture, le sommeil comme à tous les hommes, et Marie ne doute pas un instant de sa divinité ; elle adore la toute-puissance, le reconnaît comme le Roi du ciel et de la terre, admire son éternité et sa sagesse infinie et elle l'adore. Jésus fit un grand nombre de miracles, pour convaincre les Juifs de sa divinité et, malgré cela, la plupart d'entre eux persévérèrent dans l'incrédulité ; Marie, au contraire, n'a besoin d'aucun miracle pour arriver à la foi ; la seule parole que le Seigneur lui fait parvenir par le ministère de l'ange suffit pour l'affermir tellement dans la foi, que, toute sa vie, elle n'a pas vacillé un seul instant. Dans quelles splendeurs ne nous apparaît pas la foi de Marie pendant la passion et à la mort de son Fils ! Tout Jérusalem se soulève contre le Sauveur, le nomme faux prophète, imposteur, criminel ; tout Jérusalem veut qu'il meure et vocifère : « Qu'il soit crucifié ! » (Math. 27. 23.) Même ses disciples, qui lui avaient été fidèles jusque là, commencent à se scandaliser ; il leur est presque impossible de reconnaître comme le Fils de Dieu, celui qu'ils voient maintenant garrotté, fouetté, maltraité, couvert de plaies et de sang, chargé d'avanies, abandonné de Dieu et des hommes et mourant sur le gibet de la croix ! Seule Marie ne murmure pas ; elle reste ferme dans la foi et pendant que tous délaissent son Jésus, que tous le poursuivent de mépris et de blasphèmes,

elle l'adore avec la même force de conviction qu'elle l'adore maintenant qu'il règne dans le ciel. C'est en faisant allusion à cela que saint Antonin explique la cérémonie de la Semaine Sainte qui consiste à éteindre l'un après l'autre tous les cierges pendant les matines, sauf un seul, en disant que, tandis que la lumière de la foi s'éteignait dans les Apôtres, elle resta allumée seulement dans la sainte Mère de Dieu. Nous ne devons donc pas être surpris d'entendre les Pères et les théologiens faire l'éloge de la foi de Marie et la proclamer la Lumière et la Reine de la vraie foi.

Soyons, à notre tour, fermes dans la foi catholique ; car, sans cette foi, il est impossible de plaire à Dieu[1]. Quiconque ne con-

(1) Rapportons ici les belles comparaisons que fait saint Bonaventure concernant la Foi :

Fides est sicut *petra fundamenti.* Nam sicut ædificium est solidum, quod est supra petram fundatum vel locatum : sic structura virtutum et omne spirituale ædificium optime locatur supra fidei fundamentum. Fides est sicut *stella maris;* quia navigantibus ostendit portum gratiæ, sive salutis.

Fides est sicut *columna* illa, quæ præcedebat populum Israel in exitu de Ægypto. Nam illa ex parte Israel erat lucida et ex parte Ægyptiorum tenebrosa ; sic Fides credentibus lucet et infidelibus est obscura, quia ipsi sunt rebelles lumini.. .

Fides est etiam sicut *aurora.* Nam sicut illa est exosa latronibus, sic Fides odiosa est dæmonibus, qui sunt latrones animarum. De ipsis enim dicitur : *Si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* (Job. 24. 17.) Fides est sicut *vexillum regis.* Nam sicut vexillum regis monstrat quod rex est præsens in acie, maxime ut terreantur hostes ; sic Fides est signum quod Rex Regum, scilicet Deus, præsens est in pugna vel tentatione, ut fugiant dæmones : *cui resistite fortes in fide.* (Bonav. *Diæta salutis.*)

Fides est sicut *scutum militare.* Scutum militare habet superficiem et tres angulos et portatur a parte sinistra contra adversarium et a parte cordis ad protegendum ipsum ; et ratione signi habet repræsentare Deum, sic vera fides catholica est ad repellandum adversarium cum tribus catervis ; ad protegendum animum cum tribus potentiis ; ad confitendum Deum in tribus personis. Unde ait Apostolus : *In omnibus sumentes scutum fidei. .* (Eph. 6 16.)

Fides est velut una *scala,* per quam ad cœlum ascenditur, continens

serve pas la foi catholique, périra infailliblement. Ne vous laissez pas ébranler, dans votre foi, par des hommes irréligieux; je vous assure qu'ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils veulent nous imposer. Ce n'est pas la conviction, mais la haine de la vérité et d'autres passions mauvaises qui parlent par leur bouche. A leur lit de mort, quand les passions commencent à manquer d'objet, ils tiennent un autre langage. Évitez aussi les livres et les journaux qui patronnent l'impiété et la libre pensée et qui combattent ou ridiculisent les doctrines et les usages de l'Eglise. Si des doutes viennent à s'élever dans votre âme, ne vous y engagez pas, repoussez-les en faisant un acte de foi, sauf à les manifester à votre confesseur, qui vous instruira et vous tranquillisera au besoin. L'humilité, la crainte de Dieu et la prière sont les trois appuis de la foi : pratiquez-les et vous ne chancellerez jamais.

II. *Vase spirituel, priez pour nous.* De la foi, dit saint Alphonse, naît *l'espérance;*[1] car Dieu nous éclaire par la foi pour

duodecim gradus, i. e., articulos per Apostolos declaratos. Latera autem illius scalæ sunt Divinitas et Humanitas. Ista autem scala fuit per Christum Deum et hominem fabricata, sed nobis fuit per duodecim Apostolos revelata. Ista est scala, quam vidit Jacob, cujus cacumen pertingebat ad cœlum, cui etiam Dominus erat innixus, per quam ascendebant Angeli et descendebant.

Fides comparatur *speculo mundo.* Quia sicut turris magna in modico speculo cernitur, sic majestas et magnitudo divina in speculo fidei repræsentatur. Bene ipsa est *speculum sine macula*

Fides etiam comparatur *oculo dextro.* Sinister oculus est ratio, quæ solum de naturalibus judicat; dexter vero fides, quæ omnia tam naturalia, quam miracula determinat et intellectum in obsequium Christi captivat, ut dicit Apost. (II Cor. 10. 5.)

(1) Le même Saint s'exprime ainsi sur l'Espérance : (Ibid. *tit. 5. c. 3. De fide Trinit*) Spes est certa exspectatio futuræ beatitudinis, ex Dei gratia et meritis propriis proveniens. Hujus autem exspectationis causa principalis est gratia Dei et non nostra merita : quia opera nostra non sunt meritoria nisi ex Dei gratia. Sine meritis tamen aliquid sperare non est spes, sed præsumptio.

Duplex est spes, scilicet suffragii et primæ auctoritatis; prima posita

que nous connaissions sa bonté et ses promesses et que nous conservions par là le désir de le posséder. Or, comme Marie possédait la foi à un degré si éminent, elle était aussi tellement affermie dans l'espérance, qu'elle pouvait dire avec encore plus de droit que David : *J'ai mis en Dieu mon espérance je ne craindrai rien, quoi que me fasse la chair!* (Ps. 55. 5.) Comme nous le rapporte l'Evangile, Marie eut à subir les plus rudes persécutions; mais elle ne fut jamais pusillanime, parce que l'espérance la soutenait. Pour obéir aux ordres de l'empereur Auguste, elle se met en route pour Béthléem avec Joseph et s'y fait inscrire. Le jour baisse; il faut chercher un abri, dont elle a d'autant plus besoin que le temps de sa grossesse va à sa fin. Elle parcourt toutes les rues et demande tantôt

est in Sanctis, secunda in solo Deo et hæc triplex est scilicet : veniæ, gratiæ et gloriæ. (*Compend. theol. verit.* l 5. c 22.)

Spes est *sicut columna* quæ domum sustentat. Nam columna debet esse solida et de forti ligno ; non fragilis et vacua, ut arundo : sic spes quæ est in Deo, quia est solida et quasi de forti ligno et facit ædificium solidum. Sed spes, quæ est in mundo, est fragilis et vacua et quasi de arundine, et ideo facit ædificium ruinosum. (*Diæta salutis.* 5. 4.)

Spes est sicut *anchora*. Nam sicut anchora servat navem contra procellas fluctuum, sic spes mentem contra tentationis impulsum.

Spes est sicut *mola* Et nota, quod duæ sint molæ spirituales, scilicet timor supplicii et spes præmii. Timor est mola superior, quæ premit animam, ne evanescat per elationem. Spes est mola inferior, quæ animam sustinet, ne deficiat per desperationem. Istas duas molas debet pœnitens conjungere sicut David, qui dicebat : *Ab altitudine diei*, scilicet a die judicii, *timebo;* ecce mola superior. Unde una sine altera non valet. Et ideo in figura hujus dicitur : *Non accipies loco pignoris inferiorem et superiorem molam*, i. e., spem et timorem non subtrahas peccatori. Et inter duas molas sit optima molitura tritici, i. e., perfecta contritio peccati. (*Ibid.*)

In alto *gradu spei* est, qui exspectat æternam beatitudinem ex operibus misericordiæ et justitiæ, in quibus se diu exercuit. In altiori est qui expectat eam ex passione Christi, qui nobis eam promeruit. In altissimo, qui exspectat eam ex mera bonitate et misericordia Dei, qui nos ad ipsam creavit. (*De grad. virt.* 27.)

Voyez ce que dit saint Bonaventure sur la Charité. Invocation XXIX.

ici, tantôt là un asile qui lui est refusé pertout. Il fait nuit; tout le monde se délasse : seuls Marie et Joseph sont sans abri. Renvoyés partout, ils se voient obligés de diriger leurs pas vers une étable qui se trouve en dehors de la ville et s'y casent de leur mieux. C'est là même que Marie met au monde son divin Enfant et, n'ayant pas d'autre berceau, elle doit le coucher dans une crèche. Comment se conduit Marie à cette occasion? Se plaint-elle? Perd-elle le courage ou la confiance? Oh! non; elle se résigne et porte tranquillement ces dures épreuves; car elle n'ignore pas que toutes choses tournent pour le bien de ceux qui craignent Dieu. Bientôt après la naissance de l'Enfant divin, Joseph lui fait part du message de l'Ange, d'après lequel ils devaient, sans tarder, fuir vers l'Egypte, vu que le roi Hérode menaçait la vie même de l'Enfant. Ici, encore une fois, Marie donne la plus belle preuve de sa confiance en Dieu : elle ne tarde pas un instant de se mettre en route; elle ne fait attention à aucune fatigue, à aucun danger; elle met en Dieu son espérance et dit avec le roi-prophète : *Mon cœur est prêt et il espère dans le Seigneur*. (Ps. 111. 7.) Voyons la Mère de Dieu aux noces de Cana. Du moment où elle s'aperçoit que le vin va faire défaut aux époux, elle s'adresse à Jésus, en lui disant : « Ils n'ont plus de vin! » Jésus paraît lui répondre sévèrement en disant : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Malgré cette réponse, de laquelle il semblait résulter qu'elle ne serait pas exaucée, elle ne perd pas confiance; bien au contraire; car elle va dire aux serviteurs de faire seulement ce que son Fils dirait; car elle espérait avec assurance qu'il lui accorderait la faveur demandée. Aussi ne fut-elle pas trompée; car Jésus fit son premier miracle et changea l'eau en un vin délicieux. (Joan. 2. 1-12.) Enfin considérons la Vierge au pied de la croix. Les douleurs que souffre Jésus sont inexprimables; il rend le dernier soupir dans l'abandonnement le plus complet. La vue du Fils mourant fut pour la Mère, comme si un glaive à deux tranchants la perforait, oui, comme si le ciel et la terre s'effondraient sur elle et l'écrasaient;

mais elle reste debout. Et pourquoi? Pourquoi ne tombe-t-elle pas en défaillance? Parce que l'espérance la soutient. Mon Fils, se dit-elle, meurt, il est vrai, dans les douleurs les plus violentes; mais, en mourant, il triomphe sur la mort et sur Satan: il ressuscitera puissant et glorieux; il règnera au ciel et sur la terre; je le posséderai de nouveau et dès lors rien ne me séparera plus de lui : *Cette espérance repose dans ma poitrine.* (Job. 19. 27.)

Vous pouvez espérer le ciel et les grâces nécessaires pour obtenir le pardon et pour faire le bien, car Dieu vous a promis tout cela avec certitude. Mais faites aussi, de votre côté, ce qui est nécessaire pour obtenir ce qui fait l'objet de votre espérance. Espérer le ciel et marcher sur le chemin de l'enfer serait le plus grand des aveuglements. Si vous avez péché, convertissez-vous et faites de dignes fruits de pénitence : ce n'est qu'à cette condition que vous pourrez espérer le pardon et le ciel. Faites ce qui est en vous; Dieu, de son côté, fera ce qui est en Lui. Craignez et espérez à la fois. Craignez parce que vous êtes bien faibles et vacillants et que vous pouvez, à tout moment, tomber dans le péché; espérez, parce que Dieu n'abandonne jamais ceux qui veulent sincèrement leur salut. Craignez pour ne pas devenir légers et présomptueux; espérez pour ne pas devenir pusillanimes et désespérez. La crainte et l'espérance sont les deux pieds, sur lesquels vous devez marcher en montant le sentier ardu qui conduit au ciel. Espérez en Dieu, même dans les choses temporelles; mais gardez-vous ici de vouloir lui dicter ce qu'il doit faire. Suivez avec bonne volonté la route que sa Sagesse vous a tracée, fût-ce même le chemin de la croix : à la fin tout sera redressé.

III. *Vase spirituel, priez pour nous.* Marie mérite surtout ce titre, parce qu'elle était remplie de *charité envers Dieu et le prochain.* Son cœur n'était partagé par aucune créature, mais il appartenait à Dieu seul. Parce qu'elle savait que la preuve la plus certaine de l'amour est de souffrir pour celui que l'on aime, chaque occasion où elle pouvait souffrir quelque chose pour

l'amour de Dieu, lui était agréable. Et comme l'amour tend sans cesse à s'unir avec l'objet aimé, son âme était continuellement unie à Dieu, au moyen de la prière et de la méditation. Elle n'était pas moins animée du plus vif amour envers le prochain. Elle aimait tous les hommes, et, comme son Fils, elle ne désirait rien tant que le salut de tous. Et comme l'amour ne périt jamais, Marie se montra dans tous les temps, envers les hommes, comme la plus aimable des mères et leur obtint des grâces de toutes sortes.

La révolution française du dernier siècle a fait un grand nombre de martyrs qui marchèrent à la mort avec une assurance admirable. Je nommerai ici toute une famille de paysans qui fut conduite au supplice pour avoir donné asile à un prêtre. Ces braves gens habitaient une ferme près de Laval et se nommaient Chadaigne. La ferme fut pillée, le bétail fut emporté et le fermier emmené en prison à Laval, en compagnie du prêtre qu'il avait hébergé. Sa sœur et sa fille furent également écrouées. Ces braves gens, qui avaient toujours eu une grande dévotion envers la sainte Vierge, se jugèrent heureux de pouvoir souffrir quelque chose pour Jésus-Christ et la perspective de la mort elle-même ne pouvait leur ravir la sérénité de l'âme. Lorsqu'ils comparurent devant le tribunal, les juges firent mettre de côté la sœur du paysan, attendu qu'elle n'avait été que pensionnaire chez son frère. Mais l'un d'eux s'écria : « Elle a l'air fanatique, qu'elle avance ! — Vas-tu prêter le serment, citoyenne? — Je ne prête pas de serment, dit-elle, je veux la liberté ou la mort ! »

Tous les trois avaient communié, ce jour-là, pendant la messe célébrée par le prêtre qu'ils avaient recueilli ; c'est là qu'ils avaient obtenu le courage nécessaire. Lorsqu'on demanda au paysan pourquoi il avait protégé le prêtre, il répondit : « Ecoutez, citoyens, aussitôt que je sus qu'il y avait là un prêtre, je sortis de mon lit pour le lui donner ! — Veux-tu prêter serment? » demanda le juge qui présidait. « Pas de serment, conduisez-moi à la guillotine ! » telle fut la réponse

du paysan. Et tous les quatre, y compris le prêtre, furent condamnés à mort. Lorsqu'ils quittèrent la salle, le fermier entonna un cantique d'allégresse. Lorsqu'on lui coupait les cheveux, il dit au prêtre : « J'ai encore quelque chose qui me pèse, » et il se confessa. « Allez en paix, mon ami, dit l'ecclésiastique, vous mourez martyr de la charité !... » Le paysan monta le premier sur l'échafaud ; après lui vint sa fille Louise, âgée de trente ans. Lorsqu'on l'attachait à la planche déjà rougie du sang de son père, elle leva les yeux vers le ciel et on l'entendit répéter : « Jésus, Jésus ! » Le couperet tomba et l'héroïque vierge alla continuer sa prière dans le ciel. La sœur du paysan, âgée de cinquante-quatre ans, mourut ensuite de la même manière, en chantant un cantique de confiance envers Marie. Le prêtre fut réservé à verser son sang le dernier.

C'est ainsi que la sainte Mère de Dieu a obtenu à cette famille chrétienne la plus belle des couronnes, celle du martyre. Oh ! demandons-lui, à notre tour, le courage et la fermeté de confesser partout notre foi catholique. C'est là un devoir que nous imposent également l'amour envers Dieu et envers le prochain ; Dieu mérite, de notre part, tous les sacrifices, même celui de la vie, et nous devons à notre prochain le bon exemple. Laissez passer les moqueries de l'impiété et ne craignez que Dieu seul qui, un jour, aura à vous juger : « C'est trop peu, dit saint Augustin, d'avoir Jésus dans son cœur et de ne pas vouloir le confesser par crainte des moqueries des hommes. »

Marie délivre d'un grand danger.

Les habitants de Lyon furent témoins, il y a quelques années, d'un fait qui redoubla leur confiance en Marie. Un homme travaillait dans un bateau, au moment où, à la suite d'un hiver rigoureux, les glaces de la Saône se brisaient, et que, partagées en blocs énormes, elles entraînaient avec impétuosité tout ce qui n'était pas fortement amarré. Ayant vu quelques personnes en danger sur les glaces, il vole à leur secours ; il parvient à les

mettre en sûreté, mais il est lui-même victime de son dévoûment : emporté par un monceau de glaces, il n'est bientôt plus de salut pour lui ; il suit le cours de l'eau avec une rapidité effrayante ; déjà il a traversé une partie de la ville ; en vain on cherche à le sauver, en vain on veut arriver à lui : les glaces repoussent et brisent tout. On frémit du danger qu'il court ; encore un instant, et il aura disparu pour jamais. Mais non, dans sa détresse, il a aperçu Fourvières, et soudain il s'est mis à genoux et a tendu les bras vers Marie !... Tous ceux qui le voient, à genoux aussi sur les deux rives de la Saône, sollicitent sa délivrance ; on donne la bénédiction pour lui dans une église voisine. C'en était assez : Marie, l'étoile de la mer, protége, à travers mille écueils, une frêle embarcation qui arrive au malheureux dont la dernière heure allait sonner, le reçoit, le conduit au rivage, et bientôt il gravit la montagne de Fourvières, pour porter à Notre-Dame les témoignages de sa reconnaissance.

TRENTE-TROISIÈME INVOCATION.

Marie, vase honorable, parce qu'elle est la Mère de Dieu, qu'elle est pleine de grâces ; nous devons donc l'honorer. *Exemple :* Profanateur puni.

Vase honorabile, ora pro nobis. Vase honorable, priez pour nous.

1. *Vase honorable*[1], *priez pour nous.* Nous avons de bonnes raisons pour donner ce titre à la sainte Vierge ; la première est

(1) *Vase honorable*, c'est-à-dire, digne d'honneur ; vase précieux, vase digne de notre estime, vase estimé de Dieu même, parce que son prix est grand. Ce vase d'élection est honorable, parce qu'il est spirituel, parce

parce qu'elle est Mère de Dieu. Comme telle elle est honorable, c'est-à-dire, vénérable par-dessus toutes les créatures. Nous considérons comme dignes d'honneur tout ce qui a été en rapport d'union avec Jésus-Christ. Tous les ans, des milliers de pèlerins se rendent en Terre-Sainte, pour visiter les lieux sanctifiés par la présence du divin Rédempteur et ils y prient remplis de respect et de dévotion. La croix nous est vénérable, car Jésus-Christ y est mort et une petite parcelle de la vraie croix est pour nous un véritable trésor que nous enchâssons dans de l'or et de l'argent. Nous témoignons de notre vénération même à des copies de cette vraie croix, aux crucifix que nous avons dans nos églises, dans nos maisons, sur nos places publiques, parce qu'ils nous rappellent Jésus crucifié. A plus forte raison devons-nous considérer comme vénérables et dignes d'honneur nos tabernacles, dans lesquels se conservent les saintes hosties ! Selon les prescriptions de l'Eglise, les tabernacles doivent être ornés aussi bien qu'il est possible ; il n'est pas permis d'y conserver d'autres objets, pas même les saintes huiles ; il n'est pas non plus permis de placer immédiatement au-dessus du tabernacle une image ; une lumière doit brûler continuellement devant, pour que les fidèles reconnaissent que Jésus-Christ y est présent dans le Saint-Sacrement, qu'ils se prosternent devant lui et lui témoignent leur plus profond respect.

qu'il est rempli d'une insigne dévotion. Cette vérité que Marie est digne des plus grands honneurs, est placée entre les deux preuves qui nous la démontrent. Un vase matériel ne mérite aucun honneur, mais un vase animé par la grâce de Dieu et rempli d'une dévotion ardente et constante mérite que nous lui offrions nos hommages.

On peut dire aussi que le *corps virginal* de Marie fut un vase honorable, selon cette expression de l'Apôtre : *Gardez vos vases dans la pureté*, c'est-à-dire vos corps, parce que Dieu forma le corps du sang de la Vierge immaculée. Et en effet le corps de Marie fut comme un vase sacré, dans lequel fut préparée la Victime du grand sacrifice qui devait se consommer sur le Calvaire. C'est pour honorer ce vase précieux que Dieu le délivra de la corruption du tombeau et l'éleva au ciel avant la résurrection commune. (*Mgr Malou.*)

Que Marie doit donc être vénérable, elle qui a, avec Jésus-Christ, des rapports plus intimes qu'il ne soit donné à aucune créature dans le ciel et sur la terre ! Elle est un tabernacle vivant de Dieu, car Jésus, le Fils de Dieu, a résidé, pendant neuf mois, dans son chaste sein, il s'est reposé sur ses bras, il s'est nourri de son lait. Oui, elle est infiniment plus qu'un tabernacle; car le Fils de Dieu n'a pas seulement habité en elle, mais il s'est fait homme dans son sein; elle est sa Mère. Que peut-on se représenter de plus grand, de plus sublime, de plus prodigieux? Où y a-t-il une créature qui mérite d'être honorée comme Marie, la Mère de Dieu? C'est pourquoi nous voyons les saints Pères et les maîtres de la vie spirituelle épris d'étonnement en méditant la Maternité divine de Marie, au point qu'ils ne trouvent pas de paroles pour exprimer leur respect. « La sainte Vierge, dit saint Pierre Chrysologue, est vraiment bénie, car elle est plus grande que le ciel, plus forte que la terre, plus sublime que tous les êtres créés, parce qu'elle a conçu Celui qui a fait et qui gouverne le monde et nourri Celui qui conserve la vie à tout ce qui vit. Le cardinal Hugo dit : « Il n'y a pas de peuple, de condition qui n'ait coopéré à la réalisation des paroles prophétiques ! Et voilà que maintenant toutes les nations m'appelleront bienheureuse. Juifs et païens, grecs et barbares, hommes et femmes, grands et petits, riches et pauvres ont béni, ont invoqué Marie. Le ciel et la terre, les anges et les hommes ont lutté dans leur vénération. Tous les habitants du ciel lui rendent hommage, à cause de sa sublime dignité et de sa félicité inénarrable ; tous les hommes sur la terre mettent en elle, après Dieu, leur plus grande confiance et les âmes fidèles, qui ont encore à souffrir pour les restes de leurs péchés dans les flammes du Purgatoire, soupirent après elle. Elle est l'ornement de la Jérusalem céleste, la joie et l'allégresse du peuple fidèle et l'honneur du genre humain. »

Faisons un retour sur nous et rappelons-nous que notre corps et notre âme sont l'un et l'autre des vases honorables. Votre âme est vénérable par le baptême qui l'a purifiée et sanctifiée,

qui lui a infusé sa grâce et qui l'a transformée en une image de Dieu. Ne la profanez donc pas par le péché. Le Saint-Esprit y habite ; de grâce, n'en faites pas la demeure du démon. Votre corps est un vase vénérable ; car lui aussi est sanctifié et c'est dans ce corps que vous recevez, à la sainte communion, le corps et le sang de Jésus-Christ pour la nourriture de vos âmes. Oh ! gardez-vous de l'impureté ; ne faites, ne permettez sur votre corps rien de ce que ternit la belle vertu....

II. *Vase honorable, priez pour nous.* Marie est un vase vénérable pour la raison que son âme a été, comme un vase, remplie de toutes les grâces : *gratia plena.* On distingue trois sortes de grâces : la grâce sanctifiante, la grâce gratuite (*gratis data*) et la grâce actuelle. La *grâce sanctifiante* qui justifie l'homme, le sanctifie, en fait un enfant de Dieu et un héritier du ciel. L'homme reçoit en premier lieu cette grâce dans le Baptême ; s'il vient à la perdre en commettant un péché mortel, il faut la récupérer dans le saint sacrement de Pénitence. La grâce sanctifiante fut donnée à Marie dès le premier instant de son existence, lorsqu'elle fut conçue sans la tache originelle. Elle conserva toujours intacte cette grâce qui lui fut donnée au moment de sa conception et elle resta toujours sainte, un enfant de la grâce. Mais elle reçut la grâce sanctifiante à un degré bien plus haut que tous les autres hommes, même que tous les anges du ciel ; son âme fut entièrement remplie de cette grâce. C'est pourquoi aussi saint Jérôme dit : « La grâce est accordée aux autres créatures, pour ainsi dire, partiellement ; mais toute la plénitude de grâces s'est répandue sur Marie. » La cause en est bien claire. Puisque Marie a été élevée au-dessus des anges et des hommes par sa dignité de Mère de Dieu, il était convenable que Dieu lui communiquât une mesure plus remplie qu'à tous les anges et qu'aux hommes. C'est ainsi que Marie, n'étant encore qu'une enfant, que dis-je ? dès le moment de sa conception, surpassa en sainteté les anges et les saints. Mais elle a encore augmenté ces grâces pendant sa vie terrestre, et cela dans une mesure plus grande que ne l'ait fait aucun autre saint.

Il ne se passait pas de jour, pas d'heure, pas d'instant, où elle n'acquît de nouveaux mérites. Quand même sa main reposait, et que sa bouche ne chantait pas la gloire de Dieu, son cœur était toujours actif; elle renouvelait sans cesse des actes de foi, d'espérance, d'humilité, d'obéissance, de patience et de charité. De cette manière, Marie augmentait la grâce sanctifiante jusqu'à l'infini, de sorte que la grâce ressemble en elle à l'Océan, qui, sans être incommensurable, ne peut être mesuré par personne.

Les *grâces gratuites* sont données à certains hommes, non tant pour faire leur salut que pour travailler à celui des autres. Les dons des miracles, de prophétie, du discernement des esprits, des langues et autres semblables doivent être classées parmi ces grâces qui ont été données, par exemple, aux apôtres et à beaucoup d'autres saints et qui sont encore données parfois, de nos jours, surtout à ceux qui travaillent à la conversion des infidèles ou des pécheurs. Marie a reçu également la plénitude de ces *charismes*. Pour être court, je ne citerai comme preuve que l'infinité de miracles que Dieu a opérés par l'entremise de Marie pendant dix-huit siècles. Où est l'ange, où est le saint dont l'histoire ecclésiastique rapporte tant de faits surnaturels que de la très-sainte Vierge? Ce n'est peut-être pas exagérer de prétendre qu'il s'est fait plus de miracles par Marie que par tous les anges et les saints ensemble.

La *grâce actuelle*, enfin, consiste en ce que Dieu illumine notre intelligence et meut notre volonté pour éviter le mal, pour vouloir et pratiquer le bien. Il n'y a pas de doute que Dieu ait aussi accordé cette grâce à Marie, et cela avec une mesure bien plus grande qu'aux restes des hommes. Comme Mère de Dieu, la sainte Vierge devait surpasser tous les saints en sainteté et en mérites; elle devait devenir la Reine de tous les anges et de tous les saints et, pour cela, il lui fallait une grande abondance de ces grâces. Marie devait, pendant sa vie, ne pas commettre le moindre péché véniel; elle devait conserver la grâce première jusqu'à son dernier soupir. Mais pour cela, il lui fallait des

grâces extraordinaires, parce qu'au moyen des grâces ordinaires, on ne peut pas (ainsi que l'enseigne l'Eglise) éviter, pendant toute sa vie, jusqu'au moindre péché véniel. Enfin Marie usa avec la plus grande fidélité de chacune des grâces qui lui fut communiquée. Or, il est certain que Dieu enrichit de grâces dans la même mesure que l'homme en profite. Il en résulte que Marie a dû recevoir beaucoup plus de grâces actuelles et des grâces plus grandes, que tout le reste des hommes. C'est donc avec raison que, de ce point de vue encore, nous la nommons un vase honorable, parce que Dieu l'a remplie de grâces.

La grâce de Dieu est le plus grand des trésors ; en être privé est le plus affreux des malheurs. Oh ! évitez, évitez le péché mortel qui tue la grâce dans votre âme. Plutôt perdre la faveur des hommes, sa réputation, son emploi, sa fortune, sa santé et sa vie même que la grâce sanctifiante qui nous rend amis de Dieu. Nous aurons aussi à rendre compte à Dieu de toutes les grâces actuelles qu'il nous a données. Employons-les donc à l'avenir pour éviter le mal, pour combattre les tentations, avancer dans le bien, nous enrichir de mérites et persévérer dans le bien jusqu'à la fin.

III. *Vase honorable, priez pour nous.* Si Marie est un vase honorable, il s'ensuit que nous devons l'honorer. Malheur à ceux qui seraient assez aveugles et insensibles, pour lui refuser la vénération qui lui est due ou même la déshonorer ; la colère céleste ne manquerait pas de les atteindre et ils porteraient sur le front le flétrissant cachet da la réprobation. Et puis, comment Jésus-Christ pourrait-il laisser impunie l'impudence sacrilége de celui qui déshonorerait sa sainte Mère ? L'histoire suivante est propre à montrer à quoi s'expose le contempteur de la sainte Vierge.

La petite ville de Neuville possède une belle église qui a été érigée par Camille, archevêque et gouverneur de Lyon en 1680. Cette église, dédiée à la sainte Vierge, a été embellie par ses héritiers. Il s'y trouve une belle statue représentant l'Assomption. L'impiété, qui tenait le haut du pavé dans les mauvais

jours de 1793, ne pouvait laisser intact ce chef-d'œuvre. Une horde de gens sans religion entra dans l'église, brisa avec un zèle satanique tout ce qui s'y trouvait rappelant Jésus-Christ ou sa religion. Restait encore à détruire la statue de la Mère de Dieu, qui était trop élevée pour qu'on pût l'atteindre. On va chercher une échelle et l'un des plus téméraires, armé d'une hache, y monte pour détrôner la Vierge qui avait, jusque-là, protégé la ville et attiré bien des grâces sur les habitants. Il lance sa hache d'une main et appuie l'autre sur la trompette d'un ange qui se trouvait au pied de la Vierge. Déjà ses amis applaudissaient à la chute de la statue qui ne pouvait manquer de céder aux coups d'un bras vigoureux. Mais, au moment où le coup va partir, la trompette, sur laquelle il s'appuie, se brise ; il tombe sur l'autel et se casse l'épine dorsale. Ses amis s'enfuient et, encore aujourd'hui, l'image de la Vierge est le plus bel ornement de l'église de Neuville. Quant au malheureux, il mourut, trois jours après cet événement, dans les douleurs les plus horribles et dans le désespoir.

Je le sais, il n'est personne parmi vous qui ait le moindre sentiment de haine contre la sainte Vierge. Mais n'y en a-t-il pas qui sont languissants et froids dans son service? S'il en est ainsi, qu'ils se réveillent de leur sommeil, qu'ils déposent leur tiédeur, pour honorer de nouveau Celle qui mérite le plus d'honneurs après Dieu! Vénérons-la tous les jours par nos prières; solennisons ses fêtes par nos pratiques de dévotion; faisons, aussi souvent que nous le pouvons, quelque bonne œuvre en l'honneur de Marie. Soyez portés pour son honneur et inspirez à d'autres les mêmes sentiments de respect et d'amour qui vous animent vous-mêmes, et la sainte Vierge se montrera reconnaissante : elle vous sera une bonne mère pendant la vie, à l'heure de la mort, et elle continuera de l'être pendant l'éternité.

Zèle de Philippe III, roi d'Espagne, pour la gloire de la sainte Vierge.

L'an 1614, quelques personnes s'étant exprimées fort librement sur l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, Philippe III, roi d'Espagne, crut devoir employer, en cette occasion, toute son autorité pour empêcher, à l'avenir, de semblables discours. Il envoya, à cet effet, un ambassadeur à Rome, avec des lettres très-pressantes au Pape et aux cardinaux, et par lesquelles il demandait avec instance à Sa Sainteté de se déclarer en faveur de l'Immaculée-Conception. Paul V, qui gouvernait alors l'Eglise, pressé par les fréquentes sollicitations de ce prince, donna, le 31 août 1617, une bulle par laquelle il défendit, sous de grièves peines, d'avancer rien, ni dans les prédications, ni dans aucun acte public, qui pût favoriser l'opinion contraire à l'Immaculée-Conception. Cette bulle ayant été reçue à Madrid, le 6 octobre, ce ne fut par toute l'Espagne que réjouissances, feux de joie, jusqu'au 8 décembre, jour de la fête de la Conception de la sainte Vierge Marie. Quelque glorieuse que fût à la Reine du ciel la nouvelle bulle, elle ne contenta pas cependant le zèle du roi catholique. C'est pourquoi il envoya une seconde ambassade à Sa Sainteté, ayant fait choix pour cela du duc d'Albuquerque, vice-roi de Catalogne et de Carthagène. Pendant que ces ambassadeurs agissaient à Rome, le roi, qui n'avait rien de plus à cœur que de voir une décision précise de l'Eglise en faveur de l'Immaculée-Conception, écrivit à Jacques de Guzman, patriarche des Indes, de lui envoyer les règles de la confrérie de l'Immaculée-Conception, instituée par Charles-Quint à Séville, résolu de l'établir à Madrid, ce qu'en effet il exécuta. A son exemple, tous les princes et grands d'Espagne, plusieurs colléges et universités, cent quatre-vingts monastères, et plus de vingt mille personnes s'enrôlèrent dans cette confrérie, s'engageant à tenir toute leur vie le sentiment de l'Immaculée-Conception, que l'Eglise non-seulement leur

permettait d'embrasser, mais encore pour lequel elle faisait assez paraître ce qu'elle en pensait, quoiqu'elle n'en fît pas un article de foi. Pendant que ce prince pressait avec ardeur la conclusion de cette affaire, qu'il avait entreprise avec tant de zèle, résolu même d'aller à Rome pour cet effet, en cas que sa présence y fût nécessaire, il mourut, sensiblement affligé de ne l'avoir pas pu terminer; et, comme il craignait de n'avoir pas apporté assez de diligence, il enjoignit au prince son fils de ne rien épargner pour terminer une entreprise si sainte et si glorieuse à la Mère de Dieu. C'est à quoi Philippe IV donna ses premiers soins, dès qu'il fut monté sur le trône, envoyant à Rome le comte de Monterey, avec des lettres très-pressantes pour le pape Grégoire XV, qui avait succédé à Paul V; et, s'il ne put obtenir de Sa Sainteté une décision telle qu'il la souhaitait, il eut du moins la consolation d'en recevoir une nouvelle bulle, le 24 mai 1612, par laquelle le Souverain-Pontife défend de parler, non-seulement dans les prédications et les leçons publiques, en faveur de l'opinion contraire à l'Immaculée-Conception, mais encore de la soutenir dans les entretiens particuliers.

TRENTE-QUATRIÈME INVOCATION.

Ce que c'est que la dévotion : dévoûment de l'âme et du corps. Il se manifeste par l'amour de la prière intérieure et orale. *Exemple :* Marie protége l'innocence.

Vas insigne devotionis, ora pro nobis. Vase insigne de dévotion, priez pour nous.

Vase insigne de dévotion, priez pour nous. Saint Thomas d'Aquin définit la *dévotion :* la promptitude à faire en toutes

choses la volonté de Dieu. Quiconque aime Dieu de tout son cœur et qui accomplit en tout avec joie sa sainte volonté, mérite d'être appelé dévot. Tel était David qui disait : *Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt* (Ps. 56. 8.); et ailleurs encore : *Ma part, ô Seigneur, est de garder votre loi.* (Ps. 118. 57.) C'était la dévotion qui faisait dire au jeune Samuel : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute* (Reg. 3. 10.), et à Saul terrassé sur la route de Damas : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* (Act. 9. 6.) La dévotion ne se borne pas à quelques exercices religieux ni à quelques bonnes œuvres, mais elle renferme toutes les actions qui ont trait au service de Dieu; elle fait que nous accomplissons d'un cœur allègre tout ce que nous savons lui être agréable. En invoquant donc Marie sous le titre de « Vase insigne de la dévotion, » nous voulons dire qu'elle se dévouait tout à fait à Dieu et qu'elle ne connaissait rien de plus important, qu'elle n'avait pas de bonheur plus grand que de le servir et d'agir en conformité avec sa sainte volonté. « Marie, dit saint Alphonse, est justement comparée au tournesol qui se tourne toujours vers le soleil. » Son cœur ne s'occupait que de Dieu, l'unique objet de ses désirs, de son espérance et de son amour; toute sa vie était dévouée à son service. Déjà dès sa plus tendre enfance, elle se donna elle-même en sacrifice à Dieu et n'eut d'autre intention que de vivre dans sa crainte, comme elle l'a révélé elle-même à sainte Brigitte, en disant : « Dès le commencement, aussitôt que je reconnus l'existence de Dieu, je l'aimais du fond de mon cœur et le craignis toujours, ne pensant qu'à ne l'offenser jamais ni par la moindre parole, ni par la moindre action. Marie se voua à Dieu sans réserve et pour toujours. Elle offrit à Dieu d'abord son âme comme la partie la plus noble de son être. Son intelligence s'appliqua à connaître de mieux en mieux Dieu et ses perfections; elle se servait de sa mémoire, pour se souvenir des bienfaits de Dieu; elle érigea, pour ainsi dire, dans sa volonté un autel, sur lequel le feu de l'amour divin ne cessait de brûler et de consumer des holocaustes. De la sorte

s'accomplissaient les paroles qu'elle avait dites à Elisabeth : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est en allégresse en Dieu mon Sauveur.* (Luc. 1. 46.) Mais elle offrit en sacrifice jusqu'à son corps, qu'elle voua, en même temps que ses sens et ses membres, exclusivement au service de Dieu. Ses yeux étaient presque toujours dirigés vers le ciel et fermés aux vanités du monde ; ses oreilles n'étaient attentives qu'à la voix de Dieu et à ses inspirations ; sa langue aimait avant tout à parler de Dieu et des choses divines et elle ne la souilla jamais par la moindre parole inconvenante ; ses mains ne s'occupèrent que de travaux agréables à Dieu et ses pieds marchèrent toujours sur le sentier de la vertu. En un mot : elle voua au Seigneur tout ce qu'elle était et possédait ; elle l'aimait par-dessus tout et n'eut jamais d'autre pensée que de lui appartenir pour le temps et pour l'éternité. De là vient que saint Cyrien adresse ces paroles à Dieu : Marie s'offrit à vous, Seigneur, tout entière, sans rien conserver pour elle-même ! Elle accomplit ainsi de la manière la plus parfaite le commandement : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne servirez que lui seul* (Math. 4. 10.) ; elle peut, en conséquence, être nommée avec raison un *Vase insigne de dévotion.*

Pensez-y bien, la véritable dévotion ne consiste pas dans des sensations doucereuses, des gestes pieux, des exercices religieux et grand nombre de prières, mais dans le parfait renoncement et l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu. Si vous ne vous donnez pas encore entièrement en sacrifice à Dieu, si vous agissez, au contraire, d'une manière ou de l'autre contre sa volonté, vous pouvez bien paraître dévot, mais ne l'êtes pas véritablement. Faites donc un retour sur vous-mêmes. N'entretenez-vous aucun attachement désordonné dans votre cœur? par exemple, des sentiments d'ambition, d'impureté, de colère, d'envie? d'attachement envers des personnes ou des choses dangereuses pour votre âme?

Votre corps appartient-il à Dieu? Mortifiez-vous vos yeux, vos oreilles, votre langue? N'abusez-vous jamais des membres

de votre corps pour les faire servir au péché? Suivez à l'avenir les exemples de Marie et soyez vraiment dévots, c'est-à-dire, *dévoués,* et réprimez tous ces prétendants au trône de votre cœur qui ne revient qu'à Dieu seul.

II. *Vase insigne de dévotion, priez pour nous.* La vraie dévotion se manifeste surtout par *l'amour de la prière.* C'est très-naturel. Quiconque ne trouve de joie qu'en Dieu, aime à converser avec lui, ce qui se fait précisément par la prière. Pour quiconque n'est heureux que dans le service de Dieu et dans l'accomplissement de sa volonté, il sent un véritable besoin de diriger vers lui ses pensées, de le louer, de le bénir, de lui demander pardon à cause de ses manquements, de lui donner son amour, son obéissance, de lui demander sa grâce. Nous ne devons donc pas être étonnés de ce que Marie montrait le zèle le plus ardent pour *l'oraison.* Jamais âme sur la terre, dit saint Alphonse, n'a suivi avec plus de perfection la doctrine du Sauveur lequel disait : « Qu'il faut toujours prier et ne jamais cesser. » (Luc. 18. 1.) Marie s'appliquait surtout à la prière intérieure. Et sa mère, dit l'Evangile, conservait dans son cœur toutes ces paroles de Jésus. (Luc. 2. 19.) Ses pensées étaient toujours recueillies, et il ne se passait pas d'heure, pas un instant, où elle ne pensât à Dieu ou ne dirigeât vers lui de pieuses affections. Soit qu'elle travaillât, soit qu'elle reposât, qu'elle fût seule ou en société, elle se tenait en la présence de Dieu et à chaque instant les flammes d'amour sortaient de son cœur. Quand elle pouvait trouver quelque loisir, elle s'occupait de lectures spirituelles et s'appliquait à la méditation, de sorte qu'elle s'éleva dans la vie contemplative jusqu'au plus sublime degré d'oraison. « Jamais personne, dit saint Ambroise, n'a joui d'un don de contemplation si élevé que Marie, et toute sa vie ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue extase; car ses connaissances surpassaient celles de tous les hommes, son amour s'accroissait en même temps que ses connaissances et cet amour de Dieu la consumait entièrement. Elle était embrasée d'un tel désir d'accomplir la

volonté de Dieu, qu'elle pouvait dire avec vérité, comme son divin Fils : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.* (Joan. 4. 34.)

Elle était animée d'un égal amour pour la *prière orale* et la pratiquait assidûment. Déjà comme tendre enfant, la petite Marie se rendit au Temple, afin de mieux prier et elle y vécut au milieu des vierges consacrées à Dieu jusqu'à sa quatorzième année. Là elle s'adonna surtout à la prière, comme elle l'a révélé à sainte Elisabeth, aux trois temps du jour et, même au milieu de la nuit, elle se levait pour adorer Dieu dans son temple. Etant devenue Mère de Dieu, elle continua cette vie de prières : l'Evangile nous en est garant. Saint Luc dit que, lorsque Jésus fut âgé de douze ans, Marie et Joseph se rendirent *comme de coutume* à Jérusalem. (Luc. 2. 41.) Il s'ensuit que Marie faisait tous les ans le pèlerinage de Jérusalem, pour y prier dans le Temple, quoiqu'elle ne fût nullement obligée de faire ce long et pénible voyage. Quel amour pour la prière ! Et avec quel recueillement elle se déchargeait de ses prières domestiques et journalières ! L'aube du jour ne colorait pas encore l'horizon, que Marie était déjà prosternée pour louer et remercier Dieu, pour se mettre sous sa sainte garde ! Si déjà David dit de lui-même que sept fois par jour il a annoncé les louanges du Seigneur, » (Ps. 118. 164.) qui pourrait ne pas croire que Marie ne l'ait fait plus souvent encore ? Et qui comptera les nuits que Marie a passées en prières ? Comme nous lisons dans les *Actes des Apôtres* (1. 13-14), les Apôtres se rendirent, après l'Ascension de Jésus, à Jérusalem et persévérèrent, dans la prière jusqu'au jour de la Pentecôte ; Marie se trouvait auprès d'eux. (Act. 1. 14.) Les dernières années de sa vie furent une prière non interrompue. Elle visitait souvent les lieux où son Fils avait souffert et inaugurait ainsi la dévotion du *chemin de la croix*[1]. En priant, elle quitta ce

(1) Voyez la notice sur le chemin de la croix, à la fin de la 55e invocation.

monde et son dernier soupir fut encore un effort d'amour de son cœur dévoué et embrasé de dévotion.

Priez donc, priez le matin, au soir, avant et après les repas. Priez à l'église et veillez à ce que la prière ne soit pas négligée dans votre famille. Si vous avez des domestiques, rappelez-leur aussi ce devoir et prenez soin que tous ceux qui dépendent de vous puissent assister aux offices de l'Eglise. En sauvant les âmes de vos subordonnés, vous sauverez la vôtre et n'oubliez pas que l'âme qui omet la prière se place elle-même en enfer sans que pour cela il soit besoin du secours des démons.

III. *Vase insigne de dévotion, priez pour nous.* Marie mérite d'être nommée ainsi, parce qu'elle transmet la flamme qui brûle dans son Cœur dans les âmes des fidèles et les enflamme à prier : c'est elle, en effet qui attise sur la terre l'esprit de dévotion et anime les fidèles à la prière. Que de prières se font dans les églises et les chapelles, devant les statues et les images de la sainte Vierge que nous rencontrons partout! Que de prières se font par les congrégations et les ordres religieux, aux fêtes de la Vierge, pendant le mois de Marie!... Que de fidèles reçoivent les saints sacrements en l'honneur de Marie!... Dieu soit loué, car si ces démonstrations venaient à cesser, on en ressentirait les suites désastreuses par tout le monde[1].

Mais la sainte Vierge ne manque pas non plus de faire ressentir son amour spécial et ses grâces particulières à ses ser-

(1) Notre siècle n'est si malheureux que parce qu'il ne sait plus prier. On serait épouvanté, si l'on pouvait comprendre quel abîme ouvre sous nos pas cette absence de prière. Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde. L'unique point d'appui sur lequel les hommes et les peuples ont été soulevés de la sauvagerie et de la barbarie à la vie spirituelle humaine et civilisée a été la prière. Il faut un miracle de la miséricorde, un miracle renouvelé chaque jour, pour soutenir depuis si longtemps un édifice qui manque de base et ne peut moins faire que de se ruiner chaque jour un peu davantage et de s'abîmer enfin complètement. (*L. Aubineau.*)

viteurs. L'exemple suivant pourra servir de preuve. Un jour une vierge rencontra un chef de brigands dans une partie déserte des Etats-Pontificaux. Craignant des avances de sa part, elle le pria de ne pas la déshonorer. « Ne craignez rien, dit le brigand; puisque vous me suppliez au nom de la Vierge, je ne vous demande qu'une chose : c'est que vous veuilliez prier pour moi. Et il accompagna la vierge, jusqu'à ce qu'elle fût en pleine sécurité. La nuit suivante, la sainte Vierge apparut au brigand, elle le remercia de la bonne action qu'il avait faite en vue d'elle, lui donna l'assurance qu'elle s'en souviendrait et l'en récompenserait. Quelques jours après, le même brigand fut pris et condamné à mort. La nuit qui précéda l'exécution, la sainte Vierge lui apparut de nouveau, pendant son sommeil, et lui dit : « Savez-vous qui je suis? — Il me semble, dit le brigand, que je vous ai déjà vue. — Je suis la Vierge Marie, dit l'apparition. Je suis venue pour vous récompenser de ce que vous avez fait pour moi. Vous mourrez demain avec de tels sentiments de contrition, que vous serez admis au ciel. » Lorsque le condamné s'éveilla, il ressentit une telle douleur de ses péchés, qu'il répandit un torrent de larmes et demanda un prêtre, en remerciant à haute voix la sainte Vierge. Il se confessa, raconta sa vision, en demandant qu'on la fît connaître partout. Il monta avec courage sur l'échafaud et l'on assure que son visage paraissait à tous comme celui d'un bienheureux et tous furent affermis dans la croyance que Marie avait tenu sa promesse à son égard et lui avait obtenu la grâce d'une bonne mort.

Voyez donc combien Marie est miséricordieuse envers ses dévots. Elle sauve l'innocence à une pauvre fille, elle obtient à un pauvre brigand le repentir et la grâce d'une bonne mort. O aimez, vénérez cette bonne Mère et priez-la de vous protéger pendant la vie et à l'heure de la mort. Surtout appliquez-vous à lui offrir, tous les jours, quelque mortification ou quelque service rendu au prochain. Ajoutez-y les efforts pour vous corriger de votre passion dominante. Marie vous obtiendra les grâces nécessaires, et, sous peu, vous serez libre de ces fautes.

L'événement de Pontmain, le 17 janvier 1871.

Nous empruntons les détails suivants sur cette apparition de la Mère de Dieu à la lettre pastorale, que Mgr Wicart, évêque de Laval, a adressée au clergé et aux fidèles de son diocèse, après avoir mûrement examiné les faits :

Grâces en soient rendues à Dieu, nous pouvons aujourd'hui dessiner, au moins à grands traits, la prodigieuse scène du 17 janvier et en préciser les principales circonstances.

Un seul enfant d'abord, sorti de la grange où il travaillait avec son père, « rien que pour voir le temps[1] », dit-il, puis son jeune frère, et, un peu plus tard, deux petites filles, amenées là sans avoir été averties de ce qui s'y passait, pensionnaires l'une et l'autre de l'école des Sœurs, et, comme les jeunes garçons, âgées de dix à douze ans, prétendent apercevoir dans les airs, au-dessus de la maison placée en face de la grange, une grande et belle dame, vêtue d'une longue robe bleue parsemée d'étoiles d'or, et le front ceint d'une couronne également d'or.

Aux cris de joie et d'enthousiasme des enfants, on accourt de tous côtés, et bientôt plus d'un tiers de la population de la petite bourgade, ayant à sa tête son vénérable pasteur, se trouve réuni au lieu où se racontent ces merveilles.

Dans cette foule émue, attentive, les cœurs sont partagés. S'il en est qui croient, la plupart doutent ou refusent toute croyance aux affirmations réitérées et constantes des enfants, lorsque tout à coup, pendant que se chantait le sublime cantique de l'humilité et de la foi de Marie, le *Magnificat,* une longue banderolle blanche se développe sous les pieds de la belle dame, et une invisible main y trace, en grands caractères d'or, ces mots : « Mais priez, mes enfants. » D'autres chants succèdent

(1) Toutes les citations placées entre guillemets sont empruntées aux enquêtes officielles.

au premier, et aux regards ravis des enfants apparaissent de nouvelles lettres, qu'ils épèlent et répètent vingt fois « à qui mieux et à qui plus tôt » ; et, se rangeant à la suite des autres, ces lettres achèvent la phrase commencée, en ajoutant : « Dieu vous exaucera en peu de temps. »

Un point resplendissant comme un soleil avait clos la ligne. Il semblait que tout fût fini. Mais non ; de nouveaux cris de joie éclatent parmi les enfants. C'est l'invisible main qui reprend son mystérieux travail ; et l'inscription, continuée sur une seconde ligne, se complète par ces émouvantes paroles : « Mon Fils se laisse toucher ! »

La foule étonnée, attendrie, priait en silence. Cependant une voix se fait entendre et entonne le cantique : *Mère de l'espérance*. Et soudain la belle dame, en qui toute l'assistance avait déjà salué l'auguste Mère de Dieu, élève à la hauteur de ses épaules, ses mains auparavant abaissés et étendues ; et remuant lentement les doigts, elle regardait les enfants avec un sourire d'une incomparable douceur.

Mais un peu plus tard, quel contraste inattendu ! On avait entonné le cantique :

Mon doux Jésus, enfin voici le temps
De pardonner à nos cœurs pénitents,

et un nuage de tristesse couvrait les traits de la belle dame. Elle tenait entre ses mains, en avant de sa poitrine, une croix rouge, portant un Christ également rouge, et surmontée d'un écriteau blanc sur lequel se détachait, en lettres rouges, le nom de Jésus-Christ. Et en même temps elle remuait les lèvres et semblait prier.

C'était la dernière grande phase de l'événement, et tandis que, sur la demande de M. le curé, on récitait la prière du soir, une sorte de linge blanc, partant des pieds de la dame et montant lentement, finit par la couvrir tout entière. La couronne, restée seule un moment, disparut à son tour ; l'apparition était finie. Elle avait duré près de trois heures.

Voilà, le fait avec ses détails essentiels, le fait tel qu'il a été raconté par les quatre enfants privilégiés de Pontmain, tel aussi qu il résulte des constations juridiques que nous avons ordonnées et dirigées avec tout le soin et la sollicitude que réclamait l'importance de la cause ..

TRENTE-CINQUIÈME INVOCATION.

Comme la rose, Marie a *ses épines :* les souffrances ; *ses feuilles vertes,* l'espérance ; *ses fleurs :* la charité et la candeur virginale. *Exemple :* Innocence protégée.

Rosa mystica, ora pro nobis. Rose mystérieuse, priez pour nous.

1. *Rose mysterieuse, priez pour nous.* Nous trouvons en Marie, dans un sens spirituel, ce que nous remarquons aux roses : *des épines aiguës, des feuilles vertes et des fleurs odoriférantes.* Une vieille légende dit que :

Lorsque nos premiers parents étaient encore dans l'état d'innocence, il y avait déjà des roses, et qu'elles étaient sans épines, mais que, depuis le péché, on n'en trouva plus qui n'eût ses épines. Pris dans un sens spirituel, ce conte est vrai : car aussi longtemps que les hommes vécurent dans l'innocence, ils n'étaient sujet à aucune souffrance ; c'est le péché qui a apporté les maux dans le monde. Les épines sont donc le symbole des souffrances et des peines de la vie. Dans ce sens, nous pouvons aussi comparer Marie à une rose ; car, nonobstant son innocence et sa sainteté, elle n'en a pas moins dû passer par les souffrances[1]. Je ne parlerai pas des souffrances ordinaires, auxquelles

(1) *La Mère de Dieu est un idéal de souffrance.* On dirait que Dieu s'est plu à inventer des trésors de douleurs pour celle qu'il a accablée de

Marie fut sujette comme le reste des hommes ; je ne citerai que les angoisses qu'elle eut à souffrir en sa qualité de Mère de Dieu. A peine l'enfant est-il né, que le cruel Hérode veut déjà le faire mourir. Que son cœur a dû souffrir, lorsque Joseph lui dit : « Hérode attente à la vie de l'enfant ; enfuyons-nous sans retard vers l'Egypte. » (Math. I. 13.) Que de souffrances sur la route et en Egypte même ! Nous lisons dans l'Evangile que Marie et Joseph se rendaient tous les ans pour la fête de Pâques à Jérusalem et qu'ils prirent l'enfant avec eux, lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans. Dieu le permettant ainsi, ils perdirent l'enfant divin et durent le chercher pendant trois jours. Quels sentiments déchirèrent le cœur de Marie ! Sa douleur fut si grande, disent les maîtres de la vie spirituelle, parce qu'elle était séparée de Jésus et qu'elle ne savait pas pourquoi Jésus

grandeurs dans sa dignité maternelle. Aux deux extrémités de la vie d'un fils, à sa naissance et à sa mort, la mère trouve au moins la consolation dans ses sympathies ; mais à la naissance de Jésus-Christ comme à sa mort, Marie a été écrasée d'angoisses. A sa naissance elle ne rencontre pas même l'abri de la mansarde du pauvre, elle est vouée à la plus rude pauvreté ; elle tendra la main sur le chemin de l'exil dans la fuite en Egypte. A Bethléem les bergers et les mages, les pauvres et les rois, saluent celui qui est la lumière et la vie, sur les genoux de sa Mère ; elle est là, à la crèche, comme elle sera au Calvaire ; la paille où gît le nouveau-né ne lui appartient pas plus que ne lui appartiendra le bois de son supplice ; elle n'a pas un linge ; pas quelques langes pour couvrir la nudité de celui qui tendit les cieux comme un pavillon. Quand elle place l'enfant Jésus dans les bras de l'humanité personnifiée dans Siméon, cette vieille expression de quarante siècles d'attente ; elle entend les promesses de la douleur qui doivent briser son Fils et déchirer son cœur.

Au pied de la croix, elle aura sa place et l'Evangile dit avec la sécheresse d'un procès-verbal : *Elle était là !* Et l'Evangile ne dit pas qu'elle était là dans les triomphes de Jésus, quand les femmes juives lui disaient : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri » (Luc. 11, 27.) à la transfiguration du Thabor, au jour que les foules allaient devant lui, portant des palmes et chantant *Hosanna.* Mais elle sera là à toutes les scènes de la passion, entendant les insultes de la populace, les outrages de la soldatesque et les impiétés ironiques des Scribes et des Pharisiens. (*Mgr Mermillod.*)

l'avait quittée. La sainte Vierge elle-même exprime ses sentiments par les mots : *Mon enfant, pourquoi nous avez-vous fait cela ? Votre père et moi vous avons cherché avec douleur.* (Luc. 2. 48.)

Marie, cette Mère aimante, a pris la part la plus intime aux persécutions et aux souffrances que le divin Sauveur a dû supporter pendant sa vie publique et elle en ressentit les douleurs plus vivement que si elle les avait eues elle-même. Voyons Marie sur le Golgotha, sous la croix de son Fils. Celui qui répand son sang sur la croix est son Fils unique, le Fils de Dieu. Où est la mère qui vit jamais mourir pareil Fils? Jésus saigne suspendu à la croix et ses douleurs n'ont pas de nom ; il est abandonné de Dieu et des hommes ; il n'est personne qui le console, personne qui lui vienne en aide pendant son agonie. Et Marie doit être témoin de pareil abandon ; elle est forcée de voir et d'entendre comment les Juifs le comblent de moqueries et d'injures, ne le laissant pas même mourir en paix ; obligée de voir comment on lui donne, dans sa soif, à boire du fiel et du vinaigre, et d'entendre crier Jésus : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* (Math. 27. 46.) elle le voit pencher la tête et expirer.... Oh! elle s'est vraiment réalisée à la lettre cette terrible prédiction : *Un glaive traversera votre âme!* (Luc. 2. 35.) Non, il n'y a jamais eu de mère qui ait tant souffert que la Mère de douleurs, laquelle, se trouvant sur le Golgotha, se sentit comme plongée dans une mer de déboires, comme si le ciel et la terre s'écroulaient pour l'écraser. Les épines n'ont donc pas manqué à cette rose mystique.

Nous voyons souffrir Marie, et nous, nous nous plaignons des petites épreuves de la vie! Sommes-nous donc meilleurs, sommes-nous plus saints que la Mère de Dieu ? O rappelons-nous le mot de Jésus : *Quiconque ne prend pas sa croix et ne me suit, n'est pas digne de moi.* (Math. 10. 38.) Le chemin qui conduit au ciel n'est pas parsemé de fleurs, mais d'épines, et ces épines sont précisément un signe indubitable que Dieu nous aime. *Le Seigneur châtie celui qu'il aime.* (Heb. 12. 6.) Remercions donc le Seigneur, lorsqu'il nous donne l'occasion de payer nos dettes

et d'embellir notre future couronne de gloire et souffrons avec patience; car nous savons que *les maux de cette vie ne peuvent être comparées avec la gloire future qui se manifestera en nous.* (Rom. 8. 18.)

II. *Rose mystérieuse, priez pour nous.* La rose nous montre également des *feuilles vertes* qui servent à l'embellir. Nous trouvons aussi dans un sens mystique, des feuilles vertes en Marie, la rose mystérieuse. Les feuilles vertes sont l'emblème de l'espérance que nous mettons en Marie; car la couleur verte est considérée partout comme le signe de l'*espérance*. Or, Marie est notre espérance. C'est ainsi que l'Eglise la désigne dans le *Salve Regina*. Evidemment elle ne l'est pas dans le même sens que Dieu. Nous mettons toute notre espérance en Dieu comme étant la source de tout bien, l'auteur et le distributeur de toutes les grâces; nous mettons notre espérance en Marie dans ce sens qu'elle peut et qu'elle veut nous obtenir de Dieu tous les biens et toutes les grâces. Comment Jésus-Christ refuserait-il d'exaucer sa Mère? Un bon fils n'écoutera-t-il pas les prières de sa mère? Et comment y répondrait-il par un refus, lui qui aime sa Mère à cause de sa sainteté, sa Mère à laquelle il est lui-même redevable des soins qu'elle lui a donnés durant sa vie terrestre? Il est certain, dit saint Alphonse, qu'aucune créature sur la terre ne peut nous obtenir autant de grâces que notre sainte Médiatrice Marie, que Dieu a honorée par ce privilége, non pas comme sa servante, mais comme sa véritable Mère. Il suffit que Marie parle pour tout obtenir. Il n'y a pas de doute non plus que Marie emploie sa puissance et son influence auprès de Dieu pour notre bien; car elle est aussi notre Mère et ne connaît pas de bonheur plus grand que de nous procurer le secours du Ciel dans tous nos besoins. De même que, parmi tous les saints, dit saint Bonaventure, Marie possède le plus grand pouvoir auprès de Dieu, de même aussi elle est notre aimable Médiatrice, qui a le plus à cœur notre salut. C'est pourquoi saint Germain exprime ainsi sa joie : « Qui donc, ô Mère de miséricorde, après votre Fils, serait plus porté pour notre salut que

vous? qui nous défendrait comme vous parmi les épreuves de la vie? Qui protége les pécheurs et qui combat, en quelque sorte, pour eux, comme vous le faites? Votre appui, ô Marie, est plus puissant et plus aimable que nous ne puissions le concevoir. »

Marie, notre espérance pendant la vie, l'est surtout aussi à l'heure de la mort. Elle nous obtient les grâces de combattre contre les ennemis du salut, qui font un dernier effort pour nous perdre en ce moment décisif; elle obtient force et courage pour les moribonds. C'est pourquoi nous terminons l'*Ave Maria*, en lui demandant de prier pour nous aussi au moment critique du trépas. Oui, même après la mort, Marie est encore notre espérance; au jugement, elle prendra notre cause en mains et elle obtiendra peut-être encore notre délivrance du purgatoire.

Mais, si la sainte Vierge doit être effectivement notre espérance, il faut que nous nous mettions en garde contre l'impénitence. Vivre à la légère et mépriser toutes les grâces du Ciel, ne pas se préoccuper de faire pénitence ni de se convertir sincèrement et vouloir espérer quand même en Marie, ce serait une présomption condamnable : Marie ne peut ni ne veut sauver des pécheurs qui ont un cœur endurci et qui ne veulent pas quitter la route du mal. Il n'y a que les pécheurs qui reconnaissent leur misère et qui sont sérieusement résolus à faire pénitence et à se convertir qui puissent et qui doivent espérer en elle. Faites donc pénitence, quittez l'occasion prochaine du péché, appliquez-vous à vous corriger des mauvaises habitudes, faites une bonne confession et ne péchez plus à l'avenir. A ces conditions, vous pouvez tout espérer de la bonté miséricordieuse de Marie. Et plus vous éviterez les péchés, même véniels, plus vous vous appliquerez à la vertu, plus aussi Marie vous couvrira de sa protection et de son amour maternel. Demandez-lui donc, tous les jours, de vous obtenir la grâce de bien vivre et de bien mourir.

III. *Rose mystérieuse, priez pour nous.* Il y a des roses rouges, il y en a de blanches. Nous aimons les unes et les autres, non-

seulement à cause de leur beauté, mais aussi à cause de leur bonne odeur. On peut comparer Marie soit aux roses rouges, à cause de sa charité, soit aux roses blanches à cause de sa *pureté virginale. Marie est un chef-d'œuvre de pureté,* comme elle est un idéal de grandeur : Conception immaculée, naissance sans souillure, vie sans tache, mort sans douleur, assomption triomphale, couronnement glorieux; il ne doit y avoir aucune dissonance dans cette auréole de priviléges et de mystères angéliques qui conviennent à la Mère du Roi des anges. Relativement à sa charité, saint Alphonse en parle ainsi : « Dieu, qui est la charité même, apparut sur la terre pour allumer en nous le feu de la charité, mais il n'a enflammé le cœur de personne d'une ardeur si grande que celui de Marie, sa sainte Mère; car, étant libre de toute attache aux choses de la terre, elle était aussi plus susceptible d'être embrasée de cet amour sacré. » Elle seule accomplit sans la moindre imperfection le grand précepte de la charité et, selon Richard, les Séraphins eux-mêmes auraient pu descendre du ciel, pour apprendre du cœur aimant de Marie comment on doit aimer Dieu. De la sorte, la sainte Vierge nous apparaît comme la plus belle des roses rouges. Mais, comme rose blanche, elle ne brille pas d'un moindre éclat. Il y a eu, depuis le commencement du monde, il est vrai, bien des vierges qui ont mérité notre admiration à cause de leurs sentiments et de leur conduite vraiment chaste et virginale. Quant à Marie, elle les surpasse toutes : elle est la Reine des vierges. A ses yeux, le lys de la pureté virginale avait plus de prix que la dignité de Mère de Dieu. C'est pourquoi aussi elle aime de l'amour le plus tendre les âmes virginales, et qu'elle les prend sous sa protection toute spéciale.

Pendant les guerres sanglantes entre la France et les alliés, les habitants des Alpes quittèrent la vallée, pour ne pas être exposés aux exactions des soldats ennemis, qui détruisaient tout dans le pays et enlevaient parfois aussi les femmes et les enfants. Ces soudards inhumains les poursuivaient jusqu'aux derniers recoins. L'un d'eux eut même la cruauté de tuer un père qui

osait défendre l'honneur de sa fille. Terrifiée et suivant encore les traces de son malheureux père, qui venait de mourir pour elle, elle s'enfuit dans les montagnes. A la vue de cette vierge fugitive, les soldats la poursuivent; ils l'ont presque atteinte; en quelques instants elle sera dans leurs mains. Mais l'héroïque jeune fille vient d'arriver au sommet d'une montagne, à côté d'un abîme. Elle le mesure des yeux, se recommande à la sainte Vierge et s'y précipite. Les soldats, à leur tour saisis de terreur, s'approchent de l'endroit où la tendre jeune fille avait dû se briser; mais, ô prodige! elle est là bien portante, prosternée dans l'attitude de la prière, remerciant Dieu et sa sainte Mère de l'avoir préservée d'une manière si merveilleuse. Ce que voyant, les soldats se sentent attendris, lui demandent pardon de leurs infâmes projets et racontent à toute l'armée le fait dont ils viennent d'être témoins.

Après que la jeune fille eut spécialement rendu grâce à la sainte Vierge, elle chercha un asile dans le camp des Français qui, ayant entendu le récit de sa préservation miraculeuse, la prirent sous leur protection et résolurent d'ériger un autel à la place où la Vierge l'avait sauvée. Elle-même se voua au Seigneur. Elle vendit son patrimoine et y fit ériger un petit ermitage pour y passer sa vie dans les exercices de piété. Elle mourut en 1829 et fut enterrée, comme elle l'avait demandé, au pied de cet autel. Depuis ce temps, le peuple n'a cessé de visiter cet endroit et même d'invoquer l'*héroïne des Alpes*, morte en odeur de sainteté.

Cette jeune fille était, en quelque sorte, aussi une rose mystique; car elle aimait Dieu par-dessus toutes choses et préférait souffrir la mort la plus cruelle plutôt que de perdre sa chasteté. Oh! aimez aussi Dieu véritablement; ne vous contentez pas de quelques soupirs affectueux, mais soyez prêts à tous les sacrifices, même à celui de la vie, plutôt que de commettre un seul péché volontairement et de perdre par là la grâce de Dieu. Aimez, aimez la belle vertu et prenez soin de ne jamais rien faire, ni rien permettre qui puisse la flétrir. Et pour la conser-

ver intacte, évitez autant que possible la conversation avec le monde léger, approchez-vous souvent des sacrements et honorez tous les jours la Mère de Dieu.

Conversion d'une jeune juive.

Le célèbre Thomas de Cantipré raconte le trait suivant : « J'ai fort bien connu, dit-il, en Brabant, une religieuse Bernardine, en qui la miséricorde de Marie avait éclaté d'une façon toute particulière. Elle était née dans le Judaïsme ; mais, quoiqu'élevée par ses parents dans la haine des chrétiens, elle sentait, comme elle me le rapporta depuis, son cœur invinciblement attiré vers eux. Elle éprouvait surtout une indicible joie en entendant prononcer le nom de Marie. A l'âge de cinq ans, elle alla à la dérobée prendre du pain et des bonbons pour les distribuer aux pauvres enfants et recevoir, en récompense, un merci au nom de la Vierge. Il arriva, sur ces entrefaites, que ses parents furent obligés de se rendre de Cologne à Louvain. Rachel, c'était le nom de la jeune juive, fut envoyée à l'école de maître Régnier, fort estimé pour sa bonne méthode, et elle s'y rencontra avec des enfants de son âge, qui lui demandèrent ingénûment, pourquoi elle ne se faisait pas chrétienne. Je ne demande pas mieux, dit-elle, mais je ne sais ni ce qu'il faut faire, ni ce qu'il faut croire pour le devenir. La réponse fut redite au bon directeur, qui s'empressa de satisfaire au saint désir de son écolière. Elle ne se lassait point, quoiqu'elle n'eût encore que six ans, d'entendre parler de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Une pieuse fille du nom de Marthe l'instruisait en secret. Mais ses parents, s'étant aperçus des pensées qui la préoccupaient, résolurent de l'éloigner de Louvain et de l'envoyer au-delà du Rhin, chez des compatriotes qui détruiraient aisément, au moins ils le croyaient, les impressions chrétiennes que leur fille avait reçues. Que fera la pauvre enfant? Elle avait entendu parler d'une maison de saintes filles, située près de Louvain et nommée : « Parc des Dames. » C'est là, pensa-t-

elle, qu'il me faut chercher un asile : et, s'agenouillant, elle conjura Marie de l'aider dans son dessein. Il fallait profiter de la nuit ; car le lendemain était fixé pour le départ. Sa mère, qui se doutait de quelque chose, ne voulut pas la laisser dormir seule et la fit coucher dans sa chambre près d'elle. La jeune enfant dormait si profondément que le jour allait paraître, sans qu'elle eût réalisé son projet ; quand soudain il lui sembla voir la glorieuse Mère de Dieu revêtue d'une robe plus blanche que la neige. Elle lui dit : « Lève-toi, ma fille : il y a loin d'ici au Parc des Dames, mais voici qui te soutiendra. » En même temps elle lui tendit une tige de lis, que Rachel s'empressa de saisir. Là-dessus, elle se leva et disparut sans donner l'éveil à sa mère. Bientôt elle atteignit sa destination. On l'accueillit avec l'empressement que méritait un si généreux courage. Mais, quand sa famille apprit ce qui venait de se passer, comme elle ne manquait ni d'argent, ni de crédit, elle fit tant près des magistrats, des nobles, du clergé, de l'évêque et du pape Honorius lui-même, qu'on crut devoir déférer à ses plaintes, et l'on renvoya la cause au tribunal de l'évêque de Liége. Le précepteur Régnier fut cité à comparaître. Il en était fort alarmé. « Ne craignez rien, lui dit Rachel, j'irai moi-même. Je ne suis qu'une enfant, ils auront pitié de mon âge et de mes larmes. Ils verront dans ma conduite le doigt de Dieu et de son auguste Mère. » En effet, telle fut son éloquence que l'évêque, le chapitre et les nobles adjoints au tribunal ne purent cacher leur émotion et éclatèrent en sanglots qu'on entendit jusque hors de la salle du jugement. L'enfant de Marie avait triomphé. Le reste de sa vie fut digne d'une vocation aussi extraordinaire. Rien n'égalait la sérénité de son âme et la sainte joie dont elle était inondée. Ne recevant point des visites de sa famille, comme les autres sœurs, elle s'en consolait au pied de la statue de Marie. « Pauvre orpheline, lui disait-elle, je n'ai de mère et de sœur que vous ! »

Fille vraiment digne, s'écrie en terminant l'auteur de la *Rose sans épines,* sœur vraiment digne du lis sans tache !

TRENTE-SIXIÈME INVOCATION.

Marie est la tour de David par sa dignité et sa sainteté ; par sa résistance contre l'ennemi du salut; elle est pour nous une tour qui nous protége et nous défend contre l'ennemi. *Exemple :* Bonne mort.

Turris Davidica, ora pro nobis. Tour de David, priez pour nous.

I. *Tour de David, priez pour nous.* L'Eglise applique à Marie ces paroles des saints Cantiques : « Votre cou est comme la tour de David, qui est *couronnée de créneaux et où sont suspendus mille boucliers, armure des forts.* (Cant. 4. 4.) Ce qu'étaient les tours de David, Marie l'est dans un sens figuré et mystique. Les tours que David avait fait construire pour fortifier les murs de Jérusalem étaient élevées au-dessus de toutes les autres constructions : de leur sommet on pouvait découvrir tous les environs et observer l'ennemi. Une de ces tours, située au nord-ouest de la montagne de Sion et qui a joué un rôle important pendant les croisades, se distinguait surtout par son élévation qui était de quatre-vingts coudées juives. De même donc que cette tour dominait tous les édifices et les autres tours de Jérusalem, de même Marie, la fille de David, est suréminente aux anges et aux hommes. Si nous prenons en considération sa *dignité* et sa *sainteté,* nous devons avouer que personne au ciel ni sur la terre ne l'approche. Les saints et les anges sont les serviteurs, les amis de Dieu et c'est déjà beaucoup ; car on fait cas d'un homme qui serait le ministre ou l'ami d'un roi de ce monde. Mais combien la gloire des anges et des saints est plus grande, eux qui sont les ministres et les amis du Roi du ciel et de la terre ! Et cependant Marie est bien plus élevée en dignité, j'allais dire infiniment plus élevée ; car elle est la Mère de Dieu. Le Tout-Puissant, l'Eternel, l'Infini, Dieu lui-même a voulu prendre chair dans son sein ; en un mot, elle est sa

Mère. Que pourrait-on se représenter de plus sublime? » Marie, dit avec raison saint Thomas d'Aquin, a obtenu de Dieu une dignité, en quelque sorte, infinie en devenant la Mère de Dieu, du Bien infini et, sous ce rapport, il ne peut être *créé* rien de meilleur que Marie, comme rien ne peut exister de plus excellent que Dieu. Dites-moi où est l'ange, où est l'homme qui pourrait se mesurer avec Marie, si nous prenons en considération sa sainteté? Le palais qui sert d'habitation à un prince est sans doute plus beau que celui d'un simple bourgeois, d'un campagnard. Qui pourrait douter que Dieu ait placé à un degré plus élevé de sainteté que les anges et les saints celle qu'il choisit pour Mère à son Fils? Voyez comment les étoiles et la lune même disparaissent, quand le soleil vient à briller au firmament. Marie est ce soleil de sainteté qui n'a qu'à paraître pour éclipser tous les bienheureux et les élus. Il s'ensuit que Marie est effectivement la tour bâtie sur la montagne de Sion, laquelle, comme la tour de David, surpasse en élévation toutes les autres créatures, c'est-à-dire, en sainteté tous les anges et les saints.

Si nous voulons devenir grands devant Dieu, il faut nécessairement que nous nous abaissions à nos propres yeux : car c'est par l'échelle de l'humilité qu'on atteint la véritable grandeur : *Celui d'entre vous qui veut devenir grand doit devenir votre serviteur.* (Math. 20. 26.) Tous les saints ont été humbles et c'est pour cela qu'il sont devenus les amis de Dieu et qu'ils siégent au ciel. Marie a été la plus humble de tous les Saints : c'est pourquoi aussi Dieu a fait en elle de grandes choses, qu'il l'a choisie pour devenir la Mère de son Fils et qu'il la couronnée comme Reine du ciel. Oh! que la sainte humilité est salutaire! Aimez donc cette vertu, pratiquez-la et ne cessez de vous y perfectionner. Veillez sur vos pensées, sur vos paroles, de peur que l'amour-propre ou l'orgueil ne les empoisonne, et lorsque vous vous trouverez seuls, baisez la terre en vous humiliant et disant avec saint Ignace : « Seigneur, prenez-moi à moi-même et donnez-moi à vous! »

11. *Tour de David, priez pour nous.* La tour de David était très-forte et munie de toutes les fortifications imaginables, elle résistait même aux plus puissantes armées. En saluant Marie comme la tour de David, nous voulons dire que l'enfer lui-même ne peut rien contre elle et qu'elle en anéantit toutes les attaques. Eve, notre première mère, a été vaincue par le démon; mais la seconde, la meilleure Eve, a résisté. Il a essayé de la blesser au talon, mais elle lui a brisé la tête. Par une grâce extraordinaire, Dieu l'a préservée de la souillure du péché originel et empêché qu'elle ne devînt au premier instant de sa vie la propriété, qu'elle ne tombât sous la domination de l'ennemi [1]. C'est pourquoi Origène dit que « Marie ne fut pas atteinte du souffle du serpent vénimeux » et saint Jean Damascène « que le serpent n'eut pas d'accès auprès d'elle... » On a peine de douter que l'ennemi tentateur ne se soit approché maintes fois de la sainte Vierge, pendant sa vie terrestre; car vous savez qu'il dirige ses dards spécialement vers ceux qui se distinguent par leur sainteté et leur vertu. S'il n'a pas même craint d'attaquer Jésus-Christ lui-même, comment supposer que Marie n'ait jamais été le but vers lequel il dirigeait ses attaques? Mais la sainte Vierge se montra toujours plus forte que l'assaillant; l'ennemi attaqua toujours en vain la tour fortifiée de David. Et quelles armes employa-t-elle dans ces combats? Son Fils nous les a mises en

(1) *L'Immaculée-Conception de la sainte Vierge est contenue implicitement dans le Symbole des Apôtres.* J'y trouve ces deux articles que Dieu le Père est tout-puissant et que Jésus-Christ son Fils et son égal est né de la Vierge Marie. Cela me suffit pour y voir qu'il a préservé cette Vierge sainte du péché originel. En élevant Marie à la dignité de Mère de Dieu, Dieu a évidemment voulu dépenser toute sa puissance à faire la grandeur de Marie : *Fecit potentiam in brachio suo; fecit mihi magna qui potens est.* Le bon sens dit en effet, avec saint Thomas, que pour pouvoir faire une mère plus grande, il aurait, fallu un Fils plus grand et qu'ainsi Dieu lui-même est, en quelque sorte, la mesure de la grandeur de sa Mère. Mais si Dieu a ramassé toute sa puissance dans la création de ce merveilleux chef-d'œuvre de sa grâce, il l'a certainement préservée du péché originel, puisque cette préservation était en sa puissance. (*Aug. Nicolas.*)

mains, en disant : *Veillez et priez pour ne pas succomber dans la tentation.* (Matth. 26. 41.) De même qu'un général vigilant est toujours aux aguets, regardant des hauteurs ce qui se passe dans le camp ennemi, observant tous ses mouvements et donnant ses ordonnances à l'avenant, de même la Vierge forte, *Virago,* use de prudence, observe son propre cœur, ses sens, son entourage, en un mot tout ce qui peut lui porter quelque danger. De loin déjà elle prévoit les embûches que lui tend l'ennemi, elle les évite, là où elle ne peut pas parer à ses attaques, elle s'avance avec courage et confiance en Dieu, combat sous l'égide du Seigneur qui lui donne la force, le courage et la persévérance, et toujours la bataille du Seigneur est gagnée sur toute la ligne : Marie est la tour de David, contre l'enfer, auquel elle résiste et qu'elle anéantit. Nous aussi, nous devons être comme des tours fortifiées contre les ennemis de notre âme. Nous ne pouvons pas être sans tentations ici-bas, car *la vie de l'homme est une milice sur la terre.* (Job. 7. 1.) A vous de vaincre toutes les tentations ! Mais cela est-il en notre pouvoir ? Oui, avec la grâce d'en haut ; *Dieu est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais il donnera le succès afin que vous persévériez*[1]. (I. Cor. 10. 13.) Mais qu'avez-vous à faire pour surmonter la tentation ? Il faut, à l'imitation de Marie, veiller et prier, vous observer ; car l'ennemi se sert le plus souvent des mouvements de votre propre cœur et de vos sens pour vous attaquer. Réprimez-les donc, aussitôt que vous les

(1) Ordo *tentationis*, qui fuit in primis parentibus etiam in nobis completur Nam sicut serpens, ubi *suggessit,* mulier *delecta* est, vir comedit : sic in nobis diabolus gerit serpentis officium. Sensualitas vero, quæ in carne est, officium mulieris et ratio tenet locum viri per *consensum.* (S. Bonavent.) *Compend. theol. verit. 2. 66.*)

Tentatio est triplex. Prima est *diabolo*, vel per modum suggestionis vel per modum afflictionis. Secunda est a *mundo*, qui voluptate, vel vanitate allicit, vel persecutione frangit. Tertia est carnis, quæ per sensualitatem ac fomitem ad peccatum impellit : quibus ratio conveniens peccatum perficit. (*Ibid.*)

remarquez, de peur qu'ils ne gagnent de l'ascendant sur votre volonté et ne l'amènent au consentement. Soyez prudents dans votre conversation avec les hommes et évitez, autant que possible, les endroits, les plaisirs, les sociétés et les personnes qui peuvent être pour vous la cause de tentations dangereuses. Défiez-vous de vous-mêmes et placez toute votre confiance en Dieu ; priez avec ferveur et dites avec le Roi-Prophète : *Seigneur, veillez à ma protection et hâtez-vous de me secourir.* (Ps. 69. 2.) De la sorte vous serez vous-même, comme la bienheureuse Vierge, une tour inexpugnable contre l'enfer.

III. *Tour de David, priez pour nous.* La tour de David protégeait et donnait de la sécurité à tous ceux qui y cherchaient un asile, à cause de la solidité et de la force de ses fortifications ; Marie est pour nous cette tour : elle est un asile dans les combats que nous soutenons contre les puissances infernales. « Elle est, dit saint Bernardin, une reine même de l'enfer, la souveraine aussi du démon, puisqu'elle lui met un frein et le vainc. » Il fut révélé à sainte Brigitte que Dieu avait donné à la sainte Vierge un tel pouvoir sur les mauvais esprits que, chaque fois qu'ils attaquent un de ses serviteurs qui recourt à elle, il suffit du moindre signe de la Mère de Dieu, pour les mettre en fuite ; car ils préfèrent le double de leurs tourments à la honte d'être vaincus par Marie. C'est pourquoi saint Jean Damascène s'écrie plein de joie et de consolation : « Sainte Mère de Dieu, j'espère sans doute faire mon salut, parce que j'ai pour arme une espérance irrésistible en vous. Oui, je poursuivrai courageusement mes ennemis, chaque fois que j'aurai pour bouclier en mes mains votre appui et votre assistance. »

Le chanoine Arnold, qui vivait à Reesbach, était un fervent serviteur de la Mère de Dieu. Lorsqu'il fut proche de la mort, ayant reçu le Viatique et l'Extrême-Onction, il fit rassembler ses confrères et les pria de ne pas l'abandonner en ces moments solennels, qui paraissaient devoir être les derniers de sa vie. A peine eut-il dit ces mots, qu'il commença, en leur présence, à trembler de tous ses membres. Une sueur froide recouvrit son

visage, et, les yeux hagards, il s'écria d'une voix tremblante : « Ne voyez-vous pas là les mauvaises esprits qui veulent m'entraîner dans l'enfer? Oh! mes frères, priez pour moi la sainte Vierge, car je mets en elle toute mon espérance, par elle seule je vaincrai! » Les chanoines présents commencèrent à réciter le chapelet et, chaque fois qu'ils venaient aux paroles : « Sainte Marie, priez pour nous » le mourant s'écriait : « Répétez, répétez le nom de Marie, car hélas! je me trouve déjà devant le tribunal de Dieu. » Après un moment de repos, on l'entendit dire : « C'est vrai, j'ai commis ce péché, mais j'en ai fait pénitence! » puis, s'adressant à la bienheureuse Vierge : « O Marie, si vous me secourez, je serai libéré! » Alors les ennemis le tentèrent de nouveau; mais il se défendit au moyen de son crucifix et en prononçant le saint nom de Marie. Il passa toute la nuit dans ce combat terrible. Lorsque le jour commença, il dit en souriant et avec un calme tout céleste: « Ma Reine, mon Refuge, Marie m'a obtenu le pardon de mes péchés et le bonheur éternel. » Il sembla qu'il voyait la sainte Vierge l'invitant à le suivre : « Je viens, ma glorieuse Reine, je viens! » répondit-il en faisant des efforts pour se lever. Mais comme il ne pouvait la suivre selon le corps, ce fut son âme qui s'envola avec la Reine du ciel.

Vous mourrez un jour; car « *c'est une loi que chacun doive mourir une fois.* » (Hebr. 9. 27.) Mais quand mourrez-vous? Je n'en sais rien, ni vous non plus. « *L'homme ne connaît pas sa fin.* » (Eccl. 9. 12.) Vous pouvez mourir chaque jour, chaque heure, chaque moment : votre vie ne pend qu'à un fil. Vous ne mourrez qu'une fois. Si vous le pouviez faire deux fois, la première n'importerait pas tant; vous pourriez mieux vous y préparer pour la seconde, comme un étudiant qui, ayant été malheureux dans un examen, a plus de bonheur la seconde fois. Vous ne mourrez qu'une fois. Si vous mourez bien, votre salut est décidé pour l'éternité; mais si vous faites une mauvaise mort, vous êtes damné pour jamais. « *Que l'arbre tombe vers le midi ou le septentrion, il reste gisant à l'endroit où il est*

tombé. » (Eccle. 11. 3.) On meurt comme on a vécu; la mort est l'écho de la vie. « De cent mille hommes qui ont mal vécu, c'est à peine si un seul est jugé digne de rentrer en grâce; pensez-y, c'est l'expérience qui me l'enseigne. » Ces paroles sont de saint Jérôme. Si donc vous êtes en état de péché, hâtez-vous d'en faire sérieusement pénitence; vivez en chrétiens et honorez tous les jours la Mère de Dieu. Elle vous obtiendra, soyez-en sûrs, la grâce des grâces : celle d'une sainte et heureuse mort.

Confiance d'un enfant de Marie contre les terreurs du purgatoire.

Hyacinthe Lecudon, jeune élève du petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, dans les années 1818 et 1819, avait toujours eu pour la sainte Vierge une tendresse et une confiance vraiment filiales. Lors de l'établissement de la congrégation de Marie, il fut un des premiers qui demanda à être enrôlé sous sa bannière; peu après, il avait été nommé sacristain de sa congrégation, charge qu'il garda jusqu'à sa mort, et qui lui était précieuse à plus d'un titre; car elle lui donnait lieu de témoigner en toute manière à Marie son respect et son amour; il sacrifiait avec joie ses récréations, pour nettoyer et orner sa chapelle. Les prémices du printemps étaient pour l'autel de la sainte Vierge; s'il pouvait trouver des fleurs, il venait les déposer à ses pieds, avec la simplicité et la joie d'un enfant qui offrirait un bouquet à sa mère. Après chaque classe, chaque repas, ou tout autre exercice, il ne manquait jamais d'aller voir si tout était en ordre dans la chapelle, si la lampe était en bon état. Le jour où il fut atteint de la maladie qui l'enleva à l'âge de seize ans, avant de se mettre entre les mains de l'infirmier, il alla à la chapelle de Marie prendre congé de cette mère de miséricorde, lui recommanda son passage à une autre vie, et ne voulut la quitter qu'après lui avoir rendu un dernier office, en frottant le marchepied de son autel. Cet

amour si tendre du jeune Hyacinthe pour Marie fut récompensé par une grande confiance qu'il ne passerait même pas par les flammes du purgatoire. Comme il avait eu une crise qui avait semblé devoir être la dernière, un des maîtres lui demanda s'il avait eu peur de la mort. « Non, reprit-il, je souffrais beaucoup, et je pensais que ce devait être là mon purgatoire. » Puis, en parlant des flammes de ce lieu de douleurs à ses amis : « Je mériterais bien, disait-il, d'y être précipité; mais, ajouta-t-il, en montrant l'image de la sainte Vierge qui était sous ses yeux, la bonne Mère.... ah ! elle est si bonne qu'elle me fera sauter par-dessus. » Ses amis, tout affligés qu'ils étaient, ne purent s'empêcher de rire de cette saillie, si digne d'ailleurs d'un enfant de la sainte Vierge. Ce fut dans ces sentiments de confiance qu'il expira entre les bras d'un congréganiste, en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie.

Dieu punit les contempteurs de sa Mère.

J'ai visité, à la Croix-Rousse, la muraille encore criblée des balles qui ont tué le pauvre commandant Arnaud. Mais voici des circonstances que vos lecteurs ignorent. L'année qui précéda sa mort (1870,) Arnaud avait le premier mis en train et à éxécution le banquet du Vendredi-Saint.

Au mois de novembre suivant, Arnaud portait au comité central, présidé par Challemel, la motion de supprimer Fourvières et de descendre la statue de la Très-Sainte Vierge, qui en couronne le haut clocher. Une majorité de trois voix préserva Lyon de cette disgrâce.

Le 8 décembre, cinq à six mille femmes montèrent le matin au pèlerinage : à deux heures, douze à quinze cents hommes faisaient la même ascension en récitant tout haut les *Ave Maria* du Rosaire.

A mi-chemin, trois officiers de la garde nationale se présentent, essaient de leur barrer la route et leur crient : Au

nom de la loi, je vous arrête; retournez, ne montez pas plus haut! — Au nom de quelle loi? dit un chrétien de cette pieuse foule. — Au nom de la loi qui défend les attroupements politiques. — Nous ne sommes qu'une procession spontanée; laissez-nous tranquilles... et *Ave, Maria, gratia plena!*... répétèrent fortement des centaines de voix d'hommes qui continuèrent tranquillement leur chemin.

Commandant, capitaine et lieutenant étaient furieux... et confus... Les deux derniers s'esquivèrent et disparurent. Le commandant Arnaud, car c'était encore lui, monta jusqu'à l'humble sanctuaire, ordonnant, le blasphème à la bouche, qu'on fermât les portes, et ne recueillit que des huées et prit le parti de s'enfuir. Et, quatre jours après, ledit commandant Arnaud, la seule victime immolée par la révolution lyonnaise, tombait fusillé par les mains de ses coreligionnaires, ses complices et ses amis. O justice de Dieu!

TRENTE-SEPTIÈME INVOCATION.

Tour d'ivoire par sa beauté intérieure, qui est l'innocence et la sainteté; par sa force et sa persévérance. Elle est une tour d'ivoire pour nous, par ses exemples et sa protection. *Exemple :* Renégates ramenées à la foi.

Turris eburnea, ora pro nobis. Tour d'ivoire, priez pour nous.

I. *Tour d'ivoire, priez pour nous.* Ce titre, emprunté au Cantique des Cantiques, où il est dit (7. 4.) : « Votre cou est comme une tour d'ivoire, » se rapporte à la beauté de Marie, dont les mêmes Cantiques disent encore : « Vous êtes toute belle, mon amie, et il n'y a point de tache en vous. » (4. 7.) Cette beauté toute intérieure est si grande que la sainte Trinité y a pris

plaisir, de sorte que le Père a élu Marie pour sa fille, le Fils odur sa Mère, le Saint-Esprit pour son Epouse. Cette beauté n'est autre que son innocence angélique et sa parfaite sainteté. Il est vrai que les saints brillent aussi d'un grand éclat par leur admirable beauté, surtout ceux d'entre eux qui gardèrent jusqu'au tombeau leur innocence baptismale; mais aucun d'eux n'approche de la beauté intérieure de la sainte Vierge. Car d'abord tous ont été conçus dans le péché originel, et c'est à peine s'il s'en trouve un seul qui, dans le cours de sa vie, n'ait pas commis de péchés véniels. Vous savez que l'angélique jeune homme, saint Louis de Gonzague, n'avait pas été exempt de fautes légères qu'il pleura toute sa vie et pour lesquelles il fit si sérieusement pénitence. La glorieuse Vierge, au contraire, n'a jamais été sous le pouvoir de Satan, vu sa conception sans souillure; sa robe d'innocence n'a pas eu besoin d'être purifiée, parce qu'elle n'a jamais été ternie. Elle conserva aussi sa première innocence parfaitement intacte jusqu'à la fin de sa vie; car jamais la moindre tache du péché ne la souilla; elle resta même exempte de toute imperfection. Une créature d'une sainteté si accomplie que Marie n'a jamais été vue et ne sera jamais vue sur la terre. La très-sainte Vierge se distingue de tous les saints, en ce qu'elle réunit en elle toutes les vertus, par lesquelles chacun d'eux s'est distingué spécialement; elle les possédait toutes au plus haut degré de perfection. « Tout ce qu'il y a d'éminent dans un saint quelconque se trouve en Marie, dit saint Thomas de Villeneuve; il y a en elle la patience de Job, la douceur de Moïse, la foi d'Abraham, la pureté de Joseph, l'humilité de David, la sagesse de Salomon, le zèle d'Elie. Il y a en elle la pureté des vierges, la force des martyrs, la dévotion des confesseurs, la sagesse des prophètes, le mépris du monde des anachorètes et tous les dons du Saint-Esprit. » Et parce que Marie réjouit le ciel et la terre par son innocence et sa sainteté, nous la nommons *tour d'ivoire*.

La beauté est un don terrible pour bien des personnes qui en abusent. Ils en font un moyen de plaire aux hommes! Et pour-

tant la beauté qui brille aujourd'hui, demain sera fanée, effeuillée. La beauté du corps sans celle de l'âme n'est qu'un sépulcre blanchi. Où est aujourd'hui le mauvais riche avec tous ses trésors? *Il est mort et il a été enterré dans l'enfer.* (Luc. 16. 22.) Où est Hérodiade, cette danseuse vaine et parée? Cette amazone du démon est en enfer. Evitez donc la vanité dans les habits, ces modes, ces déguisements, ces « allumettes de la convoitise[1]. » Revêtez-vous, non pour plaire aux hommes,

(1) *Quelques pensées sur la vanité.* La soie et le velours sur le corps éteignent le feu dans la cuisine, dit spirituellement un vieux proverbe.

Les vêtements sont le funeste monument de la désobéissance originelle ; n'allez pas chercher de la gloire dans ce qui devrait être un sujet de honte.

Ars desit, nullum est crimen decoris. — Pulchritudinem propterea largitur Deus etiam malis, ne bonis videatur magnum bonum « Voyez-vous, dit saint Jean Chrysostôme, voyez-vous ce jeune homme? Il marche délicatement sur le bout du pied, de peur de salir sa chaussure. Eh! mon ami, si vous craignez tant la boue pour votre chaussure, mettez-la sur votre tête et elle en sera garantie.... »

Aux femmes, le même Saint dit ailleurs : « Pourquoi êtes-vous si fières de vos superbes vêtements? Vous allez répondre : Mais regardez donc cette étoffe comme elle est belle ; touchez-la, voyez comme est elle soyeuse. Ce n'est pas du tout votre mérite, c'est celui de l'ouvrier qui l'a travaillée. Mais voyez-vous comme ce vêtement me va bien? C'est le mérite de la couturière,... du ver à soie... O faiblesse de l'homme! Il s'en va enlever la dépouille d'une plante, d'un animal, d'un vil insecte, puis s'en pare, va se montrer au monde et lui dit : Regardez moi bien; je vaux aujourd'hui quelque chose! »

Pendant la persécution, les filles de Ptolémaïde se coupèrent elles-mêmes les lèvres et le visage pour paraître hideuses à ceux qui voulaient les approcher.

La mère de saint Théodoret était allée visiter un saint ermite, pour être délivrée d'un mal d'yeux, et pour faire ce voyage, elle s'était revêtue de ses ornements les plus somptueux, fardée, etc. L'ermite lui fit la leçon sous la forme d'une parabole : « Il y avait, dit-il, un peintre habile qui avait fait un portrait admirable. Un de ses apprentis vit le tableau, prit son pinceau pour corriger l'œuvre du maître. Il allongea les paupières, changea la couleur du teint, enduisit de vermillon et de céruse toute la

et que vos plus précieux ornements soient la modestie et la chasteté. Si une personne chrétienne doit se glorifier dans sa chair, dit Tertullien, c'est quand elle est déchirée pour Jésus-Christ. Je ne sais, continue-t-il, si des mains accoutumées à des bracelets pourront souffrir les menottes, si une jambe ornée de bandelettes s'accommodera des entraves. Je crains qu'une tête chargée de perles et d'émeraudes ne donne pas de place à l'épée. » N'oubliez donc pas que la vraie beauté, celle qui attira les regards du Ciel sur Marie est celle de l'âme, c'est-à-dire l'innocence et la sainteté.

II. *Tour d'ivoire, priez pour nous.* L'ivoire que n'attaque ni le ver, ni la rouille, ni la pourriture, est l'emblême de la force. Une tour construite en ivoire résisterait donc aux siècles. Dans un sens mystique, Marie a montré cette force en restant fidèle à Dieu, dans les bons comme dans les mauvais jours. Plus que toute autre elle peut dire avec l'Apôtre : *Qui me séparera de la charité du Christ? la tribulation? les angoisses? la faim? la nudité? le danger ou la persécution? ou l'épée?* (Rom. 8. 35.) Comme sa foi est solide! L'ange lui révèle un mystère incompréhensible : elle doit concevoir du Saint-Esprit le Fils de Dieu et devenir mère sans cesser d'être vierge. Et elle croit ce mystère et dit dans son humilité : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. » (Luc. 1. 38.) Que sa confiance en Dieu est ferme! Au milieu des épreuves de toutes sortes, elle place toute sa confiance dans le Seigneur et dit avec Job : *Si même le Seigneur me tue, je veux encore espérer en lui!* (Job. 13. 15.) Puis, son amour de Dieu! Rien de terrestre ne peut tenter son cœur qu'elle a donné à Dieu, dès sa plus tendre

figure. Qu'en dites-vous, Madame? Le peintre fut-il content, lorsqu'il revit son image? »

Pour finir, un petit détail qu'il n'est pas inutile de connaître dans certains cercles : *La correspondance de médecine et de pharmacie pour le royaume de Saxe* prouvait, en 1869, que la pommade de Lyon, prônée par les journaux d'alors, était faite de graisse humaine provenant des salles d'anatomie de Paris! Les précieux ne sont pas toujours difficiles.

enfance ; sa joie consiste à le servir, à se sacrifier. Que dirai-je des autres vertus? Ou plutôt, existe-t-il une seule vertu qu'elle n'ait exercée toute sa vie avec une fidélité admirable? Quelle longue série de tribulations, de persécutions, de souffrances depuis le jour où elle devint mère jusqu'au jour où elle se tint debout sous la croix de son Fils! Et toujours et partout, la même patience, la même sérénité. C'est Dieu qui le veut ainsi, cela lui suffit. Et même alors qu'elle voit Jésus, son cher enfant, souffrir et mourir, elle patiente et garde le silence. Considérons son humilité et sa douceur. Elle n'abandonne pas Jésus au moment où il est traîné à la mort de la croix comme le plus grand malfaiteur, elle fait profession publique de sa maternité ; elle n'a pas un mot de reproche, pas un sentiment de haine ou de rancune contre ses bourreaux ; comme son Fils, elle prie et demande pour eux miséricorde. Voyons sa chasteté si angélique. Elle est si fermement résolue de la maintenir intacte qu'elle renoncera plutôt à la maternité divine que de l'accepter en renonçant à son intégrité virginale. Enfin considérons sa vie d'oraison. Son enfance se passe au sanctuaire, en compagnie d'autres vierges dévotes, toute occupée du Seigneur et de ses œuvres ; dans la suite, nous la voyons faire, tous les ans, le long et pénible pèlerinage de Jérusalem, pour adorer Dieu dans son temple ; se retirer autant que possible dans la solitude, afin d'y vaquer à la prière, à laquelle elle se voue entièrement après l'Ascension de Jésus. Son dernier soupir est un acte d'amour ! Fidélité à Dieu dans toutes les situations de la vie, fermeté et persévérance jusqu'à la fin dans le renoncement et le sacrifice, voilà ce qui nous légitime à appeler la Vierge une tour d'ivoire.

Nous aussi, nous devons nous appliquer à devenir des tours d'ivoire, en ce sens que nous persévérions dans le service de Dieu. Tenant fermes aux promesses du Baptême, gardons-nous de faire cause commune avec l'ennemi de Dieu, de nous engager dans le large chemin du monde et de ses vanités. Pensons souvent aux dernières fins, à la passion de Jésus-Christ, aux exemples des saints ; soyons appliqués à la prière et recevons

souvent les sacrements. Aimons la retraite et profitons-en pour faire de temps en temps une lecture spirituelle. Ce sont là autant de moyens pour nous confirmer dans le bien et obtenir la récompense promise à la persévérance : *Soyez fidèles jusqu'à la mort et je vous donnerai la couronne de la vie.* (Apoc. 2. 10.)

III. *Tour d'ivoire, priez pour nous.* Marie est aussi pour nous une tour d'ivoire, vu qu'elle nous inspire du zèle pour la vertu par ses exemples et qu'elle nous rassure, par sa protection, contre les attaques de l'ennemi infernal. Comment ne nous appliquerions-nous pas à mener une vie vertueuse, en voyant que Marie nous montre la voie par des exemples si héroïques? Et comment ne prendrions-nous pas notre recours à elle, attendu que, en sa qualité de Mère de Dieu, elle possède une puissance plus grande que les anges et les saints et qu'en qualité de notre Mère, elle est toujours prête à nous protéger et à nous aider? Le trait suivant servira à augmenter en nous la confiance avec laquelle nous devons nous approcher de la sainte Vierge dans tous nos besoins.

Deux femmes chrétiennes, prises sur mer par les pirates, avaient été transportées comme prisonnières à Alger. Elles y furent maltraitées par leurs maîtres mahométans, qui étaient de la plus cruelle espèce, et qui voulaient les forcer à abjurer la foi chrétienne, afin de les porter par là d'autant plus facilement à sacrifier leur vertu. Elles résistèrent courageusement pendant un temps et supportèrent avec une patience admirable les cruautés que les barbares exercèrent contre elles en haine de la religion. Mais, à la fin, elles succombèrent aux persécutions continuelles et mirent leur salut éternel dans le plus grand danger. Elles résolurent de faire semblant d'abjurer et de vouloir pratiquer extérieurement et pour la forme les préceptes du Coran, sans cesser pour cela de rester chrétiennes, car elles se proposaient d'assister à la messe et de s'approcher des sacrements, toutes les fois que cela leur serait possible. Comme d'un abime on tombe dans un autre, elles épousèrent des mahomé-

tans. Toutefois elles faisaient en secret beaucoup de bien aux esclaves chrétiens, faisaient dire grand nombre de messes par le R. P. franciscain Jean de Zamora, qui était également captif, et elles ne cessaient de se recommander aux prières de ce saint religieux, le suppliant de vouloir invoquer spécialement la sainte Vierge en leur faveur. Le prêtre leur apporta un jour une petite image de la Vierge et leur recommanda surtout la dévotion à la Mère de Dieu. Elles suivirent ses conseils et très-souvent, lorsqu'elles étaient seules, elles suppliaient la Mère de miséricorde d'avoir pitié de leur malheureux état et de les en retirer. Un jour qu'elles l'avaient encore implorée, pour être délivrées de la double captivité du corps et de l'âme, elles virent qu'une sueur de sang découlait du visage de la Vierge représentée sur leur image. Leur frayeur fut grande, mais elle augmenta encore, quand elles virent, après avoir séché leur image avec un linge, que la sueur découlait encore plus abondamment. Elles avertirent du prodige le P. de Zamora, qui s'y rendit et qui fut lui-même témoin de la sueur miraculeuse. Il prit de là occasion de leur exposer la grandeur de leur crime et de les exhorter à en faire pénitence. Ses paroles, jointes au miracle, firent sur ces femmes la plus vive impression et elles se déclarèrent prêtes à faire tout ce qu'il leur conseillerait, pour les réconcilier avec Dieu et les délivrer de leur triste position. Le religieux leur donna pour conseil de prier un chrétien, qui venait de racheter sa liberté, de vouloir les prendre avec lui sur son vaisseau qui se rendait en Espagne. Le noble chrétien ne put acquiescer immédiatement à leur demande ; mais il leur promit de revenir, après un certain temps, avec son navire et de les délivrer de l'esclavage. Il tint parole. Quelques jours après, il revint de l'Espagne avec son vaisseau, avec lequel il se rendit à Civita-Vecchia, où il mit à terre ces malheureuses femmes ; elles n'eurent rien de plus empressé que d'aller se jeter aux pieds du Saint-Père qui, voyant leur repentir, les réconcilia avec l'Eglise. Elles retournèrent de là en Espagne, vécurent de la manière la plus édifiante, faisant pénitence et

remerciant la sainte Vierge d'avoir rompu les entraves qui tenaient en captivité leurs corps et leurs âmes.

Vous n'êtes pas prisonniers chez les infidèles, mais peut-être êtes-vous enchaînés par de mauvaises habitudes, par les passions qui font péricliter votre salut. Dans ce cas, faites comme ces pauvres captives : priez Marie; ouvrez votre cœur à un homme de Dieu et agissez d'après ses conseils, coûte que coûte. Rompez avec telle habitude, évitez telle occasion, cessez de fréquenter telle personne, tel endroit, tel service. Mieux vaut souffrir les inconvénients temporels qui en résulteront que de se jeter sciemment en enfer. Souvenez-vous de ces paroles de Notre-Seigneur : *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le! il vaut mieux que vous entriez avec un œil dans le royaume de Dieu que d'avoir deux yeux et être jeté dans l'enfer.* (Marc. 9. 46.)

Par Marie, on croit plus vivement.

La connaissance de tous les mystères de la foi chrétienne se réduit, après tout, à la connaissance de Jésus. Celui-là sait tout, qui connaît Jésus. Or, qui a mieux connu Jésus que Marie sa Mère? Qui peut, par conséquent, mieux qu'elle, apprendre à le connaître? Voilà pourquoi l'Eglise, s'appuyant de l'autorité des saintes Ecritures, appelle Marie la Mère de la science, la Mère de la connaissance : *Ego mater agnitionis.* (Eccli. 24. 24.)

Nul ici-bas ne nous connaît mieux que notre Mère. Quand nous sommes devenus étrangers pour tous les autres, quand l'éloignement, le temps, la souffrance nous ont rendus méconnaissables pour tous les yeux, il est toujours un œil qui ne se trompe point, qui n'hésite point : c'est l'œil de notre mère. Et une mère ne connaît pas seulement les traits extérieurs, le visage, la démarche de son fils; elle le connaît à fond, elle pénètre les replis de son cœur, elle devine ses pensées les plus intimes, ses désirs même les plus secrets. C'est ainsi que Marie a connu Jésus. Elle l'étudiait à la fois par sentiment de tendresse maternelle et de respectueuse admiration, comme son

Fils et comme son Dieu. Elle conservait dans son cœur toutes ses paroles, elle s'inspirait de l'esprit de toutes ses œuvres. Nul n'a connu comme Marie la vie intérieure de Jésus, ce que l'Ecriture appelle la vie du cœur, c'est-à-dire la véritable vie.

Notre-Dame du Sacré-Cœur : oui vraiment, ô Marie, ce nom vous appartient; car pour vous ce Cœur adorable a été transparent : vous en avez vu comme à découvert toutes les pensées, tous les mouvements, tous les sentiments. Que dis-je? votre Cœur a été le miroir où se sont réfléchis tous les traits du Cœur de votre Fils. Pour nous révéler le cœur de Jésus, vous n'avez qu'à nous révéler le vôtre.

L'expérience a prouvé et prouve tous les jours cette vérité : la connaissance de Marie est inséparable de celle de Jésus. Que dis-je? c'est en mettant en avant le nom de Marie, qu'on fait accepter celui de Jésus. Saint Cyrille affirmait, il y a quinze cents ans, devant le Concile d'Ephèse, que c'était par Marie que les nations infidèles avaient été conquises à la foi chrétienne. (Homil. II, in Conc. Ephes.) Saint François-Xavier disait qu'il avait trouvé les peuples rebelles à l'Evangile, toutes les fois qu'à côté de la croix du Sauveur, il avait omis de montrer l'image de sa Mère. Quand on leur parle de Dieu, écrivait un missionnaire, de Dieu créateur tout-puissant, ils sont étonnés; et s'ils l'adorent, c'est en tremblant. Mais quand on leur dit que ce Fils de Dieu est né d'une femme, qu'il a eu une mère, que cette mère est à la fois la mère de tous les hommes, oh! alors ils fondent en larmes, ils éclatent en transports, et il est vrai de dire de ces gentils d'aujourd'hui ce que l'évangéliste a dit de leurs devanciers : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* (Math. 2. 11.)

Chrétiens, savez-vous pourquoi vous faites si peu de progrès dans la connaissance de Jésus? savez-vous pourquoi, depuis de longues années peut-être, vous le cherchez en vain? savez-vous pourquoi la lumière de Jésus vous fuit? C'est que vous ne frappez pas à la porte d'où la lumière s'est levée sur le monde : *Porta, ex qua mundo lux est orta.* Vous cherchez l'enfant sans la

mère, vous ne le trouverez pas. Le grand théologien Suarez, quand il rencontrait (et qui même parmi les esprits les plus fermes n'en rencontre pas?), quand il rencontrait dans ses études une difficulté insoluble, il avait l'usage d'invoquer Marie sous ce titre : *Mater Verbi, Sedes sapientiæ*. Mère du Verbe, c'est-à-dire Mère de l'éternelle lumière, siége de la divine sagesse. « Elle ne m'a rien dit, elle a fait un signe, et ce signe m'a tout appris, » disait au sortir de son ineffable extase ce jeune Israélite qui fut, de nos jours, si subitement, si merveilleusement conquis à la foi.

Qu'un cœur soit tout à coup vaincu, brisé, changé, transformé, c'est sans doute un prodige de la grâce ; mais que l'esprit soit instantanément dégagé, purgé de toutes ses erreurs, de tous ses préjugés, de toutes ses ignorances, et qu'il soit illuminé en un clin d'œil de tous les rayons, enrichi de toutes les notions de la vérité : voilà le prodige par excellence. « Elle ne m'a rien dit, elle a fait un signe, et ce signe m'a tout appris. » O Vierge Marie, toute l'ambition d'un chrétien, c'est de bien connaître Jésus. Daignez, ô Mère de Jésus, daignez nous favoriser d'un de ces signes, qui supplée à toutes les études, à toutes les recherches, à tous les discours, d'un de ces signes qui enseignent tout, parce qu'ils découvrent Jésus à nos regards, et que qui sait Jésus sait tout. *Ego mater agnitionis.* C'est le privilége et c'est le bonheur des mères de montrer leurs enfants. Voyez-vous cette femme dont la démarche est celle d'une reine, portant entre ses bras son trésor, dont elle est fière, son fils nouveau-né, tout enveloppé de linges éclatants de blancheur? Vous vous approchez d'elle; vous lui demandez (et quel désir plus légitime?) la faveur de voir ce bel enfant. Pour vous satisfaire, elle écarte avec discrétion ces voiles délicats, elle vous montre son enfant. O Marie, c'est là votre prérogative, et ce sera votre fonction même dans les cieux. Car, remarquez, l'Eglise nous le fait chanter ainsi : *Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis, post hoc exilium, ostende :* « Et Jésus, le fruit béni de votre sein, après cet exil, montrez-nous-

le, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie. » Voyez-vous, pendant toute l'éternité, Marie, radieux ostensoir de Jésus : *Nobis ostende!* O douce Vierge, commencez ce ministère dans le temps, et montrez-nous, révélez-nous votre Fils! (Mgr Pie. *Homélie.*)

Juste-Lipse.

Juste-Lipse, l'un des plus beaux génies et littérateur des plus distingués du seizième siècle, naquit à Isque, village situé à trois lieues de Bruxelles. Dès ses tendres années, il se voua au culte de Marie, la prit pour sa patronne, et eut recours à elle dans les peines et les dangers de la vie. A l'exemple de Jean Damascène, de Bernard, de Thomas d'Aquin, il l'invoqua assidûment pour qu'elle daignât le diriger dans ses études et ses travaux. Fuyant les troubles qui agitaient sa patrie, il se rendit en Allemagne; il y prit malheureusement goût pour les opinions des protestants; il professa avec beaucoup d'applaudissements l'histoire à Iéna et à Leyde. Pressé par les remords de sa conscience, il abandonna l'université protestante et se réconcilia avec l'Eglise catholique. Il paraît certain qu'il fit une rétractation publique, qui ne paraissait pas nécessaire, puisque, dans aucune circonstance, il n'avait abjuré la religion de ses pères. Depuis cette époque, il fut excellent catholique, tant par sa foi que par sa conduite. A peine arrivé à Louvain, où il avait accepté une chaire d'histoire ancienne, il se fit recevoir dans la congrégation de la très-sainte Vierge, et en fréquenta les assemblées avec zèle et exactitude; on le vit même plus d'une fois se lever de table avant la fin du repas, afin de ne pas venir trop tard. Sa tendre et affectueuse dévotion envers Marie, le porta à faire le pèlerinage de Hal. Plus tard, étant tombé malade, il fit vœu d'y aller une seconde fois. Sa santé se rétablit. Il s'empressa d'accomplir sa promesse, et suspendit, devant l'autel de sa bienfaitrice, une plume d'argent, avec une inscription en vers latins, qui respirent la plus

tendre piété et montrent le plus grand talent. Ensuite il exécuta le plan qu'il avait conçu, lors de son premier voyage à Hal, d'écrire l'histoire de cette image miraculeuse, et publia aussi les miracles de Notre-Dame de Montaigu ; il était d'intention d'écrire l'histoire de Notre-Dame de Chièvres, mais la mort l'en empêcha. Ce fut surtout dans ses derniers moments qu'éclata sa dévotion à la Mère de Dieu. Le père Léonard Lessius, qui l'assistait, lui ayant demandé laquelle de toutes les actions de sa vie lui donnait le plus de contentement et de joie : « C'est, lui répondit l'illustre moribond, de m'être fait recevoir dans la congrégation de la très-sainte Vierge Marie ; » puis il éleva vers le ciel ses yeux à demi-éteints, et, paraphrasant les derniers mots de l'acte de consécration, qu'il s'était plu à répéter si souvent, il prononça avec une vive confiance et une touchante piété ces paroles : « O Mère de Dieu ! assistez votre serviteur aux prises avec toute l'éternité; ne m'abandonnez pas à cette heure d'où dépend le salut éternel de mon âme ! »

TRENTE-HUITIÈME INVOCATION.

Ce temple orné par les trois personnes divines de toutes les grâces, de toutes les vertus et des sept dons du Saint-Esprit est aussi pour nous une Maison d'or. *Exemple* : Marie prête force, consolation, assistance.

Domus aurea, ora pro nobis. Maison d'or, priez pour nous.

1. *Maison d'or, priez pour nous.* Salomon, le plus sage des rois, construisit à Jérusalem un temple au Seigneur. C'était un édifice si riche et si grandiose, que le monde n'en avait pas encore vu de semblable. Les murs intérieurs du temple, l'autel et les tables du sacrifice, les statues et sculptures étaient recouvertes de l'or le plus fin. *Et il n'y avait rien dans le temple qui*

ne fût recouvert d'or. (III. Reg. 6. 22.) Et voilà pourquoi on nommait ce temple à juste titre la Maison d'or. Mais cette maison d'or n'était que la figure de la sainte Vierge, qui mérite d'être invoquée sous ce titre, parce que les trois personnes divines ont opéré en elle les plus grands prodiges. Immédiatement après la chute de nos premiers parents, Dieu le Père la choisit pour devenir la Mère de notre Sauveur et la désigna comme celle qui devait écraser la tête du serpent. Aussi le fit-il annoncer, à différentes reprises, par ses prophètes et surtout par Isaïe qui prédit : *Et voilà qu'une Vierge enfantera un fils et son nom sera Emmanuel.* (Is. 7. 14.) Le plus grand des miracles s'opéra au moment où Marie fut conçue. De même qu'il retint un jour le cours du soleil, jusqu'à ce que la victoire de Josué sur les ennemis d'Israël fût complète, de même aussi il ordonna à la nature de l'homme souillée par le péché de s'arrêter dans sa course et de cesser, jusqu'à ce que Marie, cette enfant de la grâce, fût conçue et vînt au monde. De la sorte, Marie resta intacte de la corruption de la nature et de la souillure du péché originel. Après que le Père céleste eut comblé si admirablement de grâces la sainte Vierge, le Fils de Dieu prit tant de complaisance en elle qu'il la choisit parmi toutes les femmes comme celle qui devait devenir sa mère. Lorsque fut donc venue la plénitude des temps, il descendit en elle pour y faire son séjour. Que dis-je? il devint homme en elle et prit sa chair de la sienne. *Voilà que vous concevrez dans votre sein et enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et appelé le Fils du Très-Haut.* (Luc. 1. 31.) Dieu le Saint-Esprit la considérait comme son Epouse et versa en elle toute la plénitude de ses grâces. Ce fut lui qui, en la couvrant de son ombre, produisit en elle, par un miracle inouï, l'Incarnation du Verbe de Dieu, de sorte qu'elle devint mère sans cesser d'être la plus pure des Vierges. *Le Saint-Esprit viendra sur vous et la vertu du Tout-Puissant vous ombragera ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu.* (Luc 1. 35.) Marie est donc une Maison d'or, en ce sens

que le Dieu en trois personnes a opéré en elle des merveilles.[1]

Vous êtes, à votre tour, une maison d'or, puisque Dieu a sanctifié votre âme et que la sainte Trinité y réside, comme un roi dans son palais, si vous êtes en état de grâces : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera ; nous vien-*

(1) *Marie est un idéal de grandeur et de dignité.* Quel est le chef-d'œuvre de Dieu ? Tentez de peindre l'échelle de la création du monde matériel jusqu'à l'ange, parcourez la série des êtres : la fleur, l'homme, le chérubin. Que de beautés! Et pourtant ce n'est pas le chef-d'œuvre de Dieu. Son chef-d'œuvre, celui qui manifeste sa force et sa sagesse souveraine, c'est l'Incarnation, c'est Jésus-Christ, c'est l'alpha et l'oméga, l'espoir de quarante siècles, l'adoration de l'humanité, le soleil des âmes, la joie des anges.

Marie a concouru à la formation de ce chef-d'œuvre ; son Père lui a donné la génération éternelle et Marie lui a donné sa nature humaine, son âme et son corps ; sa chair qui doit être le pain du monde et son sang qui doit en être la puissance rédemptrice.... Mais Marie est ici la mandataire de l'humanité : Marie consent à la vie, comme Eve a consenti librement à la mort en cédant à la tentation de Satan ; devant l'ange de l'Annonciation, elle prononce le *Fiat* coopérateur de l'Incarnation....

Ne trouvez pas étrange que Dieu ait glorifié sa Mère ; puisqu'il ne laisse pas sans récompense un verre d'eau, il ne laissera pas sans gloire celle qui lui a donné le sang de ses veines, le sang du Calvaire.

Que sera-ce donc que notre culte pour Marie ? Quand même nous taillerions l'or et le diamant en cathédrales, que les fleurs et les soleils s'inclineraient sous ses pas ou se dresseraient en couronnes au-dessus de sa tête, que seraient tous ces cantiques des hommes, des mondes et des anges, en présence d'un seul acte, par lequel le Fils éternel de Dieu, Jésus-Christ, s'inclinant dans ses bras et s'élevant vers son front où il pose le signe de la tendresse, lui a dit : « Ma Mère !... Vous êtes ma Mère ! »

O mon Dieu, vous m'avez révélé qu'une femme est votre Mère ; inventez donc pour elle des trésors de pureté et de grâce. Plus vous l'élèverez, moins vous aurez à descendre et je serai obligé de chanter encore qu'elle n'est pas dans la flétrissure, Marie n'est pas souillée par la tache originelle et peut devenir le tabernacle de l'Esprit Saint pour l'œuvre de l'Incarnation.

Quand un roi entre dans une ville, on dresse des arcs de triomphe ; l'entrée du Roi Jésus dans ce monde se fait sous un arc de triomphe de lis entre Marie dévouée et Joseph, la providence matérielle de Jésus sur les chemins de l'exil. (*Mgr Mermillod.*)

drons à lui et nous prendrons notre demeure auprès de lui. (Joan. 14. 23.) Votre corps est également une maison d'or, puisqu'il est un temple du Saint-Esprit et intimement lié à Jésus-Christ. Ne profanez donc pas ce temple, car *si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra; car le temple de Dieu est saint et vous l'etes.* (I. Cor. 3. 17.) Ne permettez donc pas aux mauvais désirs de prendre empire en vous, mais rejetez-les. Ayez toujours votre corps en honneur et ne lui permettez rien qui déplaise à Dieu. Surtout évitez l'impureté qui déshonore le corps et ruine l'âme; mais usez de votre corps et de ses membres comme d'instruments pour travailler à la gloire de Dieu et au salut de votre âme.

II. *Maison d'or, priez pour nous.* — *La sagesse,* est-il dit au livre des *Proverbes,* (9. 1.) *édifia une maison et façonna sept colonnes.* Il y a des Pères de l'Eglise qui sous cette maison entendent la sainte Mère de Dieu et les sept dons du Saint-Esprit sous les sept colonnes de cette maison. Marie ornée de toutes les vertus et surtout des dons du Saint-Esprit est, encore dans ce sens, une Maison d'or. Elle possédait le don de *Sagesse;* car elle avait sans cesse devant les yeux sa fin dernière, et elle était appliquée uniquement à l'atteindre. Son cœur était dégagé de toute affection terrestre; illuminée par le Saint-Esprit, elle reconnaissait que toutes choses sous le soleil ne sont que vanité et affliction d'esprit; Dieu faisait l'unique objet de ses désirs et de son amour. Elle pouvait dire avec encore plus de droit que l'Apôtre : *J'estime toutes choses comme une perte à cause de la connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, laquelle dépasse tout, et pour lequel j'ai renoncé à tout et que je considère comme de la boue, afin que je gagne Jésus-Christ.* (Phil. 3. 8.) Marie possédait le *don d'Intelligence;* elle avait des connaissances merveilleuses sur les choses de Dieu. Elle concevait toutes les vérités de la religion et les pénétrait jusque dans leurs profondeurs; elle en savait plus là-dessus que tous les théologiens et que même les esprits bienheureux du ciel. Elle possédait le *don de Conseil;* elle savait, dans tous les cas douteux, ce qui était bon, salutaire, agréable à Dieu et pouvait donner bon

conseil à d'autres dans toutes les difficultés; raison pour laquelle nous l'invoquons aussi comme *Notre-Dame-de-Bon-Conseil*. Elle possédait aussi le *don de Force;* car elle surmonta toutes les difficultés qui survenaient sur le chemin du salut et rien n'était capable de nuire à sa vertu. Sa force se montrait surtout dans les tribulations dans lesquelles elle se soumettait parfaitement au bon plaisir de Dieu et le servait avec une fidélité imperturbable. Quelle grandeur d'âme et quelle magnanimité elle montra au Golgotha, lorsqu'elle se tint debout au pied de la croix de son Fils, sans murmurer, sans se plaindre, sans défaillir! Elle possédait le *don de Science;* car elle voyait les mystères et les vérités du christianisme dans ses profondeurs et pouvait y initier d'autres. Suarez, le grand théologien, entra dans la Compagnie de Jésus à dix-sept ans. On fit des difficultés pour le recevoir, parce qu'il montrait peu de talent et faisait peu de progrès dans les sciences. Mais après avoir imploré le secours de la Mère de Dieu, son esprit se trouva tout à coup si lucide, qu'il apprit et comprit sans difficulté, même les choses les plus difficiles et remplit dans la suite le monde de la renommée de son savoir. Marie possédait le *don de Piété;* elle reconnaissait Dieu dans toutes choses comme la Sagesse, la Bonté, la Miséricorde mêmes; elle ne trouvait nulle part de plus grande félicité que de l'adorer, de le servir; de désir plus grand que de l'aimer et d'être unie à lui pour jamais. Son âme ne se trouvait jamais séparée de Dieu; pour elle, le monde en était le temple et elle y vivait continuellement occupée de sa sainte présence. Marie enfin possédait le *don de la crainte du Seigneur*. Elle aimait Dieu par-dessus toutes choses et ne craignait rien de plus que de lui déplaire. Cette crainte la rendait circonspecte dans toutes ses actions; tous ses soins étaient de ne rien faire qui pût l'offenser; jamais la moindre parole oiseuse ne sortait de sa bouche. Tel était l'intérieur de Marie : grâces, vertus, l'or spirituel qui nous autorise à la nommer, avec plus de droit qu'on ne le disait du temple de Salomon : Une Maison d'or.

Demandons, à notre tour, les dons du Saint-Esprit, surtout la piété et la crainte de Dieu. Oh ! si, par l'intercession de Marie, Dieu voulait nous favoriser de l'esprit d'oraison, de l'amour de la prière, que de biens nous seraient donnés avec ces grâces ! Priez, surtout dans la tentation, afin d'obtenir les lumières et la force nécessaires pour bien combattre et pour vaincre; priez dans toutes les circonstances de la vie; joignez à la prière l'amour de la retraite, car le Saint-Esprit n'aime pas le vacarme du monde. Agissez envers Dieu avec humilité et droiture et vous recevrez les dons du Saint-Esprit selon la mesure qui vous est nécessaire pour faire votre salut et pour vivre parfaitement selon votre vocation.

III. *Maison d'or, priez pour nous.* Marie est aussi pour nous une Maison d'or, c'est-à-dire un trésor de grâces. Elle a porté dans son sein Celui auquel nous devons tout, qui a brisé les chaînes de Satan, qui nous a réconciliés avec son Père et nous a ouvert le ciel, Marie est une Maison d'or, qui nous est sans cesse ouverte et dans laquelle nous recevons des dons d'un prix bien plus grand que tout l'or du monde. Elle nous est une Mère, qui a pitié de nous, qui est aux petits soins pour nous afin de nous venir en aide, chaque fois qu'elle nous voit dans le besoin. Ecoutez un exemple qui vous en donnera la preuve.

. Un jeune homme du nom d'Alexis, qui se voyait obligé d'aller gagner son pain à l'étranger pour aider en outre son vieux père et sa famille, se vit plus d'une fois exposé au désespoir. La nécessité d'un travail ingrat et incessant, les fatigues et les privations de tout genre ébranlèrent fortement son courage. A cela venaient se joindre les dangers auxquels sa vertu était exposée. Mais ce cœur si généreux par nature ne tarda pas, à l'aide d'un bon guide, d'apprendre où il faut recourir dans le besoin.

« Je m'adressai, dit-il franchement, à celle que jamais on n'invoque en vain; je la priai, par la vertu de son Immaculée-Conception, de ne pas abandonner un de ses enfants qui

place en elle toute sa confiance. J'eus l'heureuse pensée de me munir d'une médaille miraculeuse et me proposai de la baiser tous les jours et de redoubler ma dévotion envers ma bonne et douce Mère. Son assistance ne se fit pas attendre longtemps. J'avais à peine formé ces bonnes résolutions, que je me sentis animé d'un courage tout nouveau. Le travail marchait facilement, les peines étaient supportables; mon âme était pleine d'espérance et de joie. Les privations que je m'étais imposées auparavant perdirent leur âpreté et se changèrent même en jouissances. La foi m'avait enseigné qu'en souffrant et en jeûnant pour ma famille, je travaillais et m'enrichissais pour le ciel. Ainsi se passèrent les années de ma jeunesse, dans le travail, il est vrai, mais aussi dans une paix de l'âme si douce, qu'elle me touchait parfois jusqu'aux larmes; non que des tentations ne se montrassent de temps à autre, mais un seul regard de confiance et d'amour porté sur ma médaille, un seul soupir vers Marie suffisait pour faire entrer le courage et la confiance. Que de fois je l'ai eue en main cette médaille protectrice, que de fois je l'ai tenue sur mon cœur, sur mes lèvres en murmurant : « O Marie, conçu sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous! » Et chaque fois l'espérance renaissait et je commençais à revivre. Mon cœur semblait plus que jamais aimer la vertu et être prêt à souffrir et à perdre plutôt toutes choses que de commettre un péché volontaire. Je pris, en conséquence, la résolution de continuer ce salutaire exercice et de ne laisser passer aucun jour sans offrir à la Vierge conçue sans péché soit une prière, soit un soupir ou un sacrifice.

Vous voyez donc de quelle manière Marie était devenue pour ce jeune homme une maison d'or. Imitez-le dans vos travaux, dans votre pauvreté, dans vos peines : recourez à Marie. Vous avez à nourrir une nombreuse famille; vous souffrez de la voir dans la misère; sachez donc que Marie aime plus vos enfants que vous pourriez le faire vous-même; recourez à elle et vos cœurs s'entendront de suite, vous êtes

souffrant et la patience vous fait défaut en même temps que la santé : demandez l'une et l'autre par l'intercession de la sainte Vierge; la tristesse vous opprime : Marie vous consolera; les tentations vous assaillent, priez Marie, elle vous fortifiera; vous êtes dans le péché, oh! alors surtout priez : il est facile de retrouver la brebis égarée aussi longtemps qu'elle sait encore crier. Marie n'est devenue Mère de Dieu que par les pécheurs et pour les pécheurs; montrez-lui les plaies de votre âme et elle vous mènera sur la route de la pénitence, qui conduit à la grâce et par la grâce à l'éternelle félicité.

Marie est la réhabilitation de la femme, par Mgr Gerbet.

I

L'union de l'homme avec Dieu, voilà l'essence intime, voilà le commencement, le milieu et la fin de la religion. Cette union s'opère par deux voies : ou Dieu descend vers l'homme, ou il élève l'homme vers lui. La descente de Dieu dans l'humanité a son terme le plus sublime dans l'Incarnation. L'élévation de l'homme vers Dieu aboutit à l'apothéose. L'Incarnation s'est réalisée dans le Christ : l'apothéose s'accomplit dans les membres du Christ, dans les Saints, à la tête desquels apparaît Marie.

Marie est la femme complétement régénérée, l'Eve céleste en qui l'Eve terrestre et coupable s'est absorbée dans une transfiguration glorieuse. De cette apothéose de la femme date l'ère de son affranchissement.

On a remarqué avec raison que l'anathème originel a pesé plus particulièrement sur la femme, quoique pourtant Eve, en écoutant la parole de séduction, eût péché, dit saint Ambroise, bien moins par malice de cœur que par mobilité d'esprit. Mais de séduite, elle était devenue séductrice. Elle avait introduit le mal dans le monde terrestre en corrompant l'homme primordial et universel, qui renfermait en soi tout

le genre humain. L'antique idolâtrie naquit par elle : son impérieux caprice fut pour Adam une idole, dont il substitua le culte à l'adoration de la volonté divine, dans le sanctuaire de sa conscience. De là une plus grande part, pour la femme, dans les souffrances qui forment la longue pénitence de l'humanité. Pour s'être fait adorer par l'homme, elle devint son esclave, et durant la période d'attente qui précéda l'apparition du Christ, la servitude publique et privée des femmes, servitude que l'opinion, la législation, les mœurs avaient impitoyablement scellée de leur triple sceau, fut généralement la pierre angulaire de ce que l'on appelait l'ordre social, comme elle continue à l'être dans toutes les contrées qui n'ont pas reçu encore la loi qui affranchit le monde.

Le christianisme, qui attaqua radicalement l'esclavage par sa doctrine sur la fraternité divine de tous les hommes, combattit d'une manière spéciale l'esclavage des femmes par son dogme de la maternité divine de Marie. Comment les filles d'Eve auraient-elles pu rester esclaves de l'Adam déchu, depuis que l'Eve réhabilitée, la nouvelle Mère des vivants, était devenue la reine des anges? Lorsque nous entrons dans ces chapelles de la Vierge, auxquelles la dévotion a donné une célébrité particulière, nous remarquons avec un pieux intérêt les *ex-voto,* qu'y suspend la main d'une mère, dont l'enfant a été guéri, ou celle du pauvre matelot, sauvé du naufrage par la patronne des mariniers. Mais aux yeux de la raison et de l'histoire, qui voient dans le culte de Marie comme un temple idéal, que le catholicisme a construit pour tous les temps et pour tous les lieux un *ex-voto,* d'une signification plus haute, social, universel, y est attaché. L'homme avait fait peser un sceptre brutal sur la tête de sa compagne, pendant quarante siècles. Il le déposa le jour où il s'agenouilla devant l'autel de Marie. Il l'y déposa avec reconnaissance; car l'oppression de la femme était sa dégradation à lui-même ; il fut délivré de sa propre tyrannie.

La réhabilitation des femmes, liée si étroitement au culte

de Marie, a des harmonies singulières et profondes avec les mystères que le culte renferme. Marie étant la femme typique dans l'ordre de la régénération, comme Eve avait été la femme typique dans l'ordre de la déchéance, ce qui s'est accompli dans Marie, avec le concours de sa volonté, pour la réparation de la nature humaine, s'accomplit aussi, en des proportions moins hautes, dans la régénération des femmes sous l'empire du Christianisme.

Le crime primitif avait été, sous une de ses faces, un crime d'orgueil. Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense : Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. Il y eut alors une annonciation des mystères de mort, que l'ange de ténèbres voila sous la trompeuse promesse d'une naissance divine, comme il y eut plus tard une annonciation du mystère de vie, faite à Marie par l'ange de lumière, mystère de vie divine, caché sous le voile d'un enfantement humain. L'orgueil d'Eve, qui s'était approprié la parole de révolte en y consentant, fut expié par la soumission infinie et l'humilité suprême de la réponse de Marie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Le crime primitif avait été, sous une autre face, un crime de volupté : car la femme vit que cet arbre était bon pour la nourriture, beau à l'œil et d'un aspect délectable, et elle prit de son fruit : paroles qui indiquent, de quelque manière qu'on les interprète, que l'attrait des sens prédomina et fit passer l'esprit sous le joug du corps. Comme le remède à l'orgueil est l'humble soumission, le remède à la volupté se trouve dans la souffrance volontaire. Mais la souffrance, douée de la plus grande vertu d'expiation, et la souffrance que la charité anime, la souffrance d'autrui que la charité fait sienne pour la soulager. Marie expia la faute de la voluptueuse Eve par sa participation intime aux douleurs du Christ, et par là même aux douleurs de l'humanité entière. Ce second acte d'expiation est représenté dans la fête de la Compassion de la Vierge, comme le premier est représenté dans la fête de l'Annonciation.

L'expiation une fois accomplie, l'antique Ève est détruite, l'Ève nouvelle est formée. La déchéance fait place à la glorification, dont la fête de l'Assomption de la Vierge est le monument et le symbole.

Ces trois fêtes reproduisent donc les trois moments fondamentaux, pendant lesquels s'est complétée, par le concours de la volonté humaine de Marie avec l'action divine, la formation de l'Ève céleste, mère de la femme chrétienne. A ces moments typiques correspondent les trois degrés, les trois phases solennelles de la réhabilitation des femmes. *Cette réhabilitation a aussi, à sa manière, son annonciation, sa compassion, son assomption.*

L'histoire remarque que, lorsque l'Evangile est annoncé à un peuple, les femmes montrent toujours une sympathie particulière pour la parole de vie, et qu'elles devancent habituellement les hommes par leur empressement divin à la recevoir et à la propager. On dirait que la docile réponse de Marie à l'ange : « Voici la servante du Seigneur, » trouve dans leur âme un écho plus retentissant. Ceci fut préfiguré, dès l'origine du Christianisme, dans la personne des saintes amies de la Vierge, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection et l'annoncèrent aux apôtres. La mission des femmes a toujours été haute dans la prédication du Christianisme. Au commencement de toutes les grandes époques religieuses, on voit planer une forme mystérieuse, céleste, sous la figure d'une Sainte. Quand le Christianisme sortit des catacombes, la mère de Constantin, Hélène, donna à l'ancien monde romain la croix retrouvée, que Clotilde érigea bientôt sur le berceau français du monde moderne. L'Eglise doit, en grande partie, les plus beaux travaux de saint Jérôme à l'hospitalité que lui offrit sainte Paule dans sa paisible retraite de Palestine, où elle institua une académie chrétienne de dames romaines. Monique enfanta, par ses prières, le véritable Augustin. Dans le moyen-âge, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse conser-

vèrent, bien mieux que la plupart des docteurs de leur temps, la tradition d'une philosophie mystique, si bonne au cœur et si vivifiante, que, dans notre siècle, plus d'une âme, desséchée par le doute, vient se retremper à cette source, et essaie de rentrer dans la vérité par l'amour.

La mission des femmes est moins, en général, d'expliquer la vérité que de la faire sentir. Marie ne révéla pas le Verbe divin, mais elle l'enfanta par la vertu de l'Esprit-Saint.

Ici on retrouve encore un type du ministère de la femme et du ministère de l'homme, dans la prédication de la vérité, qui n'est que son annonciation perpétuée. Pour que la vérité s'empare de nous, il faut d'abord qu'elle soit révélée à notre intelligence : c'est la fonction particulière de l'homme, parce que la faculté rationnelle prédomine en lui. Et comme la raison qui éclaire tout homme venant en ce monde est ce qui dépend le moins des diversités intimes qui constituent chaque individualité, comme elle est le lien radical, commun, patent, de la société humaine, le ministère de l'homme, dans l'enseignement de la vérité, est un ministère public qui s'adresse aux masses : à lui la chaire, la prédication dans l'église, la magistrature de la doctrine. Dans la femme prédomine la puissance affective ou le sentiment. Saint Paul semble le reconnaître lorsque, recommandant, à deux reprises, aux hommes d'aimer leurs femmes, comme le Christ a aimé son Eglise, il croit inutile de faire aux femmes un précepte analogue, et se borne à leur prescrire la soumission à leurs maris. Cette prédominance du sentiment détermine la mission propre des femmes. Elle a pour but de faire passer la vérité dans le cœur, de la convertir en amour. Mais le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue. L'amour dans l'homme, comme dans Dieu même, ne naît point par voie de révélation, il procède par voie d'inspiration ; et cette inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui l'on veut faire aimer la vérité ; elle dépend de ces nuances infiniment délicates, de ces mille circonstances presque imperceptibles, de cet invisible réseau d'émotions, de souvenirs, de rêves, d'espé-

rances, qui distinguent tout cœur de tout cœur. Voilà pourquoi la mission inspiratrice, dévolue à la femme, est une mission privée. Elle s'accomplit particulièrement dans le sanctuaire de la société domestique, dans les confidences, dans l'effusion des âmes, que provoque l'intimité de la famille, et cette autre parenté qu'on appelle l'amitié, et l'infortune qui cherche des consolations secrètes comme ses plaintes. La prédication de la femme ne se propose point d'ébranler la nature humaine, mais de saisir chaque individualité dans le vif. Elle est moins retentissante, sans doute, mais elle est plus pénétrante. La grande voix, qui annonce la vérité à travers les siècles, se compose de deux voix : à celle de l'homme appartiennent les tons éclatants et majeurs ; celle de la femme s'exhale en tons mineurs, voilés, onctueux, dont le silence ne laisserait à l'autre voix que la rudesse et la force. De leur union résulte la majestueuse et suave harmonie. Que les femmes ne se plaignent point de leur part. Si elles ne sont pas chargées de diriger les hommes, elles sont chargées de former l'homme, comme l'a remarqué le Platon chrétien : « l'homme moral est peut-être formé à dix ans ; s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son enfant le sceau divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. »

TRENTE-NEUVIÈME INVOCATION.

Marie rappelle l'arche de Noé et l'arche d'alliance. Elle est pour nous une arche de salut au milieu des combats et des épreuves de la vie. *Exemple :* Saint Théophile.

Fœderis arca, ora pro nobis. Arche d'alliance, priez pour nous.

I. *Arche d'Alliance, priez pour nous.* Dans les temps qui ont précédé le christianisme, il y a eu deux arches différentes : l'*Arche de Noé* et l'*Arche d'Alliance.* Toutes les deux peuvent être considérées comme des figures de la sainte Vierge. Je parlerai d'abord de l'arche de Noé : Dieu avait résolu de détruire le genre humain tombé dans l'abîme du péché. Il donna, en conséquence, à Noé l'ordre de construire une arche, pour qu'il ne périt point dans le déluge avec sa famille. L'arche avait trois cents aunes de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur; elle avait trois étages en dedans, et en dehors elle était induite de goudron, pour que l'eau n'y pénétrât pas. Comme, après le temps de miséricorde, le déluge arriva effectivement, Noé entra dans l'arche avec sa famille et prit avec lui dans l'arche, comme Dieu le lui avait prescrit, sept couples d'animaux purs et deux couples d'animaux impurs. Tandis que tout le genre humain trouva sa mort dans le déluge, Noé fut sauvé dans l'arche ainsi que sa famille. Parce que Dieu annonça à Noé qu'il ferait avec lui une alliance, alliance qu'il contracta réellement après la sortie de l'arche, l'arche de Noé est pour cela appelée l'*Arche d'alliance.* (Gen. 6. 18.) C'est cette arche qu'il nous faut prendre tout d'abord en considération, lorsque nous invoquons Marie sous le titre d'arche d'alliance; Marie est, en effet, une arche de salut dans

un sens bien plus parfait que l'arche de Noé;[1] car elle nous a donné le Sauveur, qui sauva de la ruine non pas seulement quelques hommes, mais tout le genre humain. Saint Bernard dit très-bien là-dessus : « De même que par l'arche de Noé les hommes furent sauvés, de même aussi tout le genre humain fut, par Marie, délivré du naufrage du péché. Par l'une huit âmes furent sauvées de la mort corporelle, par l'autre tous les hommes furent appelés au salut éternel; par l'une un petit nombre fut libéré, par l'autre le salut de tous assuré. Tandis que l'une nageait, en quelque sorte, sur les eaux, l'autre était élevée au-dessus du péché et de la perversion générale; dans l'arche de Noé, il y eut des animaux domestiques, il y en eut de sauvages qui y furent reçus et qui par là évitèrent la mort; sous ce rapport, l'arche est une figure de la Vierge, car, sous son manteau, les justes et les pécheurs se trouvent à l'abri. Sainte Gertrude vit un jour une multitude d'animaux sauvages, tels que lions, léopards, tigres se cacher sous le manteau de

(1) *Domum tuam decet sanctitudo.* Le sanctuaire, dans lequel le Seigneur veut résider, c'est l'âme humaine. Selon les desseins miséricordieux de Dieu, chaque âme humaine est appelée à devenir, pour toute l'éternité, un temple de Dieu. Mais ces habitations de la Divinité étaient tellement profanées par le péché, que le Dieu de sainteté ne pouvait plus y établir sa résidence. Comme la colombe ne trouva plus, après le déluge, la moindre place où elle pût poser les pieds, *parce que les eaux étaient encore sur toute la terre*, ainsi Dieu ne trouva plus, après le péché, aucune âme dans laquelle il aurait pu séjourner, parce que toute chair était corrompue et toutes les âmes profanées. Lors donc que le Père céleste résolut d'avoir pitié de l'homme par le mystère l'Incarnation de son Fils et qu'à cause de sa sainteté, son Fils ne pouvait s'unir immédiatement à l'humanité coupable, il choisit, entre toutes les femmes, la bienheureuse Vierge pour lui préparer une demeure. C'est en elle que le Fils de Dieu, la colombe de la paix et de la réconciliation, dut poser le pied sur cette terre maudite et profanée pour trouver le sol de l'humanité. C'est en elle que le Fils de Dieu devait établir sa première demeure; en elle devait résider le Fils de Dieu; en elle devait s'opérer le mystère de l'Incarnation..., en elle devait se former, par l'opération du Saint-Esprit, le corps de l'Homme-Dieu, par lequel il voulait sauver les hommes. —

Marie; elle vit encore qu'au lieu de les fuir ou de les chasser, elle les caressait de la main, de peur qu'ils ne se sauvassent. Et saint Alphonse fait observer à ce sujet que les animaux qui restèrent dans l'arche demeurèrent sauvages ; mais que les pécheurs qui se réfugient sous le manteau de Marie ne restent pas pécheurs; car elle leur change le cœur et fait qu'ils retournent à l'amitié de Dieu. » La sainte Vierge révéla un jour à sainte Brigitte : « Aussi souvent que l'homme ait péché, je suis prête à le recevoir, pourvu qu'il soit vraiment corrigé; car je ne regarde pas au nombre de ses péchés, mais à la ferme volonté qui l'anime; je ne dédaigne pas de soigner et de guérir ses plaies; car on me nomme, à juste titre, Mère de miséricorde. »

Marie, l'arche d'alliance, fut préservée des vagues du péché, Préservez aussi votre cœur du péché, du moins du péché mortel, et promettez à Dieu d'éviter, à l'avenir, même les péchés

Mais *Domum tuam decet sanctitudo*.... Dieu n'a pas orné la Mère de son Fils, comme l'arche, comme le temple, comme l'arche d'alliance. A l'extérieur, tout ornement fait défaut à ce grand temple vivant de Dieu. A l'extérieur, nous n'apercevons rien de l'or, ni des pierres précieuses du temple, rien de sa magnificence. Marie est pauvre, inconnue, méprisée. — Mais à l'intérieur, là brille toute sa beauté. *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus.* Ainsi convenait-il pour la Mère de Celui qui vint pour nous sauver. Mais de même que Dieu remplit Béséléel de son esprit pour faire son premier sanctuaire, de même le Saint-Esprit lui-même voulut être le Béséléel, pour préparer le sanctuaire, dans lequel devait résider le Verbe. Et de même que le premier Béséléel recouvrit d'or, à l'extérieur et à l'intérieur, l'arche d'alliance, de même le Saint-Esprit orna la véritable Arche d'un or qui n'était pas tiré de la terre, ni des étoiles, ni du soleil, mais des trésors mêmes de la divinité qui sont les dons et les grâces surnaturelles, que nous a mérités le Fils de Dieu, grâces si sublimes, qu'ils nous rendent agréables aux yeux de Dieu. Pour Marie, il tira de ces dons et de ces grâces l'or le plus pur, c'est-à-dire les grâces les plus riches et les plus sublimes, que Dieu ait jamais accordées à une créature quelconque, afin de l'en investir en la sanctifiant et la consacrant dès le premier moment de son existence pour sa haute destinée. (Mgr De Ketteler, évêque de Mayence. *Mandement sur l'Immaculée Conception.*)

véniels. Marie, cette arche mystique, accueille tous les hommes, les justes comme les pécheurs, et se montre envers eux comme une mère aimable et pleine de miséricorde. Vous aussi, aimez les pécheurs, faites-leur tout le bien possible, exercez à leur égard un saint apostolat, tout en priant Dieu de ne pas être atteint vous-même de la contagion du péché.

II. *Arche d'alliance, priez pour nous.* La seconde arche qui figurait Marie est celle que fit faire Moïse selon l'ordre exprès de Dieu. On la nomme Arche d'alliance, l'arche de Dieu, l'arche sainte. Elle était faite en bois d'acacia, revêtue d'or en dedans et en dehors et entourée d'une couronne en or; l'arche était longue de trois pieds et demi et large d'un pied et demi, sur une hauteur d'un pied et demi. On la portait au moyen de bâtons dorés, qui passaient par quatre anneaux également dorés. Au-dessus était le couvercle nommé trône de la grâce et, aux deux bouts se trouvaient deux chérubins en or massif qui étendaient leurs ailes sur tout le couvercle. On conservait dans l'arche d'alliance les deux tables sur lesquelles était inscrit le décalogue, la verge d'Aaron et un vase rempli de manne. Cette arche d'alliance, qui était le premier et le principal sanctuaire de la loi de Moïse, était d'abord placée sous la tente sainte; mais, dans la suite, elle prit sa place dans le temple de Jérusalem, où elle resta plus de quatre siècles, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de Jérusalem et de la ville.

L'arche d'alliance est évidemment une figure de la sainte Vierge. Elle était, comme j'ai dit d'acacia ou de *settim.* Ce bois, qui est très-durable et ne pourrit pas, rappelle la vérité que l'âme de Marie demeura intacte du péché,[1] et que son corps ne devint pas la proie de la pourriture, mais qu'immédiatement après sa mort, il fut de nouveau réuni avec l'âme et

(1) Tu es illa fidelissima *Columba Noe,* quæ inter summum Deum et mundum diluvio spirituali submersum, mediatrix fidelissima exstitit. Corvus infidelis, columba fidelis fuit. Licet Eva infidelis; Maria vero fidelis inventa est. Eva infidelissima mediatrix perditionis; Maria vero fidelissima mediatrix salutis fuit.

reçu dans le ciel. L'or, dont l'arche d'alliance était recouverte au-dedans et au-dehors, a trait aux vertus de la sainte Vierge, surtout à son amour de Dieu et à la pureté de son intention, qui était au fond de toutes ses actions. Les quatre anneaux d'or aux deux côtés de l'arche représentent les quatre vertus cardinales, que Marie possédait à un degré si éminent : la prudence, la justice, la tempérance et la force; les deux bâtons qui traversaient les anneaux et au moyen desquels on pouvait porter l'arche représentent la foi imperturbable, et le vif amour de la prière qui animait Marie; les deux chérubins en or, sur le couvercle, la signalent comme la Reine des anges; enfin la couronne en or, qui entourait l'arche d'alliance, symbolise la glorieuse Assomption et le couronnement de la Reine du ciel. Ce que renfermait l'arche était également une figure de la Mère de Dieu. Si l'arche renfermait les tables de la loi, le sein de Marie en avait contenu l'Auteur; si la verge d'Aaron y figurait, elle n'était, selon les saints Pères, qu'une figure de Jésus-Christ, prêtre de toute éternité, fait homme dans le sein de Marie. Enfin un vase rempli de manne se trouvait aussi dans l'arche : Marie avait porté sous son cœur la manne mystique, Jésus-Christ, qui dit de lui-même : *Nos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement; mais le pain que je vous donnerai est ma chair pour la vie du monde.* (Joan. 6. 49.) De la sorte l'arche d'alliance était, d'après ses différentes parties et d'après son contenu, une figure de Marie que nous avons raison d'invoquer sous le titre d'arche d'alliance.

Soyons nous-mêmes une arche d'alliance dans un sens spirituel. Que votre conduite ait cette ressemblance avec le bois de *settim*, qu'elle soit pure et ne connaisse pas la corruption. Mortifiez votre corps et tenez-le sous le joug de la loi, pour qu'il ressuscite un jour avec gloire à la vie éternelle. Que votre cœur soit tout en or, c'est-à-dire que l'amour de Dieu et l'intention de lui plaire doit briller en lui afin que les anneaux

et les bâtons dorés ne manquent pas, exercez les quatre vertus cardinales, tenant fermes à la foi catholique et pratiquant avec zèle la prière. Soyez une arche vivante, et portez dans votre cœur les commandements de Dieu et faites-en la règle de votre vie. Et n'oubliez pas de prendre en main la verge verte d'Aaron, en vous offrant tous les jours à Dieu et en n'ayant d'autre désir que de faire et de subir ce qui plaît à Dieu. Enfin que la manne céleste, la divine Eucharistie, vienne souvent fortifier votre âme par la réception de la sainte communion.

III. *Arche d'alliance, priez pour nous.* L'arche d'alliance était le plus sacré des sanctuaires des Juifs. Du trône de la grâce, Dieu leur parlait et leur distribuait ses faveurs. Les Juifs avaient également une grande confiance envers l'arche d'alliance, que Dieu semblait vouloir justifier par un grand nombre de miracles. L'Arche en avant, ils marchaient à pieds secs dans le Jourdain et les murs de Jéricho tombaient, au moment même où on faisait avec elle trois fois le tour de la ville. La même arche remplit de terreur les Philistins ; leur dieu Dagon tomba à la renverse et se brisa et les punitions ne cessèrent qu'au moment où l'arche fut restituée aux Israélites. Nous reconnaissons ici encore des traits qui nous rappellent Marie; car elle nous défend contre nos ennemis; elle nous protége, nous encourage, nous console et nous fortifie; elle elle nous obtient la grâce du Ciel, la miséricorde de Dieu et les biens du Paradis : « Marie, dit saint Alphonse, est un camp bien ordonné, car elle sait très-bien profiter de sa puissance, de sa miséricorde et de ses prières pour humilier ses ennemis et délivrer ses serviteurs fidèles qui demandent son puissant secours.

L'histoire de saint Théophile, décrite par le patriarche Eustache de Constantinople, est devenue très-célèbre. Théophile était archidiacre d'Adanas, ville de Cilicie, et jouissait d'une considération si grande que le peuple voulut l'avoir pour évêque, ce qu'il refusa par humilité. Plus tard il fut calomnié et, par suite, démis de ses fonctions. Cela le mortifia à tel point

qu'il se rendit de suite chez un sorcier juif, lequel lui procura une entrevue avec le démon, pour en être aidé dans sa position. Le démon y mit pour condition, que Théophile renierait Jésus-Christ et la sainte Vierge et qu'il en signerait l'acte de ses propres mains. Théophile y consentit et signa la formule, selon laquelle il reniait Jésus et Marie. Le jour suivant, l'évêque qui avait reconnu l'innocence de Théophile lui en demanda pardon et le rétablit dans les dignités qu'il avait occupées auparavant. Entretemps, l'archidiacre se trouvait bourrelé de remords à cause du crime qu'il avait commis et il pleurait continuellement. A la fin, il se rendit à l'église, se prosterna au pied de l'autel de Marie et s'écria : « O Marie ! Mère de mon Dieu, je ne veux pas désespérer, puisque vous me restez, que vous êtes miséricordieuse et que vous pouvez encore venir à mon aide. » Il pria ainsi pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'enfin la Mère de miséricorde lui apparût et lui dit : « Théophile, qu'avez-vous fait? vous avez renoncé solennellement à mon amitié et à celle de mon Fils? qu'est-ce qui vous y a donc porté? » Théophile répondit : « O Souveraine de mon cœur, il faut que vous me pardonniez et que vous m'en obteniez le pardon de Jésus. » Voyant sa confiance, la Vierge sourit amicalement et lui promit d'intercéder en sa faveur. Théophile sentit son courage revenir; il ne quittait plus l'image de cette bonne Mère et redoublait ses prières. Enfin Marie lui apparut de nouveau et lui dit, la face rayonnante de contentement : « Réjouissez-vous, Théophile, j'ai offert à Dieu vos larmes et vos prières; il a daigné les agréer et vous pardonner vos péchés; mais dès ce jour, vous vous montrerez reconnaissant envers lui et lui resterez fidèle. » A cela Théophile répondit : « O ma Souveraine, il ne me manque plus qu'une chose pour être tout à fait tranquille; l'ennemi est encore en possession de l'écrit par lequel j'ai renoncé à vous et à votre Fils; faites qu'il rentre en mon pouvoir. » Et voyez ! trois jours plus tard, Théophile s'éveilla soudain pendant la nuit et retrouva sur sa poitrine cette formule qu'il avait livrée au démon. Le jour

suivant, comme l'évêque se trouvait à l'église, Théophile alla se jeter à ses pieds, en présence d'un grand nombre de fidèles ; il leur raconta, au milieu d'un torrent de larmes, tout ce qui s'était passé et lui remit la terrible formule que l'évêque fit sans délai brûler aux yeux du peuple. Tout le monde pleurait de joie et louait la bonté de Dieu et la miséricorde de Marie envers ce grand pécheur. Théophile se rendit de suite à l'autel de Marie, de laquelle il avait obtenu une si grande grâce. Il mourut trois jours après, plein de tranquillité et de reconnaissance envers Jésus et Marie.

De mauvaises langues avaient attaqué l'honneur de Théophile et l'avaient mis à deux doigts de la perte, dont la miséricorde de Marie le sauva. Evitez la calomnie, qui est un crime bien plus grand que le vol, parce que la perte de l'honneur est bien plus importante que celle de l'argent. Si vous mettiez sur le compte de votre prochain des fautes de pure invention ou si vous exagériez ses fautes véritables, aucun confesseur ne pourrait vous en absoudre, à moins que vous ne révoquiez vos calomnies. Evitez en général tous les abus de la langue et surtout les paroles contraires à la charité. Que si on vous calomnie, vous pouvez défendre votre honneur ; mais faites-le sans amertume et sans passion. Ne pouvez-vous la récupérer, supportez en chrétien cette épreuve, abandonnez la chose au Seigneur, qui saura la faire tourner pour votre bien. A-t-on dit du mal de vous qui soit vrai, ne vous fâchez pas, mais corrigez-vous. Montrez du déplaisir chaque fois que les calomniateurs et les délateurs veulent vous faire leurs coupables rapports et donnez une autre direction à la conversation, chaque fois que vous voyez que l'on veut s'entretenir aux dépens de son prochain.

Marie et la réhabilition de la femme, par Mgr Gerbet.

II.

La réhabilitation des femmes, sous l'influence du christianisme, commence par les fonctions qu'elles ont à remplir dans l'annonciation de la vérité. Le second acte de cette réhabilitation consiste dans la charité avec laquelle elles s'associent, pour les adoucir, à toutes les souffrances de l'humanité : charité qui a son type particulier dans la compassion de la Mère de douleurs, debout au pied de la croix et pleurant. Un poète chrétien, Klopstock, suppose qu'au moment de la mort du Christ, les âmes d'Adam et d'Eve sont tirées des limbes et conduites sur le Calvaire, pour y contempler leur ouvrage. Tout n'est pas fiction dans cette belle idée. L'homme primitif fut représenté sur le Calvaire par saint Jean, l'apôtre futur de la charité, et par là même le premier-né du nouveau genre humain, créé par le Christ; Eve y comparut dans Marie. Mais saint Jean, délaissé par tous ses compagnons fugitifs, porta au pied de la croix une solitaire douleur d'homme. Il n'en fut pas ainsi pour Marie : elle y eut des compagnes qui mirent en commun avec elle leurs larmes compatissantes. La première association de charité fut fondée par des femmes, sous l'inspiration des derniers soupirs du Rédempteur. On voit ici la figure prophétique d'un fait qui s'est produit dans tous les siècles de l'ère chrétienne. Le nombre des femmes a toujours surpassé notablement celui des hommes, dans toutes les œuvres de miséricorde et de dévoûment. Il semble qu'elles ont recueilli une plus grande abondance de compassion avec les larmes des saintes femmes du Calvaire : les hommes n'ont hérité que des larmes uniques de saint Jean. Je ne peux pas dérouler ici le tableau qui s'offre à ma pensée; car l'histoire de la charité est une grande histoire, et je m'étonne que ce soit précisément la seule peut-être qu'on ait oublié de faire. Je me renfermerai

dans une seule observation. Le catholicisme a produit, avec une inépuisable fécondité, des congrégations religieuses de femmes, dévouées au soulagement de toutes les misères. Ces sociétés de sacrifice, qui disent à la pauvreté : Vous êtes notre fille; et à toutes les souffrances : Vous êtes nos sœurs, sont la postérité spirituelle de Marie. Toutes l'ont pour patronne, toutes se proposent l'imitation de ses vertus; et, en effet, leur dévoûment absolu n'est possible que par les croyances qui servent de base au culte de la Vierge. Comment, on ne saurait trop le répéter, comment ces admirables femmes, pourraient-elles se consacrer à tous les instants et sans réserve à leurs œuvres de charité; comment pourraient-elles user leur vie dans leurs souffrances adoptives, si, épouses et mères, elle étaient tenues par devoir de se consacrer principalement à leurs familles? Mais le vœu de virginité, cette charte divine, qui leur garantit la plus haute de toutes les libertés, la liberté du dévoûment, se rattache éminemment à l'apothéose de la virginité dans la Mère de l'Homme-Dieu. Dans l'hymne que l'on chante, le Vendredi-Saint, autour du tombeau du Christ, l'Eglise dit à Marie : « O Vierge, la plus brillante des vierges, ne me soyez plus amère. » Que va-t-elle donc lui demander? Quelque grande grâce, sans doute, puisque sa supplication s'insinue par des louanges, j'ai presque dit par une pieuse flatterie. Cette grande faveur, la voici : « Faites, dit-elle, que je pleure avec vous. » Ce mot est gravé dans le cœur des héroïnes de la charité chrétienne. Si elles sont toujours prêtes à consoler ceux qui souffrent, c'est qu'elles ont su se priver elles-mêmes de presque toutes les consolations terrestres; elles ne sauraient pas pleurer si bien avec tous les malheureux, si elles n'avaient appris à pleurer avec la Vierge.

Compagne et image de l'homme dans le ministère de la vérité, guide et modèle de l'homme dans le ministère de la charité, voilà la femme telle que le Christianisme l'a faite : voilà les deux bases de la glorification, même terrestre. Car le mystère de l'Assomption s'opère déjà en elle, à quelques égards,

sur la terre, et il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'état d'abjection, de captivité physique et morale auquel elle était réduite chez les peuples les plus brillants et aux époques les plus renommées de l'ancien monde, à la transfiguration merveilleuse qu'elle doit au Christianisme. Dans l'Assomption de la Vierge, le caractère de son âme céleste produisit une transformation dans son enveloppe corporelle, qui revêtit les qualités des corps glorieux, l'incorruptibilité, l'éclat, l'agilité. Ce changement ne s'accomplira réellement, pour les filles de Marie, qu'au jour de la résurrection; mais il commence déjà à se réfléchir dans leur condition sociale, qui est, comme le corps, l'enveloppe de leur vie spirituelle. Le Christianisme a établi l'incorruptibilité de la femme, en frappant de réprobation la pensée de l'adultère, l'usage de la polygamie, qui n'est que l'adultère légal, et la trompeuse faculté du divorce, qui n'est que la polygamie successive. La sainteté, l'unité, l'indissolubilité du mariage, élevé, suivant une expression heureusement vulgaire, à la dignité de sacrement, pouvaient seules prévenir efficacement le retour des mœurs païennes, auxquelles l'Eglise oppose, d'ailleurs, une foule d'obstacles par les dispositions vigilantes de sa législation matrimoniale, qui ont presque toutes pour objet la protection morale de la femme. D'un autre côté, la foi catholique lie, particulièrement ici, les plus petits détails de la morale positive et pratique aux idées les plus élevées. Le mariage chrétien n'est pas seulement une image de l'union du Christ avec son Eglise. Cette union mystique étant elle-même une image de l'éternelle union des Personnes Divines, suivant cette parole du Verbe fait chair : « Qu'ils soient un comme nous sommes un, » de degré en degré la sainteté du mariage remonte et va chercher sa source dans les splendeurs mystérieuses du Saint des saints. De là descend cette auréole de respect et d'honneur, dont la femme est entourée chez les nations chrétiennes, auréole qui est comme une ombre terrestre du vêtement de lumière et de gloire qui enveloppa le corps virginal de Marie. Le troisième attribut des corps régénérés,

l'agilité, qui est un plus grand affranchissement des lois de la matière ou la liberté de se transporter dans l'espace au gré des désirs de l'âme, a son prélude, sur la terre, dans la liberté que les mœurs chrétiennes accordent aux femmes, et qu'elles seules leur accordent; car cette liberté, qui nous paraît si naturelle, est, aux yeux des peuples étrangers à l'Evangile, un prodige aussi étonnant que le phénomène de la glace l'est pour les habitants de la zone torride.

Les trois phases de la réhabilitation des femmes correspondent, d'une manière encore plus intime, aux mystères les plus hauts. En concourant, avec l'homme, à la propagation de la vérité, elles sont unies au Verbe divin, lumière de toute intelligence.

Elles participent à l'Esprit consolateur, à l'Esprit d'amour, par la charité avec laquelle elles s'emparent du sublime monopole de toutes les souffrances à soulager; et le haut degré de puissance et de liberté, qui caractérise leur assomption terrestre, est un don du Père, de qui toute puissance émane dans le ciel et sur la terre. C'est ainsi que le Christianisme forme, avec les ruines de l'état primitif brisé par le péché, une nouvelle Ève; et, quoique sa régénération radicale ne s'accomplisse pas en ce monde, il lui rend déjà quelque chose de l'Eden évanoui.

Cette réhabilitation, que des liens étroits rattachent, comme nous l'avons vu, au culte de la Vierge, fut menacée, dans les premiers siècles du Christianisme, par ces sectes qui disputèrent à Marie son titre de Mère de Dieu. Un concile universel s'assembla pour le lui conserver. Si la question agitée alors tenait, sous le rapport le plus fondamental, au mystère de l'Incarnation du Verbe, elle tenait aussi, sous un rapport subordonné, au miracle social de la condition des femmes chrétiennes. Le caractère divin dont le Christianisme a marqué leur front se fût obscurci le jour où le nom de la Mère de Dieu eût été effacé du symbole : l'étoile du matin n'aurait pu s'éclipser sans projeter à jamais une ombre fatale sur leur destinée.

Leur sort courut de grands dangers dans le moyen-âge, à

l'époque des croisades. L'Europe armée, qui partait pour l'Asie, allait y assister au spectacle des mœurs musulmanes et de la religion des sens. Il était à craindre qu'elle ne fût vaincue par elle-même au sein de ses victoires. Elle pouvait en rapporter d'étranges idées, et des tentations inconnues et menaçantes. Ce fut précisément à cette époque que la dévotion à la Vierge se ranima avec une nouvelle ferveur, et il y eut en cela un fait clairement providentiel. Le grand homme de ce siècle, celui dont la voix tonnante précipitait les populations vers la Syrie, trouva des accents d'une inexprimable douceur pour célébrer Marie, et des milliers d'âmes répondirent à la parole persuasive, on pourrait dire aux chants mystiques de saint Bernard : comme si une lumière supérieure lui eût révélé qu'au moment où la chrétienté allait se trouver exposée à la fascination du vieux Serpent oriental, il fallait en toute hâte réveiller l'enthousiasme pour la Vierge divine qui l'a terrassé, et opposer à l'impure séduction la chaste magie de son culte.

De nos jours il a été prononcé à l'oreille des femmes quelques-uns de ces mots qu'Ève entendit, lorsque Satan lui jura qu'elle était la femme libre. On leur a dit que la science du bien et du mal allait enfin leur être révélée, que l'imitation des brutes renfermait pour elles le secret de se transformer en dieux. On leur a promis, dans un Eden futur, une apothéose infernale. Ces coupables extravagances n'ont pas exercé une grande puissance de séduction. Les femmes ont compris les premières où cela menait. Elles ont compris, avec cette intelligence du cœur qui devance les procédés moins rapides du raisonnement, que tout progrès réel n'est possible que dans la route tracée par le Christianisme; que leur avenir, s'il s'égarait loin de cette route, ne serait qu'une marche rétrograde, non-seulement vers les mœurs païennes, mais vers quelque chose de pis; qu'il n'y a pour elles que déception, servitude, chute, hors des mystères à la fois sévères et doux qui leur donnent Marie pour mère.

QUARANTIÈME INVOCATION.

Marie est la Porte du ciel, en donnant au monde Celui qui l'a ouvert; en y introduisant une infinité de chrétiens; en intervenant efficacement en notre faveur. *Exemple :* Conversion d'un jeune débauché.

Janua cœli, ora pro nobis. Porte du ciel, priez pour nous.

I. *Porte du ciel, priez pour nous.* Si nous appelons Marie la porte du ciel, cela signifie qu'elle est la porte par laquelle nous entrons dans le ciel ou, pour parler sans image, que c'est par elle que nous parvenons au salut. Mais comment? pourrait-on demander ici, est-ce donc Marie qui nous sauve et nous donne la félicité éternelle? Nullement : nous n'avons, nous ne connaissons qu'un Sauveur, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. *Il n'y a de salut dans aucun autre; car il n'a été donné aux hommes sous le ciel aucun nom par lequel nous devons être sauvés.* (Act. 4. 12.) Nous sommes redevables uniquement à notre divin Sauveur Jésus-Christ de notre réconciliation avec Dieu, de notre préservation de la perte éternelle et de notre béatitude. Il est donc, à proprement parler, ainsi qu'il l'affirme d'ailleurs lui-même, la porte du ciel : *Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.* (Joan. 10. 9.)

Malgré cela, nous saluons Marie comme la porte du ciel. Pourquoi? Parce qu'elle est la Mère de Celui qui est la vraie porte du ciel. Marie, dit à ce sujet saint Ephrem, est la porte du ciel, parce que le Christ vint par elle sur la terre. Dieu ne voulut pas forcer Marie à accepter la maternité de son Fils; il la laissa libre d'accepter ou de refuser cette dignité. Comme elle est devenue Mère de Dieu, elle a aussi une part importante à l'œuvre de la Rédemption et, sous ce point de vue aussi, elle mérite le titre de porte du ciel. Mais elle est aussi une porte du ciel, en ce sens que Dieu fait découler sur nous par ses mains toutes

les grâces, au moyen desquelles nous parvenons au ciel[1]. C'est le sentiment d'un grand nombre de saints Pères et des théologiens les plus estimés. C'est ainsi que saint Ephrem s'exprime comme suit : « O bienheureuse Vierge! si vous voulez que je sauve mon âme, prenez-moi sous le manteau de votre protection; car voyez, je ne puis espérer d'éviter la damnation éternelle que par vous. » Saint Bernard nomme Marie la *porte du ciel* et ajoute : de même que chaque décret de grâce que signe un roi de la terre doit passer par la porte de son palais pour être transmis à ses sujets, de même aussi nulle grâce n'arrive sur la terre que par les mains de Marie. Saint Bonaventure dit, en comparant la Vierge avec la lune : « De même que la lune se trouve entre le soleil et la terre et communique à cette dernière ce qu'elle reçoit du soleil, de même aussi Marie reçoit les grâces du soleil de justice, afin de nous les communiquer, à nous qui sommes des pèlerins sur la terre. » Nous pourrions multiplier les citations à ce sujet; mais ce que je viens de vous dire suffira pour faire comprendre que Marie est nommée la porte du ciel à cause de la Maternité divine et aussi parce que toutes les grâces nous arrivent par son intermédiaire.

Considérez que la porte du ciel est étroite : *Appliquez-vous à entrer par la porte étroite; car, je vous le dis, il en est beaucoup*

(1) Nullus potest cœlum intrare, nisi per Mariam transeat tanquam per portam. Sicut enim Deus ad nos venit per ipsam, ita per ipsam nos oportet transire ad Deum. Non ergo discedamus ab ea; sed ejus pedibus provoluti semper eam salutemus : *Ave, gratia plena*, ut per eam, quæ invenit, gratiam et misericordiam consequamur, in auxilio opportuno. (S. Bonav. *in cap. 1 Luc.*)

Maria est Scala cœlica, per quam patet ascensus ad superna. Latera hujus scalæ sunt tribus duæ, scilicet sacerdotalis et regalis, ex quibus Maria contraxit originem suam secundum carnem. Gradus interscalares sunt ejus privilegia et dignitates singulares. Hujus scalæ cacumen in Deo est et ei conjungitur per cœlestem conversationem. Per hanc scalam descendit Angelus magni consilii, ut nostram assumeret infirmitatem. Per hanc etiam scalam Angeli ascendunt, scilicet qui angelicam vitam ducunt. (S. Bonav. *De hierarchia ecclesiastica.*)

qui cherchent à entrer et ne le peuvent pas. (Luc. 13. 24.) Le ciel est immense, il est vrai, et tout le monde y trouverait place; mais c'est la porte d'entrée qui en est étroite et il est nécessaire que l'on se comprime et se fasse petit pour y pénétrer. Mais comment se presser, se faire petit? Je veux dire par là qu'il faut gouverner ses mouvements intérieurs et ne laisser aucune place à la mauvaise concupiscence. « Il faut considérer, dit saint Jean de la Croix, que la porte déjà est *étroite*, ce qui signifie que l'âme doit se comprimer et, moyennant l'amour de Dieu, déposer toutes les affections envers le monde, envers ses biens et ses plaisirs. » Eloignez en conséquence de votre cœur tous les désirs et toutes les affections mondaines; réprimez la concupiscence et pratiquez la mortification. Outre cela, faites-vous petits, car si la porte est étroite, elle n'est pas moins *basse;* il faut s'abaisser pour ne pas trouver de résistance. Soyez donc humbles, n'ayez pas une opinion trop haute de vous-mêmes, ne préférez personne, cherchez partout la gloire de Dieu et supportez avec patience les humiliations qui vous surviennent. *Il n'y a que l'humilité qui puisse sauver nos âmes,* dit saint Bernard.

II. *Porte du ciel, priez pour nous.* Marie est aussi une porte du ciel, en ce sens que son culte ouvre le ciel à une infinité de chrétiens. Il y a, dans l'Eglise, un grand nombre d'ordres et d'associations dont les membres se vouent au service de la sainte Vierge et qui non-seulement marchent sous sa protection sur le chemin du salut, mais s'efforcent en même temps à travailler pour le salut de leurs frères. Je me contenterai de mentionner, outre un grand nombre d'ordres religieux, les congrégations de la sainte Vierge, différentes confréries qui sont répandues par tout le monde chrétien et dont les membres sont innombrables. Rappelons l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, érigée à Paris, en 1836, dans l'église paroissiale de Notre-Dame des Victoires. Cette paroisse était dans l'état le plus pitoyable sous le rapport religieux : l'indifférence, le mépris et la haine de la religion y dominaient en maîtres. L'église elle-

même ressemblait à un désert, car de 26,000 paroissiens, c'est à peine si 800 avaient fait leurs Pâques. La religion y était tombée tellement en désuétude que les malades mouraient sans même penser à recevoir les sacrements. Mais à peine la confrérie y fut-elle érigée, que la foi se réveilla dans la paroisse et que la vie religieuse commença à y fleurir. Des familles entières, qui n'avaient plus mis le pied dans l'église pendant des années, revinrent à la pratique de leurs devoirs; des pécheurs de tout âge, de toute condition se convertirent; de longues haines et inimitiés cessèrent; des concubinages et autres unions coupables finirent; le bien mal acquis fut restitué; en un mot, tout le monde fit pénitence et la plus mauvaise paroisse de Paris devint la meilleure et montra un zèle digne des premiers siècles de l'Eglise. Mais ce ne fut pas seulement à Paris que cette confrérie eut de si salutaires effets; on vit la même chose par tout le monde, et je ne crois pas exagérer en affirmant que plus de 500,000 pécheurs lui doivent leur conversion. On peut dire que des effets du même genre sont produits par les nombreuses *fêtes* qui se célèbrent, pendant l'année, en l'honneur de la sainte Vierge. Que de milliers d'âmes se réconcilient avec Dieu et se convertissent en recevant, ces jours-là, les saints sacrements! Que de pécheurs reviennent à Dieu à l'occasion du *Mois de Marie!* que de tièdes reviennent zélés, que de fervents chrétiens se sentent fortifiés et animés d'un nouveau courage! Un grand nombre de pauvres pécheurs sont revenus à Dieu par le chapelet, le scapulaire, la médaille miraculeuse, la récitation de l'*Ave Maria*, du *Salve Regina*, du *Memorare*, du *Sub tuum*, des Litanies, etc.; et tous les missionnaires nous assurent que les sermons sur la sainte Vierge sont surtout fertiles en conversions. N'est-ce pas là une nouvelle preuve que nous ne pouvons la nommer d'un nom plus convenable que *porte du ciel?*

Ainsi donc, soyez zélés dans le culte de la Vierge. Aimez à visiter les églises et les autels qui lui sont consacrés, à assister aux sermons ou à faire une lecture spirituelle traitant des privilèges ou des vertus de Marie. Réciter le chapelet tous les

samedis, s'approcher des sacrements à toutes les fêtes de Notre-Dame, en porter sur soi les insignes, ce sont autant de moyens pour vivre chrétiennement et obtenir de la Mère de Dieu la grâce de persévérer dans le bien et de mourir chrétiennement.

III. *Porte du ciel, priez pour nous.* Marie est aussi une porte du ciel, en ce sens qu'elle peut tout auprès de Dieu par son intervention. Il est vrai qu'au ciel elle ne peut plus commander à son Fils, comme elle le faisait sur la terre; mais elle peut le supplier avec la certitude d'obtenir tout ce qu'elle demandera, parce qu'elle est sa Mère. C'est pourquoi aussi saint Pierre Damien enseigne que Marie peut tout au ciel et sur la terre, et qu'elle a le pouvoir de relever le courage de ceux qui sont proches du désespoir ; « car, ajoute-t-il, si cette Mère, que les saints appellent un autel de la miséricorde, sur lequel les pécheurs sont réconciliés avec Dieu, élève la voix en notre faveur, le Fils met tant de prix à sa prière et désire tant de lui faire plaisir qu'elle paraît moins demander que commander et qu'on croit bien plus reconnaître en elle une reine qu'une servante. » Sainte Brigitte entendit un jour Notre-Seigneur dire à sa Mère : « Vous savez, ma chère Mère, combien je vous aime ; demandez-moi donc tout ce que vous voulez ; il ne m'est pas possible de ne pas vous exaucer. Parce que vous ne m'avez rien refusé sur la terre, je ne vous refuserai rien dans le ciel. »

La vertu de l'intercession de Marie résulte clairement de l'exemple que je vais vous raconter.

Un jeune libertin, qui s'adonnait à tous les excès et à tous les scandales, tomba dans une maladie qui finit aussi par l'emporter. Nonobstant sa vie déréglée, il avait l'habitude de dire tous les jours un *Ave Maria* en l'honneur de la Mère de Dieu, et il était resté fidèle à cette pratique, même au milieu de ses débauches. Aussitôt que l'état de sa santé fut connu, le curé de l'endroit vint le voir et l'engagea à se confesser. Mais le malade lui répondit que, si même il devait mourir de cette maladie, il voulait mourir comme il avait vécu et que, s'il guérissait, il voulait continuer à vivre comme il avait vécu.

Telle fut la réponse qu'il donna à tous ceux qui lui parlèrent de confession; toutes les exhortations de son curé et d'autres ecclésiastiques restèrent sans résultat. Tous étaient dans la frayeur pour son avenir et personne n'osait plus lui parler de pénitence ou de conversion, pour ne pas être obligé de l'entendre proférer les plus horribles blasphèmes. Un de ses amis, qui vivait d'une manière réglée et qui lui avait souvent reproché ses excès, le visita un jour dans la matinée et, après l'avoir entretenu de différentes choses, il lui dit : « Mon cher, il faut maintenant penser à te convertir! — Je suis pour cela trop grand pécheur, » repartit le malade. « Bon! reprit l'autre, si tu es un si grand pécheur, tourne-toi vers la sainte Vierge qui est la Mère des pécheurs. — Hélas! fit le malade, je dis tous les jours un *Ave Maria;* penses-tu donc que cela me serve à quelque chose? — Cette prière te servira à tout; car n'y demandes-tu pas la grâce de bien mourir? — C'est vrai, répliqua le malade, et puisqu'il en est ainsi, va chercher le curé pour entendre ma confession. » Puis, il répandit un torrent de larmes. Le curé, qui s'était surmonté pour faire une dernière tentative, entra juste en ce moment et fut très-étonné de trouver les deux amis en pleurs. Il demanda ce que cela signifiait et le malade lui répondit : « Ce sont mes péchés que je pleure; malheureusement, je commence bien tard; je dois me fier aux mérites infinis du Seigneur et en sa miséricorde qui est sans bornes. — A qui faut-il attribuer ce changement? » demanda le prêtre. Le malade répondit : « A la sainte Vierge; cette bonne Mère m'a ouvert les yeux et touché le cœur et elle ne veut pas que je me perde éternellement. — Vous voulez donc vous confesser? » demanda le prêtre. La réponse fut : « Oui, laissez entrer qui voudra, afin que ma confession soit publique comme l'ont été mes excès! » Le curé l'assura qu'il suffisait, pour réparer ses scandales, que l'on sût qu'il s'était confessé. Le jeune ami du malade descendit raconter à la famille ce qui s'était passé, tandis que, de son côté, le malade faisait sa confession, qui fut fréquemment interrompue par ses san-

glots. Le curé lui donna ensuite le saint Viatique, après la réception duquel le malade demanda publiquement pardon des mauvais exemples qu'il avait donnés et se recommanda aux prières des assistants. Quelques jours après, une foule énorme assistait aux funérailles du défunt, qui ressemblaient plutôt à un convoi triomphal en l'honneur de Marie, dont tout le monde exaltait la miséricordieuse tendresse.

N'allez pourtant pas jusqu'à croire qu'il vous suffise de réciter un *Ave Maria* tous les jours, tout en vivant comme bon vous semble, pour ouvrir la porte du paradis. Cette porte n'est ouverte qu'à ceux qui observent les commandements de Dieu ; car Jésus-Christ dit expressément : *Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements.* (Math. 19. 17.) Nous ne pouvons pas nier que les plus grands pécheurs ont été et sont parfois encore ramenés à Dieu à cause de la dévotion envers la sainte Vierge ; mais n'oublions pas non plus que ces cas font exception. Or, la règle est : que celui-là seulement fait une bonne mort et parvient au salut, qui vit dans la crainte de Dieu. Gardez-vous donc d'être présomptueux ! Honorez Marie tous les jours et mettez en elle votre confiance; mais appliquez-vous à vous conduire en chrétien. Si vous avez péché, faites sérieusement pénitence, et cela sans délai ; ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez espérer, par l'intercession de Marie, une sainte mort et une bienheureuse éternité.

Un homme de Dieu.

Un saint religieux de l'ordre des Carmes, nommé le Père Firmin, se distingua dans sa jeunesse par une grande piété, et surtout par une tendre dévotion envers la Mère de Dieu ; c'est à sa puissante protection qu'il se crut redevable de sa vocation et du bonheur qu'il eut de mourir pour le nom de Jésus-Christ.

Il était né à Amiens de parents vertueux, mais peu favorisés des biens de la fortune. A peine sorti de l'enfance, la prière faisait ses délices ; il aurait voulu pouvoir y consacrer la plus

grande partie de son temps, mais la nécessité de pourvoir à sa propre subsistance et à celle de sa famille ne lui permettait pas de suivre son attrait. A l'imitation des anciens solitaires, il joignait à ses occupations manuelles le chant des psaumes et de fréquentes élévations de cœur vers Dieu ; tous les jours il assistait au saint sacrifice de la messe, et il était si fidèle à cette pieuse pratique, dont il s'était fait un devoir, qu'il eût mieux aimé prendre sur son sommeil que d'y manquer.

Le jeune Firmin avait adopté l'église des Carmes pour le lieu de ses dévotions particulières. Ces religieux virent avec admiration sa conduite édifiante, sa ferveur soutenue pendant plusieurs années. Le supérieur, qui en était le témoin habituel, voulut enrichir son ordre d'un trésor si précieux ; il lui ouvrit donc l'entrée de sa maison, et lui facilita les moyens de faire ses études.

Quoiqu'il les eût commencées fort tard, il y fit des progrès assez rapides pour être, après quelques années, promu au sacerdoce. Ses études n'avaient point ralenti sa ferveur, et l'auguste caractère dont il était revêtu n'avait fait qu'accroître sa confiance en la Reine des anges, qui est honorée d'un culte spécial dans l'ordre des Carmes.

Cependant la révolution commençait ses scandales et ses fureurs ; déjà l'impiété avait ouvert les cloîtres ; mais, tandis que quelques apostats se félicitaient de cette liberté, le P. Firmin ne s'arrachait qu'avec la plus vive douleur de l'asile de la piété, et il fut le dernier à quitter l'habit de son ordre. Bientôt le feu de la persécution s'alluma de toutes parts ; le zélé ministre du Seigneur continua néanmoins à se livrer à toute l'ardeur de sa charité : les veilles, les fatigues, les périls, ne sont rien pour lui ; il vole partout où l'appelle le salut des âmes. Amiens fut d'abord le théâtre de ses travaux apostoliques ; mais l'exercice de son ministère devenant de jour en jour plus difficile, il se mit à parcourir les campagnes, consacrant les nuits aux saintes fonctions de l'apostolat. Partout où l'on savait que l'homme de Dieu devait s'arrêter, de pieux fidèles s'y rendaient en foule ;

il les confessait, leur distribuait le pain de vie, et les renvoyait consolés et fortifiés.

Pour lui, après avoir pris un peu de repos, il se dirigeait vers un autre lieu, pour y continuer les mêmes œuvres de zèle et de charité. Il y avait environ un an que le père Firmin menait cette vie, si digne d'un apôtre de Jésus-Christ, errant, fugitif, réduit souvent à se cacher au milieu des bois, lorsqu'il fut arrêté à peu de distance d'Amiens et conduit dans les prisons de cette ville. Il y trouva plusieurs prêtres, qui étaient, comme lui, confesseurs de la foi; il leur dit : « Nous avons souvent, mes chers confrères, immolé la sainte victime; c'est à nous maintenant d'être immolés. »

Les juges devant lesquels il comparut n'étaient point de ces hommes sanguinaires dont la France était alors remplie. Ils auraient voulu le sauver; ils se gardèrent bien de lui proposer le serment qu'exigeait la loi, sachant trop bien ce qu'il leur aurait répondu. Le président, pour lui faciliter le moyen d'échapper au danger, lui fit entendre qu'il n'avait qu'à déclarer qu'il ignorait les décrets portés contre les prêtres insermentés. Quelle épreuve! il s'agit de la vie; le prisonnier peut éviter le supplice par une dissimulation, il n'a qu'à user du subterfuge qu'on lui présente; il lui suffit de dire qu'isolé au milieu des campagnes, dans une vie errante, il lui a été impossible d'avoir connaissance des décrets auxquels il ne s'était pas conformé. L'accusé refuse sans hésiter de conserver la vie par un léger mensonge; il répond avec une modeste assurance qu'il peut mourir, mais qu'il ne peut trahir la vérité. L'arrêt de mort fut prononcé, et le serviteur de Dieu alla recevoir la couronne que méritait sa foi.

Le Culte de la sainte Vierge, par Louis Veuillot.

I.

Les louanges de la sainte Vierge, l'explication des mystères au milieu desquels rayonne la divine maternité sont, depuis

dix-huit siècles, l'attrait, le triomphe, et, d'une certaine manière, le désespoir des plus illustres et des plus éloquents docteurs. Tout le plan de la Rédemption se rattache à Marie : elle y paraît, elle y demeure comme le chef-d'œuvre de la puissance de Dieu. *Maria, de qua natus est Jesus;* Marie Vierge et Mère; Marie de laquelle est né Jésus; Marie, Mère de Jésus, devenue, par élection de son Fils, la Mère des hommes, et qui descend vers nous du Calvaire, les mains éternellement pleines des grâces que lui a faites pour nous son Fils crucifié par nous. Comment s'éloigner de cette figure, comment la contempler assez, comment s'approcher d'elle sans être ravi? Mais comment la faible parole et la faible intelligence de l'homme pourront-elles ne pas chanceler sous ce poids d'admiration, d'amour et de lumière? Bourdaloue avoue son insuffisance et l'abrite sous celle que confessait déjà saint Augustin ; Fénelon répète, en s'inclinant, ce mot de l'Evangile, qui seul dit assez dans sa brièveté sublime : Marie, de laquelle est né Jésus; Bossuet, qui semble prendre encore un plus haut vol et s'illuminer d'un éclat plus radieux lorsqu'il parle de la Mère du Sauveur, s'interrompt tout à coup dans l'énumération des faveurs qu'elle a reçues et ne s'efforce plus que d'exprimer son impuissance : « Tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge. Si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur, que penserons-nous de Marie, à qui le Père éternel le donne, non point d'une mesure commune, mais comme il lui appartient à lui-même; comme Fils, comme Fils unique, comme Fils qui, pour ne point partager son cœur et pour tenir tout de sa sainte Mère, ne veut point avoir de père en ce monde?... O divine Vierge! je conçois quelque chose de si grand de vous, que non-seulement je ne puis le dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même! »

Nous n'avons pas la téméraire pensée d'aborder un sujet trop au-dessus de nous de toute manière, et qui ne peut être touché que par des mains sacrées. Notre but est de considérer

la sainte Vierge, comme nous considérons les autres saints, du point de vue humain simplement, ainsi que le pourrait faire un homme qui, n'appartenant à aucune religion, chercherait à découvrir qu'elle est la plus raisonnable, la plus belle, la plus consolante; celle qui a donné aux hommes de plus tendres protecteurs et répandu sur le monde les plus visibles bienfaits. Si nous sommes obligés de sortir quelquefois de ces limites, nous prendrons un guide sûr et nous le laisserons parler.

II.

De tous les fondateurs de religions, Jésus-Christ est le seul qui ait montré sa mère, et c'est une preuve de sa divinité, à laquelle les blasphémateurs qui ont osé l'accuser d'imposture ne sauraient opposer un argument capable de tenir devant la raison. On concevrait parfaitement qu'un imposteur, se prétendant fils de Dieu, eût voulu laisser à sa mère l'honneur de la virginité, et cela est comme naturel; car les hommes répugnent à se faire de Dieu les idées basses que les misères de la nature les forcent à concevoir d'eux-mêmes. Mais en ce temps, et par le même motif, l'imposteur n'aurait pas voulu exposer aux regards de ses contemporains et de ses concitoyens cette créature mortelle, revêtue d'un caractère si merveilleux, et chargée d'un rôle si fort au-dessus de la condition de la femme de l'antiquité. Ou il eût renié sa mère, ou il l'eût cachée avec soin. Marie vit avec Jésus et elle lui survit. Depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, elle est à ses côtés. Chacun la connaît; c'est l'épouse de l'artisan Joseph et la Mère-Vierge de Jésus, Fils de Dieu. Rien ne la décore que ses vertus, rien ne la cache que la plus prodigieuse de ces mêmes vertus, son humilité. Qui voit Jésus et Marie dans les récits de l'Evangile, ne peut douter des liens qui les unissent. Aux noces de Cana, Marie obtient en faveur des hommes, avec une bonté de femme et de mère, le premier miracle de Jésus, dont les plus pauvres et les serviteurs de la fête sont les premiers témoins. Il lui répond d'abord que son heure n'est pas venue, et néanmoins elle dit aux serviteurs

de faire ce qu'il leur commandera, parce qu'elle sait qu'il fera ce qu'elle lui demande. Il obéit en effet; voilà le Fils. En retrouvant Marie au pied de la croix, qui méconnaîtra la Mère? Mais quel autre qu'un Dieu pouvait avoir une telle mère, la soumettre à de si terribles épreuves, vivre auprès d'elle dans la pauvreté, mourir sous ses yeux du dernier supplice, et la laisser dans l'indigence pour être le chef-d'œuvre de ses miracles et l'irrécusable témoin de sa divinité?

III.

Bientôt après le grand jour du Calvaire, Marie, sans quitter encore la vie, quitte la scène du monde. On ne sait point avec certitude en quel endroit saint Jean, à qui elle a été confiée, la conduit. Elle tire des trésors de son cœur la matière des récits évangéliques, où elle tient une place à la fois si haute et si restreinte, et elle meurt à un âge avancé, voyant déjà l'Eglise répandue sur toute la terre, et n'étant toujours qu'une pauvre veuve, recueillie par la charité des amis et des disciples de son Fils, le Dieu vivant. Mais ce premier et ce plus illustre modèle de l'humilité chrétienne, en fuyant ainsi les honneurs de la terre, n'a fait que donner un éclat plus divin à ses autres vertus. L'Eglise est venue, avec ses saints et ses docteurs, illuminés de l'esprit de Dieu. En recueillant la Tradition, en sondant les Ecritures, elle a retrouvé Marie tout entière, elle a connu sa vie cachée, elle a lu dans son cœur; elle a été plus loin, et, scrutant les conseils éternels de la Providence, elle a écrit avec certitude l'histoire de la Mère de Dieu, avant sa naissance, pendant sa vie mortelle et depuis sa mort bienheureuse. Elle nous la représente telle que Dieu la voulut, telle qu'elle fut, et, autant que les hommes se peuvent rendre compte de ce qui passe toute image et tout entendement, telle qu'elle est pour toujours dans la gloire des cieux. De ce travail de l'Eglise, travail qui n'a point cessé et dont tout nous fait espérer que nous verrons bientôt le couronnement, ressort l'idée la plus haute peut-être et la plus consolante que les

hommes se puissent faire de la bonté de Dieu. Nulle part n'apparaît d'une manière aussi douce et aussi accessible cet inépuisable et invincible amour qu'il a pour les hommes. Il nous a donné une mère. Cette mère, il l'a formée pour être, sur la terre, le modèle de toutes les perfections auxquelles nous devons aspirer, et, au ciel, l'avocate de toutes les faiblesses auxquelles nous sommes soumis. Il l'associe à l'œuvre de la Rédemption, afin de nous enseigner à tout demander par elle. Bossuet fait remarquer que la sainte Vierge, qui a tant contribué à notre salut par son consentement dans le mystère de l'Incarnation, intervient encore dans les trois opérations principales de la grâce, qui sont : la vocation, la justification et la persévérance. Mais sans nous engager dans ces hauteurs, considérons un spectacle plus à notre portée, voyons l'effet de ces vérités saintes dans la société humaine.

QUARANTE-UNIÈME INVOCATION.

Marie a précédé Jésus-Christ le Soleil de Justice, comme l'étoile du matin précède et annonce le soleil. L'étoile du matin est plus brillante que les autres : elle tient sa lumière du soleil. Guide des navigateurs. *Exemple :* Tempête apaisée.

Stella matutina, ora pro nobis. Etoile du matin, priez pour nous.

I. *Etoile du matin, priez pour nous.* L'étoile du matin précède et annonce le jour nouveau. Aussitôt qu'elle paraît à l'Orient, on se dit : Dieu soit béni, voici le jour qui va venir! Quand alors le soleil montre sa face radieuse, l'étoile s'efface et on ne la revoit plus qu'à la tombée du jour, alors qu'elle se montre comme l'étoile du soir à l'Occident.

Comme cette étoile[1], Marie est venue dissiper les ténèbres qui régnaient dans le monde avant la venue de Notre-Seigneur. L'humanité presque tout entière tombait en adoration devant des idoles de pierre et de bois ; l'esprit des hommes était tellement obscurci et troublé qu'ils ne pouvaient plus distinguer entre le juste et l'injuste, la vertu et le vice ; les crimes les plus abominables étaient parfois considérés comme des actes d'héroïsme. Leur culte était aussi insensé que cruel et infâme ; le démon qu'ils servaient les avait portés à honorer leurs dieux par les plus détestables orgies. Alors apparut Jésus-Christ, la nuit disparut et le jour vint. Jésus-Christ ramena le genre humain à la véritable connaissance et au vrai culte de Dieu ; il lui enseigna tout ce que Dieu veut, et lui apprit à adorer Dieu en esprit et en vérité. Jésus-Christ est donc, comme il le dit lui-même, la lumière du monde, le soleil de justice. Mais de même que l'étoile du matin précède le soleil et annonce l'approche du jour, de même Marie est l'étoile du matin précédant Jésus-Christ et annonçant le jour du salut. « Par votre arrivée, ô bienheureuse étoile du matin, le monde a été éclairé, » dit saint Bernard, duquel sont aussi les paroles suivantes : « On a très-bien comparé Marie à une étoile ; car elle est cette Etoile insigne surgie en Jacob, dont les rayons illuminent la terre tout entière, dont l'éclat luit dans les hauteurs célestes, pénètre toutes les profondeurs, dissipe les ténèbres du

(1) Maria est stella *purissima* pure vivendo, *radiosissima* radium æternum pariendo, *utilissima* ad littus patriæ dirigendo. (S. Bonav. *Spec. Virg.*)

Maria Aurora. Aurora est *principium diei* subsequentis : sic ortus Virginis annuntiavit adventum Salvatoris ; Aurora veniente, *abundat ros :* nascente Virgine, ros benedictionis et gratiæ incepit corda adimplere. Aurora *progreditur* proficiendo in claritate : sic proficiebat Maria in claritate gratiæ et bonæ vitæ.

Maria fuit *quasi aurora consurgens* in rutilanti virginitate ; *pulchra ut Luna* in micanti humilitate, *electa ut sol* in radiante charitate. Felix qui hos tres fulgores, tres has virtutes Mariæ secutus fuerit, per quas ipsa Deum et Magistrum omnium virtutum concepit. (S. Bonav. *Spec. Virg.*)

monde, réchauffe plus encore les esprits que les corps, développe les germes de vertus et détruit les vices.

L'étoile du matin disparaît aussitôt que le soleil s'élève à l'horizon ; elle redevient visible au côté opposé après le coucher de l'astre du jour. C'est ainsi que Marie s'est retirée et a vécu dans la retraite, pendant la vie publique de Jésus, alors qu'il rayonnait au grand jour par ses paroles et par ses miracles ; ce ne fut que lorsque ce soleil de justice fut à son déclin que Marie se montra de nouveau, comme étoile du soir. Nous avons nommé la Mère de douleurs debout au pied de la croix. Et maintenant encore, que nous sommes privés de la présence visible du divin Sauveur et qu'il siége éternellement à la droite de son Père, Marie resplendit dans l'Eglise comme une étoile dont la douce lumière ne s'éteindra pas jusqu'au dernier jour du monde. Chaque enfant chrétien connaît Marie et bégaie ses louanges; tous les fidèles de la terre la saluent, et il n'est pas de jour où ne se vérifient encore les paroles : « Toutes les nations m'appelleront bienheureuse ! » (Luc. 1. 48.)

Nous aussi, nous devons, comme l'étoile du matin, préparer les voies au Soleil de Justice, en aplanissant les collines de l'orgueil et de la vanité et en remplissant les vallées de la sensualité et des aspirations terrestres, en rectifiant ce qui en nous manque de droiture, de justice et de charité. De même que l'étoile du matin disparaît à l'approche du soleil, disparaissons, humilions-nous aussi devant Dieu, en reconnaissant notre propre néant avec la conviction que nous sommes encore moindres que le néant ; car nous ne sommes que de pauvres pécheurs.

II. *Etoile du matin, priez pour nous.* L'étoile du matin est plus grande, plus brillante que les autres étoiles. Et pourtant elle figure parmi les planètes et n'a pas de lumière qui lui soit propre, mais celle-ci lui vient du soleil. Sous ce rapport encore, Marie ressemble à l'étoile du matin. Elle est plus grande que les anges et les saints ; car, tandis que ces derniers ne sont que les amis et les ministres de Dieu, Marie en est la Mère! Mais

la sainte Vierge éclipse surtout, par l'éclat de sa sainteté, tous les anges et les saints. Comme elle possède parmi toutes les créatures la plus haute des dignités, il convient également qu'elle possède aussi la plus grande mesure de sainteté. Nous ne lisons sur le compte d'aucun ange ni d'aucun homme que le Ciel ait fait dire : « Vous êtes pleine de grâces ! » (Luc. 1. 28.) Ces paroles n'ont été dites qu'à une seule créature : à la bienheureuse Vierge Marie. Sa plénitude de grâces est immense comme l'océan, à côté de cette plénitude la sainteté des chérubins et des séraphins disparaît, ce qui fait dire à saint Vincent Ferrier que Marie a possédé, déjà au sein de sa mère, une mesure plus grande de sainteté que tous les anges et les saints.

Nous avons dit précédemment, que l'étoile du matin n'a point d'elle-même sa lumière, mais qu'elle réflète celle du soleil. Ainsi Marie n'a pas d'elle-même sa sainteté, elle lui vient de Dieu. Si déjà, d'après l'apôtre saint Jacques (1. 17), « tout bon don et chaque présent parfait est une faveur d'en-haut, » et si, selon saint Paul (Phil. 2. 13), « c'est Dieu qui donne la volonté pour le bien, aussi bien que c'est par lui qu'on l'exécute, » il est clair qu'on ne peut parvenir à la sainteté par ses propres forces. Et Marie elle-même devait reconnaître la vérité de ce que dit l'apôtre : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.* (I. Cor. 15. 10.) Oui, c'est Dieu, qui l'a sanctifiée dès le premier moment de son existence, en la préservant de la tache originelle; c'est Dieu qui a veillé sur elle et l'a gardée de toute faute et de toute imperfection ; c'est Dieu qui l'a fortifiée, pour surmonter les tentations et marcher héroïquement sur le chemin de la vertu ; c'est lui enfin qui l'a conduite de perfection en perfection, de manière qu'aucune créature ne l'égale en sainteté. Mais de même que l'étoile du matin se montre très-susceptible d'être illuminée par le soleil et répand abondamment ses rayons autour d'elle, de même Marie reçut avec empressement les grâces qui lui étaient données par Dieu, et elle en usa avec la plus grande fidélité pour le salut de son âme. Elle pouvait dire avec bien plus de raison

que l'Apôtre : *La grâce de Dieu n'a pas été inutile en moi; car j'ai travaillé plus que tous.* (I. Cor. 15. 10.) Oui, Marie a travaillé plus que tous les autres hommes à sa propre sanctification. Nul saint du ciel n'a servi Dieu avec tant d'ardeur, aucun ne s'est à tel point gardé du péché, aucun n'a été si appliqué à la grande affaire du salut; aucun n'a, comme elle, aimé Dieu. C'est précisément cette coopération à la grâce qui a fait que Marie a atteint le sommet de la sainteté.

Dieu nous a aussi appelés à la sainteté. Pensez-y bien : il nous faut ou devenir des saints et gagner le ciel, ou ne pas être saints et brûler éternellement en enfer! Terrible alternative, qui vous montre combien il est insensé de dire, comme on l'entend parfois : « Je veux aller au ciel, mais je ne veux pas être un saint! » Ne vous effrayez pas de ces paroles. Vous pouvez devenir saints, si seulement vous le voulez : car la grâce de Dieu est à votre disposition; vous n'avez qu'à en faire usage avec zèle pour éviter le mal, pour faire le bien, remplir les devoirs de votre état. N'allons pas croire qu'il faille faire des miracles pour être un saint aux yeux de Dieu; le miracle des miracles qu'il demande de nous, c'est de faire en toutes choses sa sainte volonté et de nous perfectionner de plus en plus dans cette conformité avec le bon plaisir de Dieu. *Que celui qui est juste se justifie encore plus et que celui qui est saint le devienne encore plus.* (Apoc. 22. 11.)

III. *Etoile du matin, priez pour nous.* L'étoile du matin est bien vue des navigateurs, car c'est la première étoile qui leur apparaisse le soir et la dernière qu'ils voient luire le matin. Lorsque l'étoile du matin répand sur eux ses doux rayons, ils savent qu'il n'y a pas de danger pour eux; le vaisseau s'avance alors paisiblement sur les ondes. Mais quand les nuages ont recouvert cette étoile, le danger est proche; l'orage s'avance et le navire est en péril. En ce point encore, Marie est comparable à l'étoile du matin[1]. Elle nous regarde avec une sollicitude

(1) O gloriosa Virgo, si es stella maris, semper volo in hac vita esse in

toute maternelle, dirige le navire de notre âme à travers les vagues périlleuses du monde, et la préserve du naufrage, c'est-à-dire, de la perte éternelle. Sainte Madeleine de Pazzi aperçut un jour dans une vision un navire sur l'océan, dans lequel se trouvaient tous les serviteurs de Marie; la sainte Vierge elle-même se tenait au gouvernail et conduisit heureusement la barque jusqu'au port. La sainte comprit de là, que tous ceux qui vivent sous la protection de la sainte Vierge sont préservés du naufrage spirituel et rassurés contre les dangers du monde, parce que Marie les conduit sûrement vers le ciel.

Un jeune protestant, né dans les environs de Genève, s'embarqua au Hâvre le 26 novembre 1854, en compagnie de vingt-et-une personnes de sa religion; les autres passagers étaient catholiques. La Californie était le but et l'or la raison du voyage. Sans doute, aucun d'eux ne pensait à d'autres trésors plus dignes de leurs recherches que tout l'or de l'Ancien et du Nouveau Monde. Cependant il se trouvait sur le navire un missionnaire qui se rendait dans un pays lointain, pour gagner des âmes à Jésus-Christ. La traversée ne fut pas favorisée par le temps. Déjà on avait essuyé deux orages, lorsque, le 2 février, un troisième vint mettre le comble à la terreur en poussant violemment le vaisseau qui les portait contre un autre bâtiment. Le capitaine lui-même avait perdu tout espoir de salut; les malheureux considéraient chaque nouvelle minute comme étant la dernière. Tout à coup, lorsque le danger fut plus imminent que jamais, le prêtre s'écria, en s'adressant à ses compagnons :

mari, ut sis semper mea stella. Semper in mari sim perfectæ amaritudinis de peccatis meis *gemendo*, Christo crucifixo intime *compatiendo*, proximorum miseriis et vitiis *condolendo*. Semper volo in triplici pelago navigare, ut habeam hujus stellæ ducatum. (S. Bonav. *Stim. amoris. 16.*)

Domina mea, tu in hoc mari es nobis *navis* sustentans et portans, *anchora* stabiliens et firmans, *gubernaculum* dirigens et rectificans ; *velum* deducens et obumbrans, *stella* refulgens et salutis portum demonstrans, imo impetrans et conservans. Quis ergo non libenter hoc mare compunctionis, compassionis et passionis intrabit, ubi tu in omnibus subvenis et ministras ? (S. Bonav. *Stim. am.*)

« Confiance, mes frères, c'est aujourd'hui la Purification de la sainte Vierge; invoquons-la avec une foi vive, afin qu'elle nous protége! Il y a des protestants parmi nous, je leur demande s'ils veulent, à leur tour, prendre Marie pour mère, pour le cas où elle vienne à nous aider? — Oui, oui! » fut la réponse empressée et unanime de tous. Le Ciel exauça les prières qui lui furent adressées; car, quelques heures après, la tempête était apaisée, le péril avait disparu et les voyageurs respiraient à l'aise. Je ne vous dirai pas combien étaient vifs les sentiments de leur reconnaissance. Les protestants, de leur côté, tinrent parole. Ayant été instruits par le pieux missionnaire, ils abjurèrent leurs erreurs et furent reçus en qualité de membres de l'Eglise catholique. Le reste de la traversée fut plus heureux; on arriva à San-Francisco le 12 juin 1855. Tous les passagers n'eurent rien de plus pressé que de se rendre à l'église pour remercier Dieu de les avoir sauvés par l'intercession de Marie qui, véritable étoile de la mer, ne les avait pas seulement préservés de la mort corporelle, mais conduits en même temps au port de l'Eglise catholique.

Dans tous les périls, invoquons Marie, nous rappelant ce que dit saint Bernard : « Qui que vous soyez qui vous trouvez ballotés sur la mer du monde... quand s'élèvent les vents des tentations et que vous êtes poussés contre les récifs des tribulations; quand vous êtes assaillis des vagues de l'orgueil et poursuivis des tempêtes de l'ambition, de la calomnie et de la jalousie; quand la colère, l'avarice ou la concupiscence attaquent la barque de votre âme; quand la grandeur et l'abomination de vos péchés vous effraient, quand la voix vengeresse de la conscience vous torture; quand la terreur du jugement vous saisit et que le désespoir semble vouloir s'emparer de vous, invoquez Marie. Dans chaque danger, dans chacune de vos angoisses, dans tous vos doutes, pensez à Marie et invoquez-la. Conversez intimement avec elle, afin d'éprouver la vertu de son intercession. Aussi longtemps que vous l'invoquerez, vous ne pourrez désespérer; vous ne succomberez pas, si vous saisissez

sa main. En marchant sous sa protection, vous n'aurez rien à craindre; fortifiés par elle, vous ne fléchirez pas, mais vous atteindrez votre fin dernière. »

Marie délivre de la tiédeur.

Le vénérable Thomas à Kempis, ce pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ,* montra, dès son enfance, une dévotion toute particulière pour la sainte Vierge. Il s'était imposé un tribut de prières qu'il lui payait exactement tous les jours. Néanmoins, il arriva que sa dévotion se refroidit insensiblement; il négligea ses exercices accoutumés; il les omit un jour, deux jours, une semaine entière, et bientôt il finit par les abandonner entièrement. Ce fut alors qu'un songe mystérieux lui fit sentir la grièveté de sa faute. Il lui semblait être dans la salle où l'on donnait les leçons, écoutant attentivement avec ses condisciples. Il crut alors voir la Reine des cieux descendre sur les nuages, avec un visage rayonnant et des habits d'une blancheur éblouissante. Elle paraissait faire le tour de l'enceinte, s'arrêter auprès de chacun des religieux chargés de l'instruction de cette jeunesse, leur parler avec bonté, et leur donner les plus douces marques de sa tendresse maternelle. A cette vue, Thomas attendait avec la plus vive impatience que la sainte Vierge s'approchât de lui; il jetait sur elle des regards où se peignait l'ardeur de ses désirs. Il se disait à lui-même : « Je l'avoue, je suis indigne de ces témoignages d'affection de la Mère de Dieu ; j'espère cependant, j'espère... » Il l'espérait; mais qu'il fut bien trompé dans son attente ! Marie se présenta à lui, elle sembla le fixer avec un œil sévère; et, loin de lui donner des marques de tendresse, elle lui reprocha sa coupable négligence, sa lâche docilité aux suggestions du démon. « Où sont, lui dit-elle, vos pieux exercices? que sont devenus ces oraisons si ferventes, ces rosaires et ces offices récités avec une dévotion si tendre? Vous avez cependant la présomption d'attendre que je vous témoigne mon amour ! Allez, allez, loin de

moi ; puisque vous négligez d'offrir des exercices aussi faciles à celle que vous aimiez autrefois, vous êtes indigne de ma tendresse ! » A ces mots, le laissant consterné, elle disparut. Pour lui, il s'éveilla, sonda sa conscience, reconnut humblement sa faute, et promit de s'en corriger ; il reprit ses pieuses pratiques avec tant de ferveur et de constance, que, jusqu'à la fin de sa vie, il n'osa jamais les omettre un seul jour. O heureuse réprimande ! elle remit dans le bon chemin une âme qui commençait à s'en écarter, et l'arrêta peut-être sur le bord du précipice.

Le culte de Marie, par Louis Veuillot. (*Suite.*)

IV.

Bossuet peint d'un seul mot la situation du monde avant le Christianisme : « La nuit, dit-il, était épouvantable et sans repos. » Dans ces ténèbres, l'humanité entière gémissait sous les pieds de quelques hommes, plus malheureuse encore de ses propres vices et de sa propre dégradation, que des vices et de la dégradation de ses maîtres. Mais cette malédiction générale semblait peser d'un poids plus lourd sur la femme ; il y avait pour elle des anathèmes particuliers, des humiliations et des mépris qu'on épargnait à l'homme. Là même où elle était épouse et mère, à Rome et dans la Judée, ces titres augustes ne la préservaient pas de l'esclavage. D'ailleurs, ce nom d'épouse, toujours partagé en réalité, n'appartenait qu'à un petit nombre de privilégiées auxquelles il valait plus de vains honneurs que d'affection. Le reste était confondu dans un rang d'ignominie qu'on ne peut décrire. On fait place à la matrone romaine qui passe en char, le voile baissé et la robe traînante, pour aller rejoindre les processions du Capitole ; mais dans la maison elle est en tutelle, c'est-à-dire, suivant le droit, fille de son époux, sœur de ses propres enfants, soumise, comme eux, aux rigueurs du tribunal domestique. Ses enfants ne sont pas sous sa puissance ; elle les met au jour, mais ce n'est pas elle qui leur donne la vie. Elle ne peut pas tester ; elle ne peut

hériter d'un bien patrimonial. Partout on se méfie d'elle; et la seule liberté qu'elle possède est celle de descendre volontairement et officiellement au rang des prostituées. Quant à la femme esclave, la loi ne lui accorde aucune protection, les mœurs aucune pitié, elle n'a pas le droit d'avoir de la pudeur. Si elle devient libre, c'est la débauche qui l'affranchit, c'est le vice qui l'aide à soutenir sa liberté.

Voilà le sort des femmes à Rome, à l'époque la plus brillante de la civilisation romaine. De quelque côté que l'on jette les yeux dans le monde, il serait facile de tracer de plus tristes tableaux. La femme était méprisée et méritait de l'être. L'homme redoutait sa puissance, qui semblait enchaînée au mal par un indomptable instinct. Ce qu'ont dû conseiller, inspirer, ordonner, faire ces esclaves, on le devine par les noms qui surnagent et qui ont percé le voile épais du Gynecée. Voyez de nos jours les femmes qui, par le fait, abjurant le Christianisme, retournent à la condition morale de la femme païenne; considérez leur rôle dans tous les drames qui se dénouent sous les yeux du monde. Que de lâchetés, que de trahisons, que de crimes dont une femme sans Dieu est la cause première et souvent la cause unique! La sagesse païenne, ne sachant que faire de cet être mobile, pervers et rusé, l'avait condamné au silence et à la prison. Telle était la femme avant le Christ. Telle elle apparaît dans toutes les sociétés qu'il n'a pas encore purifiées; telle elle redevient dans toutes celles d'où il se retire. A cet égard, l'extrême civilisation de la Chine diffère peu, quant au fond, de l'extrême barbarie des peuplades sauvages. Le sort de la femme est partout semblable, partout affreux et partout il semble légitime. En vain la loi religieuse lui reconnaît une âme : l'homme ne la considère que comme si elle n'en avait point, et c'est l'opinion qu'elle a d'elle-même.

La loi de Manou dit que, quand les femmes sont honorées, la divinité est satisfaite; le Coran promet une récompense éternelle à celles qui croiront et feront le bien; l'empereur de la Chine se prosterne devant sa mère. Tout cela n'empêche

point le concubinage, la polygamie, la répudiation, la séquestration ; tout cela n'empêche pas que la femme, réduite à la plus avilissante domesticité, ignorante, dédaignée, accablée de travail dans la pauvreté, accablée d'oisiveté dans la richesse, n'ajoute à toutes ses misères le poids d'une incurable dégradation intellectuelle et morale, et ne paraisse justifier par ses vices toutes les rigueurs de l'homme et de la destinée. De là des désordres, des déchirements, des malheurs particuliers, des catastrophes publiques, qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire. La femme étant en dehors de la société, il en résulte la privation de deux choses dont l'absence est une source de maux incalculables : il manque à la société la base morale et sacrée de la famille, et à l'homme cette vertu générale qu'on appelle l'humanité.

Le Christianisme a fait rentrer la femme dans la société d'où elle était exclue. Il l'a fait en transformant l'esclave par la liberté, et par quelque chose de plus puissant que la liberté, par l'amour. Tout ce que la sagesse romaine, supérieure à la sagesse des peuples anciens, avait pu obtenir, en y employant les dernières ressources de la discipline et de l'orgueil, c'étaient quelques rares et stériles qualités qui disparaissaient devant l'éclat et le nombre toujours croissant des scandales. Le Christianisme ne demandait qu'à la liberté et à l'amour des vertus que l'homme ne croyait pas possibles même à ses dieux ; et soudain elles parurent et fleurirent de tous côtés sur la terre comme un printemps de l'âge d'or, mais plus beau que jamais poëte ne l'avait chanté, que jamais âme ne l'avait rêvé. La femme esclave devient la vierge, l'épouse, la mère, la sainte, la martyre chrétienne ! De tous les moyens que Dieu a employés pour changer et sauver le monde, il n'y en a pas, dans l'ordre humain, de plus grand.

V.

En considérant cette merveille, quel esprit assez troublé et quel cœur assez ingrat ne nomme Marie tout de suite après

Jésus? Qui ne voit la main de la Mère dans l'œuvre du Fils? et qui n'a besoin de se prosterner, plein d'adoration pour le Fils, plein de vénération pour la Mère, d'autant plus reconnaissant pour le Fils qu'il nous a donné sa Mère? La nuit était épouvantable et sans repos; mais elle s'efface et le jour va se répandre, apportant la paix : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit.* Appliquant à Marie ces paroles de saint Paul, Bossuet l'appelle « un Christ commencé, et la belle aurore de cette pleine lumière qui sera Jésus. Et la loi de la nature, et la loi écrite, et les cérémonies et les sacrifices, et le sacerdoce et les prophètes n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta,* disait un ancien; et Dieu n'est pas venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent; il forme la bienheureuse Marie pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ qu'il devait envoyer bientôt, et il en a rassemblé tous les plus beaux traits en Celle qu'il destinait pour être sa Mère. »

Marie paraît donc, et c'est le jour naissant du Christ. La chute avait commencé par la femme, c'est par la femme que la rédemption s'annonce et commence. Voici la nouvelle Eve qui apporte le nouvel Adam. Elle paraît belle et pure comme l'étoile du matin; si éprise de la chasteté qu'elle veut rester vierge sous une loi et au milieu d'un peuple où la stérilité est un déshonneur. Issue du sang de David, elle est humble; tombée dans une condition obscure, elle accepte sans murmure la pauvreté; douée de l'esprit prophétique, elle se tait. Elle voile sa beauté célébrée par les anges. Elle épouse un juste, qui gardera sa vertu; elle vit, dans sa pauvre maison, du travail de ses mains; elle se soumet à toutes les lois, à toutes les observances, et se purifie publiquement, comme les autres mères, après avoir porté dans son sein et mis au jour le Verbe de Dieu. Ce n'est pas tout : ce Fils qu'elle connaît et qu'elle adore, ce Dieu tout-puissant dont elle est la Mère, et qui lui

a été soumis jusqu'à vouloir bien avancer à sa prière, par un ineffable mystère de tendresse, l'heure de ses desseins : non-seulement elle ne lui demande pas pour elle ni pour lui les splendeurs du monde, mais elle accepte de lui les angoisses et les ignominies où elle le verra, et sa mort sur la croix dont elle sera témoin, et sa sépulture, et les sept glaives qui perceront son cœur, et de rester sur la terre après lui, et d'y vieillir jusqu'à ce qu'enfin il la rappelle, en permettant qu'elle subisse à son tour la mort, la dernière loi de cette vie, où, quoique préservée de toute souillure du péché, elle a néanmoins, comme son divin Fils, porté les peines du péché; Mère du Juste par excellence et Mère de la victime par excellence, *Mater Dei, Mater dolorosa.*

Voilà la femme telle que Dieu la rend au monde; voilà le type de la Vierge, de l'épouse, de la mère, de la veuve, de la chrétienne dans tous les états, dans toutes les gloires, dans toutes les épreuves de la vie. Dieu l'environne d'un éclat céleste, parce qu'elle est à lui; mais il la soumet à la douleur, parce qu'elle est pour nous. Il fallait que toutes les conditions régulières de la vie de la femme fussent sanctifiées en Marie, pour que toute femme y trouvât son modèle et ne pût ni s'élever dans un tel état de splendeur ni tomber dans un tel état d'infortune, qu'elle ne vît partout la Mère de Dieu humble, laborieuse, fidèle, obéissante, résignée, charitable. O miracle des miracles! Cette Reine du ciel, cette Mère du Sauveur, ne se contente pas d'aller honorer de sa présence la maison pure de sa cousine Elisabeth; l'Evangile met sous nos yeux un autre spectacle, une autre leçon. Marie n'est pas seule auprès de la croix où son Fils expire pour les péchés du monde; elle n'y est pas seule avec l'apôtre vierge et l'épouse irréprochable : la pécheresse y pleure prosternée, et la Reine des anges n'éloigne point sa robe des cheveux qui ont essuyé les pieds de Jésus. *Regina angelorum, Mater misericordiæ!*

QUARANTE-DEUXIÈME INVOCATION.

Marie obtient la guérison des malades ; elle les allége dans leurs souffrances, leur inspire les sentiments de pénitence et leur fait avoir le pardon. *Exemple :* Guérison du corps et de l'âme.

Salus infirmorum, ora pro nobis. Salut des infirmes, priez pour nous.

I. *Salut des infirmes, priez pour nous.*[1] En invoquant la sainte Vierge comme salut des infirmes, nous reconnaissons que Marie peut guérir toutes les sortes de maladies, par son intercession auprès de Dieu.[2] Jésus-Christ a donné à ses disciples le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades ; pourrait-on croire qu'il aurait refusé ce pouvoir à sa sainte Mère? Différents saints ont guéri miraculeusement les infirmes ; ils l'ont fait pendant leur vie ; on a obtenu des guérisons après leur mort, et Marie, la Reine de tous les Saints, ne jouirait pas du même pouvoir? Le centenier obtint de Notre-Seigneur la guérison de son serviteur, Jaïre la résurrection de son enfant et la sainte Vierge nous repousserait, lorsque nous implorons

(1) La sainte Vierge est invoquée sous ce titre dans le sanctuaire de *Notre-Dame des Malades*, à Malmédy, que la piété des habitants a construit sur l'emplacement d'une ancienne léproserie, sans doute en reconnaissance d'avoir été délivrés de la lèpre par l'intercession de la Mère de Dieu. Que de malades corporels et spirituels ont depuis retrouvé la santé, que de grâces ont été obtenues en cet endroit par celle que nous saluons comme *Salut des infirmes!*

(2) Un pauvre malade très-dévot à Marie, disait : « J'ai surtout grande confiance que la sainte Vierge aura pitié de mon état et qu'elle intercédera pour moi ; parce que, parmi tous les saints du ciel, elle est la seule qui y soit corporellement. Or, comme telle, elle a avec nous certaine parenté qui manque aux autres Saints et elle peut ainsi mieux apprécier mes douleurs et y compatir. »

sa pitié pour un pauvre malade? Marie, dont le cœur tendre s'apitoyait en voyant les jeunes époux de Cana manquer de vin, ne prendrait pas pitié des pauvres malades privés d'un bien beaucoup plus nécessaire, la santé? Non, non, il ne lui manque ni la puissance ni la volonté de nous procurer la guérison dans nos maladies et nos infirmités. Qui pourrait compter et quels livres pourraient renfermer toutes les guérisons miraculeuses obtenues par l'intercession de la sainte Vierge? La *Vie des Saints* en est remplie. Qui ne sait que saint Adalbert de Prague, saint Jean Damascène, saint Bernard, saint Nicolas de Tolentin, saint Philippe de Néri, sainte Lidwine et une infinité d'autres bienheureux ont obtenu leur allégement au moment où tout paraissait désespéré? Mais pourquoi chercher des témoignages dans les siècles passés? Entrons dans le sanctuaire, où Marie est spécialement honorée, nous y verrons une foule d'*ex-voto*, d'images et d'objets qui nous garantissent un grand nombre de guérisons opérées par l'intermédiaire de la Reine du ciel. Que de malheureux atteints de souffrances spirituelles et corporelles, que d'aveugles, de paralytiques, de misérables de tous les genres ont vu, au pied de l'autel de la Vierge, leur confiance récompensée et ont appendu aux murs des temples, les uns leurs béquilles, les autres d'autres documents visibles du pouvoir de Marie et de leur reconnaissance !... Cela suffit, Marie est bien le salut des infirmes. Un jour viendra peut-être, où vous aussi vous serez atteints de maladie. De grâce, acceptez de la main de Dieu cette punition du péché qui, d'un autre côté, est si propre pour nous aider à satisfaire pour nos manquements. Ne dites jamais : Pourquoi Dieu me frappe-t-il, tandis que d'autres sont épargnés? N'oubliez pas que Dieu, en d'autres temps, éprouvait d'autres en vous épargnant. Sans parler des maladies dont on est soi-même la cause, rappelez-vous qu'elles sont toutes un excellent moyen de faire pénitence; c'est pourquoi saint Camille les appelait *les miséricordes du Seigneur*. N'eussiez-vous commis qu'un petit nombre de péchés véniels, ce ne serait pas trop de les souffrir

patiemment, en échange des peines bien autrement douloureuses que nous devrions subir dans le Purgatoire. Et puis, voyez les saints : presque tous ont souffert corporellement; ce qui semble nous avertir qu'il est difficile de gagner le ciel sans souffrances et que, par conséquent, c'est une faveur du Ciel que de pouvoir payer ses dettes envers Dieu au moyen de la patience et de la résignation en temps de maladie.

II. *Salut des infirmes, priez pour nous.* Marie allége aux malades leurs souffrances. Pour quiconque n'a pas encore été malade, il est difficile de se faire une idée de ce que c'est; être faible et impotent, ne pouvoir se porter sur ses jambes, ne pas avoir d'appétit, souffrir la soif, prendre les médicaments les plus fastidieux pendant des semaines, pendant des mois, tantôt brûler de la fièvre, tantôt frissonner de froid, ne pouvoir respirer, ni dormir et par-dessus tout cela devoir encore souffrir des douleurs parfois atroces. Supporter toutes ces choses n'est pas facile, surtout quand la maladie dure longtemps, conserver la patience et dire continuellement : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » Croyez-moi, Job lui-même aurait perdu courage, si Dieu ne l'avait fortifié. Hé bien, Dieu se sert de Marie pour prendre soin de ces malheureux, pour qu'ils ne perdent pas confiance et profitent de la maladie selon les desseins du Dieu de miséricorde. Que fait une mère au chevet de son enfant malade? Elle reste auprès de lui, sans se donner de repos ni le jour ni la nuit; toujours son amour maternel est aux petits soins, attentive aux moindres désirs de son cher enfant. Tantôt elle lui prépare et lui donne la boisson ; elle se fait ange en ses paroles pour le porter à vaincre l'amertume du remède; elle sèche la sueur qui couvre son front; elle fait son lit, prend le malade dans ses bras, le presse contre son cœur et sait si bien lui parler du regard et de son sourire que la maladie perd de son âpreté et lui paraît moins insupportable. Oh ! qui dira ce que c'est qu'une mère au chevet de l'enfant malade? Dans un sens spirituel, nous avons mieux que cela dans Marie. Son cœur est plus large que le cœur d'une mère

ordinaire; il y a place pour un amour plus grand. Elle possède l'art de consoler les malades et de calmer leurs douleurs bien mieux qu'une mère ordinaire. Il est vrai qu'elle ne soigne pas le malade d'une manière visible, mais elle se tient invisiblement à son chevet et lui rend ses services avec un empressement tout maternel. Elle verse le baume dans son cœur et charme la souffrance; elle adresse à son âme des paroles qui le tranquillisent et le consolent, pour qu'il reprenne courage et pour réveiller sa confiance; elle lui obtient la réconciliation avec Dieu et, par suite, la paix de la conscience. Elle l'assiste dans ses tentations, lui obtient la force de les vaincre; elle affermit son espérance[1], le remplit de confiance en Dieu et l'amène à un généreux *Fiat!*

(1) *Marie, la Mère de la sainte espérance.* — L'espérance, cette vertu qui ferait encore le charme de la vie dans l'ordre purement naturel, quand même elle ne serait pas une condition essentielle de l'éternel bonheur; l'espérance chrétienne, cette attente du ciel et cette ferme confiance que nous y arriverons avec le secours d'en-haut : c'est encore Marie qui est le plus ferme soutien de cette vertu, c'est elle qui nous la rend douce et facile. L'Eglise la nomme à juste titre la Mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctæ spei.* (Eccli. 24. 24.)

Il semble qu'il n'y ait rien de plus facile, parce qu'il n'y a rien de plus doux, que d'espérer. Cependant nous sommes toujours sur la pente du découragement et du désespoir. Qu'il est pénible l'état d'une âme depuis longtemps ensevelie dans le péché, et qui commence à entrevoir la laideur de ses fautes! ou bien encore, l'état d'une âme longtemps fidèle, longtemps vertueuse, et qu'un moment de vertige a précipitée dans une faute grossière!

Quand, après l'instant de la passion qui étourdit, qui enivre, quand, après l'heure de la démence et de la folie, elle retombe sur elle-même, et qu'elle aperçoit la profondeur de sa chute, le crime de son ingratitude et de son infidélité : où donc aller? De quel côté se tourner? Dieu, c'est sa justice qui nous épouvante, c'est son regard scrutateur qui nous effraie.

Il est des plaies qu'on n'ose montrer qu'à sa mère. Voyez-vous cet homme désespéré qui vient de perdre sa fortune, sa réputation, son honneur, il vous dira que, s'il n'avait pas une mère, il en finirait avec la vie. Oh! que de désespérés sans Marie! que de fois (plusieurs de ceux qui m'entendent me donnent certainement leur assentiment), que de fois entre le désespoir et notre âme il n'y a eu que l'intervalle d'un « Souvenez-vous,

Oui, la maladie est une grande grâce; en effet, elle nous rend humbles, nous montre le néant des plaisirs, des honneurs, des richesses de la terre, brise la violence de l'appétit sensuel et des passions, éloigne les occasions du péché et nous rend possible l'exercice méritoire des vertus, telles que la patience, l'obéissance, la confiance en Dieu; elle est le moyen le plus efficace de satisfaire pour ses péchés. Considérons les maladies sous ces différents points de vue, et faisons-en, à l'occasion, un saint usage. Il n'est sans doute pas défendu d'user des remèdes naturels; mais, après avoir fait notre possible sous ce rapport, abandonnons le reste à la divine Providence. Un jour Notre-Seigneur apparut à sainte Gertrude, pendant une maladie, tenant dans une main la maladie et dans l'autre la santé; il lui

ô très-douce Marie! » La dernière forme que puisse prendre l'acte d'espérance, c'est le *Memorare, o piissima Virgo Maria.*

Cela est vrai dans une infinité de circonstances; cela est vrai surtout dans ces terribles anxiétés que nous concevons parfois concernant la grande affaire de notre salut, de notre prédestination.

Quis potest dicere : Ego de electis sum? Qui peut dire : Je suis du nombre des élus? Voilà, au jugement de saint Bernard, le sujet de notre grande, de notre douloureuse perplexité sur la terre. Qui peut dire : Je suis du nombre des prédestinés?

Toute la tradition des Pères et des Docteurs vous répond : C'est celui qui aime Marie. La tendre dévotion à Marie est la marque la plus certaine de salut. Et la théologie, par ses oracles les plus autorisés, tels que saint Thomas et saint Bonaventure, en donne des raisons profondes.

Parlant du livre des élus, l'Apocalypse lui donne deux noms, ou plutôt elle complète le premier nom par un second : *Liber vitæ, liber vitæ Agni.* (Apoc. 13. 8. 16. 8.) « Le livre de vie et de l'Agneau. » Qu'est-ce à dire? Le livre de vie, c'est l'entendement du Père. Or, ce que l'entendement du Père a conçu et enfanté de toute éternité, le sein de Marie l'a conçu et enfanté dans le temps. Le même Verbe qui est sorti du Père, c'est lui, exactement le même, plus un corps et une âme, qui a été mis au monde par Marie; mais ce Père, en concevant éternellement son Verbe, conçoit avec lui et par lui tous les fils adoptifs qui doivent lui être conjoints pendant l'éternité. Donc Marie, en concevant temporellement Jésus, conçoit par le même moyen tous les prédestinés, tous ceux qui sont appelés à former le complément mystique du corps naturel de Jésus. Et voilà pourquoi l'ange

demanda de prendre ce qu'elle voulait. « Seigneur, répliqua la Sainte, je ne souhaite rien et je suis contente quoi que vous me donniez. » Tels doivent être aussi nos sentiments qui, renfermant le sacrifice de notre volonté propre, s'élèvent, comme un encens de suavité, jusqu'au trône de Dieu.

III. *Salut des infirmes, priez pour nous.* Il y a des malades de corps, il y en a d'autres dont l'esprit est souffrant, et ces derniers sont les malheureux pécheurs que la maladie étend sur le lit de douleurs avant qu'ils ne soient revenus à Dieu. Que leur état est à plaindre! Les remords viennent se joindre aux souffrances corporelles qui leur paraissent doublement intolérables; le souvenir de leurs iniquités, de leur impénitence, la prévision d'une mort qui est proche, du jugement et de l'éternité qui la suivront; tout cela les remplit d'anxiété et d'effroi, et il s'en

annonçait à Marie : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei.* (Luc. 1. 35.)

« Ce qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu; » non pas celui qui naîtra, non pas *qui*, mais *quod*, pour marquer l'être collectif auquel Marie devait donner naissance. Le livre des élus, si j'ose ainsi parler, existe en double partie. Le texte original et primitif est en l'entendement divin; la copie exacte et authentique est dans le sein de Marie, et là ce livre s'appelle livre de l'Agneau : *Liber vitæ et Agni.*

Or, voulez-vous savoir si vous êtes inscrits au livre de vie? Je vais vous l'apprendre autant qu'il est permis ici-bas. Allons chercher votre nom. Où donc? Dans l'entendement du Père. Non, ce livre est inaccessible et il est fermé. Mais peut-être saurons-nous lire dans le cœur de Marie. Tous ceux dont les noms sont inscrits là, sont des prédestinés. Tous ceux qui appartiennent à Marie, appartiennent à Jésus. Et comment lirai-je dans le cœur de Marie? Comment? En lisant dans le vôtre.

Sentez-vous dans votre cœur un amour à la fois tendre et fort, un amour invariable pour Marie? Oui. Eh bien! si vous aimez Marie ainsi, elle vous aime de même. Si son nom est gravé au fond de votre cœur, le vôtre est gravé également au fond du sien. Or, encore un coup, le cœur de Marie est la copie authentique du livre de vie; et aucun nom n'est écrit dans les entrailles de la Mère de l'Agneau qui ne soit écrit aussi dans le sein du Père, dans l'entendement générateur du Verbe et de tous ceux qui, en participant à la filiation du Verbe, sont appelés à partager avec lui le glorieux nom de Fils de Dieu.

faut de peu qu'ils ne deviennent la proie du désespoir. Hé bien, il arrive souvent que ces infortunés éprouvent par eux-mêmes que Marie est le salut des infirmes. Cette tendre Mère leur obtient la grâce de la pénitence et du pardon, souvent même la guérison du corps après celle de l'âme. Citons-en un exemple.

Un homme riche et haut-placé vivait dans l'indifférence la plus complète envers les choses du salut. Quoiqu'entouré d'une famille pieuse, il négligeait tous les exercices de religion et déclarait même « qu'il ne croyait à rien de tout cela ! » S'étant retiré, en 1835, dans une maison de campagne, il fut saisi subitement de vives douleurs, qui, ne voulant céder à aucun remède, mirent sa vie sérieusement en danger. Mais il ne voulait entendre parler ni de prêtre ni de médecin. Sa pieuse femme eut recours à la Mère de Dieu. Elle offrit au malade la médaille miraculeuse qui fut grossièrement refusée. Le danger augmente, la pauvre femme redouble ses prières et lui offre la médaille une seconde fois. Cette fois, il la prit et demanda un prêtre. Pendant qu'on courait l'appeler, le malade commençait à prier; il demandait la grâce de faire une bonne confession. Il se confesse, reçoit le saint Viatique et l'Extrême-Onction, en promettant, devant toute l'assistance, de réparer ses scandales par une vie chrétienne, s'il revenait à la santé. Grâce à l'intercession de la Mère de miséricorde, il guérit et, à la date du 10 décembre 1835, il écrivait à sa sœur : « Je suis heureux de

Voilà pourquoi l'Église est unanime à proclamer que la dévotion à Marie est le signe le plus assuré de la prédestination. Il a été dit à cette divine Vierge de plonger, d'envoyer ses racines dans tous les élus : *Et in electis meis mitte radices.* (Eccli. 24. 13.)

Oui, vraiment, ô Marie, c'est par vous que nous avons l'espoir, que nous avons la confiance d'arriver à posséder votre Fils. De tous les habitants de la gloire on peut dire : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* Travaillez donc, chrétiens, cela ne tient qu'à vous, travaillez en aimant beaucoup Marie, en servant fidèlement Marie, travaillez à rendre votre prédestination et votre vocation certaines. Oui, vraiment, ô Marie, vous êtes la mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctæ spei.* (Mgr Pie, *évêque de Poitiers.*)

pouvoir vous faire part de ma conversion miraculeuse, car qui est à même d'en juger comme moi? Aussi ne veux-je plus penser qu'à déplorer ma vie passée et à remercier la divine Providence! Oh! combien je dois l'en remercier! Mon cœur, mes sens, tout fut soudain changé en moi : la foi prit la place du doute; à part le souvenir de mes péchés, ma confiance fut parfaite, aussitôt que j'eus imploré la sainte Vierge. Il m'est impossible de douter de sa protection, après que j'ai obtenu la guérison du corps et celle qui est plus précieuse encore, celle de l'âme. Ma première sortie a été d'aller remercier Dieu dans l'église de Champeaux, où j'ai eu, avant-hier, jour de l'Immaculée-Conception, le bonheur de communier et de recevoir le saint scapulaire. Je suis maintenant aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre et j'espère pouvoir persévérer dans le bien, malgré les obstacles que je prévois. La grâce qui m'a transformé saura aussi me protéger contre les embûches du démon et contre le respect humain. » Celui qui rapporte cette histoire édifiante ajoute que le zèle du nouveau converti n'a fait que grandir et qu'il se plaît à raconter à quiconque veut l'entendre combien il est redevable à la Mère de miséricorde.

Si, un jour ou l'autre, vous venez à tomber malade, songez avant tout à mettre en ordre la grande affaire de votre salut. Or, comme le malade ne connaît pas d'ordinaire le danger dans lequel il se trouve, priez ceux qui vous entourent de vous parler ouvertement et de ne pas vous cacher le danger. N'attendez pas qu'il soit trop tard pour faire une bonne confession, recevoir le Viatique et l'Extrême-Onction. Si, après cela, vous recouvrez la santé, il ne vous sera qu'utile d'avoir reçu les sacrements; mais, si vous veniez à mourir, ce serait une perte irréparable que de mourir sans sacrements. Votre salut éternel en dépendrait peut-être.

Pendant la maladie, ne vous préoccupez pas trop des choses temporelles et ne vous plaignez pas trop de ne pouvoir aller à l'église : il est, sans aucun doute, plus méritoire d'offrir à Dieu ses souffrances et de les supporter avec résignation que de

passer des heures en prières à l'église. Priez aussi bien que vous pouvez pendant la maladie, usez surtout de courtes prières jaculatoires, renouvelant en vous la foi, l'espérance et la confiance en Dieu, la charité, la contrition, et invoquant les doux noms de Jésus et de Marie. Puissent ces saints noms, prononcés de votre voix expirante, devenir le pronostic de votre bonheur dans la bienheureuse éternité !

Le culte de Marie, par Louis Veuillot. (Suite.)

VI.

Et maintenant, que l'on se reporte à l'état du monde païen, tel que nous l'avons indiqué; que l'on y voie tout à coup, au milieu de la dégradation où la femme était plongée, apparaître cette femme, cette mère. Dans la Rome d'Auguste, qui comptait six millions d'habitants, il avait été impossible de trouver six filles vierges, de six à douze ans, nobles ou plébéiennes, qui voulussent des titres et des prérogatives accumulées sur les têtes des vestales; il fallut admettre les filles d'affranchis dans ce sacerdoce longtemps réservé au patriciat, ou plutôt il fallut le leur imposer par un acte de dictature. Quelques années après, cette même Rome, suivant la belle expression de saint Ambroise, comptait dans son sein tout un peuple de vierges, *Plebem pudoris;* de vierges qui, à la perte de leur virginité, préféraient la mort, telle que savaient la donner les bourreaux de Néron. Les annales de Rome et celles du genre humain contenaient à peine quelques noms de femmes, la plupart à demi fabuleux, qui parussent devant la postérité avec quelque reflet d'honneur. Rome et le monde se remplirent soudain de saintes et d'héroïnes dignes d'une éternelle mémoire; et les Césars qui ne savaient plus quel crime contre les hommes, contre la patrie, contre les dieux, contre la nature, pourrait ne pas obtenir les hommages du Sénat Romain, les Césars apprirent, durant trois siècles, qu'il n'y avait point de supplice au-dessus de la con-

stance d'une vierge ou d'une femme chrétienne vouée à la chasteté de Marie.

VII.

Ce que les premiers chrétiens ont vu et ce qui fit l'admiration de la terre, toutes les générations chrétiennes l'ont vu et l'ont admiré, et celles qui viendront après nous le verront et l'admireront comme nous. Le culte de la sainte Vierge sera, au milieu de la société chrétienne, une semence de bénédiction qui germera par la grâce de Dieu, qui maintiendra la famille, qui la restaurera, qui l'empêchera de se dégrader et de périr, et qui, par là, sauvera la société. Quelque perverti qu'il soit par la mauvaise éducation, par la fausse science, par l'orgueil, par le plaisir, l'homme n'a plus aussi entier qu'autrefois l'effroyable pouvoir de s'éloigner de Dieu. La femme chrétienne est là, vierge, épouse, mère, l'œil fixé sur Marie, humble dans les plus hauts rangs, patiente dans les plus grandes infortunes, aguerrie au malheur, obstinément fidèle à ses devoirs, obstinément dévouée à ceux qui méconnaissent sa foi et qui poussent la folie et le crime jusqu'à tâcher de la lui ravir; elle est là, toute-puissante par cette foi qui la console et qui la revêt de l'incomparable et indébile beauté de ses vertus; elle est là, forte comme la conscience, douce comme la prière, ingénieuse comme l'amour, belle d'innocence, affermie et confirmée dans le bien : il faut l'honorer, il faut l'admirer; le jour vient où il faut la bénir. Elle a tant prié, et si patiemment attendu, et si patiemment souffert, qu'elle triomphe. Avec ses vertus, d'ailleurs, elle a des droits, légitime conquête de ses vertus, qu'on ne peut lui ravir sans bouleverser toute la condition sociale et rebrousser de dix-huit siècles vers la brutale absurdité du monde païen; elle est mère, elle a armé pour elle le cœur de ses enfants voués à Marie, et, dût-elle attendre jusqu'au dernier soupir, elle fait rentrer la croix dans sa maison, ne fût-ce que pour venir y chercher son cercueil.

VIII

Ah! l'hérésie n'ignore pas ce qu'elle fait et nous livre le nom de son père, quelque visage qu'elle emprunte, lorsqu'elle cherche à diminuer, à ruiner, à bannir le culte de la sainte Vierge! Elle veut chasser l'ange de la famille, pour y ramener les vices qui la corrompent et qui la dissolvent par le fait en peu de temps. En perdant l'amour de Marie, la femme perd ses consolations, bientôt sa foi, bientôt ses vertus. Bientôt aussi l'indissolubilité du nœud conjugal paraît un fardeau trop lourd; le mariage n'est plus qu'un contrat temporaire, la femme retombe dans le mépris, dans la servitude, la famille est atteinte. Le désordre étant là, il ne tardera pas à se manifester partout. Reconnaissez l'œuvre de celui qui fut homicide, dès le commencement.

Ce serait chose superflue de combattre ici les opinions qui considèrent le culte de la sainte Vierge sinon, avec les protestants, comme une idolâtrie, du moins comme une superfétation introduite par l'Eglise catholique. Pour nous, ce que fait l'Eglise est bien fait; et ces prétendues nouveautés qu'on lui reproche ne sont qu'une plus large place et une plus parfaite lumière données à l'éternelle vérité. Mais que ceux qui auraient besoin d'une autre raison nous disent pourquoi, partout où le culte de Marie faillit, on voit diminuer ou faiblir les œuvres ordinaires du Christianisme! Pourquoi les voit-on cesser où ce culte disparaît, reprendre où il se relève? Pourquoi, par exemple, l'état de virginité, mis en si grand honneur par Jésus-Christ, n'est plus honoré et devient odieux dans les sociétés chrétiennes qui ont abjuré le culte de la Mère de Jésus-Christ? De nos familles catholiques, où Marie est invoquée et bénie tous les jours après Dieu, sortent par centaines et par milliers, sans compter les prêtres et ceux qui s'engagent saintement dans le lien conjugal, ces vierges héroïques dont la charité embrasse tant d'âpres travaux! Elles remplissent les hôpitaux, les faubourgs, les villages, elles vont exercer leur apostolat jusque dans les plus

lointaines contrées. Elles y vont au nom de Jésus, mais aussi au nom de Marie qu'elles ont choisie pour mère et pour modèle; elles ont sur leur poitrine le nom de Jésus, mais à leur côté la couronne de Marie. Et comme on dit que les cygnes rendent claires et limpides les eaux bourbeuses où ils demeurent, partout où ces vierges vont porter ces noms bénis de Jésus et de Marie qu'elles prononcent toujours, les mœurs se relèvent et l'éclat de la chasteté ne tarde pas à luire en des âmes qui ne s'étaient jamais tournées vers le Ciel. Comment se fait-il que là où l'on ne prononce pas le nom de Marie, on ne prononce pas davantage et l'on semble ignorer le nom de Jésus, et que Jésus n'a point d'imitateurs où il n'y a point d'imitatrices de Marie?

Grâce à Dieu, la France, par la science et la foi de son clergé, par la foi et l'amour de son peuple, a toujours repoussé les tentatives des sectaires et n'a pas été infidèle à la Mère de Dieu; et nous pouvons, après deux siècles, répéter cette protestation de Bossuet contre les entreprises qui n'ont triomphé un jour que pour être plus merveilleusement vaincues : « Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacriléges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Eglise, qui était leur mère, ils se sont attaqués à la Mère de leur Rédempteur; ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité : et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux, ou comme si c'était mépriser la divinité que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions, ou bien comme si votre Fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais, quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Eglise catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous senti-

rons propice à nos vœux; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénètreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité. »

Origine du pèlerinage de Lourdes.

En 1858, dans la petite ville de Lourdes, à l'extrémité de la plaine de Tarbes et à l'entrée d'une des plus profondes vallées des Pyrénées, vivait un pauvre meunier nommé François Soubirous, qui avait quatre enfants. Autrefois locataire d'un des petits moulins du Gave qui arrose le bas de la ville, il n'avait pas même pu, faute d'avances, conserver cette humble position. Il travaillait à la journée, tantôt à la ville, tantôt dans les champs, et son modeste salaire était à peine suffisant pour empêcher sa famille de mourir de faim. Il habitait dans la ville une petite chambre sombre et humide, située au rez-de-chaussée, éclairée par une seule fenêtre donnant sur une cour obscure, et la famille Soubirous ne jouissait même pas de ces biens, que dans la campagne Dieu répand sur tout le monde d'une main si libérale, l'air et le soleil.

L'aînée des enfants était une petite fille de quatorze ans, nommée Bernadette, chétive, ignorante, simple, élevée au milieu des champs, ne possédant aucune des sciences du monde, et des sciences divines, ne connaissant que la prière, et la plus humble de toutes, la récitation du chapelet. Mais elle ignorait le mal aussi. Nulle pensée mauvaise n'avait jamais terni la pureté de son âme. Aucun mensonge n'avait déshonoré ses lèvres virginales. La colère devant la contradiction, l'impatience dans l'épreuve n'avaient jamais troublé la sérénité de son visage, qui portait dans tout son ensemble une grâce plus exquise que la beauté, et qui était le reflet de ses vertus. Elle était douce, chaste, soumise à ses parents, remplissant ses devoirs de chaque jour et menant cette existence tranquille

et cachée qui échappe aux regards des hommes et qui attire les dons de Dieu.

Le 11 février 1858, elle était allée, avec sa sœur et une autre petite fille, ramasser du bois le long du Gave, et les trois enfants, après s'être déchaussés, avaient traversé la rivière et commençaient à gravir l'escarpement qui était en face et qu'on appelait les Roches Massabielle. Tout à coup Bernadette entend comme le bruit d'un vent violent, et, au milieu d'une clarté mystérieuse, une femme d'une beauté divine lui apparaît dans une des anfractuosités du rocher. Bernadette en extase contemple, pendant un quart d'heure environ, cette apparition qui la regarde en souriant, puis s'évanouit.

Bernadette fait part à ses compagnes de la vision qu'elle a eue. Aucune d'elles n'a rien entendu, rien aperçu. Elles reviennent à la ville, racontent ce qui s'est passé ; personne n'ajoute foi au récit de Bernadette.

Le dimanche suivant, trois jours après, les enfants retournent à la grotte. Elles sont entrées à l'église, elles ont prié et se sont munies d'eau bénite. La dame mystérieuse se montre de nouveau. Bernadette seule l'aperçoit, mais son visage porte les signes d'une telle émotion, que les enfants qui l'entourent ne peuvent douter un instant de la réalité de la vision. Comme la première fois, l'apparition s'était montrée, avait souri, s'était approchée de Bernadette, mais elle ne lui avait point parlé, et celle-ci ne savait pas son nom.

La troisième fois, qui était le premier jeudi de carême, Bernadette revint accompagnée d'une dame et d'une jeune fille de Lourdes ; l'apparition se montra de nouveau et lui fit promettre de revenir à la grotte quinze jours de suite.

L'enfant fut fidèle à sa promesse et vint tous les jours. Mais le bruit de ces faits extraordinaires s'était répandu dans la contrée, et une foule immense accompagnait Bernadette à la grotte, pour la voir dans l'extase où la jetait l'apparition qu'il lui était donné de contempler.

L'apparition se montrait en effet tous les jours, et elle par-

lait à Bernadette. Elle lui avait recommandé de prier pour les pécheurs ; elle avait demandé qu'on lui élevât une chapelle et qu'on y fît des processions; elle avait conseillé la pénitence. Une autre fois, elle avait ordonné à l'enfant d'aller boire et se laver à une fontaine qu'elle indiquait du doigt, dans une partie de la grotte tout à fait sèche, où l'eau n'avait jamais paru. L'enfant docile, en grattant de sa main la poussière aride, avait fait jaillir une source dont personne jusque-là n'avait connu l'existence, et qui, depuis cette époque, coule sans interruption en un jet plus gros que ne pouvait l'être le bras de la voyante.

Le 25 mars, dernier jour de la quinzaine, Bernadette était retournée à la grotte, et l'apparition, sur sa demande, lui avait fait connaître son nom. « Je suis l'Immaculée-Conception, » lui avait-elle dit.

Mais, outre ces paroles, la Vierge en avait prononcé d'autres que l'histoire n'a pu recueillir. Elle lui avait révélé trois secrets pour elle seule, et Bernadette n'a pas trahi cette confiance.

Les 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, il y eut encore une apparition : c'était la dix-huitième, et ce fut la dernière..

Tel est le récit sommaire de ces apparitions. Nous l'avons fait d'après le livre de M. Lasserre, qui est, sous sa forme exquise, le procès-verbal le plus rigoureusement et le plus minutieusement exact des faits. La plupart des témoins existent encore ; nous avons causé avec plusieurs d'entre eux, qui nous ont affirmé qu'il n'y avait rien à retrancher de ce beau récit, rien à y ajouter, et qu'il est l'histoire définitive de ce grand événement. Nous ne pouvions donc suivre de meilleurs guides.

QUARANTE-TROISIÈME INVOCATION.

Mère de Dieu, Marie est la Mère des hommes, des pécheurs. Sacrifices qu'elle a faits pour eux. Figures de la Mère de miséricorde. *Exemple :* Un pécheur délivré du désespoir.

Refugium peccatorum, ora pro nobis. Refuge des pécheurs, priez pour nous.

I. *Refuge des pécheurs, priez pour nous.* Quelle invocation consolante pour les pauvres pécheurs ! Jésus est, il est vrai, notre Sauveur, notre grand-prêtre qui a pitié de nous, il est notre avocat auprès de son Père ; mais il est en même temps notre Juge, qui n'est pas moins juste que miséricordieux. Qu'il est doux de savoir que nous avons une intermédiaire entre Dieu et les hommes ! qui, d'un côté, *peut tout auprès de Dieu, parce qu'elle est sa Mère et, de l'autre, fait tout pour nous, parce qu'elle est notre Mère.* Telle est Marie, la Mère du Sauveur. Dieu l'a désignée, immédiatement après la chute, comme la Mère de son Fils et comme celle qui devait écraser la tête du serpent. La plénitude des temps étant venue, elle devint effectivement mère et mit au monde le Fils de Dieu. Qui pourrait douter de la puissance de la sainte Vierge pour faire découler sur les hommes les fruits de la Rédemption et leur obtenir la grâce du pardon ? Son Fils peut-il refuser, quand elle implore sa miséricorde, ne pas exaucer Celle qui lui a donné le jour, tandis que, de son côté, il ne souhaite rien tant que de sauver les pauvres pécheurs ? « Non, dit saint Jean Damascène, Marie peut tout au ciel et sur la terre ; elle peut même rendre l'espérance à ceux qui désespèrent ; car, ajoutait-il, si cette mère, que les saints nomment un autel de miséricorde, sur lequel les pécheurs sont réconciliés avec Dieu, demande pour nous quelque grâce à Jésus, son Fils attache un tel prix à sa prière et il désire si

vivement de lui faire plaisir, qu'elle paraît plutôt commander que demander et qu'on croit reconnaître en elle plutôt une Dame qu'une servante. »

Attendu que Marie est la Mère de notre Sauveur, il n'y a pas de doute qu'elle n'accueille les pécheurs avec la plus grande prévenance et fasse tout ce qu'elle peut pour les sauver. *Que n'a-t-elle pas fait de sacrifices* pendant les jours de sa vie terrestre, et cela par amour envers les pécheurs? Entre la crèche de Bethléem, dans laquelle elle coucha le divin Enfant, et la croix du Golgotha, sur laquelle elle le vit expirer, il y a un intervalle de trente-trois ans; cette longue série d'années fut pour elle un martyre perpétuel et l'épée douloureuse perforait continuellement son âme. Mais elle ne se plaint pas; elle supporte les tribulations, les persécutions et les souffrances avec patience et fermeté, parce qu'elle sait qu'il s'agit de la Rédemption de l'humanité. Oui, elle donne de plein gré son Jésus en sacrifice; elle ne désire rien autre chose que de le voir mourir pour que l'humanité vive et soit sauvée. Et comment cette même Mère n'aurait-elle pas encore pitié des pécheurs, maintenant qu'elle n'a plus de sacrifices à faire pour leur salut? Elle verrait sans préoccupation que tout ce qu'elle et son divin Fils ont souffert pour les pécheurs reste sans porter de fruits, elle verrait se perdre les âmes pour lesquelles elle a été, pendant trente-trois ans, une Mère de douleurs? Qui le croirait? Non, non, la bonne Mère ne cessera pas de s'apitoyer sur les pécheurs et de travailler à leur salut, aussi longtemps que durera le monde. « Cette Mère de miséricorde, dit saint Alphonse, a un si grand désir de sauver les pécheurs, qu'elle va à leur recherche pour les assister et qu'elle sait trouver tous les moyens pour réconcilier avec Dieu ceux qui l'ont invoquée. »

Considérez qu'en commettant le péché vous vous en prenez à Dieu dont vous méprisez la présence, la puissance, la bonté. Vous vous rendez plus coupable que les Juifs qui postposèrent Jésus à Barrabas et vous le crucifiez de nouveau. Oh! haïssez donc le péché comme le plus grand de

tous les maux, corrigez- vous-en par l'intercession de la sainte Vierge.

II. *Refuge des pécheurs, priez pour nous.* Nous trouvons dans l'Ecriture sainte plusieurs figures désignant d'avance Marie comme le refuge des pécheurs.[1] C'est ainsi qu'elle est comparée à la LUNE. *Quelle est celle qui s'élève comme l'aurore,*[2] *belle comme la lune?* (Cant. 6. 9.) Après le coucher du soleil, quand les ténèbres recouvrent la terre, c'est la lune qui nous éclaire de sa douce lumière. Au ciel spirituel, c'est Jésus-Christ qui est le soleil; Marie est la lune dont la lumière réjouit ceux qui s'avancent dans la nuit du péché. « Que doit donc faire, demande le pieux pape Innocent III, le pécheur que la nuit du péché a surpris? » Et à cela il répond : « Puisqu'ayant perdu la grâce, il lui manque la clarté du soleil, qu'il porte ses regards sur la lune, qu'il aie recours à Marie. »

Les *asiles* des Juifs étaient également des figures de ce qu'est Marie pour les pécheurs. Il y avait, dans l'ancienne Alliance, des endroits où les criminels qui s'y étaient retirés restaient libres et ne pouvaient être punis. Pour nous, Marie est un asile, dit saint Alphonse, auquel on peut appliquer ces paroles du

(1) Comme REBECCA, jeune fille d'une grâce insigne, vierge de toute beauté qu'aucun homme n'a jamais connue (*puella decora nimis virgoque pulcherrima et incognita viro*), Marie descend toujours par son humilité aux fontaines du Sauveur et toujours y remplit son urne. (*Descenderat autem ad fontem et impleverat hydriam.*) Et non-seulement l'inclinant sur son bras, elle en donne à boire avec l'empressement de sa charité au pieux serviteur qui le lui demande (*celeriterque deposuit hydriam super ulnam suam et dedit ei potum*); mais les bêtes elles-mêmes, auxquelles l'Ecriture compare justement les pécheurs, reçoivent de sa plénitude, pour que tous en soient abreuvés. (*Quin et camelis tuis hauriam aquam, donec cuncti bibant.*) (Aug. Nicolas.)

David Nabal stulto per ABIGAIL placatur, quando Dominus impio per Mariam reconciliatur. Abigail placavit David verbis et muneribus; Maria placat Dominum precibus et meritis. Abigail ultionem temporalem, Maria vero æternalem convertit, dum illa humanum, ista vero divinum gladium convertit. (S. Bonav. *Spec. Virg.*)

(2) Voyez la note, p. 355.

prophète : *Il se dit de vous des choses merveilleuses, ô cité de Dieu!* (Ps. 86. 3.) Il y a cette différence entre les asiles de l'antiquité et Marie, que pas tous les criminels ne trouvaient protection, tandis que sous le manteau de Notre-Dame, tous les pécheurs trouvent un refuge, quelque grands et nombreux que soient leurs péchés. Il suffit d'avoir recours à elle, pour rester en sureté. C'est pourquoi saint Jean Damascène met en la bouche de la sainte Vierge ces paroles : « Je suis un asile pour tous ceux qui prennent auprès de moi leur refuge. » Et saint Ephrem s'écrie : « Vous êtes, ô Marie, l'unique avocate des pécheurs et de ceux qui sont tout à fait sans assistance! Je vous salue, Refuge des pécheurs, dans lequel il n'y a que des pécheurs qui trouvent accueil et protection! »

Marie est encore appelée dans l'Ecriture un *platane : J'ai grandi comme le platane.* (Eccli. 24. 19.) Or, le platane permet au voyageur de se reposer à son ombre et de se mettre à l'abri des rayons du soleil. De même aussi Marie prend sous sa protection maternelle et protége les pécheurs contre la colère de la divine justice. Le prophète Isaïe disait au Seigneur : *Vous êtes en courroux, parce que nous avons péché et persévéré dans l'iniquité; pourrons-nous être sauvés?* (Is. 64. 5.) Isaïe a raison de douter du salut des pécheurs, parce qu'avant Marie, il n'y avait personne qui aurait osé s'interposer entre la colère du Dieu offensé et la culpabilité du pécheur. Mais quand maintenant Dieu est courroucé contre un pécheur et que Marie le prend sous sa protection, elle empêche qu'il ne soit puni et devient la cause qu'il acquiert le ciel.

L'Ecriture sainte nous rapporte que *Booz* permit à la pieuse Ruth de glaner et de recueillir, sur ses champs, les épis que les moissonneurs y avaient laissé tomber. Saint Bonaventure fait remarquer à ce sujet : « De même que Ruth trouva grâce aux yeux de Booz, de même Marie a trouvé grâce auprès de Dieu pour ramasser les épis qui n'avaient pas été recueillis par les moissonneurs. » Les moissonneurs, dit saint Alphonse, sont les ouvriers dans la vigne du Seigneur : les missionnaires, les pré-

dicateurs, les confesseurs qui s'appliquent à recueillir et à gagner les âmes à Jésus-Christ. Mais parmi ces âmes, il y a des âmes revêches et endurcies, qui ne se laissent pas gagner. Quant à celles-ci, elles ne peuvent être conquises que par la puissante intercession de Marie.[1] « Il n'y a, dit Louis de Blois, pas un pécheur, si mauvais et si fourvoyé qu'il soit dans le vice, que la sainte Vierge veuille repousser. Du moment que l'infortuné l'invoque, il sera infailliblement réconcilié avec Jésus-Christ et Marie lui obtiendra le pardon. »

Considérez quelle ingratitude il y a à commettre le péché, à abuser des bienfaits de Dieu, même pour l'offenser. Corps et âme, vie et santé, nourriture, boisson, demeure et vêtements, tout enfin sert de flèche au pécheur. Tout cela est dirigé contre le cœur de notre Père qui nous a trop aimés et qui, par amour, nous a donné son Fils. Regardez ce Fils, Jésus-Christ, pauvre, méprisé, persécuté, travaillant et souffrant pendant trente-trois ans pour conquérir nos âmes, puis enfin portant sa croix et mourant pour notre salut ! Ne pas l'aimer et l'offenser ! Loin de nous pareille ingratitude ! Plutôt mourir que de commettre un seul péché mortel ! Sachons dire, à l'occasion, comme Joseph en Egypte : *Comment ferais-je un si grand mal et pécherais-je contre mon Dieu?* (Gen. 39. 9.)

III. *Refuge des pécheurs, priez pour nous.* — Il y a un grand nombre d'exemples qui constatent la pitié de Marie envers les pauvres malades qui ont obtenu la guérison par son intermédiaire; tant d'autres nous prouvent qu'elle a retiré de grands dangers corporels ceux qui l'invoquaient et que même elle leur

(1) O miracle des miracles ! Cette Reine du ciel, cette Mère du Sauveur, ne se contente pas d'aller honorer de sa présence la maison pure de sa cousine Elisabeth ; l'Evangile met sous nos yeux un autre spectacle, une autre leçon. Marie n'est pas seule auprès de la croix, où son Fils expire pour les péchés du monde. Elle n'y est pas seule avec l'apôtre-vierge et l'épouse irréprochable ; la pécheresse y pleure prosternée et la Reine des anges n'éloigne point sa robe des cheveux qui ont essuyé les pieds de Jésus-Christ. *Regina Angelorum, Mater misericordiæ.* (Louis Veuillot.)

a fait parvenir des faveurs temporelles. Comment donc serait-elle indifférente à ce qui regarde le salut du pécheur qui est en si grand danger? Effectivement les pauvres pécheurs sont le premier objet de sa sollicitude : elle ne cesse de s'occuper de leur délivrance.[1] Comme le démon, dit Louis de Blois, est sans cesse occupé à chercher qui il peut dévorer, de même Marie est toujours en action, cherchant qui elle puisse sauver. Cette mère de miséricorde est pleine de bienveillance et d'amour, non-seulement envers les justes, mais aussi envers les pécheurs et les désespérés. Lorsqu'elle voit donc qu'ils implorent son assistance, elle vient bénignement à leur secours, elle demande et obtient pour eux le pardon de son Fils. Elle ne méprise aucun, quelqu'indigne qu'il soit, elle ne refuse son concours à personne. Elle les console tous et il suffit de l'invoquer, pour qu'elle prenne soin de nous. Par sa douceur elle allume souvent elle-même, dans le cœur des pécheurs, la dévotion envers elle, réveillant aussi du sommeil du péché ceux qui sont le plus éloignés de Dieu et le plus profondément embourbés dans la vase de leurs iniquités. De cette manière elle prépare les âmes à recevoir les grâces qui deviennent, à la fin, participantes de la vie éternelle.

(1) La coopération co-Rédemptrice de la sainte Vierge est l'un des mystères les plus autorisés de ses grandeurs. La première Eve avait enfanté dans la douleur un homme souillé. La seconde Eve a enfanté les frères adoptifs de Jésus-Christ dans d'inexprimables souffrances. Ces souffrances furent telles que, réparties entre tous les hommes, elles leur eussent ôté la vie. Une force divine soutint notre Mère et lui permit de supporter, sans défaillir, une si épouvantable affliction. Quelle doit être la tendresse de cette Mère incomparable pour les enfants qui lui ont coûté si cher? Une femme peut-elle oublier son enfant? Peut-elle être sans pitié pour celui qu'elle a porté dans son sein? L'amour maternel est une fontaine inépuisable de bonté, de dévoûment et de sacrifices. Dieu, voulant nous donner une image de son amour, fit le cœur des mères. Mais le cœur de nos mères n'est qu'une goutte d'eau, comparé à cet océan de dilectiòn et d'amour, creusé par Jésus-Christ dans le cœur de celle qu'il nous donna pour Mère... Marie est donc véritablement notre Mère dans l'ordre surnaturel ; elle embrasse tous ses enfants d'un amour dont rien ne peut nous donner une idée. Mais sa compassion s'étend surtout sur les pécheurs les

Un jeune homme bien élevé eut le malheur de tomber dans une habitude honteuse par laquelle l'ennemi du salut le tint enchaîné dans le mal. Il fit bien des efforts pour briser ses chaînes; mais la force de l'habitude était si grande qu'il retombait toujours dans les péchés qu'il détestait. A la fin, il perdit courage, et se figurant qu'il ne pourrait jamais se convertir, il résolut de ne même plus se confesser. Ne le voyant plus venir, son confesseur se rendit chez lui et le trouva seul, occupé à son travail. Le pauvre jeune homme n'eut pas plus tôt aperçu son directeur spirituel qu'il poussa un cri plaintif. « Qu'avez-vous donc, mon fils? demanda le prêtre. — Hélas! mon père, répondit celui-ci, je suis un malheureux damné; je vois bien qu'il m'est impossible de me corriger; c'est pourquoi j'ai résolu de ne plus rien faire. — Que dites-vous là, mon fils? répliqua le confesseur, bien au contraire, je vous promets que, si vous suivez mon conseil, vous surmonterez l'esprit malin aussi bien que vos passions et que vous aurez le bonheur de vous réconcilier avec Dieu. Allez d'abord à l'église vous prosterner devant

plus désespérés. Le Docteur Angélique établit que la miséricorde est en soi la vertu la plus excellente. La Mère de Jésus l'a donc pratiquée à un degré éminent. Aussi saint Anselme ne craignit-il pas de penser que quand il serait enfoncé dans le gouffre infernal, elle viendrait l'y chercher pour le rendre à son divin Fils. Et les interprètes de l'Apocalypse expliquent cette parole mystérieuse : *Cruciabatur donec pareret*, en l'appliquant à la Mère des élus, qui ne cesse d'éprouver toutes les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le dernier des prédestinés soit entré dans la vie éternelle. (L'abbé COMBALOT.)

Magna erga miseros fuit *misericordia Mariæ* adhuc exulantis in mundo; sed multo major erga miseros est misericordia ejus jam regnantis in cœlo. Majorem per beneficia innumerabilia nunc ostendit hominibus misericordiam, quia magis nunc videt innumerabilem hominum miseriam. Unde pro splendore prioris misericordiæ fuit Maria pulchra ut Luna; pro splendore vero posterioris misericordiæ est electa ut sol. Nam quemadmodum Sol Lunam superat magnitudine splendoris, sic priorem Mariæ misericordiam superat magnitudo posterioris. Quis est, super quem Sol et Luna non luceat? Quis est, super quem misericordia Mariæ non resplendeat? (BONAV. *Spec*, *Virg*.)

l'autel de la sainte Vierge, demandez-lui la grâce de vous convertir et venez ensuite me retrouver. » Le jeune homme obéit. Il alla se prosterner devant l'autel de la Mère de Dieu ; il mouilla de ses larmes les dalles du sanctuaire et supplia la Mère de miséricorde d'avoir pitié d'un infortuné, que pourtant Notre-Seigneur a voulu sauver par son sang précieux et que, d'autre part, l'ennemi du salut veut entraîner en enfer. Ayant ainsi épanché son cœur, il se leva fortifié par la confiance dans la puissante protection de Celle que nous saluons comme le Refuge des pécheurs et revint auprès de son confesseur. Cette fois, ce fut pour lui découvrir le malheureux état de sa conscience, obtenir l'absolution et se convertir véritablement.

Que la considération des suites terribles du péché mortel soit pour nous un frein qui nous empêche de le commettre. Absalon lui-même était inconsolable au souvenir d'avoir perdu l'amitié de son père, et la perte de la grâce sanctifiante pourrait nous laisser indifférents? Si vous commettez un seul péché mortel, vous perdrez en un instant tous les mérites que vous aviez acquis; et vous seriez indifférents à la vue de cette pauvreté, de cette misère spirituelle? Perdre en outre son droit à l'éternelle félicité, sa place dans le ciel et se savoir à deux doigts de l'enfer! Reconnaissons ce que c'est que d'être en état de péché mortel et recourons à Marie, Refuge des pécheurs, afin qu'elle nous obtienne le pardon, si nous avons perdu la grâce, et qu'elle nous tienne sous sa sainte garde, si nous l'avons conservée. Dans l'un et dans l'autre cas, nous pouvons lui dire avec confiance : « Refuge des pécheurs, priez pour nous! »

Le Père Bernard, ou le pauvre prêtre.

Au commencement du dix-septième siècle, vivait à Paris un saint prêtre, nommé le père Bernard. Il était d'une famille distinguée selon le monde; mais il méprisa toutes les espérances du siècle, pour embrasser la sainte pauvreté de Jésus-Christ,

et ne prit même d'autre nom que celui de *pauvre prêtre*. On doit le mettre au nombre des plus fidèles serviteurs de Marie. Il croyait lui devoir sa conversion et sa vocation à l'état ecclésiastique. Il le publiait partout et n'omettait rien de tout ce qui pouvait inspirer aux autres les sentiments de respect et de confiance qu'il avait pour elle. Il avait fait imprimer en toutes sortes de langues une prière tirée des sentiments de saint Bernard, qu'il avait apprise de son père, et qui commence par ces mots : *Memorare, o piissima Virgo Maria.* Il en distribua dans sa vie plus de deux cent mille exemplaires ; et, par le moyen de cette prière, il opéra une infinité de choses merveilleuses. A l'exception du vendredi, qu'il avait réservé pour l'hôpital de la Charité, il partageait les jours de la semaine entre les prisons de Paris : le lundi il allait au grand Châtelet, le mardi au petit Châtelet, le mercredi à la Conciergerie, le jeudi à la prison des galériens, et le samedi au Fort-l'Evêque, sans compter les autres qui n'avaient point de jour fixe. Un jour donc, il allait au petit Châtelet, pour y faire ses fonctions ordinaires ; il rencontra, sur le Petit-Pont, deux religieux d'un ordre fort austère. Courant à celui des deux qui était le plus jeune, il l'embrassa en lui disant : « Mon cher frère, réjouissez-vous, car vous devrez votre salut à la sainte Vierge. » Le jeune religieux, qui ne le connaissait pas, le prit pour un fou ; mais le père qui l'accompagnait, lui dit : « C'est un saint homme, appelé le père Bernard ; vous devez vous réjouir de ce qu'il a dit, car il ne l'a pas dit sans raison. » Ils continuèrent leur chemin, et le père Bernard entra au Châtelet. Plusieurs années après, entrant dans la même prison, on lui dit qu'il trouverait, dans le cachot, un homme qui venait d'être condamné à être roué tout vif, mais qui ne voulait point entendre parler de confession. Le père Bernard, doublement affligé de cette nouvelle, se fait conduire au cachot ; il salue le prisonnier et l'embrasse, il l'exhorte, il le menace de la colère de Dieu, mais inutilement : le criminel ne daignait pas seulement lui répondre. Le père le pria de vouloir au moins dire avec lui une fort

courte prière à la sainte Vierge ; rebuté par le prisonnier, il ne laissa pas de la dire ; mais voyant que ce pécheur obstiné n'avait pas voulu seulement désserrer les lèvres pour prier avec lui, son zèle lui donne de la hardiesse, il lui porte à la bouche la prière qu'il venait de dire, et dont il avait toujours plusieurs exemplaires sur lui et s'écrie, en s'efforçant de la faire entrer dans sa bouche : « Puisque tu n'as pas voulu la dire, tu la mangeras ! » Le criminel ne pouvait guère se défendre, parce qu'il avait les fers aux pieds et aux mains, de manière que pour faire cesser l'importunité du saint homme, il lui promet d'obéir. Alors le père Bernard s'écrie en l'embrassant : « C'est à l'intercession de la sainte Vierge, mon cher frère, que vous devez votre conversion ! — Il est vrai, mon père, lui dit le prisonnier, avec une voix entrecoupée de sanglots, il y a longtemps que vous me l'avez dit ; plût à Dieu que je ne l'eusse jamais oublié ! — Vous ai-je jamais vu, mon enfant? reprit le père ; car, non-seulement il ne le reconnaissait pas, mais il ne se souvenait pas même qu'il eût adressé à quelqu'un les paroles qu'il venait de dire au prisonnier. — Je suis, repartit aussitôt le criminel, ce religieux que vous embrassâtes, il y a plusieurs années, sur le Petit-Pont. — Mais comment, répliqua le père, êtes-vous tombé dans le misérable état où je vous vois? — Je vais vous le dire, reprit le prisonnier. J'étais entré dans le cloître sans vocation. J'avais recherché en mariage une jeune personne d'une famille fort distinguée dans ma province ; mais ses parents m'ayant préféré un gentilhomme de mes voisins, le dépit que j'en eus me fit quitter le monde. Me voyant néanmoins dans un ordre rempli de gens de bien, j'eus honte de ne pas vivre comme eux ; je m'acquittai exactement de toutes les observances religieuses, et, ne fût-ce que par honneur, je menais une vie régulière et paisible, lorsqu'un jour j'aperçus dans notre église, à quelques pas de moi, ce jeune gentilhomme qu'on m'avait autrefois préféré. Cette vue me troubla, je sentis renaître mes premiers désirs de vengeance, et avant même de sortir de la maison de Dieu.... (Ici les san-

glots redoublèrent avec tant d'abondance, que le père Bernard croyait qu'il allait étouffer.) Dans la maison même de Dieu, poursuivit-il, je résolus de me venger, si j'en trouvais l'occasion. Mais, ajouta-t-il, comme la justice de Dieu nous abandonne aux tentations que nous avons formentées et nourries ! ce gentilhomme, qui m'avait reconnu, eut l'imprudence de me suivre à la sacristie, pour me rappeler ce qui s'était passé. Je répondis assez froidement à sa civilité; néanmoins, comme il s'avança pour m'embrasser, je m'avançai de mon côté, et lui dis tout bas à l'oreille : — Si tu as le mérite qu'on t'a supposé, en te préférant à moi, tu me le feras voir à minuit précis, au bas de la muraille de notre jardin ; c'est là que tu viendras avec un habit, des armes et un cheval pour moi. Il voulait s'échapper et s'étendre en remontrances; non, lui dis-je, mon parti est pris, et je te ferai assassiner, si tu ne me donnes satisfaction. Il me le promet, et il tient parole. Je franchis la muraille pour me trouver au rendez-vous; je pris les habits et les armes qu'il m'avait apportés, et, du premier coup, je l'étendis sur la place mort ou gravement blessé; car je ne m'amusai point à courir à lui; mais, montant à cheval, je pris le chemin du Bourbonnais, qui est mon pays. Ma famille n'eut pas grand plaisir de me voir en cet état : c'était tous les jours de nouveaux chagrins qu'on me faisait, de sorte que je pris la résolution d'aller courir fortune. Je rencontrai une troupe de bandits dans la première forêt que je traversai ; je me joignis à eux ; j'y ai vécu quelque temps, et le Ciel, las de mes crimes, m'a enfin livré à la justice humaine, qui m'a condamné à mourir sur la roue. Trop heureux si j'évite par là les supplices éternels de l'enfer que j'ai tant mérités ! » Alors ses larmes et ses sanglots recommencèrent avec tant de violence, que le père Bernard en était tout pénétré. « Consolez-vous, mon enfant, lui dit-il, puisque la sainte Vierge vous a obtenu de Dieu la grâce de la pénitence, ne doutez pas qu'elle ne vous obtienne la persévérance et le salut. Préparez-vous seulement à faire une bonne confession, je vais vous chercher un confesseur. » Hélas ! il n'en eut pas besoin ; car

pénétré de la vue de ses péchés et de la miséricorde de Dieu sur lui, le pauvre pénitent expira de douleur et de contrition, avant que le père Bernard fût de retour.

QUARANTE-QUATRIÈME INVOCATION.

Marie console les affligés plus que ne l'ont fait les saints; elle a éprouvé elle-même l'affliction, elle est l'image la plus parfaite de Jésus; elle est mère. — Elle console par son exemple. — Elle console par son assistance. — *Exemple :* Guérison.

Consolatrix afflictorum, ora pro nobis. Consolatrice des affligés, priez pour nous.

I. *Consolatrice des affligés, priez pour nous.* Le péché a transformé notre globe en une vallée de larmes. Les premiers cris de l'enfant qui naît sont des pleurs, comme s'il pressentait ce qui l'attend pendant son pèlerinage ici-bas. A la mort, ce sont encore des larmes. Si, dans la vie, on rit parfois, il n'y a guère à douter que les larmes soient encore plus abondantes. Depuis le péché des premiers hommes, les souffrances et les peines nous entourent et c'est à peine si un jour se passe sans avoir laissé quelque amertume. Cela étant, qu'y a-t-il donc de plus désirable que de trouver un consolateur? Après le *Dieu de consolations,* nous avons Marie que l'Eglise invoque sous le doux titre de *Consolatrice des affligés.* Consoler les affligés est une œuvre de *charité.* Il est naturel que nous consolions un ami, lorsque nous le voyons triste et abattu. C'est ainsi que « Tobie consolait, à Ninive, ses frères captifs comme lui; » (Tob. 1. 9.) que saint Ephrem disait, en s'adressant à des âmes découragées : « Pas de pusillanimité, mes frères, nous ne vivrons pas toujours; » que saint Vincent de Paul alla même jusqu'à prier

Dieu de lui envoyer les souffrances des affligés, pour leur procurer des consolations. Si déjà les saints ont tellement pris à cœur les peines des autres, que n'aura pas fait Marie dont l'amour surpasse celui de tous les saints? Non, dit saint Antoine, il n'y a pas un saint qui ait tant de compassion en voyant notre misère que notre Mère miséricordieuse ! Elle sait très-bien ce que c'est que souffrir ; car sa vie tout entière n'a été qu'une chaîne de tribulations et de souffrances[1] ; c'est pourquoi elle a grande pitié des affligés et s'empresse de leur apporter ses consolations. Elle est une parfaite image de Jésus, qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai* (Math. 11. 28.) ; Marie aussi ne connaît de plus grand bonheur que celui de consoler les affligés. Enfin, Marie est notre Mère, et c'est bien pour nous dire qu'elle aura envers nous un cœur plein de douce pitié que le Sauveur la donna du haut de la croix à saint Jean, en disant : *Voilà votre*

(1) *Pertransibit gladius.* Quelles paroles pour Marie ! De deux choses l'une : ou bien la sainte Vierge ne comprit pas toute l'étendue de la prophétie, et cette prophétie est tellement générale qu'elle est accablante pour le cœur d'une mère, et Siméon, en ne précisant rien, donne tout à craindre ; ou bien la sainte Vierge, comme beaucoup le pensent, à ce moment, eut la claire vue de tout l'avenir. Jugez de ce qu'elle dut souffrir. Quand elle tenait le petit Enfant Jésus dans ses bras et qu'elle couvrait de caresses son visage divin, elle se disait en elle-même : « Voilà donc la face qui un jour sera couverte de crachats, de soufflets ! » Lorsqu'elle l'emmaillotait si respectueusement et avec tant de tendresse, elle se disait à elle-même : « Voilà donc le corps qui un jour sera couvert d'un manteau d'écarlate par mode de dérision et puis d'un linceul... et qu'on jettera dans le sépulcre. » Lorsque les petites mains du Seigneur Jésus encore enfant caressaient le visage de sa Mère, elle devait dire : « Voilà donc ces mains qui un jour seront clouées à la croix ! » Lorsque le petit Enfant Jésus essayait ses pas, lorsqu'elle voyait ses petits pieds qui devaient un jour courir après la brebis égarée, elle devait se dire à elle-même : « Un jour ils seront fixés au bois de douleur ; ils seront fixés sur la croix de la manière la plus cruelle par des clous profondément enfoncés. » O mères, je vous le demande, ce qu'elle entendit ne devait-il pas devenir, pour la très-sainte Vierge, une pensée continuellement déchirante !... Bientôt, ce ne seront plus les pensées, ce seront les faits : la fuite en Egypte. Jésus perdu au temple, etc.

Mère! (Joan. 19. 26.) En qualité de Mère, elle est déjà notre meilleure consolatrice : car consoler est un besoin pour un cœur qui aime. « Reprenez donc courage, s'écrie saint Thomas de Villeneuve, consolez-vous, vous tous qui êtes dans l'affliction et vous, pauvres pécheurs; car cette grande Vierge est la Mère de votre Juge et de votre Dieu, la médiatrice en faveur du genre humain qui peut tout auprès de Dieu, qui s'applique de toute manière à adoucir sa colère, près de laquelle tout le monde a accès, et qui ne dédaigne pas de prendre la défense de tout homme quel qu'il puisse être! »

Consoler les affligés, est un devoir qui incombe à tous. En l'accomplissant, nous imitons la miséricordieuse charité de la sainte Vierge. Consolons, en rappelant au pauvre affligé que nous avons un Père qui est au ciel; portons-le à sanctifier son nom en portant sa croix avec patience et en faisant sa sainte volonté. Consolons les pauvres, en leur donnant l'aumône corporelle sans oublier l'aumône spirituelle; consolons les pécheurs, en les portant à se réconcilier avec Dieu; consolons enfin ceux que la tentation poursuit. De la sorte nous pourrons vivifier, en quelque sorte, l'oraison dominicale; nous trouverons, tous les jours, l'occasion de pratiquer quelque œuvre de miséricorde et de nous enrichir de mérites.

II. *Consolatrice des affligés, priez pour nous.* Comment Marie console-t-elle les affligés? Avant tout *par son exemple* qui nous guide dans toutes nos souffrances et nos peines. Un jour que le sage Solon voulut consoler un de ses amis à Athènes, il le conduisit sur une montagne élevée, d'où il pouvait d'un coup d'œil apercevoir toute la ville et lui dit : « Mon cher ami, je crois que tu as des raisons de t'attrister; mais pense que tu n'es pas seul. Vois là-bas toutes ces maisons! il y a là des misères et des angoisses auxquelles les tiennes ne peuvent pas être comparées. Console-toi donc à la pensée que tu n'es ni le seul ni le premier qui ait à souffrir! » Quant à Marie, elle n'a pas besoin, pour nous consoler, de nous montrer des souffrances autres que les siennes propres. Elle peut dire : « Voyez, mon fils, ma fille!

vous vous attristez à cause de telle peine, de tel accident et moi, qui suis la Mère de votre Dieu et votre Mère, j'ai souffert bien plus encore ! » Et, en effet, où y a-t-il une tribulation que Marie n'ait essuyée? Voilà un pauvre qui ne sait que faire pour maintenir sa famille en honneur. Hé bien ! Marie n'a-t-elle pas eu, elle aussi, à souffrir la pauvreté? Au moment de mettre au monde son enfant, elle ne trouva pas même asile dans la plus chétive cabane; elle enfanta le Sauveur dans une étable et le coucha dans une crèche; où est la femme qui devient mère en de si pitoyables circonstances? Tel malade a souffert pendant des mois, pendant des années. Voyons Marie qui fut une Mère de douleurs, dès le jour où elle enfanta Jésus-Christ, jusqu'à celui où elle était debout sous la croix de son Fils. Où y a-t-il une douleur semblable à la sienne? Ce sont des veuves qui pleurent la mort de leur époux, des parents en deuil pour leurs enfants, des orphelins qui ont perdu père et mère. Est-ce que Marie n'a pas dû, elle aussi, passer par là? Ne dut-elle pas de bonne heure fermer les yeux à saint Joseph, le soutien de sa vie? Ne porta-t-elle pas sur ses genoux le corps inanimé de son Fils, qui était son unique consolation, sa seule joie? Ou bien, voilà des chrétiens qui ont beaucoup à souffrir de la part d'autrui. On les persécute, on les pressure, on attaque leur honneur. Mais Marie n'a-t-elle pas souffert des maux analogues? N'avait-elle pas sa part aux attaques et aux mauvais traitements de Jésus? Quelle que soit donc la croix qui pèse sur nos épaules, nous la voyons aussi sur celles de Marie qui peut nous dire : « Mes enfants, regardez-moi, j'ai souffert les mêmes peines que vous et de plus grandes encore. Si Marie suivait encore maintenant le chemin de la croix, comment pourrions-nous nous plaindre de ce qu'il nous faut faire ce même chemin? Nous sommes de pauvres pécheurs et Dieu devrait nous épargner plus que la Reine de tous les Saints; nous sommes d'ingrates créatures et nous voudrions avoir le ciel sur la terre! Marie souffrit avec une patience si grande, elle fit si généreusement tous les sacrifices, même les plus difficiles; et nous nous aban-

donnerions à l'impatience et au désespoir? En regardant Marie, son exemple nous réconforte et nous console dans nos souffrances et nous excite à porter la croix avec résignation et persévérance, aussi longtemps qu'il plaît à Dieu de la laisser peser sur nos épaules.[1]

Et vous aussi, consolez non-seulement les autres, mais consolez-vous aussi vous-même, aussi souvent que vous avez besoin de consolation. Regardez la Vierge et faites-vous ces questions : Qui était Marie et qui suis-je, moi? Que souffrit Marie et quelles sont mes souffrances? Où est Marie en ce moment et vers quelle fin est-ce que je tends moi-même? Marie était la plus sainte, sans aucun péché, libre même de la moindre imperfection. Et moi j'ai été conçu et je suis né dans le péché; j'ai sur moi d'innombrables offenses! Marie a tant souffert et je voudrais être épargné? Marie a souffert plus que tous les martyrs; car son martyre fut aussi long que sa vie. Je ne souffre que depuis quelques semaines, quelques mois, quelques années et j'irais déjà perdre courage? Marie est maintenant au ciel; elle est la Reine des anges et des saints, dignité acquise non tant par sa Maternité que par les mérites acquis en sa qualité de Mère des douleurs. En réfléchissant sur ces questions, nous apprendrons

(1) Si Dieu permet que vous souffriez beaucoup, dit saint Ignace de Loyola, c'est un signe qu'il veut faire de vous un grand saint : car il n'est pas de bois plus apte pour embraser le foyer de l'amour divin que le bois de la sainte Croix. Tout le miel du monde n'offre pas tant de douceur que le fiel et le vinaigre de Jésus-Christ.

Sanctifiez vos larmes par la patience, et rendez-les à Dieu par la résignation; car elles lui appartiennent et c'est le voler que de les lui arracher en les profanant. Et l'enfer qui craint la croix redoute les crucifiés.

L'Eglise ne bénit jamais sans faire la croix et Dieu n'envoie jamais de croix sans bénir.

Un poète regardait un jour un rosier couvert de magnifiques roses et disait : Quel dommage que ces roses aient tant d'épines! Un chrétien l'approcha et lui dit : « Rendons plutôt grâces à Dieu de ce que ces épines ont des roses. » Tout, en effet, dans ce monde, consiste dans le vrai point de vue.

à bien faire cette demande de l'oraison dominicale : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

III. *Consolatrice des affligés, priez pour nous.* La sainte Vierge ne se contente pas de nous consoler par son exemple : elle le fait encore *par son assistance,* en ce sens qu'elle enlève réellement les maux qui nous accablent et nous vient en aide. A peine se fut-elle aperçue, aux noces de Cana, de la gêne des nouveaux époux, qu'elle les aida effectivement en obtenant même un miracle de son Fils. Ce qu'elle fit alors, elle le fait encore actuellement ; « elle est devenue tout à tous, dit saint Bernard, et son cœur miséricordieux est ouvert à tous, afin que tous trouvent en elle ce dont ils ont besoin : l'esclave sa rançon, le malade la santé, le désespéré l'espérance et la consolation, le pécheur le pardon. »

Le trait suivant servira à prouver à quel point Marie est effectivement notre douce consolatrice. Une petite fille avait eu le doigt littéralement broyé par une porte. Sa mère s'adressa aux meilleurs chirurgiens de Paris ; mais le mal augmenta au point que les médecins ne trouvèrent plus d'autre remède que l'amputation. La Providence envoya juste au moment critique une femme qui conseilla à la mère de s'adresser à Notre-Dame des Victoires. La dame se rendit immédiatement au célèbre sanctuaire de Marie immaculée, la suppliant avec larmes de venir en aide à son enfant. A peine après une demi heure de séjour à l'église, la petite dit à sa mère : « Maman, je pense bien que je suis guérie. » Elle sort de l'église et, en présence d'un grand nombre de témoins, elle se convainc que le doigt est parfaitement guéri. Lorsque le médecin la revit, il l'accosta en disant : « Hé bien, Madame, êtes-vous enfin décidée à laisser faire l'opération ? » En apprenant que la bonne Vierge avait aidé miraculeusement, il s'écria : « Dans ce cas là, vous avez eu affaire au meilleur des médecins et je ne suis plus surpris de cette guérison. »

Et vous aussi, consolez les affligés non-seulement par des paroles, mais par le fait, en aidant réellement quand vous le

pouvez. Déjà la charité chrétienne vous y invite. Aussi les occasions ne peuvent pas vous faire défaut. Vous connaissez, par exemple, un pauvre malade abandonné, procurez-lui les soins nécessaires, faites-y aller un prêtre : c'est la meilleure consolation que vous puissiez lui donner. Vous pouvez secourir telle pauvre famille en lui procurant du travail et du pain ; en le faisant, vous lui procurerez une consolation qui réjouira Dieu et les hommes. Ou bien protégez contre l'injustice et la persécution cette pauvre veuve, ces malheureux orphelins, aidez-les de vos conseils et, par le fait, c'est la meilleure des consolations. Enfin, priez pour les affligés de l'autre monde, les pauvres âmes du Purgatoire. Ce faisant, vous vous rendrez un digne enfant de la Consolatrice des affligés et Dieu vous récompensera de cette bonne œuvre, pendant la vie et à l'heure de la mort.

Pouvoir de Marie dans le Purgatoire.

La miséricordieuse domination de la Mère de Dieu s'étend aussi sur les âmes du Purgatoire, qu'elle console, dont elle allège les souffrances et qu'elle délivre entièrement de cette prison de la divine justice. En expliquant les paroles : J'ai pénétré *dans les profondeurs de l'abîme*, saint Bonaventure affirme que cet abîme n'est autre que le Purgatoire dans lequel Marie descend pour venir en aide aux pauvres âmes qui y souffrent. Sainte Brigitte entendit un jour le Sauveur adressant ces paroles à sa Mère : « Vous êtes ma Mère, la Mère de miséricorde et la Consolation de ceux qui souffrent dans le Purgatoire. » Et Marie dit à son tour à la même sainte : « Je suis la Mère de toutes les âmes qui souffrent dans le Purgatoire ; car les douleurs qu'ils ont à supporter pour leurs péchés sont allégées par mes prières. »

D'après Gerson et Novarin, elle assiste d'une manière toute spéciale les âmes de ceux qui lui ont été particulièrement dévoués. Saint Pierre Damien cite l'exemple d'une femme déli-

vrée du Purgatoire le jour de l'Assomption ; en même temps qu'elle, ajoute ce saint, un nombre d'âmes plus grand que tout le peuple romain avait obtenu sa délivrance. C'est l'opinion de plusieurs grands théologiens que, lorsque la Vierge monta au ciel, toutes les âmes du Purgatoire y suivirent la Consolatrice des affligés. La promesse faite par la Mère de Dieu au pape Jean XXII est généralement connue. Elle lui ordonna d'annoncer au peuple chrétien que ceux qui portent le scapulaire du mont Carmel seraient délivrés du Purgatoire le premier samedi qui suivrait leur mort. La bulle par laquelle ce Pontife promulgua cette déclaration a été confirmée par cinq autres Papes. La vie des Saints renferme un grand nombre d'exemples constatant que la sainte Vierge a préservé entièrement plusieurs de ses serviteurs de passer par les flammes purificatrices.

Miracle de l'Assomption de la sainte Vierge.

Il était juste, il était convenable que la sainte Vierge dont l'existence avait été remplie de sainteté et de miracle, fût élevée au ciel et ne fût pas laissée dans le tombeau jusqu'à la seconde venue de Jésus-Christ. Toutes les œuvres de Dieu offrent une magnifique harmonie; leur fin répond toujours à leur commencement. C'est là une des raisons pour lesquelles les hommes du monde ont de la peine à croire aux miracles. Ils trouvent que les miracles intervertissent l'ordre que Dieu a établi et troublent l'harmonie générale du monde ; ils ne comprennent pas que les miracles servent à établir une harmonie encore plus grande, puisqu'ils nous font connaître une perfection surnaturelle. En tout cas, quand un miracle a été opéré, il faut nécessairement que d'autres le suivent pour accomplir ce qui a été commencé. Les miracles se font pour une grande fin ; si les choses reprenaient leur cours naturel avant l'achèvement de l'œuvre commencée miraculeusement, ne serions-nous pas cruellement trompés dans notre attente? Et si on nous annon-

çait que cela doit être, ne regarderions-nous pas cette nouvelle comme invraisemblable et difficile à croire? Cette vérité s'applique à l'histoire de la sainte Vierge. Je dis que si, après une vie telle que la sienne, sa mort avait été semblable à celle des autres hommes, ç'aurait été un miracle plus étonnant que celui d'une mort analogue à sa vie. Comment admettre que Dieu ait laissé se décomposer dans un tombeau le corps d'où il daigna tirer sa chair et son sang et qu'il ait si mal récompensé Celle qui fut sa Mère? Les enfants des hommes se montrent-ils ingrats envers leurs mères? Ne les nourrissent-ils pas dans leur vieillesse? ne tâchent-ils pas de prolonger leurs jours autant que possible? Comment admettre que ce corps virginal, qui ne commit jamais de péché, dut subir la mort du pécheur? Comment supposer que Celle qui n'eut aucune part dans le péché d'Adam partagea la punition de ce péché? « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » Telle fut la condamnation du péché ; mais celle qui ne pécha jamais ne fut pas soumise à cet arrêt. Elle mourut sans doute, parce que notre Seigneur et Sauveur était mort; elle mourut comme elle avait souffert, parce qu'elle faisait partie d'un monde où la souffrance et la mort sont la loi commune. Elle vécut sous l'empire de cette loi; et comme elle avait obéi à César, en se rendant à Bethléem pour le recensement, elle obéit, quand il plut à Dieu, aux ordres de la mort, et son être se décomposa en corps et en âme, comme celui de tous les mortels. Mais si elle mourut de la mort des autres créatures, sa mort ne fut pas semblable à la leur; car, par les mérites de son Fils, par qui elle était ce qu'elle était, par la grâce de Jésus-Christ, qui la mit à l'abri du péché, qui la remplit de lumière, qui purifia sa chair de toute souillure, elle fut exemptée de toutes les maladies du corps et de toutes les infirmités de la vieillesse. Le péché originel n'existant pas en elle, ne put altérer son corps et le décomposer, par l'affaiblissement des sens, par l'épuisement des forces, par l'apauvrissement du sang. Marie mourut, mais sa mort ne fut qu'un simple fait et non un effet, et, une fois accompli, il cessa

d'être. Elle mourut afin de vivre à jamais; elle mourut pour la forme, et uniquement afin de payer sa dette à la nature, comme on le dit; ce fut pour elle une cérémonie comme le Baptême ou la Confirmation; elle mourut non pas pour elle-même ou à cause du péché, mais pour se soumettre à sa condition, pour glorifier Dieu, pour faire ce que faisait son Fils; elle ne mourut pas cependant, comme son Fils, au milieu des souffrances et pour un but particulier; elle ne mourut pas de la mort des martyrs, car son martyre avait précédé sa fin; sa mort ne fut pas une expiation, car la créature ne pouvait en donner; l'expiation avait été offerte par Celui qui pouvait l'offrir, et il l'avait offerte pour tous les hommes. Elle mourut donc pour achever sa carrière et pour recevoir sa couronne; c'est pour cela que Marie ne mourut pas en public. Il convenait à celui qui mourut pour le monde entier, de rendre le dernier soupir exposé aux yeux de tous; il convenait à la grande victime d'être élevée bien haut, comme une lumière qui ne pouvait être cachée. Mais le lis d'Eden, qui avait vécu loin des regards de la foule, devait expirer dans l'ombre des bocages, parmi les douces fleurs qui avaient été témoins de sa naissance. Son départ ne fit point de bruit dans le monde. L'Eglise remplissait ses devoirs ordinaires; elle prêchait, convertissait et souffrait; les fidèles étaient persécutés, ils erraient d'un lieu à l'autre; il y avait des martyrs. La foi remportait des victoires; et enfin, le bruit se répandit dans la chrétienté que Marie était morte. Des pèlerins allèrent de divers côtés, cherchant ses reliques; mais ils ne les trouvèrent point. Etait-elle morte à Ephèse? Etait-elle morte à Jérusalem? Des rapports différents circulaient à ce sujet; mais on ne put découvrir son tombeau; et lorsqu'on le trouva, il était vide. Au lieu de son corps pur et parfumé, il contenait des fleurs qui avaient crû aux endroits qu'il avait touchés. Les voyageurs retournèrent chez eux, étonnés, et attendirent des éclaircissements. La tradition, portée sur les ailes du vent d'Orient, ne tarda pas à leur apprendre que, lorsque le moment de la dissolution fut proche, et que l'âme de Marie fut près de

passer triomphante devant le tribunal de son Fils, les Apôtres s'assemblèrent tout à coup dans le même lieu, dans la cité sainte, pour prendre part à la joyeuse cérémonie, ils ensevelirent la Vierge avec les solennités d'usage ; mais le troisième jour, quand ils vinrent au tombeau, ils le trouvèrent vide et ils entendirent les chœurs des anges qui chantaient nuit et jour les louanges de leur reine ressuscitée. Quel que soit notre sentiment sur les détails de cette histoire, qui ne présente d'ailleurs rien que la piété ait de la difficulté à admettre, il est hors de doute, par suite de l'assentiment du monde catholique tout entier et des révélations faites aux âmes saintes, que la Vierge est, comme il convenait qu'elle fût, en corps et en âme avec son Fils dans le ciel, et que nous devons célébrer, non-seulement sa mort, mais son Assomption.

QUARANTE-CINQUIÈME INVOCATION.

Marie aide les chrétiens 1° dans tous leurs besoins temporels, 2° dans les besoins spirituels : Conversion, tentations, avancement dans la vertu, heure de la mort. 3° Elle protége la sainte Eglise. *Exemple :* Victoire de Lépante.

Auxilium Christianorum, ora pro nobis. Secours des chrétiens, priez pour nous.

Secours des chrétiens,[1] *priez pour nous.* Nous avons bien des raisons d'invoquer Marie sous ce titre. C'est elle qui nous

(1) *Influence sociale du culte de Marie.* — Depuis le christianisme la femme est partout honorée et respectée. L'homme peut faire parler de lui ; mais la femme ne doit pas faire parler d'elle et, par nature, elle est vouée à une obscurité discrète. Et cependant, depuis la Mère de Dieu, la femme a conquis une sorte de ministère public.

aide *dans tous nos besoins temporels*. L'Evangile nous en est garant. A peine la Mère de miséricorde se fut-elle aperçue, aux noces de Cana, que le vin venait à manquer, ce qui mettait les jeunes époux dans une grande gêne, qu'elle s'adressa à Jésus et obtint de lui l'assistance demandée. D'où vient-il donc que Marie s'empresse de la sorte à venir en aide? Lui avait-on demandé d'intervenir? Nullement, répond saint Bernard, Marie ne voulait pas attendre qu'on lui demandât ce service; elle le fit de son propre mouvement. Le saint docteur

Elle a droit au *respect*. Voyez le libertin; les regards éteints de ce jeune homme de vingt-cinq ans se baissent involontairement devant le chaste front d'une mère et d'une sœur.

Dans le ministère de l'*éducation*, quelle est la puissance féconde de la mère, qui élève ses enfants dans l'amour du foyer, la connaissance de la religion et l'attachement à Jésus-Christ, bon comme le pain; car il est le pain de l'humanite.

Dans le ministère de *la charité*, la femme est vaillante et ne redoute pas la publicité du dévoûment. Voyez la sœur de charité qui traverse un champ de bataille : les balles sifflent à ses oreilles; la mitraille et les boulets couchent avec fracas les rangs armés; elle soigne les blessés; elle console les mourants, les suit à l'ambulance ou au repos du cimetière; elle visite les prisonniers et n'abandonne pas les orphelins.

L'influence sociale du culte de Marie a été partout ressentie : les fiers Romains, les Africains sauvages, les peuples farouches de la Germanie ont appris à respecter la femme. Et, dans toutes les grandes œuvres chrétiennes, il y a une femme. Sainte Geneviève et sainte Clotilde, la bergère et la reine dans la Gaule, sainte Elisabeth et sainte Lioba en Allemagne, sainte Hélène retrouvant la croix du Sauveur; on voit toujours une femme au berceau des nations modernes, une femme qui conduit un prince aux pieds de l'Eglise. — En passant sur une de vos places, (à Vienne,) j'ai vu un monument commémoratif d'un fait de votre histoire nationale. En 1647, le 8 mai, Ferdinand III, victorieux des Suédois, vint avec toute sa cour dans l'église voisine et, pendant la messe, s'avança seul vers l'autel, consacra tout son royaume à la Vierge Marie et se mit, lui, les siens et son peuple sous la protection de la Mère de Dieu qui n'oublia point Vienne, lorsque, plus tard, cette capitale fut assiégée par les Turcs. Et au coin de votre ancien arsenal, une statue de la Vierge n'est-elle pas restée intacte en 1848, quand la muraille était criblée de balles tout autour? (Mgr Mermillod, *à Vienne*.)

en infère que si Marie, sans être invoquée, se montra déjà si empressée, elle le sera plus encore si nous avons recours à elle. Aujourd'hui qu'elle réside dans le ciel, elle est restée la Mère de Dieu, elle jouit de la même puissance et Jésus-Christ reste à jamais son Fils. Elle continue à nous aimer comme une mère; son amour est devenu plus immense en miséricorde qu'autrefois, parce que, dans le ciel, elle connaît nos misères plus à fond qu'au temps où elle vivait sur la terre.

Les saints Pères et les maîtres de la vie spirituelle attestent unanimement que Marie nous vient en aide dans toutes nos difficultés temporelles. Saint Antoine rapporte à Marie les paroles de l'Ecriture : *Je grandis comme un bel olivier dans le champ,* (Eccli. 24. 19.) et il les commente ainsi : « Tout le monde peut s'approcher d'un olivier qui est planté libre en pleine campagne et en cueillir les fruits. C'est ainsi que tous les hommes peuvent s'approcher de la sainte Vierge, afin d'obtenir par elle miséricorde. Saint Jean Damascène dit : « La bienheureuse Vierge est, pour tous ceux qui succombent sous les peines et le travail, un doux repos, une consolation allégeante pour les affligés, une médecine pour les malades, un port assuré pour les naufragés, une assistance empressée pour tous ceux qui l'invoquent. » C'est beaucoup; mais saint Bernard va encore plus loin, lorsqu'il écrit : « Marie est devenue tout à tous; elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que chacun reçoive de sa plénitude : le prisonnier la délivrance, le malade la santé, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste l'augmentation de la grâce. Marie est accessible à tous; tous trouvent en elle miséricorde, elle assiste chacun dans ses besoins. »

Voulez-vous vous en convaincre, informez-vous aux pèlerinages où s'obtiennent tant de faveurs, voyez les *ex-voto* qui vous disent : Par Marie un tel fut sauvé de l'incendie, un autre du naufrage, un troisième d'une maladie, d'autres encore des bêtes fauves, de la captivité. Des hommes en péril furent

sauvés, des aveugles, des sourds, des muets, des paralytiques guéris de leur infirmité.

Vous voulez que la sainte Vierge vous assiste dans vos nécessités temporelles ; ayez donc grande confiance en elle et pensez : Marie peut m'aider ; car elle peut tout auprès de Dieu. Marie veut me venir en aide, puisqu'elle est ma mère et qu'elle m'aime comme son enfant. Que si vous doutiez de la puissance ou de la bonne volonté de la sainte Vierge, rien que ce doute serait déjà une offense. Ne cessez pas de prier et n'oubliez pas qu'une bonne mère ne remplit que rarement de suite la volonté de son enfant. Elle le laisse prier pour qu'il sache mieux apprécier le bienfait ; Marie fait de même en attendant l'heure propice. Invoquez-la d'un cœur pur ou qui soit du moins pénitent et résigné. Oui, cessez de crucifier son Fils ; vos péchés rendent les punitions nécessaires et, si la sainte Vierge ne vous obtient que la grâce de porter votre croix avec patience, pour qu'elle vous soit un pont qui vous facilite le passage vers le ciel, votre prière est déjà amplement exaucée.

II. *Secours des chrétiens, priez pour nous.* Marie nous procure *surtout assistance dans ce qui concerne notre salut éternel.* Elle nous obtient la *grâce de la conversion.* Elle est une Mère si miséricordieuse qu'elle ne rejette aucun pécheur quelques grands qu'aient été ses écarts : elle l'accueille avec amour et s'efforce de le réconcilier avec son divin Fils. Théophile, Marie d'Egypte et tant d'autres en ont fait l'expérience. Que de milliers de pécheurs se seraient perdus éternellement, si Marie ne leur avait imploré la grâce de la pénitence ! Saint Méthode affirme qu'à la prière de Marie d'innombrables légions de pécheurs se convertissent. « O ma Reine, s'écrie saint Bernard, vous ne méprisez aucun pécheur qui se tourne vers vous, quelque souillé qu'il soit de péchés et quelque hideux qu'il en paraisse. S'il vous demande de l'aider, vous ne dédaignez pas de lui tendre la main et de le préserver du désespoir. Remercions et louons Dieu de ce qu'il vous a faite si pleine de miséricorde et de douceur envers les pécheurs les plus misérables.

Il est bien misérable celui qui ne vous aime pas et qui, pouvant recourir à vous, vous refuse sa confiance ! Celui-là se perd irrévocablement qui n'implore pas l'assistance de Marie, mais jamais personne s'est-il damné qui avait eu recours à la Mère de Dieu? »

Marie nous assiste dans les *tentations*. Déjà les premières lignes des saints Livres attestent la puissance de Marie contre Satan. « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme ; elle t'écrasera la tête. (Gen. 3. 15.) » La sainte Vierge écrase continuellement la tête du serpent infernal en anéantissant ses conspirations contre les âmes qu'il cherche à gagner dans ses filets. « Mais, dit saint Bernard, c'est lui-même qui est pris et qui doit obéir aux ordres de la bienheureuse Vierge, comme un esclave enchaîné! » Et un autre maître de la vie spirituelle dit : « De même que les hommes sont saisis de frayeur, lorsque la foudre vient à tomber tout près d'eux, de même les démons sont terrassés, lorsqu'ils entendent seulement le nom de Marie. » C'est pourquoi le bienheureux Albert-le-Grand nous exhorte, en disant : « Mes enfants, lorsque le malin esprit nous attaque, opposons-lui ce Nom sacré et combattons vaillamment en nous rappelant Marie. »

Marie nous *affermit dans le bien et nous obtient la grâce d'avancer dans la voie de la vertu*. Elle ne demande rien plus instamment que de nous rendre tous participants des fruits de la Rédemption de son Fils. Elle veut, en conséquence, que nous avancions sur le chemin de la vertu et que nous rendions certaines notre vocation et notre élection par des bonnes œuvres. Elle nous soutient pour cela dans les efforts que nous faisons pour atteindre la perfection et nous obtient la grâce de la persévérance. Oh ! nous ne pouvons rien lui demander qu'elle accorde plus volontiers que la grâce de faire le bien. C'est pour cela que les saints Pères comparent Marie au soleil. De même que le soleil répand partout la lumière et la chaleur et fait par là que tout croît et mûrit, de même Marie nous dispense grâces sur grâces et elle fait que nous croissons et mûrissons dans le

bien. Les saints craignaient pour la persévérance de ceux en qui ils ne remarquaient point de dévotion envers la sainte Vierge. Saint Germain remarque sous ce rapport que Marie est, en quelque sorte, la respiration des chrétiens et que, de même que le corps ne peut pas vivre sans respirer, de même l'âme ne peut conserver la vie de la grâce, si elle ne recoure continuellement à Marie.

Enfin la sainte Vierge nous *assiste à l'heure de la mort*. Le temps le plus important dans la vie humaine est, sans contredit, l'heure de la mort, parce que toute l'éternité en dépend. L'enfer emploie alors toutes ses forces pour entraîner notre âme dans la perdition. *Le démon vient à vous plein de colère sachant qu'il a peu de temps*. (Apoc. 12. 12.) Mais c'est Marie qui protége ses dévots serviteurs, qui prend en mains leur défense et leur obtient une bonne mort. « L'auguste Reine du ciel, dit saint Vincent Ferrier, prend sous son manteau les âmes de ses fidèles serviteurs ; elle les accompagne au tribunal de son Fils et devient leur avocate. » Le P. Binetti raconte qu'ayant assisté un serviteur de Marie mourant, il entendit de lui ces paroles : « O mon Père, que je suis heureux maintenant d'avoir été fidèle au service de la Mère de Dieu, la mort n'a plus rien d'amer pour moi ; je ne la crains pas ; car la Reine du ciel me soutient. »

III. *Secours des chrétiens, priez pour nous*. La bienheureuse Vierge étend aussi sa sollicitude sur l'universalité des fidèles chrétiens ; elle protége spécialement la sainte Eglise catholique[1]. Les annales de l'histoire sont là pour prouver que dans tous les temps la chrétienté fut délivrée de calamités, de violents orages, d'ennemis acharnés par son intercession. Partout le monde nous trouvons des monuments qui attestent les grâces

(1) *La Vierge Marie est un idéal de puissance*. — Elle a la puissance de l'innocence, de la douleur, de la maternité... Elle est le mère des hommes consacrée au pied de la croix, quand Jésus dit à Marie : « Mère, voilà votre fils, » saint Jean, le genre humain. Elle a donc toute puissance d'intercession. Telle est la place de Marie dans le plan divin.

et les bienfaits obtenus à la chrétienté par l'intermédiaire de Marie. Et les fêtes que nous célébrons en son honneur ne sont-elles pas des témoignages de reconnaissance envers la Reine du ciel qui délivra les chrétiens tantôt des incursions des Barbares, tantôt de la persécution des infidèles, des déchirements et des guerres ou autres grandes calamités?... Rien que l'origine de l'invocation *Auxilium Christianorum*, dont nous nous occupons en ce moment, prouve la même vérité.

Lorsque, dans la seconde moitié du seizième siècle, les guerres de la Réforme déchiraient l'Europe, les Turcs en profitèrent pour faire invasion dans les pays chrétiens. Ils avaient pris et dévasté l'île de Chypre, menaçaient Venise et juraient, dans l'orgueil de leurs succès, de ne s'arrêter qu'après avoir soumis la chrétienté au Croissant. Forts des ressources d'un empire immense, ils avaient des armées terribles, des flottes nombreuses, des armes et des munitions et, ce qui valait plus que tout cela, un courage à toute épreuve. Les rois de l'Europe laissaient démembrer l'empire chrétien. Heureusement qu'il se trouva un homme ayant assez de pénétration pour comprendre le danger, assez courageux pour le conjurer et assez humble pour savoir que Dieu seul pouvait sauver l'Europe. C'était Pie V. Ce digne Pontife, que l'Eglise a placé sur les autels, invita, en 1570, les peuples chrétiens à former une alliance contre l'ennemi commun. Sélim II, le sultan des Turcs, s'apprêtait déjà pour prendre Venise et faire irruption en Occident. Le danger était grand. Les Vénitiens et Philippe II d'Espagne répondirent à l'appel du Saint-Siége. Les autres nations refusèrent leur concours.

Pie V ne désespéra pas, et, malgré son isolement, il ne voulut pas qu'on attendît les flottes de Sélim, mais qu'on allât à leur rencontre. La Ligue fut conclue dans le courant de mai 1571. Le Saint-Père nomma Don Juan d'Autriche général en chef des armées chrétiennes et lui recommanda de renvoyer tous les hommes de mauvaise vie, vu que des troupes composées de bons chrétiens ne manqueraient pas d'attirer la bénédiction de Dieu sur

l'armée. Lorsqu'on s'embarqua, le général en chef reçut des mains du Pape la bénédiction et le drapeau sous lequel les armées chrétiennes devaient combattre. Toutes les forces de la Ligue étaient concentrées dans l'île de Corfou ; les navires chrétiens déployèrent leurs voiles et partirent à la recherche de la flotte turque. Ils la trouvèrent bientôt qui avait jeté l'ancre dans le golfe de Lépante, à environ trente lieues d'Athènes. Dans la matinée du jour suivant, le 7 octobre 1571, les Turcs, qui se promettaient une bonne journée, se rangèrent en ordre de bataille en donnant, selon leur habitude, à leur flotte la forme d'un Croissant. Leur ligne avait une plus grande extension que celle des chrétiens, qui dirigèrent leurs navires de manière à lui faire former une croix. Sur chacun des navires se trouvait un religieux de l'ordre de saint François, dont les exhortations avaient animé les soldats à combattre généreusement et à mourir, s'il le fallait, pour la bonne cause ; car tous s'étaient réconciliés avec Dieu avant l'heure du danger.

Lorsque le signal du combat fut donné, les généraux chrétiens adressèrent de chaleureuses paroles aux soldats qui se prosternèrent devant le crucifix et mirent leurs chapelets à leur cou, comme un signe pour se reconnaître au milieu de la mêlée. Ils ne se relevèrent que lorsque les deux flottes se mirent en mouvement l'une contre l'autre.

Don Juan fit hisser la bannière de la bataille, qu'il avait reçue du Pape, sur le vaisseau amiral ; il représentait la sainte Vierge portant le divin Enfant. Au-dessus planait la croix. Un cri de joie se fit entendre, et la première salve des armes ennemies y répondit. Mais pas une balle n'atteignit la bannière bénite ni en ce moment, ni pendant toute la bataille.

Les Turcs, qui ne doutaient pas de l'issue et qui savaient en outre que le succès leur ouvrait l'entrée en Europe, attaquèrent l'armée chrétienne avec violence. D'abord tout leur était favorable : ils avaient l'avantage du nombre et le vent leur était propice. Mais les soldats chrétiens n'oublièrent pas que le succès est dans la main de Dieu et, bravant la mort, ils combattirent

tous comme des héros. Pendant que le combat était en train, Pie V travaillait avec ses cardinaux. C'était le 7 octobre. Tout à coup il se lève, ouvre la fenêtre et regarde le ciel... Puis il s'écrie : « Laissons le travail et ne pensons plus qu'à remercier Dieu de la victoire qu'il vient d'accorder à l'armée chrétienne ! » Les cardinaux suivent tout étonnés le Saint-Père à l'église Saint-Pierre, tout en se demandant d'où le Pontife peut avoir cette révélation ; le peuple, à son tour, attribue ce miracle à la sainte Vierge, protectrice de la flotte. On chante les litanies en son honneur que le Pape, ce jour-là même, enrichit de la nouvelle invocation : *Auxilium Chrisitanorum*. Il donna, le même jour, à la sainte Vierge le titre de : *Notre-Dame de la Victoire* et établit, ce même jour, la fête du saint Rosaire.

Effectivement les chrétiens avaient remporté la victoire. Le vent leur était tout à coup devenu favorable ; Don Juan avait tué Ali, le commandant de la flotte ennemie, et, vers 6 heures du soir, après douze heures de combat, les Turcs avaient perdu 30,000 hommes, 200 vaisseaux, sans compter 80 autres avariés qui furent incendiés ensuite. Les vainqueurs emmenèrent en outre 372 canons et 372 esclaves chrétiens qui furent mis en liberté. Telle fut la victoire remportée par la sainte Vierge.

Allons, nous sommes les enfants de l'Eglise, elle est pour nous une bonne mère. Honorons-la, aimons-la. Vous savez que l'enfer fait aujourd'hui tous ses efforts, que notre saint Père le Pape est dans la position la plus cruelle et que l'impiété triomphe dans bien des contrées sur le droit et la vérité. Ayez donc votre recours à la prière et invoquez la sainte Vierge, pour qu'elle intervienne en faveur de l'Eglise et anéantisse les projets de ses ennemis.

Notre-Dame de Bon-Secours.

Toutes les époques, toutes les générations nous racontent les merveilles opérées par la puissante intercession de la sainte Vierge. Son regard miséricordieux sauve le navire en péril,

calme l'orage, arrête l'incendie; devant elle la guerre cesse, l'hérésie tombe, la mortalité s'arrête; l'ange exterminateur arrête son glaive redoutable. Que de royaumes ont ressenti sa douce intervention ! On a vu Rome qu'une peste désolait, subitement délivrée de ce fléau, le jour même où saint Grégoire-le-Grand, à la tête d'une procession solennelle, porta dans tous les quartiers de la ville la statue de cette Consolatrice des affligés.

N'est-ce pas Notre-Dame de Bon-Secours qui a préservé l'Europe de la barbarie de *Mahomet?* N'est-ce pas avec son aide que *Simon de Montfort*, accompagné de moins de 1,500 soldats, défit près de Muret plus de 100,000 Albigeois, ces socialistes d'un temps éloigné, plus terribles encore que ceux d'aujourd'hui? N'est-ce pas elle qui, à *Lépante*, rendit Don Juan d'Autriche victorieux des flottes ottomanes? Tout le monde sait avec quelle ferveur *Sobieski* avait invoqué Notre-Dame de Bon-Secours le jour mémorable où, devant Vienne, il écrasa l'immense armée des Musulmans et sauva la civilisation en préservant l'Eglise des dangers dont elle était menacée. Qui nous dira ce qui se passait dans le cœur de *Pie IX* obligé de se réfugier sur les côtes de Gaëte? Qui nous dira ce qui se passait dans son âme magnanime, lorsqu'il se proposa de promulguer le dogme de l'Immaculée-Conception? Dieu seul en a le secret... Alors Notre-Dame de Bon-Secours a suscité les armes de la France pour rétablir le Souverain-Pontife sur son trône... Qu'elle soit donc Notre-Dame de Bon-Secours pour tous; qu'elle accorde à tous sa puissante protection. Bon secours à l'Eglise et à son Chef, le Vicaire de Jésus-Christ; bon secours à la France qu'elle délivrera du socialisme d'aujourd'hui; bon secours au clergé, aux autorités..., à tous les fidèles, aux pères et aux mères, afin qu'ils élèvent chrétiennement leurs enfants; bon secours à ses petits enfants si chers à son cœur, bon secours aux pauvres qu'elle pourvoit du pain quotidien, bon secours à nous tous, afin que nous méritions la couronne qu'elle nous prépare dans le ciel. (*Mgr l'évêque de Quimper.*)

Origine du Rosaire.

De toutes les dévotions approuvées par l'Eglise, et destinées à honorer la Mère de Dieu et la nôtre d'un culte particulier, aucune ne doit nous être plus chère que la dévotion du saint Rosaire. Inspirée au bienheureux patriarche Dominique bien avant la fondation de son Ordre, source des grâces et des bénédictions sans nombre répandues sur les travaux de son apostolat, elle n'a cessé, depuis plus de six siècles, d'être l'héritage glorieux et privilégié de ses enfants, et leur arme la plus puissante pour le triomphe de la foi et de la charité.

« Lorsque l'archange Gabriel fut envoyé de Dieu à la Bienheureuse Vierge Marie, pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu dans son chaste sein, il la salua en ces termes : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Ces paroles, les plus heureuses qu'aucune créature ait entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens, et, du fond de cette vallée de larmes, ils ne cessent de redire à la Mère de leur Sauveur : « Je vous salue, Marie. » Les hiérarchies du ciel avaient député un de leurs chefs à l'humble fille de David, pour lui adresser cette glorieuse salutation ; et maintenant qu'elle est assise au-dessus des anges et de tous les chœurs célestes, le genre humain, qui l'eut pour fille et pour sœur, lui renvoie d'ici-bas la *Salutation Angélique* : Je vous salue, Marie. Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans son sein très-pur le Verbe de Dieu ; et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots qui furent le signal de sa maternité ; ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut pas de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent.

» Or, quoique les chrétiens eussent coutume de tourner

ainsi leur cœur vers Marie, cependant l'usage immémorial de cette *Salutation* n'avait rien de réglé et de solennel. Les fidèles ne se réunissaient pas pour l'adresser à leur bien-aimée protectrice; chacun suivait pour elle l'élan privé de son amour. Dominique, qui n'ignorait pas la puissance de l'association dans la prière, crut qu'il serait utile de l'appliquer à la *Salutation Angélique,* et que cette clameur commune de tout un peuple assemblé monterait jusqu'au ciel avec un grand empire. La brièveté même des paroles de l'ange exigeait qu'elles fussent répétées un certain nombre de fois, comme ces acclamations uniformes que la reconnaissance des nations jette sur le passage des souverains. Mais la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit. Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attacha la pensée d'un des mystères de notre rédemption, qui furent tour à tour, pour la bienheureuse Vierge, un sujet de joie, de douleur et de triomphe. De cette manière, la méditation intime s'unissait à la prière publique, et le peuple, en saluant sa Mère et sa Reine, la suivait au fond du cœur en chacun des événements principaux de sa vie. Dominique forma une confrérie pour mieux assurer la durée et la solennité de ce mode de supplication.

» Sa pieuse pensée fut bénie par le plus grand de tous les succès, par un succès populaire. Le peuple chrétien s'y est attaché de siècle en siècle avec une incroyable fidélité. Les confréries du Rosaire se sont multipliées à l'infini; il n'est presque pas de chrétien au monde qui ne possède, sous le nom de *Chapelet,* une fraction du Rosaire. Qui n'a entendu le soir, dans les églises de campagne, la voix grave des paysans récitant à deux chœurs la *Salutation Angélique?* Qui n'a rencontré des processions de pèlerins roulant dans leurs doigts les grains du Rosaire, et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie? Toutes les fois qu'une chose arrive à la perpétuité et à l'universalité, elle renferme nécessairement une mystérieuse harmonie avec les besoins et les

destinées de l'homme. Le rationaliste sourit, en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole; celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais.

La dévotion du Rosaire, interrompue au quatorzième siècle par la peste terrible qui ravagea l'Europe, fut renouvelée au siècle suivant par Alain de la Roche, dominicain breton. En 1573, le Souverain Pontife Grégoire XIII, en mémoire de la fameuse bataille de Lépante, gagnée contre les Turcs sous un pape dominicain, le jour même où les confréries du Rosaire faisaient à Rome et dans le monde chrétien des processions publiques, institua la fête que toute l'Eglise célèbre chaque année, le premier dimanche d'octobre, sous le nom de fête du Rosaire. »

Telle est l'origine du saint Rosaire : ce fait historique ne saurait plus être contesté, après que douze Souverains Pontifes ont proclamé saint Dominique l'auteur et l'instituteur de cette dévotion. (R. P. Jandel. *Manuel du Tiers-Ordre de S. Dom.*)

QUARANTE-SIXIÈME INVOCATION.

Excellence des anges ; Marie les dépasse en puissance, en bonté, etc. Elle a été favorisée de plus de grâces ; elle a coopéré à l'œuvre de la Rédemption ; elle est glorifiée dans le ciel. — Marie peut et veut plus pour notre salut que les Anges. *Exemple :* Saint Philippe de Néri.

Regina Angelorum, ora pro nobis. Reine des Anges, priez pour nous.

I. *Reine des Anges*[1], *priez pour nous.* Déjà à cause de sa

(1) Lucifer vaincu tombe d'une chute éternelle. L'épreuve à laquelle les anges avaient été soumis, et qui ne dura qu'un instant, était précisément

dignité, Marie mérite le titre de Reine des Anges. Les Anges sont le couronnement de la création; ils excellent par-dessus tous les êtres créés. Ils possèdent une *intelligence* telle qu'ils comprennent tous les mystères, toutes les forces de la nature, tous les arts, toutes les sciences, et, en général, tout ce qui peut être connu par voie naturelle. Et comme ils sont continuellement en présence de Dieu, ils sont bien plus intimement initiés dans les plans et les intentions de sa Providence que les hommes sur la terre. Leur *puissance* n'est pas moins grande et elle résulte de leurs œuvres. Un ange fit périr, en une seule nuit, tous les premiers-nés de l'Egypte (Exod. 12. 29.); deux anges détruisirent les villes de Sodome et de Gomorre avec leurs habitants (Gen. 19.); ce fut encore un ange qui défit 185,000 soldats assyriens (IV. Reg. 19. 35.), sans compter d'autres exemples que nous rapportent les saints Livres. Leur *beauté* et leur majesté sont admirables. L'ange que vit Daniel au bord du Tigre (Dan. 10. 5-8.) avait un corps comme le chrysolithe : sa face rayonnait comme l'éclair, ses yeux étaient comme des flambeaux allumés et sa voix comme le bruit d'une multitude. A cet aspect, Daniel perdit toute sa force et s'affaissa. Sainte Brigitte affirme que la beauté des anges est si grande que, s'il était donné à quelque mortel de la contempler, il en resterait aveugle et pourrait même perdre la vie à l'aspect de cet éclat, parce que notre faiblesse pourrait moins supporter le poids de cette gloire que nos yeux ne peuvent regarder la lumière du soleil. Mais, malgré tant de grandeur et de magnificence, les anges ne sont, après tout, que les *serviteurs* de Dieu. L'apôtre les désigne ainsi en termes formels, lorsqu'il écrit : « Ne sont-

le mystère de la Maternité divine de Marie. Dieu leur montra, dans un lointain avenir, un homme né de la femme et qu'ils devaient adorer, parce que, dans son amour pour les hommes, il voulait unir hypostatiquement son Verbe à l'homme, Fils de la Vierge. Lucifer et ses sectateurs refusèrent de croire, acte de rébellion insupportable contre la parole et l'autorité d'un Dieu. Les impies rationalistes ne font donc que marcher sur les traces de Satan.

ils pas tous des esprits serviteurs, envoyés pour servir ceux qui doivent hériter de la béatitude? (Hebr. 1. 14.) »

Mais Marie les dépasse infiniment. Personne ne doute que la fille du roi ne soit plus élevée en rang que ses serviteurs. Or, la sainte Vierge est la fille du Père céleste dans un sens suréminent, parce qu'il l'a élue pour devenir la Mère de son Fils; elle est donc placée au-dessus des anges, qui ne sont que les serviteurs de Dieu. Il n'est non plus personne qui prétende que l'épouse d'un roi soit inférieure à ses sujets. Or, la Vierge est l'épouse du Saint-Esprit; car Gabriel lui dit : « L'Esprit-Saint descendra sur vous et la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu. » Elle est donc plus qu'un ange, plus qu'une servante de l'Esprit-Saint, car elle a conçu du Saint-Esprit et enfanté le Fils de Dieu. Où est une dignité qui ressemble à la sienne? Où est l'ange qui puisse dire au Fils de Dieu : « Vous êtes mon Fils? » En vue de cette immense dignité, les saints Pères élèvent Marie bien au-dessus des anges et la déclarent leur Reine. Marie, dit saint Jean Chrysostôme, est la Mère de celui qui a été engendré par le Père de toute éternité et que les anges et les hommes reconnaissent comme le Maître du monde. Voulez-vous éprouver combien cette Vierge dépasse toutes les puissances célestes? Voyez, ceux-là sont debout devant le trône de Dieu avec crainte et tremblement, se voilant la face; mais celle-ci s'approche librement du trône de Dieu et offre le genre humain à Celui qu'elle a enfanté comme mère. Mais saint Augustin dit : « L'ange est un ministre du Seigneur; mais Marie s'est acquis quelque chose de plus sublime, savoir la Maternité, qui est d'autant plus élevée au-dessus des anges que la dignité d'une mère est élevée au-dessus de celle d'un ministre ou serviteur. »

Les anges sont les ministres de Dieu. Ils le servent avec grande promptitude. A peine connaissent-ils les ordres qui leur sont donnés, qu'ils s'empressent de les exécuter. C'est pour désigner cette joyeuse promptitude de l'obéissance qu'on les

représente jeunes et ailés. Imitons-les en faisant et sacrifiant volontiers ce que Dieu demande de nous. Ce serait la marque de bien peu d'amour, si nous manquions de générosité dans son service ; et ce manque de zèle tournerait à notre détriment en diminuant nos mérites, empêchant notre avancement dans la perfection et mettant même en danger notre salut éternel. Comment ne servirions-nous pas Dieu avec allégresse, sachant que le temps des fatigues est court, que, d'ailleurs, la grâce allège et adoucit les difficultés qui se rencontrent à son service et que la récompense sera éternelle? Rappelons-nous que « le royaume de Dieu souffre violence et qu'il n'y aura que les violents qui le raviront. » (Math. 11. 12.)

II. *Reine des anges, priez pour nous.* Nous saluons Marie en qualité de Reine des anges, parce qu'elle a été *favorisée de plus de grâces que tous les anges.* Dieu répartit diversement ses grâces et il en donne à chacun selon qu'il en a besoin pour sa vocation spéciale. Ainsi l'Evangile nous rapporte qu'il a été donné cinq talents à l'un, deux à l'autre et un seul au troisième. Mais quelle mesure de grâces correspond à la dignité de Mère de Dieu? Evidemment, une mesure telle qu'elle ne puisse être comparée à aucune autre; car il n'y a pas de dignité créée comparable à celle de la maternité divine. Elevée au-dessus des Esprits célestes comme Mère de Dieu, elle les dépasse encore infiniment en grâces, Celle que l'archange salua en la disant « pleine de grâces. » « La sainte Vierge, dit en conséquence saint Thomas d'Aquin, a reçu une telle plénitude de grâces qu'elle se rapproche le plus de l'Auteur des grâces, et c'est précisément pour cela qu'elle a conçu Celui qui est plein de grâces. » Et le grand Suarez dit : « Marie a reçu, dès le moment de sa Conception, plus de prérogatives et de grâces que toutes les âmes des Saints, que tous les chœurs des anges, parce qu'elle fut aussi plus aimée de Dieu que tous les saints et les esprits angéliques. » Elle surpasse les anges encore par la raison qu'elle a pris la part la plus intime à l'œuvre de notre Rédemption, que Dieu fit dépendre de son consentement. Si elle n'était pas devenue la

Mère de Dieu, nous n'aurions pas eu de Rédempteur. Enfants de colère, « nous ne pourrions nous glorifier de l'espérance d'obtenir la gloire des enfants de Dieu. » (Rom. 5. 2.) Où est l'ange qui soit si intimement lié à l'œuvre de la Rédemption? Les anges, il est vrai, y ont pris certaine part, comme ministres de Dieu; ils annoncèrent l'Incarnation de son Fils et le protégèrent spécialement comme homme. Mais Marie obtint des grâces bien plus immenses en devenant la Mère de Dieu; car, en cette qualité, elle a évidemment coopéré à notre Rédemption d'une manière essentielle. Nous devons donc en conclure que le titre de Reine des anges lui revient de plein droit.

Et quelle n'est pas la gloire de Marie au ciel? Origène considère les anges voyant Marie faire son entrée dans le ciel et se demandant : « Quelle est donc celle qui s'élève du désert pleine d'allégresse et appuyée sur son Bien-aimé? » Oh! se dirent-ils sans doute; c'est la mère de notre Roi, c'est notre Reine, celle qui est bénie entre toutes les femmes, la Vierge immaculée, la plus belle de toutes les créatures. Et comme elle prenait possession de son trône, les anges se groupèrent autour de leur Reine et lui dirent avec plus de droit que les Juifs à Judith : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. » (Jud. 15. 10.)

Les saints anges sont nos meilleurs amis, nos plus puissants protecteurs, toujours occupés au salut de nos âmes. Ils nous regardent, dit saint Vincent Ferrier, et quand ils nous voient dans le danger ou dans le besoin, ils s'empressent de nous défendre. C'est surtout votre ange gardien qui veille sans cesse sur vous, vous protège au milieu des dangers spirituels et corporels, qui prie pour vous, qui porte vers Dieu vos soupirs et vos peines et qui ne souhaite rien tant que de vous voir servir Dieu et gagner le ciel. Oh! si vous pouviez voir de vos yeux ce que votre bon ange fait pour vous, et combien votre salut lui tient à cœur, vous vous écrieriez transportés d'admiration : « Oh! qu'il est bon mon ange gardien! combien il m'aime! Aimez, vénérez les saints anges, suivez les conseils

de votre ange gardien, gardez-vous de commettre le mal en leur présence, » car, dit saint Basile, de même que la mauvaise odeur fait fuir les colombes, de même le péché chasse loin de nous l'ange qui veille sur nous. Montrez-vous reconnaissants envers lui, profitez des grâces qu'il vous obtient. Recommandez-vous, tous les jours, à sa protection et priez-le de vous aider pendant la vie et à l'heure de la mort.

III. *Reine des anges, priez pour nous.* Marie mérite enfin le titre de Reine des anges, parce qu'elle peut plus et qu'elle fait effectivement plus pour notre salut que les anges. Elle peut plus parce qu'elle est la Mère de Dieu et parce qu'elle est notre Mère. Comme Mère de Dieu, elle possède la plus grande puissance et, comme notre Mère, elle nous aime comme ses enfants. Nous trouvons un exemple de la puissance et de l'amour de Marie dans la vie de saint Philippe de Néri. Ce grand saint, déjà avancé en âge, tomba dangereusement malade. Pendant cette maladie, Marie, voulant lui témoigner tout son amour, le visita et le consola souvent. Tandis que les médecins et tant d'autres personnes qui étaient présentes étaient inconsolables de la perte qu'ils allaient faire, le pieux malade s'écria tout à coup : « O Vierge très-sainte ! » On s'approcha du lit et on vit que le saint était élevé au-dessus de sa couche. Il ouvrait et fermait ses bras, comme s'il voulait embrasser quelqu'un, en disant : « Je ne le mérite pas ! Qui suis-je, ma chère Dame, pourquoi me visitez-vous, pourquoi cet honneur ? » Interrogé sur la cause de ces élans et ayant repris sa position antérieure : « Comment, dit-il, vous n'avez donc pas vu la sainte Vierge qui est venue me guérir de mes douleurs ? » Effectivement, la maladie l'avait quitté. Malgré la répugnance qu'il ressentait d'ordinaire de parler de ses faveurs spirituelles, il raconta, cette fois-là, tous les détails de l'apparition aux cardinaux Cusano et Borromée.

Pour nous rendre dignes de la protection de la Reine des anges, soyons nous-mêmes des anges envers notre prochain, par la charité. Venons-lui en aide par nos bons offices, par nos prières, par nos bons exemples. Mais, avant toutes choses,

évitons de le scandaliser, de le séduire, nous rappelant ces terribles paroles du Seigneur : « Celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât une meule au cou et qu'on le jetât dans la mer. » (Math. 18. 6.) Soyons donc prévoyants dans nos paroles et dans nos actions. Que si notre conscience nous reproche des paroles déshonnêtes, blasphématoires, impies ; si nous avons à nous reprocher d'avoir séduit d'autres au mal, d'avoir négligé nos devoirs religieux et ceux de notre état, déplorons, confessons et réparons, autant qu'il est en notre pouvoir, le mal que nous avons occasionné.

Le Rosaire. (Suite.)

Tâchons d'indiquer en raccourci *la nature, les conditions et les avantages du saint Rosaire,* tout en renvoyant ceux de nos lecteurs qui veulent acquérir une connaissance complète et détaillée de cette excellente dévotion et de tout ce qui s'y rattache au *Manuel du chapelet et au Rosaire de la sainte Vierge,* par M. l'abbé de Sambucy.

Le Rosaire consiste à réciter quinze fois : un *Pater,* dix *Ave Maria,* et un *Gloria Patri,* et à méditer, à chaque dizaine, sur un des quinze principaux mystères, que l'on divise en mystères joyeux, douloureux et glorieux.

Les cinq mystères *joyeux* sont : l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Jésus-Christ, sa Présentation et son Recouvrement dans le Temple.

Les cinq mystères *douloureux* sont : l'Agonie de Notre-Seigneur au jardin des Olives, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de croix et le Crucifiement.

Les cinq mystères *glorieux* sont : la Résurrection du Sauveur, son Ascension, la Descente du Saint-Esprit, l'Assomption de la sainte Vierge et son Couronnement dans le ciel.

« *La dévotion du Rosaire* se justifie par elle-même ; il suffit d'en comprendre l'objet et la fin, l'esprit et les pratiques. *Son*

objet est de faire connaître Dieu et Jésus-Christ son Fils, d'honorer Marie, et de rendre grâces à la très-sainte Trinité; *ses pratiques* sont la méditation des saints mystères de la Religion, et la récitation des trois plus belles prières de l'Eglise : le *Pater*, l'*Ave Maria*, et le *Gloria Patri*. Or, une dévotion appuyée sur ces fondements ne peut être qu'une dévotion solide et excellente.

» Pour connaître l'excellence de la dévotion du Rosaire, il suffirait de parcourir les méditations des quinze mystères que nous venons d'indiquer, et de lire les paraphrases du *Pater*, de l'*Ave Maria*, et du *Gloria Patri*, qui se trouvent dans tant d'ouvrages; essayons cependant d'en développer ici l'esprit, afin d'en donner une plus haute idée, et prouvons que le Rosaire est tout à la fois un *livre de méditations*, de *prières*, et d'*action de grâces*.

» 1° *Le Rosaire est un livre de méditations*, c'est-à-dire le livre de la vie, de la passion et de la gloire du Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur; c'est la substance de tout l'Evangile, le précis de sa doctrine et l'abrégé des grandeurs de Marie.

» En effet, dans les Mystères joyeux, le fidèle découvre combien Dieu nous a aimés, jusqu'à nous donner son propre Fils; quel a été le zèle de Jésus-Christ pour notre salut; par quelles voies il a marché le premier, pour nous tracer la route que nous devons suivre : le fidèle y apprend encore quels sont les obstacles au salut qu'il faut vaincre; les honneurs, les richesses, et les plaisirs qu'il faut mépriser; les vertus d'humilité, de pauvreté, et d'obéissance qu'il faut pratiquer; en un mot, il voit, dans la vie du divin Sauveur, tout ce que son amour infini a fait pour nous, et tout ce que nous devons faire pour lui.

» Dans les Mystères douloureux, le chrétien comprend quelle est la malice du péché, l'horreur qu'il doit nous inspirer, les châtiments qu'il nous prépare, et quelle vengeance Dieu tirera des pécheurs impénitents, puisqu'il n'a pas épargné son propre Fils. Le chrétien voit ce que c'est que le péché, puisqu'il a fallu à Dieu une si grande victime pour le réparer; ce que c'est

que l'enfer, puisqu'il a fallu tant de douleurs pour nous en arracher; ce que c'est que le paradis, puisqu'il a fallu la mort du Fils de Dieu pour nous le mériter; ce que vaut notre âme, et ce qu'elle a coûté, puisqu'elle a été achetée à un si haut prix du sang d'un Dieu! Eh! qui pourrait, à la vue de tourments de Notre-Seigneur, refuser de souffrir et de porter ses croix avec patience? Combien elles doivent nous paraître des légers châtiments, en comparaison de nos offenses, et avec quelle reconnaissance nous devons les recevoir de la main de Dieu!

» Dans les mystères glorieux, le fidèle entrevoit les biens et la gloire que Jésus-Christ prépare dans le ciel à ceux qui l'auront imité sur la terre; le bonheur d'une âme ressuscitée et confirmée en grâce par l'Esprit-Saint, et l'inébranlable fondement de notre espérance, Jésus, au plus haut des cieux, où il est notre pontife, notre avocat et notre intercesseur; enfin, il découvre, dans l'élévation de Marie et son couronnement, les grandeurs de la Mère de Dieu, et le motif de notre confiance en la puissance et la bonté de Celle qui a été établie la reine du ciel et de la terre, la dispensatrice des grâces, la mère et la médiatrice de tous les chrétiens, la protectrice de tous les peuples et de tous les empires.

» 2° *Le Rosaire est un livre de prières :* il se compose des prières les plus usitées dans l'Eglise et les plus parfaites.

» Quoi de plus parfait que la prière du *Pater*, l'oraison dominicale, oraison que le Seigneur a daigné nous apprendre lui-même? Pourrons-nous jamais trouver une prière plus sublime que cette prière descendue des cieux, qui renferme tout ce que nous pouvons demander pour la gloire de Dieu, pour nous-mêmes et pour le prochain? Nous demandons d'abord la gloire de Dieu, l'accomplissement de sa volonté sur la terre, comme les anges l'accomplissent dans le ciel : pour nous et le prochain, les biens spirituels du salut, les biens temporels de la vie présente, et les biens éternels du royaume de Dieu; enfin la grâce d'être délivrés des maux passés, par le pardon de nos fautes; des maux présents, par la préser-

vation du péché ; et des maux futurs, par notre triomphe sur nos passions, afin de jouir de la paix de cette vie et du bonheur de l'autre.

» Quoi de plus touchant que la prière de l'*Ave Maria*, composée des paroles de la sainte Ecriture et de celles de l'Eglise, qui nous rappelle les grandeurs et les priviléges de Marie et y joint les louanges de la Mère de Dieu, pour augmenter les motifs de notre confiance et la ferveur de notre prière?

» Quoi de plus noble que cette doxologie du *Gloria Patri*, qui termine chaque dizaine ; profession de foi si précise à l'égard du mystère ineffable d'un seul Dieu en trois personnes, que nous ne saurions trop louer et bénir, hymne de reconnaissance sublime, que les fidèles, à l'exemple des chœurs célestes, répètent souvent avec l'Eglise dans l'office divin, en l'honneur de la très-sainte Trinité?

» Voilà tout le plan du Rosaire développé ; voilà son esprit mis à la portée de tous : eh bien, je le demande à toute personne sensée, y a-t-il la moindre chose que la raison puisse désavouer? S'il n'est rien de plus simple, de plus naturel, de plus populaire, est-il aussi rien de plus beau, de plus profond et de plus élevé? Est-il rien de plus agréable à Jésus-Christ et à Marie, de plus utile aux hommes, et, par conséquent, de plus digne de Dieu? Que pouvez-vous désirer pour Dieu de plus grand que la sanctification de son nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté? Que pouvez-vous demander à Dieu de plus nécessaire pour vous que votre pain quotidien, le pardon de vos offenses, le secours contre les tentations, la délivrance des vrais maux? Que pouvez-vous dire à Marie de plus agréable que les paroles de l'archange lui annonçant le mystère du Verbe incarné? Et pouvez-vous employer plus utilement la protection de Marie, qu'en la priant d'être votre médiatrice à la vie et à la mort? Admirez la divine Providence, elle n'a pas voulu confier à l'éloquence humaine le modèle de nos prières, ni l'éloge des vertus de Marie; le Fils de Dieu est venu nous apprendre lui-même à bien prier ; et il

a envoyé un archange pour nous apprendre à louer sa Mère.

» L'Oraison dominicale est l'abrégé de toute la religion, la règle de nos devoirs, le symbole de foi le plus sublime, le code de morale le plus parfait et la leçon de charité la plus touchante : un Père qui nous promet tout, le Fils qui pardonne tout, le Saint-Esprit qui accorde tout, rien n'est oublié ; et, dans la Salutation Angélique, le mystère ineffable d'un Dieu fait homme, d'une Vierge féconde, d'une créature Mère de Dieu : quels objets divins à contempler ! Peut-on se lasser de les admirer, et peut-on ne pas répéter souvent et avec transport les paroles qui sont consacrées pour nous les rappeler? Quel plaisir de les dire et redire cent fois? N'est-il pas infiniment doux de se rappeler ce qu'on aime? Il n'y a qu'un cœur indifférent qui puisse en trouver la répétition fastidieuse.

» Quant à l'ordre et à la division de ces mystères, rien n'est plus adapté à l'économie de notre sainte religion. Les mystères du premier ordre sont les objets de la joie de Marie, parce qu'ils sont le principe de notre salut ; les mystères du second ordre sont les motifs de ses douleurs, parce qu'ils accusent notre ingratitude ; les mystères du troisième ordre sont les sujets de sa gloire, parce qu'ils nous ouvrent le paradis : or, quelles leçons plus instructives dans ces détails et dans tous ces objets, dans ces motifs et dans ces exemples? Quoi de plus propre pour éclairer notre esprit, toucher notre cœur, et diriger nos actions? Le Rosaire nous apprend à bien prier, à bien vivre et à bien mourir : que les fidèles étudient donc tous le Rosaire avec soin, les ignorants, pour s'instruire ; les pécheurs, pour se convertir ; les justes, pour se sanctifier ; les parfaits, pour persévérer dans la perfection des voies divines. La raison seule nous en ferait un devoir, si la foi n'en avait déjà révélé les avantages.

Pour faire partie de la confrérie du Rosaire et jouir de ses priviléges, il faut : 1° être inscrit dans le registre de la confrérie. 2° Avoir un Rosaire ou chapelet béni et indulgencié par un religieux dominicain, ou par un prêtre ayant reçu le

pouvoir du Pape ou du Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. 3° Réciter, au moins une fois par semaine, les quinze dizaines du Rosaire que l'on peut diviser en trois chapelets de cinq dizaines, à condition de réciter, chaque fois, un de ces chapelets en son entier. 4° Méditer sur chaque dizaine le mystè,e correspondant, non d'une manière approfondie, mais de sorte qu'on puisse l'avoir présent à l'Esprit, le goûter même, et en retirer du fruit. Cette condition est de rigueur pour gagner les indulgences, à moins que la maladie ou une intelligence trop grossière ne rende incapable de cette application. 5° Se confesser et communier pour gagner les indulgences plénières accordées à la Confrérie.

QUARANTE-SEPTIÈME INVOCATION.

Marie surpasse les Patriarches sous un triple point de vue. — Elle a été plus grande qu'eux dans sa foi, son obéissance, sa patience. — Elle est plus aimée de Dieu et ses prières ont une vertu plus grande. *Exemple :* Conversion.

Regina Patriarcharum, ora pro nobis. Reine des Patriarches, priez pour nous.

I. *Reine des Patriarches, priez pour nous.* Nous donnons le nom de *Patriarches* (qui signifie Pères d'une grande postérité) à ces hommes desquels provient le peuple d'Israël, savoir : Abraham, Isaac et Jacob. Dieu les aima spécialement et les favorisa de grandes grâces. C'est ainsi qu'il conduisit Abraham d'Ur à Chanaan et lui promit qu'il deviendrait le père d'un grand peuple et que le Sauveur du monde descendrait de sa postérité. (Gen. 12. 2.) Il renouvela cette même promesse à Isaac et à Jacob. Dieu faisait ainsi une *triple grâce* aux patriarches : il

leur apparaissait fréquemment et leur promettait sa protection et sa prédilection ; il voulait en faire les fondateurs d'une grande postérité et leur donner le pays de Chanaan pour demeure ; enfin il leur annonçait que le Messie sortirait de leur race. Qui ne voit de suite que Marie a reçu, sous ce triple point de vue, de plus grandes faveurs qui nous autorisent à la nommer la Reine des Patriarches? Dieu n'a fait qu'apparaître et parler à ces derniers ; mais le Fils de Dieu s'est fait homme dans le sein de la Vierge Marie, il a habité auprès d'elle, pendant trente ans, et il lui a obéi comme un fils à sa mère. Marie put appeler le Fils de Dieu son propre enfant ; elle l'a porté dans ses bras ; elle l'a nourri de son lait, c'est elle qui, pendant trente-trois ans, a partagé ses joies et ses souffrances, qui s'est tenue au pied de la croix sur laquelle il s'est offert pour le salut du monde et qui l'a tenu sur son sein après sa mort ; c'est elle enfin qui l'a revu après sa résurrection et qui fut reçue de lui dans le ciel, où elle règne éternellement avec lui. Oh ! combien Marie surpasse les Patriarches de l'alliance ancienne ! Les Patriarches n'étaient, en outre, que les fondateurs d'un seul peuple et un seul pays, celui de Chanaan, leur était assuré. Mais Marie est la Mère du Sauveur du monde, la Mère de tous les peuples de la terre, surtout des fidèles chrétiens, dont on évalue le nombre à 200 millions. Les Patriarches n'étaient que de loin les représentants de Celui en qui devaient être bénis les peuples de la terre ; Marie, au contraire, est la Mère de Jésus-Christ, du Sauveur promis, par lequel tout le genre humain a obtenu le salut et la grâce. Ces courtes observations suffiront pour nous convaincre que la Mère de Dieu est élevée bien haut au-dessus des Patriarches et que nous sommes en droit de la saluer par le titre de Reine des Patriarches.

Voulez-vous savoir pourquoi Dieu déversait avec une telle abondance son amour et ses faveurs sur les Patriarches? C'est parce qu'ils le servaient avec une fidélité à toute épreuve et qu'ils accomplissaient en toutes choses sa sainte volonté, au milieu du monde idolâtre. Imitez-les. Ne suivez pas les exem-

ples des mondains et ne vous laissez pas séduire par leur impiété. Croyez-moi; s'il y a même des milliers d'hommes qui transgressent la loi de Dieu, la loi reste la loi et le péché ne demeure pas impuni. Dieu est patient parce qu'il est éternel; mais sa justice éclatera infailliblement sur tous les prévaricateurs. Ne dites donc jamais : Telle chose ne peut pas être un si grand mal, tant d'autres la commettent. Ce qui est péché reste un mal éternellement. Quant à vous, suivez les exemples de Jésus-Christ et des Saints.

II. *Reine des Patriarches, priez pour nous.* Les anciens Patriarches étaient des hommes selon le cœur de Dieu, qui marchaient d'un pas ferme sur le sentier de la justice, et qui n'avaient rien de plus à cœur que de faire sa sainte volonté. Abraham se signala surtout par sa foi, Isaac par son obéissance, Jacob par sa patience. Comme la foi d'Abraham était admirable, Dieu lui avait promis de le faire le père d'un grand peuple. Et cependant il ne pouvait compter sur des descendants ; car Sara, sa femme, était âgée et stérile. N'aurait-il pas eu raison, dans ce cas, de douter de la promesse? Mais il ne douta pas ; il crut. Il alla plus loin encore : Isaac lui étant donné, Dieu le lui redemande : « Sacrifiez votre fils unique, que vous aimez, sur la montagne que je vous montrerai. » (Gen. 22. 2.) Quel ordre! Abraham ne dut-il pas se dire : Si j'immole mon fils unique, comment pourrai-je devenir le père d'un grand peuple et l'ancêtre du Messie?... S'adonna-t-il à de telles pensées? Non, il resta ferme dans sa foi. Il se dit que Dieu pouvait des pierres lui susciter des enfants. Il était donc prêt à immoler son fils et il l'aurait sacrifié de fait, si Dieu n'avait envoyé son ange pour l'en empêcher. Assurément, cette foi était au-dessus de tout éloge.

L'obéissance d'Isaac se montra des plus exemplaires. Son père lui ordonne de l'accompagner pour sacrifier, Isaac obéit; au pied de la montagne, son père lui place sur les épaules le bois pour le sacrifice, Isaac obéit. Son père lui annonce, après avoir construit l'autel sur la montagne de Moria, que lui-même sera l'holocauste; Isaac ne régimbe pas; patient comme un

agneau, il se laisse lier, puis poser sur l'autel du sacrifice; il attend tranquillement le coup de mort de la main de son père. Pouvons-nous assez admirer une telle obéissance?

Enfin Jacob se distingua par sa patience. Que n'eut pas à souffrir ce Patriarche, de la part de son grossier frère Esaü, qui cherchait même à le tuer? Que de déboires il souffrit, pendant les vingt années qu'il fut au service de Laban! Et quand ses fils lui montrèrent les vêtements ensanglantés de son cher Joseph, prétendûment dévoré par une bête sauvage! Il plaçait sa confiance en Dieu, qui le tira de toute tribulation.

Marie doit également posséder ces vertus des Patriarches et cela bien plus éminemment qu'eux. En effet, saint Bernard dit : « Il n'y a pas de vertu qui ne brille dans Marie; et tout ce qui distinguait les saints en particulier, Marie le résume en elle à un degré extraordinaire. » *Elle possédait la foi d'Abraham,* mais à un degré bien plus éminent que ce Patriarche, elle qui avait plus de foi, dit Suarez, que tous les hommes et les anges réunis. L'archange lui annonce le mystère adorable de l'Incarnation de Jésus-Christ; il lui dit que le Saint-Esprit viendra sur elle et qu'elle concevra le Fils de Dieu, qu'elle deviendra mère sans cesser d'être une vierge sans tache. Quel mystère profond! Et cependant elle croit à ce mystère sur la parole de l'ange, sans en douter le moins du monde; de sorte que sainte Elisabeth avait raison de lui dire : « Vous êtes bienheureuse parce que vous avez cru ; » (Luc. 1. 45.) *Marie possédait l'obéissance d'Isaac* d'une manière suréminente encore. A peine a-t-elle reconnu la volonté de Dieu en tant qu'elle doit devenir la Mère du Messie que, tout en reconnaissant quelles souffrances et quels sacrifices elle accepte par là, elle dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole! » (Luc. 1. 38.) Son obéissance paraît plus louable encore sur le Calvaire, où elle sacrifie généreusement son Fils pour le salut du monde. « Par cette obéissance, dit Bède le vénérable, Marie est à plus haut titre bienheureuse que par sa maternité divine! »

Elle possédait la patience de Jacob[1] à un degré incomparablement supérieur à ce saint Patriarche; toute sa vie le prouve au point que saint Bonaventure put dire, en parlant de Marie : « La Crucifiée a conçu le Crucifié. » Concluons que la sainte Vierge mérite d'être appelée la *Reine des Patriarches.*

Pratiquons, à son exemple, la foi, en tenant pour vraies et sans douter, toutes les vérités que nous propose la sainte Eglise catholique, en renouvelant des actes de foi au moment des tentations et en méditant ces vérités pour nous affermir sur le chemin de la piété. — Exerçons l'obéissance envers Dieu, en accomplissant sa volonté en toutes choses, envers l'Eglise, en accomplissant exactement ses préceptes, et n'oublions pas que celui-là est un martyr non sanglant qui porte généreusement le joug de l'obéissance.

Exerçons en même temps la patience en supportant avec résignation, sans murmurer et sans nous plaindre, mais par amour de Dieu, les peines de la vie. La patience est nécessaire afin d'acquérir ce que Dieu a promis à ceux qui feraient sa volonté et de vous approprier tous les mérites du martyre, sans que l'épée du bourreau aie à intervenir.

III. *Reine des Patriarches, priez pour nous.* A cause de leur piété, les Patriarches étaient les bien-aimés de Dieu et leurs prières avaient une vertu particulière. Dieu, qui apparut diverses fois à Abraham, lui fit un jour connaître qu'il détruirait de la face de la terre les villes de Sodome et de Gomorrhe, à cause de leurs iniquités. Abraham implora sa miséricorde en faveur des malheureux habitants et il demanda au Seigneur, s'il les épargnerait dans le cas où il s'y trouverait cinquante

(1) Maria mansuetissima fuit per lenitatem, patientissima contra omnem adversitatem. Maria enim interfectores Filii sui nunquam odivit, nunquam contra eos impatiens fuit. Nam si alii Martyres patientissimi fuerunt in martyrio suo corporali; quanto magis Martyr nostra Maria in martyrio suo spirituali!

In ore Mariæ non fuit fel et venenum diaboli, sed mel et lac Spiritus Sancti. (BONAV. *Spec. Virg.*)

justes. Dieu acquiesça à cette demande. Alors Abraham, plein d'amour et de confiance, commença, en quelque sorte, à marchander et à abaisser le nombre de justes jusqu'à dix. Et l'intervention d'Abraham aurait sauvé ces villes impies, si elles avaient renfermé dix justes. — L'Ecriture nous rapporte aussi que Dieu bénit Laban en toutes choses, le fit prospérer et l'enrichit à cause de Jacob. Mais Dieu a ses complaisances en Marie à un degré infiniment plus grand que dans les Patriarches, car elle est beaucoup plus sainte qu'eux et puis, elle est la Mère de Dieu. Il est donc hors de doute que la prière de Marie est de beaucoup plus puissante que celle des Patriarches et qu'elle occupe, envers eux, le rang d'une reine. Elle est le canal par lequel toutes les grâces descendent du ciel ; elle est toute-puissante par son intercession, parce qu'elle obtient tout ce qu'elle demande. C'est pourquoi saint Bernard lui disait : « Si vous le voulez, tout se fait ! » et saint Anselme : « Vous ne pouvez rien souhaiter, ô Vierge, qui ne se fasse. » Le trait suivant est propre à prouver cette vérité.

Un jeune Parisien, appartenant à une bonne famille, avait, comme tant d'autres, perdu la foi par suite de ses débauches. Délaissé de ses parents, il n'eut d'autre recours pour vivre qu'à se faire instituteur dans une école publique. Mais, ici encore, ses débordements le firent chasser. Dès ce moment, il ne connut plus de frein et, à la fin, fatigué de la vie, il résolut de se noyer. Il se rendit au bord de la Seine et voulut se jeter dans le fleuve, lorsqu'il entendit des matelots crier : « Attention ! attention ! » Il remonta le fleuve, cherchant un endroit plus caché. Mais, chemin faisant, la pensée lui vint soudain : « Dans un quart d'heure on retirera de là mon cadavre, mais mon âme, mon âme où sera-t-elle? » C'en fut assez. Il retourna sur ses pas et, sans savoir où il allait, il se trouva inopinément, vers le soir, devant l'église Notre-Dame-des-Victoires. Les lampes brûlant devant la sainte image de la Vierge attirèrent ses regards et, en regardant la statue de Marie, il se sentit tellement saisi de frayeur qu'il sortit de l'église. Mais ce sentiment continua toute

la nuit et l'engagea à retourner, le lendemain, à l'église. A peine entré, il chercha des yeux l'image de la Vierge et il vit à ses pieds le vénérable abbé Desgenettes en prières. Il s'approcha de lui et cria à haute voix : « Monsieur le curé ! » Celui-ci se retourne et demande : « Que souhaitez-vous, mon ami? — A dire vrai, M. le curé, je ne sais moi-même pourquoi je vous ai appelé. Soyez sûr, au moins, que ce n'était pas pour me confesser. — Mais il n'en est nullement question, mon ami. Vous me paraissez bien abattu ; que vous manque-t-il donc? — Monsieur, je suis bien malheureux ! Je suis entré hier, par hasard, dans cette église ; j'y reviens aujourd'hui et, comme je vous y rencontre, je vous ferai part de mes impressions. Le récit du jeune homme se termina par des sanglots ; il se prosterna et demanda à se confesser. Ce malheureux jeune homme est aujourd'hui prêtre et missionnaire chez les sauvages, dans une île lointaine, où il produit des fruits abondants pour la gloire de Dieu et de Marie, sa libératrice.

Conservons la grâce de Dieu ou revenons-y, comme ce jeune homme, si jamais nous nous en sommes éloignés. Quel bonheur de pouvoir se dire : « Dieu m'aime, Dieu met en moi ses complaisances ! » Avec la grâce vous possédez la paix, vos prières deviennent efficaces, et c'est en vue de ses amis, de ses saints, que Dieu épargne au monde les plus redoutables calamités.

Extrait d'un discours de Mgr Berteaud, évêque de Tulle, à l'occasion du couronnement de Notre Dame du Sacré-Cœur, à Issoudun, le 8 septembre 1869.

L'objet promis des conseils de Dieu, l'Incarnation ! Ah ! comment s'est-elle faite?

Le Verbe, dans le sein éternel du Père, s'écriait : « Qu'est-ce que je fais là assis? *Quid sedeo hic?* » Laissez-moi me donner, mon Père ; je ne subirai aucune altération ; vos attributs resteront intègres, harmonieux, splendides, et, de plus, j'ajouterai

à vos grandeurs des harmonies, impossibles sans cela. Je veux quelques gouttes de sang humain. Il me faut une mère... mesureur dans un champ virginal, j'y tracerai des limites et je sortirai de là Dieu, mais agrandi. *Magnificat anima mea Dominum*, dit Marie. Mon âme grandit le Seigneur. Jeune fille d'Israël, que dis-tu? Tu as grandi Dieu? Mais est-ce que Dieu est apte à recevoir des agrandissements? Oui j'ai agrandi le Seigneur : *Magnificat*. Voyez, il est miséricordieux, il est juste (mais sa justice est son arsenal ; c'est nous qui l'obligeons à tirer de là les armes qui nous frappent).

Il est doux, miséricordieux, il a des entrailles de miséricorde, *viscera misericordiæ*... et cependant, sans l'Incarnation, il manque à la miséricorde une grâce, une vérité, un élément. Un Dieu miséricordieux, qui ne peut pas avoir des larmes pour les autres, immuable, tranquille, serein dans les splendeurs de son être, il n'a point d'yeux pour pleurer! Miséricorde incomplète! « Eh bien! moi, dit la Vierge, je la compléterai, et les peuples et les nations m'appelleront Mère de miséricorde, *Mater misericordiæ!* Dieu, le Verbe, s'incarnera dans mon sein. Il aura faim et soif, il subira les clous et les verges, il connaîtra la mort, il aura été comme un de la race humaine. » Dieu déploie sa miséricorde, il l'épanche, afin que nous puissions agir d'égal à égal avec lui : *Agebat Deus, ut cum eo ex æquo possimus agere*. Si, pour se montrer au monde, il avait pris du soleil, ou d'ailleurs, un élément rutilant, un je ne sais quoi, comme l'ont rêvé les hérétiques, nous ne l'aurions point connu...

Mais il a pris un corps, mais il a eu faim, il a eu soif, il a souffert jusqu'à l'effusion de son sang, jusqu'à l'ouverture de son flanc, il est mort, et, après cela, il a été glorifié. Il avait gardé cette faculté de souffrir comme une chose très-précieuse *tamquam rem pretiosissimam*, jusqu'au jour de sa glorification. Jésus-Christ est ressuscité glorieux, il ne permit pas que cette chair virginale, ce bel instrument de traduction de ses attributs divins, subît la corruption du tombeau. Voilà pourquoi il n'est

plus sur la terre! Voudriez-vous qu'il se fût contenté de se balancer noblement sur les bras de sa Mère, de vivre inconnu, de prêcher trois ans, de guérir des boiteux, des muets, des sourds, et qu'il eût dit ensuite : « Je retourne là haut... qu'ils s'arrangent! » Non, non, il faut que ce soit perpétué : Voilà pourquoi l'Eglise une. Voilà pourquoi *le un* ici-bas, il y aura bien des aides, oui, des privilégiés en qui des traits de Dieu seront incrustés à divers degrés, mais le vrai vicaire, il sera un. Il ne faut pas de monnaie de Dieu en bas!

Hé bien! la Vierge donc est venue dire : « Tous les tristes, tous les malheureux vont recouvrer la dignité; tous, vous serez appelés à devenir des dieux, et vous me le devrez à moi-même, et si la race humaine arrive à sa perfection, c'est à moi qu'elle le devra. Car mon Dieu, c'est un Dieu consommé et c'est moi qui l'ai consommé, *Deus consummatus;* la civilisation du ciel, c'est moi qui l'ai apportée, *civilitas cœlestis!* » Ne sont-ils pas arrivés à nous vanter je ne sais quelle civilisation?... Allons! allons! ils ne savent pas ce qu'ils disent!!! La véritable civilisation, la civilisation céleste, est descendue dans le sein de Marie, *civilitas cœlestis descendit in sinum Mariæ....* D'abord le Verbe avec ses attributs, puis ces archétypes soudés aux flancs du Verbe..., puis, avec ces essences, les rapports des hommes avec Dieu, les rapports des hommes entre eux..., enfin, la civilisation est entrée tout entière dans le sein de Marie, et du sein de Marie elle a été répandue dans le monde. *Lumen æternum mundo effudit.* Du sein de Marie, elle est passée sur la lèvre forte, invulnérable, indomptée du Vicaire du Verbe. Voulez-vous briser les êtres et leurs rapports? Le pouvez-vous? Allons, mes frères! vous voyez ce que c'est que Marie, et voilà pourquoi on l'invoque si pieusement comme celle par qui nous sont venus tous les biens. Dieu s'est fait le mendiant de notre chair, *mendicus carnis;* sans cela, il n'eût pas été de notre race, *cognatus;* mais par là, Dieu est devenu notre parent.... *Et Verbum caro factum est.* Pourquoi *caro?* Pourquoi *caro* tout seul? N'a-t-il pris que des veines et des chairs épaissies? Non, il a pris

l'homme tout entier; mais comme c'est par la chair que la parenté se déploie, Dieu, qui voulait marquer sa parenté, l'a dit : *Et Verbum caro factum est.* Allons! le voilà donc notre parent, Dieu!

Aujourd'hui, ils sont là! ils ont des vases de papier, *vasa papiri;* ils parlent, ils écrivent. Mais tout cela vient de l'Ethiopie, cela vient du pays des noirs, des lieux enténébrés; ils disent que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dépassé, effacé!

Sous prétexte d'humanitarisme (n'ont-ils pas un tas de mots ridicules, absurdes?) ils suppriment Dieu et ils veulent remplacer le cœur!!! Or, il importait de lui déclarer, à ce siècle d'orgueil, les magnificences de l'amour divin, et c'est précisément parce qu'il les supprimait que Dieu a voulu les affirmer! Dieu est, en effet, le grand aimant, le grand amateur, le magnifique amateur..., voilà pourquoi Dieu affirme sans jamais se taire. Voulez-vous que Dieu n'ait pas un superbe entêtement à l'endroit des magnifiques attributs de son être? Et voulez-vous qu'on lui envoie quelqu'un qui le corrige, qui l'efface?... Non, Dieu ne peut pas être revu ni corrigé.... Il est, il est absolu!!! *non mutor.*

Mais en même temps, il a un cœur très-large! Voilà pourquoi il veut que nous participions à son propre bonheur; voilà pourquoi la création est si empressée à nous apporter ses contingents, et que le petit enfant voit s'abaisser à ses pieds, et l'océan, et les rivières, et l'animal, et le minéral... toute la nature accourt... surtout, songeant qu'elle peut être divinisée! Donc, Dieu ne peut pas haïr! — Mais il faut maintenir les rapports! Voulez-vous briser les rapports? Les briser, c'est installer la haine! quand on ne saura plus ce qui sépare, on ne saura plus rien de ce qui unit, et il n'y aura plus que des riens ravageurs. Oui, il faut demeurer attaché au Dieu qui nous aime, aux flancs du Verbe, qui est descendu parmi nous! Et voilà pourquoi cette belle doctrine de son amour a été réservée à nos temps malheureux, à cette époque d'orgueil et de désordre.

Je vous félicite, habitants d'Issoudun... vous aviez autrefois

un faubourg que l'on appelait le faubourg de Rome. Il me semble que c'est un présage!... Vous êtes admirables à cette heure, et la foule qui se presse, et toutes ces guirlandes, et ces lianes entrelacées. Allons, mes frères d'Issoudun, vos ancêtres avaient un faubourg de Rome : c'est qu'ils connaissaient le dessein de Dieu. Ce Verbe incorruptible tomba dans le flanc de la Vierge, qui était pour lui comme un asile harmonieux.... De là, il a passé à son Eglise, sur les lèvres du Pape! Ils avaient un faubourg dirigé vers Rome, dirigé du côté de cette ville, la capitale de l'univers, l'œil du monde, le trône de celui qui est la bouche universelle, « *apertio oris universi,* » qui met sur la lèvre des enfants éclos la syllabe d'or. Ressuscitez le faubourg de Rome; oui, que les hommes éclairés de la ville, que ses honorables magistrats s'entendent, que les hommes considérables demandent la résurrection du faubourg de Rome. S'il y avait à Rome le milliaire d'or d'où bondissaient les légions intrépides, que de votre faubourg ressuscité les âmes aussi bondissent vers le Vicaire du Christ.

Jésus-Christ a voulu révéler en nos temps sa dilection. L'autre jour, à Autun, mon doux frère me donnait l'hospitalité avec la grâce et la générosité que chacun sait.... J'ai à parler de cette fleur éclose dans son diocèse. Oh! oh! il y avait chez les païens un petit Dieu, nommé *Momus*, un petit moqueur, qui se glissait partout, qui riait de tout. Il accusait vivement Vulcain, qu'on disait avoir fabriqué l'homme, de n'avoir pas pratiqué, au milieu de la poitrine de chaque homme, une ouverture qui laissât voir ce qui s'y passait. Oh! cette ouverture! c'est la liberté humaine qui la décide, il y a là des valves à ouvrir, à nous de les renverser librement et généreusement. Mais si les valves étaient renversées, malgré nous, la personnalité humaine serait compromise... des spectacles qui doivent rester dans l'ombre apparaîtraient... et les rires de Momus n'étaient qu'une critique vaine. Allons! Momus se trompait!

Mais le cœur d'un Dieu, c'est autre chose! à celui-ci on pouvait pratiquer une ouverture... au flanc de Jésus! l'Evangile

le dit bien : *Aperuit latus ejus.* La lance du soldat, outil heureux, ouvrit ce flanc, elle ne le brisa pas; elle renversa deux valves, montrant à l'âme humaine les inventions divines. A dater de là, Dieu a été connu, aimé, admiré. Ah! c'est que Jésus aime beaucoup! Jésus-Christ, dit Tertullien, ne s'est pas nommé la coutume, *non consuetudinem se vocavit, sed veritatem,* mais il s'est appelé la vérité; *non serviendum tempori :* il n'y a pas de chiffres d'années qui puissent prévaloir contre le roi des siècles, pas d'obstacle, pas d'épée qui puisse l'arrêter. Dieu doit faire sa traversée harmonieuse dans le monde. Il est vérité, mais en même temps amour, et il est venu apporter le remède aux peuples. Il reste Dieu et il est un de nom.

Encore une autre chose.

Dieu, c'est un très-grand architecte. Vous savez qu'on parle beaucoup d'un grand architecte de l'univers.... Eh bien! eh bien! sans doute; je ne m'y refuse pas... mais vous voyez bien que, pour l'univers, il est presque dédaigneux, *ludens;* il a dit : *Fiat!* et ce fut tout. Il a voulu être une autre grandeur et la bâtir, non sur le sable, mais sur la pierre, *non super arenam, sed super petram,* sur la pierre solide... il a examiné toutes ses richesses, *computat sumptus suos*... assis au sein de Marie, assis surtout au sommet de la croix, il rêvait son travail, il cherchait comment il trouverait le moyen de s'indemniser, d'être riche jusqu'à la fin. Et voilà!!! Oui, Marie! voyez-vous? Marie, c'est-à-dire nous-mêmes, nous avons agrandi Dieu. *Magnificat,* dit la Vierge. Je n'ai pas ajouté, mais j'ai déployé ses attributs; je lui ai donné ces gouttes de sang qu'il voulait, je lui ai donné mon sein comme un arsenal où il a trouvé une panoplie superbe, il a pris là les armes par lesquelles il a renversé l'ennemi, *cudit arma.* Il a pris ensuite une lèvre harmonieuse pour être entendu de l'humanité entière et un beau dialogue s'est établi entre Dieu et l'homme. *Magnificat anima mea Dominum,* et c'est pour cela que *Beatam me dicent omnes generationes :* tous les êtres étant renfermés dans l'homme, sommaire magnifique, la Vierge a ainsi contribué à diviniser la création, et

voilà pourquoi nous sommes si dévoués à la Vierge. (*Semaine religieuse* du Berry.)

Apparition de la sainte Vierge à la Salette.

L'intervention maternelle de Marie pour les pauvres pécheurs ne paraît nulle part d'une manière plus touchante et plus éclatante à la fois que dans le grand fait dont nous nous contenterons de donner ici le simple récit dans toute sa naïveté primitive.

Le samedi 19 septembre 1846, (veille de la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs), Maximin et Mélanie, conduisant leurs troupeaux, arrivent ensemble sur le plateau dit sous les Baisses. La journée était belle, le ciel sans nuages, le soleil brillait. Vers l'heure du midi, que les deux bergers reconnaissent au son de l'*Angelus*, ils prennent leur léger repas, traversent le petit ruisseau du Légia, déposent leurs sacs près d'une fontaine, alors tarie, et non loin de là et contre leur ordinaire, disent-ils, ils s'endorment à quelque distance l'un de l'autre. Mélanie s'éveille la première, et, n'apercevant point ses vaches, elle réveille Maximin. Tous deux traversent le ruisseau, remontent le tertre opposé en ligne droite, se retournent et découvrent leurs vaches, sur une pente du mont Gargas. Alors ils se mettent à redescendre, pour aller prendre leurs sacs restés près de la fontaine desséchée. A peine leurs yeux commencent-ils à se tourner de ce côté qu'ils sont frappés d'une clarté éblouissante à laquelle succède bientôt la vue d'une Dame éclatante de lumière assise sur les pierres de la fontaine, dans une attitude qui indique une profonde tristesse. Les enfants sont saisis; Mélanie laisse tomber son bâton; Maximin lui dit de le garder pour se défendre en cas de besoin. Alors la Dame se lève, croise les bras, et leur dit :

« Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur; je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. »

Les enfants passent le ruisseau ; la Dame s'avance vers eux jusqu'à l'endroit où ils s'étaient endormis ; elle se place entre eux, et, versant des larmes continuelles, elle leur parle ainsi :

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd, si pesant que je ne puis le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres, si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. Et pour vous autres, vous n'en faites pas de cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres. « Je vous ai donné six jours pour travailler (Ici Marie fait parler son Fils), je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est là ce qui appesantit tant la main de mon Fils. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils au milieu. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant la main de mon Fils. Si la récolte se gâte, ce n'est rien qu'à cause de vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par les pommes-de-terre : vous n'en avez pas fait cas : C'est au contraire : quand vous trouviez des pommes-de-terre gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils ! Elles vont continuer, que, cette année, pour la Noël, il n'y en aura plus. »

Ici les enfants ne comprennent pas ce que la Dame veut dire par pommes-de-terre, se regardent l'un l'autre et se demandent ce qu'elle entend par pommes-de-terre, qui, à Corps et dans plusieurs endroits du Dauphiné, s'appellent truffes.

Alors la Dame répondit : « Ah ! vous ne comprenez pas le français, mes enfants ; attendez, je vais vous le dire autrement. » Ici elle leur parla en patois ; en voici la traduction :

« Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres, je vous l'ai fait voir l'année passé par les pommes-de-terre. Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer ; tout ce que vous sémerez, les bêtes le mangeront, ce qui viendra tombera tout en poussière, quand vous le battrez. Il viendra une grande

famine, avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront; les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises, les raisins pourriront. »

Ici, la sainte Vierge donne à Maximin, puis à Mélanie, un secret sur lequel ces enfants sont impénétrables; et pendant qu'elle parlait à l'un, l'autre n'entendait rien et n'apercevait que le mouvement des lèvres.[1]

« S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé; et les pommes de terre seront ensemencées à travers les terres[2].

» Faites-vous bien vos prières, mes enfants? Tous deux répondirent : — Pas guère, Madame.

» Il faut bien les faire, mes enfants, soir et matin. Quand vous ne pouvez pas mieux faire, dire au moins un *Pater* et un *Ave Maria* et, quand vous aurez le temps, en dire davantage.

» Il ne va guère que quelques femmes âgées à la messe, les autres travaillent le dimanche tout l'été et l'hiver, quand ils ne savent que faire, les garçons ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le carême, on va à la boucherie comme des chiens[3].

(1) Dans les premiers jours de juillet 1851, Mgr l'évêque de Grenoble, après avoir bien fait comprendre aux deux enfants que toute apparition, toute vision doit être soumise à l'Eglise, leur enjoignit de faire parvenir leur secret au Souverain Pontife Pie IX. Dociles à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, les deux bergers écrivirent, chacun séparément, leur secret gardé jusque-là avec une constance invincible. Le 18 du même mois, cette dépêche mystérieuse était remise entre les mains du Pontife par MM. les abbés Rousselot et Gérin. Il lut en leur présence les lettres renfermant les secrets et ajouta qu'il voulait les relire à loisir; puis il dit : Ce sont des fléaux pour la France; mais l'Allemagne, mais l'Italie, mais bien d'autres contrées sont coupables aussi ! »

(2) Expressions figurées qui se rencontrent souvent dans l'Ecriture Sainte.

(3) Ce terme de comparaison est fréquent dans les livres saints.

» N'avez-vous pas vu du blé gâté, mes enfants? Tous deux répondent : — Non, Madame!

» Vous devez bien en avoir vu, vous, mon enfant (en s'adressant à Maximin), vous y êtes allés tous les deux. Vous prîtes deux ou trois épis de blé dans la main, vous les froissâtes, et tout tomba en poussière, puis vous vous en retournâtes. Quand vous étiez encore à une demie lieue de Corps, votre père vous donna un morceau de pain et vous dit : — Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année, je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue encore comme cela. »

Maximin a répondu : « Oh! oui, Madame, je m'en souviens à présent... » Après cela la Dame leur dit en français : « Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple, » et répéta ces même paroles en passant le ruisseau. Elle monta jusqu'à l'endroit d'où les enfants avaient aperçu leurs vaches. Elle marchait sans faire plier l'herbe sous les pieds. Maximin et Mélanie la suivaient. Ensuite, s'élevant un peu au-dessus du sol, elle regarda le ciel et ensuite la terre, puis elle disparut graduellement, la tête la première, ensuite les bras, enfin les pieds, ne laissant après elle qu'une clarté de courte durée.

D'après les enfants, elle avait des souliers blancs avec des roses autour, un tablier jaune, une robe blanche avec des perles partout, un fichu blanc, un bonnet haut avec une couronne de roses. Elle avait une chaine très-petite, à laquelle pendait une croix, avec son Christ, à la droite de sa croix, des tenailles, à gauche un marteau. Aux extrémités de la croix, une grande chaîne tombait ainsi que des roses tout autour de son fichu. Elle avait la figure blanche, allongée et tellement éblouissante que les enfants ne pouvaient la regarder longtemps.

Une fontaine a jailli miraculeusement de l'endroit où est apparue la Sainte Vierge et l'usage de l'eau de cette source, accompagné de prières ferventes, a produit des milliers de prodiges dans tout l'univers.

Finissons en disant que la Vierge de la Salette est devenue,

depuis des années, le plus grand, le plus puissant missionnaire de notre siècle, faisant retentir sa voix jusqu'aux extrémités de la terre, confondant partout l'incrédulité, réveillant sans cesse la conscience endormie du pécheur.

Mgr l'évêque de Grenoble a acheté le terrain favorisé par l'apparition céleste. Un sanctuaire y est construit ainsi qu'un hospice pour abriter les milliers de pèlerins qui se succèdent sans interruption. Un petit monument s'élève sur le lieu d'où Marie disparut aux yeux des enfants et quatorze croix sont échelonnées le long du chemin parcouru par la Mère de Dieu.

QUARANTE-HUITIÈME INVOCATION.

Marie a mis au monde le Messie prédit. Elle a elle-même prophétisé. Plus qu'eux elle est honorée; plus qu'eux elle a souffert. Son zèle pour le bien-être du peuple est plus grand que celui des prophètes. *Exemple :* Derniers moments d'un condamné.

Regina Prophetarum, ora pro nobis. Reine des Prophètes, priez pour nous.

1. *Reine des prophètes, priez pour nous.* Les prophètes étaient des hommes pieux, inspirés de Dieu et chargés par lui, dans l'Alliance ancienne, d'extirper les désordres et les vices et surtout l'idolâtrie parmi les Israélites; de maintenir, parmi eux, la foi et l'espérance au Messie à venir et de les exhorter à recourir à Dieu avec confiance, dans les temps d'épreuve. Pour se légitimer comme des envoyés de Dieu, ils opéraient des miracles et prédisaient des événements futurs. Leurs prophéties se rapportaient fréquemment au divin Rédempteur, à sa vie, ses souffrances, sa résurrection, son ascension qu'elles prédisaient jusque dans leurs plus simples détails. Du nombre de

ces prophètes furent Elie et Elisée, puis les quatre *grands prophètes* : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel et les douze *petits prophètes*. Nous pourrions aussi faire figurer, comme prophètes, le patriarche Jacob, Moïse et le roi David, pour la raison qu'ils ont prédit relativement à Jésus-Christ, le Sauveur du monde.

Mais voyons maintenant quels sont les rapports de Marie avec les prophètes dont nous disons qu'elle est la reine. Nous avons droit de lui donner ce titre, parce *qu'elle a enfanté Celui que les prophètes indiquaient dans leurs vaticinations*. L'Ecriture sainte désigne Jean-Baptiste comme le plus grand des prophètes et cela pour la raison qu'il vit le Messie de ses yeux, qu'il l'entendit de ses oreilles, qu'il le toucha de ses mains et le baptisa dans le Jourdain, tandis que tout cela manqua aux autres prophètes qui ne l'entrevirent que de loin. Si saint Jean est appelé, à cause de cette proximité, le plus grand des prophètes, vous comprenez de suite la supériorité de Marie sous ce rapport. Nous nommons légitimement la reine des prophètes Celle qui fut annoncée par Dieu lui-même au Paradis terrestre et à laquelle aboutissent toutes les prophéties qui furent faites dans la suite[1], Celle qui enfanta, qui porta sur ses bras, qui éleva Celui vers lequel tendaient toutes les prophéties. Elle est bien et dûment la reine des prophètes, Celle qui nomme son Fils Jésus, dont le plus grand des prophètes se déclarait indigne de dénouer les cordons de sa chaussure. C'est pourquoi saint Jean Chrysostôme et saint Anselme déclarent qu'elle est plus grande que les prophètes et saint Ephrem qu'elle en est l'ornement.

Marie a été, en outre, elle-même une prophétesse[2]. Elle a prédit,

(1) Saintes femmes préfigurant Marie dans l'Ancien Testament : Michol, Abigaïl, Ruth, Judith, Abisag.

(2) On ne peut douter que la sainte Vierge ne possédât, dès le jeune âge, le don de prophétie que Dieu accorda plus tard aux fidèles de la primitive Eglise comme un témoignage qui servait à convaincre les Gentils infidèles. Dès que le Saint des Saints se fut incarné, elle reçut une lumière divine qui lui découvrit toute l'économie du mystère de la Rédemption des

par inspiration du Saint-Esprit, ce qui arriverait dans l'avenir. Les paroles dites par elle chez sa cousine Elisabeth étaient une prophétie qui n'a cessé de s'accomplir dans tous les temps et qui se vérifie jusqu'à l'heure présente. C'est pourquoi saint Basile s'exprime ainsi : « Si vous réfléchissez sur les paroles : Dorénavant toutes les nations m'appelleront bienheureuse, » vous devez avouer que Marie est une prophétesse, parce que l'Esprit du Seigneur est venu sur elle et que la vertu du Tout-Puissant l'a ombragée. La sainte Vierge est d'autant plus la reine des Prophètes que la nouvelle Alliance surpasse l'ancienne de beaucoup.

Les Prophètes de l'ancienne Alliance étaient animés d'un grand désir de voir le Messie. Vos pensées ont-elles la même direction?... vers l'Eucharistie, vers la sainte communion?... Ou bien êtes-vous du nombre de ceux qui s'ennuient auprès de Jésus, qui recherchent les folles joies du siècle tout en critiquant ceux dont le goût plus noble aspire vers un but plus suave, plus béatifique et plus saint?...

II. *Reine des prophètes, priez pour nous.* Les prophètes jouissaient d'une *grande autorité* à cause de la sainteté de leur vie, à cause de leur zèle pour la loi de Dieu et à cause de leurs miracles et de leurs prophéties tant auprès des Juifs que même des païens. Ce n'était pas seulement le simple peuple qui les honorait, il y eut même des rois qui les vénérèrent, qui envoyèrent auprès d'eux leurs ambassadeurs ou vinrent les

hommes, non-seulement tel qu'il avait été préparé dans les siècles passés, mais aussi tel qu'il commençait à s'exécuter alors et qu'il devait s'accomplir bientôt par la mort douloureuse de son Fils. Pour accepter ce pénible sacrifice, Marie devait le prévoir ; elle le prévit en effet d'une manière beaucoup plus parfaite que les prophètes ne l'avaient prévu. Ceux-ci en ont annoncé différentes circonstances séparées ; Marie l'a prévu dans tout son ensemble. Ils prédisaient plusieurs événements, sans comprendre leur liaison et leur objet ; mais la sainte Vierge en voyait la cause, les motifs, les moyens et les effets ; elle est donc vraiment la reine des Prophètes. Remarquons que les prophètes ont seulement annoncé le Messie aux nations et que *Marie le leur a donné.* (Mgr Malou.)

trouver en personne, en leur apportant des présents. C'est ainsi que Joas visita Elisée dans sa maison, qu'il le nomma son père et le pleura. (II. Reg. 13. 14.) David témoignait le même respect envers Nathan et accepta humblement les reproches que lui fit ce prophète. Même le roi Bénadad de Syrie envoya des présents au prophète de Dieu, pour lui témoigner son respect et s'informer de sa maladie.

D'un autre côté, les prophètes eurent à supporter bien des souffrances et des persécutions, et un grand nombre d'entre eux terminèrent leur vie par le martyre. Que de persécutions n'eut pas à subir Elie! Il fut obligé de se cacher pour ne pas tomber entre les mains d'Ochosias. Isaïe, Jérémie et Ezéchiel eurent à supporter toutes les tribulations imaginables et moururent de mort violente. Nous savons aussi que Daniel eut beaucoup à souffrir pendant la captivité de Babylone, qu'il fut même jeté dans la fosse aux lions d'où Dieu le sauva par un miracle. Saint Etienne avait donc raison, lorsqu'il disait en s'adressant aux Juifs : « Hommes à la tête dure, incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit; et il en est de vous comme de vos pères. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? Ils ont tué ceux qui ont prédit l'avènement du Juste que maintenant vous avez trahi et tué. » (Act. 7. 51-52.)

Soit que nous considérions l'*honneur* ou les *persécutions* ou les *souffrances* des prophètes, nous devons reconnaître que Marie les surpasse sous tous ces rapports. Ce n'est pas un seul peuple, c'est tout le monde chrétien qui vénère Marie et qui l'exalte bien plus qu'ils n'exaltent les anges et les saints, parce qu'elle est la Mère de Dieu. Partout sur la terre s'élèvent des temples et des autels, des statues et d'autres monuments en l'honneur de la Reine du ciel; des têtes couronnées aussi bien que de pauvres journaliers visitent les églises qui lui sont dédiées, solennisent ses fêtes, lui adressent leurs prières, et, chaque jour et à chaque heure du jour, le peuple chrétien salue l'auguste Mère de Dieu avec l'Ange et se recommande à elle pour la vie

et pour la mort. De la sorte s'accomplit cette parole de notre grande Prophétesse : « Et voilà que dès maintenant toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » (Luc. 1. 48.) Sous le rapport de l'honneur qui lui est rendu, Marie surpasse infiniment les prophètes, première raison pour laquelle nous la nommons leur reine.

Que dirai-je de ses *souffrances*? Elles furent évidemment plus amères et plus douloureuses que celles des prophètes. Ne la considérant qu'à l'étable de Bethléem, pendant la fuite en Egypte, pendant les trois jours où elle cherchait le divin Enfant, pendant les trois ans que dura la vie publique de son Fils, sur le Golgotha, au pied de la croix, et à la sépulture de Jésus : qui pourrait décrire les souffrances du cœur d'une telle Mère, pleurant un tel Fils? Comparez à ces flots d'amertume ce qu'ont souffert les prophètes et vous trouverez que les souffrances de ces derniers ne sont qu'une goutte d'eau à côté de l'Océan et que, sous ce point de vue encore, Marie est appelée de bon droit la Reine des prophètes.

Que l'honneur mondain ne soit jamais la fin de nos actions, car ce que nous ne faisons que pour cette gloriole est inutile pour le ciel. L'ambitieux commet un double vol, il ravit à Dieu l'honneur qui lui est dû, il se prive lui-même de la paix de l'âme et de tous les mérites surnaturels. L'ambitieux commet la plus grande folie, car, au lieu de trouver l'honneur qu'il recherche, il ne lui en revient que le mépris. Les saints n'ont jamais recherché la vaine gloire, et la gloire véritable est devenue leur partage : car la gloire est le fruit d'actions nobles humblement consommées. — Si, d'autre part, on vous persécute, demandez-vous si vous n'avez pas mérité d'être traité de la sorte et, si cela est, résignez-vous à supporter vos épreuves en esprit de pénitence. Que si l'on vous traite injustement, sachez que les prophètes, la sainte Vierge, Jésus-Christ luimême n'ont pas été mieux traités et recommandez votre cause à Dieu qui fait tout pour notre bien. Le ciel vaut certes bien quelques humiliations ou persécutions.

III. *Reine des prophètes, priez pour nous.* Animés d'un zèle ardent, les prophètes firent tout ce qui était possible pour préserver les Israélites de la perte temporelle et éternelle. Ils combattirent l'idolâtrie, dans laquelle le peuple d'Israël tomba à différentes reprises; ils élevèrent la voix contre l'immoralité des prêtres, contre l'impartialité des juges, en un mot contre tous ceux qui enfreignaient les lois, fussent-ils même princes ou potentats. Leur zèle, leurs vertus, leurs miracles même réussirent à attendrir des cœurs endurcis, à ramener des errants, à soutenir des âmes vacillantes et à remettre en autorité la loi divine.

N'allez pas croire que Marie se soit laissée surpasser, relativement à ce zèle, par les prophètes. Qu'a-t-elle fait pour le salut des pécheurs? Elle a sacrifié son propre Fils : ce mot dit tout. Si elle avait pu sauver son Fils sans détriment pour notre Rédemption, elle aurait mille fois préféré de donner sa propre vie, être sciée comme le prophète Isaïe, lapidée comme Jérémie, rester en captivité et être assassinée comme Ezéchiel, détenue dans l'antre aux lions comme Daniel. Elle aimait son Jésus plus que mille vies; elle l'aimait par-dessus toutes choses, — et, malgré cela, elle le sacrifia pour le salut des hommes. Il est donc évident qu'elle mérite le titre de *Reine des prophètes*, Elle qui, du haut de sa gloire, serait encore prête, s'il le fallait, à sacrifier son Fils pour notre salut, tellement elle nous aime. C'est pourquoi elle est continuellement occupée à retirer les pécheurs de l'abîme et à les ramener à Dieu et à la sainte espérance.

Le 16 octobre 1858, Joachim Demai, un jeune Italien, soldat dans la légion étrangère, fut condamné à mort pour avoir, en état d'ivresse, blessé un de ses camarades et brandi le poignard contre un de ses chefs. Ayant appris, la veille, que son recours en grâce avait été rejeté et qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre, il s'abandonna au plus affreux désespoir. Ce fut en vain qu'on lui conseilla de chercher dans la religion les consolations nécessaires : il ne répondit que par

des blasphèmes. L'abbé Millat, appelé par l'aumônier, visita le pauvre Joachim et ne fut pas plus heureux. Il résolut enfin de tenter un dernier effort et il lui parla de la miséricorde de Marie envers les pauvres pécheurs. Au nom de Marie les traits du malheureux s'asséréncrent et il accepta avec plaisir la médaille que le prêtre lui présentait. En la regardant, il demanda : « Quel est cet enfant que porte la Vierge? — Mon ami, c'est Jésus, notre Sauveur. — Que signifie le globe sous ses pieds? — Mon fils, c'est le monde; cela signifie que Jésus-Christ est venu pour sauver tous les hommes sans exception. — Et pourquoi cet Enfant étend-il ses mains? — Mon cher ami, c'est pour embrasser tous les pécheurs, pour vous recevoir vous-même et vous presser sur son cœur! » C'en fut assez; le jeune homme répondit : « Hé bien, qu'on me donne des livres italiens pour que je puisse me préparer à recevoir les sacrements; à trois heures, vous pourrez disposer de moi. » Et il embrassa le prêtre. Il était minuit; le pauvre condamné pria et se prépara soigneusement; il se confessa, entendit la messe que l'abbé Millat célébra dans sa cellule et y reçut la sainte communion. Arriva l'heure fatale. Le malheureux tenait en mains son crucifix et disait : « Croix sainte, soyez ma force; doux Jésus, crucifié pour moi, faites-moi miséricorde. » Il demanda une dernière absolution, puis il dit : « Je suis prêt! » On lui lut l'acte de sa condamnation, on lui banda les yeux, il s'agenouilla. Puis, après quelques secondes, un coup de fusil se fit entendre et la justice humaine était satisfaite.

A l'exemple des prophètes et de leur Reine, soyons zélés pour la gloire de Dieu et pour le salut de notre prochain. Pouvons-nous rester indifférents en voyant offenser Dieu ou en considérant que notre prochain s'avance vers l'abîme? La charité nous fait un devoir de prier pour faire amende honorable pour les péchés qui se commettent, les scandales qui se donnent et de les empêcher autant qu'il est en notre pouvoir. Ayons de la sollicitude pour le salut éternel de notre prochain. Pratiquons la correction fraternelle édifions par nos bons

exemples et recommandons les pauvres pécheurs au Cœur immaculé de Marie : « Ce qu'il y a de plus divin pour l'homme, c'est de travailler avec Dieu au salut des âmes, » dit saint Denis.

Punition et récompense.

M. de Beauveau, marquis de Novian, et depuis religieux de la Compagnie de Jésus, dut sa conversion à une victoire, qu'il remporta sur lui-même pour honorer la sainte Vierge.

L'an 1649, lorsque les troupes allemandes étaient en Lorraine, quelques soldats qui étaient logés à Novian, après avoir bu avec excès, se mirent à jouer. L'un d'eux, ayant beaucoup perdu, se lève tout à coup en furie, et, apercevant une image de Notre-Dame, attachée à la muraille, il s'en prend à elle, comme si elle eût été cause de sa perte, et lui donne plusieurs coups, en proférant mille blasphèmes. Il ne l'eut pas plus tôt fait, qu'il tomba par terre avec un tremblement de tout le corps, et des douleurs si violentes et si continuelles, qu'il fut impossible de lui faire prendre aucune nourriture pendant quatre ou cinq jours qu'il demeura à Novian. Toutes les troupes ayant reçu ordre de déloger, on le lia sur un cheval, pour qu'il suivît les autres. On a su depuis, que s'étant jeté à bas, à force de se tourmenter, il était mort sur le chemin, mordant la terre et écumant de rage à la vue de ses camarades frappés eux-mêmes de stupeur et d'effroi.

A Novian, on parla longtemps avec étonnement et avec crainte de la punition exemplaire de cet impie. Deux ans après, à la persuasion d'un missionnaire, on résolut de réparer le sacrilége. Pour cet effet, le curé de la paroisse, le chapelain du château, les missionnaires qui y étaient, et quelques prêtres du voisinage allèrent de l'église à la maison où la profanation avait eu lieu. Mais quand la procession y fut arrivée, personne ne se présenta pour porter l'image, quoique le curé fît signe à quelques-uns de la prendre. Alors M. de Beauveau, indigné

de cette froideur pour le service de la Reine du ciel, se sentit intérieurement poussé de prendre lui-même cette image, et quoique l'esprit de vanité et la crainte de paraître simple aux yeux du monde le détournassent fortement de le faire, il se surmonta toutefois généreusement; au lieu de commander à quelqu'un de la porter, il la prit lui-même, et la porta avec grand respect jusqu'à la chapelle du château, où elle fut honorablement placée par l'autorité de l'évêque, et toujours, depuis, honorée d'une manière particulière.

La sainte Vierge, ajoute l'historien, témoin oculaire, ne tarda pas à récompenser cette action de piété et de triomphe remporté en son honneur sur le respect humain. Comme le marquis l'avoua lui-même, il sentit une abondance de grâces si extraordinaires et de si fortes inspirations de vivre plus conformément à l'esprit du christianisme, qu'il en était étonné, et même quelquefois affligé, dans la crainte, disait-il, que cela ne le menât trop loin.

QUARANTE-NEUVIÈME INVOCATION.

Marie surpasse les Apôtres par sa vocation, sa dignité et sa sainteté. Elle les surpasse, parce qu'elle a exercé l'apostolat de la prière et rendu efficaces leurs prédications. Tous les Apôtres et tous les hommes apostoliques l'ont vénérée comme telle. *Exemple :* Saint François Xavier. Orage calmé, etc.

Regina Apostolorum, ora pro nobis. Reine des Apôtres, priez pour nous.

I. *Reine des apôtres, priez pour nous.* Marie n'est pas seulement la Reine des patriarches, des prophètes et, en général, des saints de l'Ancien Testament; mais elle est encore la Reine des Saints de l'Alliance nouvelle, à la tête desquels viennent, en premier

lieu, les Apôtres. Si nous considérons la manière dont Dieu appela à cette dignité les Apôtres et la sainte Vierge, il est clair que Marie surpasse les premiers. Les Apôtres étaient des hommes dont le monde n'avait pas la moindre connaissance, lorsqu'ils s'attachèrent à Jésus et furent appelés par lui. Dans tout l'Ancien Testament, il ne fut jamais question d'eux. Aucun prophète ne parle de leur nombre, de leur vie, de leur activité. Sous ce rapport, ils sont inférieurs à Jean-Baptiste, que les prophètes Isaïe et Malachie désignent comme un autre Elie, comme le Précurseur du Seigneur. (Is. 40. 3. Malach. 3. 1.) La vocation n'a lieu qu'après que Jésus eut commencé sa vie publique; alors seulement ils sortent de l'obscurité et le monde peut comprendre ce qu'ils vont devenir. La vocation de la sainte Vierge se fit d'une manière bien plus distinguée. Immédiatement après la chute de nos premiers parents, Marie est promise et désignée comme celle qui écrasera la tête du serpent. C'est d'elle que parle Isaïe, en disant : « Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils et son nom sera Emmanuel. » (Is. 7. 14.) Nous voyons que le prophète dévoile ici les deux grands mystères, savoir que Marie concevra et enfantera un fils qui est Dieu et qu'elle le concevra et l'enfantera sans cesser d'être vierge. Lorsque la plénitude du temps fut arrivée, nous voyons apparaître à Marie l'archange qui la salue pleine de grâces et lui annonce qu'elle a été choisie pour être la Mère du Fils de Dieu. Marie surpasse donc les Apôtres dans *la manière dont elle fut appelée.*

Cela deviendra plus clair encore, si nous comparons sa dignité avec celle des Apôtres. Il est vrai que la dignité à laquelle Dieu a élevé les Apôtres est très-grande. Il les a établis ses remplaçants sur la terre, en leur confiant le sacerdoce et le gouvernement de son Eglise. Il leur incombait d'annoncer l'Evangile à tous les peuples de la terre; ils avaient en mains les pouvoirs nécessaires pour réconcilier et sanctifier les âmes, et la puissance suprême d'assujettir pour le spirituel à leur direction tous les fidèles, fussent-ils rois ou mendiants. Malgré

cela, les Apôtres, tout éminente que fût d'ailleurs leur dignité, restaient de simples serviteurs du Christ. « Que chacun, dit l'Apôtre des Gentils, nous considère comme des ministres du Christ et des administrateurs des mystères de Dieu. » (I. Cor. 4. 1.) Oh! que le rang occupé par Marie est bien plus élevé! Elle est la Mère de Dieu. Que peut-on penser de plus sublime, de plus merveilleux? Où est la dignité qui pourrait être comparée, même de loin, avec la divine Maternité? « Par là même, dit saint Augustin, que Marie est Mère de Dieu, elle surpasse en grandeur tout ce qui peut se représenter de plus grand après Dieu. » Comme Mère de Dieu, elle surpasse donc les Apôtres plus que le ciel ne surpasse la terre : et elle est en effet leur Reine.

Les Apôtres étaient de zélés ministres du Christ; mais avant la descente du Saint-Esprit, ils avaient leurs défauts et leurs faiblesses. Il leur manquait la vraie humilité et la douceur et Jésus dut même les reprendre à différentes occasions. Leur foi était faible, et, au moment où Jésus fut fait captif, tous prirent la fuite ; Pierre renia même son divin Maître et Thomas manqua de foi à un tel point qu'il ne crut à la résurrection du Seigneur qu'après l'avoir pu toucher de ses mains. Il n'en fut pas ainsi de Marie, dans laquelle on ne découvrit jamais la moindre imperfection et à laquelle l'Eglise adresse ces paroles de l'Esprit-Saint : « Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a point de tache en vous. » (Cant. 6. 8.) Elle est ornée, en outre, de toutes les vertus; et, au ciel et sur la terre, il n'y a aucune créature qui l'approche en sainteté : « A part Dieu, dit à ce sujet saint Epiphane, Marie est plus grande que tout le reste, plus belle que les Chérubins, les Séraphins et tous les chœurs des anges ; elle est cette brebis immaculée qui a mis au monde l'Agneau de Dieu, « Jésus-Christ. » Sous le rapport de la sainteté, Marie est donc aussi la Reine des Apôtres.

Les fonctions apostoliques existent encore dans l'Eglise : le Pape en est le chef visible, comme successeur de saint

Pierre, les évêques, successeurs des apôtres, régissent également l'Eglise, soumis au Souverain Pontife; les prêtres sont les aides des évêques dont ils reçoivent leurs pouvoirs spirituels. Honorez-les et ne suivez pas les traces de ces malheureux qui les vilipendent, oubliant qu'ils attaquent dans ses prêtres Celui qui a dit : « Qui vous méprise me méprise. » (Luc. 10. 16.) Un prêtre peut avoir ses défauts qu'il faut couvrir du manteau de la charité en se souvenant, avec saint Isidore, « qu'il n'en est pas moins un ange du Tout-Puissant, parce qu'il offre le sacrifice divin et qu'il prend soin du salut des âmes d'autrui. »

II. *Reine des apôtres, priez pour nous.* Si nous considérons les Apôtres comme les *propagateurs de la foi*, Marie nous apparaît encore comme leur Reine. A peine ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'ils commencent à travailler à la conversion des hommes. Pierre prêche le Crucifié, déjà le jour de la Pentecôte, et 3000 conversions sont le fruit de sa parole. Dès ce jour, le nombre de chrétiens ne cessa d'augmenter d'abord en Judée et en Samarie et, bientôt après, par tout le monde. C'est ainsi que saint Pierre annonce l'Evangile dans le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, en Asie et à Rome. Saint Paul, dans ses trois longs voyages apostoliques, crée, en Asie et en Europe, un grand nombre de communautés chrétiennes, qui ne tardent pas de devenir très-florissantes. Il en fut de même des autres Apôtres qui portèrent la lumière de l'Evangile dans les contrées lointaines les plus barbares, où ni la persécution ni le martyre ne purent arrêter leur marche. Leur parole de feu et plus encore les miracles qu'ils opéraient certifiaient la vérité qu'ils annonçaient aux populations. Et des milliers se convertirent à la foi chrétienne et la face de la terre se renouvela.

Mais la Reine des Apôtres surpasse, ici encore, les Apôtres eux-mêmes, eux qui n'ont fait que prêcher Celui qui *est la voie, la vérité et la vie.* (Joan. 14. 6.) Mais Marie l'a mise au monde, elle en est la mère : sans Marie, il n'y aurait eu ni Evangile à prêcher, ni Jésus-Christ à annoncer, ni Apôtres pour le proclamer. Si les apôtres ont travaillé à la conversion du monde

par leur parole et par leurs actes, c'est Marie qui les a secourus par sa prière, laquelle attirait la bénédiction du Ciel sur leurs travaux[1]. Nous ne nous trompons pas, en disant que leurs succès miraculeux étaient dus à la prière de la sainte Vierge. Au reste, Marie ne cesse de faire luire la lumière de la foi à ceux qui se trouvent dans les ténèbres et sont assis dans les ombres de la mort afin de les préserver de la perte éternelle. Telle est la doctrine des Pères de l'Eglise les plus considérés. Saint Augustin et saint Ambroise la nomment la Maîtresse qui instruit les peuples; saint Cyrille dit que, par elle, les païens sont arrachés à l'idolâtrie et conduits à la connaissance du vrai Dieu et l'Eglise, à son tour, s'écrie : Réjouissez-vous, ô Vierge Marie, vous seule avez écrasé toutes les hérésies dans tout le monde! « Plusieurs royaumes, comme, par exemple, la France et la Hongrie, attribuent à la sainte Vierge le don de la vraie foi et la vénèrent comme la patronne de leur pays pour lequel elle a été un apôtre. Nous ne nous trompons donc nullement en la nommant la Reine des Apôtres.

(1) *L'Apostolat de la prière.* L'œuvre de l'Apostolat de la prière, fondée en Italie et propagée par le R. P. Ramière de la Campagnie de Jésus, enrichie, en 1849, par Sa Sainteté le Pape Pie IX, de nombreuses indulgences renouvelées à perpétuité en 1861, a pour but de faire autant d'apôtres qu'il y a de chrétiens capables de prier.

Elle est fondée sur cette vérité de foi, trop souvent oubliée des chrétiens, qu'outre l'apostolat de la parole, qui a fait l'occupation de notre divin Maître durant les trois années de sa vie publique, et que ses ministres continuent d'exercer en son nom, il est un autre apostolat bien plus méritoire par lui-même, d'où l'apostolat de la parole tire toute son efficacité, l'Apostolat de la prière, auquel Notre-Seigneur a exclusivement consacré les trente premières années de sa vie mortelle, qu'il continue encore dans sa vie glorieuse au ciel, et dans sa vie de sacrifice au saint Tabernacle. Ce fut l'apostolat de Marie, de saint Joseph et de cette foule innombrable d'âmes cachées aux yeux des hommes, mais puissantes auprès de Dieu, qui n'ont pas moins fait pour la défense de l'Eglise et le salut des hommes que tous les docteurs n'ont fait par leurs écrits, et tous les prédicateurs par leur éloquence.

L'œuvre de l'Apostolat de la prière appelle donc tous les chrétiens

C'est encore Marie qui prend sous sa protection spéciale l'apostolat actuel des prêtres et des missionnaires. O tenez ferme à l'Eglise qui est conduite par l'Esprit-Saint et à la parole de Dieu qu'elle distribue par la voix infaillible du Souverain Pontife, par ses évêques et ses prêtres. Croyez-moi, il n'y a guère que la corruption du cœur qui fasse perdre la foi. Un homme qui réprime ses passions mauvaises accepte avec joie les vérités de la foi dans lesquelles il trouve sa plus grande consolation. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur : car ils verront Dieu.* (Matth. 5. 8.)

III. *Reine des Apôtres, priez pour nous.* Marie est la Reine des Apôtres, parce que *ceux-ci et tous les hommes apostoliques ont reconnu en elle leur maîtresse et leur reine.* Oui, déjà les Apôtres la considéraient comme leur mère et leur dominatrice, dès le jour où Jésus la désigna à saint Jean comme sa mère. De là vint qu'elle ne quitta pas les Apôtres, aussi longtemps qu'ils furent réunis à Jérusalem. Elle leur fit bien des révélations sur différentes choses qu'elle seule pouvait attester, comme, par exemple, sur la conception miraculeuse du Fils de Dieu;

à s'unir à cette vie intime, à cet apostolat divin du Cœur sacré de Jésus et du Cœur immaculé de Marie. Elle les pousse à s'approprier toutes les intentions de ces divins Cœurs, et à prier avec eux pour tous les intérêts qui sont l'objet de leurs prières : pour l'extension de la divine gloire, la conversion des pécheurs, le progrès des justes, le triomphe de l'Eglise. Elle les invite à s'élever au-dessus de ces intérêts matériels, de ces préoccupations du moment qui absorbent et dévorent toute l'activité de leur âme immortelle, et à prendre une part active aux luttes de l'Eglise, aux efforts des ministres du Seigneur, à la grande œuvre de la Providence, au salut des âmes. Elle les presse de se dévouer, avec plus de fruit que les hommes purement politiques ne peuvent le faire, à la régénération de cette Europe, qui ne semble tomber en dissolution que parce qu'elle a perdu l'élément vital de la foi. Enfin elle étend encore plus loin leurs pensées : elle leur fait comprendre qu'il ne tient qu'à eux de faire descendre les lumières et les grâces du Ciel sur tant de nations assises à l'ombre de la mort, et de hâter l'heureux moment prédit par Jésus-Christ, où il n'y aura plus, sur la terre, qu'*un seul bercail et un seul Pasteur.* (Joan. 10. 11.) (*Petit Manuel de l'Apostolat.*)

sur sa naissance et son enfance; elle les encouragea dans leurs entreprises apostoliques et les consola pendant la persécution. Leur respect envers la Mère du Sauveur était si grand qu'après avoir appris que sa mort approchait, ils reviennent tous des pays lointains pour recevoir, encore une fois, sa bénédiction maternelle. Ce respect devint plus grand encore, lorsqu'ils furent témoins des miracles qui se firent sur son tombeau et qu'ils purent se convaincre de sa résurrection. A en croire une vieille légende, saint Pierre aurait dédié une chapelle à la Mère de Dieu. Les *successeurs des Apôtres*, les Papes et les évêques, ainsi que les prêtres les plus éminents de tous les temps, ont vénéré la sainte Vierge, ils l'ont célébrée comme leur reine et mis leurs travaux sous sa protection. Je n'en citerai qu'un exemple. Saint François Xavier fut animé des sentiments les plus tendres envers Marie. Il fit ses premiers vœux à Paris, dans l'Eglise de Montmartre qui lui est dédiée. Au sanctuaire de Lorette, lui vint la pensée de se vouer aux missions dans les Indes. Marie avait une place dans chacune de ses pensées. Demandait-il une grâce à Dieu, c'était par son intermédiaire; il ne cessait d'animer les fidèles à aimer Marie, à prêcher ses gloires, à la servir et il terminait chacune de ses allocutions par le *Salve Regina*. Pour sa part, il n'entreprit jamais rien sans invoquer la Mère de Dieu, ce qu'il fit toujours avec succès dans les périls qui le menacèrent si fréquemment. Pour se montrer son serviteur, il portait autour du cou le chapelet qu'il récitait tous les jours et dont il se servait pour opérer les miracles par lesquels il obtint la conversion d'un grand nombre d'infidèles.

Un marchand de Meliapour, qui s'embarquait pour Malacca, demanda à l'apôtre des Indes de lui donner un gage de son amitié. Celui-ci lui fit présent de son chapelet, en ajoutant qu'il ne serait pas sans utilité pour lui, pourvu qu'il mît sa confiance en Marie. Effectivement on avait à peine atteint la pleine mer qu'un orage lança le vaisseau qui le portait sur un récif et le mit en pièces. Mais le marchand, plein de confiance en la sainte

Vierge et tenant en main le chapelet de Xavier, se sentit transporté d'une manière miraculeuse sur le rivage. Le saint se signalait surtout par une grande dévotion envers l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge et il fit vœu de défendre de tout son pouvoir ce glorieux privilége de la Mère de Dieu. Souvent il conjurait Marie de s'employer en sa faveur et de lui obtenir de son divin Fils le pardon de ses péchés. Et quand, dans ses missions, il rencontrait quelque grand pécheur, il implorait instamment pour son protégé l'intercession de la Mère de miséricorde. En mourant à l'île de Sancian, il invoquait encore Marie et il s'écriait plein d'amour et de consolation : « Montrez que vous êtes ma mère ! »

Si vous voulez être de vrais enfants de Marie, respectez les prêtres et obéissez-leur. Aimez-les, car ils sont vos plus grands bienfaiteurs. Ils vous instruisent dans la science du salut ; ils vous pardonnent et vous sanctifient par les sacrements ; ils offrent chaque jour pour vous le saint sacrifice, prient journellement pour vous et font tout pour vous faire gagner le ciel. Vraiment, quiconque ne tient aucun compte de ses bienfaits, mais abhorre le clergé et médit du prêtre, ne peut prétendre au titre de bon chrétien et devrait craindre de mourir un jour sans l'assistance du prêtre et sans les consolations de la religion, en punition de son ingratitude. Les ennemis des prêtres font d'ordinaire une mauvaise mort. Pensez-y et obéissez avec joie à vos supérieurs ecclésiastiques pour tout ce qui concerne le salut de votre âme, et, à l'heure de votre mort, vous n'aurez pas à vous en repentir. Ecoutez ce que vous dit votre confesseur et suivez ponctuellement ses conseils. Tenez-vous en dehors de ces sociétés où les prêtres sont critiqués et vilipendés. Dans les choses qui ne concernent pas la foi, vous pouvez, il est vrai, ne pas partager toutes les opinions de vos prêtres, et en donner les motifs dans tel cas donné. Mais alors, faites-le sans passion et avec modestie. Vivez en paix avec eux et, s'il survient des conflits, faites votre possible pour travailler à la réconciliation : « Bienheureux ceux qui sont pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. « (Matth. 5. 9.)

Dévotion des Algériens à la Sainte Vierge.

Partout où la religion chrétienne s'introduit, elle fait entrer avec elle le culte de Marie. Les nouveaux convertis, et même ceux qui sont encore infidèles, ne trouvent rien de plus naturel, et de plus doux à leur cœur que d'honorer la Mère du Dieu qui est mort pour eux. Il n'y a pas longtemps que le christianisme est rentré, à la suite des armées françaises victorieuses, dans l'Algérie, d'où il avait été banni depuis tant de siècles par les mahométans. Eh bien! à peine ces pauvres peuples ont-ils entendu parler de la Sainte Vierge, qu'ils se sont empressés de l'entourer de leurs hommages et de leurs respects. Voici ce qu'en écrivait, il y a quelques années, M. l'abbé Suchet, alors curé de Constantine : « Ces peuples ont une tendance particulière à la dévotion à la Sainte Vierge... » Aussi je me suis empressé de faire construire un autel à cette bonne Mère. Pour piquer la curiosité et exciter la dévotion des Algériens, nous avons orné cet autel avec des branches de palmiers d'une hauteur prodigieuse; nous avons fait aussi, tant bien que mal, une Vierge en cire, et nous l'avons habillée magnifiquement. Tous ces bons Arabes se portent en foule à la chapelle de Celle qu'ils appellent Madame Marie; ils la regardent avec étonnement, et la prient spontanément à leur manière, c'est-à-dire par un mouvement de leurs mains jointes et ouvertes, la paume tournée vers le ciel, les élevant et les abaissant sans cesse, et faisant le même mouvement avec le corps et la tête, en prononçant avec vivacité et onction des paroles de confiance et d'amour. Puis ils se tournent avec satisfaction vers nous, en disant dans leur langue, que nous commençons un peu à comprendre : « Madame Marie, c'est la Mère de Dieu, c'est aussi notre mère, puisque vous nous l'avez dit. Elle est bien bonne, puisque c'est elle qui vous a inspiré de venir vers nous et de nous faire tant de bien! »

Ils finissent toujours leur éloge à Marie par ces mots : « Tous ensemble, vous et nous, nous aimons beaucoup Madame Marie. » Les femmes des principaux habitants ont demandé des médailles et de petites statuettes de la Sainte Vierge, qu'elles portent à leur cou, comme leur plus belle parure, et qu'elles baisent avec dévotion trois fois par jour, en priant cette mère de Miséricorde de les éclairer et de les protéger.

Les pèlerinages.

Tout le monde sait qu'un pèlerinage est la visite d'un lieu situé à distance de celui que l'on habite, soit pour rendre un pieux hommage à un endroit que Dieu a daigné glorifier par l'accomplissement d'un mystère ou par des miracles, soit pour y vénérer des Reliques de Notre-Seigneur ou de Saints ou des images miraculeuses, soit pour s'acquitter d'un vœu, soit pour y demander au Ciel quelque grâce spéciale, soit pour faire pénitence de ses péchés. Le pèlerinage est donc en soi bon et louable, inspiré qu'il est par la religion, la foi, la piété et l'esprit de pénitence. La pratique des pèlerinages remonte à la plus haute antiquité. Jésus, Marie et Joseph nous en donnent l'exemple en se rendant à Jérusalem, au Temple. Les Apôtres et de pieuses femmes visitèrent le sépulcre de Jésus-Christ. (Matth. 28. 1. Luc. 24. 1. Joan. 20.) Saint Paul passe Ephèse, sans y prendre terre, se hâtant d'arriver à Jérusalem pour y être le jour de Pentecôte. (Act. Ap. 20. 16.) Dieu lui-même a parfois inspiré le pèlerinage, comme cela arriva à sainte Brigitte et à sa sainte fille, Catherine de Suède, qui firent le pèlerinage à Rome.

Outre les saints personnages que je viens de citer, une foule d'autres entreprirent des pèlerinages. Saint Alexandre, évêque en Cappadoce, au IIme siècle, se rendit en Palestine ; saint Jérôme, sainte Paule, sa fille Eustochium, et d'innombrables pèlerins y allèrent, au IVe siècle. Au moyen-âge, ce zèle de

voir les Lieux-Saints non-seulement ne diminua pas, mais s'accrut davantage. Des rois et des reines, des princes et des princesses, des papes et des évêques, des prêtres et des laïques, des fidèles en masse ou isolément, ont suivi leur exemple, en allant ou en Palestine visiter les Lieux-Saints, Bethléem, Nazareth, Jérusalem, etc, ou à Rome prier sur les tombeaux des saints Pierre et Paul ou à Compostelle, pour vénérer les reliques de saint Jacques-le-Majeur, ou à Lorette pour honorer et invoquer Notre-Dame, ou à d'autres sanctuaires que Dieu a daigné glorifier par des miracles et l'accomplissement des vœux que les fidèles venaient y déposer. La reine Christine de Suède n'alla-t-elle pas au sanctuaire de Lorette? Pie IX Pape ne s'y rendit-il pas également, et n'y recouvra-t-il pas miraculeusement la santé? Le goût des pèlerinages se rencontre chez tous les peuples, dans tous les pays, dans tous les temps. Aussi chaque pays a-t-il quelque lieu de pèlerinage célèbre : la France, Notre-Dame de Fourvières, de Chartres, du Mans, de la Salette, de Lourdes; l'Allemagne, Notre-Dame de Kevelaer, d'Altötting; la Suisse, Notre-Dame des Ermites; la Belgique, Notre-Dame de Hal, de Montaigu, de Chèvremont; l'Espagne, Notre-Dame de Montserrat; l'Italie, Notre-Dame de Lorette; l'Autriche, Maria-Zell.

L'Eglise ne prescrit pas, mais elle ne condamne pas non plus les pèlerinages. Loin de là, plusieurs saints pères, plusieurs papes et évêques les ont approuvés. Saint Jean Chrysostôme aurait bien voulu se rendre en pèlerinage à Rome, pour voir les chaînes qui lièrent les membres de saint Paul et le cachot où il fut emprisonné. « Je voudrais, s'écrie-t-il, être dans ces lieux qui gardent ces liens, je voudrais voir ces corps (des saints Pierre et Paul), consumés par l'amour pour Jésus-Christ! Je voudrais voir ces chaînes qui font trembler les démons, et que révèrent les Anges! Si mes fonctions sacrées me le permettaient et que j'eusse une bonne et solide santé, j'entreprendrais ce pèlerinage, ne fût-ce que pour voir ces chaînes, ce cachot où saint Paul fut emprisonné! » (Ephes. 6.

20.) saint Paul, évêque de Nole, se rendit souvent aux tombeaux des saints Apôtres.

Le Missel romain contient même une Messe particulière pour ceux qui vont en pèlerinage, appelant sur eux la grâce de Dieu, une heureuse arrivée au lieu qui est le terme de leur pieux voyage, et un heureux retour au foyer domestique. Le Rituel romain renferme des prières et des bénédictions pour les pèlerins qui partent et pour ceux qui reviennent. Après cela il serait téméraire de blâmer, de réprouver généralement les pèlerinages. Abstraction faite même de ces nombreux témoignages qui militent en leur faveur, on ne peut nier qu'ils soient d'une grande utilité pour un grand nombre d'individus. Combien n'y en a-t-il pas qui, chez eux, ne peuvent presque jamais se recueillir pour bien prier, étant continuellement distraits par les gens et les soins de la maison? Arrachés à leurs occupations habituelles, à leur entourage distrayant, ils prient mieux, avec plus de recueillement, avec plus de ferveur.

La dévotion des personnes les plus pieuses, qui ne sortent jamais de la maison ou qui n'en sortent que pour aller à l'église, languit parfois et s'attiédit. Mais associée à la dévotion de plusieurs autres, ou placée dans un temple attestant plus particulièrement la puissance et la bonté de Dieu, agenouillée devant une image miraculeuse, impressionnée par des solennités extraordinaires, elle se rallume et s'enflamme. L'exemple émeut, remue, entraîne, force quelquefois les plus tièdes de prier, la nouveauté du lieu, de ce qu'on voit et entend, la variété des prières et des pieux exercices, cette masse de voix qui prient ou chantent, arrachent l'âme à la monotonie, à l'assoupissement où l'habitude du même temple, des mêmes exercices de piété l'avaient laissé tomber. L'habitude d'entendre toujours le même prédicateur, quelque éloquent qu'il soit, finit bien souvent par amoindrir l'intérêt qu'on prenait à ses discours et, par conséquent, en paralyse l'effet. L'auditeur, à force d'entendre toujours le même son, la même voix, n'en est plus éveillé, semblable au meunier qui dort tranquillement au milieu du

bruit des roues et des pierres qui tournent, parce qu'il y est habitué. Mais une voix nouvelle, une figure nouvelle, une action nouvelle, comme on en entend et on en voit dans les pèlerinages, éveillent, et fixent l'attention, saisissent puissamment l'âme, l'émeuvent et la convertissent. Puis la pensée : je suis dans un lieu sanctifié par tel ou tel mystère de la religion, illustré par tel ou tel miracle, dans un lieu où plusieurs de mes semblables ont trouvé une lumière pour leurs doutes, un adoucissement à leurs peines, un remède à leurs maux, la guérison de leurs maladies corporelles ou spirituelles, la faveur et la grâce désirées, n'est-elle pas capable d'exciter l'esprit le plus indifférent, de toucher le cœur le plus dur, d'inspirer une grande confiance et, conséquemment, une ardeur de prier qu'on n'avait peut-être jamais ressentie? Plus d'une fois de grands pécheurs, sentant le besoin de faire une bonne confession, mais trouvant difficile d'ouvrir sans détour leur intérieur à leur pasteur, qui les connaissent trop bien, saisissent l'occasion d'un pèlerinage, pour faire une sincère confession, laquelle, les changeant entièrement, devient le fondement d'une vie toute nouvelle, d'une vie chrétienne et sainte. Les pèlerinages sont généralement des exercices de pénitence, d'abnégation, supposé qu'on les entreprenne dans cette intention. La fatigue du corps, causée par une marche de plusieurs heures et quelquefois de plusieurs jours, les inconvénients de la saison qui est ou froide ou chaude, de la difficulté des chemins, de la faim et de la soif, la chétive nourriture, la dure couche, laquelle n'est souvent qu'une planche ou un peu de paille, et toutes sortes d'autres privations ne sont guère de nature à flatter le corps et à favoriser la sensualité, mortifient, au contraire, l'un et contrarient singulièrement l'autre.

Enfin, peut-on nier qu'aux lieux de pèlerinage il ne se fasse quelquefois des prodiges éclatants, et que certains lieux de pèlerinage ne soient de vrais lieux de grâce? Oui, il est des lieux de grâce comme il est des temps de grâce, où l'homme obtient plus facilement ce qu'il demande que dans d'autres lieux et

dans d'autres temps. Saint Augustin et d'autres saints Pères admettent des lieux semblables. L'histoire en prouve l'existence. Le tombeau de sainte Agathe en Sicile, par exemple, n'en est-il pas un? Maurice, évêque de Catane, où le corps de la sainte fut enseveli, raconte que lui-même a vu une pauvre fille aveugle et boiteuse, trouver sa guérison en priant au tombeau de la sainte, plusieurs possédés y être délivrés de leur mauvais esprit, plusieurs furieux y recouvrer la lumière de la raison, un enfant muet dès sa naissance y trouver l'usage de la parole, plusieurs malades, après y avoir prié avec ardeur, se lever guéris. Or, de tels faits ne sont-ils pas capables d'exciter, dans l'âme des malheureux, une immense confiance et de les porter à se rendre aux lieux où tant de leurs semblables éprouvèrent la puissance et la bonté de Dieu? Et qui leur en voudrait? Est-ce que Dieu n'est pas libre d'accorder ses faveurs dans un lieu plutôt que dans un autre, comme il les accorde dans un temps plutôt que dans un autre? C'est dans les eaux du Jourdain que Naaman doit se laver pour être purifié de sa lèpre.

Faudra-t-il conclure maintenant, de ce que nous avons dit en faveur des pèlerinages, que tout le monde peut les entreprendre? Nullement. Pour savoir si quelqu'un peut aller en pèlerinage, l'on doit tenir compte de la personne, du temps et des circonstances particulières où se trouve celui qui désire faire un pèlerinage. Vous avez assez de santé et de forces pour entreprendre un pèlerinage; vous pouvez l'entreprendre sans préjudice pour votre maison, votre famille, vos domestiques, vos occupations et votre âme; vous l'entreprenez dans un but religieux et pieux; vous avez de solides motifs de l'entreprendre et il n'y en a que de légers qui s'y opposent; eh bien, prenez la robe de pèlerin et mettez-vous en route. Pourquoi quitteriez-vous moins votre patrie et feriez-vous moins quelque dépense pour faire un voyage religieux et vous donner une récréation édifiante, que tant d'autres, qui quittent leurs familles, suspendent leurs travaux et consacrent de fortes

sommes pour aller voir ou une cascade, ou une grotte, ou une exposition industrielle, ou une exposition artistique, ou un pays riche en prodiges de la nature, etc.? — Mais je suppose que pour faire votre pèlerinage, vous dussiez vous absenter pendant plusieurs jours et négliger des devoirs importants, le soin de votre famille, de vos enfants et de vos affaires; que, en outre, vous dussiez consacrer à votre pèlerinage un argent dont vous auriez besoin pour des choses plus nécessaires; en ce cas, restez chez vous. — Vous voudriez faire un pèlerinage, mais c'est pour vous soustraire, pendant quelques jours, aux embarras domestiques, au travail, et vous procurer des distractions, des occasions de faire bonne chère, pour rencontrer au lieu de pèlerinage, certaine personne, ou parce que vous espérez y trouver un confesseur facile et escamoter, en quelque sorte, une absolution qui n'absout rien, ou parce que vous croyez, par votre pèlerinage, couvrir et éteindre des péchés auxquels vous comptez retourner après le pèlerinage; en ce cas encore, restez chez vous. — Vous voudriez allez en pèlerinage, vos vues sont bonnes, mais vous êtes une femme, vous êtes une jeune fille, vous risquez de tomber dans quelque occasion de péché, et, au lieu de revenir meilleure, plus forte dans la vertu, vous pourriez revenir pire et plus faible; restez à la maison, renoncez au pèlerinage. (J.-J. NYSSEN, *doyen de Stavelot.*)

CINQUANTIÈME INVOCATION.

Reine des martyrs, à cause de la grandeur des souffrances de Marie : souffrances de la nature, de la grâce. Elle souffrit sans consolation, plus longtemps que les martyrs, sans que le temps allégeât : le temps ne faisait qu'aiguiser ses douleurs. Enfin elle intercède pour les martyrs, *Exemple :* Saint Jean Népomucène.

Regina Martyrum, ora pro nobis. Reine des Martyrs, priez pour nous.

I. *Reine des Martyrs,*[1] *priez pour nous.* Nous pouvons donner ce titre à la Sainte Vierge, à cause de l'immensité de ses souffrances. La Mère de douleurs a raison de dire après le Prophète : « O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. » (Jerem. 1. 12.) Saint Anselme prétend même que, si Dieu n'avait conservé miraculeusement la vie à Marie, sa douleur aurait été suffisante pour la tuer à chaque moment et saint Bernardin de Sienne va jusqu'à dire que, si les souffrances de Marie avaient été réparties entre tous les hommes, tous y auraient succombé.

Il est vrai que les tourments subits par les martyrs furent horriblement grands, car tout ce que la cruauté humaine put trouver et inventer de plus atroce fut employé pour les faire

(1) Nota TRIA GENERA MARTYRII : Castitas in juventute, largitas in paupertate, abstinentia in abundantia escarum. Castitas juvenem resistentem luxuriæ cruciat ; largitas dare cupientem pauperem exteuuat ; abstinentia inter divitias mactat. (BONAV *In psalm. 118.*)

Tria genera Martyrii legimus, quæ habebimus *atribus solemnitatibus,* quæ sequuntur Natalem Christi. A Stephano enim habemus opus Martyrii et voluntatem, a Joanne solam voluntatem ; ab Innocentibus solum opus. Omnes enim calicem biberunt, sed alius corpore et spiritu, alius solo spiritu, alius solo corpore. *(Ibid.)*

Les saints Martyrs sont les princes de la foi, les avocats du monde, les hérauts du ciel, les cohéritiers de la gloire.

souffrir. Rien qu'en lisant le récit de leur combat, l'horreur s'empare de nous et nous pensons qu'il est presque impossible à des hommes de supporter des tourments si terribles. Mais les souffrances de Notre-Dame furent infiniment plus grandes; car, bien qu'elle ne souffrît pas selon le corps comme les martyrs, sa sainte âme fut transpercée du glaive prédit par Siméon. Or, tout le monde sait que l'âme est plus susceptible d'immenses douleurs que le corps. Figurons-nous un pauvre criminel que l'on conduit à l'échafaud ! Voyez-le pâle, tremblant de tous ses membres; ses forces l'abandonnent; il est presque mort avant de mourir. Hé bien ! la douleur que le malheureux ressent dans son âme est bien plus grande que celle du corps qu'il ressent au moment où le couteau fatal vient à l'atteindre. Comme Marie a souffert selon son âme, il est clair que sa douleur fut indiciblement plus amère que tous les tourments corporels des martyrs.

Considérons, en outre, que Marie, comme Mère, a souffert toutes les *douleurs de la nature*, et, comme Mère de Dieu, toutes les *douleurs de la grâce*.[1] Une mère qui voit souffrir son enfant partage ses souffrances. Saint Augustin, parlant de la Mère des Machabées, dit à ce sujet : « Par la vue de leurs tourments, elle a souffert en chacun d'eux. Parce qu'elle les aimait tous, elle souffrit dans son cœur ce qu'ils endurèrent corporellement. » On peut dire la même chose de Marie : Tous les tourments, la flagellation, le couronnement, les clous, la croix, qui meurtrirent le corps de son Fils, pénétrèrent dans son cœur pour parfaire son martyre. Cependant, elle n'éprouva pas les douleurs de son Fils à la manière des mères ordinaires. Celui qu'elle voyait souffrir et mourir était le Fils de Dieu; elle était la Mère de Dieu et souffrait comme telle à un degré immense.

(1) Marie ressent les douleurs de la nature; car elle est mère,... vierge-mère, et comme mère d'un Dieu, elle ressent les douleurs de la grâce. Benie comme son Fils d'une part, elle a dû être abandonnée comme lui de l'autre et le *Magnificat* de sa joie nous donne la mesure du *Stabat* de sa douleur. (AUG. NICOLAS.)

De sorte que nous pouvons dire que Marie a souffert plus que si elle avait été martyrisée mille fois, car elle aimait Jésus plus que sa vie qu'elle aurait voulu sacrifier mille fois, si elle avait pu sauver Jésus de ses souffrances et de sa mort, sans contrarier la volonté de Dieu. Il est donc clair que Marie a souffert infiniment plus que tous les martyrs, parce que ces derniers n'offrirent que leur vie propre qu'ils sacrifièrent pour l'amour de Jésus.

Marie souffrit enfin *sans consolation*. Les martyrs reçurent de Dieu les grâces qui leur faisaient considérer leur supplice comme une fête. Tandis que l'on découpait le corps de saint Boniface, qu'on lui enfonçait des clous sous les ongles et qu'on lui versait du plomb fondu dans la bouche, il s'écriait : « Mon Jésus, je vous rends grâces ! » Saint Laurent gisant sur son gril se riait des tourments, en disant : « Si tu veux manger de ma chair, tourne-la, elle est assez rôtie d'un côté. » C'est ainsi que Dieu adoucissait les tourments de ses martyrs. Mais Notre-Dame a-t-elle aussi joui de ces consolations ? Non, elle a souffert sans le moindre allégement. Elle a partagé toutes les souffrances de son Fils et elle a pu dire avec lui : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? (Matth. 27. 46.) C'est précisément ce manque de consolations divines qui l'a comblée d'amertume et ensevelie dans un océan de douleurs. Et, comme dit saint Basile: De même que l'éclat du soleil dépasse celui des autres astres, ainsi les douleurs de Marie l'emportent sur toutes les souffrances des martyrs. » C'est donc à juste titre que nous l'en disons la Reine.

Voyez avec quelle générosité les martyrs font à Dieu le sacrifice de tout, et ayez honte de votre vie peu mortifiée et égoïste. Un autre vous a offensé et vous lui refusez le pardon ; vous dites : « Je ne peux pas ! » S'agit-il de déposer une mauvaise habitude, vous dites encore que c'est impossible. Est-il question de quitter, dans vos affaires temporelles, les voies de l'injustice, encore une fois vous prétendez que cela dépasse vos forces. Ah ! vous voulez donc être chrétien

sans mortifier votre sensualité, sans surmonter vos passions : être à la fois un disciple du Christ et lui tourner le dos? N'oubliez donc pas que le royaume du ciel souffre violence et que vous n'y parviendrez pas sans sacrifices. Quoi qu'il en soit, il faut que nous devenions, nous aussi, en quelque manière, des martyrs, à la gloire de Dieu.

II. *Reine des martyrs, priez pour nous.* La sainte Vierge souffrit aussi *plus longtemps* que les autres martyrs. Les tourments des saints martyrs furent douloureux, mais passagers. Ils durèrent parfois quelques minutes, souvent des heures ou des jours entiers; puis venait la mort les délivrer et déposer sur leur chef la couronne de la gloire éternelle. Mais le martyre de Notre-Dame fut bien autre par sa durée, car il dura aussi longtemps qu'elle fut mère. A part les douleurs que lui causèrent certains événements, comme la fuite en Egypte, la perte de l'Enfant à Jérusalem, elle eut sans cesse, devant les yeux et au fond du cœur, cette souffrance qui, sur le Golgotha, lui transperça l'âme. La raison en est qu'elle comprenait très-bien le sens des prophéties et qu'elle était renseignée sur toutes les circonstances de la passion et de la mort de son Fils par des révélations particulières de Dieu. Vint ensuite le Vendredi-Saint! Jésus se trouve au pouvoir de ses plus cruels ennemis qui le maltraitent comme un malfaiteur : ils lui crachent à la face, le soufflètent, le flagellent d'une manière inhumaine, lui enfoncent sur la tête une couronne d'épines et le mettent dans un état tel que Pilate lui-même s'en sentit touché et s'écria : *Ecce Homo!* Enfin Jésus est chargé de sa croix qu'il traîne jusqu'au Golgotha; ses mains et ses pieds sont percés de gros clous qu'on y enfonce à coups de marteaux; pendant trois longues heures il reste suspendu à la croix, puis enfin il penche la tête et expire. Et Marie, debout au pied de la croix,[1] fut le témoin de ces scènes de cruauté contre son Fils devenu l'homme de douleurs et l'abjection du peuple. Elle le voit expirant, elle

(1) *Stantem lego, flentem non lego,* dit saint Ambroise.

entend ses dernières paroles, elle est au pied de la croix au moment de sa mort.[1] Quel homme peut exprimer l'immensité de sa douleur? Et remarquez bien que ces souffrances avaient toujours été présentes à son esprit; tous les jours, à toutes les heures, soit qu'elle fût seule, soit qu'elle fût avec d'autres, pendant la prière, le travail, le repos, son Fils souffrant et mourant se présentait à son imagination. Chaque fois qu'elle le regardait, qu'elle lui souriait, qu'elle entendait sa voix, c'était un coup de glaive qui transperçait son âme, de sorte que « sa vie s'épuisait dans les douleurs et ses années dans les gémissements. » (Ps. 30. 12.)

D'ordinaire, *le temps* cicatrise les plus profondes blessures de notre cœur; mais, pour Marie, *le temps ne faisait que les aiguiser*. Plus Jésus croissait en âge et plus elle admirait sa

(1) Le bienheureux Louis de Grenade dépeint ainsi la *Compassion de Marie* au pied de la croix :

« Nunc solvis, Virgo, cum usura quod in partu non habuisti a natura. Dolorem pariendo filium non sensisti, quem millies replicatum filio moriente passa fuisti. Quod pectus adeo ferreum, quæ viscera potuerunt esse tam dura, quæ compassione non movebuntur, o dulcissima Mater, si considerent lacrymas et dolores, quos tu juxta crucem stans pertulisti, cum filium tuum videres tot, tanta et tam ignominiosa pati tormenta? Quod cor potest cogitare, quæ lingua explicare tuos dolores, tuos planctus, tua suspiria et tormenta cordis tui, cum stares juxta crucem et videns, filium tuum tam *inhumaniter tractatum*, non poteras ei subvenire? Vidisti illum *nudum* et vestire non potuisti; vidisti eum *sitientem* et potum dare non potuisti. Vidisti *injuriis* infinitis illum affici et defendere non potuisti; vidisti *diffamatum* et pro malefactore habitum, et non potuisti pro illo respondere. Vidisti faciem ejus *sputo* immundo et *saliva* deturpatam et abstergere vel mundare non erat tibi concessum. Vidisti denique oculos ejus genasque assiduis *lacrymis* rorantes et exsiccare tibi non permittebatur. Sed nec *ultimum ejus spiritum*, qui de sacrato illius pectore exibat, colligere licitum erat; nec vultus tam amabiles conjungere, nec denique *mori* in illius amplexibus. Optabas mori magis quam vivere post mortem Filii et in anima tua dolor crudeliter sæviebat. O verum eloquium justi Simeonis! O sancti senis prognosticon! Vere nunc, Virgo, ejus impleri sensisti vaticinium, qui dixit gladium animam tuam, antequam morieris, transiturum.

beauté et son amabilité, plus aussi elle voyait s'approcher l'heure de sa mort et à la pensée de devoir le perdre un jour, plus aussi ses souffrances devenaient poignantes. Un ange dit à sainte Brigitte que Notre-Dame grandit parmi les souffrances comme une rose parmi les épines et que, comme les épines grandissent simultanément avec la rose, de même aussi notre Rose Mystique fut meurtrie de plus en plus par les épines à mesure qu'elle avançait en âge. Il n'y eut pas jusqu'à la Résurrection et l'Ascension de son divin Fils qui ne rappelât à Marie sa Passion et sa mort. Ses douleurs ne finirent qu'avec sa vie.

Voyez, la mort du Sauveur est, pour Marie, comme le paroxysme de son enfantement; elle nous enfante douloureusement à la grâce par son *Fiat*, par sa résignation. Devenue notre mère par ces souffrances inexprimables, nous ne pouvons rester des membres délicats sous un chef couronné d'épines, des enfants immortifiés de la Reine des martyrs. Soyons donc des martyrs de l'amour de Jésus et de Marie,[1] par la résignation dans les maux qui nous adviennent et par la mortification de nos mauvais penchants dans laquelle consiste la perfection du chrétien. Qu'à ce martyre non sanglant nous encourage l'exemple de notre sainte Mère. Ce n'est pas sans une profonde signification que le Saint-Esprit nous la montre sur le Calvaire et non sur le Thabor, où, en effet, elle ne fut pas. Non, Marie ne fut pas sur le Thabor : sa grande âme n'avait pas besoin d'être affermie. Sur le Calvaire, sa glorieuse maternité se transfigura dans son martyre, où elle fit entendre, elle aussi, par le fait, ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé et où ce Fils du Très-Haut, transfiguré lui-même en victime, lui rendit témoignage en nous disant : « Voilà votre Mère ! »

Souvenez-vous que, pour les grandes âmes, le Thabor est sur le Calvaire, que le Calvaire de Marie a duré même après la mort de Jésus, qu'elle a ressenti les coups portés au bon

(1) *Fiat martyr amoris qui nescit esse cruoris.*

larron devenu son fils d'adoption, qu'elle souffre aussi avec vous et vous obtient des grâces pour porter avec mérite votre croix et pour gagner le ciel.

III. *Reine des martyrs, priez pour nous.* La divine Mère mérite d'être invoquée comme Reine des martyrs, parce qu'elle protége les martyrs, qu'elle prie pour eux, leur obtient la force et le courage nécessaires pour confesser sans crainte Jésus-Christ, souffrir avec patience tous les tourments et mériter d'être couronnés éternellement. Saint Jean Népomucène peut, à ce sujet, servir d'exemple. Il naquit à Népomuc, ville de Bohême, vers l'an 1330. Ses parents assez fortunés n'avaient pas d'enfants. Ils s'adressèrent donc à la sainte Vierge, pour que, par son intercession, Dieu daignât bénir leur alliance. Leur prière fut exaucée; car il leur fut donné un fils qu'ils firent appeler Jean. Mais l'enfant était si faible qu'à peine né il paraissait devoir déjà leur être ravi. Dans leur détresse, les pauvres époux recourent de nouveau à leur céleste Protectrice; ils se rendent et portent l'enfant à un sanctuaire de Marie qui lui obtint la guérison.

Jean grandit dans l'innocence et la piété, car il était le protégé de la Vierge qu'il vénérait avec la plus grande dévotion. Comme il était doué d'excellents moyens intellectuels, il étudia et fut ordonné prêtre. Distingué par sa science autant que par sa piété, il devint d'abord prédicateur paroissial à Prague, ensuite chanoine et prédicateur de la cathédrale. Son éloquence pénétrait profondément dans les cœurs de ses auditeurs et portait d'innombrables fruits de salut. Riches et pauvres, savants et ignorants, pécheurs et dévots, il les remuait tous avec une force inexprimable et les mœurs de la capitale s'amélioraient visiblement, sous l'impression de sa parole, qui attendrit jusqu'au roi Wenzel lui-même. Ce monarque, adonné à tous les vices, fit même pénitence pendant quelque temps. Jean gagna à tel point ses faveurs qu'il lui offrit un évêché, mais le saint refusa. Il accepta avec joie les fonctions d'aumônier de la maison royale, parce qu'elles lui mettaient en main les moyens

de faire du bien aux pauvres. Malheureusement, la conversion de Wenzel ne fut pas de longue durée : il retomba dans ses premières débauches et redevint plus cruel que jamais. La reine Jeanne, son épouse, qui était un modèle de piété, avait Jean pour confesseur et communiait tous les huit jours, elle était autant aimée de ses sujets, que le roi en était méprisé et redouté. Il vint un jour à ce dernier la pensée que son épouse devait être une grande pécheresse et que sans doute elle manquait à la fidélité conjugale. Sa jalousie grandit à tel point qu'il voulut forcer son confesseur de lui révéler ce dont la reine s'était accusée au saint tribunal. Naturellement Jean Népomucène refusa de le satisfaire. Le roi en courroux, donna l'ordre de le mettre à la torture et de brûler son corps avec des flambeaux ardents. Dans les tourments, Jean invoqua Jésus et Marie qui le fortifièrent. Après avoir séjourné quelque temps en prison, il fut mis en liberté. Mais le saint ne se faisait pas illusion; il se préparait au martyre. Il fit un pèlerinage au sanctuaire de la Vierge à Bunzlau, suppliant la Mère de Dieu de l'assister pendant son dernier combat. Sa prière fut exaucée. Lorsqu'il rentra, le roi, qui était à la fenêtre, le vit passer; il le fit appeler et l'accosta ainsi : « Tu mourras, misérable, si tu ne me dis ce que la reine t'a confessé. Je le jure, tu boiras de l'eau! » Le saint se contenta de secouer la tête en signe de pitié. Wenzel devint furieux et il fit traîner le prêtre dans une pièce adjacente où il fut gardé à vue. La nuit étant venue, des sbires du tyran le conduisirent jusque sur le pont de la Muldave d'où ils le lancèrent, les pieds et les mains liés, dans le fleuve. Cela se passa le 29 avril de l'année 1383. Comme Dieu le glorifiait d'un grand nombre de miracles, Benoît XIII l'inscrivit au nombre des saints.

La sainte Mère de Dieu est devenue la Reine des martyrs par amour pour Jésus; le même amour a poussé les martyrs eux-mêmes à lui sacrifier leur vie. Et nous refuserions de souffrir? nous nous plaindrions des souffrances que Dieu, dans sa miséricorde, nous envoie? Voyons combien les martyrs aimaient

même les souffrances.[1] Ils comprenaient, eux, qu'elles ont dans le monde la triple et sublime mission de convertir le pécheur, de perfectionner les justes et de béatifier les saints. Dans toutes les épreuves, disons donc *Fiat!* Que votre volonté se fasse, ô mon Dieu! Vous le voulez ainsi; je le veux de même. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Si vous voulez que je souffre, je veux souffrir; je veux mourir, si vous voulez que je meure. Voici ma tête pour les épines, mes pieds et mes mains pour les clous déchirants, ma bouche pour le fiel, mon cœur pour la lance, tout mon corps pour la croix, toute mon âme pour l'inexprimable désolation que vous souffrîtes vous-même afin de me sauver. Que vous offrirai-je jamais qui égalât les dons de votre amour et qui puisse payer le ravissement de vous obéir?

Les martyrs.

Il y a des suppliciés, il y a des victimes, il y a des martyrs. Les suppliciés expient pour eux-mêmes, les victimes périssent pour des causes humaines et pour des opinions qui souvent périssent avec elles; les martyrs donnent leur vie pour la vérité; et la vérité leur donne le triomphe, se faisant une forteresse de l'humble amas de terre qui marque leur tombeau. Il a plu à Dieu qu'il en fût ainsi. L'Eglise, née du sang du Sauveur, a vécu du sang de ses fidèles. Nos autels s'élèvent sur des sépulcres. Rome est indéracinable sur ses catacombes, et ses ennemis,

(1) Saint Camille de Lellis appelait les souffrances les miséricordes du Seigneur. Le maître Avila disait : « Si les anges pouvaient envier quelque chose à l'homme, ce serait la faculté de pouvoir souffrir pour Dieu. Par la souffrance, Dieu nous pousse violemment dans le ciel, dit saint Bernard. Une goutte de tribulation ou une goutte de joie vient-elle à nous enivrer au point de nous pousser à la pusillanimité ou à la vengeance, trempons notre âme dans la divinité pour éteindre l'étincelle du mal. Rappelons-nous aussi que les souffrances chrétiennement supportées nous rendent redoutables aux puissances infernales contre lesquelles la croix est toujours victorieuse.

de nos jours, en ont fait l'épreuve comme ses ennemis d'autrefois. Partout où les bourreaux enfouissent le corps d'un martyr du Christ, ils sèment une église. Les siècles peuvent y passer, peuvent y dormir, ils n'en refroidiront pas la sève éternelle et l'Eglise y germera. Dieu donnera des successeurs à saint Jean Chrysostôme, évêque de Byzance, comme déjà il en a donné à saint Augustin, évêque d'Hippone et à saint Thomas, évêque de Cantorbéry. La même messe sera dite en même temps à Sainte-Sophie de Constantinople, à Saint-Paul de Londres et à Saint-Pierre de Rome, tandis que la cloche, réjouissant ailleurs encore les ossements des martyrs, appellera librement les fidèles dans les temples magnifiques dont les murailles neuves annonceront à l'extrême Orient qu'il est enfin entré dans la famille du Christ, qu'il a enfin conquis la vraie civilisation et la vraie liberté. (*Louis Veuillot.*)

La Mère de douleurs : Mère de gloire.

Voyez ce que le divin Maître a fait pour elle. Il y eut peu de gloire extérieure pour Marie, durant sa vie mortelle, peu ou point d'éclat sur son berceau, pas d'avantage sur ses années passées à Nazareth et ailleurs : mais, à partir du Calvaire et surtout du tombeau, le Sauveur a voulu que le front de sa Mère rayonnât partout et toujours de plus en plus des splendeurs qui le couronnent lui-même. Nul ne la connaît presque dans les premiers temps de sa vie, épouse d'un obscur artisan dans une bourgade méprisée; personne ne se doute seulement des incomparables trésors d'innocence et de vertus que la grâce à mis en elle. Et quand, plus tard, son divin Fils jette déjà un immense éclat autour de lui, il en jaillit à peine quelques douteux rayons sur sa Mère; elle reste cachée. Ce n'est pas à elle qu'il confère le pouvoir de guérir les malades, de rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets; ce n'est pas elle qui a l'honneur de recevoir toutes ses instructions,

de l'accompagner en tous lieux. Tandis qu'un ancien publicain, que des bateliers du petit lac de Génésareth, qu'un Judas même obtient cette faveur, Marie est comme oubliée et reléguée dans la foule. Il a de la douceur et des apologies pour la pécheresse de la cité; il accueille la femme adultère; il cause paternellement avec une frivole Samaritaine et il a tout au plus un regard pour sa sainte Mère, même quand les cris de la multitude, dans une circonstance particulière, lui annoncent expressément sa présence. Mais attendez, attendez; elle sera reconnue et mise en possession complète de tout son titre et de toutes ses prérogatives maternelles au pied de la croix, quand le sang qu'elle donna aux veines de Jésus en sortira à grands flots pour retomber sur elle et unir son supplice à celui de son Fils. Jésus-Christ l'associe alors à ses souffrances et à son amour pour nous. Attendez encore un peu : il l'associera pleinement à son triomphe. Et le monde aura successivement vu, après deux trépas, deux sépulcres glorieux, deux tombes qui n'auront pas su retenir leur dépôt : l'une qui se brise pour laisser le Maître de la vie reprendre ce qu'il avait librement livré pour toujours; l'autre qui cède à la main des Anges la précieuse dépouille qu'ils viennent réveiller pour la porter jusqu'au trône brillant, où Dieu veut la couronner d'une gloire qui, sur la terre aussi bien que dans le ciel, n'aura rien au-dessus d'elle que lui-même, son divin Fils. (Mgr Wicart, *évêque de Laval.*)

CINQUANTE-UNIÈME INVOCATION.

Marie a surpassé les confesseurs dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, d'état et de charité. *Exemple :* Conversion.

Regina confessorum, ora pro nobis. Reine des confesseurs, priez pour nous.

I. *Reine des confesseurs, priez pour nous.* Nous comprenons sous la dénomination de *confesseurs* les saints qui ont persévéramment et fermement confessé la foi[1] et exercé les vertus chrétiennes, sans toutefois avoir été mis à mort pour la foi. Nous comptons parmi les confesseurs les saints papes, évêques ou prêtres, fondateurs d'ordres; les saints rois et princes, les saints de tous les rangs et conditions qui n'ont pas subi le martyre.

Or, nous voyons figurer comme leur Reine la sainte Vierge,

(1) *Influence doctrinale et morale du culte de Marie.* — Ce culte a une influence *doctrinale* pour sauver le dogme de l'Incarnation. Partout où périt le culte de Marie tombe la foi en Jésus-Christ. C'est pourquoi, dans nos églises, nous avons un autel de la Vierge à côté de l'autel de Jésus-Christ. La croyance à la divinité de Jésus-Christ périclite là où s'évanouit la vénération, le culte d'honneur rendu à la Vierge Marie, et non l'adoration qui, adressée à un autre qu'à Dieu, ne serait qu'une grossière erreur. Nous, d'un côté, nous joignons l'Epouse de Jésus-Christ, l'Eglise, à sa Mère, la Vierge Marie de l'autre, et, avec elles, nous saluons Jésus-Christ et nous l'adorons.

Le culte de Marie a ensuite une *influence morale.* Il élève le niveau du genre humain, en lui présentant un modèle de chasteté; que de degrés, depuis les derniers abaissements de la pudeur jusqu'à la splendeur de la pureté virginale ! Toutes les créatures peuvent aspirer à se rapprocher de cet idéal immaculé. Qui ne sait les abaissements dans les steppes de l'Océanie, dans l'empire des Indes, derrière les murailles de la Chine, où la femme à les pieds serrés dans des chaussures qui sont des entraves, afin qu'elle ne puisse marcher en liberté ? Ces entraves ne sont que l'emblème de celles qu'on met à son cœur, à son intelligence, à sa foi. La

parce que c'est elle qui a *pratiqué le plus parfaitement ses devoirs religieux, ceux de son état et ceux que lui imposait la charité envers le prochain* et, par là, confessé Jésus-Christ. Il est vrai que les saints confesseurs se sont distingués par leur zèle et leur ponctualité à la prière, à la fréquentation des sacrements, trouvant encore, à côté de nombreuses occupations, le temps de visiter le Sauveur dans son tabernacle, et faisant usage des moyens pour se purifier de toute imperfection, s'affermir dans le bien et croître dans l'amour de Dieu.

culte de Marie réhabilite la femme jusqu'à la dignité de la vierge et de la mère chrétienne.

J'ai dit *la mère chrétienne*. Dans l'histoire, on ne voit pas qu'une mère ait assisté au supplice de son fils. C'est un fait inouï, sauf peut-être la barbarie civilisée qui ensanglante une *nation en deuil*. Une femme, en lisant les vieilles pages de la Bible, est près de défaillir, quand elle voit Abraham conduire son fils sur la montagne de l'immolation, et elle s'écrie : « Oh! non, Dieu n'aurait jamais demandé ce sacrifice à une mère! » Et cependant il l'a demandé à sa Mère.

Je trouve deux femmes représentants du genre humain : Eve devant la mort; elle avait commencé dans le plaisir et dans l'orgueil d'elle-même, chassée du paradis terrestre et s'en allant sur les chemins de son sentiment, elle marche deux heures, deux jours, elle heurte un obstacle; elle tombe à genoux; elle voit le premier cadavre, le cadavre de son fils, le bien-aimé, tué par Caïn; elle voit la premier résultat de sa désobéissance et de sa volupté, du sang versé par une main fratricide et versé dans la boue. Une autre femme rencontre son fils. Ah! non plus dans l'Eden, où Eve s'entretient avec le tentateur; mais près du jardin des Olives; elle se tient dans la majesté de la tristesse, au pied d'une croix, devant le sang qui tombe, mais tombe sur la terre pour la régénérer et la sauver : c'est du sang versé dans le sacrifice et la douleur, le sang qui féconde et ressuscite. La Vierge voit son Fils au Calvaire, elle ne peut donner une goutte d'eau à sa soif, panser ses blessures, étancher le sang de son front; quel abîme de douleur.

Eh bien! ce mystère de la souffrance ne peut s'expliquer que par l'expiation. La seconde femme a réparé le mal de la première; la chute a été heureuse, parce qu'elle nous a valu un tel relèvement. *O felix culpa!* c'est là l'expression des cantiques de l'Eglise.

La vierge et la mère chrétienne, en se multipliant, peuvent conjurer les périls de notre époque.

Mais Marie les a surpassés dans l'accomplissement de ses *devoirs religieux*. Le B. Albert-le-Grand affirme qu'après Jésus, Marie a été celle qui a le plus parfaitement pratiqué la prière, parce qu'elle priait continuellement et qu'elle y a persévéré jusqu'à sa sainte mort. Elle avait déjà commencé à prier en commençant à vivre ; car, dès le moment de sa naissance, elle avait le plein et entier usage de sa raison. Enfant de trois ans, nous la voyons se rendre au Temple pour pouvoir mieux vaquer à l'oraison. Suivant une révélation qu'elle fit à sainte Elisabeth, elle priait au temple à trois reprises par jour, se levait même la nuit afin d'adorer Dieu dans son Temple. Plus tard, elle visitait de préférence les lieux où le Seigneur était né, où il avait souffert et où il avait été enseveli. En outre, sa prière était toujours recueillie, libre de distractions et d'attaches aux choses du monde. L'Evangile lui-même nous fournit plusieurs exemples de ce zèle avec lequel la sainte Vierge remplissait ses devoirs religieux.[1] La loi de Moïse prescrivait qu'au huitième jour après la naissance, chaque enfant mâle devait être circoncis. Cette loi n'était nullement obligatoire pour la Mère du Fils de Dieu. Malgré cela, notre Rédempteur fut circoncis ; car le zèle de sa sainte Mère ne visait qu'à faire en tout ce qu'elle croyait être le plus agréable à Dieu. Et combien la première effusion du sang de Jésus dut être douloureuse pour Marie ! — Quarante jours après la naissance du divin Enfant, nous retrouvons encore Marie au Temple, où elle remplit deux autres prescriptions légales qui n'étaient pas non plus obligatoires pour la Vierge des vierges. Elle n'avait pas besoin d'être purifiée, elle

(1) Marie n'étant pas de l'ordre des pêcheurs, mais plutôt de celui des anges, elle avait reçu tous les sacrements dans le sacrement des sacrements, le sacrement de l'*Incarnation*, qui est la première communion du monde avec Dieu dans le sein de Marie. Marie a communié la première, a reçu la première le pain vivant descendu du ciel. C'est elle aussi qui nous l'a donnée, cette chair eucharistique, et elle a communié le monde. Grand-prêtre, elle a dit : *Venite, comedite panem et bibite vinum quod miscui vobis.* (Prov. 9. 5.)

qui avait conçu du Saint-Esprit. Néanmoins elle se soumit à la loi de la purification, parce qu'elle y trouvait une occasion de s'humilier et de remercier Dieu à cause de sa divine Maternité. En second lieu, elle n'avait nulle obligation d'offrir Jésus dans le Temple, attendu que le Messie, Fils de Dieu, n'était aucunement assujéti à la loi générale. Mais le grand amour de Marie envers les hommes la porta aussi à sacrifier déjà le divin Enfant pour le salut du monde. Elle l'offre à Dieu le Père et déclare par là qu'elle est prête à le donner à la mort de la croix pour le salut des hommes. L'Evangile nous rapporte enfin que Marie et Joseph se rendaient tous les ans à Jérusalem, ce qui était une marche très-pénible de trente lieues, dans les montagnes. Elle n'y était pas non plus obligée ; c'est son zèle qui la portait à ce pèlerinage laborieux.... Ces exemples évangéliques suffiront, sans doute, pour nous faire reconnaître que Marie mérite déjà, sous le rapport de son zèle religieux, le titre glorieux de Reine des confesseurs.

A nous aussi de devenir des confesseurs ! Pour cela, il nous faut remplir nos devoirs, prier et, moyennant la prière, pratiquer les vertus chrétiennes. Il n'y a pas un seul saint, dans le ciel, qui n'ait pas aimé l'oraison. Prions donc avec attention, avec dévotion et recueillement le matin et le soir. Ajoutons-y, pendant la journée, quelques bonnes aspirations pour offrir à Dieu nos occupations. Sanctifions les dimanches et les fêtes en recevant les saints sacrements et, après avoir assisté aux offices et écouté la parole de Dieu, faisons quelque bonne lecture en famille et n'oublions jamais que le zèle chrétien et la crainte de Dieu dépendent de l'exacte observation de nos devoirs religieux.

II. *Reine des confesseurs, priez pour nous.* Les saints confesseurs appartenaient à toutes les conditions, aux états les plus variés ; mais tous ont été fidèles aux *devoirs de leur état respectif.* Les uns étaient des princes : ils régnaient avec justice et mansuétude et cherchaient à réaliser le bonheur temporel et spirituel de leurs sujets. D'autres étaient des employés de l'Etat

accomplissant leurs fonctions avec exactitude, punissant les coupables, protégeant l'innocence et donnant, en toutes choses, le bon exemple. Quelques-uns étaient des prêtres, instruisant, consolant, donnant bon conseil, aidant dans toutes les nécessités et cherchant à ramener les âmes au Seigneur. D'autres encore étaient bourgeois, d'autres de simples paysans se sanctifiant au milieu des difficultés et des fatigues de leur état et tenant leur main au travail et leur cœur auprès de Dieu. Un certain nombre d'entre eux vivaient dans le mariage en paix et en accord, se tenant en la présence de Dieu et travaillant d'un commun accord à l'éducation chrétienne de leurs enfants, au bon ordre dans la famille, évitant toute alliance douteuse, vivant retirés et s'appliquant à mener une vie chaste et tempérante.

Hé bien, Marie accomplissait ses devoirs d'état avec le plus grand zèle. Considérons-la avant son mariage. Avec quel soin elle veillait sur sa pureté virginale! Pour se prémunir contre les dangers du monde, elle passa les années de son *adolescence* parmi les vierges, à l'ombre du Temple de Jérusalem où elle fit vœu de virginité perpétuelle. Saint Anselme dit d'elle « qu'elle était très-docile, qu'elle parlait peu, qu'elle aimait la vie retirée, ne riait jamais et ne manifesta en aucune occasion un esprit agité. Elle s'exerçait avec une grande persévérance dans la prière, la lecture des saints Livres, le jeûne et les bonnes œuvres. » Quel sublime exemple pour les jeunes personnes! Considérons Marie comme *mère*. Parmi tant de saintes mères que nous vénérons, y en a-t-il une seule qui l'ait égalée en zèle, en esprit de sacrifice? Que ne fit-elle pas pour son bien-aimé Jésus? L'ange étant apparu à Joseph, l'engageant à fuir devant Hérode, Marie ne murmure pas : elle obéit généreusement à son saint époux et ils entreprennent ce voyage périlleux et lointain. Elle est, pour l'enfant, la plus tendre, la plus laborieuse des mères. Dieu permet que l'enfant se perde à Jérusalem. Avec quels sentiments de crainte, de désir et d'amour elle le cherche pendant trois mortels jours! Elle supporte la fatigue, la faim et la soif, elle ne cesse de prier,

de soupirer, de chercher, jusqu'à ce qu'elle ait enfin retrouvé son enfant. Même alors que Jésus a déjà commencé sa vie publique, son cœur maternel l'accompagne partout. Dans sa passion, au milieu des ignominies, tandis que tous l'ont abandonné, Marie ne le quitte pas ; elle le suit au Golgotha, elle est debout sous la croix, elle prend sur ses genoux son corps inanimé, elle est présente lorsqu'on le met dans le sépulcre. Quelle mère fidèle que Marie ! — Comme *veuve*, elle pratique le conseil de l'Apôtre (I. Tim. 5. 6.), en mettant sa confiance en Dieu, en persévérant dans la prière et les supplications, le jour et la nuit. Retirée du monde et appliquée à l'oraison, elle visitait souvent le Calvaire et les endroits où Jésus avait souffert, et elle implorait la miséricorde divine sur l'humanité. Son esprit n'était occupé que des choses de l'éternité et elle ne formait d'autre souhait que d'être auprès de son divin Fils. Il résulte de ces considérations que Marie, ce parfait modèle de la fidélité aux devoirs d'état, est appelée de plein droit la Reine des confesseurs.

Confessons aussi notre foi chrétienne, en accomplissant consciencieusement les devoirs de notre état. Les négliger, ce serait pécher contre Dieu, qui veut que chaque homme fasse ce qui lui incombe dans l'état de vie dans lequel il l'a placé ; ce serait pécher contre la société et contre soi-même. Quant à nous, tâchons de nous sanctifier dans notre état et par notre état, et renouvelons souvent l'intention de plaire à Dieu au milieu des fatigues et des peines qu'il nous impose. Le salut éternel s'acquiert à ce prix.

VI. *Reine des confesseurs, priez pour nous.* Les saints confesseurs ont confessé Jésus-Christ par l'exercice de la charité envers le prochain. Se souvenant que c'est à ce signe qu'on reconnaît les vrais disciples du Sauveur (Joan. 13. 35.), non-seulement ils eurent la plus vive affection pour leurs frères, mais ils ne cessèrent de leur faire du bien. Je serais inépuisable, s'il fallait entrer dans les détails, pour vous montrer comment ils l'ont pratiquée. Il n'y eut pas une seule œuvre de miséricorde

corporelle qu'ils ne missent en pratique. Ils nourrirent les faméliques, hébergèrent les étrangers, revêtirent les nus, libérèrent les esclaves, consolèrent et allégèrent les malades, en un mot, ils vinrent en aide à tous les malheureux. Ils exercèrent avec plus de zèle encore les œuvres de miséricorde spirituelle : car, dès qu'il s'agissait du salut des âmes, ils ne reculaient devant nul sacrifice. Plusieurs d'entre eux fondèrent des ordres et des congrégations, des établissements de bienfaisance ou d'éducation, des orphelinats, des asiles et des hospices par lesquels ils firent passer à la postérité la jouissance des fruits de leurs bonnes œuvres.

En fait de charité envers le prochain, Marie les surpasse encore tous. Titus, empereur romain, avait coutume de dire que le jour où il n'avait pas fait du bien aux autres était un jour perdu. Du côté de ce prince païen, c'était peut-être de la vanité. Mais notre Mère céleste est véritablement animée de l'affection la plus tendre et du désir de faire du bien à tous les hommes. « Son désir de nous faire parvenir ses faveurs, dit Bernardin de Bustis, est plus grand que le nôtre d'en obtenir. » Repassons l'histoire des siècles passés et nous trouvons, à chaque époque, des exemples innombrables qui attestent à l'unisson la bonté et la miséricorde de Marie. Un exemple entre mille. Une veuve chrétienne recevait parfois la visite d'un ami de feu son mari. C'était un vieux général français, parfait honnête homme dans le sens du monde, mais qui n'avait pas la moindre teinture de religion. Il respectait la veuve de son ami et lui aurait rendu tous les services imaginables. Jusque-là la bonne dame n'avait pu rien gagner sur lui en matière religieuse. Un jour qu'il vint encore la trouver, il lui annonça qu'une affaire importante l'appelait à Paris et il lui détailla avec bonheur de quelle manière il voulait profiter de son séjour dans la capitale, puis il demanda à la dame, si elle n'avait pas quelque commission à lui donner. La dame le prit au mot et lui dit : « Effectivement, j'ai une commission qui n'est, du reste, pas difficile et qui ne demande pas beaucoup de temps. Arrivé à Paris, allez

réciter pour moi cinq *Pater* et *Ave* à Notre-Dame des Victoires. » Mais, Madame, dit le général, comment un vieux soldat!... Le général avait donné sa parole; et, comme la dame maintenait sa demande, il fallut bien se résigner à l'accomplir.

Arrivé à Paris, le général se rend à Notre-Dame-des-Victoires. Il se prosterne, après s'être toutefois assuré s'il n'était pas observé par des connaissances. Au moment où il voulut commencer à prier ce qu'il avait promis, un trouble inexplicable s'empara de lui. Il se rendit à la fin à la sacristie, s'adressa au curé et lui expliqua ce qui occasionnait son inquiétude. Le vénérable pasteur, qui avait tout deviné, lui dit sans ambages : « La sainte Vierge veut que vous soyez du nombre de ses enfants. Ne résistez pas et confessez-vous. — Mais, M. le curé, me confesser? Je ne me suis plus confessé depuis ma première communion!... — Prenez place à côté de moi, dit le curé, et nous nous entretiendrons ensemble. Vous avez été soldat et je sais à peu près ce que vous pouvez avoir fait, pendant votre vie plus ou moins agitée. » Le vieux soldat lui raconta ouvertement ce qu'il avait fait de mal pendant sa vie, ajoutant à chaque méfait : « Si seulement je pouvais réparer ce mal! » Après s'être entretenus de la sorte pendant une heure, le prêtre dit au vétéran : « Hé bien! vous voyez qu'il n'est pas si difficile de se confesser; vous venez de le faire? — Est-il possible? — Oui, mon fils, repentez-vous de vos péchés!... » Le général était heureux. Il se hâta de terminer ses affaires à Paris et, de retour chez lui, il fit part à la bonne veuve de sa conversion pour laquelle elle avait été l'instrument dans les mains de Dieu.

Allons, suivez les vestiges des saints confesseurs et de leur glorieuse Reine, en traitant votre prochain avec la même charité que si vous aviez affaire à Jésus-Christ personnellement et proposez-vous de pratiquer, autant qu'il vous sera possible, en votre état et condition, les œuvres de miséricorde qui sont à votre portée, vous souvenant des paroles du Seigneur : *Bienheureux*

ceux qui sont miséricordieux; car il leur sera fait miséricorde.[1] (Matth. 5. 7.)

Les martyrs de Gorcum.

Ruard Tapper, chancelier de l'Université de Louvain, donnait les cours de théologie, au collége du Pape. Il lui arriva plus d'une fois, en défendant les dogmes catholiques avec cette supériorité d'esprit et cette mâle énergie que les Pères de Trente avaient eu l'occasion d'admirer, de s'écrier, comme dans un saint transport : « Qui sait, mes chers auditeurs, s'il n'en est point, parmi vous, à qui il sera donné de défendre ces vérités au prix de leur vie? » Plus tard, en apprenant le glorieux martyre de Léonard Vecchelius, plus d'un de ses condisciples se rappela ces mots prophétiques et en même temps l'affection spéciale que leur maître avait toujours témoignée pour le futur confesseur de Jésus-Christ. Léonard méritait cette prédilection. Après avoir achevé d'une manière brillante ses études philosophiques au collége du Faucon, il se distinguait, parmi les théologiens, par ses progrès dans la vertu et par sa haute intelligence. Une occasion se présenta bientôt d'éprouver son zèle. La cure de Gorcum vint à vaquer. Il fallait à cette église, menacée de tous côtés par l'hérésie et déjà infectée en partie du venin des nouvelles doctrines, un pasteur dont le savoir et la charité fussent à la hauteur du péril. On s'adressa à l'Université de Louvain, comme à la pépinière la plus féconde en prêtres à la fois instruits et zélés. Ruard Tapper jeta les yeux sur Léonard et lui proposa d'interrompre ses études, pour courir à la défense de ce troupeau exposé. Si, d'une part, la modestie du jeune théologien s'effraya d'une aussi grande responsabilité; de l'autre, il y avait un sacrifice à faire : il accepta. Son éloquence, sa piété, son inépuisable charité pour les pauvres, ramenèrent

(1) Non memini me legisse, mala morte mortuum, qui libenter opera charitatis exercuit. Habet enim multos intercessores et impossibile est multorum preces non exaudiri. (HIERON. *in Epist. ad Nepot.*)

peu à peu les esprits et les cœurs les plus rebelles. Un triomphe complet allait couronner ses travaux, quand la nouvelle de la prise de la Brielle et de la marche des Gueux sur Gorcum vint jeter la terreur parmi ses ouailles et relever les espérances de l'hérésie. On ouvrit lâchement les portes de la ville aux soldats du féroce De Lumoy. Rien n'égalait la haine de ces hommes sans religion et sans mœurs, pour tous ceux qui portaient l'habit religieux ou sacerdotal. Léonard aurait pu échapper à leur fureur, mais il avait préféré demeurer près de son troupeau. Il fut chargé de chaînes ainsi que plusieurs franciscains et son jeune collègue, Nicolas Poppel, élève de Louvain comme lui et, comme lui aussi, prédestiné à une mort glorieuse pour la foi catholique. Mais, avant de subir cette mort, ils eurent à souffrir des tourments que notre plume se refuse à retracer. Tirons un voile sur ces horreurs, qui auraient fait frémir Néron lui-même. L'erreur est d'ordinaire sans pitié !

Il est vrai que, pressé par les sollicitations de tout son troupeau, on fit semblant de relâcher un moment Léonard. Ce n'était qu'un piége ; mais ce piége devait tourner à la gloire de Marie et de son serviteur. Comme les bourreaux allaient conduire au supplice deux catholiques, dont tout le crime était de s'être montrés fidèles à leur Dieu et à leur roi, on supplia Brant, le chef de ces cruels séïdes, d'accorder au moins à ces victimes un confesseur. Il y consentit avec un scurire de pitié et un sarcasme amer. Léonard fut donc tiré de son cachot, mais si exténué, si miné déjà par la souffrance, qu'en le voyant dans un si pitoyable état, ses paroissiens fondirent en larmes. Ils le suivirent en sanglotant jusqu'au gibet. Quand il eut accompli son triste ministère, on se préparait à le ramener en prison ; mais les cris de la foule effrayèrent le chef hérétique. Il rendit la liberté au saint Pasteur, à une condition pourtant : c'est que désormais il annoncerait la parole pure et sincère de Dieu. « Je le ferai, fut sa réponse. — Eh bien ! repartit Brant, à après-demain ! » Or, le surlendemain était le jour de la Visitation de Marie.

A l'heure du sermon, l'église regorgeait d'auditeurs. Les Gueux, pressés autour de la chaire, laissaient à peine place aux fidèles accourus, pour entendre une dernière fois la voix de leur pasteur. Léonard s'aperçut bien des intentions hostiles avec lesquelles ses ennemis allaient l'écouter; mais loin de faiblir devant le danger, prenant la fête même de Marie pour texte de son discours, il célébra ses louanges avec une éloquence qui arrêta, sur les lèvres des hérétiques, les blasphèmes qu'ils s'apprêtaient à vomir contre Elle. Sa maternité divine, sa perpétuelle virginité, sa pureté sans tache, toutes ses prérogatives enfin, il les prouva avec une telle netteté, une telle force de raison, qu'il laissa l'erreur confondue; ce qui ne fit que rendre sa perte plus certaine.

Alors, se tournant vers ses ouailles : « Courage, leur dit-il, soyez toujours les enfants fidèles de Marie et de l'Eglise. » — Sa mort était jurée. Cependant il ne tint qu'à lui de l'éviter encore. Sa sœur avait obtenu, à force de larmes et de prières, qu'il pût venir assister leur mère mourante, à quelques lieues de la ville. On ne lui demanda que sa parole qu'il reviendrait; il revint en effet. Mais on lui fit ensuite un crime de son départ, et on en prit prétexte pour le rejeter dans les fers. Nous ne le suivons pas, avec ses compagnons, devant le cruel Lumoy; nous n'assisterons pas à leurs inénarrables tortures. On leur commanda, par dérision, de chanter devant les instruments de leur supplice. Ils entonnèrent les Laudes de la Vierge, et, ce pieux chant terminé, un d'entre eux, d'une voix lente, distincte et solennelle, récita cette belle oraison de l'Eglise : « Prions : Seigneur Dieu, nous vous conjurons de laisser intervenir auprès de votre infinie clémence, maintenant et à l'heure de notre mort, la glorieuse Vierge Marie, votre Mère, dont l'âme trois fois sainte fut percée d'un glaive de douleur, durant votre cruelle passion et votre amère agonie. »

A quoi les martyrs répondirent tous d'une voix : « Ainsi soit-il ! »

Bientôt après, ils prenaient leur essor vers les cieux.

CINQUANTE-DEUXIÈME INVOCATION.

Marie est la Reine des vierges : 1° la première, elle a fait vœu de virginité perpétuelle, 2° elle a surpassé toutes les autres vierges par l'éclat de son innocence; 3° elle nous inspire l'amour de la chasteté et nous aide à la garder intacte. *Exemple :* Une comédienne retirée de l'occasion du péché.

Regina virginum, ora pro nobis. Reine des vierges, priez pour nous.

1. *Reine des vierges, priez pour nous.* Marie mériterait déjà ce titre, parce qu'elle a été *la première qui fit vœu de virginité* et qui conserva la chasteté avec la plus grande fidélité. Comme nous le disent Origène, saint Basile et d'autres Pères de l'Eglise, il se trouvait, depuis les temps les plus reculés, dans le Temple de Jérusalem, des vierges qui, retirées du monde, s'y vouaient aux exercices de la dévotion et à la prière. Mais elles ne se liaient point par le vœu perpétuel de chasteté ; elles retournaient pour la plupart dans le monde et s'y mariaient. Elles n'avaient, du reste, aucune raison pour agir autrement : car l'état virginal n'était guère en honneur chez les Juifs qui considéraient une nombreuse postérité comme une bénédiction spéciale de Dieu et la stérilité comme une honte. Marie fut la première qui, bravant, en quelque sorte, l'opinion de ses compatriotes, se voua à Dieu par le vœu de virginité perpétuelle[1]. Le Saint-

(1) *Excellence de la virginité.* — Le Seigneur Jésus a mis sa plus douce complaisance dans la virginité. Quand il veut se faire homme, il jette les yeux sur une mère-vierge. S'il se choisit un Précurseur, c'est Jean-Baptiste que le désert accueille au sortir du berceau ; s'il faut à sa Mère un Epoux digne d'elle, c'est Joseph, encore lis tout éclatant de blancheur. S'il veut faire à l'un de ses apôtres un don digne de sa tendresse, l'apôtre privilégié, c'est saint Jean, vierge à l'exemple de Celle qu'il lui donne pour mère.

Quanta est virginitatis gratia, quæ meruit a Christo eligi, ut esset corporale Dei templum, in qua corporaliter habitavit plenitudo divinitatis.

Esprit qui habite en elle la pousse avec une douce violence à se donner sans réserve au Seigneur, fermement résolue de rester vierge jusqu'à sa mort. « Marie, dit saint Ildephonse, fut la première parmi les femmes qui se consacra à Dieu par le vœu de virginité perpétuelle. — O Vierge sage et au cœur ardent de dévotion ! s'écrie saint Bernard, qui vous a dit que Dieu prenait plaisir à la virginité ? Où se trouve une loi, une prescription, un texte de l'Ecriture-Sainte, de l'Ancien Testament, qui ordonne, qui conseille ou exhorte de ne pas vivre d'une manière charnelle, tout en vivant dans la chair, et de vivre sur la terre à la manière des anges ? Où avez-vous lu, sur le compte des vierges, qu'elles chanteront un cantique nouveau auquel personne d'autre ne pourra prendre part et qu'elles suivront l'Agneau partout où il va ? Où avez-vous entendu ce qu'écrivit, nombre d'années après, saint Paul, en disant : « Celui qui marie sa vierge fait bien ; mais quiconque ne la donne pas en mariage fait mieux ? » (I. Cor. 7. 38.) D'où aviez-vous connaissance de ces paroles de l'Apôtre des nations : « Pour ce qui regarde les vierges, je n'ai pas reçu de commandement du Seigneur, mais je leur donne un conseil ? » Dans tout cela, continue le grand Docteur, vous n'aviez, ô Marie, ni un commandement, ni un conseil, ni un exemple et, de tant de millions d'âmes qui vivaient simultanément avec vous et de tant d'autres qui vous avaient précédée dans la vie, vous avez été la seule qui ait voué et sacrifié sa virginité au Seigneur. Or, c'est parce que Marie fut la première qui fit ce sacrifice que la liturgie de saint Jacques la nomme la *gloire des vierges,* saint Epiphane la *princesse de la virginité,* saint Isidore le *chef des vierges,* saint Anselme la *mère de la virginité* et l'Eglise catholique tout entière la *Vierge des vierges, la Reine des vierges.*

Il y a une *triple chasteté :* celle des vierges, celle des époux et

Virgo genuit mundi salutem, virgo peperit vitam universorum. (AUGUST. *l. de Offic.*)

Virginitas est soror angelorum, victoria libidinum, regina virtutum, possessio omnium bonorum. (CYPRIAN. *lib. de virg.*)

celle des pénitents. La première est la plus sublime et elle consiste à ne rien penser, ne rien dire, ne rien faire ni permettre volontairement qui soit contraire à la belle vertu. La chasteté virginale, en tant qu'opposée à l'état de mariage, n'est pas un commandement; elle est simplement de conseil. Aussi longtemps que l'homme n'est pas engagé dans le mariage, il doit garder la chasteté et l'innocence qui, une fois perdue, ne revient plus, et dont la perte est irréparable. « Je le dirai hardiment, dit saint Jérôme, Dieu lui-même, qui est tout-puissant, ne peut pas rendre la virginité perdue. Il peut bien pardonner, mais couronner comme vierge une personne déshonorée, il ne le veut pas. » Oh! conservez précieusement ce céleste trésor. — Et ceux d'entre vous qui sont engagés dans le mariage doivent observer la chasteté dans la mesure des devoirs de leur état.[1] Quant à ceux qui ont eu le malheur de

(1) *La Présentation de Marie au Temple et les trois vœux monastiques.* Le sacrifice de Marie, au jour de sa Présentation au Temple, est un parfait modèle du sacrifice que la vierge chrétienne consomme aux pieds du Seigneur, quand elle fait profession des conseils de son Evangile et choisit Jésus-Christ pour époux. — Par le vœu d'une obéissance perpétuelle et irrévocable, la vierge chrétienne immole sa volonté, et son jugement même, sur l'autel du sacrifice. Elle tue, elle égorge, en quelque sorte, sa volonté de chair, pour faire de la volonté et du bon plaisir de son Dieu le principe, la règle immuable, le suprême mobile de la sienne. Elle déclare, au pied des saints autels, que sa vie entière ne sera désormais qu'un acte sans cesse renouvelé de soumission et de dépendance. Obéir et s'humilier : ces deux mots résument à l'avenir son existence.

Elle ne s'arrête pas là. Par le vœu solennel d'une pauvreté évangélique, elle renonce à toute propriété des biens d'ici-bas, et embrassant avec amour les glorieuses livrées du divin roi des pauvres, elle ne veut plus aimer que les biens de la grâce, seuls dignes des célestes convoitises d'une âme qui connaît Jésus-Christ. Enfin, et c'est là le dernier trait de ressemblance du sacrifice de la vierge chrétienne avec l'oblation pure de la sainte Vierge dans le temple du Dieu d'Israël, l'épouse de Jésus Christ, que les suaves parfums de la chasteté évangélique invitent à la perfection, prend l'engagement public et solennel de tenir son corps dans une dépendance si absolue de la grâce qu'elle vivra dans ce tabernacle de chair, comme si son âme était douée du céleste don d'une vie angélique.

perdre l'innocence virginale par suite d'un péché mortel, qu'ils en fassent pénitence et fassent tous leurs efforts pour réparer le mal et ne plus y retomber.

II. *Reine des vierges, priez pour nous.* Marie est la Reine des vierges, parce qu'elle *surpasse de loin toutes les vierges par l'éclat de ses vertus.* Il convient, dit saint Anselme, que la sainte Vierge brille par une pureté si grande, qu'on n'en puisse pas se figurer de plus grande après Dieu. La candeur de son innocence incomparable brillait dans ses regards, et saint Hilaire nous dit, après Origène, que Marie paraissait, déjà de son vivant, la face si brillante qu'on pouvait tout aussi peu la regarder que le soleil, surtout pendant les neuf mois qu'elle portait Jésus sous son cœur, de sorte que saint Joseph lui-même ne pouvait la regarder en face.

Quelque grande que fût la pureté intérieure et l'éclat extérieur qui brillaient en Marie, saint Ambroise et d'autres certifient que sa vue n'inspira jamais la moindre concupiscence dans le cœur d'aucun homme; au contraire, il suffisait de la voir

Ce triple vœu une fois consommé, la vierge chrétienne est morte à sa famille, elle est morte au monde, elle est morte à elle-même. Elle est crucifiée à la croix de Jésus-Christ, selon la pensée évangélique de saint Paul. Elle entre alors, comme Marie, dans le temple où l'éternel amour voulait se donner à elle sans réserve. Elle habite, avec son divin Epoux, au sommet de la montagne sainte et, par là, elle reproduit une image, imparfaite sans doute, du mystère de la Présentation de Marie au Temple de Jérusalem. (L'abbé Combalot.)

Voici une réflexion profondément chrétienne de madame de Lamartine, que nous trouvons dans le *Manuscrit de ma Mère,* ouvrage posthume de M. de Lamartine.

« J'ai assisté aujourd'hui à une prise d'habit de religieuses hospitalières de Mâcon. On leur a fait un discours ; on leur a dit qu'elles embrassaient pour la vie un état de pénitence et de mortification, on leur a mis une couronne d'épines sur la tête. J'ai beaucoup admiré leur dévoûment ; mais j'ai réfléchi que l'état d'une mère de famille, si elle remplit ses devoirs, peut approcher de la perfection de celui-là. On ne pense point assez, quand on se marie, qu'on fait aussi vœu de pauvreté, puisqu'on remet sa fortune entre les mains de son mari. On fait aussi vœu d'obéissance à son mari et

pour éteindre, même dans les cœurs corrompus, le feu de la volupté. Cette allégation de saint Thomas de Villeneuve est constatée par saint Ambroise, qui parle ainsi : « Il y avait une grâce si immense dans la Vierge Marie que non-seulement elle conserva pour elle-même intact le trésor de la virginité, mais qu'elle la communiqua même à d'autres qui l'approchaient. » C'est pour cette raison que les maîtres de la vie spirituelle comparent la Vierge au cèdre du Liban, en lui appliquant ces paroles de l'Ecclésiastique : « Je grandis comme un cèdre sur le mont Liban. » (Eccli. 24. 17.) Le cèdre est le plus haut des arbres ; ainsi Marie la plus élevée en pureté de toutes les vierges des deux Testaments. Le bois de cèdre a aussi la propriété, dit saint Bernard, de chasser les serpents et tous les reptiles malfaisants; ainsi Marie était en état, par la grâce spéciale de sa virginité, d'éloigner toute volupté coupable qui s'insinue dans l'âme, à la manière des serpents. Ailleurs l'Eglise compare Marie à la myrrhe et elle lui met en bouche ces paroles de l'Écriture sainte : « J'exhale une odeur agréable, comme la myrrhe la plus exquise (Eccli. 24. 20.) » De même que la myrrhe est un moyen pour préserver de la corruption, de même aussi Marie, dont l'angélique pureté exhale un arôme céleste, préservait, prémunissait et délivrait de la pourriture, de l'impureté les cœurs de tous ceux qui la regardaient, privilége dont n'a jamais joui qu'elle seule parmi toutes les vierges. Car, si même ces dernières étaient soigneuses à chasser de leur propre cœur tous les désirs immondes, elles n'avaient pas le pouvoir de préserver les autres d'être atteints par la volupté. Nous voyons, en effet, que les saintes vierges Agnès, Agathe, Catherine, Lucie et d'autres ne purent empêcher que leur vue

vœu de chasteté en ce qu'il n'est pas permis de chercher à plaire à aucun autre homme. On se voue aussi à l'exercice de la charité vis à-vis de son mari, de ses enfants et de ses domestiques... Je n'ai donc rien à envier aux Hospitalières... Ces réflexions m'ont fait grand bien à l'âme : j'ai renouvelé mes vœux devant Dieu, et je le prie de me faire la grâce d'y être fidèle. »

ne devînt l'occasion, pour bien des cœurs, de s'embraser du feu impur. Si donc ces âmes chastes, sans le vouloir et sans pouvoir y remédier, purent, par leur amabilité, blesser les cœurs des hommes comme le font les épines, nous pouvons dire de Marie qu'elle fut un *lis entre les épines*[1] qui ne blessa jamais personne, qui ne prêta jamais à aucune âme l'occasion à une mauvaise pensée quelconque, vérifiant ainsi les paroles du Cantique des Cantiques : « Mon amie est parmi les filles comme le lis parmi les épines. » (Cant. 2. 2.)

Ce que l'or est parmi les métaux, la chasteté l'est parmi les vertus. Elle élève l'homme au-dessus des faiblesses de la nature, l'unit à Dieu et le transfigure. Un homme chaste est un ange dans un corps de chair, vivant toujours en la présence de Dieu, sacrifiant son cœur et son corps, holocauste de la charité, dans lequel Dieu trouve ses délices. Un tel homme dépasse même les anges, qui n'ont pas de difficulté à rester purs, puisqu'ils le sont déjà par nature. Ils n'ont pas, comme nous, de tentations à subir : ils ne voient que les objets les plus chastes ; leur imagination n'est pas assaillie par de mauvaises pensées ; en un mot, ils n'ont pas à combattre. Mais si nous, pauvres mortels, nous maintenons intègre la pureté de cœur, c'est par la vertu, la victoire sur les passions, la vigilance et le combat acharné

(1) *Castitas est sicut lilium inter spinas.* — In lilio sunt sex folia nivei coloris et sex grana aurei coloris. Sex folia nivea significant carnis pudicitiam et sex gramina aurea significant mentis munditiam. In lilio sunt sex folia, in quibus figurantur sex ad pudicitiam necessaria. *Primum* folium, est cibi et potus *sobrietas ;* secundum folium, est *habitus asperitas ;* tertium folium est *laboris strenuitas ;* quartum folium est *custodia sensuum ;* quintum folium est *modestia verborum* et maxime immundorum ; sextum folium est *fuga occasionum* et opportunitatum et maxime mulierum. (BONAVENT. *Diæta salutis.* t. 4. c. 4.)

Castitas habet ingens pretium super omnes gemmas, quia dicitur : *Non est digna ponderatio continentis animæ.* Et nota, quod castitas est thesaurus cum valore charitatis ; ideo summe amandus ; est thesaurus in vase fragilissimo et ideo summe conservandus est ; thesaurus cum malignissimo hoste : et ideo summe timendus ; sicut videmus, quod valde est laudabile, castrum debile defendere contra hostem fortissimum. (*Ibidem.*)

contre l'ennemi du salut. Il en résulte que la chasteté dans l'homme a plus de prix que même dans l'ange. De sorte que les saints ne peuvent assez exalter la belle vertu, dont saint Anastase dit qu'elle est la vie des anges, la couronne des saints, l'ornement des bienheureux, une imitation de la vie divine. Aimons donc la pureté et évitons tout ce qui lui est contraire. Elle nous acquerra de vivre tranquilles, de mourir saintement et d'être glorifiés avec les anges et leur Reine.

III. *Reine des vierges, priez pour nous.* Marie se montre encore la Reine des vierges, en *inspirant aux hommes l'amour de la pureté,* les assistant dans leurs combats et tentations et leur obtenant, par ses prières, la grâce de conserver l'innocence jusqu'à la mort. Elle aime et protège spécialement les âmes virginales, elle les couvre de son manteau en les préservant des dangers, et leur obtient la victoire dans les combats pour la vertu.

Au siècle passé, vivait à Dôle un sellier du nom de Cantagrel. Il était veuf et avait deux enfants, un fils et une fille. Il se remaria et, comme la marâtre maltraitait les enfants du premier lit, le père, au désespoir de ne pouvoir alléger leur sort, résolut de les vendre à des jongleurs qui étaient de passage à Dôle. Il ne se doutait nullement des dangers qu'allait courir leur âme. Heureusement ces enfants, et surtout la fille, avaient une grande dévotion envers la sainte Vierge. La petite Marie avait même promis, avant sa première communion, à la sainte Vierge, qu'elle ne se marierait jamais et qu'elle la servirait toute sa vie. Se trouvant chez les comédiens entourée de périls, elle ne cessa d'invoquer sa sainte Patronne qui l'aida à se retirer de cette situation dangereuse. Ayant été à confesse, où son confesseur l'avait exhortée à sortir de cet enfer, elle fut aidée du curé, du commissaire de police et d'un autre bon chrétien pour se soustraire au danger. Il fut convenu qu'à tel jour elle paraîtrait sur les tréteaux et se retirerait après avoir déclamé son rôle; qu'elle trouverait une fenêtre ouverte, où serait préparée une échelle et où l'attendraient des conducteurs de confiance qui la mèneraient en lieu sûr.

La jeune comédienne, ne pouvant attendre que l'heure convenue fût arrivée, se rendit à la fenêtre déjà avant que la pièce ne commençât, mais, malheureusement, il n'y avait là ni échelle ni conducteurs. Poussée par le désir de sortir enfin du péril et craignant que sa délivrance ne devînt impossible, si elle attendait plus longtemps, elle récite un *Ave Maria* et se précipite par la fenêtre, de quatorze pieds de haut, en faisant le signe de la croix. Elle arriva à terre saine et sauve, et s'éloigna portant toujours son costume de théâtre. Elle eut la bonne fortune d'être accueillie dans une famille chrétienne. Mais les comédiens, furieux de n'avoir pu représenter leur pièce, s'étaient mis en route pour faire des recherches. Ils étaient arrivés dans la rue qu'elle habitait; elle entendait déjà et reconnaissait leurs voix et ne cessait de dire : « Sainte Vierge Marie, sauvez-moi! » Au plus fort du danger, prévoyant que les perquisiteurs allaient entrer chez elle, elle se sauve et entre dans la première porte qui se présente, c'était au couvent des Carmélites. Elle y resta, prit le voile, devint une fervente religieuse et ne cessa de bénir sa sainte Libératrice.

Evitons tout ce qui peut nuire en nous à la belle vertu. Rejetons, sans tarder, les tentations, nous rappelant nos fins dernières et invoquant les saints noms de Jésus et de Marie. Evitons toute parole déshonnête ou à double sens et tout commerce avec ceux qui prennent plaisir à tenir des discours impurs. A l'occasion, ne craignez pas d'en témoigner de l'horreur, quand même on se moquerait de vos *scrupules*. Quand vous êtes seuls, rappelez-vous que Dieu vous voit, que votre bon ange est auprès de vous. Veillez et priez. Veillez; car, sans la vigilance, votre cœur ressemblera à une maison dont les portes sont ouvertes aux voleurs; sans la prière, vous êtes un soldat sans armes, qui sera bientôt battu par l'ennemi. Si vous ajoutez à ces préservatifs la réception aussi fréquente que possible des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, je n'en doute pas, vous garderez la pureté et vous participerez un jour aux promesses du Seigneur qui a dit :

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ; car ils verront Dieu. » (Matth. 5. 8.)

Exemples de chasteté chrétienne et héroïque.

Saint Jérôme, parlant de la cruelle persécution de l'empereur Dèce contre les chrétiens, rapporte la victoire qu'un jeune homme remporta sur la tentation la plus violente qui ait peut-être jamais été. Il fut, dit-il, mené, par ordre du juge, dans un jardin délicieux, au milieu des lis et des roses, près d'un ruisseau qui coulait avec un doux murmure et d'arbres agités par un vent agréable. Là, on l'étendit sur un lit de plumes, où on l'attacha avec des liens de soie, et où il fut laissé seul en cet état. Puis on fit venir une courtisane, qui commença à le solliciter au mal avec toute l'impudence et tous les attraits que la passion peut suggérer. Le jeune homme, ne sachant comment résister aux attaques de la volupté, poussé alors par l'esprit de Dieu et par un courage héroïque, se coupa la langue avec les dents, et la cracha au visage de cette infâme créature. Ce fut par ce moyen extraordinaire qu'il surmonta cette furieuse tentation par la grâce de Dieu, qui n'abandonne point ses serviteurs dans le besoin, et qui ne permet pas qu'ils soient tentés au-dessus de leurs forces ; mais qui fait même réussir la tentation à leur avantage, afin qu'ils puissent persévérer dans le bien, comme nous l'enseigne l'Apôtre. (II. Cor. 10.) (SAINT JÉROME ; *vie de saint Paul, ermite.*)

Saint Martinien, ermite en Palestine, au quatrième siècle, après une pénitence de vingt-cinq années dans le désert, se trouva exposé à une occasion très-prochaine de commettre un crime auquel il avait même déjà consenti de volonté et de parole ; mais Dieu lui ayant touché le cœur, il conçut une telle horreur de sa faute, qu'étant descendu dans sa cellule, il y alluma un grand feu, et se mit les pieds dedans. La violence du mal l'obligeant de crier, la femme nommé Zoé, à qui il avait donné l'hospitalité par charité, comme à une étrangère,

mais qui, en effet, était venue à dessein de le solliciter au péché, et qui avait été l'objet de sa tentation; cette femme, dis-je, accourut au bruit, le trouva à terre les pieds à demi-brûlés, et baigné de ses larmes. Ce solitaire lui dit alors : « Hélas! si je ne puis endurer un feu si faible, comment pourrai-je souffrir celui de l'enfer auquel je viens de m'exposer, pour consentir à vos désirs? »

Zoé, effrayée par la rigueur de cette pénitence, et touchée des vifs sentiments de douleur avec lesquels Martinien implorait la miséricorde de Dieu, se convertit elle-même, et passa le reste de ses jours dans le monastère de Sainte-Paule à Bethléem, où elle vécut dans une mortification continuelle, jeûnant tous les jours au pain et à l'eau, et n'ayant pour lit que la terre nue. Martinien, de son côté, s'étant guéri de sa brûlure, qui l'avait retenu sept mois sur le pavé, se retira dans la solitude, où il mena une vie très-austère. Il y passa six années, exposé jour et nuit aux injures de l'air. Sa mémoire est en grande vénération dans l'Eglise grecque, et surtout à Constantinople.

Saint Thomas d'Aquin, qui vivait au treizième siècle et qui avait été élevé dans la piété et dans les lettres, ayant renoncé au monde, eut à soutenir de grandes oppositions du côté de ses parents, et surtout de ses frères. Ils le firent enfermer dans un château et y firent venir une femme de mauvaise vie, pour le corrompre. Le jeune Thomas, qui n'avait jamais souffert de pareils assauts, et qui sentait au-dedans de lui-même un autre ennemi encore plus dangereux, n'avait pour armes que la prière du cœur, qui suffit pour réprimer l'ennemi domestique. Mais comme il se voyait presque poussé à bout par l'insolence de cette femme, il suivit l'inspiration de l'Esprit de Dieu qui l'animait; il prit donc un tison allumé, et poursuivit ainsi cette malheureuse créature qui servait d'instrument au démon pour le tenter; et il ne cessa point de la poursuivre, avec ce tison de feu, jusqu'à ce qu'il l'eût mise en fuite.

Cette victoire, dont il se reconnut entièrement redevable à la bonté de Dieu, lui laissa une confusion secrète de s'être vu

exposé à ces sortes de combats si humiliants pour une âme à qui la pureté inviolable du corps et du cœur était si chère ! Il pria Dieu avec tant d'ardeur, de gémissements et de larmes, de l'en préserver, qu'il en reçut le don de continence ; en sorte que, comme il le témoigna par reconnaissance, sur la fin de ses jours, il ne sentit plus aucun de ces violents aiguillons de la concupiscence, dont il avait été tourmenté.

CINQUANTE-TROISIÈME INVOCATION.

Marie surpasse les saints en grâces et en vertus, en mérites, en gloire et en puissance. *Exemple :* Saint Stanislas Kostka mourant.

Regina Sanctorum omnium, ora pro nobis. Reine de tous les Saints, priez pour nous.

I. *Reine de tous les Saints*[1], *priez pour nous.* Nous donnons ce titre à la Reine du ciel, parce qu'elle surpasse tous les Saints des deux Alliances par sa *plénitude de grâces* et par la *splendeur de ses vertus.* Il est certain que Dieu n'a favorisé de ses dons et

(1) *Un saint*, c'est l'incarnation du sacrifice. C'est un homme qui prend son corps, son âme, son cœur, ses biens pour les jeter, comme des grains d'encens, dans l'encensoir de l'Eglise. Les saints, ce sont des êtres dont le corps habite la terre, mais dont les âmes ont la nostalgie du ciel et de Dieu. A quoi servent les saints ? Voyez l'histoire, vous reconnaîtrez dans la sainteté la triple force de création, de conservation et de résurrection. (Mgr MERMILLOD.)

Les saints sont du monde les civilisateurs, les sanctificateurs et les protecteurs.

Les combats de la hiérarchie sacrée sur la terre ont des *alliés invincibles* dans le ciel. L'Eglise triomphante doit à l'Eglise militante et lui donne, comme à une sœur bien-aimée, la protection des légions glorieuses de ses bienheureux. Leurs noms, solennellement proclamés par le Chef visible de l'Eglise, accroissent les forces en multipliant les prières, les encourage-

de ses grâces aucun saint, à un degré aussi haut que la bienheureuse Vierge. Il convenait, en effet, que Dieu se montrât plus généreux envers la Mère de son Fils qu'envers les autres Saints. Plusieurs théologiens prétendent que Marie a été, dès le premier instant de sa vie, plus remplie de grâce que tous les Saints et tous les anges. Marie, dit saint Grégoire, a reçu, dès le moment de sa Conception, plus de grâces de Dieu que tous les anges, les Saints et les hommes réunis! Mais elle a aussi *employé* ce trésor de grâces avec le zèle le plus grand, et pas un don naturel, pas une grâce n'est demeurée stérile en elle. Son intelligence fut sans cesse occupée à reconnaître Dieu et à le louer, son cœur était embrasé d'amour envers son Créateur. Chaque illumination intérieure, chaque mouvement vers le bien fut employé pour exercer une vertu ou faire une bonne action et croître dans l'amour de Dieu. C'est pourquoi les théologiens enseignent que Marie n'a jamais laissé stérile aucune grâce, de sorte qu'en son âme la grâce sanctifiante augmenta d'une manière prodigieuse.

Par là même que Marie était pleine de grâces, elle est aussi plus élevée dans toutes les vertus que tout autre saint. Elle fut Apôtre pour les Apôtres; comme Reine des martyrs, elle eut plus à souffrir que tous les autres martyrs réunis; elle était à la tête des vierges[1]; elle était le modèle des personnes mariées, elle réunit en elle l'innocence la plus exemplaire à la mortification la plus parfaite; dans son cœur se concentraient les vertus

ments et les secours. Aussi, les Souverains Pontifes, surtout, ce semble, à la veille des grandes tourmentes qui menacent d'affaiblir le vaisseau de l'Eglise, se font ils un devoir, en béatifiant et en canonisant les saints, de présenter aux fidèles, pour les jours mauvais, des consolateurs, des modèles et des appuis nouveaux. (R. P. DE RAVIGNAN.)

(1) Maria est primitiva Virginum, speculum Confessorum, rosa Martyrum, registrum Apostolorum, oraculum Prophetarum, filia Patriarcharum, Regina Angelorum. *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu sola s pergressa es universas.* Si filias istas intelligamus sanctas animas, quid de divitiis omnium harum deficit? Et Maria *supergressa est universas.* (S. BONAVENT *Spec. Virg.*)

les plus héroïques des Saints. C'est pourquoi l'Ecriture-Sainte dit, en parlant d'elle : « La Reine est debout à votre droite en habillements dorés, entourée de variété, » (Psalm. 44. 10.) c'est-à-dire des grâces, des priviléges, des mérites des autres Saints qui se trouvent réunis en elle. Pour représenter les vertus de Marie, l'Ecriture se sert des images les plus suaves. Elle la compare tantôt au cèdre à cause de sa durée, au cyprès à raison de son élévation, au palmier à cause de sa forme gracieuse, à l'olivier à cause de sa fertilité, à la vigne à cause de ses fruits, à la rose à cause de sa beauté, au baume à cause de sa bonne odeur, à l'aurore, à la lune, ainsi que dit le Cantique des Cantiques : « Quelle est celle qui s'élève belle comme l'aurore, exquise comme le soleil? » (Cant. 6. 9.) C'est la Reine de tous les Saints, dans la plénitude des grâces et brillante de l'éclat de toutes les vertus, qui s'élève au-dessus de tous les amis de Dieu.

Tous nous devons devenir des Saints : c'est pourquoi Dieu nous a appelés à la vie. Pour y parvenir, Dieu nous vient en aide par sa grâce. La sainteté ne consiste pas à faire de grandes choses, des miracles, à répandre notre sang dans le martyre, à nous retirer dans le désert : une seule chose est nécessaire, c'est d'avoir un cœur pur : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; car ils verront Dieu. » (Matth. 5. 8.) Réprimez donc les mauvaises inclinations : l'ambition, la vanité, l'avarice, la volupté, l'envie et la colère; n'entretenez ni haine, ni inimitié. Arrachez de votre cœur toute cette ivraie qui étoufferait l'amour de Dieu et vous priverait de la pureté d'intention et de vos mérites pour l'éternité. N'oubliez pas que toute la sainteté que Dieu demande de vous consiste dans la pureté du cœur qui vous fait fuir le mal et pratiquer le bien avec l'intention de plaire à Dieu. Demandez-la tous les jours à Dieu, cette pureté de cœur, demandez-la par l'intermédiaire de Marie.[1]

(1) L'Epoux sacré, qui est Dieu même, dit de son Epouse : *Elle m'a ravi mon cœur dans un cheveu de son col.* Il n'y a rien de si petit, ni de si vil

II. *Reine de tous les Saints, priez pour nous.* La Reine des Saints surpasse dans le ciel, *en gloire,* tous les élus. Elle est admirée dans l'assemblée des Saints. C'est une vérité de notre foi que *la gloire des élus dans le ciel est en proportion avec leurs vertus et leurs mérites sur la terre;* car « quiconque sème peu ne moissonnera que peu et qui sème abondamment moissonnera aussi en abondance. » (II. Cor. 6. 9.) Or, comme la bienheureuse Vierge surpasse de beaucoup tous les Saints en mérites, il s'ensuit que sa gloire rayonne aussi d'une splendeur plus vive et qu'elle triomphe en Reine parmi eux. Tel est le sentiment de saint Bonaventure, de tous les Pères de l'Eglise et des maîtres de la vie intérieure. Saint Basile affirme que « la gloire de la Mère de Dieu surpasse la splendeur des autres Saints bien plus que l'éclat du soleil celle des autres astres. » Et saint Pierre Damien ajoute : « De même aussi que la lumière des étoiles et de la lune disparaît quand le soleil se lève, de même Marie éclipse la splendeur des Saints et des Anges dans le ciel, à tel point qu'elle apparaît à peine. » Saint Bernardin de Sienne et saint Bernard sont d'accord à dire que les bienheureux, dans le ciel, n'ont qu'une part restreinte à la gloire divine; mais que Marie en est remplie autant qu'il est possible à une créature d'en contenir. Le B. Albert-le-Grand reconnaît, à son tour, qu'il est impossible de se figurer une union plus intime entre Dieu et l'homme créé que celle qui existe entre Dieu et Marie qui, par conséquent, contemple

qu'un cheveu; cependant Dieu en est ravi. Ce cheveu marque les plus petites et viles actions qui, étant faites pour Dieu, lui plaisent aussi bien que les grandes.

Peu importe au vrai chrétien la gloriole... Il a voulu servir les hommes en glorifiant Dieu; il sait que ce qu'il a fait ne comptera pour la vie future qu'à titre de bonne action et, quant au mérite de la façon, il n'en est pas plus fier que tout autre artisan de tout autre ouvrage. Que lui importe qu'on lise sur sa tombe : *Il a fait des livres ou il a fait des souliers?...* Bossuet, Fénelon, Racine eussent de bon cœur échangé tous leurs ouvrages pour le mérite, la gloire et la récompense de saint Crépin. Ils auraient eu raison : la vraie grandeur est celle que Dieu couronne. (LOUIS VEUILLOT.)

Dieu de beaucoup plus près et d'une manière bien plus parfaite que tous les autres Esprits bienheureux. Oui, saint Bernardin va même jusqu'à prétendre que de même que les planètes reçoivent leur lumière du soleil, ainsi tous les Saints du ciel reçoivent de Marie une splendeur plus glorieuse, une plus grande béatitude ; de sorte, dit saint Pierre Damien, qu'au ciel il n'y a point de bonheur plus grand, après la vue de Dieu, que celle de cette Reine glorieuse.[1]

Si donc nous considérons la gloire dont jouit Marie, nous avons toutes les raisons pour lui déférer le beau titre de Reine de tous les Saints.

Considérons souvent l'immensité de la gloire des élus. Le bonheur est introuvable sur la terre qui est une vallée de larmes; il n'est que là où « Dieu lui-même sèchera les larmes de nos yeux, où ne seront ni la mort ni la tristesse, ni les plaintes ni les souffrances » (Apoc. 21. 4.) et où nous pourrons nous reposer de nos labeurs. Rassemblez en une immense allégresse tous les plaisirs qu'ont éprouvés les enfants des hommes

(1) MARIA CORONA SANCTORUM OMNIUM.

Benedixerunt eam omnes, una voce dicentes : Tu gloria Jerusalem, etc. (Jud 15. 10.)

Deus, Angelus et homo Mariam benedixerunt. Deus utique benedixit Mariam; Pater benedixit eam. Spiritus sanctus benedixit eam; omnes *tres personæ* benedixerunt eam. *Angelus* etiam benedixit Mariam. Prima hierarchia benedixit eam, secunda benedixit eam, tertia benedixit eam ; omnes Angeli benedixerunt eam. *Homo* quoque benedixit Mariam, Conjugati.. Viduæ... Virgines... ; omnes benedixerunt eam, dicentes : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (S. BONAV *Spec. Virg.*)

Sicut oculi ancillæ in manibus Dominæ suæ. (Ps. 122, 2.) Ancilla Dominæ Mariæ est quælibet anima fidelis, etiam Ecclesia universalis. Oculi hujus ancillæ in manibus Dominæ suæ semper debent esse ; qui oculi Ecclesiæ, oculi omnium nostrum ad manus Mariæ semper debent aspicere, ut per manus ejus aliquid boni accipiamus et per manus ejus, quidquid boni agimus, Domino offeramus. Per manus enim hujus Dominæ habemus, quidquid boni possidemus; per manus quoque hujus Dominæ offerre Deo debemus quidquid boni egerimus. (S. BONAV. *Spec. Virg.*)

depuis le commencement du monde; tout cela concentré n'est qu'une goutte, en comparaison de l'océan de l'éternelle béatitude qu'aucun œil n'a vu, qu'aucune oreille n'a entendu et qui n'a pénétré dans aucun cœur et que Dieu prépare à ceux qu'il aime. Allons, tâchons de gagner le ciel, dont la seule pensée peut nous dégoûter de la terre. Ne craignons point les sacrifices : le ciel les vaut tous et, dans tous les cas, ne laissons pas passer un jour sans avoir fait quelque chose pour l'obtenir.

III. *Reine de tous les Saints, priez pour nous.* Marie possède au ciel, après Dieu, la plus haute puissance : c'est aussi pourquoi nous l'invoquons sous le titre de Reine de tous les Saints; car, s'il est vrai que les Saints règnent au ciel avec Jésus-Christ (Apoc. 20. 3.), à bien plus forte raison devons-nous le croire de la part de Celle qui ne fut pas seulement la servante du Christ, mais aussi sa Mère. « L'autorité des mères sur leurs fils, dit saint Alphonse, est si grande que, quand même ces derniers sont des souverains ayant un pouvoir absolu sur leurs sujets, les mères ne peuvent cependant devenir les véritables sujets de leurs fils. » Si donc Marie ne peut plus commander à son divin Fils dans le ciel, comme elle le fit autrefois sur la terre, elle est cependant encore sa Mère et elle en obtient tout ce qu'elle demande. C'est ce qui fait dire à saint Pierre Damien : « A vous, ô Vierge, tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre; rien ne vous est impossible. Et comment pourrait-il résister à votre puissance Celui qui a pris chair en vous? Vous vous avancez vers l'autel d'or de la réconciliation, non-seulement comme suppliante, mais commandant en maîtresse. » Cette force merveilleuse, la sainte Vierge l'emploie en faveur des fidèles, surtout de ceux qui lui sont dévoués et qui la reconnaissent comme leur Souveraine et leur Mère. Aussi est-elle, à leur égard, la plus aimante des mères et la plus généreuse des bienfaitrices. — Saint Stanislas Kostka nous servira d'exemple. Ce saint jeune homme, qui s'était entièrement voué au service de Marie, entendit un jour (c'était le 1er août) prêcher saint Pierre Canisius; le prédicateur recommandait aux novices

de la Compagnie de Jésus de vivre chaque jour comme si c'était le dernier de leur vie. Stanislas dit, plus tard, à quelques-uns de ses confrères, que ce sermon avait été pour lui la voix de Dieu et qu'il mourrait dans le courant du mois. Lorsque le saint jeune homme vit, quatre jours après, le P. Emmanuel, et qu'il s'entretint avec lui, en se rendant à Sainte-Marie-Majeure, de la prochaine fête de l'Assomption, il dit entre autres : « Je pense, mon Père, que, ce jour-là, on doit trouver un ciel nouveau dans le ciel et qu'on y contemple, dans toute sa gloire, la Mère divine, couronnée comme Reine du ciel, élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, la plus rapprochée de Dieu. Oh ! j'espère bien pouvoir assister, cette fois, à cette grande solennité céleste. »

Il est d'usage, dans la Compagnie de Jésus, de tirer au sort le patron du mois pour chaque membre, et il se fit que Stanislas obtint pour le sien, saint Laurent, martyr. On raconte qu'il avait écrit une lettre à la sainte Vierge, dans laquelle il la priait de lui obtenir de mourir le jour de cette grande fête. Le jour de saint Laurent, il s'approcha de la sainte Table et supplia son saint patron de vouloir remettre sa lettre à la Mère de Dieu et lui accorder son intervention, afin d'obtenir la grâce qu'il lui demandait. Et voilà que déjà le même jour, il fut saisi d'une fièvre qui parut d'abord sans importance. Le saint, de son côté, était convaincu qu'il serait exaucé et que sa fin était proche. Lorsqu'il se mit au lit, il s'écria plein d'allégresse : « Je ne m'en relèverai pas ! » S'adressant au P. Aquaviva, il dit : « Je crois, mon Père, que saint Laurent m'a obtenu de la Mère de Dieu d'être auprès d'elle le jour de sa glorieuse Assomption. » En attendant, personne ne faisait grande attention à ce qu'il disait. Même encore la veille de l'Assomption, le mal ne paraissait pas offrir de danger. Le saint ayant dit à un frère coadjuteur qu'il mourrait le lendemain, celui-ci lui répondit : « Mon cher frère, ce serait un miracle plus grand de mourir du mal que vous avez que d'en guérir ! » Mais à peine midi fut-il passé, il tomba en défaillance, une sueur froide et l'extinc-

tion de toutes ses forces en fut la suite. Son supérieur étant venu le voir, Stanislas lui demanda la permission de se coucher sur le plancher, afin de mourir en pénitent. Cette demande lui fut accordée en partie : on lui permit de se coucher sur le plancher avec un coussin sous sa tête. Ensuite il se confessa et reçut le viatique. Tous ceux qui étaient présents sanglotaient; car lorsque le Saint-Sacrement fut apporté dans la chambre, on vit ses regards s'illuminer d'une joie céleste, sa face ressemblait à celle d'un séraphin. Il reçut encore l'Extrême-Onction, puis il regarda le ciel et ensuite une image de l'Immaculée-Conception qu'il baisa et pressa amoureusement sur son cœur. Un de ses confrères demanda à quoi lui servait le chapelet qu'il portait à son cou, attendu qu'il ne pouvait pas le réciter. « Il me console, dit-il, et il me rappelle ma Mère (la sainte Vierge). — Mais, mon frère, répliqua le Père, combien plus grande sera votre consolation, quand vous la verrez sous peu dans le ciel et que vous pourrez lui baiser les mains ! » Dans un transport d'amour, il souleva ses mains en signe de joie. Puis la sainte Vierge lui apparut, comme il l'a lui-même révélé à ceux qui étaient présents, et, quelques instants après, semblable à un transfiguré, il rendait à Dieu sa belle âme, le 15 du mois d'août, 1568, dans la dix-huitième année de son âge.

Si nous voulons mourir comme les saints, imitons les exemples de Marie et ceux des saints, en évitant le péché et en faisant le bien; car la mort est l'écho de la vie. Faisons, du moins pour les biens éternels, ce que fait le monde en vue d'un gain périssable. Les mondains sont infatigables quand il s'agit d'affaires lucratives. Pour un peu d'or, ils ne craignent de sacrifier ni leurs jours, ni leurs nuits, ni leur sommeil, ni leurs aises, ni leur corps, ni même leur âme, leur conscience, leur éternité. Et nous, que faisons-nous pour Dieu et en vue du ciel?

Sainteté de Marie.

L'Eglise a toujours chéri, dans le fond de son cœur, et ses enfants ont toujours proclamé cette vérité : qu'on ne peut assigner d'autres limites que celles de la nature créée à la sainteté de Marie. Abraham crut qu'un fils naîtrait de sa femme âgée, mais Marie eut plus de foi qu'Abraham, lorsque Gabriel vint lui annoncer la volonté de Dieu. Judith consacra son veuvage à Dieu, au grand étonnement du peuple; mais Marie offrit, dès sa plus tendre enfance, sa virginité au Seigneur. Samuel passa ses premières années dans le temple, se tenant éloigné du monde; mais Marie fut logée par ses parents dans le sanctuaire, à un âge où les enfants savent à peine distinguer le bien du mal. Salomon, à sa naissance, fut appelé « cher au Seigneur; » or, comment celle qui devait être la Mère de Dieu n'aurait-elle pas été chère au Seigneur dès le jour de sa naissance? Mais il y a plus : saint Jean-Baptiste fut sanctifié par l'Esprit-Saint avant sa naissance; or la conception de Marie fut immaculée, afin qu'elle pût surpasser tous les saints par la date aussi bien que par la perfection de sa sainteté.... — Mais n'allez pas croire que cette grâce dispensait la Vierge de tout effort personnel. Elle était, comme nous, soumise à une épreuve... elle finit, mais elle ne commença pas par être parfaite. Elle obtint une première grâce, puis une autre, et elle mérita celle-ci par le bon usage qu'elle fit de la première. Elle marcha, comme les saints, de force en force, d'élévation en élévation, de sorte qu'à l'âge de cinq ans elle méritait ce qu'elle ne méritait pas encore à sa naissance et à l'âge de treize ans ce qu'elle ne méritait pas encore à l'âge de cinq ans. Or, de quoi fut-elle jugée digne à l'âge de treize ans?... D'être la Mère de Dieu !... Considérez combien dut être souveraine et transcendante une sainteté que Dieu daigna récompenser par une pareille prérogative. Enoch fut retiré d'entre

les méchants, parce qu'il était trop bon pour le monde; Noé fut sauvé du déluge et en sauva d'autres et c'est sa justice qui lui mérita cette faveur. Combien était forte la foi d'Abraham, puisqu'elle lui valut le titre d'ami de Dieu! Combien était grand le zèle des lévites, puisqu'il leur mérita d'être appelés la tribu sacerdotale! Combien était ardent l'amour de David, puisque, par égard pour lui, son fils ne fut pas détrôné après sa chute dans l'idolâtrie! Combien était grande l'innocence de Daniel, puisqu'il lui fut révélé dans cette vie qu'il persévérerait jusqu'à la fin! Quelle était donc la foi, quel était le zèle, l'amour, quelle était l'innocence de Marie, puisque ces vertus la préparèrent, après un si court intervalle, à être la Mère de Dieu? (*Newman.*)

Les petites vertus des saints

Saint François de Sales disait que « la discipline de la pénitence est le gardien de la chasteté. Il faut mourir, disait-il, afin que Dieu vive en nous; il n'y a de sainteté qu'à ce prix.... — Mourir à soi-même, c'est vivre uniquement pour Dieu et refuser à la nature les moindres satisfactions.... — Pour se vaincre et se posséder de la sorte, il a fallu *tenir son cœur à deux mains* et le vider de toute affection terrestre. »

Ce grand saint ne se contentait pas d'une vie étroite, de vêtements humbles, d'une table frugale; il voulait une vie dure et pénitente, *ne se trouvant jamais mieux que quand il n'était pas bien.* Il bravait la pluie, le vent, le chaud, le froid, sans jamais se plaindre ni s'arrêter dans ses entreprises de charité. Jamais, étant seul, il ne prenait ses aises plus que quand il était en compagnie; partout il gardait la même égalité de maintien. Il ne se permettait pas de croiser ses jambes, de mettre les genoux l'un sur l'autre ou même d'appuyer sa tête sur sa main; rien ne pouvait l'altérer. On a remarqué qu'il se laissait piquer jusqu'au sang par les mouches et les taons, sans faire un mouvement pour se débarrasser.

C'était une de ses règles de ne rien demander, rien refuser. Il l'appliquait à tout, aux devoirs de la charité, aux occupations du zèle, aux douceurs ou aux peines spirituelles, comme aussi aux accidents de la vie matérielle.

Saiut Bernard avait tellement dompté les appétits de la nature qu'il mangeait indifféremment ce qu'on lui présentait et sans faire de discernement. Il but un jour de l'huile pour de l'eau. Saint François n'était peut-être pas venu à cet oubli de son corps; mais il le traitait absolument comme s'il l'eût oublié, ne se permettant jamais de choix que pour les viandes grossières. Il mangea un jour un œuf pourri qu'on lui avait servi par mégarde et répondit en souriant à ceux qui s'excusaient de la méprise : « Nous en avons si souvent mangé de bons, pourquoi n'en mangerions-nous pas de mauvais, si Dieu permet qu'ils nous soient présentés? »

Il faut insister sur ces détails; le monde, aujourd'hui, les dédaigne. Ce sont là de *petites vertus;* elles paraissent au moins inutiles, sinon ridicules, à la sagesse du dix-neuvième siècle. On les méprise quand on les rencontre chez quelque mendiant, comme Benoît Labre; mais quelle folie de les trouver chez un des plus beaux génies de la littérature! (*Léon Aubineau.*)

CINQUANTE-QUATRIÈME INVOCATION.

L'Immaculée-Conception, article de foi se fondant sur l'Ecriture-Sainte, la tradition, la raison; grand nombre de miracles. *Exemples :* Helsin, Alexandre de Halès, etc.

Regina sine labe originali concepta, ora pro nobis. Reine conçue sans la tache originelle, priez pour nous.

I. *Reine conçue sans péché, priez pour nous.* A cause du péché de nos premiers parents, tous les hommes sont conçus et

naissent souillés par le péché originel. La foi nous enseigne qu'une seule a été préservée de ce péché et conçue sans tache : c'est la bienheureuse Vierge Marie. Elle n'a donc jamais, pas même pour un instant, été l'objet de la colère de Dieu, mais elle a conservé cette justice et cette sainteté originelles qu'Adam et Ève avaient perdues dans le Paradis terrestre. C'est ce dogme que notre Saint-Père le Pape Pie IX a défini et proclamé, le 8 décembre 1854, par les paroles solennelles : « Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des saints apôtres Pierre et Paul et la nôtre propre, nous déclarons, proclamons et définissons que la doctrine qui tient pour vrai que la bienheureuse Vierge Marie a été, par une grâce spéciale et un privilége de la part du Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, préservée de toute tache de la faute originelle, est révélée de Dieu et pour cela doit être crue fermement et persévéramment par tous les fidèles[1]. » Si donc quelqu'un refusait sa croyance au dogme de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, il ne pourrait pas même faire son salut. Cet article de foi est fondé, du reste, sur l'*Ecriture-Sainte* et les monuments de la *tradition* toujours vivante dans l'Eglise. Il a été prédit de Marie *qu'elle écrasera la tête du serpent.* (Gen. 3. 15.) Or, comme tout homme qui est chargé d'un péché est sous la servitude de Satan, la conséquence en est que

(1) Voyez Proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception à Rome, page 63.

Le diocèse de C*** célébrait solennellement, le 2 mai 1855, la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception. Dans une ville importante dont nous voulons taire le nom, cette solennité fut grandiose par l'unanimité et l'enthousiasme de ses habitants catholiques. L'illumination du soir fut générale. Deux maisons seulement faisaient exception : celle d'un haut fonctionnaire de la localité et celle de l'entrepreneur du gaz... La même année, ce dernier périt dans l'incendie de son propre établissement : ses restes furent retrouvés dans la chaudière horriblement meurtris par suite des efforts qu'il avait faits pour se sauver ; l'épouse du fonctionnaire perdit la vue. — Il y avait donc eu d'un côté illumination, de l'autre désillumination forcées.

Marie doit avoir été préservée de tout péché, tant des péchés personnels que du péché originel, sans quoi elle aurait été effectivement vaincue par Satan et l'on ne pourrait dire qu'elle lui a écrasé la tête ; c'est-à-dire remporté une victoire complète sur l'enfer. L'Evangile (Luc. I. 28.) nous rapporte la salutation de l'ange Gabriel : *Je vous salue, pleine de grâces.* Pourquoi la nomme-t-il pleine de grâces? Non pas parce que la plénitude de la grâce sanctifiante était déjà en elle ; comme créature, elle pouvait toujours croître en grâce et elle l'augmenta effectivement, comme tous les justes. L'ange du Seigneur n'a pu, par conséquent, la saluer de la sorte que parce qu'elle ne fut jamais privée de la grâce sanctifiante et qu'elle possédait ainsi cette grâce dès le premier moment de sa conception.[1]

Les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise ne sont pas moins unanimes pour affirmer l'intégrité originelle de la sainte Vierge ; car ils la comparent tantôt à l'*arche de Noé* qui fut sauvée du déluge universel, au *Buisson ardent* que Moïse vit brûler sans se consumer, mais verdissant et fleurissant tout autour ; à un *jardin fermé,* dans lequel l'ennemi ne peut entrer ; ils la disent cette *Reine* sortie de la bouche de Dieu belle et parfaite *sans la moindre tache du péché ;* le *Paradis d'innocence,* planté par Dieu lui-même et protégé par lui contre les embûches des serpents vénimeux. Toutes ces comparaisons dont les saints Pères font usage nous font reconnaître qu'ils croyaient à l'intégrité de sa Conception.

Une autre preuve que l'Immaculée-Conception de Marie a été crue dès les premiers siècles est l'*existence de la fête de la Conception,* qui a été introduite en Occident dès le VIIe siècle,

(1) Je lis, dans le Symbole des Apôtres, ces deux articles : Que *Dieu le Pere est tout-puissant* et que *Jésus-Christ,* son Fils et son égal, *est né de la Vierge Marie ;* cela me suffit pour y voir qu'il a préservé cette Vierge sainte du péché originel. En élevant Marie à la dignité de Mère de Dieu, Dieu a voulu, évidemment, dépenser toute sa puissance à faire la grandeur de Marie : *Fecit potentiam in brachio suo ; fecit mihi magna qui potens est.* Le bon sens dit, en effet, avec saint Thomas, que, pour pouvoir

mais qui était déjà célébrée, plusieurs siècles auparavant, en Orient.[1] Il n'y a pas de saint dont l'Eglise célèbre le jour de la Conception, pour la raison bien simple que les saints n'étaient pas saints au moment de leur conception. Elle ne célèbre la naissance que de saint Jean-Baptiste, parce qu'il a été purifié de la tache originelle et sanctifié dans le sein de sa mère. Or, comme l'Eglise solennise, dès la plus haute antiquité, la Conception de Marie, il est évident qu'elle l'a tenue toujours pour pure, immaculée. Pie IX n'a donc pas ordonné une croyance nouvelle, mais il a scellé, en quelque sorte, du cachet de l'infaillibilité, ce que les fidèles avaient toujours cru jusque-là. Aussi tous les évêques du monde chrétien ont-ils acquiescé à cette définition qui a été accueillie par le *Credo* et l'allégresse universelle de tous les catholiques.[2]

Ici, rappelons-nous notre Baptême, nous qui n'avons été sanctifiés qu'après notre naissance et remercions Dieu de cette grâce des grâces. Que de milliers d'enfants meurent sans l'avoir obtenue, que de millions d'infidèles n'ont pas eu et n'ont pas encore ce bonheur! Et Dieu nous a préférés et privilégiés en nous ouvrant le ciel. Faisons donc en sorte de ne pas nous le refermer par notre faute, en commettant le péché, ni de perdre

faire une mère plus grande, il aurait fallu un fils plus grand et qu'ainsi Dieu lui-même est, en quelque sorte, la mesure de la grandeur de sa Mère. Mais si Dieu a ramassé toute sa puissance dans la création de ce merveilleux chef-d'œuvre de sa grâce, il l'a préservé du péché originel, puisque cette préservation était en sa puissance. *Potuit, debuit, fecit.*

(1) Au cinquième siècle, on célébrait déjà la fête de la Conception, en Nicomédie; au septième, dans toute l'Eglise grecque. Sur un ancien marbre à Naples, provenant du neuvième siècle, sur lequel est gravé un calendrier, figure la fête de la Conception inscrite au 9 décembre. Elle ne fut introduite en Occident, en premier lieu en Angleterre et en Normandie, qu'à la fin du onzième siècle.

(2) *Ainsi s'est préparée la définition par laquelle le Vicaire de Jésus-Christ vient de réjouir et le ciel et la terre.* Des éloges prophétiques et des gloires historiques attribuées à Marie, et qui supposent l'Immaculée-Conception comme conséquence nécessaire, ou comme préliminaire indispensable. Voilà le premier pas. Des formules générales, des louanges

l'innocence baptismale. Hélas ! si jamais vous l'aviez perdue, gémissez et purifiez-vous par la Pénitence.

II. *Reine conçue sans péché, priez pour nous.* La *raison* elle-même constate l'intégrité de la Conception de la sainte Vierge, car elle trouve qu'il convenait que le sein de Marie, lequel devait devenir le trône du Fils de Dieu, son palais, l'ouvroir mystérieux du Saint-Esprit, fût et demeurât pur et sans tache. On ne peut pas admettre le contraire sans obscurcir l'éclat de la divinité elle-même. « Si la sainte Vierge avait été conçue entachée du péché, dit saint Alphonse, ç'aurait été une honte pour un fils qui, tout en étant lui-même inaccessible au péché, se serait cependant lié si intimement avec un corps chargé du péché, qui aurait été un vase impur sujet au démon. »

D'un autre côté, si un fils pouvait à volonté se choisir une mère, choisirait-il pour cela une esclave? Evidemment non. « Si donc, dit saint Bernard, le Fils unique de Dieu pouvait faire choix, parmi les filles des hommes, de celle qui lui plaisait davantage pour en faire sa mère, on peut être convaincu *qu'il l'a choisie telle qu'elle convenait pour un Dieu.* Or, comme il convenait au Dieu de sainteté d'avoir une mère qui fût libre de tout péché, il en a aussi choisi une telle. » Nous devons donc en tirer la conséquence que la bienheureuse Vierge n'a pas été

indéfinies sur la pureté, l'intégrité, la blancheur, l'éclat intérieur de cette auguste Vierge, formules et louanges qui, dans leur latitude sans bornes, enveloppent évidemment, quoiqu'elles ne le disent pas en termes exprès, le premier moment de son existence aussi bien que ceux qui l'ont suivi, tel est le second pas. Des propositions négatives, et, pour ainsi dire, éliminatrices, qui mettent Marie en dehors de la masse de réprobation, sans affirmer encore catégoriquement le privilége miraculeux d'une conception sans souillure, tel est le troisième pas. Enfin, des enseignements implicites, se donnant comme l'efflorescence naturelle, comme l'épanouissement régulier et suprême des semences traditionnelles, tel est le dernier pas. C'est là le point où le Souverain Pontife, aujourd'hui régnant, a trouvé la question. L'heure de la maturité n'était plus à venir pour lui, elle etait arrivée. Cette fleur divine, pleinement éclose au souffle de la grâce et des siècles, s'offrait d'elle-même à son auguste main, pour qu'il la cueillît et l'attachât solennellement au diadème de Marie. (Mgr PLANTIER.)

seulement préservée des péchés personnels, mais aussi de la faute originelle ; sans quoi elle n'aurait pas été une mère telle qu'elle pût convenir pour Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Nos premiers parents, selon la chair, furent Adam et Ève ; selon la grâce, Jésus est notre Père et Marie notre Mère. Ici Marie remplace Ève, en ce sens que, comme Ève fut tirée du côté d'Adam, Marie a reçu du Christ la vie de la grâce. Or, si le second Adam surpasse à l'infini le premier, n'y aura-t-il pas des rapports identiques entre Marie et Ève ? Ève sortit pourtant pure et sans tache des mains de Dieu ; l'origine de la seconde Eve sera-t-elle moins pure, moins immaculée ?[1] Non, celle qui, au lieu du fruit de la mort, donne aux hommes le fruit de la vie, celle qui a apporté la bénédiction en dissipant la malédiction introduite par la première Ève, la Mère de Dieu a été immaculée dès l'instant de sa Conception. La Vierge des vierges, la Reine des anges a été préservée du péché d'origine par les

(1) Admettre le péché originel dans Marie, ce serait la postposer à saint Jean-Baptiste et à Jerémie, sanctifiés dès le sein de leur mère, à Adam et Ève créés sans tache, aux anges sortis purs des mains de Dieu, même aux démons...

Nous voyons que Marie est en tout semblable à son Fils. Elle le nourrit de son sang, de son lait, de son intelligence, de son sourire et de ses larmes ; — elle participe à son premier miracle, aux douleurs de sa passion. Elle meurt comme son Fils ; elle est reçue corps et âme au ciel, comme son Fils ; mille particularités sur sa mort, sa sépulture, l'arrivée de saint Thomas prouvent la foi de l'Eglise à cette ressemblance pleine et entière de Jésus avec Marie. Et elle aurait eu cette énorme disparité dans l'origine de la vie : Celle qui, à peine née, est entrée au temple, dont la pureté fut confiée à la garde d'un juste appelé par l'Esprit-Saint, celle enfin qu'un ange salue pleine de grâces ?

L'étable, les animaux, le baptême parmi les pécheurs et les publicains, la mort de la croix : tout cela est concevable et compatible avec l'humiliation que le Sauveur voulait assumer pour nous sauver et nous enseigner l'humilité ; mais comment se familiariser avec la pensée que le saint des saints aurait contracté une union si intime que celle de la Conception dans le sein d'une pécheresse ? Le moyen d'unir ces deux termes : Le Christ et le péché ?...

Bossuet ne trouve pas ce moyen et il ajoute : « Pour moi, quand je con-

mérites de la Rédemption. Le Sauveur est innocent par nature, Marie l'est par grâce ; il l'est comme Rédempteur et la sainte Vierge l'est comme la première de ceux que son sang ait purifiés ou plutôt privilégiés.

Ainsi que l'atteste la croyance antique et générale, Marie, après sa mort, a été reçue au ciel en corps et en âme. Or, la raison de l'entrée de son corps au ciel se trouve précisément dans sa Conception immaculée. En effet, son chaste corps a été préservé de la corruption qui est une des suites du péché d'Adam, parce qu'elle n'y avait participé en aucune manière.

L'Immaculée-Conception nous fait connaître quel bien inappréciable est la grâce sanctifiante. Dieu aurait pu donner à Marie tous les biens matériels et la combler de tous les plaisirs ; mais il n'en a rien fait. Il ne lui a donné ni palais, ni une vie sans soucis, mais il lui a fait présent du glaive qui transperça

sidère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal ou se reposant doucement sur son sein; quand je regarde l'incompréhensible ainsi petit enfant et cette immensité comme raccourcie, quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pourrait-il faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un instant, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint Tabernacle, où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébra les noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je parle à moi-même ; puis, me retournant vers le Sauveur : Béni enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que votre Mère soit souillée Ah ! que si Satan osait l'aborder pendant que, demeurant en elle, vous y faites votre paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête ! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère ! Mais, ô béni enfant, par qui les siècles ont été faits, vous êtes avant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux, vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté. Commencez à honorer votre Mère, faites qu il lui profite d'avoir un Fils qui est avant elle, car, à bien prendre les choses, elle est déjà votre Mère et vous êtes déjà son Fils. »

son âme. Il ne l'a ornée que de la grâce sanctifiante, pour nous enseigner par là que ce bien immense surpasse tous les trésors de la terre. Tous les biens de ce monde et tous les plaisirs terrestres sont vains : ils ne peuvent procurer le bonheur. Mais, si vous possédez la grâce sanctifiante, vous possédez la paix intérieure, et la mort elle-même devient douce avec elle.

Reconnaissez combien ce joyau est précieux et dites à Dieu, tous les jours : « Seigneur, je préfère perdre toutes choses plutôt que de perdre la grâce sanctifiante en vous offensant. »

III. *Reine conçue sans péché, priez pour nous.* La vérité de la Conception sans tache de la sainte Vierge a été aussi constatée par *des miracles*. C'est bien là un des arguments les plus convainquants ; car lorsque Dieu lui-même atteste la vérité d'une doctrine, il n'y a plus moyen d'en douter ; sans quoi ce serait lui qui induirait les hommes en erreur, ce qu'on ne peut soutenir sans blasphémer. Or, c'est un fait incontestable que Dieu a opéré un grand nombre de miracles en faveur de cette doctrine. Qui pourrait compter tous les faits miraculeux obtenus par l'usage de la médaille miraculeuse ? Que d'incrédules et de pécheurs convertis, que de malades guéris, que de personnes en danger sauvées, que de malheureux de tous les genres assistés ! En vérité, il faudrait un volume énorme pour les renfermer tous. Pour nous, nous nous contenterons d'en mentionner quelques-uns qui, provenant du temps où l'Immaculée-Conception n'était pas encore élevée au rang des articles de foi, ont servi à en perpétuer la tradition.

En 1070, Helsin, abbé de Ramsay en Angleterre, fut envoyé en Danemark avec une mission spéciale de son roi. L'ayant fidèlement acquittée, il se rembarqua pour retourner en Angleterre. Déjà son navire avait franchi la plus grande partie du trajet, lorsque s'éleva tout à coup une furieuse tempête qui bouleversa le ciel et la mer. Les matelots, lassés de lutter contre les vagues, perdent courage ; leurs rames se brisent, les cordages se rompent, les voiles se déchirent ; toute espérance de salut est évanouie. Tous ceux qui sont sur le vaisseau recom-

mandent leur âme à Dieu, en poussant de grands cris. Ils invoquent la Mère de Dieu, refuge des malheureux et espérance des désespérés. Soudain ils aperçoivent un homme d'un aspect vénérable, revêtu d'ornements pontificaux et qui semblait se tenir debout sur les vagues, près du vaisseau. Il s'adresse à l'abbé Helsin et lui dit : Veux-tu échapper au danger? Comme l'abbé lui répondit qu'il le désirait de tout son cœur : Hé bien, lui dit l'auguste personnage, apprends que je suis envoyé par Notre-Dame Marie, Mère de Dieu, que tu as invoquée avec tant de piété. Et si tu veux écouter mes paroles, vous serez sauvés du péril imminent des flots, toi et tes compagnons. L'abbé promit d'obéir en tout : Promets donc à Dieu et à moi, dit l'ange, que tu célébreras solennellement, chaque année, le jour de la Conception de la Mère du Christ et que tu prêcheras la célébration de cette fête. Helsin, en homme prudent, demanda : « Quel jour faudra-t-il célébrer cette fête? — Le 6 des ides de décembre. — Et quel office prendrons-nous? ajouta l'abbé. L'ange répondit : — Tout l'office de la Nativité sera dit en la Conception, excepté le nom de *Nativité*, qu'on changera en celui de *Conception*. Après avoir prononcé ces mots, il disparut.

Aussitôt la tempête s'apaisa et, poussés par un vent rapide, l'abbé et ses compagnons abordèrent sains et saufs aux rivages de l'Angleterre. Ce qu'il avait vu et entendu, Helsin le fit connaître autant qu'il le put, et il établit lui-même la fête de la Conception dans le monastère de Ramsay.

Le célèbre Alexandre de Halès, l'un des plus grands savants de l'université de Paris, était opposé à l'établissement de la fête de la Conception, parce qu'il conservait encore quelques doutes sur la vérité du mystère de la Conception sans tache de Marie. Mais Dieu permit qu'il tombât malade et souffrît d'atroces douleurs, chaque année, précisément le 8 décembre. Ses élèves lui firent porter son attention sur cette circonstance et lui conseillèrent d'accepter la doctrine du glorieux privilége de la Mère de Dieu. Il le fit et promit même, si Dieu le préservait à l'avenir de son mal, d'écrire un livre en l'honneur de l'Immaculée-

Conception. Depuis lors, sa maladie ne reparut plus. — Toute l'université, qui fut témoin de ce fait, se réjouit de la santé rendue à son célèbre docteur qui, conformément à son vœu, écrivit un ouvrage remarquable en l'honneur de la sainte Vierge, dans lequel il prouve à l'évidence la doctrine alors encore controversée et révoque tout ce qu'il avait dit ou écrit contre le privilége de la Conception immaculée de Marie.

Bernard de la Roche, évêque de Montalbon, voyageant à cheval dans le Dauphiné, se trouva près d'Embrun, aux bords de la Durance qu'il devait passer. Un pont qui se trouvait là lui fit considérer la chose comme facile. Mais, malheureusement, il était brisé au milieu, juste à l'endroit où le courant du fleuve était le plus rapide. L'évêque, sans soupçonner le danger qui le menaçait, fit passer sa monture sur ce pont. Tout à coup il sent son cheval s'affaisser, puis descendre dans l'abîme. En ce moment, il invoque la sainte Vierge et promet, si elle la sauve du péril, de fêter, tous les ans, le jour de l'Immaculée-Conception. Soudain, et sans savoir comment, il se retrouve sain et sauf de l'autre côté du fleuve, sur son cheval. Le 21 avril 1436, le savant et pieux évêque racontait ce fait aux Pères rassemblés au concile de Bâle, alors qu'il y fut question de la fête de l'Immaculée-Conception.

En 1830, la sainte Vierge apparut à une humble fille de saint Vincent-de-Paul et ordonna de faire frapper la médaille miraculeuse portant les mots : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. En 1836, fut fondée l'archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, à Notre-Dame-des-Victoires à Paris, qui devint l'occasion d'une infinité de conversions, parmi lesquelles nous ne mentionnerons que celle de Marie-Alphonse Ratisbonne. — Ajoutons que la Vierge immaculée a sauvé miraculeusement notre Saint-Père Pie IX d'un péril qui a failli lui coûter la vie, au couvent de Sainte-Agnès, peu de temps après que ce grand Pontife eut défini le dogme et ajouté le dernier fleuron à la couronne de notre sainte Mère.

Enfin, ne nous retirons pas sans emporter avec nous la ferme et sincère résolution de faire tout notre possible pour conserver la grâce sanctifiante. La perdre serait le plus grand des malheurs; ce serait l'impuissance de rien faire qui fût méritoire pour le ciel. Hors de la grâce, l'homme est séparé de Jésus-Christ, comme la branche détachée de l'arbre qui ne peut rien produire. « Si je donnais tous mes biens aux pauvres, dit l'Apôtre, et mon corps aux plus atroces douleurs, sans posséder la charité (la grâce sanctifiante), cela ne me servirait à rien. » (I. Cor. 13. 3.) Et puis, à quel danger ne s'expose pas celui qui reste en dehors de la grâce! Il ne faut qu'un instant pour mourir et comparaître devant son juge! O mes chers frères, évitons le péché mortel qui nous prive de la grâce. Et comme nous la portons dans des vases fragiles, veillons et prions la Mère de Dieu, conçue sans péché, pour qu'elle nous maintienne dans la grâce de son divin Fils.

Exemples de chasteté chrétienne.

Sainte Agnès. La beauté de sainte Agnès, âgée de douze à treize ans, la fit demander en mariage par plusieurs jeunes hommes des plus qualifiés de la ville (qui était apparemment la ville de Rome). Ayant fait connaître qu'elle était promise à un époux invisible qu'ils ne connaissaient pas, les plus passionnés d'entre eux la firent arrêter, et conduire devant le juge, sous prétexte qu'elle était chrétienne. Elle lui déclara d'abord qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Son plus cruel accusateur fut celui qui l'avait fait poursuivre avec plus d'ardeur, pour la faire consentir à ses désirs. Mais ni les menaces, ni les caresses, ni la vue des bourreaux et des instruments de supplice, ne purent l'étonner, ni lui faire changer de langage. On la charge de chaînes, on veut lui mettre un carcan et des anneaux de fer au cou et aux mains, qu'on ne put y accommoder à cause de leur petitesse; mais elle demeure calme et

sans aucune marque de crainte. Elle offre son corps aux tortures, se confiant au secours de son divin Epoux. On la traîne aux autels des divinités profanes, pour la forcer de leur offrir de l'encens; mais elle confesse hautement Jésus-Christ, et l'on ne peut lui faire remuer la main que pour imprimer sur elle le signe de la croix. Ce juge barbare crut qu'elle serait plus sensible à la pudeur et à la perte de sa virginité, et il la menace de l'exposer dans un lieu infâme. Elle, sans s'effrayer, lui répond que Jésus-Christ était trop jaloux de la pureté de ses épouses, pour souffrir qu'on lui enlevât un trésor qui venait de lui, et dont il était lui-même le gardien. Vous pouvez bien, ajouta-t-elle, tremper vos mains dans mon sang; mais il n'est pas en votre pouvoir de profaner des membres consacrés à Jésus-Christ. Il la fait conduire dans ce lieu infâme; mais Dieu imprima sur l'esprit de ceux qui étaient présents un si grand respect pour elle, qu'ils ne purent la regarder sans frayeur. Il s'en trouva un plus effronté que les autres; mais, à l'instant, un feu lui frappa les yeux, l'éblouit et le renversa par terre, après l'avoir aveuglé. Il souffrit, en cet état, des convulsions étranges : ce qui retint les autres dans la crainte et le respect. On emporta dehors le corps de ce débauché comme mort. Agnès cependant, pénétrée, d'un côté, de reconnaissance envers Dieu, et, de l'autre, de compassion envers ce misérable, obtint de Jésus-Christ, par ses prières, le recouvrement de sa vue et de sa santé : ce qui opéra la conversion du criminel. Enfin le tyran, couvert de confusion, la condamne à la mort. Lorsqu'on la menait au supplice, elle disait à ses amants passionnés, qui lui tendaient de nouveaux piéges : « C'est faire outrage à celui qui m'a prévenu de son amour, que de vous persuader que je puisse plaire à un autre. Il est juste que je sois à celui qui m'a choisie le premier. » Se tournant vers le bourreau, elle le pressa d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, et de détruire ce corps qui semblait être l'objet de l'amour des hommes, et plaire à d'autres yeux que ceux de son Epoux. Il lui coupa donc la tête, mais d'une main tremblante.

Sainte Potentienne. Sous la persécution de Maximien, une jeune fille d'une grande beauté, esclave d'un homme débauché, aima mieux souffrir les supplices les plus cruels, que de consentir aux sollicitations de ce maître abominable. Voyant toutes ses promesses inutiles, agité de fureur, il la fait mettre entre les mains du gouverneur d'Alexandrie, l'accuse d'être chrétienne, et lui promet une grande somme d'argent pour la perdre d'une manière ou d'une autre. Amenée à son tribunal, cette vierge courageuse fut cruellement tourmentée, mais toujours ferme et inébranlable. On prépare une grande chaudière toute pleine de poix, qu'on met sur un feu très-ardent. Le juge lui dit alors : « Obéis à la volonté de ton maître, sinon tu vas être jetée dans cette chaudière bouillante. — Je ne saurais croire, lui répond la sainte, qu'il y ait un juge assez injuste pour me commander d'obéir aux désirs criminels d'un homme impudique. » Le juge, irrité de cette réponse, ordonne qu'on la jette dedans. « Ordonnez, lui dit-elle, qu'on m'enfonce peu à peu dans cette poix, toute vêtue comme je suis, afin que vous voyiez la patience que me donne Jésus-Christ, que vous n'avez pas le bonheur de connaître. »

Ayant donc été enfoncée de la sorte dans la chaudière, elle rendit son âme à Dieu, trois heures après, lorsque la poix fut venue jusqu'au cou. C'est ainsi que Potentienne remporta la double couronne de la virginité et du martyre.

CINQUANTE-CINQUIÈME INVOCATION.

Pourquoi nous appelons Notre-Seigneur l'Agneau de Dieu. Il nous rappelle la miséricorde de Dieu et de la sainte Vierge, la Passion de Jésus-Christ, la sainte messe. — L'Agneau de Dieu nous jugera. *Exemple :* Saint Philippe Beniti mourant.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce... exaudi... miserere. Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, épargnez-nous, exaucez-nous, ayez pitié de nous.

I. *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous.* Les Litanies commencent par l'invocation de la Divinité; elles finissent, comme toutes les prières de l'Eglise, par celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont Marie tient sa dignité, sa puissance, ses privilèges. En honorant Marie, en l'invoquant sous des titres si variés, nous reconnaissons en elle, avec les saints Pères, non pas une divinité, mais la plus sainte de tous les saints. Si nous la disons toute-puissante, c'est qu'elle peut tout obtenir par son intercession et que sa puissance est, comme on l'a dit, une *toute-puissance à genoux.* Mais pourquoi nommons-nous Jésus-Christ l'Agneau de Dieu? Avant tout, parce que les saintes Ecritures elles-mêmes lui donnent ce nom. Isaïe le compare à l'agneau que l'on conduit à la boucherie; Jérémie dit de lui qu'il fut patient comme un agneau et enfin saint Jean-Baptiste dit de Notre-Seigneur, en le montrant à ses disciples : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde, » (Joan. I. 29.) Vous savez aussi que, du temps de Moïse, les premiers-nés des Israélites avaient été préservés de l'Ange exterminateur, en marquant leurs habitations du sang de l'agneau et qu'en mémoire de cette délivrance, ainsi que de la sortie d'Egypte, avait été établie la fête de Pâques et la manducation de l'agneau pascal. L'*agneau pascal* était une image de notre divin Sauveur; car, de même que le sang de l'agneau

immolé arrêtait l'ange exterminateur de la demeure des Israélites, de même le sang du Rédempteur, répandu pour nous, empêche la justice divine de nous punir selon nos mérites. C'est donc l'Agneau de Dieu *qui ôte les péchés du monde*, par la raison qu'il a porté tous nos péchés, tant le péché originel que les péchés personnels, en nous rachetant par sa mort au gibet de la croix. » Sachez, dit l'Apôtre, que vous n'avez pas été rachetés par l'or ou l'argent périssables, mais par le sang précieux du Christ, qui est un agneau sans tache. » (I. Petr. 1. 18.)

Eh bien, cette conclusion des litanies nous remémore l'immense miséricorde de Dieu, « qui a tant aimé le monde, qu'il nous a sacrifié son Fils unique. » (Joan. 3. 16.) Et Marie, la Mère de miséricorde, a participé à cet amour et à ce sacrifice. Oh ! si vous vous trouvez chargés du poids de vos fautes, si l'ennemi du salut, voulant éteindre en vous la confiance, vous représente Dieu comme un juge sans entrailles, rappelez-vous que le divin Sauveur nous symbolise la miséricorde du Père sous forme de parabole, dans l'histoire de l'enfant prodigue; sa propre clémence envers les pécheurs, sous celle du Bon Pasteur, et que le péché le plus affreux est celui de Judas, qui a désespéré en la miséricorde divine. Et puis, nous avons la Mère de miséricorde, la Bienheureuse Vierge Marie, qui unit sa voix innocente à la voix du pécheur, lorsqu'il dit, en s'adressant à l'Agneau de Dieu : *Parce nobis : Pardonnez-nous!* En conséquence, je ne vous dirai que trois mots : quelque grandes que soient vos prévarications, ne tardez pas, ne perdez pas courage, ne désespérez pas ! Dites, comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » (Act. 9. 6.) Et puis, allez trouver Ananie, c'est-à-dire un bon confesseur. Et la paix se fera dans votre cœur.

II. *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous.* Seul Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu, a pu satisfaire pour les péchés du monde, parce qu'il était Dieu et homme tout ensemble et que tout ce qu'il a fait pour nous sauver était, par conséquent, d'un prix infini. Que d'actions de grâces nous som-

mes redevables à cet Agneau divin qui, pour nous, a été conduit à la boucherie ! Aussi tous les saints ont-ils fait leurs principales occupations de méditer la Passion du Rédempteur. « Donnez-moi mon livre ! » disait saint Philippe Béniti en mourant. Ses confrères lui apportèrent différents volumes ; mais il les refusa tous. Enfin ils devinèrent ce qu'il voulait : ils lui mirent en main son crucifix. « Que le crucifix soit aussi pour nous notre pensée de prédilection ; » car, dit le B. Albert-le-Grand, « il est plus utile de méditer dévotement sur les souffrances de Notre-Seigneur que de jeûner, tous les vendredis, au pain et à l'eau, que de se donner la discipline jusqu'à l'effusion du sang et que de réciter tous les psaumes d'un bout à l'autre[1]. »

(1) *Le Chemin de la Croix ou les stations.* — Cette dévotion encore récente, si on l'envisage dans ses formes, mais aussi ancienne que le christianisme, si on l'étudie dans ses motifs, est à la portée des âmes les plus simples, sans rester au-dessous des esprits les plus cultivés. Son origine est au Calvaire. C'est notre adorable Sauveur qui, le premier, soit entré. Il ne nous demande que de l'y suivre; pour lui, il l'a baigné de son sang. Aprés Jésus, ou plutôt avec lui, et le suivant d'aussi près que peuvent lui permettre ses forces abattues par la douleur et les flots de la foule déicide qui se presse autour de la douce Victime, nous voyons s'avancer Marie, sa sainte Mère. Le Chemin de la Croix ouvrit le chemin du ciel au centurion, saint Jean y trouva la perfection de l'amour divin et Marie-Madeleine l'affermissement dans la vertu. Cette dévotion se développa après l'avénement de Constantin au trône des Césars et l'on vit bientôt accourir à Jérusalem tout ce que Rome avait de plus grand, la noblesse, le génie, la science, la vertu : un Jérôme, d'illustres dames romaines, une Paule, une Eustochie, filles des Scipions, une Hélène doublement auguste. Et quand l'Occident se précipita sur l'Asie, au cri de : *Dieu le veut!* pour y conquérir le libre accés du saint Sépulcre et que Godefroid-de-Bouillon, suivant nu-pieds la voie douloureuse, tête-nue, ne voulant pas qu'une couronne d'or ceigne son front là où le Roi des rois a porté une couronne d'épines, toutes les routes de Jérusalem se couvrirent d'une foule de pèlerins. Glorieuse époque où le cœur ne manqua pas aux guerriers et où la croix ne fit rougir aucun chrétien ! Qui d'entre nous ne souhaiterait de voir la Palestine, cette terre privilégiée ? Mais mille considérations, mille devoirs, mille liens nous enchaînent et ne nous permettent pas ce lointain voyage. Hé bien ! l'Eglise a appliqué à la voie figurative de la croix les mêmes priviléges, dont elle savait enrichie la voie réelle du Calvaire, de sorte que, lorsque les fidèles

Mais l'Agneau de Dieu a pris soin de perpétuer, du moins d'une manière non sanglante, le sacrifice de la croix. La messe n'est autre que le mystère de la croix, puisque, dans l'un et dans l'autre, c'est le même Agneau sans tache qui offre et qui est offert : la manière seule dont il le fait est différente en ce sens, qu'au Calvaire il a souffert et il est mort et que, sur l'Autel, il ne souffre ni ne meurt que dans un sens mystique et spirituel. Il a dit, en outre, à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. » (Luc. 22. 19.) Jésus-Christ s'offre donc de nouveau à son Père céleste, chaque fois que se célèbre le saint sacrifice. En y assistant, nous nous trouvons, en quelque sorte, transportés sur le Calvaire et, dans chaque messe, les fruits de la Passion du Sauveur nous sont appliqués avec abondance.[1]

pratiquent le saint exercice des stations, suivant pas à pas, avec componction, les diverses scènes représentées à leurs regards, ils gagnent les mêmes indulgences que s'ils visitaient les sanctuaires de le Judée.

Il n'y a pas d'école, où nous puissions mieux étudier les *mystères de la foi :* Dieu, sa grandeur, sa puissance, sa sagesse, sa sainteté, sa bonté, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, le Baptême, la Pénitence; puis, en regard des mystères de Dieu, les mystères et les faiblesses de l'homme et spécialement de sa chute. Le chemin de la croix est surtout l'école de nos *devoirs*, en vue du modèle que nous donne le Maître qui nous instruit. Devant lui, la sensualité doit rougir, la colère doit tomber, la haine s'éteindre ; les âmes ferventes croître en amour, en détachement, en abnégation, en esprit de sacrifice, en zèle pour tous les dévoûments, les âmes affligées en consolations.

Pratiquons-la cette voie sacrée si vénérable par la sainteté de son origine, si grande par ces souvenirs de gloire qu'elle réveille, si précieuse par les grâces qui l'accompagnent et les privilèges dont elle est enrichie.

(1) EXCELLENCE ET AVANTAGES DU MYSTÈRE EUCHARISTIQUE. (*Résumé d'un discours de Mgr de Salinis.*)

« Ce mystère, c'est *notre gloire*. L'homme était grand à son origine ; il portait un cœur d'or. La nature était toute resplendissante de beautés divines. Toutefois, il y avait encore là de l'homme, de la matière. Mais, par le mystère de l'autel, l'homme est déifié. L'ange du mal avait dit : Vous serez comme des dieux, Dieu a fait de ce mensonge une vérité.

« C'est la *grande expiation*. Les cultes antiques, sous la pression d'une sombre terreur, immolaient ce que l'homme avait de plus pur : l'enfant, la vierge innocente ! Ici, c'est un Dieu qui s'immole. Si l'innocence d'un

S'il en est ainsi, ne négligeons aucune occasion pour assister à la messe avec la même ferveur et les mêmes sentiments de foi, d'amour et de componction, que si nous étions sous la croix de l'Homme-Dieu mourant, tenant, en quelque sorte, compagnie à la sainte Vierge, à saint Jean et à Marie-Magdeleine.

Nous supplions l'Agneau de Dieu de *nous exaucer*. Nous pouvons le demander avec une confiance d'autant plus ferme, que le Seigneur a lui-même engagé sa parole, en disant : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera donné. » (Joan. 14. 13.) Et puis, Jésus-Christ nous a mérité d'être exaucés, en s'immolant à son Père en notre place. Que si le nombre ou la malice de nos péchés nous effraie, recourons à Marie, qui est toujours prête et ne se lasse jamais d'intercéder pour nous, nous obtenant des grâces et éloignant de nous tout ce qui pourrait nous nuire.

III. *Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous.* Jésus-Christ est l'Agneau qui s'est laissé immoler pour nous; c'est pourquoi nous élevons vers lui nos mains et nos cœurs, en disant : Ayez pitié de nous, Seigneur. Mais saint Jean, dans une de ses révélations, a vu ce même Agneau qui avait sept cornes et sept yeux. Que signifiait donc cette étrange

enfant, que la crainte du naufrage opposa à la tempête, calma un jour la fureur des flots, que ne peut le sacrifice d'un Dieu ?

« C'est l'*ardent foyer de la charité.* L'erreur donne son or ; elle ne donne ni son sang, ni sa vie; elle ne se donne point elle-même. Elle élève des hôpitaux ; elle n'a point fait encore une Sœur de Charité. Le mystère eucharistique en enfante des milliers !

« C'est *notre ressource.* Notre temps n'est pas sans orage, un voile épais couvre l'avenir. Mais nos craintes sont tempérées par l'espérance. Le cœur du Dieu Sauveur est un asile assuré. Prions : la prière peut tout obtenir ; prions, et tout sera accordé... Croyons-en le pressentiment du monde catholique : la définition du dogme de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge est le gage et comme l'aurore de jours meilleurs. »

Mgr l'Archevêque a terminé son discours en pressant les fidèles d'*assister au sacrifice de l'autel,* en les exhortant vivement à une *adoration plus filiale*, à une *communion plus fréquente*.

vision? Les sept yeux symbolisaient sa qualité de Juge des vivants et des morts, et les sept cornes sa puissance divine à laquelle rien ne peut résister. Les sept yeux rappellent donc sa toute-science, qui scrute les reins et les cœurs et qui fera paraître, au grand jour, ce que les hommes ont fait par pensées, par paroles et par actions. Ici-bas, Jésus est pour nous un agneau sans cornes et plein de douceur, d'indulgence et d'amour; mais, un jour, il se montrera avec sept cornes et sept yeux; il nous jugera alors selon la rigueur de sa justice, tels qu'il nous trouvera. Et nous entendrons retentir de sa bouche, ou bien : « Venez les bénis de mon Père! » (Math. 25. 34.) ou bien : « Allez, maudits! » (Math. 25. 41.) Les saints eux-mêmes ont tremblé à la pensée de ce jugement. Chaque fois, dit saint Jérôme, que je pense à ce jugement, tout mon corps frissonne. Que je sois occupé à manger ou à boire ou à travailler, peu importe, toujours résonnent à mon oreille ces terribles paroles : « Morts, levez-vous pour être jugés! » Que pouvons-nous donc faire de mieux que de recourir à Marie, pour qu'elle devienne notre avocate et nous obtienne une sentence favorable? Oh! cette bonne mère aura pitié de nous et nous obtiendra la grâce de nous rendre favorable le souverain Juge, avant qu'il ne soit trop tard. C'est cette confiance qui faisait dire à saint Jean Damascène : « O Mère de mon Dieu, si je mets en vous ma confiance, je sauverai mon âme; protégé par vous, je n'ai rien à craindre; car vous être dévoué, c'est déjà posséder une armure que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il veut sauver éternellement. »

Tout dépend, pour l'éternité, de l'heure de la mort, qui est elle-même décisive pour le jugement. C'est pour obtenir la grâce d'une bonne mort que tous les saints se sont mis sous la protection de la sainte Vierge et qu'ils l'ont servie avec zèle et générosité. Nous rapporterons ici, comme preuve à l'appui, la belle mort d'un enfant de Marie : saint Philippe Béniti, fondateur des Serviteurs de la sainte Vierge dits *Servites*. Ce saint ne manquait jamais d'offrir à la sainte Vierge toutes les

missions qu'il donnait, comme il lui avait voué l'Ordre qu'il avait fondé. Jamais il ne parlait au peuple sans l'avoir invoquée. Les gloires et les vertus de Marie faisaient l'objet de ses discours publics et privés. Pour cette raison, il mérita d'être appelé l'*apôtre de la sainte Vierge* dont il aurait voulu répandre le culte par tout le monde.

Aussi cette bonne Mère ne laissa-t-elle pas sans récompense l'amour que lui portait ce zélé serviteur et la plus insigne des grâces qu'elle lui fit fut de lui révéler le lieu et le jour de sa mort. D'après cette révélation, il devait mourir à Todi, dans la Marche d'Ancône. Lorsqu'il y fut arrivé, il se rendit immédiatement à l'église, où il se prosterna dévotement au pied de l'autel de sa bonne Mère. Puis, après y avoir prié pendant un certain temps, il dit à ceux qui l'entouraient : *Ici est mon repos pour toujours.* Ensuite il persévéra toute la nuit dans la prière et prêcha encore, le lendemain, fête de l'Assomption, sur les gloires de Marie, recommandant à ses auditeurs de ne cesser d'implorer la protection de la Mère de Dieu. Ce sermon fut pour lui, en quelque sorte, le chant du cygne; car, au moment où il descendit de la chaire de vérité, une fièvre maligne l'attaqua et l'on put prévoir tout d'abord que la mort avançait à grands pas. Comme pendant tout le reste de sa vie, Philippe se montra aussi, pendant sa maladie, plein de résignation en la volonté de Dieu. Il reçut les sacrements avec une ferveur angélique, en s'écriant : « J'ai cru en vous, Seigneur, c'est vous que j'ai prêché, vous que j'ai cherché et aimé ! » On priait au pied de son lit et, lorsqu'on eut récité les paroles : « Pauvres pécheurs, que nous sommes, nous vous en prions, écoutez-nous, » il fut ravi en Dieu et resta là comme mort, pendant près de trois heures. Enfin, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil, il dit à son entourage qu'il avait eu un violent combat à soutenir avec l'ennemi du salut et qu'il lui avait montré tous ses péchés, afin de le pousser au désespoir, mais que la sainte Vierge l'avait délivré du danger en lui donnant l'assurance de son salut éternel. Il mourut embrasé d'amour de Dieu, les

yeux fixés sur le crucifix, le 22 août 1285. Le pape Clément X le mit au nombre des saints, l'an 1671.

En terminant ces instructions, je vous recommande instamment la dévotion à la sainte Vierge. Notre Mère, la sainte Eglise, nous y convie ; tous les Pères et les Docteurs de l'Eglise nous y engagent, et il n'y a pas un saint des temps chrétiens qui ne se soit distingué par son zèle pour la dévotion envers la sainte Vierge. Si vous étiez froids sous ce rapport, je vous avoue que j'aurais des craintes pour votre salut, car le bienheureux Albert-le-Grand dit ouvertement : « Tous ceux qui ne sont pas vos serviteurs, ô Marie, se perdent éternellement. » Il n'y a rien de surprenant dans cela, car des chrétiens qui n'ont aucun respect ni aucun amour envers la Mère de Dieu ne peuvent pas être non plus de fidèles serviteurs et imitateurs de Jésus. Ils vivent, conséquemment, dans un état d'indifférence qui fait péricliter leur salut éternel. Mais, d'un autre côté, quiconque aime et vénère la sainte Vierge de tout son cœur ne manque pas non plus de remplir avec zèle ses devoirs de fervent chrétien et il est tout naturel d'admettre que la dévotion envers la sainte Vierge soit un signe de prédestination. Il est toujours possible qu'un serviteur de Marie vienne à s'oublier au point de tomber dans le péché, mais aussi rien de plus légitime que d'espérer qu'il se relèvera de sa chute, qu'il en fera pénitence, « car, dit saint Alphonse, la Mère de miséricorde ne permettra pas que la connaissance et la grâce nécessaires viennent à lui manquer, pour reconnaître son triste état, et elle lui obtiendra une vraie contrition, la persévérance et la grâce d'une bonne mort. » Ainsi donc, c'est entendu, nous ne nous séparerons pas, sans avoir promis de servir fidèlement la très-sainte Vierge. De la fidélité à tenir cet engagement dépend notre bonheur pendant cette vie, l'espérance à l'heure de la mort, le résultat favorable du jugement et enfin la bienheureuse éternité.

L'Angelus.

Les jours de l'Avent s'écoulent et les fêtes de Noël approchent. Vous n'ignorez pas qu'elles ont été instituées pour célébrer le grand mystère de notre salut, l'avénement du *désiré des nations*, du Sauveur promis à l'origine, de l'Agneau de Dieu, figuré par les anciens sacrifices, du Christ annoncé par les prophètes, du Dieu fait homme pour la rédemption du monde. L'apôtre saint Paul parlait de ce mystère quand il disait : « Il est manifestement le grand mystère d'amour, celui d'un Dieu qui s'est fait voir dans notre chair, qui, dans ses abaissements volontaires, a fait éclater sa divinité par les œuvres de son Esprit-Saint, qui est apparu aux Anges, qui a été prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire.

Mais l'Eglise ne célèbre pas seulement chaque année le miséricordieux avénement de Jésus-Christ ; elle veut encore que nous en rendions à Dieu des actions de grâces habituelles. C'est ainsi que, pendant le saint sacrifice de la Messe, les prêtres et les fidèles doivent tous remercier Dieu de l'ineffable bienfait de l'incarnation du Verbe, et l'en remercier à genoux : les prêtres, quand, après avoir récité ces paroles de l'Evangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, » ils ajoutent, en s'agenouillant : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis;* les fidèles avec les prêtres, quand, après avoir confessé dans le *Credo* la divinité du Fils de Dieu, ils ajoutent en s'agenouillant aussi : Il est descendu des cieux pour nous, hommes misérables, et pour notre salut, et il s'est incarné dans le sein de Marie par l'opération du Saint-Esprit, et il s'est fait homme : *Et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine, et homo factus est.*

Cependant, l'Eglise ne se contente ni des fêtes anniversaires de ce grand mystère, ni du souvenir habituel que nous en

gardons dans les prières du sacrifice ; son cœur de mère des âmes lui a suggéré de nous le rappeler chaque jour, et même trois fois par jour, au son de l'*Angelus*.[1]

Avez-vous quelquefois pensé, au spectacle vraiment digne de l'attention du ciel que présentent, aux yeux des anges, les fidèles de tous les peuples agenouillés trois fois par jour, pour offrir à Dieu l'acte de foi, d'adoration, de reconnaissance, d'amour, de repentir et de confiance qui s'appelle l'*Angelus?*

L'*Angelus*, en effet, est d'abord un acte de foi au récit évangélique qu'il résume ainsi : *L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie, et elle a conçu du Saint-Esprit;* il est un acte de foi appuyé sur les paroles mêmes de l'Evangile : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. — Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.*

Mais l'*Angelus* n'est pas seulement un acte de foi, il est aussi un acte d'adoration, de reconnaissance et d'amour, car la Salutation angélique, qu'on y récite trois fois, contient tous ces sentiments, tous ces mouvements de la grâce. Oui, l'*Ave Maria*, cette douce prière que l'on peut appeler le concert du ciel et de la terre, les anges en ayant fait la première partie, et l'Eglise militante la dernière, l'*Ave Maria* est un acte d'adoration, de reconnaissance et d'amour. N'est-ce pas en adorant, en bénissant et en aimant Jésus-Christ que nous disons à sa Mère : *Et benedictus fructus ventris tui :* Et le fruit de vos entrailles est béni ! Cet acte n'est-il pas le même que celui de

(1) L'Eglise célèbre le mystère de l'Incarnation à la fête de l'Annonciation, et le mystère de la naissance de Jésus-Christ à la fête de Noël. Mais les paroles de l'Evangile de saint Jean que nous récitons à genoux : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*, rappellent à la fois l'incarnation et la nativité du Sauveur : *Nativitatem in utero et nativitatem ex utero*. Il en est de même des paroles du *Credo : Et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine et homo factus est :* et il en faut dire autant de l'*Angelus* où le texte de saint Jean se trouve reproduit : L'*Angelus* rappelle même tout l'ensemble des mystères de la Rédemption : *Ut qui, angelo nuntiante, Christi Filii tui incarnationem cognovimus, per passionem ejus et crucem ad resurrectionis gloriam perducamur.*

saint Paul, quand, après avoir parlé du Dieu vivant, le grand apôtre ajoutait cette parole de flamme : *Qui est benedictus in sæcula*, qui est béni dans tous les siècles?

L'*Ave Maria* contient aussi un acte de repentir, car c'est avec un cœur contrit et humilié que nous disons : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Et cet acte d'humble repentir n'est-il pas en même temps un acte d'espérance, quand nous l'offrons à Dieu après avoir invoqué l'intercession de celle qui est *pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes,* élevée à la dignité de Mère de Dieu pour nous donner Jésus-Christ, le fondement même de notre espérance? Oui, l'*Angelus* est un acte d'espérance appuyé sur les mérites infinis de l'unique médiateur de justice, et sur la puissante intercession de la très-sainte Vierge Marie, la médiatrice universelle de la prière et de la grâce.

Aussi, quand on recherche les origines historiques de l'*Angelus*, de cet acte solennel d'espérance, on le voit naître et se développer dans les épreuves de l'Eglise, des âmes et des nations chrétiennes. La Salutation angélique fut d'abord récitée le soir, puis à l'aurore comme au soleil couchant; enfin, le matin, à midi et le soir, et au son des cloches, afin de réunir tous les fidèles dans la prière, et d'attirer ainsi plus efficacement les bénédictions de Dieu sur les âmes et sur les peuples.

Mais si cette dévotion est née des douleurs de l'Eglise et du monde, il faut avouer que l'heure n'est pas venue de l'oublier. L'heure est venue, au contraire, de la rappeler à ceux qui l'auraient abandonnée, et de la ranimer chez ceux où elle serait languissante, car les calamités publiques et les périls des âmes ne cessent de grandir. Oui, l'heure est venue d'offrir à Dieu l'*Angelus*, de le lui offrir à genoux, et par des milliers de cœurs, pour le remercier de son ineffable amour pour nous dans l'incarnation du Verbe, car ce mystère de miséricorde est aujourd'hui blasphémé par des milliers d'aveugles et d'ingrats.

Prêtres de Jésus-Christ, mettez donc un soin particulier à

réveiller dans le cœur de vos ouailles la dévotion de l'*Angelus*. Rendez-la familière aux enfants, afin qu'ils récitent fidèlement cette prière, non-seulement quand ils sont à l'église, mais aussi quand ils sont dans leurs familles. Recommandez aux instituteurs, aux institutrices, à tous ceux qui s'occupent d'éducation, de faire comprendre à leurs élèves cette pratique de piété, et de la leur faire aimer. L'exemple des enfants entraînera bien des parents à les imiter. Veillez ensuite à ce que l'on ne néglige jamais d'annoncer trois fois le jour aux fidèles, par le son de la cloche, selon la coutume générale de l'Eglise, l'heure de l'*Ave Maria*, l'heure de la prière commune pour fléchir la justice de Dieu, et pour attirer ses bénédictions.

Et vous, faites partie des multitudes d'âmes qui, dans toute la catholicité, sont fidèles à cet acte de solide dévotion. C'est pour vous y encourager, que nous voulons vous rappeler ici les indulgences attachées par les Souverains Pontifes à la récitation de l'*Angelus*.

Benoît XIII, par son Bref *Injuncta nobis* du 14 septembre 1724, a accordé les indulgences suivantes :

1° Une indulgence de cent jours, chaque fois qu'on récite l'*Angelus*, ou le matin, ou à midi, ou le soir, avec un cœur contrit, à genoux et au son de la cloche.

Ceux qui le récitent trois fois par jour, aux trois temps indiqués, gagnent, par conséquent, trois cents jours d'indulgence.

2° Une indulgence plénière, une fois par mois, pour quiconque l'aura récité chaque jour, ou le matin, ou à midi, ou le soir, aux conditions ordinaires, c'est-à-dire moyennant la confession, la communion et les prières pour l'Eglise.

Pour gagner ces indulgences, il suffit de réciter l'*Angelus* avec les trois *Ave Maria*, sans y rien ajouter d'autre. Il suffit aussi de le réciter au son d'une cloche quelconque. Pour les fidèles qui se trouvent dans un pays où l'on ne sonne pas l'*Angelus*, ils peuvent gagner l'indulgence en le disant aux heures, ou à peu près, où l'on est accoutumé de le sonner, comme l'a déclaré Pie VI dans son Rescrit du 18 mars 1781.

Les dimanches, c'est-à-dire depuis le samedi soir de chaque semaine jusqu'au dimanche soir inclusivement, l'*Angelus* ne se dit pas à genoux, mais debout, comme pendant tout le temps pascal.

Vous le voyez, l'*Angelus* n'est pas seulement une prière puissante et pleine d'actes méritoires, mais elle est aussi une prière enrichie des trésors de l'Eglise ou de la communion des Saints. Soyez donc, ou devenez fidèles à cette suave et si efficace dévotion; et la très-sainte Vierge que vous aurez saluée si fidèlement avec l'Ange pendant votre vie, viendra vous visiter au moment suprême du départ de ce monde, et vous fera sentir alors que vous ne lui aurez pas en vain demandé tant de fois de prier pour vous *à l'heure de votre mort*. (*Mgr Dechamps, arch. de Malines.*)

Perpétuité de la sainte Messe.

A tous les instants du jour et de la nuit, l'immolation eucharistique se renouvelle, en quelque lieu du monde que ce soit. Des prêtres placés de distance en distance sur toute la surface de la terre, en Europe et en Afrique, en Amérique et en Asie, jusque dans les îles les plus reculées de l'Océan, élèvent leurs prières vers Dieu. Lorsqu'il est *minuit* en France, on dit la messe dans la Chine occidentale, dans le Thibet et dans le royaume de Siam.

A *une heure du matin*, elle est célébrée dans le Bengale et dans l'île de Ceylan. A *deux heures*, sur la côte de Malabar. A *trois heures*, aux îles Seychelles. A *quatre heures*, en Perse et dans une partie de la Russie. A *cinq heures*, en Grèce, en Pologne, en Autriche, en Turquie, en Egypte et sur la côte de Natal. A *six heures*, en Allemagne et en Italie. A *sept heures*, dans l'île de Sainte-Hélène, en Espagne et en Portugal. A *huit heures*, sur les rives de la colonie française du Sénégal, aux îles Canaries, en Islande, dans l'Océan Glacial. A *neuf heures*, au Brésil. A *dix heures*, dans toute l'Amérique du Sud. A *onze heures*, dans l'Amérique du Nord.

Si nous remontons maintenant depuis midi jusqu'à minuit, nous constatons les indications suivantes :

A *midi*, le sacrifice du matin honore et sanctifie le Canada, le Maryland, la Caroline, la Nouvelle-Grenade, la Perse et l'Equateur. A *une heure de l'après midi*, le Missouri, la Louisiane, le Texas et une partie du Mexique. A *deux heures* de l'après-midi, les missions des Montagnes-Rocheuses. A *trois heures*, la Californie et l'Orégon. A *quatre heures*, les îles Marquises et les îles Gambier. A *cinq heures*, les archipels de Pomotou et de Taïti, l'archipel Sandwich. A *six heures*, les îles Hamoa. A *sept heures*, l'archipel Viti et la Nouvelle-Zélande. A *huit heures*, l'île des Pins et la Nouvelle-Calédonie. A *neuf heures* du soir, les colonies anglaises de l'Australie orientale. A *dix heures* du soir, les Moluques, les Célèbes et les Philippines. A *onze heures* du soir, le diocèse de Pesth, la Chine orientale, la Cochinchine et le Tonkin.

Ainsi se trouve justifiée cette prophétie de Malachie : *Depuis l'orient jusqu'à l'occident, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu, l'on sacrifie à mon nom une oblation sans tache.* (Malac. I. 11.)

APPENDICES.

I.

PARAPHRASE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR SON ÉMINENCE LE CARDINAL GIRAUD, ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

La Salutation angélique comprend deux parties bien distinctes : la première, composée des paroles mêmes de l'Evangile, la seconde, d'une prière que l'Eglise y a ajoutée. Ces deux parties embrassent, dans leur ensemble, le double culte que nous devons à Marie. Par la première, nous lui rendons un culte d'honneur ; par la seconde, un culte d'invocation ; en sorte que, sous une seule et même formule, admirable abrégé de nos devoirs envers Elle, nous la glorifions à la fois comme notre Reine, et nous l'implorons comme notre avocate et notre médiatrice. Méditons l'une après l'autre chacune de ces paroles inspirées, et tâchons de goûter par le cœur et par l'esprit la Manne cachée sous l'écorce de la lettre.

Ave, je vous salue ! c'est la première parole de cette douce prière, parole venue du Ciel et recueillie au pied du trône du Tout-Puissant par un messager céleste, pour la porter à la plus humble et à la plus sainte des créatures. C'est un ange qui la prononce ; nous devrions être des anges d'innocence et de pureté pour la redire. Mais puisque, malgré notre corruption et nos souillures, l'Eglise, dans son indulgence, nous la met à la bouche, qui pourrait se refuser à la répéter avec l'envoyé

du Très-Haut, que dis-je? avec Jésus-Christ lui-même : car il est permis de croire qu'il n'employait pas d'autre salutation, quand il rendait à Marie l'honneur qu'un fils doit à sa mère. Et nos frères séparés qui n'admettent, disent-ils, pour règle de leur culte comme de leur foi, que la pure parole de Dieu consignée dans les Ecritures, sont-ils excusables de protester contre une invocation écrite mot pour mot dans nos Evangiles? Ont-ils bonne grâce de nous reprocher cet *Ave*, sorti une première fois d'une bouche angélique, et répété mille fois par une bouche divine? Oublient-ils que cet *Ave* annonça le Salut au monde; et, en le supposant privé de toute autre vertu, n'a-t-il pas du moins, à leurs yeux, le mérite de nous rappeler la mémoire du plus grand de nos mystères? O douceur ineffable de notre foi! Etre admis à l'honneur de saluer une reine, c'est une faveur enviée par tout ce qu'il y a de plus haut placé dans un royaume. Et à chaque jour, à chaque heure, une humble femme, un pauvre vieillard, le plus petit enfant, le dernier des hommes, et, chose plus étonnante encore! le pécheur lui-même, peuvent se présenter devant la Reine des cieux et lui dire : Je vous salue, avec la confiance que leur hommage sera accueilli avec bonté et payé par une grâce!

Mais apprenez-nous, ô divin messager, le nom de Celle que vous saluez avec tant de respect! C'est le Nom de la fille des rois et des plus anciens patriarches, issue du sang d'Abraham, de la tribu de Juda, de la racine de David, Nom glorieux, que les plus grandes reines s'honoreront de porter dans la suite des siècles! Marie, *Ave Maria*. Marie! Nom si doux qu'on ne se lasse point de la redire, tant il est à la bouche d'une incomparable suavité. Marie! Nom au-dessus de tout nom, après celui du Sauveur, la joie des anges, la terreur des démons, l'espoir de l'humanité gémissante, devant lequel tout front s'incline au ciel, sur la terre et dans les enfers ; dont on peut dire ce que Saint Bernard a dit de celui de Jésus : qu'il est un rayon de miel à nos lèvres, une mélodie à nos oreilles, une réjouissance pour notre cœur! Marie! qui, dans

l'idiome sacré, signifie Souveraine et que le peuple, dans la naïveté et la vérité de son langage, traduit par Notre-Dame, comme s'il sentait que la puissance qui lui est donnée nous appartient plus qu'à Elle-même. Marie qui s'interprète aussi par le mot de Mère, mot le plus tendre et le plus aimable dans toutes les langues que parlent les hommes, et Mère remplie d'amertumes, pour nous rappeler, sans doute, qu'Elle nous a enfantés dans la douleur!

Marie, pleine de grâces, *gratiâ plena*. Les prophètes se sont plu à célébrer sa ravissante beauté. Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, lui dit le Seigneur, et aucune tache n'altère la perfection de vos traits. Salomon l'a vue se lever, pareille à l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil. L'Eglise, dans ses offices, compare sa blancheur au lis de la vallée, sa taille élancée au palmier de Cadès, et l'éclat de son teint à la rose de Jéricho. Les peintres ont épuisé toutes les couleurs de leur palette pour représenter ces purs attraits, cette candeur virginale dont l'idéal ne se trouve que dans les cieux. Mais ces grâces extérieures ne sont que le reflet de la beauté de son âme. Toute la gloire de la fille du Roi est au-dedans. Pour nous, la grâce ne nous est versée qu'avec mesure, et, en quelque sorte, goutte à goutte. Mais le Seigneur a sanctifié son tabernacle, et la grâce y est entrée comme un fleuve abondant et impétueux. Les Saints même les plus parfaits ont vu sans doute leur justice s'élever, et la grâce s'accroître en eux dans la proportion de leur fidélité, mais jamais à un tel degré qu'il ne fût pas possible d'y ajouter encore. Marie en possède la plénitude, et en possède sous toutes ses formes, et comme vierge, et comme épouse, et comme mère, et dans sa conception, et dans sa naissance, et dans sa sainte vie, et dans sa bienheureuse mort. Plénitude de grâces dont saint Augustin la voit couverte comme d'un bouclier qui repousse le péché de tous les points où il pourrait porter ses coups. Aussi ce grand docteur ne veut-il point, à cause de l'honneur de Dieu, qu'il soit, en aucun sens, question de Marie, lorsqu'il s'agit du

péché ! O Marie ! nous pouvons donc le dire avec la confiance de la piété, et l'affirmer avec la certitude de la foi, vous êtes vraiment toute belle et toute pure, et la tache commune à tous les enfants des hommes n'a point souillé la source de votre origine ! Le déluge, il est vrai, a couvert la terre, mais l'Arche sainte était portée sur les eaux. *Ave, Maria, gratiâ plena.*

Le Seigneur est avec vous, *Dominus tecum.* C'est une conséquence nécessaire de la présence de la grâce dans le cœur du juste. Nous viendrons en lui, dit le Seigneur, et nous ferons en lui notre demeure. Mais Dieu est avec Marie d'une manière bien plus admirable qu'il ne l'a été avec aucun de ses Saints, admis plus avant dans sa familiarité, qu'il ne l'est même avec les intelligences les plus élevées dans la hiérarchie céleste. Ne parlons pas de l'union de Marie avec le Père, qui lui donne pour fils celui qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs des saints; de son union avec le Saint-Esprit, qui survient en Elle et la couvre de son ombre pour opérer le Mystère de l'Homme-Dieu. Ne la considérons que dans son union avec le Verbe incarné. Elle le conçoit par son humilité, Elle le porte dans son chaste sein, Elle le nourrit de son lait, Elle le voit croître en âge et en sagesse, Elle le suit dans ses courses évangéliques, Elle est témoin de ses œuvres et de ses miracles, Elle est debout au pied de la croix, Elle est assise à sa droite dans la gloire. Hélas ! le Seigneur serait aussi avec nous, si nous savions être avec lui. Il nous est présent par toutes les merveilles de la création exposées à nos regards : c'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie. Nous respirons par son souffle. Ses délices les plus chères sont d'être avec les enfants des hommes. Son royaume est au-dedans de Vous. Il est constamment à la porte de notre cœur, et il frappe. Non, il n'est pas loin de chacun de nous, dit l'Apôtre. Si nous voulions prendre la peine de le chercher, nous le trouverions dans le fond de notre cœur, dans le secret de notre oratoire, à l'ombre du tabernacle où son amour pour nous l'emprisonne.

Mais le charme des sens est plus fort que toutes ces aimables prévenances de notre Dieu. Il est avec nous, sans nous; nous sommes en lui, sans vivre et converser avec lui. La curiosité de l'esprit nous emporte; les distractions des objets sensibles nous entraînent; et, quand nous ne forçons pas par nos crimes cet hôte divin d'abandonner sa demeure, nous nous privons des douceurs de sa société par notre tiédeur et notre indifférence.

Mais reprenons la suite de notre texte. *Benedicta tu in mulieribus.* Vous êtes bénie entre toutes les femmes. C'est ce que le Sage avait prédit presque dans les mêmes termes, en la saluant de loin par cette belle louange : « Plusieurs filles d'Israël ont amassé des trésors de mérite et de gloire; mais vous, vous les avez toutes surpassées. » Les pages des Livres saints sont pleines, en effet, de noms illustres portés par de saintes héroïnes; mais il est aisé de voir que leur gloire n'est qu'empruntée, qu'elles ne brillent que comme reflet d'une plus grande lumière, qu'elles sont, à l'égard de Marie, ce qu'une ébauche est au chef-d'œuvre, une ombre à la vérité, qu'elles ne sont enfin qu'une simple figure des grandes choses que Marie devait réaliser. Ainsi Débora sut vaincre l'ennemi de son peuple et chanter sa victoire. Marie a triomphé de l'ennemi du genre humain, et l'hymne de sa reconnaissance est répété par toutes les générations. Judith sauva Béthulie, et ses faibles mains abattirent la tête d'un conquérant farouche. Marie a donné un Sauveur à la terre, Elle a écrasé de son pied la tête du serpent infernal. Esther trouva grâce aux yeux du grand roi qui lui accorda la vie et la liberté d'une race proscrite. Marie a su plaire au Très-Haut, elle a détourné de nos fronts coupables les traits de la justice. Exempte de la malédiction qui pèse sur toutes les femmes, Elle a conçu Vierge, Elle a enfanté sans douleur, Elle a goûté les joies d'une mère en conservant intact l'honneur de la virginité; Elle a réparé par son obéissance tous les maux que la révolte de la première femme avait introduits dans le monde. Nouvelle

Eve, elle nous a donné la vie, comme la première nous avait donné la mort; et nous pouvons appliquer aux deux Eves ce que l'Apôtre dit des deux Adams : que la première était terrestre, étant sortie de la terre, que la seconde est céleste, parce qu'elle vient des cieux. Mais si Marie a reçu une bénédiction unique et privilégiée entre toutes les femmes, il est vrai de dire aussi que toutes les femmes ont été bénies en Elle, de même que toutes les nations ont été bénies dans son Fils. Oui, c'est de cette ère à jamais glorieuse que date votre affranchissement d'une tyrannie brutale, d'un égoïsme jaloux, de préjugés et de coutumes barbares. C'est Marie qui vous a réhabilités, élevés, honorés, bien mieux que peuvent le faire nos modernes organisateurs de je ne sais quel ordre social nouveau, où vous seriez, disent-ils, émancipés, c'est-à-dire, où, par l'extinction de toute foi et la ruine de toute piété, vous retomberiez dans un état de dégradation pire que le premier; car il ne s'agit de rien moins pour vous que d'aliéner la propriété de votre âme et la liberté de votre conscience, pour les mettre à la discrétion de l'homme qui deviendrait ainsi tout à la fois votre époux, votre prêtre et votre Dieu. Jusqu'à l'avènement de Marie, on connaît la destinée de la femme, comptée à peine au nombre des créatures humaines, sujette d'un maître dur plus que compagne d'un époux généreux, prise, puis délaissée par le caprice, servante de ses fils devenus adultes, repoussée comme impure du temple même où elle aurait pu du moins, pleurer en liberté sa honte et son malheur. Au sein même de la nation juive, si vous exceptez quelques vocations extraordinaires, la condition de la mère et de l'épouse ne différait guère de celle des esclaves qui partageaient avec elles les soins domestiques. En dehors du christianisme et des régions éclairées de sa lumière, voyez, encore aujourd'hui, à quel degré d'humiliation et d'ignominie est abaissée la moitié du genre humain! Là, entassée dans un harem comme un vil troupeau pour servir d'instrument à des voluptés sans amour; ailleurs, condamnée à un veuvage éternel après la

mort d'un premier époux, ou forcée, par un fanatisme aussi impie qu'inhumain, à se laisser brûler vive avec son cadavre sur le bûcher funéraire. Etat d'abjection si extrême qu'il n'est plus même senti par la victime qui le subit, et qu'il ne lui reste plus même assez de sens et d'instinct moral pour regretter sa dignité avilie, ou souhaiter qu'elle lui soit rendue. Mais Marie a paru, et de même que la faiblesse de l'âge est devenue l'objet d'un culte de respect, depuis qu'un Dieu s'est fait enfant; de même que la faiblesse de la condition a été affranchie, assistée, considérée, depuis qu'un Dieu s'est fait pauvre et a pris la forme de l'esclave, ainsi la faiblesse du sexe s'est relevée de son abaissement, depuis qu'une Vierge a été saluée comme Mère de Dieu ; et des trésors d'amour, de sainte pudeur, de sensibilité, de dévoûment ont été versés dans le cœur de la femme, en même temps que l'homme l'a entourée de protection, de soins délicats et d'égards respectueux.

Bénie soit donc la femme chrétienne qui a été glorifiée en Marie! Mais que, par un juste retour, toutes les femmes la bénissent et la proclament leur libératrice; car c'est encore en ce sens que se peut entendre le texte sacré *Benedicta tu in mulieribus* ou *inter mulieres.* Maudite soit l'ingrate qui, oublieuse du bienfait, dédaignerait Celle qui l'a tirée de l'opprobre et de la servitude, qui se permettrait des railleries sur ses mystères, et, par une ridicule affectation de supériorité d'esprit, tournerait en dérision les pratiques de son culte! Ces monstres sont rares, il faut l'avouer, et leur rencontre est réputée mauvais présage. Marie, gloire et modèle de son sexe, en est généralement honorée avec une dévotion plus tendre. La jeune fille aime à prier devant l'autel où brille son image; la mère, voyant un enfant dans ses bras, presse le sien sur son cœur avec plus amour; l'épouse méprisée se console à ses pieds de l'abandon d'un époux infidèle, et des troupes innombrables de vierges, comme l'avait prédit le prophète, disant un éternel adieu au monde et à ses vanités, s'honorent de marcher sous sa blanche bannière, pour être présentées par Elle au Roi de gloire.

Nos hommages ne sauraient être agréables à Marie, si nous n'y joignions pas une louange pour son divin Fils. Voilà pourquoi, après l'avoir proclamée bienheureuse entre toutes les femmes, nous bénissons aussi Jésus, le fruit de son sein : *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus!* Jésus et Marie, deux noms inséparables qui s'appellent réciproquement, qui se complètent l'un par l'autre, qui s'unissent et se confondent par un charme ineffable, comme l'amour qu'ils inspirent s'identifie dans une âme chrétienne! Mais ce souvenir du Sauveur, dont se couronne la première moitié de la Salutation angélique consacrée à la vénération, a pour motif notre instruction autant que notre piété. Il nous apprend que Jésus-Christ est le terme des honneurs que nous rendons à Marie, comme il en est le principe; qu'à lui seul se rapporte tout culte, toute louange, toute gloire décernée à ses saints et même à la Reine de tous les saints; que toute dévotion qui ne se reposerait pas sur ce fondement, serait vaine, illusoire, impie, et qu'en vain nous prétendrions servir la Mère, si nous outragions le Fils par l'inobservation ou le mépris de sa loi.

Après avoir payé, avec l'Ange, un tribut d'honneur à Marie, nous lui rendons, avec l'Église, un culte d'invocation. *Sancta Maria, Mater Dei.* Sainte Marie, Mère de Dieu. Voilà son plus beau titre, titre unique, incommunicable comme le nom de Dieu même, et qui ne peut être partagé par aucune créature, titre qui fait sa grandeur, comme il autorise et justifie notre confiance. Il y a eu, dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, des serviteurs, des amis de Dieu, des élus, des hommes de Dieu ; il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais qu'une Mère de Dieu. Marie, Mère de Dieu, c'est la foi de tous les âges, la foi de l'Orient et de l'Occident, la foi de tous les Pères et de tous les Docteurs; depuis Ambroise jusqu'à Bernard, l'écho religieux des siècles répète leurs hymnes et leurs cantiques en l'honneur de la Maternité divine. Un seul homme, l'impie Nestorius, vient troubler ce concert universel. Il ose contester à Marie les plus glorieux de ses priviléges.

L'Eglise entière frémit d'horreur à ce blasphème. Un concile est convoqué à Ephèse. L'ennemi aux portes de la ville y eût jeté moins d'alarmes que le péril d'une croyance si chère. Le peuple consterné attend dans le silence la décision de l'auguste assemblée. Seulement on entend, par intervalles, ce cri de détresse : « Conservez-nous Marie, Marie, Mère de Dieu ! » Bientôt le blasphémateur est confondu. Mille cris de joie frappent l'air. Chaque famille croit avoir retrouvé sa mère, en retrouvant Celle de son Dieu. On dirait, à leurs transports, que Marie leur est donnée pour la première fois. Ce n'est plus cette Ephèse idolâtre qui se soulevait naguère en poussant des clameurs pour défendre le temple de sa grande Diane. Le culte de l'innocence triomphe là où avaient régné les dissolutions du paganisme, et une Vierge céleste est assise sur les autels que souillait une impure idole.

Marie, Mère de Dieu, c'est le premier motif sur lequel s'appuie notre confiance. Elle a donc la puissance, elle peut donc nous aider efficacement : car un fils peut-il refuser une grâce à sa mère qui le supplie? Mais il est un second motif qui élève ce sentiment à un plus haut degré de fermeté et d'assurance : Marie, Mère de Dieu, est aussi la nôtre ; Jésus-Christ nous l'a donnée pour mère au Calvaire, en même temps qu'il nous léguait comme des fils d'adoption à sa charité maternelle. Quelle scène touchante ! Le Sauveur est sur la croix. Il voit, au pied de cette croix, les deux objets les plus chers à son cœur : sa tendre Mère et son disciple bien-aimé. « Femme, dit-il, voici votre fils, puis, s'adressant à saint Jean qui représentait, en ce moment, toute la société des fidèles, en lui montrant Marie. « Voici, lui dit-il, votre Mère, » O échange ! s'écrie ici saint Bernard, Jean pour Jésus, le serviteur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, un pur homme pour le Dieu vivant et véritable ! *O Commutationem!* N'importe; Marie l'accepte, bien qu'il lui en coûte, la mort de son Fils ; elle s'arrache l'âme pour nous adopter. Elle laisse entr'ouvrir et déchirer son cœur pour y greffer cet amour

maternel qu'elle doit porter à des enfants qui lui étaient étrangers. Dès ce moment, elle devient l'asile des pécheurs, la dispensatrice des grâces, la providence du malheur, de la vertu, de la faiblesse. Tous ceux qui souffrent, tous ceux qui pleurent ici-bas peuvent lui adresser des vœux qui seront entendus. Elle ignore les justices du Seigneur, Marie est toute miséricorde. Elle n'a reçu de son Fils que le droit de faire grâce, que la toute-puissance de pardonner et de bénir, toute-puissance, non de commandement, mais de supplication et de prère. *Omnipotentia supplex.* Divine Religion qui donne une mère à l'orphelin, une consolatrice aux affligés et l'innocence pour refuge au repentir!

Et que nos frères séparés ne nous disent pas que nous portons atteinte à la gloire de Jésus-Christ en admettant une seconde médiatrice. Sans doute, nous n'admettons, avec l'Apôtre, qu'un seul médiateur de rédemption; mais nous reconnaissons avec l'Eglise des médiateurs d'intercession et, à leur tête, nous plaçons Marie. On arrive aux rois par leurs ministres. Pourquoi ne prierions-nous pas une mère de parler pour nous au cœur de son fils? Je dis plus; il manquerait quelque chose à notre Religion sans cette bienheureuse entremise. En voulez-vous savoir la raison? Ecoutons saint Bernard : « Représentez-vous, dit-il, notre grand Dieu retiré en lui-même dans les profondeurs de sa gloire inaccessible. Faibles et petits que nous sommes, comment franchirons-nous cet intervalle immense qui nous sépare d'une si haute majesté? — Mais si vous craignez d'approcher du Père, il vous a donné Jésus-Christ pour médiateur. Celui-là sera exaucé à cause de la dignité de sa personne, car le Père aime le Fils. Craindriez-vous aussi de vous approcher de Jésus-Christ? Ah! peut-être que vous ne contemplez pas sans frayeur la Majesté divine qui réside en lui. S'il est homme comme vous, il est Dieu comme son Père; s'il touche à la terre par l'une de ses natures, par l'autre il est plus élevé que les cieux. » O Jésus! votre bonté me touche, mais votre grandeur m'effraie. Votre

main qui absout est la même qui foudroie. Ah! pardonnez à ma faiblesse; je vous aime, mais je vous crains; je veux avoir une médiatrice auprès de vous. Dieu est mon Père, vous êtes mon frère; mais mon cœur a besoin d'une Mère. Cette Mère, Chrétiens, nous est donnée. Elle aussi sera exaucée à cause de la dignité de sa personne. Le Fils exaucera la Mère; le Père exaucera le Fils; c'est l'économie du salut, c'est la doctrine de tous les saints. Otez Marie à la Religion, vous lui laissez toutes ses pompes, mais vous lui ôtez tous ses charmes et, de tous les ouvrages du Créateur, le christianisme serait le seul où la grâce ne fût pas unie à la majesté, et la tendresse à la grandeur.

Mais hélas! nous n'avons plus seulement à défendre Marie contre les préjugés de l'hérésie; l'impiété, cette grande hérésie des temps modernes, qui s'attaque à la fois à toutes les croyances, a osé toucher cette fleur de ses mains impures. Hommes méchants, vous n'avez donc point d'entrailles? Que dans vos paroles et vos écrits vous respectiez la décence et la pudeur, ce serait trop vous demander; mais du moins ne faites pas injure à votre cœur. Eh! quel mal voyez-vous à ce que l'innocence s'interpose entre notre malice et la justice d'un Dieu? Si ce dogme ravissant vous trouve insensibles, pourquoi nous enlever à nous ce charme consolateur? Vous semble-t-il qu'il y a trop de joies sur la terre, que la mesure des biens surpasse celle des misères, qu'il n'y a pas assez d'amertumes au fond du calice de la vie? Ah! gardez votre philosophie froide comme les tombeaux, et votre triste raison qui ne sécha jamais une larme, et laissez-nous notre Mère, ne fût-ce que pour nous consoler de tous les maux que vous avez faits. Si le culte de Marie est la dévotion des âmes faibles, vous qui êtes forts, ayez quelque pitié de notre faiblesse! Toutefois nous n'avons pas ouï dire qu'il fût un esprit faible, ce vieux connétable de Montmorency qui récitait son chapelet au milieu des camps. Il avait bien quelque force d'âme et il était pourtant dévot serviteur de Marie, ce Louis, surnommé le Grand par ses ennemis eux-

mêmes; et, s'il nous était permis de citer des nommes de ce siècle dont le nom est une gloire, on avouerait peut-être que la piété est sœur du génie, et que rien n'est si naturel à un esprit vraiment élevé que la candeur et la simplicité de la foi.

Donc, puisque vous êtes toute-puissante et toute bonne, et comme Mère de Dieu et comme notre Mère, donc, ô Marie, priez pour nous! *Ora pro nobis!* A qui douterait encore de l'efficacité de votre protection et de votre crédit auprès de Dieu, nous dirions : Demandez à ces pauvres qu'elle a nourris, à ces malades qu'elle a visités, à ces captifs dont elle a fait tomber les chaînes, à ces vieux guerriers qu'elle a arrachés à la mort dans le feu des batailles, à ces femmes dont elle a calmé les douleurs, à ces matelots échappés au naufrage, car ils ont vu, sous les coups de la tempête, l'Etoile des mers apaiser les flots par la sérénité de son visage. Demandez aux vainqueurs de Lépante par quel secours ils ont fait pâlir le Croissant et reculer l'infidèle. Allez de ville en ville, de maison en maison, du palais dans la chaumière; là, c'est un retour inespéré de fortune; ici, une providence singulière dans un danger où il y allait de la vie. Demandez à ces justes autrefois pécheurs et ramenés à la vertu, uniquement peut-être parce que Marie leur fut connue dès l'enfance, et qu'au milieu même de leurs égarements ils furent fidèles à la servir; ou plutôt, entrez dans ces sanctuaires de Bon-Secours, de Notre-Dame de Liesse, de la Garde, de Fourvières, où brillent, suspendus aux murs de l'édifice sacré, ces *ex-voto*, témoins muets, mais éloquents, de son assistance miraculeuse. Interrogez les monuments de la reconnaissance des peuples qu'Elle a sauvés d'un fléau destructeur. Le ciel, la terre et les flots, tout parle de sa bonté et de sa puissance. Oui, j'aime à croire, avec saint Bernard, que tous les biens nous arrivent par l'entremise de Marie, miracles de protection, grâces de conversion, de vocation, grâces de salut et de prédestination. Un prince idolâtre résiste à toutes les instances d'un zélé missionnaire. L'Apôtre découragé désespère de conquérir à son Dieu cette âme rebelle. Mais il lui reste une

ressource. Il porte sur sa poitrine une image de Marie; il l'expose aux yeux du Barbare. A cette vue le roi s'attendrit, il ne comprend pas encore le Dieu du ciel, mais il comprend déjà cette divine Mère qui sourit à son enfant. Il reconnaît, dans la Religion qu'on lui annonce, une loi d'amour et de clémence; il tombe à genoux devant cette image, et se relève chrétien.

Priez pour nous, pauvres pécheurs : *Ora pro nobis peccatoribus.* Ce mot de *pauvres* ne se lit pas dans le texte : c'est le peuple qui, dans sa philosophie simple, mais profonde, a cru devoir associer, comme conséquence logique, l'idée de pauvreté à l'idée de péché. Qu'y a-t-il, en effet, de plus misérable que l'homme pécheur, fût-il opulent, fût-il savant, fût-il roi, qui joint à la misère de son néant originel le crime de sa révolte contre Dieu? Eh! que sommes-nous tous, s'écrie énergiquement saint Augustin, sinon les pauvres de Dieu; tranchons le mot, quoiqu'il soit dur à notre oreille superbe, les mendiants de Dieu? *Mendici Dei sumus.* Eh! que lui demandons-nous? le pain? et quel pain? Lui-même; car il a dit : Je suis le pain vivant descendu du ciel; celui qui mange de ce Pain aura la vie éternelle.

Priez pour nous pécheurs! Craindrions-nous d'en faire l'humble aveu? Pécheurs, nous le sommes tous, et celui qui oserait dire qu'il est sans péché se séduit lui-même et la vérité n'est point en lui. Nous avons tous été conçus dans l'iniquité. Le juste lui-même, dit le Sage, pèche sept fois le jour. Le coupable réconcilié par la Pénitence ne doit pas même être exempt de crainte sur un péché pardonné. Dans cette triste égalité de notre condition, il n'y a, entre nous, de différence que dans le degré de malice, dans l'abus plus ou moins fréquent, plus ou moins criminel de la grâce. Ah! loin d'en rougir, couvrons-nous, qui que nous soyons, comme d'une protection, de ce titre de pécheurs, puisque c'est lui qui nous donne des droits à la clémence de Celle qui aime à s'en proclamer le refuge et l'avocate. Reconnaissons, toutefois, que Marie a pour les plaies

les plus désespérées des faveurs privilégiées, et que c'est surtout par la conversion des grands pécheurs qu'elle se plaît à signaler sa puissance et sa miséricorde. Nous avons prié à Rome sur la dalle sanctifiée où, terrassé par la grâce, un nouveau Saül, ne respirant que haine et mépris pour Jésus-Christ et son Eglise, se sentit tout à coup transformé en un nouvel être sous le regard de Marie, et Notre-Dame-des-Victoires remplit l'univers catholique du bruit des triomphes qu'Elle remporte, chaque jour, sur les cœurs les plus obstinés et les esprits les plus rebelles.

Priez pour nous, maintenant : *Ora pro nobis... nunc.* Ce *nunc*, ce *maintenant* pour lequel nous implorons l'intercession de Marie, c'est le cours entier de la vie : le passé n'est plus à nous; l'avenir ne nous appartient pas encore, peut-être ne nous appartiendra-t-il jamais. O fragile durée de l'existence humaine! Du berceau à la tombe, toute sa trame se réduit donc à cette parole si courte et si fugitive elle-même : *nunc, maintenant*, c'est-à-dire à ce moment rapide où je vous adresse ce discours et où vous en percevez les sons. Mais ce moment, si précipité dans son vol qu'il n'est déjà plus quand on l'a nommé, ce moment, c'est le temps des périls, c'est le temps des épreuves, c'est le temps des combats; c'est l'arène où nous avons à lutter contre trois redoutables ennemis acharnés à notre perte : le monde, l'enfer, les passions; c'est la mer orageuse, fréquente en naufrages, la mer semée d'écueils où notre frêle nacelle peut mille fois se briser, avant de toucher le port; c'est la vallée des larmes, toute remplie d'afflictions et de misères, infirmités du corps, souffrances de l'âme, tourments de l'esprit, peines du cœur. Or, nous sommes bien faibles pour soutenir ces combats, pour vaincre ces périls, pour porter ce poids de tribulations et de douleurs. Donc, ô Marie! priez pour nous maintenant, *ora pro nobis nunc*. Priez pour nous maintenant, car si vous ne nous tendez une main secourable, nous allons périr. Priez pour nous maintenant, car le jour baisse et les ombres de la nuit commencent à s'étendre. Priez pour nous mainte-

nant, car de ce moment dépend notre éternité. Mais il est une heure plus critique et plus décisive encore, c'est l'heure suprême, l'heure du dernier combat, l'heure qui doit fixer notre sort éternel : heure de ténèbres et d'angoisses, heure de trouble et d'effroi, même pour l'âme la plus sainte, où peuvent se réparer tous les égarements d'une longue vie, où peuvent aussi se perdre tous les mérites amassés par un constant exercice de la vertu. Oh ! c'est alors surtout, à la vue du passé qui s'enfuit, du présent qui nous échappe, du Jugement qui s'avance, c'est alors que nous avons besoin d'un secours d'autant plus puissant, que nos ennemis nous livreront des assauts plus terribles pour nous prendre notre âme. Et à qui aurons-nous recours, dans cette extrémité désolante? A vous, ô Marie ! N'êtes-vous pas Notre-Dame de bonne Mort? *Et in horâ mortis nostræ.* Heureux celui qui vous invoque au chevet de son agonie; heureux celui que vous assistez à son dernier passage ; heureux celui qui expire dans vos bras maternels, les yeux attachés sur votre image, et votre nom béni sur les lèvres. Ce n'est pas la mort, mais un sommeil, il se réveillera dans les cieux.

Amen! Ainsi soit-il ! C'est par ce vœu que l'Eglise couronne toutes ses prières et les marques d'un dernier sceau et d'une suprême consécration. Telle est aussi la dernière parole de la Salutation angélique. — *Amen!* C'est la formule abrégée de toute adoration et de toute action de grâces. — *Amen!* C'est le vœu de l'espérance ; nous le formulons ici-bas dans les amertumes de l'exil. — *Amen!* C'est le vœu de la possession et de la jouissance elle-même ; les saints le répètent devant le trône de l'Agneau, dans le rassasiement de la joie et l'extase du bonheur. — *Amen!* Acte de foi, c'est l'adhésion de l'esprit à toutes les vérités renfermées dans la prière. — *Amen!* Acte d'amour, c'est la sympathie du cœur à tous les sentiments, à toutes les affections qu'elle exprime. — *Amen!* Acte d'obéissance, c'est l'acceptation par la volonté de tous les devoirs qu'elle nous rappelle. — *Amen!* Qu'il en soit donc ainsi à l'égard du culte que nous devons à Marie ! Honorez-la pour ses glorieuses préro-

gatives et les grandes choses que Dieu a opérées en Elle. Bénissez son nom, vénérez ses images, parez ses autels, célébrez ses mystères, chantez ses louanges, faites-vous gloire d'appartenir aux pieuses associations vouées à son aimable et doux service. — *Amen!* Qu'il en soit ainsi! Invoquez Marie; recourez à sa protection aussi puissante que généreuse, dans vos tentations, dans vos afflictions, dans les travaux et les périls de la vertu; priez-la fidèlement tous les jours de votre vie, afin qu'elle vous soit propice à l'heure de votre mort. — *Amen!* Qu'il en soit ainsi! Imitez Marie dans la pratique des vertus qui lui furent les plus chères et qui sont plus à la portée de votre faiblesse, vous surtout, femmes chrétiennes; imitez Celle qui est à la fois votre sœur, votre mère, votre reine et votre modèle, sa douceur, son humilité, sa patience, son dévoûment, sa sainte horreur pour tout ce qui peut ternir la beauté de l'âme. Chacun de nous, dit excellemment saint Grégoire de Nysse, est le peintre de sa vie; formez la vôtre sur celle de cette Vierge admirable, et ajoutez-y, chaque jour, un trait de plus de ressemblance avec un si parfait exemplaire! *Amen!*

II.

PARAPHRASE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE, EXTRAITE DES ŒUVRES DE SAINT BONAVENTURE.

MARIA AB ANGELO SALUTATA.

Salutatio beatæ Virginis *commendabilis est propter quatuor.* 1° Propter auctorem, quia missus est angelus à Deo. 2° Propter nuntium; non enim homo dignus fuit hoc nuntiare, sed angelus; nec quilibet angelus, sed Gabriel. 3° Ab ea, quæ salutatur, quia Virgo; nec quælibet virgo, sed Maria. 4° Ab ipso modo salutandi, qui indicat innocentiam Virginis, cum dicitur : *Ave;* vel gratiam conversationis, cùm dicitur : *gratiâ plena.* Item

excellentiam conceptionis, cum dicitur : *Dominus tecum.* Item privilegium prærogativæ singularis, cum dicitur : Benedicta tu, etc. (*Compend. Theol. verit. l. 4. cap. 2.*)

Maria propter culpæ carentiam, et immunitatem, merito, per *Ave* salutatur; propter gratiæ affluentiam, et immensitatem, merito, *gratiâ plena* commemoratur; propter divinam præsentiam, et familiaritatem, merito, *Dominus tecum* insinuatur; propter personæ suæ reverentiam, et dignitatem, merito, *Benedicta in mulieribus* nuntiatur; propter prolis suæ excellentiam, et utilitatem, merito, *Benedictus, fructus ventris tui* proclamatur. (*In Speculo Mariæ Virginis. Lect. 1.*)

Currite, charissimi, undique, et tam nobilem, et suavem Virginem salutemus : *Ave,* Patientiam habe, Domina, quod Angelicam salutationem promam, et angelicè non vivo, sed potiùs diabolicè. Horrendus sum, et te salutare præsumo. Confido certè, dulcissima, de nimia bonitate tua, et tuo inflammatus amore, te, quamvis indignus, nimiùm non vereor salutare : *Ave.* Quid mihi, Domina, dulciùs tuo *Ave?* O mirum *Ave,* quod quadam cœlesti dulcedine inebriat cor devotum? Certè jam dicere potest devotè salutans : liquefacta est anima mea, ut salutavi Dominam meam. Deficit cor meum, et caro mea, dum alloquor Dominam meam. Quis in te non deficiet, Virgo sacra, dum cernit hac salutatione prævia, te Filio Dei imprægnatam? Quis homo non deficit, dum cernit Dei Filium tuo utero bajulari, tuo lacte nutriri? Quid ergo libentius audis, ô Domina, quàm salutationem, quâ recognosceris Mater Dei? Sic in te vis homines jucundari, ut semper in eum, cujus Mater es, refundatur affectus. (In *Stimulo amoris.* p. 3. cap. 16.)

Ave, et verè *Ave!* O mirabile, et superadmirabile *Ave,* ad quod dæmones fugantur, peccatores liberantur, filii delectantur, Angelus gratulatur, Verbum incarnatur, Virgo gravidatur, certè *Ave;* cujus fructu creaturæ renovantur, homines redimuntur, Angeli reparantur. Ergo tibi *Ave,* universa creatura sine fine promat. O dulcissimum, et suavissimum *Ave,* quo terrestria lætantur, cœlestia jucundantur! O *Ave,* quod intel-

lectum irradiat, affectum satiat, mentem ad cœlestia levat, quo animus illustratur, pectus dulcoratur, caro maceratur! (*Ibid.*)

O catenale *Ave,* quod cor constringis cum Virgine, et separas à terrenis, cum misericordissima miserum, cum Domina servum, cum Matre filium firmissimè ligas. O amabile *Ave!* accedat, ut salutet, qui vult catenari amore; et cum salutavit ex corde, amplius fortiusque constringetur; et quanto constringetur fortius, tanto libentius salutabit. Sicque amor et ave mutuo se augebunt, donec cor salutantis deficiat præ dulcore. (*Ibid.*)

Ergo ave, Domina mea, Mater mea, imo cor meum, et anima mea, Virgo *Maria,* et Maria mea, ave! O nomen suavissimum, nomen jucundissimum, nomen dulcissimum, nomen Mariæ! Quid feci, quid præsumpsi, quomodo excessi; quod nominare te audeo? Quis unquam talia audivit, ut perditionis filius, peccatorum sacculus, dæmonum famulus, te nominare præsumat? O amor mei, nomen Matris Dei, revereri nescit amor. Mihi parce, Domina, quod me amare dicam te. Etenim si non sum dignus, non es indigna amari. (*Ibid.*)

Quis, ô Domina, te amare desistet, cujus beneficiis gratiam, et gloriam impetramus? Per te, Domina, franguntur vincula, solvuntur debita, vincuntur vitia, solidantur confracta, reparantur perdita, renovantur vetera, roborantur infirma, magnificantur minima, exaltantur infirma, incœpta promoventur, imperfecta perficiuntur, perfecta consummantur; cor purgatur, refulget mens, animus inflammatur, liquescit pectus, dulcescit gustus, decoratur aspectus, desponsatur peregrina, traducitur sponsa, et resolvitur anima. Omnia hæc per te, Virgo Maria; ergo Ave Maria! (*Ibid.*)

Ave, Maria, gratiâ plena, etc. Verbum bonum et suave personemus illud Ave; personemus, inquam, singuli; personemus devotissimè universi, dicentes : *Ave Maria!* Ave, et Ave, et iterum Ave, et millies Ave. Ave utique, et absque væ, etc. Nec corde, nec ore, nec opere maculam peccati habuit, nec con-

traxit, ut verè ei Dominus dicere possit : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Sic ergo innocentissima, et sanctissima Maria corde fuit absque væ, ore absque væ, opere absque væ; et ideo dictum est ei : *Ave,* etc. (*Speculo Mariæ Virginis, Lect. 2.*)

Dominus tecum. O magne Gabriel, magnum magnæ Mariæ, de magno Domino nuntias. Magnum est quod ei dicit, *Dominus tecum.* Sed dic nobis quantum, vel quomodo secum? Et ecce beatus Augustinus, in persona Gabrielis ad hoc respondens, ait : *Dominus tecum,* sed plus quam mecum. *Dominus tecum,* sed non sicut mecum. In me licet sit Dominus; memetipsum creavit Dominus; per te autem nasciturus est Dominus. Dominus ergo, o Maria! sed quis, vel quantus Dominus? Dominus terræ, et omnium generaliter, Dominus hominum specialiter, Dominus tuus singulariter, o Maria. (*Ibid. Lect. 8.*)

Benedicta tu in mulieribus, id est, benedicta plus quam omnes mulieres. Ac per hoc quidquid maledictionis infusum est per Evam, totum abstulit benedictio Mariæ. Dicat ergo Gabriel, dicat : *Benedicta tu in mulieribus.* Benedicta, inquam, propter plenitudinem gratiæ in te venerandæ; benedicta, propter multitudinem misericordiæ per te præstandæ; benedicta, propter celsitudinem personæ ex te incarnandæ; benedicta, propter magnitudinem gloriæ, super te cumulandæ. (*Ibid. Lect. 14.*)

Benedictus fructus ventris tui, ô benedicta Mater Filii Dei! Hic est ille fructus, de quo Propheta dicit : *Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum.* Fructus iste, fructus generalissimus, fructus delitiosissimus, fructus virtuosissimus, fructus copiosissimus est. Fructus, inquam, generositate sublimissimus, fructus delectabilitate desiderabilissimus, fructus virtuositate utilissimus, fructus copiositate universalissimus. (*Ibid. Lect. 16.*)

Responsio virginea. Duos legimus in Scriptura dialogos : unum inter Evam et diabolum, quo mors concludebatur; alterum inter Mariam et Archangelum, quo vita oriebatur. Vide autem tria, quæ facit beata Virgo in salutatione Angelica, scilicet :

1° Cogitationem, seu deliberationem, quia cogitabat qualis esset ista salutatio. 2° Interrogationem, quia quærebat : *Quomodo fiet istud?* 3° Consensum, quia respondit : Ecce ancilla Domini, etc. Ne in deliberatione fuit subita, sicut Eva : nec in interrogando dubia, sicut Zacharias, nec in consentienda tarda, sicut Sara. (*In Compendio Theol. verit. I. 4. cap. 3.*)

In responsione consensus beatæ Virginis quatuor verba invenies, quæ quatuor virtutes maximè redolent. Ait enim : 1° *Ecce*; quod est obedientiæ promptæ. 2° *Ancilla Domini*; quod est humilitatis perfectæ. 3° *Fiat mihi*; quod est charitatis inflammatæ. 4° *Secundum verbum tuum*; quod est fidei indubitatæ. (*Ibid.*)

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Hodie est solemnitas Dei Patris, qui nuptias fecit Filio suo in desponsatione humanæ naturæ, quam hodie Filius sibi univit inseparabiliter. Hodie est et solemnitas nuptiarum Filii, et dies natalis ejus in utere; sed posteà erit ex utero. Hodie est solemnitas sancti Spiritus, propter hoc opus mirificum et singulare ipsius incarnationis, quod eidem attribuitur; et hodie incepit ostendere benignitatem singularem humano generi. Hodie est solemnitas gloriosæ Dominæ nostræ, quæ à Patre in Filiam, et Filio in Matrem, et Spiritu sancto in Sponsam est recognita et assumpta. Hodie est solemnitas totius curiæ cœlestis, quia inchoatur eorum reparatio. Hodie est multò magis solemnitas humanæ naturæ, quia ejus salus incepit, et redemptio, et totius mundi reconciliatio; et sublimata est atque deificata. Hodie novam obedientiam suscepit Filius à Patre, de nostra peragenda salute. Hodie à summo cœlo egrediens, exultavit ut gigas ad currendam viam ; et se reclusit in horto uteri virginalis. Hodie etiam factus est unus ex nobis, et frater noster, et cœpit peregrinari nobiscum. Hodie de cœlo lux vera descendit, ad tollendas et fugandas nostras tenebras. Hodie panis vivus, qui dat vitam mundo, decoquitur in virginalis uteri clibano. Hodie Verbum caro factum est, ut habitaret in nobis. Hodie clamores et desideria Patriarcharum et Prophetarum exaudita sunt, et impleta, etc. (*In Meditatione vitæ Christi. cap. 4.*)

III.

PARAPHARASE DU SALVE REGINA, EXTRAITE DES ŒUVRES DE SAINT BONAVENTURE.

Ad salutandam beatam Virginem Mariam, primò debes ejus magnitudinem considerare. Nec enim circa Filium ejus potuit altiùs elevari, quàm ut Mater Dei vocaretur. Exultans ergo, et admirans magnitudinem Matris nostræ devote et reverenter ad ipsam accedens, dicito : *Salve*. Hoc dicto, statim in tuam resilias parvitatem, et magnificentiam Matris Dei, et dic : Patientiam habe in me, Domina, quod ego vilissimus hominum audeo assistere tantæ Dominæ, et salutare præsumo Reginam cœlorum, Dominam Angelorum, et Matrem Dei mei. Sed de tua benignitate humili, et humilitate benigna confide, quod me indignissimum sustinebis, et ergo : *Salve Regina*.

Regina. Sub tuo regimine, Domina, volo de cætero militare, et me totaliter tuæ dominationi committa, ut me plenariè regas et gubernes. Non mihi me relinquas, quia sum mihi ipsi contrarius nimis. (In *Stimulo amoris, p. 3. cap. 19. de Meditat. super Salve Regina*.)

Regina misericordiæ. Vere Domina, Regina es misericordiæ, quia non est in hac vita sic desperatus, sic miser, cui non impetres misericordiam salutarem, si ad tuum declinaverit regimen. Certè, Domina, cùm te aspicio nihil nisi misericordiam cerno. Nam pro miseris Mater Dei facta es, misericordiam insuper genuisti, et demum tibi miserendi est officium commissum. Undique sollicita de miseris, undique misericordià vallaris, solum misereri tu videris appetere. Multum sollicita es, miseros hos in tuos filios adoptare, hos regere. Domina, voluisti : et ideo Regina misericordiæ tu vocaris. Quid ergo de cætero formidamus, quid timemus, et quis à te, quod petierit, non habebit? (*Ibid.*)

Vita. Vita verè, quæ mortem superbiæ vicisti, quæ nobis vitam gratiæ impetrasti, vitam gloriæ genuisti. Et non est dubium, quòd vitam naturæ multis reddidisti. O vita mirabilis, qui mortuos vivificare conaris! O vita mortem non timens, mortem expellens, mortales immortales constituens! O certè vita amabilis, vita desiderabilis, vita delectabilis! O vita non senescens, sed potius senes ad juventutem reducens! O vita, carnales vitas ad nihilum redigens, et abhorrens! O vita, quæ nutris cœlestibus alimentis! O vita certè contraria vitæ mundi! etc.... Si vita mea es, cur non semper in me es, cur non semper vegetas animam meam? Quis mihi tribuat, ut semper gaudeam beneficio hujus vitæ? (*Ibid.*)

Dulcedo. Vera dulcedo, quæ amaritudinem peccati, veniam impetrando, expellis; quæ nobis dulcedinem gratiæ et vitæ acquiris, quæ et suaves cœlestis patriæ contemplationes introducis. O dulcis Domina, cujus sola memoria affectum dulcorat, cujus meditatio magnificentiæ mentem elevat, cujus pulchritudo oculum exhilarat, cujus amœnitatis immensitas cor meditantis inebriat! O Domina, quæ rapis corda dulcedine! nonnè cor meum, Domina, rapuisti; et ubi, quæso, posuisti illud, ut ipsum valeam invenire? Numquid in sinu tuo, ne inveniam, collocasti? Numquid inter ubera tua posuisti illud? Fortasse ibi posuisti illud cor meum, ut quod refriguerat tibi, calefiat, etc. (*Ibid.*)

Et spes nostra, salve. Tu es spes nostra. Nonnè, Domina, tu es Regina; nonne tu es nostrî Mater præmii, scilicet Christi, qui est præmium bonorum et beatorum? Nonne tu es, quæ tantum nos exaltare desideras? Nonne plus sine comparatione nos diligis, ac bonum nostrum procuras amplius, quam Mater carnalis? Si ergo nos vis facere gloriosos, imo quia vis, quis poterit te prohibere? Sperent in te, qui noverunt nomen tuum, quoniam non derelinquis quærentes te, Domina. Certè, qui sperant in te, mutabunt fortitudinem, assument pennas, ut aquilæ, et non deficient; current et non laborabunt. (*Ibid.*)

Spes nostra, salve. Quis non sperabit in te, quæ etiam adjuvas

desperantes? et quis non sperabit in te, per quam exauditæ sunt Patrum preces et eorum adimpleta sunt promissa? Quid potuerunt Patriarchæ et Prophetæ desiderare, quod per te, Domina, non fuerunt assecuti? Si antiqui hæc omnia habuerunt per te, quomodo nos, qui sumus unici Filii tui sanguine redempti, non habebimus quod voluerimus postulare? Non dubito, quod si ad te venerimus, habebimus quod voluerimus. In te ergo speret, qui desperat; qui deficit, ad te recurrat confidenter; ad te perveniat, qui vult aliquid impetrare, dicendo : *Salve*, etc. (*Ibid.*)

Ad te, ad te vere, quia tu sola Dominum genuisti, tu sola interemisti universam hæreticam pravitatem. Ad te, Matrem misericordiæ, Matrem certe, quæ nos lavas a fæcibus peccatorum, quæ nos consolaris in cunabulis vagientes parvulos, esurientes lactas, cujus brachiis sustentamur deficientes. Ad te certe, quæ non derelinquis delinquentes, quæ non respuis fugientes, quæ blandimentis nos allicis, deliciis nos foves et nutris. *Ad te clamamus*. Quomodo non clamaremus, qui vulnera sustinemus, qui plagas sentimus, quia inimicis undique circumdamur? Clamamus angustiati, miseriis infinitis oppressi; clamamus cordis anxietate, stomachi vacuitate, doloris acerbitate, etc. Cito, Domina, subvenias clamanti, ne in manibus subjiciar inimici. Curre, ne inimici tui dominentur in nobis clientibus. (*Ibid.*)

Ad te clamamus exules. Exules à patria, exules à visione divina; et utinam non exules à gratia, exules à consolatione materna, etc. O Domina, dum hic sumus, sic nos constituas exules in corpore, ut hic tecum simus cives in mente. (*Ibid.*)

Filii Evæ. Vere filii Evæ, quia superbi et præsumptuosi. Vere filii Evæ, quia ambitiosi et avari, gulosi, carnales et inobedientes, et breviter, in omnibus ipsam Evam sequentes; et promptissimi ad malum, difficilesque ad bonum, etc. (*Ibid.*)

Ad te suspiramus. Suspiramus autem de tam bonæ matris absentia, venire ad te, Domina, cupientes. Suspiramus ad te, tuum Filium affectantes. Suspiramus ad te, tanquam parvuli

ad tua ubera anhelantes. Suspiramus ad te desiderio tui, suspiramus et amore nostro. Quis enim non te diligat reparatricem omnium, amoris caminum, pulchriorem Sole, dulciorem melle, bonitatis thesaurum, honestatis speculum, omnis sanctitatis exemplum? Omnibus es amabilis, omnibus es affabilis, omnibus es delectabilis. Sedes est sapientiæ, fluvius clementiæ, radius Deitatis; nec est qui se abscondat à calore tuo. Quis ergo ad te non suspirabit? (*Ibid.*)

Ad te suspiramus. Amore etiam suspiramus et dolore : undique namque nos angustiæ premunt. Quomodo ergo nunc non suspiramus ad te, quæ solatium es miserorum, refugium expulsorum, liberatio captivorum, medicina infirmorum, Mater parvulorum, Sponsa adultorum, Regina bellatorum, Domina universorum; nec est, qui tuæ voluntati valeat obviare? Sic afflicti, sic miseri ad te, Domina, suspiramus, gementes et flentes, in hac lacrymarum valle. Tu, Domina, nonne vides quomodo et qualiter sumus amaritudine pleni? Intus sumus *gementes,* et exterius *flentes,* in loco lacrymoso jacentes.

Onerati peccatis gemimus, aggravati molestiis flemus, abundantes miseriis in valle lacrymarum sumus. Gemimus sauciati, flemus spoliati, *in valle lacrymarum* sumus destituti, etc.

Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. O Dei nostri mira benignitas, qui suis reis te Dominam tribuit Advocatam, ut a Filio tuo inter nos, et ipsum Judicem constituta, quod volueris pro nobis valeas impetrare! Nec enim dubium est, quod nostra culpa juste damnabat, quos conservat tua advocatio pietatis, etc. Non video, Domina, quomodo aliquid tibi valeat denegare, qui vult, ut per te cœlestem patriam habeamus. Hoc enim est, quod cupit Deus noster, hoc est, quod desiderat, hoc est, pro quo te Matrem constituit Advocatam. Non ergo restat, Domina, nisi ut illos tuos misericordes oculos ad nos convertas. (*Ibid.*)

Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis, post hoc exilium, ostende. O venter mirabilis, qui potuit capere Creatorem! O venter laudabilis, qui meruit recipere Redemptorem! O

venter, non venter, sed cœlum empyreum! In hoc ventre fuit pretium perditorum, felicitas beatorum, Deus Angelorum. O beatus venter! o beata viscera! o beata ubera! o felix venter, qui Solem genuisti, mundum reparasti, patriam recuperasti! O elevatio mentium, inebriatio cordium, suavitas peccatorum, fructus tuus, Domina! Hic est vere fructus beatus a principio sui ortus, hic est Jesus Filius Dei vivi, hic est Salvator noster, Dominus Deus noster.

Hunc Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis, post hoc exilium, ostende benignum, ut ipsum videndo, ipsum habeamus; ipsum habendo, ipso perfruamur. (*Ibid.*)

O clemens! o pia! o dulcis Virgo Maria! O clemens indigentibus! o pia exorantibus! o dulcis diligentibus! o clemens pœnitentibus! o pia proficientibus! o dulcis contemplantibus! o clemens in effectu! o pia in affectu! o dulcis in affatu! o clemens in conceptu! o pia in aspectu! o dulcis in amplexu! o clemens! o pia! o dulcis Virgo Maria! Amen. (*Ibid.*)

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

F.

G.

H.

I.

J.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

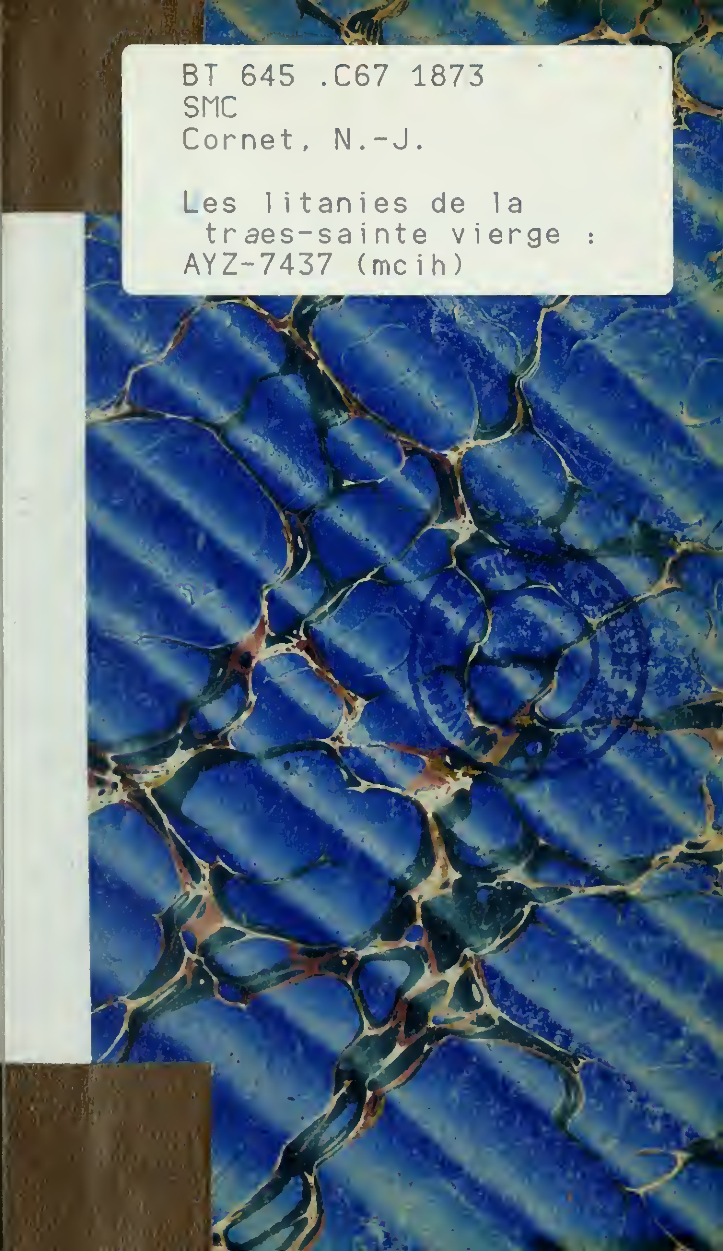
FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Tournai, typ. Vᵉ H. Casterman.




BT 645 .C67 1873
SMC
Cornet, N.-J.

Les litanies de la
traes-sainte vierge :
AYZ-7437 (mcih)

